



HAL
open science

Relations, confidences et embrouilles à l'adolescence : entre écrans et cour du lycée

Nathalie Dupin

► **To cite this version:**

Nathalie Dupin. Relations, confidences et embrouilles à l'adolescence : entre écrans et cour du lycée. Sociologie. Université Paris Cité, 2022. Français. NNT : 2022UNIP7281 . tel-04469273

HAL Id: tel-04469273

<https://theses.hal.science/tel-04469273>

Submitted on 20 Feb 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Université Paris Cité

ED 624 « Sciences des Sociétés »

UMR 8070 - Centre de Recherche sur les Liens Sociaux (Cerlis)

Relations, confidences et embrouilles à l'adolescence : entre écrans et cour du lycée

Par Nathalie DUPIN

Thèse de doctorat de Sociologie

Dirigée par le Pr Olivier Martin

Présentée et soutenue publiquement le 25 novembre 2022 devant un Jury composé de :

Claire Balleys, professeure associée, Faculté des sciences de la société, Medi@lab, Université de Genève (examinatrice)

Eric Dagiral, maître de conférences en sociologie, Faculté Société & Humanités, Université Paris Cité (examineur)

Sandra Gaviria, professeure de sociologie, Université du Havre (rapporteuse)

Christophe Giraud, professeur de sociologie, Faculté Société & Humanités, Université Paris Cité (président du jury)

Clotilde Lemarchant, professeure de sociologie, Université de Lille (rapporteuse)

Olivier Martin, professeur de sociologie, Faculté Société & Humanités, Université Paris Cité (directeur de thèse)

Résumé

Cadre de la recherche : L'arrivée massive et rapide des technologies socio-numériques a fait l'objet de nombreuses recherches au cours des deux dernières décennies, mais les usages socio-numériques des adolescents, interrogés au regard de leurs vies relationnelles en présence et en ligne sont peu connus et documentés, alors que ces questions, et notamment celles relatives au harcèlement en ligne (ou cyberharcèlement), sont au cœur des préoccupations des parents, de l'école, des médias traditionnels et donc de la société dans son ensemble.

Méthodologie : L'étude est qualitative et s'appuie sur un terrain à double entrée : d'une part sur des entretiens individuels menés auprès de quatre-vingt-trois lycéens scolarisés en milieu urbain et rural, issus de familles appartenant aux classes populaires, moyennes et favorisées ; d'autre part, sur une observation participante de plus d'un an au sein d'un service de ligne d'aide et d'écoute nationale spécialisée dans la protection des mineurs sur Internet.

Résultats : Cette recherche permet tout d'abord de décrire et analyser les pratiques et usages socio-numériques qui s'avèrent loin d'être homogènes chez les adolescents rencontrés : dix idéaux-types d'usagers socio-numériques ont été déterminés. Les vies relationnelles qui se jouent sur différentes scènes sont alors analysées sous l'angle de ces dix idéaux-types, pour déterminer dans quelle mesure les usages socio-numériques influencent les relations entre pairs développées en ligne, en présence et/ou en « présence-ligne », terme créé pour rendre compte de l'entrelacement de vies relationnelles en ligne et hors ligne. L'analyse de ce panorama relationnel, qui se joue sur ces différentes scènes, permet enfin de s'intéresser à la manière dont les liens se font et se défont, lorsque les relations entre adolescents dérapent et que se nouent des « embrouilles », qui peuvent parfois dégénérer en (cyber)violence, voire en (cyber)harcèlement.

Contribution : Cette recherche propose un regard sociologique *a priori* inédit sur la diversité des usages socio-numériques adolescents, envisagés dans une perspective relationnelle sans oppositions entre les différentes scènes (en ligne, en présence et en présence-ligne) sur lesquelles les liens sociaux se font, se maintiennent ou se défont. Elle apporte de nouvelles connaissances sur les dynamiques d'embrouilles et pourrait être utilisée par des professionnels souhaitant agir dans la lutte contre les violences et le harcèlement, notamment chez les adolescents, en contribuant à dépasser beaucoup de clichés sur les relations numériques entre adolescents et sur les méfaits supposés mécaniques ou systématiques du numérique.

Mots-clés : adolescence, usages socio-numériques, réseaux sociaux en ligne, liens sociaux, relations entre pairs, dynamiques d'embrouilles, (cyber)violence, (cyber)harcèlement.

Abstract

Context: The massive and rapid arrival of socio-digital technologies has been the subject of many studies over the past two decades, but the socio-digital uses of adolescents, questioned regarding their relational lives in person and online, are little known and documented.

Methodology: This study is qualitative and is based on a double-entry field: on the one hand, dealing with individual interviews conducted with eighty-three high school students from urban and rural areas, belonging to families from working, middle and privileged class; on the other hand, with a participant observation during more than a year within a national helpline specialized in the protection of minors on the internet.

Results: First of all, this research allows to describe and analyze socio-digital practices and uses, that are far from being homogeneous among the adolescents encountered: ten ideal-types of socio-digital users are thus determined. The relational lives that are played out on different scenes are then analyzed considering these ten ideal-types, to determine how socio-digital uses can influence the relationships between peers that are developed online, in presence and in "presence-online", a term created to reflect the interlacing of online and offline relational lives. The analysis of this relational panorama, which is played out on these different scenes, finally allow to focus on the way in which the links are created or broken, when the relationships between adolescents get out of hand and when "conflicts" are formed, which can sometimes degenerate into (cyber)violence or even (cyber)bullying.

Contribution: This research offers an unprecedented sociological overview at the diversity of adolescent socio-digital uses, considering them from a relational perspective without opposing the different scenes (online, in presence and in presence-online), on which social links are made, maintained or broken. It brings new knowledge on the dynamics of "squabbles" (conflicts) and could be used by professionals wishing to fight against violence and situations of harassment, in particular among adolescents, by helping to overcome many clichés about digital relationships between adolescents and the supposed mechanical or systematic harms of digital technology.

Key words: Adolescence; socio-digital uses; (online) social network; social ties; peer relationships; (squabbles) conflicts dynamics; (cyber)violence; (cyber)bullying

« On n'est pas sérieux quand on a 17 ans »

Arthur Rimbaud

A Ludo qui restera pour toujours

un éternel adolescent

Remerciements

Je tiens en premier lieu à remercier mon cher Directeur de thèse, **Olivier Martin**, pour sa bienveillance, son écoute, la transmission de son savoir et de ses précieux conseils, et surtout pour sa patience au cours de ces dernières années de thèse, qui voient enfin sa fin arriver...

Je remercie également **Eric Dagiral et Christophe Giraud**, qui ont accepté d'être membres de mon comité de thèse et qui, par leurs expertises et leurs conseils avisés, ont largement contribué à ce travail en m'aidant à le faire évoluer au fil des années. Je remercie également **Claire Balleys, Sandra Gaviria et Clotilde Lemarchant** d'avoir accepté de faire partie de mon Jury de thèse. Un grand merci enfin à l'ensemble des **équipes du CERLIS et de l'université Paris Descartes** (devenue Université Paris Cité), qui m'ont suivie et accompagnée tout au long de ces années de préparation de ce doctorat. Avec une pensée toute particulière à **Jérôme Brocheriou**, pour sa bienveillance, son attention à transmettre régulièrement les informations nécessaires et sa disponibilité pour répondre à toute question administrative ou pédagogique...

Ce travail de thèse n'aurait en outre pas pu voir le jour si je n'avais pas croisé la route de personnes compréhensives et enthousiastes sur mon projet et mon sujet de thèse, à commencer par **Justine Atlan et Samuel Comblez**, de l'association e-Enfance qui m'ont donné accès à la ligne Net Écoute; sans oublier évidemment les équipes éducatives des deux lycées d'Ile-de-France (dans un contexte post-Bataclan qui n'a pas facilité l'ouverture des portes des lycées...), qui m'ont accueillie et m'ont aidée à recueillir les témoignages des **quatre-vingt-trois adolescents** volontaires qui fondent ce travail. Je leur adresse bien sûr un immense merci pour leur temps, leur confiance et leur générosité, car ils ont nourri mon travail en acceptant de participer à mon étude et de me livrer une partie de leurs vies, en ligne et hors-ligne...

Je tiens enfin à remercier très sincèrement mes relations professionnelles, anciennement chez Pfizer ou nouvellement chez Monceau Assurances, pour leur aide et leurs encouragements. Et du fond du cœur, pour leur soutien de chaque instant, pendant toutes ces années, mes proches, ma famille (merci cher Papa notamment pour la dernière ligne droite !), mes amis et bien évidemment mon mari Ludo, même s'il n'est malheureusement plus là aujourd'hui pour me voir aller au bout de cette aventure, que je suis heureuse de réussir à terminer.

Sommaire

AVANT-PROPOS	7
INTRODUCTION	10
DE L'ADOLESCENCE : UNE CATEGORIE SOCIALE CONSTRuite DEPUIS LE XIXE SIECLE	10
LA SOCIALISATION A L'ADOLESCENCE : RELATIONS ENTRE PAIRS, LIENS, CERCLES ET RESEAUX SOCIAUX...	18
PROBLEMATIQUE ET CONCEPT DE « PRESENCE-LIGNE ».....	24
CHAPITRE 1 – UNE ENQUETE QUALITATIVE EN MILIEU ADOLESCENT. A L'ECOLE ET EN DEHORS	27
1. UN TERRAIN AU SEIN DE DEUX LYCEES.....	28
2. ... ET EN DEHORS DU MILIEU SCOLAIRE : OBSERVATION PARTICIPANTE SUR NET ÉCOUTE	45
3. LIMITES ET EVENTUELS BIAIS METHODOLOGIQUES A LEVER POUR CE DOUBLE-TERRAIN D'ENQUETE	55
CHAPITRE 2 - PRATIQUES SOCIONUMERIQUES ADOLESCENTES : AU-DELA DU MYTHE DE L'HYPER-CONNEXION, DES USAGES LOIN D'ETRE HOMOGENES	65
1. DES ADOLESCENTS, TRES MAJORITAIREMENT EQUIPES DE SMARTPHONES, EN QUETE DE LIENS ET D'AUTONOMIE	66
2. HYPER-CONNEXION OU HOSTILITE VIS-A-VIS RESEAUX SOCIAUX, UN LARGE EVENTAIL D'USAGES SOCIONUMERIQUES CHEZ LES LYCEENS INTERROGES	96
3. CONCLUSIONS ET PERSPECTIVES DU CHAPITRE 2 : DISCUSSION SUR L'INFLUENCE DES IDEALS-TYPES DETERMINEES SUR LES PRATIQUES SOCIONUMERIQUES	167
CHAPITRE 3 – QUAND LES RELATIONS ENTRE PAIRS S'ALTERNENT ET SE PROLONGENT, EN « PRESENCE-LIGNE »	177
1. DES USAGES DES RESEAUX SOCIAUX VARIABLES DANS LE TEMPS ET CIRCONSTANCIÉS	177
2. DETERMINATION DES PRINCIPAUX TYPES DE LIENS ENTRETENUS EN LIGNE, EN PRESENCE ET EN PRESENCE-LIGNE.....	216
3. CONCLUSION ET PERSPECTIVES DU CHAPITRE 3 : INFLUENCE DES PAIRS SUR LES RESEAUX SOCIAUX UTILISES ET LES LIENS EN LIGNE	234
CHAPITRE 4 - LES EMBROUILLES A L'ADOLESCENCE. A L'ERE DU PRESENCE-LIGNE	236
1. LES « EMBROUILLES », UN INCONTOURNABLE DES RELATIONS A L'ADOLESCENCE	238
2. ANALYSE DES DYNAMIQUES D'EMBROUILLES	248
3. CONCLUSIONS ET PERSPECTIVES DU CHAPITRE 4	300
CONCLUSION GENERALE	304
BIBLIOGRAPHIE	308
ANNEXES	315
ANNEXE 1 : GUIDE D'ENTRETIEN POUR LES LYCEENS R ET U	316
ANNEXE 2 : QUELQUES CARACTERISTIQUES DES LYCEENS R ET U	319
ANNEXE 3 : REVUE DE PRESSE – RAPIDE PANORAMA MEDIATIQUE	327

Avant-propos

Pourquoi s'intéresser à l'adolescence aujourd'hui, à l'heure d'internet et des réseaux sociaux

Ce projet de thèse est né alors que je contribuais à organiser, dans le cadre de mon ancienne vie professionnelle, les Forums Adolescents, organisés chaque année entre 2005 et 2013 par la Fondation Pfizer pour la santé des enfants et des adolescents (aujourd'hui disparue), en partenariat avec l'Inserm, la Direction générale de l'Enseignement Scolaire (DGESCO) du ministère de l'Éducation nationale et France Télévisions (France 5/Curiosphere.tv). Il s'agissait de faire dialoguer entre eux des adolescents et des experts renommés - en psychologie, psychiatrie, philosophie, sociologie et autres sciences humaines - ou issus du monde associatif, spécialistes du monde de l'adolescence. Le partenariat avec l'Éducation nationale permettait d'ouvrir les portes des lycées d'académies réparties sur l'ensemble du territoire français, et d'avoir accès à des centaines d'adolescents « tout-venant » de différents établissements et filières, pour travailler avec eux, pendant plusieurs mois, autour de thématiques définies en amont par le conseil scientifique et le conseil d'administration de la Fondation, en collaboration avec ses partenaires institutionnels précédemment cités (Inserm, Ministère de l'Éducation nationale et France 5). Entre 2010 et 2012, un cycle sur les différences a été programmé, pour approfondir notamment les questions des différences intergénérationnelles, entre la génération actuelle des adolescents (dite « C » ou « Z ») et celle de leurs parents (principalement la génération X), et sur la manière dont les adolescents faisaient de leurs différences une force.

C'est dans ce cadre que la vie en ligne des adolescents et la question du (cyber)harcèlement ont été abordées et que j'ai pu échanger avec différents spécialistes de ces thématiques : en m'intéressant à la question, j'ai pris conscience qu'elle était très préemptée par le monde de la psychologie et de la psychiatrie, mais finalement, assez peu par les autres sciences humaines et notamment la sociologie. Et c'est d'ailleurs en échangeant avec différents professionnels de la psychiatrie, de la psychologie sociale et de la sociologie que je me suis intéressée à ce domaine, qui correspondait en fait bien plus à tout ce que j'avais pu étudier avant : j'ai alors construit mon projet de reconversion professionnelle, mis en œuvre à partir de l'été 2014. Et j'ai ainsi replongé au sein de l'adolescence...

Car parler d'adolescence renvoie toujours un peu à celle que l'on a soi-même vécue : les sentiments contrastés, alternatifs ou concomitants, de liberté et de contrainte, de puissance et d'impuissance, les peurs, les espoirs et les doutes, les amitiés et les trahisons, les premiers émois, les premières déceptions sentimentales...

Mais contrairement au mot « jeunesse », connoté plutôt positivement dans notre société, même si la désignation « les jeunes » est plus sujette à controverse (voir l'introduction ci-après), il suffit de prononcer le mot « adolescence », pour que soient convoqués à tout va les préjugés sur les adolescents d'aujourd'hui. Le fameux « c'était mieux avant » engendre les critiques les plus acerbes ou résignées sur ces soi-disant nouveaux monstres d'individualisme, d'égoïsme, de paresse et d'ignorance : des protozoaires qui passeraient leur temps devant les écrans et sur les réseaux sociaux, oubliant les « vrais » liens avec leurs proches, leurs familles... C'est principalement l'image véhiculée dans les médias traditionnels, comme l'illustre ce titre d'article du Parisien, « Les ados, égoïstes et paresseux », à l'occasion de la sortie d'une étude d'un grand institut de sondage (voir revue de presse en annexe 3).

Puis ce sont les inquiétudes et les angoisses des parents, et finalement de la société, qui s'invitent dans le débat médiatique : les adolescents seraient déconnectés de la réalité, le temps qu'ils passeraient derrière leurs écrans et ce qu'ils y font serait fortement nuisible pour leur développement et pour leur avenir. La parole est souvent laissée aux psychiatres et aux psychologues, qui donnent alors des conseils aux parents pour les accompagner et les aider à traverser les « crises » d'adolescence de leurs enfants.

Cette vision négative, finalement assez stigmatisante, et largement diffusée, interpelle car elle est presque à l'opposé de ce que j'ai pu observer et analyser pendant ces quelques années, depuis 2010, lors des Forums Adolescences, puis tout au long de mon travail d'enquête qui fonde ce manuscrit de thèse. Et c'est certainement oublier que de tout temps, les adolescents et plus largement les jeunes ont été sources d'inquiétudes. « Nos jeunes aiment le luxe, ont de mauvaises manières, se moquent de l'autorité et n'ont aucun respect pour l'âge » : ces mots ne sont pas issus de la bouche d'un penseur ou d'un homme politique actuels, mais sont attribués à Socrate, sur les mauvaises manières de la jeunesse dans la cité antique, près de cinq siècles avant notre ère¹. Dans notre histoire plus récente, l'arrivée et l'accès massif aux technologies

¹ D'après la publication du rapport du Collectif Le Collectif pasde0deconduite en 2011 : « Socrate, la ciguë et les futurs délinquants. Quelques réflexions à propos du rapport Bockel »,

telles que le téléphone, la télévision ou encore les jeux vidéo au sein des foyers ont suscité d'importantes inquiétudes sociétales, notamment vis-à-vis des jeunes qui y passeraient trop de temps et qui seraient alors inaptes à prendre la suite de la génération précédente.

Ainsi, il apparaît intéressant d'apporter un regard sociologique, à travers un travail de terrain original mené au plus près d'adolescents issus de différents milieux, sur les effets de l'arrivée et de la diffusion massive d'internet et du « Web 2.0 », comme ont ainsi été dénommés dans un premier temps les réseaux sociaux et applications aujourd'hui omniprésents dans la vie quotidienne de notre société, et plus particulièrement dans celle des adolescents.

Cet éclairage sociologique pourrait apporter un angle de vue souvent absent ou inaudible dans de nombreux débats très contemporains, qui ont émaillé l'actualité pendant tout le temps qu'a duré ce travail de thèse, souvent dès qu'un fait divers grave, ayant mis en jeu la vie d'adolescents, était relayé médiatiquement : par exemple sur les « addictions aux écrans » et la « virtualisation » des vies relationnelles des adolescents, sur le rôle et la responsabilité des parents dans les activités en ligne de leurs enfants, sur la faible perception adolescente des risques liés à internet et aux réseaux sociaux, ou encore très dernièrement sur l'âge légal d'accès aux réseaux sociaux - l'interdiction de l'utilisation des réseaux sociaux aux moins de 15 voire 16 ans a été évoquée à plusieurs reprises par différents acteurs associatifs et politiques au cours de l'année écoulée.

Les enfants au carré ? Une prévention qui ne tourne pas rond ! Prévention et éducation plutôt que prédiction et conditionnement. (Editions Érès, pp. 245-248).

Introduction

Ce travail de thèse représente une plongée dans l'univers relationnel des adolescents - et plus particulièrement de ceux en âge d'être au lycée – afin de comprendre comment les liens sociaux se font et se défont, à l'heure de la diffusion massive des technologies socionumériques telles que les divers réseaux sociaux et applications numériques qui émaillent leur quotidien.

Pour ouvrir ce mémoire, avant de développer la problématique à laquelle s'attachera de répondre cette recherche, il est proposé tout d'abord de définir le cadre théorique dans lequel s'inscrit ce travail de thèse : après des considérations socio-historiques sur l'adolescence et la recherche sociologique sur cette classe d'âge, les concepts de socialisation, de pairs et de cercles sociaux seront abordés, avant de préciser la perspective sociologique dans laquelle s'inscrit ce mémoire au regard de la notion de « réseaux sociaux ». Tout au long de cette introduction, les choix de vocabulaire qui ont été opérés dans le cadre de ce travail seront également explicités.

De l'adolescence : une catégorie sociale construite depuis le XIXe siècle

Souvent stigmatisée, dénommée « âge ingrat » ou « âge bête », l'adolescence est depuis des décennies une source de préoccupation des pouvoirs publics, mais également un sujet de prédilection des médias, pour qui l'adolescence représente des sources intarissable de sujets de sociétés (dits « marronniers » en langage médiatique) ou de faits divers : « crise » d'adolescence à gérer et problèmes relationnels au sein de la famille, sexualisation précoce ou grossesses adolescentes, alcoolisations importantes ou excès en tout genre, violence et harcèlement en ligne ou non; et même ces dernières années, radicalisme religieux et enrôlement djihadiste... Les discours médiatiques produits autour de faits divers dramatiques voire « graves » - quand ils mettent en jeu notamment la vie des adolescents concernés - s'accompagnent fréquemment d'une forte émotion à l'échelle nationale. Dominant l'actualité parfois pendant quelques jours, ils marquent les esprits et peuvent provoquer des prises de conscience de la part d'acteurs associatifs ou des pouvoirs publics sur la nécessité de mettre en place des solutions pratiques ou de légiférer. Ainsi, le suicide en 2013 de Marion, 13 ans, a suscité une vague d'émotion importante - relayée par la sortie du film « Marion, 13 ans pour toujours », inspiré du livret écrit par la mère de Marion, Nora Fraisse - et la création par Nora Fraisse de l'association « Marion

la main tendue »² pour lutter activement contre le harcèlement scolaire et les violences en ligne ou cyberviolences. Plus récemment, en mars 2021, l'assassinat d'Alisha, tombée dans un guet-apens fomenté par deux élèves de son collège, a fait la Une des journaux télévisés pendant plusieurs jours, voire semaines, et a ravivé les débats autour de la régulation d'accès aux réseaux sociaux pour les adolescents. Et en août 2022, c'est le décès de Jonathan Destin, qui s'était immolé par le feu en 2011 pour en finir avec le harcèlement qu'il subissait à l'école, qui a été relayé massivement par les médias traditionnels et sur les plateformes de réseaux sociaux.

De la sociologie de l'adolescence : retour sur des décennies d'évolution

Plus généralement, l'adolescence fascine : elle est presque omniprésente, notamment via les « cultures adolescentes » (Ait el Cadi, 2008 ; Pasquier, 2005 ; Dupont, 2014) qui ont envahi et influencent la culture populaire (Galland, 2008) à travers les livres, les films (Paris et Dupont, 2013) ou internet, dans une société de plus en plus structurée par le jeunisme (Dupont 2014 ; Pecolo, 2011) ou l'« adulescence » (Anatrella, 2003; Le Breton, 2008).

Cette question de « cultures adolescentes » fait l'objet de nombreux débats en sociologie, depuis des décennies : à l'origine, la *youth culture* est vue notamment par l'école Parsonienne comme une simple culture d'opposition, une contre-culture ou « sous-culture » (de Maupéou-Abboud, 1966). Fréquemment remise en cause, cette légitimité des cultures adolescentes resurgit notamment avec l'ancrage des technologies numériques et l'arrivée de la génération qui n'a pas connu le monde sans internet, donc dite génération des « digital natives » ou encore « génération C » pour Communiquer /Créer /Collaborer, notamment chez nos amis canadiens. Les ouvrages de Dominique Pasquier (2005) et de Sylvie Octobre (2014) sont en ce sens très instructifs, car ils font le pont - rarement traversé - entre une sociologie des cultures et les technologies numériques.

Cependant, il semble difficile de trouver une unité dans la définition de cette période complexe de la vie (Galland, 2001 ; Dupont, 2014) - ou tout du moins une définition faisant consensus, tant elle est le lieu de nombreux bouleversements et dépend du domaine d'étude considéré : biologique ou physiologique, médical, psychologique, anthropologique, pédagogique, social, culturel... Une incursion sociohistorique permet de définir le cadre dans lequel s'articule ce travail de thèse.

² Voir le site www.marionlamaintendue.com/l-association-marion-la-main-tendue/

La notion d'adolescence - du latin *adolescere* : grandir, se développer - au sens large entendu aujourd'hui, c'est-à-dire l'âge situé entre l'enfance et l'âge adulte, ne prend son essor qu'à partir du milieu du XIXe siècle (Thiercé, 1999), avec l'avènement de l'ère industrielle et les transformations sociales qui lui sont associées (exode rural, migrations et urbanisation dans tous les pays concernés par cette révolution) en parallèle de la hausse de l'espérance de vie (grâce aux progrès de la médecine) et de la limitation du travail des enfants n'ayant pas atteint la majorité, comme ce sera le cas en France avec la loi de 1841 (Huerre, 2003). Le mot « adolescence » ne devient un terme générique pour désigner toute une classe d'âge, indépendamment du genre, qu'avec la généralisation de la scolarisation au XXe siècle (Huerre, 2001).

En France, la recherche scientifique (non biologique) sur les adolescents - en tant qu'objet d'étude spécifique - émerge timidement entre la fin du XIXe siècle et le début du XXe siècle : elle se concentre d'abord sur des travaux anthropologiques (croissance, taille, forme et taille du crâne...) et psychologiques étudiant essentiellement le phénomène pubertaire³.

C'est le pédagogue et psychologue Pierre Mendousse, après l'ouvrage de Granville Stanley Hall « Adolescence » paru en 1904 aux Etats-Unis (Hall, 1904), qui va introduire la notion d'adolescence moderne, à travers la publication de son ouvrage « L'Âme de l'adolescent » en 1909, suivie de celle de « L'Âme de l'adolescente » en 1928 (Huerre, 2001). Au XXe siècle, avec les progrès du rationalisme, la psychologie, notamment, s'attache en effet à essayer de comprendre cette période de la vie : pour Olivier Galland (2011), c'est une révolution car « pour la première fois, on va [introduire de nouvelles manières de penser la jeunesse et de parler d'elle] avec une intention de connaissance scientifique ». La figure de l'adolescent apparaît explicitement, dès lors que la psychologie commence à s'intéresser à la jeunesse institutionnalisée - lycée, apprentissage - dont l'encadrement moral par l'école ou le travail est spécifique (Galland, 2011).

Il faut attendre les années 1940-1950 pour voir la sociologie prendre le relais, en France et aux Etats-Unis en premier lieu, notamment sur les questions de délinquance juvénile à travers l'étude des « sub-cultures » jeunes, incluant les cultures adolescentes et étudiantes. Dans son

³ D'après une recherche bibliographique effectuée sur Persée le 15 janvier 2018, avec les mots clés « adolescents » ou « adolescence » et « puberté ». A noter l'ouvrage d'A. Marro paru en 1901, intitulé « La puberté chez l'homme et la femme », qui propose un tour d'horizon de cette question sous des angles successivement (socio)historique, biologique, anatomique, psychologique, comportementaliste et médical (troubles ou pathologies associés).

article « Sociologie de la jeunesse aux Etats-Unis » publié en 1966, Nicole de Maupéou-Abboud analyse les deux principaux cadres théoriques qui se sont développés à partir des années 1940 aux Etats-Unis sur la jeunesse: les approches structuro-fonctionnalistes, introduites par Margaret Mead en 1939 et développées notamment autour du modèle de la *youth culture* par Talcott Parsons et son école dans les années 1940-60; et des approches en marge du structuro-fonctionnalisme, portées notamment par David Matza et Hermann Schwendinger dans les années 1955-1965, qui conçoivent la société comme un système social mais aussi comme un champ de forces du changement ou de résistance aux exigences fonctionnelles du système social (de Maupéou-Abboud, 1966). En France, Edgar Morin s’inscrit dans la lignée de cette école fonctionnaliste avec son analyse sociologique de la culture adolescente, tout en introduisant la notion de la solidarité qui lie ces jeunes (Morin, 1969).

Au-delà des approches pathologiques prévalant en médecine et en psychologie, l’adolescence, en tant que « moment intermédiaire nettement distinct par ses traits culturels à la fois de l’enfance et de l’âge adulte », apparaît en France à la fin des années 1950, lorsque l’effectif national des lycées connaît une importante croissance (Galland, 2001). Dans cette recherche, les termes « adolescence » et « jeunesse » seront dissociés, dans la lignée du cadre défini par Olivier Galland (2001 ; 2011), comme détaillé plus loin.

A partir des années 1960-70, en plus des questions toujours étudiées de culture jeune et de délinquance juvénile auxquelles s’ajoute la question de la violence scolaire (Debarbieux et Montoya, 1998), ce sont les relations des jeunes à l’emploi, plutôt que les jeunes en tant que tels, qui vont davantage préoccuper les sociologues. Le début de la vie professionnelle devient alors l’un des principaux critères, avec le départ de la famille et la vie de couple, pour caractériser la fin de la jeunesse ou plutôt l’ « entrée dans la vie adulte » (Galland, 2011 ; Giraud 2017).

Cette question des « bornes » de l’adolescence est alors devenue, depuis près de trois décennies, un sujet d’étude en soi, dans le cadre de travaux sur les âges de la vie qui se rouvrent aux sciences humaines et sociales, après Philippe Ariès et Jean-Claude Chamboredon notamment, au-delà des questions de classe, de genre, de culture... (Tavoillot, 2010). Des sociologues comme Olivier Galland et Fabrice de Singly interrogent l’apparition ou la construction de nouveaux âges de la vie comme la préadolescence ou « adonnaissance » (de Singly, 2006) ou la « post-adolescence » (Galland, 2001 ; 2010), en proposant de nouvelles définitions ou des réinterprétations des âges existants (de Singly 2000; Galland, 2001 et 2008).

Ce découpage toujours plus affiné de l'adolescence, au-delà d'un simple effet de mode médiatique ou de stratégies marketing, est le reflet d'une analyse fine de cet âge de la vie, étendu d'un côté via l'émergence dans la société de « nouveaux adolescents rajeunis », identifiés par une culture commune et par des relations particulières aux autres âges (Galland, 2010); et de l'autre côté, par l'entrée professionnelle et l'entrée dans la vie familiale de plus en plus tardives (Chamboredon, 1985; Galland, 2001 et 2011).

A la lecture de ces différents travaux et dans le cadre de cette recherche, le terme « adolescence » sera entendu comme la période intermédiaire entre enfance et âge adulte, caractérisée par « des traits culturels distincts de ces deux âges » (Galland, 2001), par l'émergence d'une subjectivité (Cuin, 2011) et d'une autonomie progressive - malgré une dépendance, notamment économique, vis-à-vis de la famille (de Singly, 2006; Galland, 2008) - et par la coexistence croissante, source de tension (de Singly et Ramos, 2010), du groupe d'appartenance *id est* la famille (Koskas, 1949; de Singly, 2006, 2007 et 2010; Le Breton, 2008) et d'un groupe de référence *id est* les pairs (Galland, 2001; Rissoan, 2004) partageant d'une manière générale les mêmes codes (Pasquier, 2005; Mardon, 2010; Deville, 2010; Lachance, 2014). L'adolescence ainsi définie est donc un « âge » social, au sens de construit social et non plus de catégorie normative (Galland, 2001 ; Tavoillot, 2010).

Dans cette définition, l'émergence de la subjectivité désigne la construction progressive d'une conscience personnelle du monde entourant l'individu ainsi que l'affirmation de son esprit critique, marquant en partie le passage de l'enfance à l'adolescence : l'adolescent ne se construit plus uniquement en tant que « personne » au sein de son microcosme familial, il devient « sujet » au sens entendu par les sociologues aujourd'hui (Dubet et Wieviorka, 1995). La notion d'autonomie, quant à elle, renvoie au détachement grandissant vis-à-vis de la famille et des proches dont l'individu dépendait totalement en tant qu'enfant (Galland, 2010). Le groupe d'appartenance désigne la famille ou l'entourage proche qui a vu grandir l'enfant et lui a transmis ses valeurs, à travers l'éducation notamment (Koskas, 1949 ; de Singly, 2006 ; Le Breton, 2008 ; de Singly, 2010). Et le groupe de référence, qui peut évoluer au cours de l'adolescence, désigne celui constitué par les autres adolescents dits pairs, amis proches ou non : l'appropriation des codes et d'une nouvelle culture - films, musique, sorties... - permet aux adolescents de se démarquer de l'enfance et de s'intégrer à un groupe de pairs avec lequel ils partagent tout ou partie de leurs nouvelles valeurs et modes de vie, en fonction de leurs affinités (Balleys, 2015 ; Deville, 2010; Jeffrey *et al.*, 2016 ; Lachance, 2014 ; Pasquier, 2005).

Michel Fize et Jennifer Cipriani-Crauste proposent, dans « Le bonheur d'être adolescent » (2007), une autre manière d'analyser l'adolescence : ils déterminent la « première adolescence » (10-11 ans), l'« adolescence moyenne » (12-13 ans), la « grande adolescence » (14 ans) et la « première jeunesse » (15-17 ans). Au-delà de l'approche trop normative associant des âges naturels aux phases ainsi déterminées, je préfère consacrer le terme de « jeunesse » à l'âge suivant la « post-adolescence », caractérisé par l'autonomie et l'indépendance - partielle ou totale, réversible ou non - à l'instar d'Olivier Galland (2001).

Il est à noter que pendant des décennies, le terme de jeunesse (ou *youth*) sera le plus utilisé dans les travaux sociologiques (ou sociologisants), le terme d'adolescence étant préempté par les travaux psychologiques (ou psychologisants). Charles-Henri Cuin (2011) indique même, dans son « Esquisse d'une théorie sociologique de l'adolescence », que l'adolescence a été « accaparée par les psychologues » et souvent réduite à sa fameuse « crise » consubstantielle, véritable « boîte noire » rarement ouverte par les sociologues (Cuin, 2011).

Précisons que cette distinction entre jeunesse et adolescence n'est pas toujours claire, en tout cas d'un point de vue du traitement médiatique de la question de l'adolescence. En effet, de nombreux titres de la presse, faisant mention des « ados », concernent en fait de jeunes adultes (souvent 18-24 ans), créant ainsi une confusion entre deux âges pourtant bien différents, en raison du rite passé de la majorité, qui reste assez essentiel dans notre pays, puisqu'il ouvre de nombreux droits en tant que jeune adulte, et notamment une plus grande autonomie grâce à la mobilité rendue possible avec l'obtention du permis de conduire. Cette différence est d'autant plus fondamentale quand la recherche porte sur les pratiques socionumériques, qui permettent de relativiser ou de contourner en partie l'isolement géographique créé par la faible autonomie en termes de mobilité, notamment pour les adolescents vivant en milieu rural ou rurbain.

Il semblerait même presque plus cohérent d'utiliser le pluriel et de parler d'« adolescences » plutôt que d'« adolescence », pour illustrer l'hétérogénéité des réalités mais surtout la contemporanéité et le côtoiement spatio-temporel de plusieurs adolescences : la « pré-adolescence » (Glevarec, 2010), l'« adolescence moyenne » (dénomination que je retiens des travaux de Michel Fize, mais sans catégorie d'âge naturel aussi arrêtée) et la « post-adolescence ». Je différencie dans cette recherche ces différentes phases selon le degré d'autonomisation relationnelle vis-à-vis du groupe d'appartenance (voir figure 1 ci-après), selon la théorie du groupe de référence développée par Olivier Galland (2001).

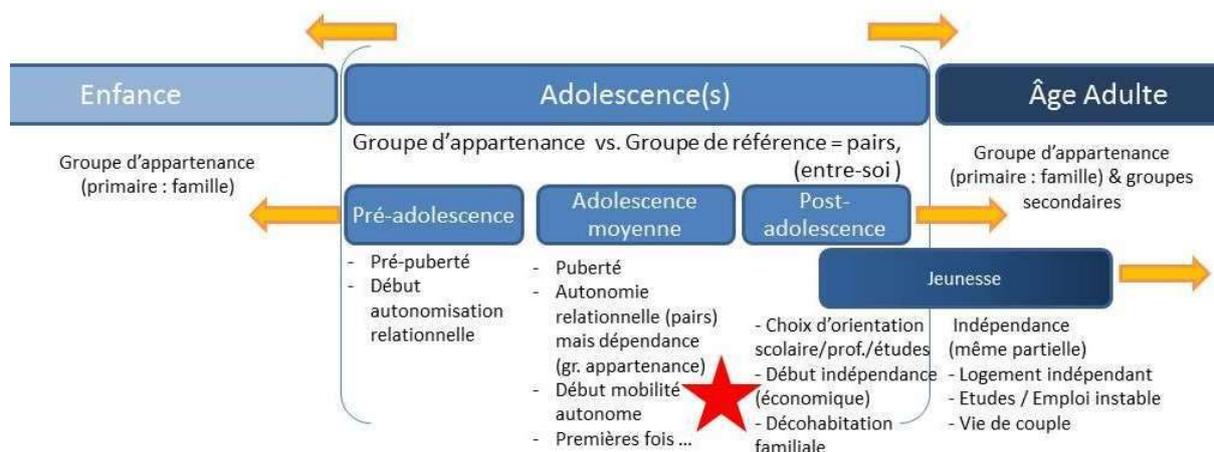


Figure 1 : Schéma représentant les différentes phases de l'adolescence, ainsi que ses principaux marqueurs (d'après les travaux de Charles-Henri Cuin (2011), François de Singly (2006) et Olivier Galland (2001 ; 2008 ; 2010 et 2011)). Les flèches représentent la tendance à l'allongement des différentes phases, l'étoile marque la période étudiée dans ma recherche.

En interrogeant des adolescents scolarisés en lycée, en Seconde, Première et Terminale, âgés majoritairement de 15 à 18 ans, je m'intéresse donc principalement à la fin de l'« adolescence moyenne » et au début de la « post-adolescence », cette frontière étant fluctuante en fonction de la maturation sociale (Jenny, 1962) propre à chaque adolescent rencontré.

De l'intérêt d'étudier ici sociologiquement les années lycée

J'ai choisi d'enquêter auprès de « grands adolescents », les lycéens, âgés généralement entre 14-15 ans et 18 ans. Cette partie vise à expliquer ce choix et montrer en quoi il est intéressant, dans le cadre d'une étude sur les usages socionumériques des adolescents et sur les liens qu'ils tissent entre eux, en présence et en ligne.

Les lycéens sont une population adolescente finalement moins étudiée que celle des collégiens ou des jeunes adultes en termes de liens et de technologies socionumériques. En effet, de nombreux chercheurs ont étudié, plus ou moins directement et depuis plus d'une quinzaine d'années, les relations entre pairs adolescents en présence et en ligne (Metton, 2004 ; Livingstone, 2008 ; Metton-Gayon 2009 ; boyd, 2014 ; Balleys, 2015). A l'exception des travaux de danah boyd (2014), qui mettent en scène principalement des lycéens, ces recherches portent sur de jeunes adolescents, c'est-à-dire des collégiens, généralement âgés de 11 à 15 ans. Une de mes hypothèses est que le « moment » d'adolescence considéré a une importance par rapport à l'étude des relations et liens sociaux entre adolescents, en présence et en ligne. Quand

il s'agit d'étudier ces liens - qu'ils soient amicaux, amoureux ou conflictuels, il est donc tout aussi intéressant d'étudier les adolescents lors de leurs « années collège », qui entrent dans l'adolescence, ou de leurs « années lycée », qui les mènent sur la voie de l'entrée dans la vie adulte.

C'est au collège que les adolescents atteignent l'âge autorisé d'utilisation des plateformes de réseaux sociaux soit 13 ans - avec une autorisation parentale désormais requise entre 13 et 15 ans, depuis l'entrée en vigueur en France en mai 2018 du règlement européen de protection des données personnelles dit RGPD - même si dans les faits, de plus en plus de jeunes de 10-11 ans voire moins possèdent déjà au moins un compte de réseau social à l'école primaire. Les « années collège » sont donc, officiellement, celles de l'apprentissage de l'autonomie relationnelle en présence et en ligne (Pasquier, 2005 ; Mardon, 2010 ; Galland, 2011 ; Balleys, 2015). A l'école ou à travers leurs activités extrascolaires, des liens « forts », c'est-à-dire des liens impliquant (Granovetter, 1973 ; Legon, 2011) se nouent avec des pairs choisis, ils découvrent les différentes plateformes de réseaux sociaux, par l'entremise des autres adolescents ou de certains membres de leur famille (fratrie, cousins, voire parents, oncles et tantes...), et vivent leurs premières expériences de relations en ligne. Etudier les liens en présence et en ligne des collégiens permet donc d'analyser les différentes relations (amicales, amoureuses, conflictuelles...) au moment où se construisent les liens et les espaces relationnels. Etudier cet âge présente donc d'importants avantages de ce point de vue-là, mais s'inscrit dans un temps donné de la construction identitaire (plus proche de l'enfance) et ne permet pas finalement aux adolescents de disposer de recul par rapport à ces relations et aux liens qu'ils développent et vont maintenir avec leurs pairs.

L'étude des « années lycée » permet en revanche d'accéder à l'histoire de leurs usages socionumériques et à la mémoire - certes récente - des relations et des liens construits au fil de l'adolescence, avec une maturité et une remise en perspective plus importantes. Les lycéens interrogés effectuent, plus ou moins consciemment, une sélection des faits marquants sur leurs usages et sur les relations qui ont compté ou comptent encore pour eux. Il est à noter que si elles changent progressivement de nature (voir chapitre 4), les embrouilles relatées existent encore au lycée, sous d'autres formes puisqu'elles impliquent plus régulièrement les « liens forts » que les liens « faibles » (Legon, 2011) contrairement aux années collège, et que nous sommes en outre en présence à la fois de faits passés et présents.

Ajoutons que l'analyse de la dizaine d'entretiens complémentaires menés dans deux classes d'un collège parisien (voir paragraphe 1.3 du chapitre 2) permet de disposer de données précises et en temps réel sur les éventuelles embrouilles, au moment où elles ont lieu. Les données en temps réel, en dehors du contexte scolaire, concernant des collégiens et des lycéens - parfois sortis du système scolaire, après 16 ans - grâce à la ligne d'écoute de l'association e-Enfance, dédiée à la protection des mineurs sur internet (voir paragraphe 2 du chapitre 2), constituent un matériel permettant de mettre en perspective les données recueillies via les entretiens semi-directifs individuels menés dans les deux lycées enquêtés.

La socialisation à l'adolescence : relations entre pairs, liens, cercles et réseaux sociaux

Comme vu précédemment dans la première partie de l'introduction, l'étude de l'adolescence en sociologie s'est historiquement développée avec l'étude des cultures juvéniles, au milieu du XXe siècle, et ce n'est qu'au milieu des années 1990, au-delà de la question des bornes de l'adolescence, que la sociologie française⁴ aborde cet âge sous l'angle de l'autonomie relationnelle, de la socialisation et de la sociabilité. Ce qui fait d'ailleurs dire à Olivier Galland que « l'adolescence d'aujourd'hui est avant tout relationnelle » (Galland, 2011 : 224).

L'entrée en adolescence, dénommée « adonnaissance » par François de Singly (2006), se caractérise notamment par une forme de mise à distance des références familiales, tandis qu'un processus d'individualisation et d'autonomisation, marqueur du passage de l'enfance à l'adolescence (Galland, 2011), se met en place et affecte sa trajectoire de futur adulte (Gaviria 2014). Des recherches assez récentes dans l'histoire de la sociologie ont également montré qu'au-delà de mettre à distance les principaux référents que constituent les membres de la famille, l'entrée dans l'adolescence était marquée généralement par une volonté de se distancier du monde de l'enfance, par exemple en abandonnant les jeux dans la cour, en adoptant de nouveaux codes, de nouveaux langages, de nouveaux vêtements (Pasquier, 2005 ; Cipriani-Craute *et al.*, 2007 ; Mardon, 2010). Les autres adolescents, amis ou connaissances, deviennent

⁴ La sociologie américaine a abordé l'âge adolescent sous l'angle des cultures adolescentes dès le milieu du XXe siècle, les travaux de James S. Coleman (1961) sont particulièrement notables sur ce sujet.

leurs nouveaux référents, auxquels ils s'identifient et qui vont jouer un rôle dans leur construction identitaire (Balleys, 2015). En parallèle de ce besoin d'autonomie, le désir d'appartenance à un groupe social s'amplifie donc (Elias, 1991 : 202).

La dimension relationnelle avec d'autres jeunes d'âges similaires ou proches se renforce (Galland, 2010; Cipriani-Crauste *et al.*, 2007) dans l'entre-soi scolaire, puisque l'école constitue un « réservoir de groupes de pairs » (Darmon, 2010 [2006] : 61), que ce soit en présence ou en ligne dès le collège (Fize, 2008 [1993] ; Balleys, 2015), ou dans l'entre-soi extrascolaire (Amsellem-Mainguy et Mardon, 2014 ; Morand, 2020). Elle façonne la construction identitaire des adolescents, qui s'autonomisent, s'individualisent à travers l'appartenance à de nouveaux cercles sociaux. Cette socialisation « horizontale », dans le sens où elle s'exerce par des individus évoluant au sein d'un même groupe et partageant le même statut, celui d'élèves à l'école et d'adolescents plus généralement (Darmon, 2010 [2006] : 59), continue de se développer et de se poursuivre au lycée. Fait majeur, comme le rappelle Pierre Mercklé dans son ouvrage dédié à la sociologie des réseaux sociaux, « les jeunes ont une sociabilité plus intense et plus tournée vers l'extérieur que les plus âgés, à tel point que la sociabilité amicale est aujourd'hui considérée comme une composante fondamentale des cultures adolescentes » (Mercklé, 2016 [2004] : 38).

Il convient de noter ici que les termes de socialisation et de sociabilité sont alternativement utilisés. Concernant la notion de socialisation, cette recherche s'inscrit dans le cadre théorique général introduit par Georg Simmel - pour qui la sociologie est « la science des formes de l'action réciproque » (Mercklé, 2016 [2004] : 14) - au début du XXe siècle (Simmel, 1999 [1908] : 55) :

« Au-delà de son origine première, toute socialisation repose sur la prolongation des relations au moment de leur apparition. [...] Il y a une quantité infinie de formes relationnelles et d'actions réciproque humaines plus petites, qui dans les cas particuliers peuvent paraître négligeables mais dont ces cas particuliers présentent un nombre tout à fait incalculable ; et en s'insinuant en quelque sorte entre les formations sociales plus larges, officielles pourrait-on dire, ce sont elles qui produisent la société telle que nous la connaissons. [...] La socialisation ne cesse de nouer et de renouer ses liens entre les hommes, c'est un flux et une pulsation éternels qui relie entre eux les individus, même lorsqu'elle ne va pas jusqu'à produire de véritables organisations ».

Cette théorie de la socialisation, qui a été reprise, développée et critiquée depuis par de nombreux sociologues dont les recherches portent sur les relations sociales et plus particulièrement les sociabilités amicales (Bidart, 1997), se fonde sur une sociologie des relations et des processus. Cette recherche s'inscrit dans la lignée de celle de Georg Simmel dans le sens où la socialisation est considérée comme un processus fluctuant, peu voyant mais qui produit finalement de la sociabilité, sous la forme de pratiques de sociabilité ou sociales, et qui construit la société. Elle fait donc comme référence, à l'instar de Georg Simmel dès le début du XXe siècle, et aux chercheurs qui se sont inscrits dans son cadre théorique, aux cercles sociaux, à leurs dynamiques et à leurs croisements (Simmel, 1999 [1908] : 407-452).

Ici, les relations entre pairs adolescents sont donc considérées comme des interactions qui s'inscrivent dans la durée, qui fondent le lien social et donc les relations sociales entre pairs. Dans l'introduction de leur ouvrage « La vie en réseau. Dynamique des relations sociales » paru pour la première fois en 2011, Claire Bidart, Alain Degenne et Michel Grossetti définissent d'abord les relations sociales comme « l'existence d'un lien qui dépasse la simple interaction, qui s'est inscrit dans le temps et s'est cristallisé au-delà des échanges ponctuels ». Ces relations sociales engagent des individus liés par une plus ou moins grande proximité et un engagement dans le temps variable. Ces liens sociaux peuvent donc être « faibles » ou « forts », comme l'a initialement défini Mark Granovetter (1973).

Quelle que soit leur nature, forte ou faible, les liens sociaux développés entre individus (par exemple des pairs adolescents) permettent d'établir des relations entre eux formant des « réseaux sociaux » au sens général du terme ainsi définis par les auteurs précédemment cités : « Les relations interpersonnelles ne sont pas simplement le résultat spécifique de pratiques de sociabilité. Elles forment la base d'une structure fondamentale du monde social : les réseaux sociaux » (Bidart, Degenne, Grossetti, 2011 : 7).

Si les réseaux sociaux peuvent donc être considérés, de manière assez simple, comme des ensembles de relations sociales, qui en seraient donc les « unités de base » (Bidart, Degenne, Grossetti, 2011 : 8), il apparaît limitant de réduire le monde social à un réseau et c'est ainsi que la notion de cercles sociaux, introduite par Georg Simmel (1999 [1908] : 407-452), vient rendre toute la complexité des interactions entre les réseaux et les relations. C'est pourquoi cette notion de cercle social, voire amical, sera régulièrement convoquée dans cette recherche : il renvoie à un ensemble de personnes réunies autour d'affinités et de références communes, à des degrés plus ou moins importants, et dans un contexte donné. Ces cercles sociaux sont composés d'individus entretenant entre eux des liens faibles et/ou des liens forts. Il est intéressant de noter

que si pour les adultes, les cercles sociaux se distinguent entre cercles professionnels, amicaux et familiaux, les adolescents voient se superposer fortement les cercles professionnels et amicaux, puisque l'École constitue, comme vu précédemment, le lieu de socialisation horizontale et un « réservoir de groupe de pairs » (Darmon, 2010 [2006] : 61). Ainsi, au fil de l'adolescence, les cercles scolaires et amicaux sont successivement confondus, puis superposés avec des aires communes qui tendent à diminuer, lors du passage au collège, puis du passage au lycée. Des liens se maintiennent entre pairs, d'autant plus que les liens étaient forts, et les technologies socionumériques offrent en ce sens un formidable support : si les individus qui ont été adolescents dans les décennies précédant les années 2000 ont parfois su garder le contact avec leurs anciens amis de l'école primaire ou du collège, parce qu'ils habitaient à proximité, ou à travers l'envoi de lettres, de cartes postales pendant les vacances ou s'ils n'habitaient pas ou plus à proximité, ce maintien du lien est bien plus facilité pour les adolescents qui vivent cette période de leur vie depuis la fin des années 2000 avec l'avènement des plateformes de réseaux sociaux.

Des réseaux sociaux : « nouveau concept, vieille histoire »

Le titre de cette section est emprunté au premier chapitre de l'ouvrage de Pierre Mercklé (2016 [2004]) dédié à la sociologie des réseaux sociaux et illustre parfaitement le questionnement posé en initiant une réflexion sociologique sur les « réseaux sociaux en ligne » - terme utilisé par l'auteur pour désigner ce que nous appellerons, généralement et à l'avenir dans cette recherche, les plateformes de réseaux sociaux ou plateformes socionumériques.

En préambule de cette section consacrée au cadrage théorique des réseaux sociaux, une précision sur le vocabulaire utilisé dans cette recherche s'impose. En sociologie anglosaxonne, les auteurs utilisent alternativement les termes de « social medias » ou « social network » pour désigner les plateformes de réseaux sociaux – « The Social network » est d'ailleurs le titre d'un livre et d'un film réalisé par David Fincher en 2010 et dédié à Facebook, le premier réseau social à s'être développé rapidement et massivement dans le monde. L'utilisation du terme « médias sociaux » pourrait apparaître plus juste, ou à tout le moins plus précise pour désigner les plateformes ou applications socionumériques qui sont aujourd'hui omniprésentes dans nos relations, et plus généralement, dans nos quotidiens. Dans cette recherche, le terme de « réseaux sociaux » sera préféré à celui de « médias sociaux », car ce dernier n'est pas du tout utilisé par les lycéens rencontrés au cours de mon travail de terrain, même s'ils le comprennent.

L'utilisation du terme endogène à la population étudiée est donc privilégiée mais il convient de rappeler que cette notion de « réseau social » n'est pas un nouveau concept sociologique, même

si elle est sans conteste devenue incontournable avec le développement de l'informatique, de la technologie et plus particulièrement des nouvelles technologies de communication.

Ainsi, c'est l'anthropologue John Barnes qui a, le premier, utilisé cette notion de « réseau social » dans un article publié en 1954 dans la revue *Human Relations* et qui va grandement influencer la sociologie des réseaux sociaux, sans pour autant pouvoir en être considéré comme le fondateur, place revenant plutôt à Georg Simmel ou à Jacob Moreno (Mercklé, 2016 [2004]).

Petite histoire des plateformes de réseaux sociaux

Si de premières ébauches de plateformes de réseaux sociaux ont vu le jour dès le début des années 1990, c'est dans la première décennie des années 2000 qu'elles prennent leur essor, à l'époque sous l'appellation de « Web 2.0 », notamment avec les blogs et les forums de discussion en ligne (« chats » parfois francisé en « tchats »). En vingt ans, les innovations technologiques, que ces plateformes socionumériques mettent en œuvre et qui ont été à l'origine de leur succès et de leur développement - voire les ont structurés - notamment auprès des adolescents (voir paragraphe 1.2 du chapitre 2), sont progressivement venues influencer et façonner nos modes de communication : les « émojis » (MSN Messenger), les « like » et les fils d'actualité (créés par Facebook), les « followers » et les « hashtags » (créés par Twitter), les « filtres » (créés par Instagram) ou les « stories » (créées par Snapchat) font aujourd'hui partie du langage courant, largement diffusé par les médias traditionnels, et des pratiques sociales de nombreux concitoyens, au-delà de celles des adolescents et des jeunes adultes.

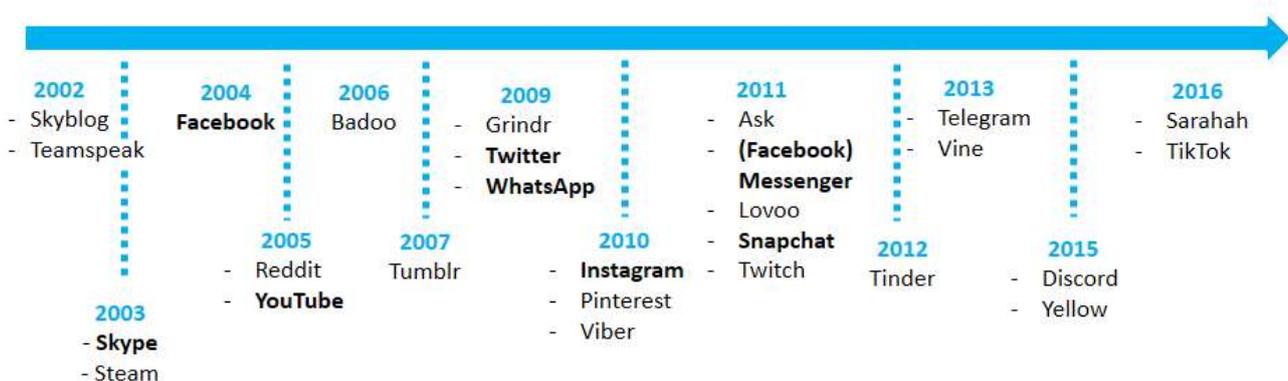


Figure 2 : Chronologie d'apparition des différents réseaux sociaux et applications cités par les adolescents rencontrés dans cette recherche (les réseaux sociaux et applications les plus cités sont figurés en gras, voir chapitre 3).

La figure 2 reprend la chronologie d'apparition de ces différentes plateformes, depuis le début des années 2000.

Il est intéressant de noter que plusieurs réseaux sociaux, parmi les plus utilisés par les adolescents rencontrés dans le cadre de cette recherche, ont été créés par des étudiants de la « Tech » au sein d'universités américaines parmi les plus prestigieuses, comme Harvard et Stanford, tous âgés d'une vingtaine d'années. Le plus connu de ces fondateurs est évidemment Mark Zuckerberg, à l'origine de Facebook qu'il a imaginé lorsqu'il était à l'université Harvard. Il semble avoir inspiré les cofondateurs d'Instagram, Kevin Systrom et Mike Krieger, de l'université Stanford (Kevin avait eu l'occasion de rencontrer Mark Zuckerberg, qui l'incitait à abandonner ses études et entrer chez Facebook⁵). Et les trois fondateurs de Snapchat, Reggie Brown, Evan Spiegel et Bobby Murphy ont conçu leur plateforme dans le cadre d'un projet étudiant à l'université Stanford. Ces réseaux sociaux en ligne ont donc été conçus par des jeunes, en réponse à des attentes de communication et de partage de contenus en support à leurs pratiques de sociabilité, les technologies socionumériques permettant de disposer d'un support d'affichage et de diffusion satisfaisant.

Ces réseaux sociaux en ligne, qui ont fait l'essor du Web 2.0, plus interactif et participatif que la première génération d'internet (avant les années 2000), ont enfin vu émerger les « **influenceurs** », qui disposent d'un pouvoir médiatique jusqu'ici sans précédent pour de nombreux individus tout venant. Suivis par des milliers voire des millions de personnes, ils occupent une place importante dans la vie des adolescents, qui les suivent, les écoutent, les croient et s'en inspirent. Ils bénéficient d'une aura de confiance, qui dépasse souvent celle prêtée aux institutionnels et aux pouvoirs publics. Ils participent à leurs attentes en termes de recherche information et de passe-temps, sur différentes plateformes de réseaux sociaux dont les rôles et fonctionnalités sont parfaitement identifiées par les adolescents, comme cette recherche le met en lumière (voir le paragraphe 1.3 du chapitre 3, dédié à la construction d'une typologie des réseaux sociaux utilisés par les adolescents rencontrés dans cette étude).

⁵ Voir le livre très documenté de l'ancienne salariée d'Instagram, Sarah Frier, paru en 2020 sous le titre « Instagram. No filter » et paru en 2020 chez Dunod dans sa version française traduite par Laurence Nicolaieff sous le titre « Instagram sans filtre ».

Problématique et concept de « présence-ligne »

A partir de la fin des années 2000, en parallèle du développement massif des technologies sociométriques et de leur intégration rapide dans le quotidien d'individus de plus en plus nombreux (notamment parmi les adolescents), de nombreux auteurs ont montré que les pratiques de sociabilité en ligne et en présence (ou directes) n'étaient pas déconnectées les unes des autres, mais au contraire, étaient reliées et s'articulaient ensemble (Martin, 2004 ; Fluckiger, 2006 ; Livingstone, 2008 ; Chalet 2009 ; Metton, 2010 ; boyd, 2014 ; Balleys, 2015 ; Pasquier 2020). Ce, d'autant plus qu'internet s'est totalement intégré dans le quotidien, au point d'en devenir ordinaire, comme le montrent Olivier Martin et Eric Dagiral dans leur ouvrage collectif paru sous leur direction en 2016 (Martin et Dagiral, 2016). A l'instar de ces deux auteurs, internet sera donc utilisé ici sans lettre majuscule pour matérialiser cette dimension ordinaire d'internet.

Dans la lignée de ces travaux, cette recherche met en lumière comment les plateformes de réseaux sociaux constituent notamment un support matériel ou physique de partage et de communication, permettant de maintenir le lien social entre pairs adolescents, mais également d'afficher ces liens sociaux existants entre eux. Elle a pour objectif d'apporter un éclairage sociologique pour comprendre comment les liens sociaux entre adolescents se font et se défont, en présence ou en ligne - et donc sur différentes scènes, mais également dans quelle mesure ces différents liens coexistent et en quoi ils se trouvent interrogés, reconfigurés, transformés lorsque les relations qui préexistaient, quelle qu'en soit leur nature, dérapent ? Quelles sont les dynamiques qui se mettent alors en place, et quels rôles jouent les différents témoins adolescents et adultes de ces tensions et de ces conflits, sur les différentes scènes en présence et/ou en ligne ? Est-il alors possible de résoudre ces conflits, et de retourner (ou non) à des relations entre pairs apaisées, lorsque le conflit a été rendu public, notamment par l'entremise des réseaux sociaux en ligne ?

Pour distinguer les différentes scènes qui se jouent dans les vies relationnelles des adolescents, plusieurs termes pourraient être utilisés : pour désigner la vie relationnelle qui se joue en « face à face », c'est-à-dire non médiée par des écrans, le terme endogène utilisé par les adolescents, « vraie vie », sera certes évoqué - ne serait-ce que via les extraits retranscrits des entretiens réalisés avec les adolescents rencontrés tout au long de cette recherche - mais il lui sera préféré le terme « en présence », et dans une moindre mesure, ceux de « en face », de « directe » ou

« hors ligne », pour désigner la vie et les relations adolescents qui se jouent en direct, hors des écrans et des réseaux sociaux.

Pour désigner la vie relationnelle qui se joue sur les réseaux sociaux, par l'intermédiaire d'écrans, l'utilisation du terme « en ligne » sera privilégiée, notamment par rapport au terme endogène « virtuel », très présent dans les récits des adolescents rencontrés tout au long de cette recherche. Le terme « à distance » pourra également être utilisé.

Mais au-delà du choix de ces termes « en présence » et « en ligne », il apparaît nécessaire de créer un terme qui permette de tenir compte, comme indiqué en ouverture de cette dernière sous-partie introductive, que ces différentes scènes en présence et en ligne ne coexistent pas indépendamment l'une de l'autre. Le concept de « présence-ligne » est ainsi créé pour rendre compte de cet entrelacement des vies en ligne et en face, et s'inscrit dans la continuité du plaidoyer d'Olivier Martin et Eric Dagiral pour une sociologie soucieuse des techniques et notamment d'internet, qui les prenne en compte en tant que faits sociaux et non comme des outils annexes à l'analyse sociologique : il convient alors de parler de « faits sociaux technicisés » (Martin et Dagiral, 2021). Ce travail en est une illustration, car elle analyse les interactions et liens sociaux intégrant les techniques, l'objet étant ici les pratiques de sociabilité adolescentes à l'ère numérique.

Cette recherche s'ouvre sur un premier chapitre qui précise le double terrain d'enquête et les méthodes qualitatives employées pour mener à bien ce travail de thèse. Il précise les caractéristiques des populations adolescentes interrogées, tout en abordant les questions des limites et des éventuels biais introduits par les choix des terrains d'enquêtes et des méthodes employées.

Le deuxième chapitre de ce mémoire est dédié à l'analyse, à partir du recueil des données qualitatives issues d'un travail de terrain ayant permis d'enquêter auprès de quatre-vingt-trois adolescents scolarisés au sein de deux lycées d'Ile-de-France situés en milieu rural et urbain, relative aux pratiques d'internet et des réseaux sociaux de ces adolescents, afin de dégager différents profils type d'utilisateurs de ces technologies socionumériques, et de déterminer dans quelle mesure ces différents profils type influencent leurs représentations d'internet et des réseaux sociaux, ainsi que les éventuels risques perçus liés à ces pratiques socionumériques.

Une fois ce paysage socionumérique décrit et analysé, le troisième chapitre s'intéresse aux relations entre pairs qui sont développées alternativement ou non en présence et en ligne, sur les différentes plateformes socionumériques utilisées par ces adolescents.

Cette analyse relationnelle est un préalable nécessaire pour pouvoir aborder, dans le quatrième et dernier chapitre, la question du dérapage de ces relations en embrouilles et de leur éventuelle dégradation en (cyber)violence voire en (cyber)harcèlement, en analysant les dynamiques relationnelles en œuvre dans ces phénomènes, en déterminant comment repérer l'éventuel point de basculement et le cas échéant, comment se diriger vers une résolution des conflits.

Chapitre 1 – Une enquête qualitative en milieu adolescent, à l'école et en dehors

L'introduction de ce mémoire a montré en quoi la socialisation entre pairs adolescents était une étape essentielle et spécifique de cet âge, et dans quelle mesure les technologies socio-numériques se sont rapidement et totalement intégrées dans les espaces relationnels de très nombreux adolescents. Ce travail de thèse a pour objectif d'apporter un éclairage sociologique sur les pratiques et les usages socio-numériques des adolescents au regard de liens qu'ils entretiennent, en s'appuyant sur un terrain original à deux entrées, au lycée et en dehors du milieu scolaire via une ligne d'écoute. Le chapitre présent s'attache à préciser les différentes populations étudiées, les méthodes utilisées sur les deux terrains, au lycée et en dehors du milieu scolaire, sur lesquels s'appuient cette recherche, ainsi que les potentiels biais méthodologiques et limites de l'étude.

Dans cette recherche, la démarche choisie est qualitative, et pour une part importante autour d'entretiens individuels semi-directifs, car il s'agit ici dans un premier temps de reconstruire des pratiques, d'explorer la diversité des usages et de faire émerger les interactions sociales mises en jeu (Goffman, 1974), à la fois en ligne et en présence. J'ai choisi de procéder de manière inductive, sans hypothèses fortes, en partant de mon expérience sur le terrain et en écartant temporairement les différentes lectures réalisées, notamment pour construire le guide qui a servi pour mener les entretiens individuels semi-directifs (voir Annexe 1 p. 316). Le risque de circularité inhérent à toutes les démarches scientifiques étant accru en recherche qualitative, la théorie en début de recherche a donc orienté mon travail, notamment pour le recueil du matériau mais ne l'a pas structuré (Dumez, 2016, p.19).

Pourquoi avoir choisi deux terrains distincts, en milieu scolaire et en dehors ?

Lorsque j'ai mené mes premiers entretiens individuels avec des lycéens, sur les excès d'alcool d'une part et les risques liés à internet et aux médias sociaux d'autre part, dans le cadre de mon Master 2 de sociologie et santé publique à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, un double constat s'est imposé à moi :

- la grille d'entretien que j'avais élaborée n'était ni assez aboutie ni assez élaborée pour permettre d'analyser finement les pratiques socio-numériques des lycéens que j'interrogeais. D'autre part, ces pratiques étaient si intégrées et leur paraissaient si naturelles qu'il n'était pas

évident, dans un premier temps et pour de nombreux lycéens, de répondre sans avoir l'impression d'énoncer de banales évidences. J'ai donc concentré mon mémoire de Master 2 sur les excès d'alcool et ai gardé le sujet d'internet et des médias sociaux comme objet d'étude en doctorat.

Cependant, en menant ces entretiens préliminaires à mon travail de thèse, j'ai tout de même eu l'agréable surprise de constater à quelle vitesse et à quel point les adolescents pouvaient se confier facilement, sur ces sujets souvent très personnels - un certain nombre d'activités en ligne étant relatives à leurs vies intimes. Je m'attendais en effet à ce qu'il ne soit pas évident de recueillir leurs confidences : j'avais donc pris soin d'instaurer un climat de confiance assez rapidement lors de l'entretien, mais ne pensais pas que les confidences seraient aussi aisées. J'explique cela par le fait que la plupart des adolescents n'ont pas encore de censure sociale (le « ça ») très développée, en comparaison aux adultes, qu'ils peuvent également chercher à provoquer et s'affirmer par leurs comportements : s'ils cherchent souvent, pour une grande partie d'entre eux, à respecter codes et normes de leur génération, ils tendent aussi à exprimer leur singularité et leur identité en construction ;

- les situations d'embrouilles qui avaient évolué en cyberharcèlement plus ou moins grave étaient plutôt rares (deux à trois cas sur la trentaine d'adolescents interrogés dans le cadre de mon Master 2). C'est ainsi que j'ai décidé, même si les problèmes relationnels en ligne n'étaient pas l'unique sujet de cette recherche, de réaliser une partie de mon enquête de terrain au sein d'e-Enfance, association de loi 1901 qui gère la ligne d'écoute téléphonique Net Écoute, dédiée à la protection des mineurs sur internet.

1. Un terrain au sein de deux lycées...

J'ai mené quatre-vingt-trois entretiens individuels semi-directifs, qui constituent une part conséquente du terrain d'enquête sur lequel s'appuie ce travail de thèse, auprès d'adolescents scolarisés au sein de deux établissements scolaires situés en zones rurale/rurbaine (lycée R) et urbaine (lycée U) d'Ile-de-France.

Les entretiens qualitatifs ont généralement duré une cinquantaine de minutes, correspondant à une heure de cours, de pause ou de permanence. Certains entretiens ont pu être prolongés, parfois d'une dizaine à une quinzaine de minutes à la demande de l'adolescent, notamment s'il y avait une pause après l'heure d'entretien ou moyennant la rédaction d'un mot d'excuse pour

le professeur enseignant sur l'heure suivante. Les conditions précises, dépendant de chaque établissement scolaire étudié, sont détaillées ci-après (voir paragraphes 1.1.3 et 1.2.3 du présent chapitre).

Pour mener à bien ces entretiens, j'ai élaboré un guide général, avec pour objectifs de recenser les principales thématiques à aborder et les questions à poser aux enquêtés (voir Annexe 1). Je ne l'ai donc pas suivi de manière linéaire et systématique, et j'ai adapté son contenu au fil des entretiens, en fonction de l'accueil par les enquêtés des différents items, des discussions qui s'engageaient et du développement plus ou moins important de leur discours.

Afin de garder une dynamique au cours de l'entretien, j'ai cependant respecté l'ordre des cinq grandes parties : expérience personnelle d'internet et des médias sociaux, rapport des proches à internet, rapport personnel à internet et aux médias sociaux, rapports et liens entre vie en présence et vie en ligne, et enfin éléments du parcours personnel, familial et scolaire.

Les premières questions, qui portaient sur la fréquence d'utilisation ou la dernière utilisation d'internet, m'ont permis de mettre rapidement à l'aise l'adolescent en face de moi, tout en captant son attention.

A noter que j'ai débuté chaque entretien par le rappel - en insistant assez longuement - des conditions de confidentialité et d'anonymat, déjà expliquées lors des présentations en classe entière (voir paragraphes 1.1.3 pour le lycée R et 1.2.3 pour le lycée U) et sur lesquelles quelques adolescents m'avaient interrogée à ce moment-là.

Au sujet de l'**anonymat des adolescents interrogés**, il est important de noter que tous les prénoms cités dans cette recherche sont modifiés et ont été remplacés par des pseudonymes ou prénoms « équivalents », déterminés selon la popularité au moment de la naissance de l'adolescent et l'origine latine, grecque, religieuse ou régionale du prénom. Pour ce faire, j'ai utilisé la rubrique « Encyclopédie des prénoms » du site web Journal des Femmes (www.journaldesfemmes.com/prenoms/).

Afin d'affiner le choix du prénom modifié, notamment lorsqu'il est fréquent, les données du travail du sociologue Baptiste Coulmont, qui considère le prénom comme le reflet indirect d'une origine sociale, et donc d'une catégorie sociale (<http://coulmont.com/bac/>), ont été utilisées.

J'ai en effet collecté un certain nombre de données personnelles, familiales et socioculturelles, lors des entretiens individuels avec les lycéens, mais également lors des entretiens téléphoniques longs ou des « chats » avec les adolescents qui ont contacté la ligne Net Écoute

(voir paragraphe 2 du présent chapitre). Ces données permettent de situer socialement de manière suffisante les adolescents et leurs familles, pour pouvoir trouver une équivalence de prénom satisfaisante : elles ne figurent cependant pas dans ce mémoire si j'ai estimé qu'elles pouvaient permettre à l'entourage de l'adolescent concerné d'être identifié.

Pour conclure ce point sur les données personnelles, j'ai également demandé les permissions d'enregistrer les entretiens, en précisant que ces entretiens permettraient de faciliter l'échange - en le rendant plus fluide car moins dépendant d'une prise de notes continue - tout en assurant une restitution fidèle de leur parole, que ces entretiens seraient supprimés dès le travail de thèse achevé et qu'ils ne seraient évidemment pas diffusés et utilisés pour autre chose que la retranscription exacte de leurs propos. Permissions d'enregistrer qui m'ont été accordées à chaque entretien, par chaque adolescent rencontré.

1.1 Enquête au lycée R, auprès d'élèves de filières générales et professionnelles

1.1.1 Quelques éléments de contexte du lycée R : une mixité sociale en milieu rurbain

Le lycée R est situé dans une zone historiquement rurale - la population du village n'a dépassé les 2000 habitants qu'en 1999⁶ et atteint aujourd'hui près de 2500 habitants⁷ - aux confins de l'Île-de-France. Ce lycée, qui regroupe un millier d'élèves, est donc situé en zone rurbaine⁸. Ces élèves viennent des villages et petites villes des environs mais également de zones urbaines de banlieues plus proches de Paris, en raison des filières professionnelles spécialisées en santé non présentes dans les lycées à côté de chez eux. Ils sont issus de milieux socioculturels assez diversifiés : la proximité d'un aéroport implique la présence de nombreux élèves dont au moins l'un des parents travaille dans le secteur de l'aéronautique ou de l'aéroportuaire. Il s'agit donc d'enfants dont les parents peuvent être pilotes, hôtesses de l'air ou *stewards* pour les plus privilégiés ; et pour les autres, caristes, affectés aux bagages ou à la logistique, aux douanes ou au nettoyage professionnel... Les parents d'adolescents n'exerçant pas d'activité professionnelle en lien direct avec l'aéroport occupent des emplois assez diversifiés : quelques cadres, professions libérales et enseignants, mais principalement des employés, des artisans, commerçants et quelques ouvriers. A noter que plusieurs élèves ont indiqué avoir au moins un parent au chômage.

⁶ Source : base Cassini de l'EHESS (Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales).

⁷ Source : Insee, 2015.

⁸ D'après la définition du Larousse, la rurbanisation désigne « le développement de villages, aux noyaux souvent anciens, situés à proximité de villes dont il constitue les banlieues ».

Lors de ma première venue dans cet établissement, je me suis retrouvée à mille lieux de l'image que certains peuvent avoir d'un lycée de banlieue parisienne : j'ai été frappée par le calme et la sérénité qui semblait régner au sein de ce lycée, trônant au milieu des champs, surgi au détour d'une petite route départementale. Les élèves allaient et venaient par petits groupes, parlant à voix basse et riant entre eux, parfois recadrés par un surveillant leur indiquant qu'ils ne devaient pas « trainer » dans les couloirs pendant les heures de cours. Ce n'était pas un lycée à proprement difficile, de l'aveu même des enseignants et encadrants éducatifs rencontrés, mais il était peuplé de lycéens ayant parfois déjà des parcours compliqués et chaotiques, comme j'ai pu le constater lors des entretiens quelques semaines et mois plus tard.

Les portes de ce lycée m'ont été ouvertes grâce à un appel à projets lancé en 2014 par un enseignant, également chercheur à la Maison des Sciences de l'Homme. Une vingtaine de dossiers ont été soumis et deux projets ont été retenus, dont le mien.

J'ai donc pu réaliser mes enquêtes de terrain de Master 2 et de Doctorat au sein du même établissement scolaire, grâce à une excellente entente avec l'équipe éducative, ravie de voir un travail universitaire mené au sein de leur établissement. L'objectif de cet appel à projets était en effet de permettre à des étudiants de travailler sur des thématiques impliquant le milieu scolaire, tout en ouvrant aux élèves des perspectives sur les métiers de la recherche, en leur faisant connaître l'existence et la nature de ces métiers.

Il s'agissait donc d'un échange de bon procédé : j'avais accès à leurs différentes classes de filières professionnelles, technologiques et générales, tandis que je m'engageais à présenter aux élèves des différentes filières le monde de la recherche et à partager mon vécu scolaire postbac, comportant plusieurs réorientations, et mon parcours professionnel.

1.1.2 Une préparation en amont des entretiens essentielle

J'ai donc rencontré, en amont, le Proviseur de l'établissement ainsi qu'une partie de l'équipe éducative, avec les enseignants coordinateurs des différentes filières. Après une rapide présentation de mon parcours, j'ai exposé les besoins et attentes de mon enquête de terrain, à savoir des entretiens individuels d'environ une heure, sans présence enseignante, avec des élèves volontaires pour participer à mon étude. J'ai proposé de faire signer des autorisations parentales pour les adolescents mineurs : j'avais préparé ces autorisations et leur lecture a favorablement rassuré le Proviseur et les membres de l'équipe éducative présente. En effet, ces autorisations parentales contenaient un texte introductif présentant rapidement le sujet de

l'étude (les médias sociaux) et les conditions de confidentialité et d'anonymat dans lesquelles ces entretiens seraient réalisés. Il s'agissait donc d'informer les parents et d'obtenir leur accord pour la participation de leur enfant. Ces formulaires d'autorisation proposaient également aux parents qui le souhaitaient de participer à un entretien individuel avec moi, et/ou de recevoir les résultats de l'étude. A noter que si un tiers des parents a indiqué souhaiter être informé des résultats, aucun n'a accepté de participer à l'étude.

Lors de cet échange, j'ai également montré une proposition de présentation de mon parcours professionnel et des métiers de la recherche : j'ai recueilli les différents avis des professeurs présents, et ai, sur leur conseil, adapté les présentations par filières. Pour les filières professionnelles (santé et accompagnement des personnes/vie locale), j'ai allégé la partie sur les études supérieures générales et ai insisté sur les interactions entre les métiers de la recherche et de la santé. Pour les filières générale et technologiques, aucun changement majeur n'a été effectué, car la présentation transmise leur convenait.

Le Proviseur de l'établissement a donc donné son accord de principe, en me proposant de me mettre en relation avec chacun des coordinateurs des différentes filières et niveaux. Certains coordinateurs m'ont également demandé de préparer un courriel de présentation de mon étude, à transférer aux différents professeurs principaux ainsi qu'aux trois Conseillers Principaux d'Education (CPE) pour les informer et répondre à leurs éventuelles questions. J'ai donc le soir même envoyé le courriel et joint les différents documents demandés.

Le très bon accueil réservé par le Proviseur et les équipes éducatives a été permis, je le pense, par une démarche inclusive et participative de ma part : je n'ai pas cherché à leur imposer mes contraintes d'enquête, mais en leur exposant mes besoins et en indiquant être à l'écoute de leurs propres contraintes et attentes, je les ai rassurés et ai permis à mon enquête de terrain de se dérouler de manière très satisfaisante. Le fait que j'ai également, lors de cette réunion, présenté les résultats issus de leur établissement scolaire lors de mon Master 2 leur a également prouvé le sérieux de mon travail et la préoccupation que j'avais à les inclure dans ma démarche.

1.1.3 Les conditions de réalisation des entretiens

La filière professionnelle est la première à m'avoir répondu : se sentant souvent le parent pauvre des autres filières (certains des élèves de cette filière disent être « les classes déchets », voir paragraphe 3.1.1.3), les enseignants étaient ravis de pouvoir faire participer leurs élèves à un projet de recherche. J'ai donc rencontré assez rapidement les professeurs principaux et nous avons convenu que les entretiens auraient lieu dans une petite salle initialement destinée aux entretiens parents-professeurs mais qui n'avait jamais réellement été utilisée en tant que telle.

A ce moment-là, elle était donc destinée pour moitié au vestiaire et garde-manger (présence d'un réfrigérateur) des surveillants ; et pour autre moitié, depuis quelques semaines seulement, aux entretiens sur demande avec un conseiller d'orientation extérieur, présent plusieurs fois par mois au sein de l'établissement. Ils m'ont également proposé de réaliser les entretiens dans le Centre de Documentation et d'Information (CDI) de l'établissement. Je n'ai pas retenu cette option car il s'agissait d'un espace très ouvert, aux yeux de tous, dans lequel il était compliqué d'avoir un entretien confidentiel.

Initialement, je souhaitais réaliser mes entretiens dans le cadre le plus libre possible mais j'ai rapidement compris qu'il était impossible de se « poser » dans un couloir, dans la cour ou de déambuler librement dans les différents espaces, en raison des règles régissant la vie (et le calme) de l'établissement.

Nous avons également convenu que les entretiens auraient lieu sur les heures de cours, étant donné les emplois du temps très denses des filières professionnelles - entre une demi-heure et maximum trois quarts d'heure de pause-déjeuner le midi, sans aucune permanence dans la journée. Les sorties de cours étaient également difficilement envisageables, en raison des contraintes horaires des bus desservant le lycée, et de nombreux lycéens habitant loin de l'établissement : en effet, certains élèves cumulaient jusqu'à près de trois heures de transports en commun par jour, pour venir dans ce lycée dispensant des enseignements professionnels dans le sanitaire et le social, et ils avaient donc des impératifs pour prendre leurs bus et avoir leurs correspondances le soir.

Le fait d'avoir obtenu une telle permission - utiliser des heures de cours pour faire les entretiens individuels - avec les filières professionnelles m'a permis d'obtenir la même dérogation pour les filières générales, pour optimiser mon temps de présence et quand il n'était plus possible d'utiliser des heures de permanence ou de pause-déjeuner.

Comme convenu avec l'équipe éducative, j'ai présenté en classe entière mon parcours professionnel, le métier de chercheur (en sociologie) et quelques résultats de mon étude de Master - puisque certains élèves de ces classes avaient participé à ma précédente étude - afin de recruter des lycéens volontaires, scolarisés en classes de Seconde, Première et Terminale de filières générale et professionnelles, puisque je n'ai finalement pas eu accès aux élèves des filières technologiques, la coordinatrice étant partie en congé maternité et la remplaçante n'ayant pas donné suite.

Il convient de noter que pour ces présentations en classe entière, ainsi que pour les entretiens, j'ai particulièrement veillé à adopter des codes vestimentaires permettant de me fondre dans la masse lycéenne : j'ai donc fui la veste de tailleur que j'avais passée pour les entretiens préparatoires avec les membres des équipes éducatives, et adopté un maquillage frais et léger assorti d'un jean, des baskets de ville sombres ou des « Doc Martens » - revenues à la mode, sorties du fond d'un placard et de ma propre adolescence - ainsi qu'un sac à dos « Eastpak », jamais vraiment passé de mode. L'idée était pour moi de paraître comme une grande sœur, digne de confidences et qui pouvait les comprendre, et non pas comme une amie de leur mère - je suis en effet plus proche de la génération de leurs parents que de la leur - aussi sympathique puisse-t-elle être !

Au-delà des codes vestimentaires, j'ai également adopté une attitude ouverte et bienveillante, franche, répondant aux questions qui se voulaient un peu provocatrices de certains adolescents - l'un d'entre eux, m'a par exemple demandé mon âge sur un ton faussement séducteur lors de la session de questions-réponses en classe entière.

Cet exercice de présentation m'a semblé capital, et veiller à mon attitude et aux vêtements portés m'est apparue comme loin d'être anecdotique, car il faut finalement donner envie aux adolescents rencontrés de passer près d'une heure avec moi et de me confier des éléments parfois très intimes de leurs vies relationnelles, en présence et en ligne.

A la fin de ces présentations, après avoir proposé aux élèves de participer à mon étude sur internet et les médias sociaux, qu'ils soient ou non utilisateurs réguliers de ces technologies numériques, je leur ai distribué des formulaires d'autorisation parentale (pour les mineurs) et de contact. Une fois les autorisations parentales récupérées quelques jours plus tard, j'ai organisé, avec l'aide de membres de l'équipe éducative, le déroulement des entretiens sur plusieurs semaines, dans le local du conseiller d'orientation, qui permettait une certaine confidentialité et qui constituait finalement le lieu le plus neutre possible de l'établissement.

1.1.4 Description des profils des lycéens R

Réaliser ces entretiens principalement pendant les cours aurait pu biaiser la réalité du volontariat des élèves : j'ai dans un premier temps appréhendé d'attirer surtout des élèves désireux de manquer des heures de cours. Cela étant, sans que je leur en fasse la moindre demande, les professeurs principaux m'ont indiqué qu'à leur grand étonnement, de nombreux élèves, sérieux ou bien placés au niveau des évaluations, qu'ils n'imaginaient vouloir manquer une heure de cours, avaient accepté de participer à mon étude. J'ai donc obtenu un panel diversifié en termes de profils scolaires.

Se sont portés volontaires 30 filles et 13 garçons soit 43 élèves du lycée R, tous niveaux confondus (voir tableau 1 ci-après). L'écart de représentation entre filles et garçons vient principalement du fait que les classes de filières professionnelles, spécialisées notamment dans les métiers de la santé, sont extrêmement féminisées puisqu'on ne compte qu'entre un et cinq garçons au maximum dans des classes d'une petite vingtaine d'élèves : sur les quarante-trois lycéens R, quinze sont issus de filières générales et vingt-huit de filières professionnelles.

Ces élèves de filières professionnelles se répartissent entre deux spécialités :

- « Accompagnement, Soins et Services à la Personne » ou ASSP, qui prépare à des métiers comme agent de service ou assistant de soins, dans le domaine sanitaire et social auprès d'enfants et d'adultes, de personnes âgées et/ou porteuses d'un handicap. Cette formation ouvre la voie aux concours d'éducateur de jeunes enfants ou spécialisé, d'aide-soignant ou d'infirmier pour les meilleurs élèves. Les titulaires de mentions Bien et Très Bien au baccalauréat peuvent également poursuivre leurs études en Brevet de Technicien Supérieur (BTS) dans le domaine sanitaire et social ;
- et « Service de Proximité et de Vie Locale » ou SPVL, qui prépare à des métiers comme la sûreté des espaces publics, les douanes, l'aide à la personne, l'accueil du public ou la médiation. Les meilleurs élèves peuvent également poursuivre en BTS dans le domaine sanitaire et social.

Les élèves des filières professionnelles se sont portés volontaires en masse, notamment grâce à l'implication des enseignants mais également pour des raisons plus personnelles. Je leur ai en effet généralement demandé, en début d'entretien quand je les ai remercié pour leur participation, si obtenir l'accord de leurs parents n'avait pas été très compliqué et pourquoi ils s'étaient portés volontaires : pour les élèves d'ASSP, la principale raison donnée était qu'ils se sentaient concernés par les thématiques concernant la santé et le bien-être (par rapport aux thématiques de (cyber)harcèlement) ; pour ceux de SPVL, au-delà de l'intérêt porté aux technologies numériques et à la santé comme pour les élèves d'ASSP, ils ont indiqué qu'ils étaient heureux de pouvoir s'exprimer et de donner leur avis : se désignant comme les « déchets » du lycée - terme employé lors de la présentation en classe entière, dans le cours de la discussion, par deux-trois élèves, et non contredit par le reste de la classe - ils semblaient ravis de susciter de l'intérêt.

Nombre d'élèves en Filière Générale (G) et Professionnelle (Pro)	Seconde		Première		Terminale		Total
	G	Pro	G	Pro	G	Pro	
Nombre de filles	3	7	2	8	3	7	30
Nombre de garçons	1	1	3	2	3	3	13
Nombre total d'élèves	4	8	5	10	6	10	43

Tableau 1 : Répartition des adolescents interrogés au lycée R en fonction du genre, de la filière et du niveau scolaire.

Enfin, s'agissant de la structure familiale des adolescents interrogés, plus de la moitié de leurs parents sont séparés ou vivent seuls (deux adolescents n'ont plus qu'un seul de leurs parents vivant). Ces résultats sont significativement supérieurs aux données nationales issues du recensement de l'Institut National de la statistique et des études économiques en 2015, qui montrent qu'au niveau national, 67% des familles sont composées de couples avec leur(s) enfant(s) et 10% sont des familles recomposées. Ici, la proportion d'adolescents vivant au sein de familles recomposées atteint 30%, la part des familles monoparentales étant de 25%.

1.2 Enquête au lycée U, auprès d'élèves de filières générales et technologiques

Pour décrocher l'accès au second lycée en milieu urbain au sein duquel je souhaitais enquêter, j'ai démarché de nombreux établissements avec des courriels et courriers postaux, à Paris et en proche banlieue (94), adressés aux proviseurs, proviseurs adjoints et documentalistes : je n'ai obtenu aucune réponse de la plupart d'entre eux, et ceux qui m'ont répondu m'ont alternativement indiqué qu'un changement de direction était en cours et qu'ils ne souhaitaient pas s'engager dans cette attente, ou bien que les mesures renforcées Vigipirate, dans le contexte post-attentats de 2015, leur faisaient limiter ou reporter les interventions de personnes extérieures.

J'ai finalement été recontactée par la documentaliste du collège U en réponse à l'une de mes relances par courriel. Elle était intéressée par une sensibilisation aux éventuels risques liés à internet et aux réseaux sociaux, en raison d'évènements qui avaient eu lieu l'année précédente dans une classe de cinquième : après l'avoir rencontrée et obtenu l'accord de la Principale du collège et du Proviseur de la cité scolaire (collège et lycée), j'ai pu réaliser dix entretiens avec des collégiens, complémentaires des entretiens menés avec les lycéens (voir paragraphe 1.3 du

présent chapitre). La documentaliste m'a ensuite permis de rencontrer la Conseillère principale d'éducation du lycée.

1.2.1 Un environnement parisien privilégié, mais socialement mixé avec la présence d'élèves boursiers

Le lycée U est fréquenté par des élèves majoritairement issus de milieux favorisés à très favorisés, à l'exception de 30% d'élèves boursiers, attirés par l'excellente réputation de l'établissement.

Les parents des élèves interrogés les plus privilégiés occupent généralement des postes de cadres supérieurs dans des grands groupes français et internationaux, ils sont ingénieurs, professeurs, avocats ou juristes, médecins ou pharmaciens, ils travaillent dans le cinéma ou la télévision : un ensemble de professions très variées, mais qui laissent peu de doutes sur le niveau de vie de la famille.

A l'inverse, cinq adolescents ont indiqué avoir des parents exerçant des professions moins rémunératrices : personnel de nettoyage à domicile, petits commerçants, artisans... L'un d'entre eux semblait vivre dans des conditions assez difficiles, les autres appartenant plutôt à la classe moyenne. A noter que trois adolescents interrogés n'étaient pas francophones et avaient fréquenté pendant un à deux ans des classes d'accueil au collège à leur arrivée en France, pour des raisons économiques ou politiques. Leur rapport avec les technologies socionumériques et le maintien des liens malgré des distances très importantes avec leurs anciens amis a été particulièrement intéressant à étudier (voir chapitre 4).

Contrairement aux lycéens R, aucun adolescent interrogé n'a indiqué avoir de parent au chômage mais quatre adolescents ont indiqué qu'un de leur parent (généralement la mère) avait arrêté de travailler pour s'occuper des enfants. Deux adolescents ont déclaré qu'un de leurs parents était à la retraite.

1.2.2 Une préparation en amont facilitée par l'expérience du lycée R et le contact préalable avec le collège U

Lorsque j'ai rencontré la Conseillère Principale d'Éducation (CPE) du lycée U, en mars 2017, je venais d'achever les entretiens avec les lycéens R. J'ai donc pu partager cette expérience avec elle, et l'ai rassurée d'emblée sur les autorisations parentales et la participation sur

volontariat des élèves, mon adaptabilité par rapport aux contraintes de son établissement et l'autonomie que je pouvais avoir dans le cadre de la réalisation des entretiens.

Aucune rencontre n'a été planifiée avec le Proviseur de l'établissement, mais j'ai rédigé sur le conseil de la CPE un courrier demandant l'autorisation de réaliser les entretiens auprès des élèves de collège et de lycée de sa cité scolaire. Une fois l'accord obtenu, j'ai réalisé les entretiens des collégiens entre avril et juin 2017, dans l'attente de réaliser les entretiens avec les lycéens entre septembre et décembre 2017 - période plus propice pour les lycéens que la fin de l'année, en raison des épreuves du baccalauréat pour les élèves, et de l'organisation que représentent ces épreuves pour l'équipe éducative.

J'ai organisé les présentations en classe entière entre fin septembre et mi-octobre 2017, sur les heures de professeur principal de chaque classe choisie, avec l'aide précieuse d'une surveillante très investie auprès des élèves de l'établissement.

En accord avec la Conseillère Principale d'Education, en comparaison avec les présentations effectuées au lycée R, les éléments présentés étaient plus concentrés sur mon parcours post-baccalauréat et mon expérience des classes préparatoires, ainsi que sur les échanges concernant l'orientation notamment vers les métiers de la recherche. J'ai également renforcé la partie « sondage à main levée » sur les usages des technologies socionumériques, pour une présentation plus vivante et participative, et compilé quelques résultats du lycée R, en leur expliquant l'intérêt pour moi d'étudier également un grand lycée en milieu urbain. A la fin de la présentation, comme pour le lycée R, j'ai proposé aux élèves de participer à mon étude sur internet et les médias sociaux, qu'ils soient ou non utilisateurs réguliers de ces technologies socionumériques, et j'ai distribué aux élèves mineurs l'autorisation parentale de participation à un entretien individuel d'une heure avec moi.

Tout comme pour le lycée R, j'ai particulièrement veillé à paraître accessible et moins éloignée en âge qu'en réalité, et à intégrer des codes vestimentaires me permettant de me fondre dans la masse lycéenne lorsque j'ai réalisé les présentations en classe entière et les entretiens. J'ai donc continué à porter l'uniforme adopté au sein du lycée R, à savoir jean, pull ou sweat-shirt, baskets et sac à dos, avec un maquillage discret, toujours dans l'objectif d'être perçue comme une grande sœur à qui l'on pouvait confier même des éléments très personnels de sa vie en ligne ou en présence.

1.2.3 Conditions de réalisation des entretiens au lycée U

Comme convenu avec la Conseillère Principale d'Éducation, les entretiens ont eu lieu sur des temps de pause, de permanence - selon les options choisies ou les langues pratiquées - ou après

les cours. Les emplois du temps des filières générales et technologiques étant chargés mais beaucoup moins denses que ceux des filières professionnelles du lycée R, et les lycéens habitant, pour leur très grande majorité, à des temps de transport assez faibles de l'établissement (moins d'une demi-heure), il a été possible de trouver plusieurs créneaux horaires disponibles par classe et par semaine, ce qui m'a permis de réaliser ces entretiens sur une période de sept à huit semaines, entre mi-octobre 2017 et avril 2018.

Pour réaliser ces entretiens, une petite salle d'une aile du bâtiment m'a été proposée. Elle avait un temps été utilisée par un conseiller d'orientation externe, quelques années auparavant, et n'était plus connue des élèves actuels car la porte d'accès semblait dissimulée dans les boiseries sous l'escalier. Cette salle me paraissait idéale mais lors de la première journée d'entretiens, il s'est avéré que la clé ne fonctionnait plus et qu'il fallait changer la serrure. J'ai donc, le temps de la réparation, réalisé les premiers entretiens dans des salles de « khôlle » (interrogation orale ou écrite) des classes préparatoires, toutes localisées dans une aile où les lycéens n'avaient pas le droit d'aller. J'ai donc donné rendez-vous aux adolescents en bas de l'escalier et me suis rendue avec eux dans les différentes salles, en fonction des disponibilités. Ces salles présentaient l'avantage d'être d'assez petite taille, donc favorisant la proximité et la confiance. Le fait de se rendre au cœur du « territoire » des classes préparatoires donnait aux entretiens en outre un léger goût d'interdit voire de transgression.

1.2.4 Description des profils des lycéens U

J'ai donc démarré les entretiens individuels à la rentrée des vacances de la Toussaint avec les 40 élèves volontaires répartis entre les classes de Seconde, Première et Terminale générales et technologiques (voir tableau 2). Les classes de Seconde sont générales, la filière technologique ne commençant qu'en Première. Sur les 32 élèves de Première et Terminales rencontrés, 9 sont en filière technologique et 21 en filière générale. A peu près autant de filles (21) que de garçons (19) se sont portés volontaires pour participer à l'étude. Il faut cependant noter que les classes scientifiques en filière générale et les classes qui préparent au baccalauréat technologique ont des effectifs majoritairement masculins (à l'inverse des filières professionnelles du lycée R spécialisées en sanitaire et social, et très féminisées). Les filles se sont donc, en proportion, montrées plus volontaires en termes de participation que les garçons.

Nombre d'élèves en	Seconde		Première		Terminale		Total
Filière Générale (G) et Technologique (Techno)	G		G	Techno	G	Techno	
Nombre de filles	4		11	2	3	1	21
Nombre de garçons	4		7	4	2	2	19
Nombre total d'élèves	8		16	6	5	3	40

Tableau 2 : Répartition des adolescents interrogés au lycée U de Paris, en fonction du genre, de la filière et du niveau scolaire.

S'agissant du cadre familial des adolescents interrogés, près des deux-tiers (65%) de leurs parents sont toujours ensemble. Les autres adolescents vivent plutôt au sein de familles recomposées (22%), un peu moins de deux fois plus que les adolescents vivant dans des familles monoparentales (13%). Le chiffre relatif aux parents toujours ensemble est proche des données nationales 2015 de l'Insee parues en juin 2018, mais les données sont quasiment inversées pour les familles recomposées et monoparentales : au niveau national, 23 % des familles sont monoparentales en 2015, 10% sont des familles recomposées et 67% sont des familles constituées par un couple de parents et leur(s) enfant(s)⁹.

1.3 Les observations et entretiens complémentaires à ceux des lycéens R et U

Les entretiens avec les lycéens R et U ont été l'occasion de consulter, en direct ou après l'échange, les comptes de médias sociaux de certains adolescents interrogés. Et donc, de compléter ces entretiens par des **observations complémentaires, directes ou différées**, de leurs pratiques et usages socio-numériques.

En effet, pendant les entretiens, certains adolescents des lycées R et U, disposant de forfaits internet suffisants ou du wifi, m'ont naturellement montré leurs différents comptes de médias sociaux, par exemple pour donner le nombre précis de contacts (« abonnés », « amis », « followers » ...) qu'ils avaient sur chacun. Une fois qu'ils étaient connectés sur leurs profils, au détour de quelques observations et questions improvisées, j'ai pu naviguer avec eux sur leurs profils et accéder à différents contenus, y compris dans les messageries privées des différents comptes. J'ai ainsi pu observer par exemple le volume et la nature des échanges avec leurs

⁹ Source : Insee, Couples-Familles, recensement de 2015 France hors Mayotte.

différents interlocuteurs, amis proches ou non. J'ai rapidement pris en note ces observations ou les ai verbalisées lors des entretiens, pour qu'elles soient enregistrées et que je puisse les retranscrire ensuite. Ces éléments sont également mis en perspective dans l'analyse des résultats obtenus par rapport aux récits recueillis auprès de ces lycéens.

En outre, au fil des entretiens individuels avec les lycéens R et U, j'ai interrogé les adolescents rencontrés sur leurs différents comptes de médias sociaux et je leur ai demandé s'ils étaient d'accord pour que je les suive sur ceux qu'ils utilisaient le plus ou que je fasse temporairement partie de leurs contacts. J'ai donc créé des comptes de médias sociaux différents de mes comptes personnels existants, afin de ne pas mélanger mes contacts personnels avec les leurs. Cette autorisation m'a été donnée par une vingtaine d'adolescents, notamment pour les comptes Facebook, Instagram et Twitter, plus rarement pour leurs comptes Snapchat, qui sont généralement des comptes réservés à leurs amis proches (cf. chapitre 3).

En obtenant un ou plusieurs identifiants de comptes de trente-cinq lycéens, répartis entre les établissements scolaires R et U, j'ai alors pu observer la production de leurs discours sur internet et les médias sociaux, à travers leurs différentes activités au fil des mois, qu'il s'agisse des photos de profil utilisées, des éléments choisis pour se présenter, des propos publiés ou partagés sur leurs profils, accessibles publiquement ou uniquement à leurs contacts. Dans les chapitres suivants, les résultats de ces observations sont intégrés aux récits faits lors des entretiens par ces différents lycéens. Ils viennent donc compléter, nuancer et parfois s'opposer aux propos des lycéens rencontrés.

Au-delà des quatre-vingt-trois entretiens réalisés avec les lycées R et U, et de l'observation de quelques-uns de leurs comptes de médias sociaux, j'ai également réalisé **une série d'entretiens complémentaires avec des adultes proches de ces lycéens R et U**, à commencer par les Conseillers Principaux d'Éducation (CPE) et des professeurs des classes des lycéens interrogés. Il s'agissait d'avoir leurs points de vue sur les usages adolescents des téléphones portables et des technologies socionumériques, mais également de recueillir leurs témoignages de situations qui avaient manqué de dégénérer, sur la manière dont ils avaient éventuellement géré, au-delà des procédures prévues par l'Éducation nationale, les embrouilles et autres situations conflictuelles voire violentes qui étaient remontées jusqu'à eux. Ces témoignages sont venus corroborer les discours des adolescents enquêtés, qu'il s'agisse des actions menées en cas de conflits ou des faits qui se sont effectivement déroulés. Leurs points de vue sont également pris

en compte dans l'exposé des résultats et des conclusions issus de l'analyse des entretiens des adolescents rencontrés.

Pour compléter le point de vue des adultes proches d'adolescents, j'ai également souhaité recueillir la parole de parents d'adolescents. Ainsi, dans le formulaire d'autorisation parentale, j'avais proposé aux parents qui le souhaitaient de participer à l'étude, en tant que parents, et/ou de recevoir les résultats de mon étude. Si plus de la moitié des parents s'est déclarée intéressée par l'envoi des résultats par courriel, aucun n'a souhaité participer à l'étude. Cette non-participation ne m'a finalement pas dérangée, car j'ai finalement eu accès à des parents d'adolescents, en nombre, via mon travail d'observation participante sur Net Écoute, la ligne d'aide et de conseils de l'association e-Enfance (voir paragraphe 3 du présent chapitre). Et cette non-participation m'a évité d'avoir à gérer de parents souhaitant savoir ce que leur enfant m'avait confié lors de l'entretien, problématique préalablement anticipée lorsque j'ai réfléchi à mon travail de terrain et que j'ai décidé d'ouvrir la possibilité de participer aux parents des lycéens R et U rencontrés.

J'ai enfin également mené une **dizaine d'entretiens avec des élèves de quatrième du collège U**, non seulement parce que la réalisation de ces entretiens m'a ouvert les portes du lycée U, mais également parce que les premiers entretiens avec les lycéens ont révélé que les problèmes rencontrés sur les médias sociaux et les (premiers) cas de conflits ou embrouilles concernaient souvent cette période de leur vie. S'il peut être intéressant d'analyser ce qui reste en mémoire de ces conflits chez les lycéens quelques mois ou années après, je souhaitais également disposer de récits « en temps réel » des « années collège », pour comprendre les embrouilles au moment où elles ont lieu.

Par ailleurs, le recueil de ces entretiens de collégiens est venu apporter des éléments intéressants sur l'évolution dans le temps, et la détermination d'éventuels effets micro-générationnels - différences entre les adolescents les plus jeunes et les plus âgés - qui pouvaient être supposés en termes de pratiques et d'usages socionumériques, comme cela a été évoqué dans la partie introductive de ce mémoire.

Ces entretiens complémentaires au collège U ont été réalisés selon une démarche similaire à celle utilisée dans les lycées étudiés : une présentation en classe entière d'une heure sur les métiers de la recherche et sur quelques résultats obtenus au lycée R, sous une forme ludique et participative, suivie d'une proposition de participation à l'étude, avec distribution des formulaires d'autorisation parentale. Deux classes de quatrième ont été choisies en accord avec la Principale adjointe du collège, rencontrée au préalable avec la documentaliste qui m'avait

ouvert les portes du collège : une au sein de laquelle il y avait eu des embrouilles sur les réseaux sociaux quelques mois auparavant, et une autre qui n'avait pas rencontré de problème particulier, selon les équipes éducatives.

Grâce à l'aide de la documentaliste, qui a élaboré un planning en fonction des différents emplois du temps des élèves, les entretiens se sont déroulés entre fin avril et début juin 2017. Ils ont eu lieu dans une petite salle à côté du Centre de Documentation et d'Information (CDI) du collège, utilisée pour les archives et pour l'aquarium du CDI – cet aquarium étant visible du CDI, depuis la fenêtre intérieure séparant cette salle du CDI. Ce lieu était connu de quelques collégiens seulement, en charge de nourrir les poissons. Rendez-vous était donc donné directement au CDI, et j'allais chercher les élèves une fois l'heure venue. A noter que pour réaliser ces entretiens, j'ai utilisé la même grille d'entretiens que pour les lycéens : j'ai simplement modulé mon propos et parfois reformulé certaines questions, en fonction de la maturité et de la compréhension du collégien en face de moi.

1.4 Analyse thématique des entretiens et construction d'idéals-types

L'analyse thématique du matériel recueilli, lors des entretiens réalisés auprès des adolescents des lycées R et U, permet de repérer un certain nombre de régularités (Paillé et Mucchielli, 2008 ; Ramos, 2015), tant sur les types d'usage des outils socio-numériques par les adolescents interrogés que sur l'utilisation privilégiée de certains réseaux sociaux et la description qu'ils en font. Une analyse approfondie permet quant à elle de déterminer différentes dimensions d'analyse et des champs thématiques transverses, sur lesquels se fondent la construction d'idéals-types et donc de typologies.

Ce concept d'**idéal-type** est emprunté à la pensée de Max Weber (1995 [1921]), qui voit dans leur utilisation méthodologique un « moyen de connaissance » et de « comprendre le sens que les individus donnent à leurs expériences vécues, ce qui conduit à mettre ces dernières en relation avec l'organisation de la société à un moment historique de son évolution » : la construction d'idéals-types n'est donc « pas une fin en soi » (Paugam, 2014).

Il convient ici de rappeler que le terme « idéal » renvoie au concept de l'idée, de l'abstraction et non de la perfection à atteindre. Et que celui de « type » à celui d'une régularité caractérisée par des traits communs, majoritairement partagés.

La question de la construction de ces idéals-types, et donc des typologies constituées d'un ensemble d'idéals-types, trouve sa réponse directement dans l'ouvrage « Économie et Société » de Max Weber, paru en 1921 (Weber,1995 [1921] : 55) :

On obtient un idéal-type en accentuant unilatéralement un ou plusieurs points de vue et en enchaînant une multitude de phénomènes donnés isolément, diffus et discrets, que l'on trouve tantôt en grand nombre, tantôt en petit nombre et par endroits pas du tout, qu'on ordonne selon les précédents points de vue unilatéralement, pour former un tableau de pensée homogène. On ne trouvera nulle part empiriquement un pareil tableau dans sa pureté conceptuelle : il est une utopie.

Cette modélisation, sous forme d'idéals-types, pouvant être désignés par la suite par le terme de catégories, simplifie la réalité et les phénomènes observés pour mieux les comprendre : elle s'appuie sur la sélection ou la mise en avant de certains traits ou caractères, sans prétendre à l'exhaustivité ou à ce que les éléments regroupés dans un même idéal-type partagent l'ensemble de ces traits et caractères.

Ainsi, pour construire les idéals-types d'utilisateurs socio-numériques adolescents présentés dans le chapitre 2, il a fallu déterminer des dimensions d'analyse pour exprimer la tension entre des logiques prises deux à deux et relever des régularités : cette détermination de dimensions ou d'axes d'analyse permet alors de regrouper les adolescents rencontrés en fonction de différents traits communs et d'inscription vers l'une ou l'autre logique sous-tendue par ces axes. La même démarche est utilisée dans le chapitre 3 pour l'analyse descriptive des réseaux sociaux utilisés par les adolescents interrogés, et enfin dans le chapitre 4 pour l'élaboration d'une typologie d'« embrouilles ».

2. ... et en dehors du milieu scolaire : observation participante sur Net Écoute

Comme indiqué en introduction de ce chapitre, l'enquête de terrain au sein du lycée est complétée par un travail d'observation participante au sein de l'association e-Enfance¹⁰, pour laquelle j'ai exercé la fonction d'écoutante bénévole pendant près de deux ans, entre 2017 et 2018.

Ayant en effet pris conscience, lors des entretiens préalables à cette étude réalisés dans le cadre de mon Master 2 de sociologie à l'EHESS, que les situations d'embrouilles dégénérant en (cyber)violence ou (cyber)harcèlement n'étaient - heureusement - pas suffisamment fréquentes pour permettre une analyse fine et approfondie des cas, j'ai décidé de recontacter la directrice de l'association e-Enfance, rencontrée quelques années auparavant lorsque j'étais déléguée générale de la fondation de mon ancienne entreprise dédiée aux thématiques de prévention, de santé et de bien-être chez les enfants et les adolescents.

J'ai obtenu un rendez-vous avec elle et son équipe en janvier 2017 : je leur ai alors exposé l'objectif de mon étude et proposé de réaliser une mission de bénévolat en tant qu'écoutante sur la ligne téléphonique gratuite et anonyme gérée par l'association au niveau national, Net Écoute. Cette ligne a pour vocation d'aider tout adolescent, parent ou proche d'adolescent confronté à un problème lié à internet et aux médias sociaux (cyberharcèlement, cybercriminalité, addiction aux écrans...).

La directrice de l'association avait également pour projet de refondre le formulaire servant à effectuer les statistiques de la ligne d'écoute et de développer les services de messagerie instantanée et de contacts par courriel. Ces différents projets ont été intégrés à ma mission de bénévolat, car j'y trouvais également un intérêt : disposer de conversations avec des adolescents rencontrant un problème en ligne, mais également construire un cadre quantitatif correspondant tant à mes besoins qu'à ceux de l'association en termes de statistiques et données chiffrées.

¹⁰ L'association e-Enfance, créée en 2005, est une association de loi 1901 qui a pour mission de protéger les mineurs sur Internet. Voir leur site Internet www.e-enfance.org

2.1 Le recueil des cas issus de la ligne Net Écoute

Ma mission a donc débuté en février 2017, au rythme de deux à trois jours par semaine de présence à l'association. J'ai été formée à l'écoute par une psychologue de l'association, en alternant la double-écoute et la lecture des différents classeurs de fiches-conseils, sur l'attitude à adopter en tant qu'écoutante et sur les différentes situations-type rencontrées en ligne. Opérationnelle en quelques jours, il m'a fallu quelques semaines pour être confrontée à l'ensemble des situations-type et pouvoir commencer à concevoir le nouveau formulaire de recueil des données téléphoniques. Par ailleurs, la partie d'aide sur les messageries instantanées (Drift sur le site internet de l'association, et Messenger sur la page Facebook de l'association) prenant de l'ampleur, nous avons également créé un formulaire de recueil de données des messageries instantanées et des courriels.

2.1.1 Des formulaires conçus pour recueillir les données de la ligne Net Écoute

A la lumière de ces premières semaines d'appels téléphoniques et de discussions en ligne sur Net Écoute, j'ai alors conçu deux types de formulaire, l'un pour les appels téléphoniques via la plateforme de questionnaires en ligne *Google Forms* (voir figures 2, 3 et 4 ci-après), et l'autre sur tableur Excel - construit en miroir du tableau Excel obtenu via *Google Forms* pour les appels téléphoniques - pour qualifier les discussions en ligne sur les différentes plateformes de réseaux sociaux (« chats »). J'ai construit ces formulaires pour tenir compte à la fois des besoins en statistiques de l'association, pour sa communication institutionnelle et pour le renseignement de rapports trimestriels auprès de l'Europe, un des principaux financeurs de Net Écoute, mais aussi de mes besoins pour cette recherche.

Ce nouveau formulaire pour le recueil des données issues des appels téléphoniques, validé par la direction de l'association e-Enfance, a pu être mis en place auprès de l'ensemble des écoutants de la ligne Net Écoute en mai 2017, date à laquelle j'ai alors pu commencer à recueillir de manière satisfaisante les cas qui allaient être intégrés à cette recherche.

En pratique, ce formulaire est constitué de quinze pages, des sections ayant été créées pour diriger les écoutants, chargés de renseigner un nouveau formulaire après chaque appel téléphonique, directement vers la sous-partie concernant le cas à renseigner.

Les champs à renseigner ont tous été rendus obligatoires, ce qui est matérialisé par l'étoile rouge sur le visuel de la page suivante (voir figure 2), afin de s'assurer que l'ensemble des

écoutants renseignent de manière satisfaisante, pour que les informations recueillies soient exploitables par l'association et pour mon travail de recherche. A noter que les données figurées ici concernant l'heure d'appel et la nature de l'appel permettent au responsable de la ligne d'écoute de piloter les effectifs de la ligne, en fonction des jours et heures d'influence.

Net Ecoute - Formulaire

Ce formulaire sert à collecter les informations concernant les appels reçus sur la ligne d'écoute. Il est important de le renseigner après chaque appel, de manière rigoureuse car l'analyse de ces données nous permet d'avoir les statistiques de la ligne. Merci à tous les écoutants pour leur contribution.

***Obligatoire**

Heure de début de l'appel *

- 9h-10h
- 10h-11h
- 11h-12h
- 12h-13h
- 13h-14h
- 14h-15h
- 15h-16h
- 16h-17h
- 17h-18h
- 18h-19h

Nature de l'appel *

- Appel à contenu (cyberharcèlement...)
- Appel pour intervention de prévention
- Blague
- Erreur de numéro
- Journaliste/Etudiant/Chercheur
- Harcèlement en milieu scolaire (renvoi rapide vers le 3020 en moins de 2 minutes)

SUIVANT Page 1 sur 15

N'envoyez jamais de mots de passe via Google Forms.

Figure 2 : Première page du formulaire en ligne pour les appels de la ligne Net Écoute

Dans la construction de ce formulaire, la section relative à la nature de l'appel (voir figure 3) est capitale, car seul l'item « Appel à contenu », qui a ensuite été rebaptisé « Appel concret » pour une meilleure compréhension des écoutants intervenant sur la ligne, renvoie vers les sections suivantes.

Le renseignement du formulaire s'achève donc dans les cinq autres situations : appel d'un professionnel pour une intervention de l'association auprès d'enfants ou d'adolescents d'un établissement scolaire ou d'une structure d'accueil de la jeunesse (autre activité de l'association

e-Enfance hors ligne Net Écoute), appel concernant une situation de harcèlement uniquement scolaire (renvoi vers la ligne dédiée gérée par l'École des Parents), appel de journalistes/médias (transmission de la demande à la direction de l'association e-Enfance), ou encore les blagues (plus fréquentes sur les heures de déjeuner, le soir et pendant les vacances scolaires) et les erreurs de numéro (avant que l'association dispose d'un numéro court, plus facile à retenir et moins proche d'autres numéros 0 800...).

Il n'y a donc pas de qualification pour ces appels, mais ils sont pris en compte dans les statistiques, facilement accessibles depuis l'onglet supérieur « Réponses » sur la plateforme *Google Forms* (voir figure 4).

The image shows a Google Form interface. At the top, there are tabs for 'QUESTIONS' and 'RÉPONSES' (792), and a 'Total des points : 0' indicator. The main question is 'Nature de l'appel' with a 'Choix multiples' dropdown menu. Below the question, there are seven radio button options, each with a corresponding action: 'Appel à contenu (cyberhar...' leads to 'Passer à la section suivante', 'Appel pour intervention de ...' leads to 'Envoyer le formulaire', 'Blague' leads to 'Envoyer le formulaire', 'Erreur de numéro' leads to 'Envoyer le formulaire', 'Journaliste/Étudiant/Cherc...' leads to 'Envoyer le formulaire', 'Harcèlement en milieu scol...' leads to 'Envoyer le formulaire', and 'Ajouter une option ou AJOUTER 'AUTRE''. At the bottom of the form, there is a 'CORRIGÉ (0 point)' checkbox, a 'Copier' icon, a 'Supprimer' icon, and an 'Obligatoire' toggle switch which is turned on.

Figure 3 : Exemple d'orientation différenciée en fonction de la réponse dans le formulaire Google Forms utilisé pour le recueil des cas issus de la ligne téléphonique Net Écoute.

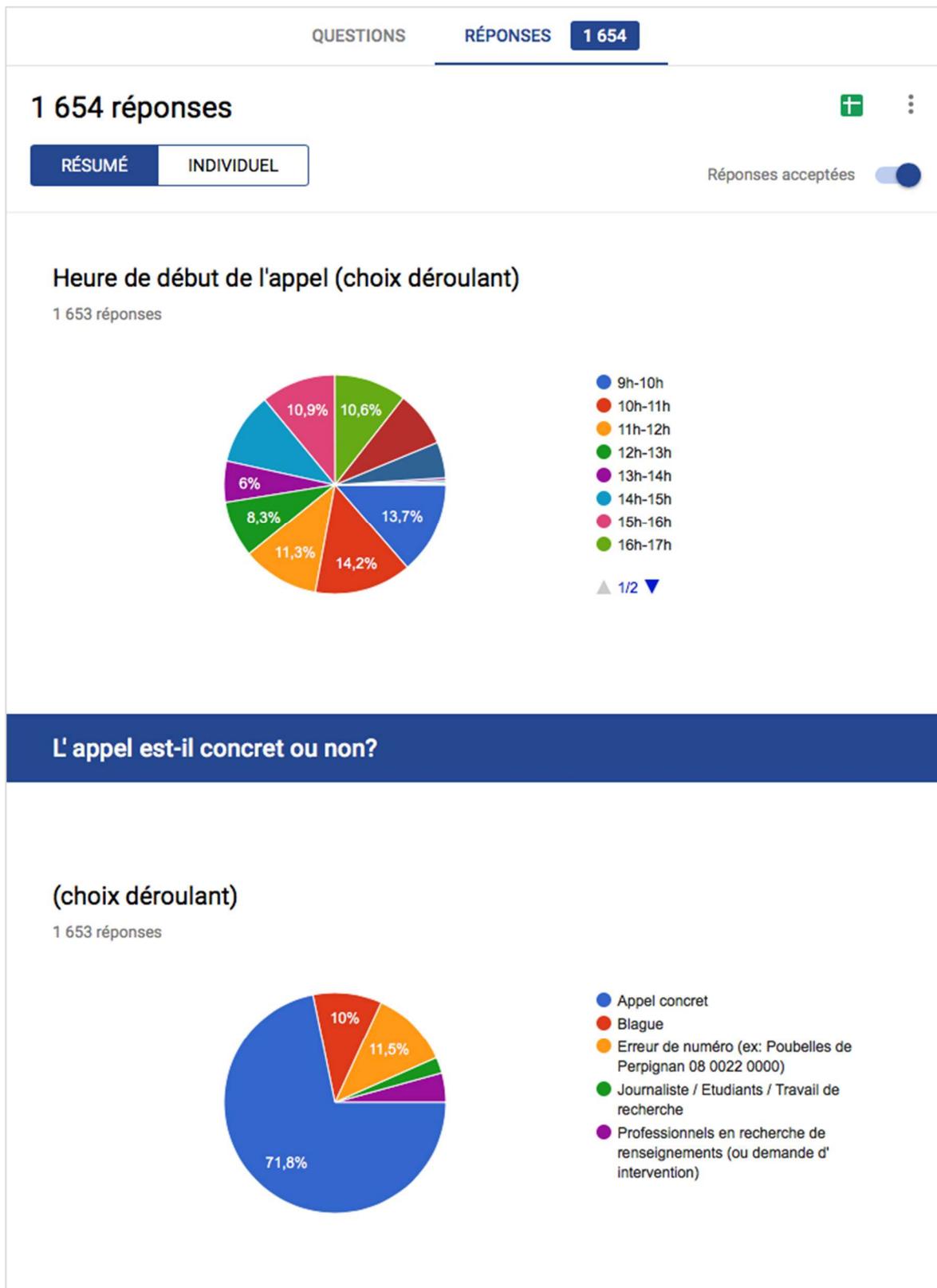


Figure 4.: Exemple de statistiques obtenues automatiquement grâce au formulaire Google, permettant un pilotage rapide pour l'association.

2.1.2 Focus sur la catégorie « Appel à contenu » ou « Appel concret »

Dans le cas d'un « appel à contenu » dit également « appel concret », c'est-à-dire un appel qui concerne un des champs d'expertise de la ligne Net Écoute, en lien avec une problématique liée à la protection des mineurs sur Internet, le formulaire invite l'écouter ayant répondu à l'appelant à qualifier le profil de cet appelant (âge, genre, département d'habitation...) et de la personne concernée (lien avec l'appelant, âge, genre...), puis donne le choix entre huit sections différentes en fonction du « problème rencontré », c'est-à-dire du sujet principal sur lequel a porté l'appel :

- Aide technique (installation d'un contrôle parental, aide à la privatisation d'un compte...)
- Cyberharcèlement ou cyberviolences
- Données personnelles (usurpation d'identité, piratage de compte...)
- Harcèlement (scolaire ou non)
- Mal-être/aide psychologique
- Problème lié aux contenus (théories du complot, fake news, contenus choquants ou illégaux, (pédo)pornographie)
- Problème lié à la sexualité (chantage à la webcam, « *revenge porn* » ou revanche pornographique, (cyber)harcèlement sexuel...)
- Problème lié aux usages (temps passé derrière l'écran, addiction aux jeux vidéo...)

Chacune de ces catégories renvoie à des sections dédiées, permettant de qualifier plus précisément les situations observées (voir figure 5).

La détermination de ces catégories permet de suivre les tendances des problématiques rencontrées en ligne, révélées par la fréquence des situations rencontrées, et de les quantifier rapidement grâce aux statistiques livrées directement par *Google Forms*. Cette détermination de catégories a fait l'objet de discussions avec la direction de l'association, qui avait comme impératif de développer le cas échéant des contenus de prévention et d'interventions spécifiques et d'avoir rapidement, et fréquemment, des données chiffrées sur les tendances des appels.

Au regard de leur spécificité, en termes de fréquence importante et de l'aspect potentiellement très sensible des appels relatifs aux problèmes liés à la sexualité, les cas de cyberharcèlement à connotation sexuelle ou liés à la sexualité sont donc distingués des autres cas de cyberharcèlement.

Sujet principal de l'appel

Un seul choix possible.

⋮

Sujet sur lequel l'appel a majoritairement porté, en termes de temps.

Choix multiples ▼

<input type="radio"/> Aide technique	×	Accéder à la page 6 (Aide technique)	▼
<input type="radio"/> Cyber-harcèlement	×	Accéder à la page 7 (Cyber-harcèlement)	▼
<input type="radio"/> Données personnelles	×	Accéder à la page 8 (Données personnelles)	▼
<input type="radio"/> Harcèlement	×	Accéder à la page 9 (Harcèlement)	▼
<input type="radio"/> Mal-être/Aide psychologique	×	Accéder à la page 10 (Mal-être/Aide psychologique)	▼
<input type="radio"/> Problème lié aux contenus	×	Accéder à la page 11 (Problème lié aux contenus)	▼
<input type="radio"/> Problème lié à la sexualité	×	Accéder à la page 12 (Problème lié à la sexualité)	▼
<input type="radio"/> Problème lié aux usages	×	Accéder à la page 13 (Problème lié aux usages)	▼
<input type="radio"/> Autre...	×	Accéder à la page 14 (Réorientations)	▼

Figure 5 : Orientation vers les sections dédiées en fonction du cas rencontré, permettant d'obtenir des données chiffrées spécifiques à chacune de ces situations.

Pour ces huit catégories, l'écouter est renvoyé à la fin de la section sur une page commune demandant d'indiquer notamment les réorientations éventuelles, la durée et le résumé de l'appel.

Cette partie « Résumé de l'appel » est capitale pour mon travail de recherche, car il permet de qualifier précisément chaque situation, et j'ai donc consciencieusement renseigné chacun de mes appels au fil de la conversation téléphonique ou bien à partir de notes prises lors de l'appel. J'ai également sensibilisé les autres écoutants à faire de même. Cependant, ces qualifications dépendent fortement de la sensibilité des écoutants aux enjeux de qualification et de leur motivation à renseigner de manière détaillée les champs (rendus obligatoires). Le recueil des données est donc très inégal et j'ai finalement principalement utilisé les données issues des appels que j'avais pris personnellement.

Les résultats peuvent être observés sous forme de statistiques automatiques (voir figure 4), sous forme de résultats individuels ou extraits dans leur ensemble grâce à un fichier Excel (figure 6), en cliquant sur le pictogramme vert avec la croix blanche en haut à droite de la partie « Réponses » (voir figure 4).

Le tableau Excel obtenu (voir figure 6) permet donc d'avoir un cadrage quantitatif en fonction des situations rencontrées, grâce au tri sur les colonnes, et de sélectionner les cas qui sont les plus intéressants, pour une analyse de cas plus spécifique.

	A	B	C	D	E	F	G	H	I	J
	Date	Temps appel	Origine du contact	Appelant	Genre appelant	Age de la personne concernée	Genre personne concernée	Nature problème	Situation de la personne concernée	Problème depuis
1										
2	11/05/17 15:41	Moins de 5 minutes	Tel	Jeune (moins de 21 ans), P	Femme	15 ans	Femme	CYBERHARCELEMENT/CYBERVIOLENCE	Victime	Quelques mois
3	11/05/17 18:04	Entre 5 et 10 minutes	Tel	Parent	Femme	16 ans	Femme	HARCELEMENT/VIOLENCE	Victime	Quelques mois
4	11/05/17 18:11	Moins de 5 minutes		Jeune (moins de 21 ans)	Femme	15 ans	Femme	AIDE TECHNIQUE ET INFORMATIQUE		
5	12/05/17 17:19	Entre 15 et 20 minutes	Tel	Jeune (moins de 21 ans)	Femme	18 ans	Homme	CYBERHARCELEMENT/CYBERVIOLENCE	Victime	Quelques mois
6	15/05/17 09:19	Entre 15 et 20 minutes	Tel	Jeune (moins de 21 ans)	Femme	17 ans	Femme	CYBERHARCELEMENT/CYBERVIOLENCE	Victime	Quelques mois
7	15/05/17 10:08	Entre 5 et 10 minutes	Tel	Jeune (moins de 21 ans)	Femme	17 ans	Homme	CYBERHARCELEMENT/CYBERVIOLENCE	Victime	Quelques semaines
8	15/05/17 13:26	Entre 15 et 20 minutes	Tel	Parent	Femme	16 ans	Femme	CYBERHARCELEMENT/CYBERVIOLENCE	Victime	Quelques mois
9	15/05/17 15:38	Entre 30 et 40 minutes	Tel	Parent	Femme	16 ans	Homme	PROBLEMES D'USAGE		Plus d'un an
10	15/05/17 16:06	Moins de 5 minutes	Tel	Parent	Femme	15 ans	Femme	CYBERHARCELEMENT/CYBERVIOLENCE	Victime	Quelques semaines

K	L	M	N	O
Stade de la démarche	Médias concernés	Résumé de la situation, autres conseils, remarques	Nature du problème	L'acte est-il répété ?
Début de la démarche	Appels téléphoniques, Facebook, Skype	Jeune fille qui appelle pour son amie de 17 ans, qui est harcelée sur tous ses réseaux sociaux et sur son téléphone par un ex-compagnon, majeur (ils sont d Chantage sexuel et/ou financier		Oui
Recherche d'informations com	Facebook	Mère qui appelle concernant son fils victime de harcèlement scolaire, qui se poursuit en conversation privée sur Facebook. Le chef d'établissement est déjà Insultes		Oui
Défaillance des Autorités	Twitter	Appel d'une mère au sujet de sa fille de 16 ans qui est victime de harcèlement scolaire qui se poursuit sur Twitter. Les parents ont déjà contacté le chef de Insultes, Propagation de rumeurs		Oui
Jeux en ligne MMO		Appel d'un mère au sujet de son fils qui est addict aux jeux vidéos en ligne. Le fils passe beaucoup de temps devant les jeux , principalement le week-end c Addiction, Jeux en ligne		
Recherche d'informations com	Snapchat	Appel d'une mère concernant sa fille qui a reçu des vidéos/audios snapchat qui la menaçaient. Elle appelait pour savoir si elle pouvait récupérer un conter Intimidations / Menaces		Oui
Début de la démarche	Harcèlement sans outil numérique		Injures, Moqueries	Oui
Début de la démarche	Snapchat	Mère qui appelle pour sa fille de 15 ans qui a été contactée par un adulte qui lui a demandé d'envoyer des photos sexuelles. La maman veut porter plainte Pédo pornographie		
	Instagram	Appel d'une fille qui souhaite avoir des informations car elle a fait un signalement pour supprimer une photo mais cette dernière n'a pas encore été supprimé Signalement sur Internet		
Début de la démarche	Harcèlement sans outil numérique	Appel d'une jeune fille qui ne se sent pas bien au lycée. Elle subit des moqueries de part sa taille, elle est petite selon elle. Conseils : - En parler à sa mère Moqueries		Oui
Début de la démarche	Snapchat	Appel d'une mère et de sa fille victime de piratage et de sextorsion sur snap. Le compte avait été piraté et une photo nue de la jeune fille avait été mise d Chantage à la webcam / Sextorsion, Piratage de compte		

Figure 6 : Extrait du fichier Excel obtenu par compilation des réponses du formulaire (Google Forms) des appels passés sur Net Écoute.

Comme indiqué en introduction du paragraphe 2, un tableau Excel similaire a été créé pour recueillir les cas issus des messageries instantanées de l'association (Drift et Facebook Messenger).

La compilation de ces deux tableaux Excel permet d'obtenir un unique tableau contenant les cas issus de la ligne téléphonique et des services de messageries instantanées de Net Écoute.

2.2 Cadrage quantitatif et analyse des cas issus de Net Écoute

Être écoutante bénévole au sein de l'équipe Net Écoute de l'association e-Enfance m'a permis de recueillir, entre mai 2017 et mai 2018, un grand nombre de données auprès d'adolescents issus de toutes les régions de France, mais également de leurs parents (qui représentent environ la moitié des appels de la ligne d'écoute) et de proches d'adolescents concernés par un problème que ces derniers rencontraient en ligne.

Le service Net Écoute a été contacté, par téléphone et par écrit, près de 9000 fois entre mai 2017 et mai 2018, soit sur onze mois de pleine activité (l'association étant fermée trois semaines l'été et la semaine entre Noël et Jour de l'An).

Si l'on exclut les cas recensés de rappels (pour la même situation), d'erreurs téléphoniques, de blagues et de demandes d'information de professionnels et étudiants non liés directement à un problème rencontré par des adolescents sur internet et les médias sociaux, ce sont près de 5000 cas dits « concrets » qui ont été recueillis en un peu plus d'un an d'activité. Il nous faut alors écarter, dans le cadre de cette étude sur les adolescents, les cas des adultes - pris ici au sens de personnes majeures - ayant contacté Net Écoute pour eux-mêmes, et non pour un adolescent de leur entourage, mais également ceux des enfants scolarisés en école primaire et des jeunes enfants : le nombre de personnes ayant contacté Net Écoute pour un problème rencontré (notamment) sur internet et les médias sociaux par des collégiens et lycéens est finalement de 2150, répartis entre 1150 lycéens, âgés de 15 à 18 ans, et 1050 collégiens, âgés de 11 à 14-15 ans.

L'analyse des « problèmes rencontrés » (notamment) en ligne se concentre donc sur les 1150 adolescents en âge d'être au lycée, pour rester en cohérence avec le cadre des entretiens qualitatifs menés au sein des deux établissements scolaires d'Ile-de-France. Les données recueillies auprès des 1050 collégiens sont mobilisées en parallèle de l'analyse des entretiens complémentaires réalisés auprès des dix élèves du collège U.

Ce nombre conséquent de 1150 adolescents en âge d'être au lycée permet de disposer d'un cadre quantitatif, avec des statistiques consistantes sur les cas rencontrés par téléphone ou messageries instantanées de l'association (Drift, Messenger).

Il permet également d'établir une typologie des problèmes rencontrés par ces adolescents en ligne, et éventuellement hors ligne, qui peuvent être mis en parallèle avec les récits des lycéens rencontrés dans le cadre des entretiens individuels (voir chapitre 4).

Cette typologie est précisée et approfondie à l'aide d'analyses de cas spécifiques : il convient alors de réduire le cadre aux entretiens téléphoniques et aux discussions en ligne

personnellement menés et qui ont été suffisamment longs : plus de 40 minutes pour un appel et plus de quinze échanges pour les discussions instantanées en ligne.

Le nombre de cas tombe à vingt-cinq pour les appels téléphoniques - la durée moyenne d'une discussion téléphonique est de 20 à 25 minutes - et à 15 pour les discussions instantanées. Ces quarante cas, représentatifs des cas-types rencontrés sur la ligne téléphonique et sur les messageries instantanées de l'association, font l'objet d'une analyse qualitative thématique mise en parallèle avec celle des entretiens individuels des quatre-vingt-trois lycéens R et Un dans le chapitre 4 ci-après.

3. Limites et éventuels biais méthodologiques à lever pour ce double-terrain d'enquête

Malgré toute l'attention portée à la réalisation de l'enquête de terrain, il est proposé de revenir ici sur les limites et éventuels biais introduits par les méthodes choisies, tout en précisant les précautions prises pour limiter leur influence ou pour les prendre en compte dans l'analyse des résultats. Cette réflexion s'articule autour du choix des populations interrogées et de l'influence des lieux où ont été réalisés les entretiens et les observations, mais également sur la validité dans le temps des technologies socionumériques, ce d'autant plus que cette recherche porte en partie sur les usages socionumériques des adolescents, qui pourraient être perçus de prime abord comme d'autant plus volatiles, c'est-à-dire plus fluctuants et encore moins pérennes.

3.1 Populations interrogées : réflexions sur les éventuelles limites des terrains choisis

Comme indiqué précédemment dans l'introduction de ce mémoire, j'ai choisi d'étudier préférentiellement les populations lycéennes ou des adolescents en âge d'être au lycée, car les lycéens ont finalement été moins étudiés que les collégiens, et parce qu'ils disposent *a priori* d'un recul plus important sur leurs usages passés et présents des technologies socionumériques d'une part, et sur leurs relations entre pairs adolescents d'autre part.

Cependant, le choix d'aller enquêter en milieu scolaire, dans deux lycées différents pour la partie relative aux entretiens individuels semi-directifs (voir paragraphe 2 du présent chapitre) pourrait soulever des questionnements légitimes, notamment sur l'influence du milieu scolaire ou du lieu « Ecole », l'écartement des adolescents de plus de 16 ans éventuellement sortis du système scolaire, la comparabilité des profils d'adolescents issus de deux lycées situés dans des milieux différents (entre rural et rurbain pour le lycée R, urbain pour le lycée U).

3.1.1 En quoi l'École, lieu de la norme mais aussi de l'adolescence, est-elle un bon lieu d'étude des usages socionumériques et des liens entre adolescents ?

Il pourrait sembler paradoxal, dans un premier temps, de mener en milieu scolaire un terrain d'enquête portant sur les usages socionumériques et les liens entre adolescents. La récente interdiction des portables à l'école primaire et au collège, votée par le Parlement en juillet 2018

mais difficilement applicable, illustre bien l'antagonisme ressenti par l'École et au-delà par la société, entre apprentissage scolaire et usages des technologies siconumériques.

Cependant, si l'École peut exercer une influence en tant que lieu de l'apprentissage, des normes voire des contraintes (voir le paragraphe 4 « Précautions, limites et biais méthodologiques »), elle est également le lieu de l'adolescence. En effet, d'un point de vue socio-historique, l'adolescence a été constituée par la prolongation de la scolarité et les comportements culturels qui l'accompagnent (Thiercé, 1999) : réaliser l'étude en milieu scolaire, dans différentes filières d'enseignement (général, technologique et professionnel) permet de solliciter des adolescents « ordinaires » ou « tout-venants », par rapport à une étude dans un milieu extra-scolaire associatif sportif ou culturel.

L'École est également le lieu privilégié des rencontres entre adolescents : véritable « plaque tournante de la socialisation », c'est un « réservoir de groupes de pairs » (Darmon, 2010 [2006] : 61) et elle représente donc, pour les adolescents, à la fois le monde du travail et leurs différentes sphères relationnelles, amicales et amoureuses.

Mener au sein de l'École cette étude, qui fait une place centrale aux liens entretenus par les adolescents en présence et en ligne, permet alors de pouvoir interroger les différents protagonistes des mêmes histoires, de recueillir différents points de vue et de reconstituer les différents réseaux amicaux auxquels chacun appartient ou non. Être au sein de l'École est donc une place de choix pour comprendre comment se créent et s'entretiennent les relations d'amitié, d'amour ou les conflits.

De plus, le fait que l'École soit un lieu où la discussion libre et la liberté d'expression n'ont pas toujours beaucoup de place, et où l'usage d'internet et des médias sociaux est contrôlé et diversement autorisé voire toléré, a donné à mes entretiens un léger goût d'inédit et d'interdit bravé, ce qui n'a pas été sans déplaire à la plupart des adolescents rencontrés : ils ont paru enthousiastes à l'idée de pouvoir s'exprimer librement et « d'avoir le droit » de parler de leurs usages des écrans, d'internet et des médias sociaux.

Enfin, mener une enquête qui a été autorisée par la direction de l'établissement peut conférer à cette enquête une certaine forme de légitimité aux yeux des adolescents et des membres de l'équipe éducative, voire la faire apparaître comme « utile » (Amsellem-Mainguy et Vuattoux, 2018). Cependant, il incombe à l'enquêteur de prendre certaines précautions vis-à-vis des conditions de réalisation de l'enquête (voir paragraphe 3), pour ne pas être assimilé, par exemple, à un membre de l'équipe éducative. Précautions prises au sein des deux lycées enquêtés, comme précisé précédemment (p. 34 et 38).

Parce que l'École est à la fois le lieu de l'adolescence et le lieu de la création des liens entre pairs, et parce que parler de ses usages socio-numériques et des liens développés dans l'entre-soi adolescent peut apparaître comme légèrement subversif, l'École est donc un lieu très intéressant, à ces différents titres, pour le déroulement de l'enquête de terrain, à condition d'être conscient des potentiels biais qui peuvent être créés.

3.1.2 La question des adolescents éventuellement sortis du système scolaire

Le fait de s'intéresser à ces « grands » adolescents, âgés principalement de 15 à 18 ans, pose cependant la question des élèves sortis du système scolaire, car contrairement au collège où l'ensemble des adolescents est *a priori* scolarisé - puisque l'école est obligatoire jusqu'à 16 ans, exception faite des cas particuliers de maladies, handicap ou phobies scolaires souvent liées, d'ailleurs, à des situations de harcèlement ayant dégénéré - certains adolescents ont pu quitter le lycée avant l'obtention de leur diplôme et ne seraient donc pas inclus (voire « oubliés ») dans cette étude.

Si le décrochage scolaire fait l'objet d'un plan renforcé depuis 2014, proposant du « sur-mesure » pour favoriser le retour à l'école, il reste une réalité en France, même si la situation semble s'améliorer : 9,2% pour les 18-24 ans en 2015 (vs 12,6% en 2010)¹¹.

J'ai donc posé la question d'éventuels élèves sortis du système scolaire depuis deux à trois ans. Au lycée U, il n'y avait eu aucune sortie du système scolaire dans les années correspondant aux lycéens rencontrés : les mouvements d'élèves provenaient principalement de déménagements ou de changements de filières et donc d'établissement scolaire si l'orientation choisie n'était pas proposée dans le lycée.

Au lycée R, il y avait eu quelques cas d'élèves sortis du système scolaire : il s'agissait principalement de lycéens ayant échoué au moins une fois au baccalauréat, âgés de plus de 18 ans. Pour les élèves en échec scolaire dans la filière qu'ils avaient initialement choisie, il y avait eu des réorientations dans d'autres filières de l'établissement, générales, technologiques ou professionnelles. Mais ces élèves étaient toujours scolarisés.

¹¹ Voir www.gouvernement.fr/action/le-decrochage-scolaire

Il n'y avait donc *a priori* pas de risques d'« oublier » des élèves dans ces deux établissements, puisque j'ai rencontré des élèves de toutes les filières proposées, dont certains avaient été réorientés.

Cependant, j'ai tout de même eu accès à des adolescents déscolarisés, dans le cadre de mon observation participante sur Net Écoute : en effet, j'ai pu recueillir le témoignage de plusieurs adolescents déscolarisés ou de parents dont l'enfant était déscolarisé. Il est intéressant de noter ici les raisons de ces déscolarisation, ponctuelles ou définitives, qui étaient principalement liées des (cyber)harcèlements importants aux conséquences graves sur la victime, et des problèmes d'addiction aux écrans.

3.1.3 La question de la comparabilité des populations lycéennes étudiées

J'ai choisi d'étudier deux établissements situés dans des zones sociogéographiques très différentes : lycée polyvalent en lointaine banlieue parisienne en zone rurale/rurbaine versus lycée élitiste en plein cœur de Paris. Ces lycées sont fréquentés par des adolescents issus de différents milieux, assez mixés du fait de la diversité des populations environnantes du lycée R et par la présence d'un tiers d'élèves boursiers à Paris (voir paragraphes 1.1.1 et 1.2.1).

Il s'agit d'une étude qualitative, et l'enquête de terrain telle que constituée m'a finalement permis de rencontrer un large éventail de profils de lycéens, scolarisés en filières générales, technologiques et professionnelles.

Cependant, il pourrait être objecté que ces populations ne sont pas exactement comparables, notamment pour les élèves de Première et de Terminale, puisque le lycée U ne dispose pas de filières professionnelles ni de classes littéraires (L) dans la filière générale, et qu'il n'a pas été finalement possible d'interroger les filières technologiques du lycée R. Dans l'idéal, j'ai cherché à contacter un lycée parisien ou de proche banlieue parisienne disposant de filières professionnelles : j'ai écrit des dizaines de courriers et courriels, j'ai pris différents contacts dans les cités scolaires polyvalentes, mais toutes ces démarches se sont révélées infructueuses, en raison notamment du renforcement des plans de surveillance Vigipirate dans l'ère post-attentats de Paris en 2015 et parce que les lycées parisiens et de proche banlieue sont extrêmement sollicités par toutes sortes d'acteurs souhaitant interagir avec le monde scolaire (chercheurs, associations voire entreprises œuvrant dans l'univers de la prévention notamment). Devant ces échecs répétés, et contrainte par la temporalité du doctorat, j'ai finalement élargi la liste des établissements contactés, et j'ai fini par obtenir une réponse positive du lycée U.

Ces différences de filières et options proposées sont une réelle limite aux comparaisons, et c'est pourquoi, lorsque j'analyserai les résultats relatifs aux technologies socionumériques et aux liens entre pairs sous l'angle du milieu de vie, rural, rurbain ou urbain, je prendrai les populations lycéennes dans leur ensemble, et non par filières ou options choisies.

3.2 Conditions de réalisation des terrains d'enquête : lever les éventuels biais...

Ce paragraphe aborde les éventuels biais introduits par les conditions de réalisation des entretiens pour le terrain d'enquête au sein des deux lycées d'île de France, et des conditions de réalisation de l'observation participante sur la ligne Net Écoute.

3.2.1 ... de l'influence du milieu scolaire

De nombreux pédagogues et de sociologues, à l'instar de Bourdieu et Passeron (1985[1964], 1970) ont étudié la question de l'influence sur leurs recherches du lieu « École » en tant que lieu d'apprentissage, des normes voire des contraintes, notamment François Dubet (1991 ; Dubet, Cousin et Guillemet, 1991 ; Dubet et Martucelli, 1996) en sociologie du lycée d'une part ; Olivier Choquet et François Héran (1996) sur les représentations du collège et du lycée par les élèves d'autre part.

J'ai donc décidé de rencontrer et d'interroger des adolescents au sein de leurs établissements scolaires, tout en cherchant à limiter l'influence de ce choix et en gardant en tête la potentielle importance du lieu-École et de sa représentation adolescente dans mes travaux.

Limiter les éventuels biais dans cette recherche revenait principalement à éviter que les adolescents perçoivent ces entretiens comme étant des exercices scolaires (notés ou évalués) ou comme un moyen par leurs professeurs, et plus largement par les membres de l'équipe éducative de leurs lycées, d'obtenir des informations plus personnelles – et éventuellement compromettantes, selon eux - sur eux. J'ai donc été vigilante à ne pas être assimilée aux enseignants, tout d'abord en adoptant un style vestimentaire plus proche des codes adolescents qu'adultes, afin d'être plutôt assimilée à une grande sœur digne de confiance et de confidences (voir p.34 et 38), et en adoptant un parler « franc », autorisant des mots et expressions que certains élèves s'excusaient de prononcer dans leurs récits.

Ensuite, au-delà des engagements pris lors des présentations en classe entière, puis au début des entretiens individuels au sujet de la confidentialité et du non-jugement de leurs propos, j'ai

limité au maximum les interactions, devant les élèves, avec les enseignants et responsables éducatifs, par exemple sur les heures de déjeuner ou de pause, ou sur le chemin de retour après les cours. En passant plusieurs semaines, voire plusieurs mois dans ces lycées, j'ai en effet développé des relations très conviviales avec certains enseignants, surveillants et CPE, ces derniers étant heureux de pouvoir parler de leurs problèmes quotidiens à quelqu'un d'extérieur, qui s'intéressait à la vie de leur lycée. Il était donc important de ne laisser paraître aucune complicité ou lien personnel avec une personne des équipes éducatives.

Enfin, j'ai accordé une attention toute particulière aux lieux de réalisation des entretiens : l'idéal aurait, par exemple, été de pouvoir utiliser, pour réaliser ces entretiens, des bistrotts ou cafés à proximité des établissements scolaires (plus facile pour le lycée U que le lycée R mais faisable tout de même). Cette idée s'est cependant avérée irréalisable, car les sorties et entrées dans les établissements étaient très réglementées voire interdites en situation Vigipirate renforcée. Des grilles avaient par exemple été placées dans le hall du lycée U, obligeant chaque personne, élève, enseignant ou visiteur extérieur, à valider leur passage par l'accueil. J'ai donc dû accepter ces contraintes et réaliser les entretiens au sein des établissements scolaires, tout en évitant les lieux manquant d'intimité et trop marqués des symboles de l'école comme l'autorité, le contrôle et l'évaluation. J'ai ainsi par exemple décliné, au lycée R, la proposition d'utiliser une grande salle de réunion administrative, qui, en plus de la contrainte de devoir m'intégrer dans un emploi du temps déjà très chargé, avait le double désavantage d'être à très grande proximité des bureaux du proviseur, des proviseurs adjoints et de leurs secrétariats de l'établissement, et d'être utilisée pour certains conseils de classe. J'ai donc opté pour les lieux les plus neutres possibles des établissements, c'est-à-dire des petites salles - pour plus d'intimité - peu ou pas connues des élèves, et qui n'étaient utilisées ni pour des cours, ni pour des conseils de classe ou à proximité des représentants de l'autorité des établissements. J'ai également écarté les lieux dont la confidentialité n'était pas satisfaisante, comme les CDI qui étaient des espaces trop ouverts et trop contraints en termes de silence et de comportements à adopter (voir p.33 et 39).

Malgré ces diverses précautions, je relèverai au fur et à mesure des analyses des chapitres 2, 3 et 4, les éventuelles influences que le lieu « École » a pu avoir dans cette recherche.

3.2.2 ... autour de l'observation participante sur la ligne Net Écoute

Les conditions de réalisation de l'observation participante au sein de l'association e-Enfance, en tant qu'écoutante bénévole, ont été détaillées précédemment (voir paragraphe 2 du présent chapitre). Quelques limites sur le recueil des données sont à relever, notamment en raison de l'intervention de plusieurs écoutants dans le renseignement des formulaires qui ont été conçus. Malgré la formation et la sensibilisation, notamment sur l'importance d'affecter à chaque appel la catégorie correspondant au sujet principal de l'appel, la consultation du tableau Excel de qualification des appels téléphoniques révèle l'hétérogénéité de traitement réalisée par les écoutants.

Ainsi, des appels peuvent avoir été classés dans de mauvaises catégories, par exemple, en prenant le motif initial indiqué par l'appelant, qui est parfois assez éloigné du contenu réel de l'appel. Il a donc fallu vérifier et requalifier l'ensemble du fichier. L'autre limite, liée au résumé de l'appel qui est demandé en fin de formulaire, et qui permet de détailler la situation exposée, s'est avérée plus compliquée à régler : en effet, certains écoutants ont renseigné cet item en quelques mots ou en une seule phrase. Ainsi, en consultant le fichier régulièrement, j'ai pu reconstituer certaines situations en interrogeant l'écoutant et en prenant en note sa restitution de la situation. C'est une habitude régulière que j'ai alors prise, lors de moments de plus faible activité ou de pauses dans la journée : il s'agit donc alors d'un recueil indirect mais qui a pu s'avérer tout de même instructif.

Cependant, j'ai finalement limité l'analyse des cas aux appels et échanges que j'avais eu personnellement. Et pour optimiser ce recueil, j'ai demandé, en accord avec la direction de l'association, à pouvoir prendre les appels en ligne qui concernaient les situations identifiées d'emblée comme compliquée par les autres écoutants moins expérimentés. Ainsi, ces derniers indiquaient à leur interlocuteur qu'ils allaient lui passer une collègue experte de sa question : cela avait un bénéfice pour l'appelant, qui se sentait d'autant plus écouté et considéré, et pour moi qui, au-delà d'aider effectivement de manière ciblée et plus experte (en raison des longs mois d'écoute déjà effectués), ai alors pu recueillir tout le matériel nécessaire pour ma recherche.

3.3 Validité dans le temps des travaux autour des technologies socio numériques

L'étude des technologies socio numériques et des liens entre pairs à l'adolescence doit tenir compte d'un double mouvement : l'évolution des liens au fil de l'adolescence et l'évolution rapide des innovations en termes de technologies socio numériques disponibles.

Ainsi, les travaux dont les enquêtes de terrain ont été réalisées avant l'avènement de Facebook, Instagram et Snapchat permettent certes de construire l'histoire des technologies socio numériques, d'avoir une mémoire des outils qui ont marqué l'histoire du web et le début des technologies socio numériques : ils peuvent donc être très riches en enseignements et donner lieu à des analyses sociohistoriques intéressantes ; mais ils peuvent également courir un certain risque d'obsolescence s'ils s'attachent exclusivement aux outils eux-mêmes et ne généralisent pas leur propos. C'est avec ce risque en tête qu'au-delà de demander aux adolescents interrogés quels étaient les médias sociaux qu'ils utilisaient le plus, les raisons de leur préférence et les usages exacts qu'ils en faisaient, j'ai également interrogé la nature et l'organisation de leurs différents espaces relationnels, des liens qui se créaient, se prolongeaient, s'intensifiaient en présence et en ligne.

En s'attachant principalement au rôle et aux fonctionnalités relationnelles permises par chaque outil socio numérique, il est possible de se détacher de l'outil lui-même, en considérant qu'il est le support d'expression des différents liens et espaces relationnels. Je m'inscris en cela dans la lignée des travaux majeurs de danah boyd (2014), qui ont été les premiers à considérer d'emblée que les technologies socio numériques étaient des outils entièrement intégrés dans le quotidien familial, amical, privé ou public des adolescents, et par là-même en étaient des éléments ordinaires. Selon danah boyd, les communautés en ligne sont des faits sociaux significatifs, et si les technologies spécifiques peuvent être amenées à changer, ils n'en restent pas moins qu'ils permettent tous aux adolescents de créer des espaces relationnels leur permettant de rester ensemble et d'échanger entre eux (boyd, 2014 : 5).

Je partage entièrement ce point de vue, à la différence près du bouleversement créé par l'adoption massive par les adolescents de l'application Snapchat à partir de 2013 : en effet, la communication à travers cette application est fondée sur l'envoi facile et le partage simple de photos, modifiables avec des filtres ludiques et éphémères – quelques secondes pour un « snap » envoyé, 24 heures pour les éléments enregistrés dans les « stories ».

Snapchat a donc créé de nouvelles possibilités sociales, tout d'abord en supprimant - partiellement tout du moins, car il est possible de faire des captures d'écrans, mais la personne émettrice est prévenue que le destinataire a effectué une capture d'écrans - la première caractéristique des espaces publics en réseau relevée par danah boyd (2014 : 11) : la persistance,

ou durabilité des contenus en ligne. Ensuite, en fondant quasi exclusivement la communication sur l'image (accompagnée d'une éventuelle courte légende), plus rapide et facile d'accès qu'un message texte, pour des adolescents quasiment tous équipés de « smartphones » depuis quelques années. Le développement massif de l'usage de ces applications fondées sur l'image ou la vidéo, comme Snapchat et Instagram, représente un tournant majeur dans la manière d'interagir avec ses pairs : elles sont venues compléter le panorama d'outils à la disposition des adolescents pour créer, continuer et maintenir facilement et avec légèreté ou intensité les liens entre eux.

Si l'on ne peut prédire de manière sûre l'évolution des technologies socionumériques d'ici cinq à dix ans, qu'il pourrait être tentant de penser que désormais, tout a été inventé en termes de manières de communiquer - texte, images, vidéos - et qu'il n'y aurait alors plus d'innovations majeures à venir de ce point de vue-là, il est pourtant essentiel de pouvoir actualiser les analyses sur les usages socionumériques et l'évolution des liens en fonction de ces nouveaux espaces relationnels. Notamment lorsque des applications comme Snapchat viennent s'intégrer massivement et à la vitesse de la lumière dans le quotidien de nombreux adolescents - dithyrambiques sur les apports de ce média social symbole de leur génération - bouleversant le panorama des outils socionumériques et rendant « ringards » (terme utilisé par de nombreux collégiens interrogés pour désigner ce que Facebook représente pour eux !) les médias sociaux moins récents.

C'est d'ailleurs dans cette perspective que j'ai accepté de réaliser les entretiens avec les collégiens U car au-delà de m'ouvrir les portes du lycée U, je voulais aussi observer s'il existait de différences d'usage ou s'il était apparu de nouveaux usages, dans la même période de temps, chez des adolescents plus jeunes que ceux en âge d'être au lycée. C'est ainsi que j'ai pu voir émerger l'usage de Musical.ly, ancêtre de l'application Tik Tok, qui connaît un grand succès chez les adolescents et jeunes des années 2020. Ce réseau social désormais en vogue n'a semble-t-il pas créé d'usage fondamentalement différent de ceux apportés par ses prédécesseurs de la décennie précédente, Facebook, Twitter, Instagram et Snapchat (voir chapitre 3).

Cette recherche va donc s'attacher à explorer, comprendre et mettre en perspective les usages socionumériques adolescents en parallèle des liens créés, développés et entretenus entre pairs, qu'ils soient en présence et en ligne, tout en se détachant paradoxalement des outils eux-mêmes : les outils socionumériques seront étudiés sous l'angle des fonctionnalités recherchées par leurs utilisateurs et sur le support d'expression qu'ils offrent aux différents espaces relationnels.

Le présent chapitre a permis une première immersion dans le quotidien qui a été le mien pendant près de deux ans : il précise la démarche que j'ai suivie tout au long de l'élaboration de mon enquête de terrain, à la fois en milieu scolaire et en dehors, et donne des éléments de compréhension sur la manière dont j'ai procédé pour recueillir les différents matériaux fondant cette recherche. Il met enfin l'accent sur la réflexion menée continuellement au sujet des contraintes et des difficultés rencontrées, ainsi que sur l'influence de mes différents choix face à ces contraintes et éventuelles limites créées.

Sont donc présentés, analysés et mis en perspective dans les chapitres suivants, à la lumière de ces différents éléments, les résultats obtenus à partir de ces matériaux riches et variés : les usages socionumériques adolescents (chapitre 2), les relations entre pairs en présence et en ligne (chapitre 3) et pour finir, les embrouilles en présence et en ligne (chapitre 4). Pour chacun de ces chapitres, une analyse thématique est menée à partir des entretiens individuels et des cas issus de l'observation participante de la ligne Net Écoute, et est complétée par la détermination de typologies des usages, des liens et des relations entre adolescents.

Chapitre 2 - Pratiques socio-numériques adolescentes : au-delà du mythe de l'hyper-connexion, des usages loin d'être homogènes

Ce chapitre a pour objectif de décrire, caractériser et nuancer les usages et les contextes d'usages socio-numériques adolescents, grâce aux entretiens réalisés entre 2016 et 2018 auprès de quatre-vingt-trois lycéens scolarisés au sein de deux établissements scolaires, situés en milieu rural/rurbain (lycée R) et en milieu urbain (lycée U).

Nous allons voir que loin d'être homogènes voire similaires, comme le laisse régulièrement penser la presse (voir revue de presse en Annexe 3), ces usages sont non seulement le reflet des personnalités des adolescents, de leurs goûts et de leurs passions, mais également de leurs cercles amicaux, de leurs familles et des principes éducatifs qui y sont institués, ainsi que d'éléments de contexte sociaux : le genre, le milieu d'origine et le cadre de vie (rural ou urbain). Ce tour d'horizon commence avec l'étude des équipements en outils socio-numériques des adolescents rencontrés. Si le téléphone portable est l'outil le plus massivement diffusé parmi les adolescents comme le montre chaque année le Credoc, via le baromètre du numérique¹² (92 à 93% d'adolescents de 12-17 ans en 2016, 2017 et 2018, années correspondant à la période des entretiens individuels réalisés et qui servent de cadrage quantitatif au fil de ce chapitre), il est intéressant d'interroger précisément les adolescents pour comprendre leurs usages quotidiens, les outils qu'ils préfèrent utiliser et dans quel contexte, le temps qu'ils y passent, ce qu'ils y font, mais également comment ces pratiques s'intègrent au sein de leur famille et de leurs cercles amicaux et affectifs.

Ces différents éléments permettent, dans la deuxième partie de ce chapitre, d'établir une typologie des adolescents selon leurs activités en ligne, l'intensité de leur connexion et ce que cette vie en ligne représente pour eux.

Et c'est notamment à la lumière de cette typologie que sont ensuite étudiées, dans la troisième partie de ce chapitre, leurs représentations d'internet et des réseaux sociaux, leurs manières d'interagir en ligne et leurs perceptions des potentiels risques liés aux technologies socio-numériques : nous verrons alors dans quelle mesure ces profils d'usages les conditionnent ou les influencent.

¹² Le Centre de Recherche pour l'Étude et l'Observation des Conditions de Vie (Credoc) publie chaque année un baromètre du numérique pour l'ensemble de la population, avec des chiffres concernant les adolescents âgés de 12 à 17 ans.

1. Des adolescents, très majoritairement équipés de *smartphones*, en quête de liens et d'autonomie

Lors de mes échanges avec les quatre-vingt-trois (83) adolescents volontaires pour participer à mon étude, j'ai systématiquement évoqué la question de l'équipement socio-numérique personnel et familial, ainsi que le contexte dans lequel ils utilisaient leurs différents équipements : moment de la journée, lieu, principale activité... J'ai interrogé en parallèle les usages socio-numériques quotidiens en général mais également le contexte de la dernière connexion, ce qui a permis de préciser certaines habitudes et de dévoiler des usages auxquels les adolescents interrogés n'avaient pas pensé d'emblée, en répondant à une question d'ordre général.

1.1 La plupart des adolescents sont multi-équipés mais préfèrent majoritairement le *smartphone* pour se connecter

L'étude met en lumière une corrélation entre d'une part le milieu social et d'autre part le nombre et la diversité des équipements socio-numériques à la disposition quotidienne des adolescents. Une première analyse des résultats obtenus montre que les adolescents personnellement multi-équipés sont majoritairement issus des milieux les plus privilégiés. Une dizaine d'adolescents, issus de milieux moins favorisés, disposent d'un unique équipement, généralement très performant : le *smartphone* « dernier cri ». Cette première partie de chapitre se propose d'explorer, par type d'équipement, les profils des adolescents et leurs usages selon les appareils utilisés.

1.1.1 La tablette, majoritairement présente dans les milieux favorisés

Parmi les élèves scolarisés au sein du lycée R, seuls quatre adolescents indiquent disposer de tablettes personnelles et trois partagent une tablette familiale. Ces sept adolescents sont issus de familles appartenant à des classes moyennes à favorisées.

Cette proportion est bien inférieure à celle observée parmi les adolescents scolarisés au sein du lycée U, puisque dix-huit d'entre eux, soit près de la moitié de ces élèves, indiquent disposer d'une tablette à leur domicile, à titre personnel pour sept adolescents, en partage avec des frères et sœurs pour cinq autres, les six adolescents restants indiquant qu'il s'agit d'une tablette

utilisée principalement par un de leurs parents. Ils précisent être parfois amenés à utiliser une tablette, par exemple lorsqu'ils n'ont plus de batterie et qu'ils mettent à charger leurs smartphones, comme le précise **Alexy** (17 ans, 2nde, lycée R) ; lorsqu'ils consultent un site ou regardent des vidéos avec un de leurs frères et sœurs ou qu'ils veulent regarder un film ou une série pour **Rosie** (16 ans, 1^{ère} technologique, lycée U) et **Dimitri** (15 ans, 2nde professionnelle, lycée R), ou écouter de la musique pour **Simon** (16 ans, 1^{ère} S, lycée U).

Ces vingt-cinq adolescents qui ont indiqué disposer d'une tablette, personnelle ou non, à leurs domiciles, ne l'utilisent pas comme équipement de connexion principal, lui préférant généralement le *smartphone*, à l'exception de deux adolescents : **Simon** (16 ans, 1^{ère} S, lycée U), qui préfère le grand écran de la tablette, contenant en outre toute une bibliothèque de morceaux musicaux qu'il n'a pas sur son *smartphone*, et **Farah** (17 ans, 1^{ère} Professionnelle, lycée R). Cette dernière ne dispose pas de forfait internet sur son *smartphone* donc se connecte peu en journée au lycée mais va sur internet et ses médias sociaux « au moins deux heures » le soir chez elle à partir de sa tablette, car cela lui permet de s'isoler et d'échanger plus tranquillement avec ses amis, avec un écran plus grand et donc meilleur pour elle :

Je vais dans ma chambre, comme ça, je suis dans ma bulle, j'aime bien être toute seule, un peu recluse. J'utilise surtout ma tablette, parce que l'écran est plus grand que mon téléphone, je préfère comme j'ai des problèmes aux yeux. Et puis après, je peux aller sur l'ordinateur dans le salon, mais ce n'est pas pareil, je fais des choses moins personnelles comme les recherches pour les devoirs... Alors que sur la tablette, je vais sur mes réseaux sociaux, je discute avec mes amis en ligne, je n'ai pas peur que ma famille regarde ce que j'écris.

Farah et Simon font exception par rapport à l'ensemble des autres adolescents interrogés, qui privilégient leurs *smartphones* pour se connecter, à l'exception de ceux qui jouent beaucoup aux jeux vidéo notamment et qui privilégient en conséquence leurs ordinateurs, fixes ou portables (voir paragraphe suivant 1.1.2). Le baromètre du numérique 2018 confirme d'ailleurs cette tendance : ainsi l'équipement en tablettes diminue pour la première fois, en baisse de trois points (41% vs 44%) par rapport à 2017 (Credoc, 2018 : 9). Les témoignages des adolescents interrogés viennent confirmer ce tarissement de l'engouement pour les tablettes, observé au milieu des années 2010.

La tablette n'est par exemple plus renouvelée, lorsqu'elle se casse ou ne fonctionne plus, aux dépens de *smartphones* toujours plus perfectionnés, plus grands et performants. A l'instar de

cinq autres adolescents des lycées R et U, **Romane** (16 ans, 1^{ère} technologique, lycée U) précise en effet qu'il s'agit d'une « vieille tablette un peu cassée mais qui marche encore » et qu'elle utilise lorsqu'elle est chez sa mère mais très ponctuellement :

Je ne l'utilise plus trop, maintenant que j'ai mon smartphone, il a un grand écran et il me suit partout, au lycée, quand je sors... Mais avant, ça me permettait d'avoir accès à mes réseaux sociaux. Ça peut toujours dépanner, mais quand on voit le prix, surtout pour faire réparer l'écran, il vaut mieux payer un smartphone, ça fait tout, ça téléphone même (rires) !

Romane évoque ici un sujet revenu à plusieurs reprises lorsque le sujet des équipements numériques a été abordé : le prix de ces équipements, avoisinant ou dépassant à l'achat le prix d'ordinateurs portables, qui jouent également la carte de la mobilité en s'allégeant et en innovant - avec des écrans amovibles se transformant en tablettes... - mais également le prix de la réparation des écrans par exemple.

Les adolescents semblent alors se concentrer sur la négociation de smartphones toujours plus grands (les formats « + ») et performants, répondant à leurs envies et besoins de mobilité, ainsi que des forfaits associés, l'obtention de ces équipements étant parfois source de tensions voire de conflits avec les parents (voir paragraphe 1.3.1 p. 78).

En conclusion, les adolescents issus des familles les plus aisées sont plus généralement multi-équipés et peuvent alors disposer de tablettes numériques en plus des *smartphones* et ordinateurs du foyer, même s'il existe aussi plus souvent au sein de ces familles des principes éducatifs visant à limiter le nombre d'écrans et leurs durées d'utilisation (voir p. 86).

Il est cependant intéressant de noter que pour ces adolescents, la tablette a permis de disposer chez eux, dans l'attente de l'obtention de leur *smartphone*, d'une connexion plus personnelle à internet et aux médias sociaux que l'ordinateur familial, souvent situé dans le salon à la vue de tous. Un avantage bien présent à l'esprit des adolescents qui expriment le besoin d'être « tranquilles » lorsqu'ils se connectent à internet, et qui trouvent généralement refuge dans leur chambre (voir paragraphe 1.4 p.92).

1.1.2 L'ordinateur portable personnel ou familial, privilégié pour les recherches scolaires et la consommation de biens culturels (films, musiques, films...)

Après le *smartphone*, l'ordinateur portable est l'équipement le plus diffusé parmi les adolescents interrogés. Il est même souvent cité comme principal équipement numérique de connexion par les adolescents adeptes de jeux vidéo.

Il est majoritairement personnel mais plus souvent familial parmi les adolescents du lycée R issus de milieux plutôt modestes. Il a généralement été obtenu sans trop de négociations, l'intérêt pour les recherches nécessitées par les devoirs scolaires étant un argument accepté facilement par les parents, et ce, d'autant plus que c'est un équipement qui s'est fortement démocratisé en une quinzaine d'années, comme le souligne **Benoît** (17 ans, 1^{ère} ES, lycée R), qui dispose d'un ordinateur personnel dans sa chambre, au cours de son entretien :

J'ai eu mon ordi perso à la fin de la cinquième, sans trop devoir demander. J'ai surtout dit que c'était pour mes devoirs, pour me concentrer et ne pas avoir à être dans le salon quand mes parents regardent la télé, ou que mon frère joue à l'ordi. C'était vrai mais c'était pas que pour ça, c'est sûr ! C'était pour être tranquille et pouvoir faire ce que j'avais envie de faire, sans devoir toujours expliquer pourquoi, dire ce que je fais. Mon père, il a été tout de suite d'accord, il sait que je jouais pas mal aux jeux vidéo mais il aime bien aussi, alors ça ne le dérangeait pas trop tant que je faisais quand même mes devoirs et que ça allait niveau notes. Et puis, c'est vrai que ça coûte beaucoup moins cher qu'avant. Il m'a raconté qu'il avait acheté son premier ordinateur portable genre au début des années 2000 et que ça coûtait plus de 2000 euros ! Alors que le mien, il a coûté presque quatre fois moins cher, c'était une super affaire et il est vraiment bien.

1.1.3 La console de jeu, potentielle fenêtre d'accès aux réseaux sociaux

Un peu plus du tiers des lycéens rencontrés ont indiqué avoir commencé à aller sur Internet et les réseaux sociaux par le biais des jeux vidéo, sur ordinateur et sur console. Si une bonne moitié semble avoir délaissé ensuite la console, notamment en faveur de *smartphones*, une dizaine d'adolescents continue à utiliser leurs consoles pour jouer en ligne et échanger avec des joueurs, de leur entourage quotidien ou rencontrés via le jeu.

La console de jeu permet donc à certains adolescents de rentrer en contact avec d'autres adolescents, qu'il s'agisse de proches - amis ou camarades de classe - qu'ils ont déjà rencontrés en face ou non.

1.1.4 Le lecteur MP3, refuge des adolescents aux moyens de connexion restreints ou aux règles familiales de connexion strictes

Le lecteur MP3 a été cité par des nombreux adolescents, en faisant référence à des usages plus anciens, au début du collège, lorsque leurs parents ne souhaitent pas qu'ils disposent d'un *smartphone* et/ou limitaient les temps d'écran et de connexion. Ce point se vérifie toujours chez les collégiens d'aujourd'hui, car dans les entretiens complémentaires réalisés au collège U, deux ou trois collégiens sur les dix interrogés ont indiqué utiliser leurs lecteurs MP3 pour se connecter, souvent à l'insu de leurs parents. Léa (16 ans, 2nde professionnelle, lycée R) se rappelle ainsi :

Mes parents ne voulaient pas que j'ai de réseaux sociaux avant l'âge légal et j'ai eu un smartphone seulement en fin de quatrième. Mais comme j'écoute beaucoup de musique, sur YouTube, ils ont été d'accord pour que j'ai un lecteur MP3. Ce qu'ils ne savaient pas, c'est que dessus, on peut aller sur Internet et que du coup, j'ai pu installer les réseaux sociaux que je voulais, même sans un smartphone. Même encore aujourd'hui, j'utilise parfois mon MP3 quand je vais au lycée, que j'écoute ma musique et que je veux regarder mes messages. C'est moins pratique que mon smartphone mais ça m'évite de le sortir quand j'ai la flemme.

Ainsi, le lecteur MP3 n'est pas l'équipement le plus utilisé par la plupart des adolescents, mais pour ceux qui aiment passer du temps à écouter de la musique, et dont c'est l'un des loisirs préférés, le lecteur MP3 occupe encore, au lycée, une place dans leurs paysages d'équipements sionumériques.

1.1.5 Le *smartphone*, personnel et pratique : le combiné gagnant

Le *smartphone* est unanimement plébiscité par la quasi-totalité des quatre-vingt-trois adolescents interrogés : seule une adolescente, scolarisée dans le lycée R, ne dispose pas d'un tel objet technologique mais d'un « simple téléphone, juste pour les appels et les messages » qu'elle a obtenu dès la Sixième. Elle indique ne pas en avoir besoin et n'être en aucune manière intéressée par les médias sociaux, sans manifester pour autant d'hostilité à l'égard de ces moyens de communication.

Cette proportion d'adolescents massivement équipés de *smartphones* est à mettre en parallèle avec les chiffres communiqués annuellement dans le baromètre numérique du Credoc entre

2016 et 2018 : 85% des 12-17 ans disposaient d'un *smartphone* en 2016 (Credoc, 2016 : 30), 86% en 2017 (Credoc 2017 : 35) et 83% en 2018 (Credoc, 2018 : 39). La population interrogée de lycéens serait *a priori* légèrement mieux équipée que la population adolescente au niveau national (puisque seule une adolescente, soit 1,2% de la population interrogée n'en dispose pas), mais il est précisé dans ce baromètre du numérique 2018 que ce taux de 83% pour les 12-17 ans recouvre certainement une hétérogénéité entre les plus jeunes et les plus âgés de cette tranche d'âge. L'édition 2019 permet de lever cette imprécision (Credoc, 2019 : 32) : les 12-14 ans ne seraient équipés au niveau national qu'à 76% quand les 15-17 ans seraient équipés à hauteur de 97% (et les 18-24 ans à 98%). Ainsi, en tenant compte de l'hétérogénéité recouverte par la tranche d'âge 12-17 ans du baromètre, même si les adolescents étudiés ont été interrogés entre 2016 et 2018, l'équipement en *smartphones* des lycéens interrogés est cohérent par rapport à ce qui est observé au niveau de la population nationale des « grands adolescents » âgés de plus de 15 ans.

Parmi les quatre-vingt-trois adolescents interrogés, onze adolescents, dont dix sont scolarisés au sein du lycée R, n'ont à leur disposition qu'un seul et unique *smartphone*. Trois d'entre eux indiquent néanmoins la présence d'un ancien ordinateur fixe ou portable, personnel ou familial, aujourd'hui en panne et qu'ils n'utilisent donc plus, mais dont le manque ne se fait pas particulièrement sentir. Une seule adolescente a indiqué que le fait de ne plus avoir d'ordinateur lui posait problème : « le vieil ordinateur est cassé et c'est chiant pour les dossiers à faire ». Ces adolescents mono-équipés sont tous issus de milieux plutôt défavorisés, à l'exception d'une adolescente scolarisée dans le lycée U et appartenant à un milieu très favorisé : ses parents, cadres supérieurs, ont pour principe de limiter les écrans présents au domicile.

Pour l'immense majorité des adolescents, le plébiscite du *smartphone* vient notamment de l'octroi d'une réelle autonomie relationnelle, déjà favorisée par le téléphone portable simple. Il contient toute leur vie personnelle et représente une très grande partie de leur vie relationnelle en dehors du lycée, assurant le maintien du lien avec les amis les plus proches, rassurant sur l'attachement existant entre eux, ce qui fait dire à l'une des lycéennes interrogées qu'il est comme son « doudou ».

Le *smartphone* permet donc d'entretenir en continu le lien avec ses pairs et d'asseoir sa quête d'autonomie, mais également de nourrir sa soif d'ouverture au monde, malgré une mobilité et un accès aux espaces publics limités.

Car au-delà de l'accès aux pairs en dehors du lycée, par l'écrit et l'image, l'accès aux biens de consommation et culturels est également permis et facile. Il fait office de remède contre l'ennui, permettant d'accéder à des contenus auxquels ils ont conscience qu'il aurait été difficile d'avoir accès sans...

Quoi qu'il en soit, et quel que soit l'équipement en outils socio-numériques des adolescents rencontrés, obtenir son premier téléphone portable puis son premier *smartphone*, souvent après des négociations plus ou moins intenses, est un événement marquant : chaque adolescent interrogé a su situer très précisément le moment où il a (enfin, pour certains) eu entre les mains ces nouveaux appareils, symboles d'autonomie et de relations renforcées avec leurs pairs.

1.2 Le premier téléphone portable, symbole d'autonomie, plus âprement négocié par les « ados des villes » que les « ados des champs »

En préambule de cette sous-partie, précisons que sont ici repris les éléments publiés dans l'article rédigé pour la revue *Enfances, Familles, Générations* pendant mon doctorat (Dupin, 2018), qui porte sur les enjeux et les négociations qui s'exercent au sein des familles de nombreux adolescents rencontrés pendant le travail d'enquête dans les lycées R et U. Il est à noter que l'analyse développée dans la suite de cette sous-partie porte sur l'intégralité du terrain réalisé (quatre-vingt-trois entretiens réalisés et non les cinquante-cinq au moment de l'écriture de l'article pour la revue *Enfances, Familles, Générations*).

L'âge d'obtention du premier téléphone portable varie selon les milieux sociaux, le milieu de vie - rural ou urbain - mais également selon quelques autres paramètres comme la présence d'une fratrie aînée ou l'âge des premières vacances passées loin de la structure familiale.

Cependant, l'entrée en classe de Sixième semble être marquée, pour près de la moitié des adolescents interrogés, par l'obtention de ce premier téléphone portable, perçue comme un rite contemporain de passage ou plutôt un « moment symbolique » (Segalen, 1998 ; Bozon, 2002). Il convient de noter qu'un peu plus de trois lycéens sur cinq ont disposé d'un *smartphone* comme premier téléphone portable. Ainsi, pour près de deux lycéens sur cinq (38% des lycéens interrogés), l'obtention de leur premier *smartphone* a eu lieu quelques mois, voire quelques années, après l'obtention de ce premier téléphone portable. Il existe une différence entre les

adolescents scolarisés en milieu rural ou urbain : ainsi les « ados des villes » ont d'abord disposé d'un simple téléphone portable avant d'avoir un smartphone dans près de la moitié des cas (45%), alors que c'était le cas pour un peu plus d'un « ado des champs » sur trois (34%). Il est intéressant de noter la tendance à la hausse de ce chiffre, puisque pour les plus jeunes adolescents interrogés, des collégiens¹³ âgés de 12 à 14 ans scolarisés au collège U en 2017, ce passage quasi obligé par le téléphone mobile simple avant le *smartphone* devient de moins en moins systématique : sur les dix collégiens interrogés, sept d'entre eux ont réussi à obtenir un *smartphone* comme premier téléphone mobile, qu'il s'agisse d'un ancien *smartphone* de l'un de leurs parents, donné dès leur entrée en Sixième, ou bien d'un cadeau de Noël ou d'anniversaire. Cette tendance est à mettre en parallèle de la progression encore très forte des équipements en *smartphones* de la population française ces dernières années, et encore plus des adolescents entre 2011 et 2017 : seuls 22% des 12-17 ans avaient un *smartphone* en 2011, contre 55% en 2013, 81% en 2015 et 86% en 2017 (Credoc, 2017 : 35). A noter que seul le baromètre du numérique 2019 (Credoc, 2019 : 39) fait la distinction entre les équipements en *smartphone* des adolescents de 12-14 ans (81%) et ceux de 15-17 ans (99%) : ainsi, la proportion de lycéens interrogés disposant d'un *smartphone* est cohérente avec les chiffres observés au niveau national (même si les lycéens ont été interrogés entre 2016 et 2018).

Parmi les lycéens interrogés, 16 adolescents - soit près d'un sur cinq - indiquent cependant avoir obtenu leurs premiers téléphones portables « tard », en Quatrième voire en Troisième ; et même pour deux d'entre eux, des garçons, en Seconde, mais ils ont directement disposé d'un *smartphone*. Ils sont majoritairement scolarisés au lycée U, situé en milieu urbain et fréquenté par des familles généralement plus favorisées que celles du lycée R, situé en milieu rural. Les adolescents vivant en milieu rural et à grande distance - en termes de temps de trajet en transports en commun - de leur lycée et de la plupart de leurs camarades de classe ont généralement obtenu leurs téléphones portables et surtout leurs smartphones bien plus tôt que les adolescents vivant à proximité de leurs établissements scolaires ou en milieu urbain, mieux desservis par les transports en commun.

¹³ La dizaine d'entretiens complémentaires réalisés auprès de collégiens scolarisés en classe de quatrième dans le collège U de l'ouest parisien confirme les résultats issus des entretiens avec les lycéens : l'intérêt est que les négociations autour de leurs outils socio-numériques sont plus récentes, voire toujours d'actualité, et qu'elles sont rapportées de manière plus détaillée.

C'est ce que décrit parfaitement **Morgane** (16 ans, Seconde, lycée R) :

Mon premier téléphone portable, je l'ai eu dès la Sixième, comme j'habite à la campagne et que mon collègue était assez loin... Ma mère me déposait au bus, mais elle voulait être sûre que je pourrais la joindre si j'en avais besoin. Alors, elle m'a offert mon téléphone pour ça... et puis, c'était plus pratique pour garder le contact avec mes amies du collège, elles habitaient assez loin, donc on s'appelait beaucoup, on s'envoyait des messages. Pour les devoirs, mais aussi pour parler des choses comme ça, ce qui s'était passé dans la journée... Sans téléphone portable, je ne sais pas comment j'aurais fait !

En moyenne, les adolescents habitant en milieu rural, les « ados des champs », ont obtenu leurs premiers téléphones portables à 11 ans, tandis que les adolescents scolarisés en milieu urbain, les « ados des villes », l'ont plutôt obtenu vers 12,5 ans.

Le type d'habitat, rural ou urbain, de l'adolescent jouerait donc un rôle dans l'âge d'obtention du premier téléphone portable : en milieu rural, la mobilité des adolescents serait plus difficile en raison de la desserte limitée en transports en commun et l'éloignement du collège par rapport au domicile et entre les domiciles des élèves serait plus important. Plusieurs adolescents scolarisés en milieu rural ont en effet spontanément associé le téléphone portable comme un des moyens de lutte contre l'isolement lié à l'éloignement géographique de leur établissement scolaire et de leurs amis.

Le téléphone portable aurait donc encore plus d'importance dans le maintien des liens entre adolescents et s'imposerait d'autant plus rapidement au sein des familles. Il viendrait en effet compenser l'éloignement géographique des adolescents entre eux, et rassurerait les parents des adolescents effectuant de plus longs trajets pour se rendre dans leurs établissements scolaires.

Interrogés sur leur perception d'obtention tardive de leur premier téléphone portable, les adolescents concernés indiquent que l'âge « normal » - terme qu'ils ont tous, sans exception, utilisé - correspondait plutôt à la classe de Sixième. Plusieurs d'entre eux précisent cependant que quelques-uns de leurs camarades de classe disposaient déjà de leurs propres téléphones portables en primaire, ce qu'ils trouvaient généralement « un peu tôt ». Ils confortent ainsi une représentation collective de l'entrée au collège comme marqueur d'une première autonomie relationnelle des adolescents, symbolisée par l'obtention du premier téléphone portable.

Si les adolescents vivant en milieu urbain ont obtenu plus tardivement leurs premiers téléphones portables que les adolescents vivant en milieu rural, il semble également qu'ils aient dû mener de plus importantes négociations que ces derniers. **Thibaud** (15 ans, 2nde, lycée U) raconte ainsi le long combat mené pour obtenir son premier téléphone portable :

Mes parents n'étaient pas très chauds pour m'offrir un téléphone portable : ils disaient que je pouvais très bien me débrouiller sans, et qu'ils ne voyaient pas pourquoi j'en avais besoin et que c'était une dépense inutile... Ça, c'était juste avant que j'entre en Sixième... Et puis, finalement, au bout de quelques mois, j'ai réussi à les convaincre que cela pouvait être assez pratique, par exemple, quand je finissais plus tôt parce que j'avais un prof absent, ou que je voulais aller travailler chez un ami, pour les prévenir. Je leur ai aussi dit que comme ça, ils pourraient me punir de téléphone portable, si je faisais une bêtise (rires)... ça les a fait rire, mais je crois que ça les a aussi convaincus ! Ils ont accepté de m'offrir un téléphone portable au Noël de ma Sixième. J'ai essayé de les convaincre de m'offrir plutôt un smartphone... bon, j'ai essayé, hein ! Mais j'étais content de pouvoir avoir mon propre téléphone : c'était mon espace à moi, ça m'a permis de pouvoir continuer à parler avec mes potes après le collège, les retrouver plus facilement quand on sort, fixer des rendez-vous ou les changer...

Tout comme Thibaud, **Margot** (16 ans, 1^{ère} S, lycée U) a longtemps essayé de négocier pour avoir son premier téléphone, l'ancien *smartphone* de sa mère, car ses parents avaient décidé de fixer l'âge d'obtention de son portable à 15 ans. Elle n'a cependant pas réussi à les convaincre de l'avoir avant cet âge-là, devant les arguments avancés par ses parents :

Mon collègue était très très près de la maison donc en vrai, je n'en avais pas besoin pour ça. Mais j'ai beaucoup essayé de le demander, parce que tout le monde en avait un même depuis le primaire parfois. Après, je me suis rendu compte que je n'en avais pas besoin tant que ça, parce que mes parents avaient tous les arguments. Ils disaient que le collège et mes activités étaient très proches, que je connaissais par cœur leurs numéros de téléphone s'il y avait un souci et qu'ils savaient que j'allais passer ma vie dessus, ce qui est vrai au final donc voilà. Sur le coup, je n'étais pas contente sur mais en fait, c'était une bonne idée.

Margot reconnaît finalement que cette règle d'obtention du portable, qui a été un *smartphone* directement, n'a finalement été gênante que sur les derniers mois de sa vie au collège, juste avant qu'elle n'ait effectivement 15 ans :

C'est vrai que pour parler avec mes amis, ce n'était pas pratique mais ce n'était pas si dérangent que ça. C'est surtout à la fin de la Troisième où les gens essaient de resserrer les liens avant de partir au lycée et du coup, c'est là que tu te rends compte que c'est un peu embêtant mais j'ai eu le mien pendant l'été de la troisième, mon anniversaire tombe bien (rires). Sinon, vraiment, avant le lycée, je n'en avais pas si besoin que ça.

A l'instar de la moitié des lycéens interrogés, **Thibaud et Margot** se rappellent précisément l'importance de leurs premiers téléphones portables, même dépourvus d'un accès internet, dans le développement de ses relations au-delà de l'école ; et ce, d'autant plus qu'ils ont dû négocier pendant plusieurs mois avec leurs parents pour obtenir cet appareil, synonyme d'autonomie relationnelle et de la reconnaissance à la fois d'une intimité vis-à-vis du reste de sa famille et de leurs nouveaux statuts de collégien ou de lycéen.

Cependant, pour un tiers des lycéens interrogés, ces négociations n'ont pas toujours eu lieu : si elles dépendent du type d'habitat (rural ou urbain) de la famille, comme vu précédemment, elles varient également selon les éventuelles activités extrascolaires ou expériences de vie extra-familiales, ainsi que selon l'ordre de naissance dans la fratrie.

En effet, les premières vacances sans la famille - en colonie, lors de stages sportifs ou culturels – ont parfois permis l'obtention d'un premier téléphone portable sans longues négociations. C'est le cas par exemple d'**Elisa** (18,5 ans, Terminale ES, lycée R), qui a obtenu son premier téléphone portable l'été précédant sa sixième :

Mon premier téléphone portable, c'était l'ancien téléphone de ma mère. Elle me l'a donné parce que je partais en colo pendant trois semaines, ça la rassurait... Parce que je partais pour la première fois toute seule, en dehors de ma famille. Du coup, je n'ai même pas eu à demander, c'est elle qui me l'a donné comme ça, direct... J'étais hyper contente, c'était pour se rassurer en se disant que je pourrais la prévenir si j'avais un problème, c'était aussi un peu pour me contrôler je pense. Mais moi, je trouve que ça montrait qu'elle me faisait confiance et qu'elle me trouvait assez grande pour me débrouiller toute seule.

Et pour une dizaine de lycéens, la négociation a par ailleurs d'ores et déjà été menée par leurs grands frères et grandes sœurs.

Ainsi, **Quentin** (15 ans, 1^{ère} technologique, lycée U) a hérité de l'ancien téléphone portable de son grand-frère de trois ans son aîné, qui avait négocié bien avant lui d'avoir un téléphone puis un *smartphone* :

En fait, mon grand frère a eu un peu de mal à convaincre mes parents de lui acheter son premier téléphone portable. Je me souviens qu'il en parlait tout le temps et qu'il essayait de leur donner plein de raisons, qu'il en avait vraiment envie, et besoin aussi... Il l'a finalement eu à son Noël de Sixième... Du coup, mes parents n'ont pas pu me refuser le mien, quand je suis entré en Sixième ! Et c'est comme si c'était devenu une tradition : j'ai une petite sœur, en CM2 cette année. Elle sait déjà qu'elle aura son premier téléphone portable à ses 11 ans, et puis son premier smartphone à ses 14 ans, comme nous... C'est presque devenu une tradition dans ma famille, parce que mes oncles et tantes, ils font pareil avec mes cousins du coup !

Parmi les lycéens interrogés ayant eu tardivement (selon eux) leurs premiers téléphones portables, **Victor** (16,5 ans, 1^{ère} Technologique, lycée U) et benjamin d'une famille de deux enfants, indique même que « [ses] parents [l'] ont forcé à avoir un téléphone portable en Troisième, puis un *smartphone* quelques mois après », car « ils en avaient marre de ne pas pouvoir [le] joindre quand ils en avaient besoin ». Victor précise que si sa sœur avait beaucoup négocié pour avoir un *smartphone* « dès ses 12-13 ans », il n'en ressentait pas le besoin, car il avait ses amis à proximité ou à disposition via son ordinateur et l'application *Discord*¹⁴. Il reconnaît néanmoins apprécier aujourd'hui les réseaux sociaux de type messageries instantanées (*Messenger* et *WhatsApp*¹⁵) : pour lui, ceux qui n'ont pas ce type de réseaux sociaux sont « enfermés » et « ont plus de mal à communiquer avec les autres ».

Comme l'illustrent ces différents cas, le téléphone portable est généralement synonyme pour les adolescents d'une plus grande autonomie relationnelle et de liens qu'ils peuvent entretenir et maintenir continuellement avec leurs amis. Le premier téléphone portable matérialise même la quête d'autonomie, entre rituel contemporain et opportunité à saisir. Mais son obtention fait généralement l'objet de négociations par les adolescents, même si certains bénéficient parfois de circonstances favorables réduisant partiellement, voire totalement les négociations :

¹⁴ *Discord* est une application de messagerie instantanée vocal et texte pour les « gamers », joueurs de jeux vidéo en ligne.

¹⁵ *Messenger* et *WhatsApp* sont des messageries instantanées aujourd'hui toutes deux propriété de Facebook, utilisées chacune par plus d'un milliard de personnes dans le monde en 2017.

éloignement du domicile par rapport au collège (notamment en milieu rural) et horaires variables des emplois du temps scolaires ou extrascolaires, premières vacances en dehors du cercle familial en colonies ou stages sportifs et culturels, présence d'une fratrie aînée ayant déjà négocié l'âge d'obtention du premier téléphone portable quelques années auparavant...

Une fois ce premier téléphone portable obtenu, la plupart des adolescents interrogés ont ensuite plus ou moins négocié pour obtenir un *smartphone*, ce nouvel équipement ouvrant alors la voie à d'autres négociations, parfois génératrices de tensions, relatives notamment au type d'appareil et au forfait de communication téléphonie et internet associé, ainsi qu'aux moments de connexion et aux règles de consommation d'écran.

1.3 Les moments de connexion, sources de tensions ou de négociations, notamment au sein des familles les plus privilégiées

L'analyse des moments de connexion s'avère plus complexe qu'il n'y paraît, car elle est révélatrice de faits sociaux structurants, qu'il devient impératif d'explorer pour comprendre les usages adolescents des technologies sionumériques. Elle révèle en effet une hétérogénéité des usages sionumériques, liée à des différences de milieu social et des pratiques éducatives au sein des familles. Car lorsque j'ai interrogé les lycéens sur leurs moments de connexion dans la journée, en général et sur la dernière fois qu'ils s'étaient connectés, un paramètre déterminant pour leurs usages d'internet et des médias sociaux s'impose rapidement : il s'agit du forfait internet mis à leur disposition, souvent après négociation du *smartphone*.

1.3.1 La négociation du *smartphone* et du forfait internet, un passage souvent obligé, parfois source de tensions

A quelques exceptions près, comme indiqué précédemment, l'ensemble des lycéens interrogés a d'abord disposé, pendant quelques mois au moins, d'un téléphone mobile ne disposant pas d'un accès à internet. C'est ainsi devenu une tradition dans la famille de **Julien** (16,5 ans, 1^{ère} technologique, lycée U) : le premier portable en classe de Sixième et le *smartphone* en fin de Quatrième. C'est également en Quatrième que **Thibaud** (15 ans, 2^{nde}, lycée U) dont la négociation du premier téléphone portable avait été intense (voir paragraphe 1.2 du présent chapitre), a finalement obtenu son premier *smartphone* :

Pour mes parents, j'avais l'âge de pouvoir aller sur les réseaux sociaux. Et puis, comme ils ont vu que j'étais raisonnable avec mon premier téléphone portable, que je ne dépassais pas mon forfait, et que j'en prenais soin, ce qui était important pour eux, parce que même d'occasion, c'est pas donné, un smartphone ! Ben du coup, ça a été plus facile de les convaincre. Finalement, avoir d'abord un téléphone simple avant mon smartphone, ça m'a aidé.

Dans l'extrait d'entretien précédent, Thibaud évoque certes la question de l'âge, mais également du coût du *smartphone* en lui-même et du forfait associé, comme les principaux éléments ayant apparemment préoccupé ses parents.

Contrairement à ce qui est communément pensé dans la société, les enfants issus des milieux les plus favorisés ne sont pas ceux qui disposent des forfaits internet les plus conséquents voire illimités. Au contraire. Plusieurs adolescents scolarisés majoritairement dans le lycée U (mais quelques-uns également scolarisés au sein du lycée R) et ayant des parents cadres ou assimilés, appartenant à des catégories socioprofessionnelles supérieures, ont fait état, très spontanément, de la volonté de leurs parents de ne pas leur payer des forfaits « 4G illimités », d'une part pour contrôler leurs temps d'écran, mais également pour leur « apprendre la valeur des choses ».

Ainsi, certains participent, voire payent intégralement sur leur propres économies - argent de poche, cadeaux de Noël et d'anniversaire, voire argent issu de leur travail (babysitting, petits boulots d'été...) - leurs forfaits de téléphone et internet ainsi que le *smartphone* lui-même. Ils sont quinze adolescents à avoir évoqué le fait de payer eux-mêmes leurs smartphones et/ou leurs forfaits associés. Le témoignage de **Rémi** (16 ans, 1^{ère} S, lycée U) est à cet égard très représentatif de ce qui se joue dans ces familles :

Il n'y a pas vraiment eu de négociation pour que j'ai mon premier téléphone en Cinquième, j'en ai parlé et mes parents ont accepté, tant que ce n'était pas un smartphone. Et puis, en Troisième, il n'y a pas eu non plus de négociations pour que j'ai un smartphone, parce que je me le suis payé. Tant que je me le payais, je l'avais. C'est plus pour le principe, pour me faire prendre conscience. Parce que je pense que si mes parents voulaient m'acheter un smartphone à 400 ou 500 euros, ils pourraient. Donc je me le suis payé avec mon argent de poche et l'argent des baby-sittings. C'était un iPhone 5C, pas un dernier cri, je l'ai acheté sur le bon coin, il était neuf et moins cher.

Cependant, le financement par l'adolescent lui-même existe également dans les familles des adolescents moins privilégiés. Ainsi, **Marine** (17,5 ans, 1^{ère} professionnelle, lycée R) raconte qu'elle travaille désormais le soir et le week-end pour se payer son permis de conduire, ce qui lui permettrait d'aller au lycée en vingt minutes au lieu d'une heure et demie en bus pour le moment, et qu'elle a donc limité les frais liés à son téléphone et à son forfait internet, afin d'économiser pour son permis :

Mes parents sont séparés et on est quatre enfants en comptant mes demi-frères et sœurs, donc ils ne peuvent pas me payer un super téléphone et le forfait qui va avec. Avant, je me le payais avec mes babysittings, mais maintenant, comme j'économise pour passer mon permis de conduire, je garde mon ancien, même si l'écran est explosé et je ne l'utilise qu'en wifi. Je fais des ménages le soir et le week-end pour mon permis, c'est pas pour dépenser plus d'un mois de salaire dans un téléphone ! Mais ça me va comme ça, je vais sur internet le soir en rentrant et je reste sur mon téléphone, enfin surtout quand je ne vois pas mon petit copain...

De nombreux adolescents disposent en outre de *smartphones* achetés d'occasion, comme **Victor** et **Morgane**, ou hérités de leur entourage : ce sont les anciens téléphones portables de leurs parents ou de leurs frères et sœurs, comme pour **Thibaud**, **Elisa** ou **Quentin** (voir paragraphe 1.2 du présent chapitre). L'investissement est ainsi limité pour les parents, ce qui les a aidés dans leurs négociations.

Mais au-delà du coût de l'appareil en lui-même, la question de la nature du forfait et de son prix entre rapidement dans les négociations entre adolescents et parents. Même si l'arrivée sur le marché de la téléphonie mobile de l'opérateur Free en 2012 a largement diminué le coût des services mobiles, c'est à partir de 2015, avec le lancement du forfait mobile et internet à 0 euro pour les clients de leur box - et 2 euros pour les non-clients ou les lignes de mobile supplémentaires - que les cartes ont été rebattues, notamment pour les adolescents issus des classes populaires et moyennes. Parmi les lycéens interrogés, les adolescents ayant obtenu leurs *smartphones* les premiers, avant 2015 et l'apparition et le développement de ces nouvelles offres, ont dû négocier, parfois longtemps, pour disposer d'un forfait convenable selon eux.

Charlotte (16,5 ans, 1^{ère} S, lycée U) a ainsi tenté de négocier un *smartphone* et un forfait pendant plusieurs mois, mais n'a finalement obtenu gain de cause que lorsque les offres à 2 euros ont été disponibles chez le fournisseur d'accès internet familial :

Mes parents ne voulaient pas dépenser trop, pas vraiment parce qu'on n'avait pas les moyens, mais c'était surtout pour le principe, pour que ma sœur et moi, on se rende compte de ce que ça représente. A 2 euros, ça va, surtout que j'ai récupéré l'ancien smartphone de ma mère, il est plutôt bien et il me suffit pour ce que je fais aujourd'hui avec mes réseaux sociaux.

Le forfait que ces adolescents ont à leur disposition n'est donc pas seulement conditionné aux ressources financières des parents mais à un certain nombre de principes liés à l'éducation numérique, à la transmission de valeurs comme celle du travail et de l'argent.

Cette question du principe est également évoquée par **Guillaume** (17 ans, Terminale L, lycée U), dont le père est ingénieur et la mère cadre de la fonction publique :

Mes parents ont plutôt de l'argent, mais ils veulent que je me rende compte de ce que ça coûte donc pour mon smartphone actuel, c'est moi qui l'ai acheté avec mes économies de mes cadeaux de Noël et d'anniversaire et aussi l'argent que je gagne avec le babysitting... Et pour le forfait, c'est 2 euros, mais c'est moi qui le paie, parce que c'est retenu sur mon argent de poche. Je n'ai pas beaucoup d'internet, mais je m'arrange avec le wifi et puis, comme cela, mes parents sont rassurés, car ils contrôlent un peu le temps que je passe sur internet.

Guillaume évoque également la question de la limitation des données d'internet mobile : si les forfaits inclus dans ces offres à quelques euros sont certes très limités de ce point de vue (environ 30 minutes par mois), ils séduisent les adolescents par leur faible coût, plus facilement négociable auprès de leurs parents. Et cette limitation des données internet mobile est également un argument rassurant pour certains parents, qui apprécient de pouvoir contrôler la consommation d'internet de leurs enfants lorsqu'ils sont en dehors du domicile familial (voir paragraphe 1.2 du présent chapitre).

Néanmoins, pour convaincre leurs parents, certains adolescents doivent faire preuve de beaucoup de pédagogie, car de nombreux parents sont dépassés par les aspects techniques et les conditions de ces forfaits. **Marie** (39 ans, assistante maternelle, mariée et mère de deux adolescents de 15 et 17 ans), avoue ainsi sur la ligne Net Écoute : « Je ne comprenais rien à ces histoires de mégas et de gigas, je ne me rendais pas compte de ce que cela représentait, en

termes d'heures ». Elle a alors accepté d'offrir un *smartphone* à son fils aîné, mais en choisissant un forfait très restreint. Elle a en conséquence vécu des négociations en plusieurs temps, au fil des mois : « il me disait que c'était le seul à avoir un si petit forfait dans sa classe, qu'il ne pouvait pas écouter sa musique et regarder des vidéos pendant son trajet au collège... ». Mais Marie n'a pas cédé, principalement en raison de l'effort financier qu'aurait demandé la souscription de deux forfaits illimités, avec *smartphones* récents, pour ses deux enfants, mais également pour contrôler le temps passé devant les écrans de ses enfants en dehors du foyer.

Si pour les collégiens ou les lycéens, convaincre ses parents de leur offrir son premier *smartphone* peut devenir un parcours du combattant pour certains adolescents, qui se souviennent parfaitement de tous les stratagèmes et arguments qu'ils ont dû utiliser pour pouvoir disposer de leurs premiers *smartphones*, du côté des parents, les négociations de leurs adolescents peuvent être source d'importantes tensions. **Nathalie** (47 ans, cadre dans l'industrie automobile, divorcée et mère de trois adolescentes) raconte à l'occasion d'un appel sur la ligne Net Écoute concernant une consommation d'écran d'une de ses filles qu'elle juge excessive, sa capitulation après plusieurs mois d'un véritable combat :

Ma fille aînée, qui a aujourd'hui 17 ans, m'a rendu la vie impossible, elle me parlait matin, midi et soir de son forfait 4G illimité. Pas moyen d'être tranquille, elle avait toujours des arguments de plus à me faire valoir pour avoir son forfait illimité. Elle alternait entre son père et moi, elle ne lâchait jamais ! Elle a proposé de faire des tâches supplémentaires à la maison, de me faciliter la vie, de ne plus me faire de crises pour les sorties... J'ai fini par accepter, même si ses bonnes résolutions n'ont pas tenu bien longtemps (petit rire) : son forfait est en partie payé par moi, et en partie par ses grands-parents. Et son smartphone dernier cri était un cadeau de toute la famille pour ses 15 ans...

A noter que, si le téléphone portable, et notamment le *smartphone* - qu'il soit offert et neuf, ou bien d'occasion, voire cédé par l'un des membres de la famille - prend rapidement une place considérable dans la vie relationnelle de la plupart des quatre-vingt-trois adolescents interrogés, huit adolescents ont exprimé une attente assez faible vis-à-vis de l'obtention de leur premier téléphone portable ou *smartphone*. Ces huit adolescents sont tous issus du lycée U situé en zone urbaine, et appartiennent aux classes moyennes ou favorisées. Ils n'ont pas eu à négocier leurs premiers téléphones portables et *smartphones*, qui ont même pu leur être imposés pour des raisons pratiques, comme l'explique Victor (voir fin du paragraphe 1.2, p.77).

Outre ces adolescents qui n'ont pas eu à demander, et *a fortiori*, à négocier leurs téléphones portables et *smartphones*, parce qu'ils n'estimaient pas en avoir besoin, il existe d'autres situations où les adolescents n'ont pas eu à négocier (tant que cela) leurs *smartphones*.

Les entretiens réalisés montrent que les familles les moins aisées financièrement et dont les enfants sont scolarisés dans le lycée R sont celles qui accèdent, le plus facilement et le plus précocement, aux demandes de leurs enfants à disposer non seulement d'un téléphone portable (voir paragraphe 1.2 du présent chapitre), mais également d'un *smartphone*, généralement neuf, offert par exemple à l'occasion d'un Noël ou d'un anniversaire.

L'effort financier, proportionnellement plus important pour ces familles économiquement plus fragiles, ne l'emporte donc pas. C'est ce qu'explique clairement **Pauline** (17 ans, Terminale professionnelle, lycée R) :

Moi, depuis ma sixième, j'ai toujours eu un smartphone, et surtout le modèle qui vient de sortir. C'est toute ma famille qui me l'offre, pour mon anniversaire. Même si c'est très cher en fait... Parce que je n'ai que ça, pas d'ordi... rien ! Et je fais tout avec, donc je veux un très grand écran et je prends le plus grand nombre de gigas qui existe.

Plus tard dans l'entretien, Pauline évoque à quel point son isolement géographique dans un petit village, loin de celui de ses camarades de classe, mais aussi de Paris, où elle aime aller dès qu'elle le peut, lui pèse. C'est alors grâce à son *smartphone* qu'elle rencontre, via ses nombreux réseaux sociaux, de nouveaux amis qu'elle aimerait pouvoir rencontrer quand elle sera majeure. Pauline est donc « connectée tout le temps, parce que [son] forfait est super illimité » et lui permet ainsi de développer sa vie relationnelle en ligne. Elle n'a pas dû négocier outre mesure son *smartphone* ou le forfait associé. Les revenus de ses parents étant limités, elle a trouvé différents moyens de financer ses consommations mobiles :

Avant mes 16 ans, je faisais plein de trucs à la maison, pour aider mes parents et je n'avais pas d'argent de poche, mais ils me payaient mon forfait. Il n'était pas illimité, mais ça allait, je me débrouillais. Après, depuis mes 16 ans, je travaille le week-end et cela me paie suffisamment pour que je puisse avoir le forfait que je veux.

Comme Pauline, plusieurs adolescents habitant en milieu rural et issus des classes les plus modestes indiquent accorder la priorité aux dépenses liées au *smartphone* et au forfait internet mobile illimité. Car il s'agit de l'unique équipement à leur disposition pour se connecter à internet et aux réseaux sociaux, et qu'il comble un besoin essentiel de liens, avec leurs pairs

adolescents notamment. L'obtention plus facile du premier *smartphone* semble donc liée à la fois au milieu de vie rural ou urbain de la famille, à la compensation d'un éloignement géographique réel ou ressenti, mais également à l'appétence pour les technologies sociométriques d'au moins l'un des deux parents. Pour **Julie** (16 ans, 1^{ère} S, lycée U), l'accès à un *smartphone* et d'un forfait d'internet mobile adapté à ses besoins dès la classe de Sixième « n'a posé aucun problème », car « c'était évident pour [ses] parents », passionnés de technologies. Née dans une famille plutôt aisée, l'adolescente n'évoque à aucun moment l'aspect financier. Mais tout comme plus de la moitié des adolescents interrogés, Julie évoque les règles fixées par ses parents quant à sa consommation d'écrans.

1.3.2 Les moments de connexion, fonction notamment du forfait internet disponible...

Près de la moitié des adolescents interrogés (45% soit trente-sept adolescents) disposent d'un forfait très limité, correspondant à quelques dizaines de minutes de connexion par mois (forfaits de données internet comprises entre 50 méga-octets et 500 méga-octets). Ces adolescents sont majoritairement issus du lycée R, à hauteur de 60%.

Ces lycéens R expliquent principalement la limitation de ce forfait pour des questions de coût, tandis que les lycéens U, disposant de ce forfait limité, évoquent certes le coût, mais surtout des questions de principe non liées aux moyens financiers limités ou possibles de leurs parents. En effet, ces lycéens U mentionnent la préoccupation de leurs parents à leur donner le sens de l'argent et à ce que tout ne soit pas acquis. Ce, d'autant plus qu'ils disposent de wifi et souhaitent en outre, par cette limitation de données internet, avoir un levier sur la limitation de leurs temps de connexion. C'est d'ailleurs un moyen radical trouvé par certains parents (pensent-ils) pour limiter les temps passés par leurs enfants sur les écrans, au-delà des règles explicites ou implicites de connexion, liées à la vie familiale par exemple.

Quelques adolescents indiquent cependant ne pas avoir besoin de disposer de plus de données : ils avouent en effet avoir trouvé des moyens de contourner les règles établies par leurs parents ou leur établissement scolaire.

Ainsi, lorsqu'ils ont évoqué le moment correspondant à leur dernière connexion, 82% adolescents ayant des forfaits limités ont indiqué, à parts égales, qu'elle datait de la veille au soir ou du matin chez eux, avant le départ au lycée. Deux adolescents ont indiqué s'être connectés sur l'heure du déjeuner, depuis chez eux, avec leur réseau wifi familial, quand deux

autres ont indiqué s'être connectés en permanence, l'heure précédente, ou quelques minutes avant, pendant l'intercours. Ces adolescents, tous les deux scolarisés au lycée R, avaient demandé à un ami de partager avec eux sa connexion.

Ainsi, le forfait disponible influence le moment de dernière connexion, mais les adolescents ont à leur disposition des possibilités de contourner cette contrainte de limitation de forfait. Au-delà du partage de la connexion d'un de leurs amis disposant d'un forfait plus important, voire illimité, certains adolescents ont en effet avoué avoir par exemple réussi à obtenir des codes wifi normalement réservés au corps enseignant du lycée ou à la bibliothèque.

A l'inverse de ces adolescents limités dans leurs temps de connexion, vingt-neuf lycéens R et U disposent de forfaits internet très élevés (supérieurs à 30 Giga-octets) voire illimités, la connexion pouvant alors être continue voire permanente, sans utilisation de réseaux domestiques sans fil (wifi). Ils sont majoritairement issus du lycée R (62%). Ces lycéens R expliquent, au sujet de leurs forfaits illimités, qui représentent certes un coût important, qu'il s'agit de forfaits négociés avec leurs parents, dans le cadre de cadeaux d'anniversaire ou de récompense de bons résultats scolaires, ou payés par eux-mêmes grâce à des petits boulots, cette connexion étant très importante pour eux par rapport à leurs vies relationnelles avec leurs amis.

Cette mise à disposition illimitée de données internet introduit une nette différence en termes de moment de dernière connexion par rapport aux lycéens ayant des forfaits très limités : en effet, plus de la moitié de ces adolescents (53%) indiquent s'être connectés à internet et leurs réseaux sociaux quelques minutes avant. Cependant, ils sont tout de même 21% à s'être connectés le matin ou la veille, à l'instar des adolescents disposant d'un forfait très limité. Les adolescents restants (26%) s'étant connectés lors de pauses précédentes, sur l'heure du déjeuner ou pendant une permanence.

Ainsi, même s'il semble déterminant, notamment pour les adolescents disposant de forfaits limités, il convient d'approfondir les moments de connexion sous l'angle d'autres facteurs que celui du simple forfait mis à disposition.

Enfin, parmi les adolescents disposant de forfait internet moyens (entre 1 Giga-octets et 5 Giga-octet) et élevés (entre 10 Giga-octets et 30 Giga-octets), on retrouve une majorité de lycéens U, dont le moment de dernière connexion se répartit également entre la veille au soir, le matin avant de partir au lycée et quelques minutes avant l'entretien.

Les adolescents disposant de forfaits élevés, s'ils reconnaissent qu'il ne s'agit pas de forfaits illimités, admettent spontanément qu'ils correspondent à leurs usages et que leur forfait les satisfait. Le forfait de données internet moyen ou élevé, mis à disposition de ces adolescents, n'influence plus le moment de connexion.

1.3.3 ... et des règles familiales, souvent négociées, sur les usages des écrans

Les préoccupations sociétales, et notamment parentales, autour des consommations d'écrans et du contrôle des contenus disponibles sont loin d'être nouvelles et ne datent pas de l'avènement et du développement exponentiel des technologies socionumériques mobiles (Balleys, 2017) : elles sont apparues il y a une cinquantaine d'années avec la démocratisation de la télévision et se sont amplifiées avec l'invasion progressive des technologies mobiles, privatisant voire individualisant les usages (Livingstone, 1999). En parallèle, de nouveaux contenus spécifiques d'internet, comme les chaînes *YouTube*, ont explosé en termes d'audience et les programmes télévisuel se sont démultipliés, avec l'arrivée de nouvelles chaînes de la TNT et de la télévision à la demande (« *replays* »). Cette autonomisation culturelle atteint aujourd'hui son paroxysme pour les adolescents, à l'heure de la généralisation du *smartphone* et de la connexion à internet (quasi) continue, finalement vecteurs d'une autonomie relationnelle largement accrue (Metton-Gayon, 2009).

1.3.3.1 Des règles et limites d'usage des écrans plus fréquentes dans les milieux plus privilégiés

Lors des entretiens menés auprès des collégiens et des lycéens, j'ai systématiquement évoqué la question du contrôle par leurs parents de leurs consommations d'écran et d'internet. Une trentaine d'adolescents a déclaré ne pas avoir de règles ou de limites clairement définies par leurs parents : si une moitié d'entre eux déclarent (et semblent) avoir un usage modéré de leurs téléphones portables et considèrent que leurs parents leur font confiance quant à leurs consommations d'écrans, l'autre moitié des adolescents indiquent que leurs parents trouvent qu'ils passent trop de temps devant leurs écrans - et notamment sur leurs *smartphones* - et leur en font assez fréquemment le reproche. **Teddy** (16 ans, 2^{nde}, lycée R) indique ainsi, comme la très grande majorité des adolescents interrogés, préférer se connecter *via* son *smartphone* dans sa chambre, pour être tranquille, mais il précise que c'est également pour éviter les reproches de ses parents liés au temps passé sur son téléphone : « Dès que je les entends arriver, je cache

mon téléphone sous mon livre et je fais comme si je lisais... Je pense qu'ils s'en doutent un peu, mais au moins, ils me font moins de reproches là-dessus ! ».

D'une manière générale, les adolescents scolarisés au sein du lycée R rapportent moins souvent faire l'objet d'un contrôle de leurs parents relatifs à leurs usages d'écrans, d'internet ou de leurs réseaux sociaux. Et ce, même dans le cas d'usages intenses, voire excessifs, de leurs propres aveux, à l'instar de **Pauline** (17 ans, Terminale professionnelle, lycée R) :

C'est sûr que je passe énormément de temps sur internet et mes réseaux sociaux. En fait, j'y vais dès que j'ai un peu de temps, dès que je peux ! [...] Mes parents, déjà, ils ne le voient pas trop, parce qu'ils sont en horaires décalés. Et ma mère, elle, c'est pareil, elle est tout le temps sur Facebook, dès qu'elle est à la maison... Alors elle ne peut rien me dire. Et elle ne me dit rien, elle sait ce que c'est.

Les adolescents scolarisés au lycée U - principalement issus de familles plutôt aisées économiquement (cadres, professions libérales...) à l'exception des élèves boursiers, représentant environ le quart des élèves - ont très souvent évoqué des négociations ayant majoritairement porté sur l'usage et l'accès contrôlé à internet et aux réseaux sociaux.

A noter que les adolescents scolarisés au lycée R, mais issus des classes moyennes ou moyennes supérieures font état d'un peu plus de limites et de règles que ceux des classes populaires et plus modestes. Une fois qu'elles sont instaurées, les règles sont dans leur très grande majorité suivies et peu contestées. Pour une dizaine de lycéens, les téléphones portables sont par exemple déposés « dans l'entrée » ou « dans la cuisine » pour être rechargés toute la nuit, à partir de 21 heures généralement. Cette règle est suivie par l'ensemble des membres de la famille, y compris les parents, comme le raconte **Julien** (16,5 ans, 1^{ère} technologique, lycée U) :

Comme mon grand frère et moi, on avait tendance à rester assez tard dans nos chambres à regarder des vidéos sur YouTube, à s'envoyer des snaps¹⁶ avec nos amis, mes parents ont décidé de mettre des règles, pour limiter le temps qu'on passe sur nos téléphones et aussi, pour qu'on dorme mieux et qu'on soit moins fatigués. Parce que mes résultats avaient pas mal baissé en 2^{nde}, et aussi parce que ma petite sœur commençait à vouloir aussi aller sur les réseaux sociaux... Et c'est vrai que mon père, il avait tendance à rester sur ses emails le soir, et ma mère, ça l'énervait vraiment... Elle disait qu'on ne passait plus assez de temps à se parler et qu'elle avait l'impression d'avoir des... comme des zombies en face d'elle ! Donc ils coupent le wifi à 21h...

¹⁶ Les snaps désignent les messages envoyés via l'application *Snapchat*.

Si Julien n'a pas accepté de gâité de cœur cette nouvelle règle, car couper le wifi signifiait vraiment ne plus avoir d'accès à internet en raison de son forfait très limité, il en reconnaît aujourd'hui les bénéfices sur lui et sa vie de famille :

Au début, je n'étais pas d'accord avec cette règle, ça m'embêtait vraiment, j'avais peur d'être coupé de ce qui se passait... J'ai essayé de négocier, mais rien à faire ! Et en fait, en vrai, je ne manque pas grand-chose et c'est vrai que je suis moins fatigué ! Du coup, le soir, je lis, des mangas ou des livres pour la classe et c'est pas mal, comme j'ai le bac de Français à la fin de l'année. Et puis, on profite plus de mon père aussi, il a beaucoup plus de temps pour nous. Sauf quand il a des grosses urgences à son travail, ça lui arrive de se reconnecter le soir, mais ce n'est pas si souvent que ça.

Pour **Rémi** (16 ans, 1^{ère} S, lycée U), il existe même des plages horaires de disponibilité du wifi à la maison, à la suite des excès de temps passé par son grand-frère de 19 ans lorsqu'il a eu son propre ordinateur personnel au lycée :

Mes parents ont décidé de mettre un contrôle parental sur notre box, et de bloquer le wifi à certaines heures, comme mon frère et moi, on a des forfaits d'internet hyper limités sur nos téléphones, on a juste 50 mégas. Par exemple, il n'y a plus de wifi après 21h30, pour qu'on fasse autre chose qu'être sur internet le soir. Et il n'y en a pas non plus entre 17 et 20 heures, pour qu'ils soient sûrs qu'on ne soit pas connectés et qu'on fasse nos devoirs. Donc je me connecte sur mes réseaux sociaux, pour regarder des vidéos sur YouTube ou pour jouer en ligne en rentrant des cours, quand je finis avant 16h30. Et puis le soir après le dîner. C'est sûr que du coup, on ne passe pas tout notre temps sur nos réseaux sociaux ou sur les jeux en ligne. Je trouve ça bien, parce que sinon, on perd beaucoup de temps à regarder YouTube, les stories sur Instagram ou sur Snap¹⁷...

Sa journée est donc rythmée par son accès possible ou non au Wifi : il utilise celui du lycée dans la journée mais sur lequel « les réseaux sociaux sont bloqués et certains sites comme jeuxvidéos.com aussi, parce que dessus il y a beaucoup d'embrouilles et pour ne pas qu'on passe du temps dessus pendant les journées de cours ». Il indique que cela ne le dérange pas, mais fait remarquer que l'effet de la mesure semble limité, comme la plupart des autres adolescents disposent souvent de forfaits illimités sur leurs téléphones.

¹⁷ Snap désigne également l'abréviation de l'application elle-même.

Et à l'instauration du contrôle sur les heures de wifi chez lui, il a très rapidement négocié les horaires de disponibilité de la connexion internet : le créneau horaire du soir, après 20 heures, n'était pas prévu initialement. Il a donc dû convaincre ses parents de rajouter le créneau d'une heure et demie en début de soirée :

Mon frère et moi, on a vite vu que ce n'était pas possible de couper toute connexion wifi le soir. On a négocié pour une heure, et puis après, pour une heure et demie de connexion après le dîner. Mais en fait, la négociation n'a pas été hyper longue, car mes parents se sont aussi rapidement rendu compte que ce n'était pas possible pour eux non plus... Là, je trouve que c'est bien : on est un peu limités, mais ça nous donne plus de temps pour autre chose que nos téléphones, et puis, s'il y a quelque chose d'urgent, on peut toujours envoyer des SMS. Mes amis proches le savent : s'ils veulent me dire quelque chose et que je réponde, il faut me parler par messages, pas par Snap ou WhatsApp...

A noter que sur la ligne d'aide Net Écoute, certains parents s'avouent désarmés devant les usages des technologies numériques de leurs enfants, et téléphonent pour se renseigner sur les meilleurs contrôles parentaux existants, ou sur les fonctionnalités de limitation des temps d'écran ou du contrôle d'accès à certains réseaux sociaux (10 à 20% des appels de parents selon les mois). Leurs demandes concernent non seulement les ordinateurs familiaux et personnels des membres de la famille, mais également les *smartphones* de leurs enfants.

Au-delà des *smartphones* et du temps passé sur internet, des règles s'appliquent également au temps passé devant les jeux vidéo : **Guillaume** (17 ans, Terminale L, lycée U) indique ainsi que ses parents ont contrôlé, dès la classe de Quatrième, le temps qu'il passait à jouer : « J'avais le droit de jouer une heure en soir de semaine, et maximum trois heures par jour le week-end. Mes parents voulaient que je ne fasse pas que ça, parce que j'y passais tout mon temps libre et que j'étais devenu un peu accro ».

Les limitations parentales posées en termes d'heures se retrouvent principalement chez les adolescents jouant beaucoup aux jeux vidéo ou passant beaucoup de temps à regarder des vidéos sur *YouTube*. Il s'agit majoritairement de garçons, les filles déclarant un usage un peu plus modéré des vidéos et *a priori* moins problématique pour leurs parents. Les tensions avec les parents des filles concernent principalement le temps passé sur les réseaux sociaux, *via* leurs téléphones portables, et surtout leurs *smartphones*. Ces résultats viennent confirmer de précédents travaux montrant des différences de genre en termes de sociabilité et de loisirs, et

donc des différences en termes d'éventuelles tensions autour des règles familiales et de stratégies de contournement de ces règles (Kellerhals *et al.*, 1992 ; Jouët et Pasquier., 1999 ; Fichez 2001 ; Tremel 2001).

Pour la plupart des lycéens scolarisés au lycée U, urbain et plus favorisé, il existe des règles d'usage des écrans, plus ou moins tacites. Ainsi, les dîners quotidiens, réunissant tous les membres de la famille, sont généralement des moments où sont explicitement ou tacitement exclus les téléphones portables. **Julie** (16 ans, 1^{ère} S, lycée U), qui indique d'abord qu'il n'y a pas de règles ni de limitations d'écrans dans sa famille, concède ensuite que les *smartphones* ne sont pas bienvenus à table : « j'évite quand même pendant les repas, sinon c'est vrai que ma mère peut me faire des remarques, me dire que je suis trop sur mon téléphone. Et puis, c'est aussi un moment en famille, donc je laisse mon téléphone de côté en général, sauf si j'ai quelque chose de vraiment urgent en cours ».

Elle précise alors que les choses urgentes en cours peuvent être des conversations avec ses amies sur un événement important de la journée, comme « quelque chose qui s'est passé en cours, une embrouille où une de mes amies est concernée par exemple ».

L'existence de telles règles a également été évoquée par des adolescents scolarisés au lycée R, mais beaucoup plus épisodiquement et très rarement au sein des familles au niveau de vie plus modeste. Ainsi, les dîners pris tous ensemble en famille restent des moments d'où sont exclus les téléphones portables, mais ces dîners communs semblent plus rares dans un certain nombre de familles plus modestes. Plusieurs adolescents ont en effet mentionné des horaires décalés de leurs parents, ou bien des retours très tardifs chez eux les jours où ils finissent tard leurs cours, en raison des temps de trajets importants entre leur établissement scolaire et leur domicile.

1.3.3.2 De la demande d'exemplarité des adolescents à leurs parents

« Attends, deux secondes, je lui réponds... » est une phrase citée par une des mères interrogées (mariée, employée, issue des classes moyennes), comme étant ce qui la fait inmanquablement « sortir de ses gonds » lorsque ses enfants la lui adressent, mais qu'il lui arrive également de prononcer, de son propre aveu.

Les propos de **Morgan** (18 ans, Terminale L, lycée R) posent la question de l'exemplarité parentale vis-à-vis des consommations d'écrans. Si certains parents sont prompts à reprocher à leurs adolescents d'être trop souvent sur leurs téléphones, et que ces reproches sont une source

de tensions voire de conflits entre eux, comme l'indiquent une vingtaine de lycéens interrogés, il arrive que ces reproches s'inversent. Ainsi, **Jenna** (16 ans, 1^{ère} technologique, lycée U), regrette l'absence de règles sur la consommation d'écrans de sa famille :

C'est vraiment compliqué, parce que finalement, c'est moi la moins connectée de la famille. J'ai quelques réseaux sociaux, c'est sûr, mais je me suis vraiment détachée de tout ça. Alors que mon père passe énormément de temps à jouer sur son smartphone le soir, limite parfois pendant les repas ! Et ma mère passe une bonne partie de ses soirées sur Facebook et Instagram. Mes petites sœurs, c'est pareil ! La pire, c'est celle de 14 ans : elle est à fond, elle fait tout pour être populaire sur ses réseaux sociaux. Et celle de 12 ans, elle commence à être aussi énormément sur Insta¹⁸ et Snap. Parfois, je les regarde, ils sont tous sur leurs téléphones. Et ça me pèse beaucoup, je préférerais qu'ils se déconnectent, qu'ils soient moins chacun dans son coin, qu'on puisse plus se parler et passer vraiment des moments ensemble. J'ai essayé de leur dire, mais ils ne comprennent pas, ils disent que j'exagère et que ce n'est pas tant que ça. Et qu'eux aussi, ils ont droit d'avoir des moments pour se détendre...

Jenna exprime notamment un besoin de fixation de règles et d'exemplarité de ses parents en termes de consommations d'écrans, et avoue son inquiétude à voir ses petites sœurs suivre l'exemple de ses parents.

Les propos de Jenna et de Morgan incitent donc à réfléchir sur un éventuel mimétisme en termes de consommations d'écrans qui peut exister entre adolescents et parents. J'ai observé que les adolescents déclarants des usages très modérés de leurs *smartphones* et des réseaux sociaux avaient généralement des parents peu, voire pas du tout, usagers des réseaux sociaux. Ainsi, les huit adolescents ayant indiqué ne pas avoir eu d'attente pour obtenir leurs premiers téléphones portables déclarent des usages très modérés pour eux-mêmes et des usages numériques quasi inexistants, outre les besoins professionnels, pour leurs parents. Les lycéens ayant des parents très connectés et férus de nouvelles technologies déclarent généralement des usages d'internet et de réseaux sociaux plus importants, à l'exception notable de Jenna. C'est parmi eux que se retrouvent les adolescents avouant ne pas pouvoir imaginer passer plus d'une journée sans leurs *smartphones*.

¹⁸ *Insta* est l'abréviation de l'application *Instagram*. *Insta* est aussi utilisé pour parler d'un message envoyé par *Instagram* : « je lui ai envoyé un Insta ».

1.4 La chambre, à l'abri du regard parental, lieu privilégié de l'entre-soi numérique

Une majorité des adolescents indique préférer se connecter, via leurs *smartphones*, dans leurs chambres pour être tranquilles, ne pas avoir de comptes à rendre ou éviter les conflits sur leurs temps d'écrans - notamment à leurs parents mais parfois à des grands-frères ou des grandes sœurs, ou encore pour éviter de susciter des questions ou trop de questions sur ce qu'ils y font.

Ainsi, **Nina** (16,5 ans, 1^{ère} professionnelle, lycée R) préfère se connecter dans sa chambre pour éviter d'avoir à rendre des comptes à ses parents et de se faire priver de téléphone :

Je me connecte surtout dans ma chambre pour être tranquille. Parce que mes parents ne veulent pas trop que je sois sur mon téléphone, qu'ils vont me le retirer. C'est déjà arrivé parce que j'étais trop dessus, ou pour me punir parce que j'étais sortie dans leur dos, sans les prévenir et qu'ils s'en sont rendu compte. Donc je me cache un peu, j'avais Facebook avant 13 ans en cachette, ma mère s'en est rendue compte et elle m'a fait fermer mon compte. Après, j'en ai recréé un et elle devait avoir mes codes pour pouvoir vérifier ce que je faisais. Mais ça m'a saoulée, je ne veux pas qu'elle puisse lire ce que je dis à mes amis donc j'ai changé et elle n'a rien dit après, j'étais plus grande. Mais je continue à cacher ce que je fais, surtout pour ne pas avoir à tout expliquer. Parce que j'y suis beaucoup sur mon téléphone, tous les jours, plusieurs fois par jour. Pas beaucoup de temps à chaque fois mais je peux y aller toutes les deux minutes, quand j'ai rien à faire... C'est surtout quand j'ai rien à faire... et quand on me retire mon téléphone, j'ai l'impression qu'on me retire ma vie. Non, mais je suis capable de pleurer. Je pleure, je supplie mes parents de me le rendre. Quand je suis tranquille dans ma chambre, ils ne voient pas que je suis sur mon téléphone et ça évite ça...

Tout comme Nina, **Harmonie** (16 ans, 2^{nde} professionnelle, lycée R) se connecte en cachette de sa mère, qui surveille non seulement le temps qu'elle passe sur son téléphone mais aussi ce qu'elle met sur ses réseaux sociaux, car sa mère a le code de son téléphone. Mais contrairement à Nina, Harmonie accepte ce contrôle, en disant qu'elle n'a rien à cacher même si elle indique ne pas être à l'aise quand sa mère regarde son téléphone par peur de ses réactions en fonction de ce qu'elle trouve : « ça ne me dérange pas parce que j'ai rien à cacher mais ça me stresse quand elle regarde, j'ai peur qu'elle trouve un truc qui ne lui plaise pas ». Ainsi, Harmonie fait la concession de partager avec sa mère le code de son téléphone pour qu'elle la laisse tranquille et qu'elle soit « rassurée », tout en dissimulant le temps passé sur son écran de téléphone, qu'il

s'agisse des réseaux sociaux, des jeux, des séries ou des vidéos sur YouTube qu'elle regarde tous les soirs sur YouTube. Car selon elle, ce temps passé sur son téléphone est une source de conflits et de discussions sans fin : « quand ma mère me dit d'arrêter, j'arrête mais après, je continue en cachette dans ma chambre. Donc je limite dans le salon pour être tranquille et pour éviter qu'elle s'énerve tout le temps pour ça ».

Pour **Jessie** (17 ans, 1^{ère} professionnelle, lycée R), la chambre constitue surtout le moyen le plus sûr de ne pas avoir à discuter avec sa mère des messages qu'elle reçoit : « on ne sait jamais ce qui va se passer quand on ouvre un Snap ». Avis que partage **Colleen** (16 ans, 2^{nde}, lycée R), qui précise « je n'aime pas qu'on regarde ce que je fais » et qui indique être sûre qu'en se connectant dans le salon, ses frères et sa mère ne manqueraient pas de lui poser des questions sur ce qu'elle fait. Elle indique que c'est pour le principe finalement, puisque sa mère a ses codes Facebook, ce dont elle se moque un peu car elle n'y est plus et n'y poste plus grand-chose, mais également ses codes Snapchat (« même sur Snapchat, elle me surveille »). Ainsi, il s'agit plus pour Colleen d'éviter de discuter et de répondre à des questions que de vraiment dissimuler ce qu'elle fait sur son téléphone et sur les réseaux sociaux en particulier.

Teddy a quant à lui adopté une stratégie assez simple pour que sa vie en ligne reste privée : il privilégie l'usage de son téléphone dans sa chambre, mais lorsqu'il se connecte à ses réseaux sociaux dans le salon, et qu'il reçoit des messages, il retourne son téléphone en plaçant l'écran contre la surface de la table :

Je préfère utiliser mon téléphone pour aller sur les réseaux sociaux et parler avec mes amis, surtout dans ma chambre. Sinon je le retourne pour que ça reste privé, c'est surtout ma mère, qui essaie toujours de savoir ce qui se passe dans ma vie (rires). Donc pour éviter qu'elle voit mes notifications, qui m'écrit, quand et tout ça, je cache mon écran en le retournant, c'est plus simple et ça évite les questions !

David (17 ans, 1^{ère} professionnelle, lycée R), s'il reconnaît aller dans sa chambre s'il « veu[t] être tranquille », reste finalement un peu indifférent au lieu de connexion chez lui, et indique passer beaucoup de temps dans le salon, avec son téléphone pendant qu'il reste avec le reste de la famille. Pour **Jennyfer** (17,5 ans, Terminale professionnelle, lycée R), son lieu de connexion est également indifférent, car elle partage sa chambre avec son plus jeune frère de 15 ans. Ces deux adolescents indiquent avoir des usages plutôt modérés de leurs téléphones et des réseaux sociaux, et partager des moments en famille avec plaisir : il existe d'ailleurs une règle familiale interdisant le téléphone portable à table, règle que Jennyfer contourne parfois, en jetant un coup

d'œil rapide à son écran quand elle attend un message ou entend une notification spécifique d'une de ses amies, grâce à des sonneries personnalisées.

Certains adolescents affichent donc une forme d'indifférence pour le lieu de connexion chez eux, voire plébiscitent un usage dans un espace commun, garant d'une protection vis-à-vis de risques liés à des échanges en ligne ou de temps d'écran excessifs. Ainsi, **Nolwenn** (15 ans, 2nde, lycée R) indique se connecter sur les réseaux sociaux via son *smartphone* « dans la journée au lycée s'il [lui] reste du forfait » ou sur sa tablette, dans le salon ou la salle à manger avec ses parents, mais aussi dans sa chambre « avant de dormir » :

Je parle de ce que je fais et de ce que je vois sur les réseaux sociaux avec ma mère et ma sœur, pour moi, c'est normal, pour pas que je fasse de bêtises. Il n'y a pas vraiment de règles à la maison mais je fais mon propre contrôle. Quand on parle ou quand mes parents me parlent, qu'on va à table ou qu'il y a des invités, je ne la prends pas. Ou quand j'y suis et qu'on me parle, j'arrête deux minutes et je réponds. Donc ce n'est pas une source de conflits et comme ça, mes parents savent quand je suis connectée et combien de temps j'y reste.

Dans la famille de **Rémi** (16 ans, 1^{ère} S, lycée U), où chaque membre dispose d'un ordinateur portable personnel, il est le seul à utiliser l'ordinateur fixe familial, situé dans le salon, et le considère comme le sien, même s'il est placé dans l'espace de vie commun de leur appartement :

J'utilise mon smartphone et le PC fixe familial qui est dans le salon pour jouer ou pour aller sur mes réseaux. Comme il est à côté de la télé, je vais dans ma chambre avec mon smartphone pour ne pas être dérangé par le son de la télé et être tranquille. En fait, le PC fixe, c'est le mien car mes parents et mon frère ont chacun leurs ordi portables individuels. J'ai demandé une fois d'en avoir un aussi à moi, de PC portable, mes parents ont refusé mais je n'ai pas insisté, ça ne me dérange pas en fait d'être dans le salon, et j'ai vu comment ça a été catastrophique pour mon frère quand il a eu son propre ordinateur portable au lycée. Il passait tout son temps dessus, il ne faisait plus rien d'autre et mes parents ont eu peur qu'il ne puisse pas avoir de classe prépa. Je me dis que quelque part, ça me protège de faire des excès et d'être trop sur internet.

Le fait de se connecter sur l'ordinateur fixe de la famille, aux yeux et au su de tous, est donc une forme de protection vis-à-vis d'éventuels risques d'usage excessif d'écran, tout du moins de son ordinateur. Rémi indique cependant faire attention à sa connexion sur son smartphone, ses parents le trouvant, à son avis, un peu trop connecté sur internet et les réseaux sociaux.

L'obtention du premier *smartphone*, pour converser en continu avec ses pairs et s'ouvrir au monde, est un évènement marquant et attendu par la grande majorité des lycéens R et U rencontrés. C'est un véritable symbole de l'autonomie relationnelle, qu'elle soit pleinement acquise ou non, et il s'agit de l'équipement technologique le plus utilisé par l'ensemble des adolescents rencontrés : au moment des entretiens, ils disposent en effet tous d'un téléphone portable leur permettant d'avoir accès à internet et à leurs comptes de réseaux sociaux.

Il fait d'ailleurs souvent l'objet de négociations, en termes d'appareil mais également de mise à disposition de forfaits de data adaptés aux besoins auto-estimés des adolescents.

Il existe une détermination sociale, car les adolescents scolarisés au sein du lycée U, dits « ados des villes », ont dû négocier souvent de manière bien plus âpre et argumentée pour obtenir leur smartphone, que les « ados des champs » scolarisés au sein du lycée R.

2. Hyper-connexion ou hostilité vis-à-vis réseaux sociaux, un large éventail d'usages socio-numériques chez les lycéens interrogés

La première partie de ce chapitre a permis de décrire et d'analyser les contextes d'obtention et d'utilisation des équipements socio-numériques. Ce paysage désormais précisé, cette seconde partie va s'attacher à modéliser, via la détermination d'idéals-types (au sens wébérien du terme, voir chapitre 1, paragraphe 1.4, p. 43) d'usagers socio-numériques, les phénomènes observés en termes d'attitudes, de pratiques et de comportements qui se mettent en place avec et autour de ces usages socio-numériques adolescents, via les témoignages des quatre-vingt-trois adolescents recueillis au sein des deux lycées R et U d'Ile-de-France.

Ces idéals-types sont construits à partir de l'analyse de cinq dimensions, déterminées au préalable grâce à l'analyse thématique des quatre-vingt-trois entretiens réalisés auprès des lycées R et U.

2.1 Détermination des cinq dimensions d'usages socio-numériques

L'analyse longitudinale des entretiens permet donc de dégager, chez les adolescents interrogés, cinq grandes dimensions d'usages des technologies socio-numériques. La combinaison de ces différentes dimensions permet de déterminer les dix idéals-types d'usagers socio-numériques adolescents.

Ces cinq dimensions sont exposées ici dans l'ordre d'importance qu'elles occupent dans le discours des adolescents interrogés, quand ils évoquent leurs usages socio-numériques.

2.1.1 Dimension 1 : intensité de la connexion

Cette dimension prend en compte à la fois l'importance de la connexion en termes de temps passé déclaré par les adolescents interrogés, du nombre de médias sociaux ou d'applications utilisés et de l'importance de leur vie relationnelle en ligne en termes de nombre de contacts et de relations entretenues en ligne. C'est la dimension qui s'impose dès la première lecture des entretiens, qui permet aux adolescents de positionner leurs usages par rapport à ceux de leurs pairs ou aux attentes de leurs parents.

C'est donc la première dimension prise en compte pour constituer les trois grands groupes composés chacun de trois ou quatre idéals-types : 7 adolescents (soit 8% de l'ensemble des

lycéens interrogés) se décrivant comme peu ou pas connectés constituent le groupe A ; 48 adolescents (soit 58% de l'ensemble des lycéens interrogés) se décrivant comme très connectés ou connectés en permanence constituent le groupe B ; 28 adolescents (soit 34% de l'ensemble des lycéens interrogés) se décrivant comme moyennement ou raisonnablement connectés constituent le groupe C.

Il est à noter que ces pourcentages ne sont donnés qu'à titre illustratif, puisqu'il n'est ici nullement question de vouloir voir dans cette étude une quelconque représentation de la réalité, l'étude étant qualitative et visant à mieux comprendre comment les adolescents utilisent les technologies socionumériques, comment ils vivent avec et dans quelle mesure elles influencent leurs relations et leurs liens sociaux.

Précisons que la constitution des grands groupes d'idéals-types, A, B et C, repose d'abord sur les déclarations des adolescents – il est tout à fait possible que les réponses des parents de ces adolescents, quant à l'intensité de leurs connexions, aient été (très) différentes ! Mais il s'agit d'un autre sujet... Cependant, la perception personnelle de l'intensité de connexion n'est pas le seul élément à avoir été pris en compte pour construire les dix idéals-types détaillées dans le paragraphe 2.2 ci-après : le fait d'avoir également demandé de raconter ce que les adolescents avaient fait lors de leur dernière connexion sur internet et sur leurs réseaux sociaux et d'indiquer le moment ou la date de leur dernière connexion, permet de rapprocher la perception de leurs usages par les adolescents interrogés, de la réalité de leurs usages. En effet, l'ensemble de l'entretien est pris en compte pour déterminer l'intensité de la connexion, et il est arrivé, pour plusieurs adolescents, que les propos survenus en cours d'entretien viennent nuancer les premières déclarations relatives à l'intensité de leur connexion.

2.1.2 Dimension 2 : niveau d'appréciation des médias sociaux

Après l'intensité de la connexion, le niveau d'appréciation des médias sociaux, c'est-à-dire l'attrait ou l'hostilité exprimés vis-à-vis d'eux, est la seconde dimension qui émerge au fil des entretiens des adolescents interrogés. Ils qualifient très rapidement la relation qui les lie avec ces technologies socionumériques, dans des termes souvent tranchés : ils adorent « Snap » ou « Insta », ou au contraire ne les aiment pas voire les détestent, avec des arguments assez étayés. Dans ce dernier cas, ils évoquent la futilité, le temps perdu à raconter ou lire des anecdotes sans intérêt, le narcissisme ou les dangers de la surexposition de soi.

Cette seconde dimension permet de distinguer, au sein du groupe A, trois sous-catégories : ceux qui sont plutôt indifférents, ne voyant pas l'intérêt de se connecter aux médias sociaux ou d'y raconter sa vie (A1) ; ceux qui sont hostiles, par principe ou par expérimentation, aux médias sociaux (A2) ; et ceux qui ont apprécié passer du temps sur les médias sociaux mais qui ont vécu une expérience traumatisante (A3), les éloignant de ces technologies socionumériques et leur faisant relativiser l'attrait qu'ils percevaient jusque-là.

Cette seconde dimension permet également de distinguer deux sous-catégories parmi les adolescents très connectés constituant le groupe B : ceux qui sont « fans » des médias sociaux et qui les utilisent en permanence ; et ceux qui les utilisent de manière sélective, en rapport avec une passion par exemple (jeux vidéo, musique, dessin...) et qui ont un discours différent selon que les médias sociaux considérés soient populaires (« mainstream ») ou plus discrétionnaires. Cette seconde dimension est plutôt neutre sur le groupe C des adolescents moyennement ou raisonnablement connectés, et n'est pas discriminante pour la construction de sous-catégories dans ce groupe.

2.1.3 Dimension 3 : nature et rôle des technologies socionumériques utilisées

La troisième dimension qui se dégage des entretiens menés auprès des lycéens concerne la nature et le rôle des technologies socionumériques utilisées. C'est un diptyque qui s'articule autour de la notion d'utilité en termes d'information ou de divertissement, et de la notion des liens sociaux créés, maintenus, prolongés ou renforcés grâce aux médias sociaux et applications concernés. Cette dimension apparaît notamment dans les discours des adolescents sur la représentation qu'ils ont d'internet et des médias sociaux.

Cette troisième dimension permet surtout de distinguer un nouvel idéal-type au sein du groupe B constitué par les adolescents très connectés qui sont « fans » des médias sociaux : ceux qui sont hyperconnectés de manière qu'ils reconnaissent pour la plupart eux-mêmes comme excessive (idéal-type B1), certes pour maintenir les liens sociaux avec leurs amis, proches ou non, rencontrés en ligne ou non, mais surtout pour « s'échapper », « passer le temps », tromper leur « ennui » (mot revenant très souvent dans leurs entretiens), les médias sociaux et les applications sur leurs téléphones constituant l'essentiel de leurs loisirs extra-scolaires ; et ceux qui sont hyperconnectés principalement pour maintenir et renforcer les liens sociaux, notamment avec leurs amis proches (idéal-type B2).

Cette troisième dimension permet également de renforcer la distinction entre le groupe A d'une part et les groupes B et C d'autre part, puisque la notion de maintien de lien social est totalement absente dans leurs représentations d'internet et des médias sociaux.

2.1.4 Dimension 4 : perception et prise de risques liés aux technologies socio-numériques

La quatrième dimension concerne celle des risques éventuels, diversement perçus, et des risques effectivement pris ou non par les adolescents interrogés. Elle fait écho à une lignée de travaux relatifs aux (cyber)violences se déroulant certes à l'école (Debarbieux et Montoya, 1998) mais également dans le cyberspace (Blaya, 2013) et qui, s'ils ne sont pas le cœur de cette recherche, sont cependant intéressants à mobiliser dans le cadre des expérimentations qui constituent un champ exploratoire propre à l'adolescence.

Cette dimension fait donc intervenir les notions d'expérimentation mais également de pragmatisme. Il est en effet question chez certains adolescents de faire leur propre expérience, en expérimentant de nouveaux réseaux sociaux, qui peuvent les exposer à certains risques mais également leur promettre la découverte de nouvelles personnes ou de nouveaux horizons. A l'inverse, d'autres adolescents orientent leurs choix d'utilisation de tel ou tel autre réseau social selon les risques qu'ils identifient *a priori*, dans une approche rationnelle et pragmatique. Ils évaluent le bénéfice et le risque de chaque pratique, tiennent compte de différents paramètres comme l'anonymat ou non, la nature publique ou privée du média social, la possibilité de protéger son identité et ses contacts...

Cette quatrième dimension permet de distinguer les trois idéals-types constitutifs du groupe C, correspondant en résumé aux adolescents se définissant comme moyennement ou raisonnablement connectés : ceux qui adoptent une approche pragmatique des médias sociaux et des risques éventuels associés (idéal-type C1) ; ceux qui n'identifient pas spécifiquement de risques et qui adoptent des usages dans une optique de suivisme de leurs amis généralement proches (idéal-type C2) ; ceux qui ont pris conscience d'un usage excessif de leurs médias sociaux et des écrans (notamment des *smartphones*) et qui, identifiant très spécifiquement les risques liés à ces excès, ont modifié en conséquence leurs comportements en se connectant de moins en moins (idéal-type C3).

Cette quatrième dimension de prise de risque et de perception des risques perçus permet également de renforcer la distinction entre les deux ensembles déterminés sous l'angle de la dimension 3 au sein du groupe B, entre les adolescents hyperconnectés reconnaissant une consommation excessive de leurs écrans et médias sociaux (idéal-type B1) et ceux qui sont

hyperconnectés essentiellement pour maintenir et renforcer les liens sociaux avec leurs amis (idéal-type B2).

Elle permet également de distinguer deux autres idéals-types d'adolescents, parmi ceux qui utilisent médias sociaux et applications en raison d'une passion : ceux qui sont fans d'informatique et de jeux vidéo, et qui se définissent eux-mêmes comme « geek » ou « gamers » (idéal-type B3), reconnaissent maintenir leurs pratiques en dépit des risques qu'ils identifient. Ils perçoivent moins de risques que les autres adolescents qui indiquent être très connectés (mais pas hyperconnectés comme les autres idéals-types du groupe B), ce qui introduit une nuance au regard de la dimension 1 au sein de ce groupe - en raison d'une passion autre que les jeux vidéo ou l'informatique idéal-type (idéal-type B4) comme la musique, le dessin, le sport...

2.1.5 Dimension 5 : existence de règles, avec des usages encadrés, auto-encadrés ou libres

La cinquième et dernière dimension a trait à l'existence ou non des règles, imposées par d'autres - notamment les parents - ou par les adolescents eux-mêmes. Elle permet de nuancer les différents idéals-types d'adolescents déterminés à l'aide des quatre dimensions précédentes. Cette dimension est transversale, car elle influence de manière sous-jacente les usages observés et décrits par les adolescents.

Au sein du groupe A, elle renforce la distinction entre les deux idéals-types des adolescents non intéressés (idéal-type A1) ou hostiles aux médias sociaux (idéal-type A2), qui ne sont par essence pas concernés par ces règles d'utilisation, de celui des adolescents qui ont été fortement marqués voire traumatisés par une expérience vécue en ligne (idéal-type A3), et qui ont en conséquence limiter leurs propres usages, voire supprimer leurs comptes de médias sociaux.

Au sein du groupe B, elle nuance les quatre idéals-types construits (B1, B2, B3 et B4), l'idéal-type B1 présentant une homogénéité frappante sur cette dimension, puisqu'aucun adolescent de cette catégorie n'indique avoir de règles familiales explicites en termes de connexion. Cette dimension est en revanche neutre pour la distinction des idéals-types du groupe C.

La prise en compte de ces cinq dimensions permet donc de déterminer dix idéals-types, résumés chacun en une phrase choisie et issue d'un ou plusieurs entretiens d'adolescents, comme le détaille le tableau 4 ci-après.

Dimension / Idéal-type (ou catégorie)	Dimension 1 : intensité de connexion	Dimension 2 : niveau d'appréciation	Dimension 3 : nature (L, D ou I*)	Dimension 4 : risques perçus	Dimension 5 : existence de règles
A1 : « Être sur les réseaux sociaux, y raconter sa vie, pour moi et pour les autres, je ne vois pas l'intérêt »	-	-	D = I > L	++	Non concernés
A2 : « Je n'aime pas les réseaux sociaux, j'utilise les sms pour parler avec mes amis »	-	--	D = I >>> L	+++	Non concernés
A3 : « J'ai supprimé tous mes réseaux sociaux, ce sont des nids à histoires ! »	-	-	D = I >>> L	+++	+
B1 : « Mes réseaux sociaux, et mon téléphone, c'est toute ma vie »	++++	+++	L = D > I	-	--
B2 : « Avec les réseaux sociaux, je peux être en permanence avec mes amis »	+++	++	L >>> D & I	+	+/-
B3 : « Je suis un gamer, comme mes amis : on n'est pas que sur les réseaux sociaux « mainstream », on s'amuse et on se parle en ligne avec des avatars ou des noms qu'on choisit »	+++	+ / -	D > L & I	+/-	-
B4 : « Grâce aux réseaux sociaux, je peux échanger sur ma passion, rencontrer des gens passionnés comme moi »	++	+ / -	I > D > L	+	+/-
C1 : « Les réseaux sociaux, c'est cool et c'est surtout pratique »	+	+	L > D & I	+	+
C2 : « Je suis allée sur Snap et Insta, comme mes amis y étaient »	+	+	L > D & I	+/-	+
C3 : « J'ai appris à gérer mes réseaux sociaux, j'étais addict au collège »	+/-	+	L = D = I	++	+

* Pour la dimension 3, un classement, selon l'ordre d'importance accordé généralement par les adolescents de chaque idéal-type, est opéré selon la nature des technologies socio-numériques : L = Lien social, I = Information et D = Divertissement.

Tableau 4 : Synthèse des dix idéals-types construits à partir des cinq dimensions identifiées, après l'analyse longitudinale des entretiens des quatre-vingt-trois adolescents rencontrés au sein des lycées R et U.

2.2 De l'hyper-connexion à la (quasi)déconnexion : analyse descriptive des dix idéals-types d'utilisateurs socio-numériques à l'adolescence

Cette partie a pour objectif principal de détailler les dix idéals-types, au sens wébérien du terme, construits à la suite de l'analyse des données collectées en entretien ayant permis de déterminer cinq dimensions d'analyse, comme détaillé dans la partie précédente. Chaque idéal-type est précisément décrit puis analysé au regard de ces cinq dimensions, mais également en tenant compte de différents critères sociologiques : genre, filière d'étude, type d'habitat, environnement socio-économique et culturel de la famille... lorsqu'ils constituent des traits significativement communs.

2.2.1 Les adolescents peu ou pas connectés, les « oubliés » de la société ?

Ces adolescents peu ou pas connectés (groupe A) sont ceux qui ont déclaré en général ne se connecter qu'une ou deux fois par semaine, ne pas avoir (besoin) de smartphone, ou ne pas (plus) avoir de réseaux sociaux. Ils ont en outre exprimé un très faible intérêt ou une défiance importante, un mépris voire un dégoût pour les réseaux sociaux.

Ils sont au nombre de sept, soit un peu plus de 8% de la population étudiée, répartis de manière plutôt égale entre les deux établissements rural/rurbain et urbain. Les filles sont cependant surreprésentées dans ce groupe : seul un garçon, scolarisé au lycée U, correspond à cet idéal-type d'utilisateur socio-numérique.

Les caractéristiques générales et les traits marquants de ces sept adolescents figurent dans les tableaux 5, 6 et 7 ci-après.

A noter que ces adolescents-là sont cependant quasiment absents dans les médias, qu'il s'agisse de magazines grand public, de sujets télévisés ou de dossiers thématiques sur internet : la seule déconnexion qui semble être traitée est celle de la déconnexion à la réalité en raison d'usages excessifs d'écrans (voir revue de presse en Annexe 3).

Ainsi, les recherches sur internet ou bibliographiques effectuées ne m'ont permis de ne trouver que très peu de mentions de ce phénomène : le média Slate.fr a cependant relayé, en 2016, un article du Wall Street Journal s'intéressant aux adolescents qui n'aimaient pas être sur les

réseaux sociaux, à la suite de la parution de l'étude barométrique sur les usages des réseaux sociaux par les adolescents américains du Pew Research Center¹⁹.

Dans le cadre de cette enquête, les adolescents peu, très peu ou pas connectés, voire réfractaires aux technologies socionumériques, expriment alternativement une certaine détresse à voir cette étiquette de « *digital native* » leur être souvent automatiquement attribuée par les générations plus âgées, comme **Robin** (17 ans, Terminale technologique, lycée U) ; ou une certaine fierté comme **Nelly** (17 ans, 1^{ère} professionnelle, lycée R) et **Victoria** (17,5 ans, Terminale professionnelle, lycée R), qui assument pleinement et revendiquent cette attitude réfractaire par rapport aux réseaux sociaux et à l'exposition de soi comme un critère de distinction par rapport aux autres adolescents.

Parmi ces adolescents peu ou pas connectés, on distingue trois idéals-types : ceux qui ne voient pas d'intérêt aux réseaux sociaux, ceux qui y sont réfractaires, voire hostiles, par rapport à tout ce que ces réseaux sociaux représentent pour eux, et ceux qui y ont vécu des histoires compliquées, marquantes voire traumatisantes.

2.2.1.1 Idéal-type A1 : « Être sur les réseaux sociaux, y raconter sa vie, pour moi et pour les autres, je ne vois pas l'intérêt »

Les deux adolescents regroupés dans cette catégorie, une fille et un garçon, scolarisés en classe de Première au lycée U, affichent un intérêt quasiment inexistant pour les réseaux sociaux : s'ils les utilisent tout de même de temps en temps, ils n'expriment ni attrait, ni hostilité vis-à-vis de ces technologies socionumériques.

Ils ont eu un smartphone « très tard », en Seconde ou à la fin de la Seconde, par rapport aux élèves de leur classe « qui avaient un iPhone dès la Sixième ».

Ils ont quelques comptes de réseaux sociaux mais ne s'y connectent que rarement ou très rarement, car ils se sont inscrits quelques mois ou quelques années auparavant « pour tester, pour voir ce que c'était » (Twitter), ou bien encore ont fini par s'inscrire sur Messenger ou sur WhatsApp pour ne pas manquer les informations diffusées, par exemple, sur un groupe de classe pour les cours et les devoirs.

¹⁹ Voir l'article « Comment vivent les adolescents qui refusent les réseaux sociaux » sur www.slate.fr/story/122653/adolescents-refusent-reseaux-sociaux. Et l'enquête 2015 du Pew Research Center : www.pewresearch.org/internet/2015/04/09/teens-social-media-technology-2015/.

Prénom et caractéristiques générales	Traits marquants
Idéal-type A1 « Être sur les réseaux sociaux, y raconter sa vie, pour moi et pour les autres, je ne vois pas l'intérêt »	
Antoine (16 ans, 1 ^{ère} technologique, lycée U) -garçon	Dispose de quelques comptes de réseaux sociaux, mais ne partage pas de contenus, même s'il est passionné de photos
Romane (16 ans, 1 ^{ère} technologique, lycée U) – fille	Dispose de plusieurs comptes de réseaux sociaux, sur lequel elle se définit comme plus observatrice qu'active, n'utilisant que les fonctions de messagerie instantanée des applications

Tableau 5 : Caractéristiques des adolescents regroupés dans l'idéal-type A1

Romane (16 ans, 1^{ère} technologique, lycée U) (voir paragraphe 1.3.3), qui a commencé à aller sur internet vers huit ans pour jouer en ligne et pour ses exposés à l'école, utilise de temps en temps Twitter et WhatsApp, et indique d'emblée ne pas avoir Facebook :

Je ne suis pas sur Facebook parce que je ne suis pas trop du genre "regardez ce que je fais", je suis plutôt introvertie. Je ne vois pas l'intérêt et je n'irais pas raconter des choses sur Facebook. Même pour mettre une photo sur un compte qui ne pourrait être vu que par mes amis, je me poserai 3000 questions "est-ce que je vais la mettre", la trace que ça laisse, ce qu'ils vont en penser. D'ailleurs, je n'ai jamais fait de selfie, je ne prends que les jolis paysages en photo et je les garde pour moi, pour ma famille. Je ne vais pas poster un truc sans réfléchir.

Si **Romane** semble avoir une réflexion importante sur ses pratiques et ce qu'elle serait amenée à publier, son témoignage révèle une forte sensibilité au regard des autres. Cette réflexion est encouragée par ses parents, avec qui elle a déjà beaucoup discuté sur les traces laissées en ligne par les publications ou les partages de photos. Ces réflexions pourraient également être liées à sa faible car récente expérience des réseaux sociaux.

Elle a ainsi créé un compte Twitter lorsqu'elle a eu son premier smartphone quelques mois auparavant, car elle voulait essayer « à la base plutôt pour les tweets marrants ». Elle dispose donc d'un smartphone avec un forfait internet à 5 Go depuis seulement deux mois au moment de l'entretien - elle a eu son premier téléphone portable en Sixième, en raison de l'éloignement de son collègue - et elle en est à la phase où elle « teste la 4G ». Sa dernière connexion avant l'entretien a eu lieu à la pause de 10h pour vérifier que ses absences avaient bien été retirées

sur l'intranet du lycée. Elle insiste longuement sur le temps qu'elle a passé, avec son père, à choisir un smartphone et un forfait internet « pas trop cher ». Quand elle parle d'internet et de réseaux sociaux, de téléphone et de règles de connexion, elle évoque surtout son père, car « il s'y connaît plus », sa mère, auxiliaire de puériculture n'étant pas du tout à l'aise « avec l'informatique », (elle utilise un « smartphone orange de base » et Romane indique « lui donner des cours d'informatique »).

Elle a également créé un compte Instagram, mais « simplement pour voir ». Elle ne le consulte donc jamais, contrairement à Twitter sur lequel elle se définit comme observatrice, étant finalement abonnée à des sites d'information et des comptes « connus » de journaux, de dessinateurs et de quelques youtubeurs « drôles », même si elle précise n'avoir jamais été "fan" de quelqu'un en particulier.

Enfin, elle a créé récemment un compte WhatsApp, en premier lieu pour le groupe de classe : elle raconte ce qu'elle qualifie de « quasiment une guerre » entre les adeptes de Messenger et WhatsApp. Elle a choisi de ne pas prendre Messenger, car son père lui a plutôt recommandé WhatsApp, « plus sécurisé » et qui « protège mieux la vie personnelle » selon son père. Elle utilise WhatsApp avec sa famille, via un groupe créé avec ses frères et son père, ce qui est « plus sympa pour partager les photos » ou se tenir « informés de ce qu'on fait le soir ou le week-end ». Pour elle, WhatsApp est un réseau social à part entière, car il permet de partager des photos et d'échanger avec des proches, mais elle se pose la question de savoir si Pinterest, qu'elle utilise beaucoup, tout comme sa sœur de 14 ans, « pour des tutos » et pour « regarder des trucs de déco ».

Tout comme Romane, **Antoine** (16 ans, 1^{ère} technologique, lycée U) a eu son smartphone - qui était en revanche son premier téléphone comme il habitait « en face de son collège - en Seconde car il ne voyait pas « l'utilité d'en avoir un avant ». Il indique qu'il n'utilise pas de réseaux sociaux, même s'il a un compte sur WhatsApp, sur Google + (avec son mail gmail, qu'il utilise pour contacter ses professeurs au lycée et au conservatoire de musique) et sur Skype, car il ne les considère pas comme des réseaux sociaux, ne les utilisant selon lui que pour des activités de messagerie écrite ou vidéo, avec des proches qu'il connaît. Parmi ses activités en ligne, il cite également YouTube, qu'il n'utilise « pas comme un réseau social », car il ne fait que regarder les vidéos qui l'intéressent, sans regarder les commentaires ni en poster. Mais il précise que même sans réseaux sociaux, il ne se sent pas « coupé des autres » : il utilise beaucoup les SMS avec ses amis, et les mails pour ses activités scolaires et extrascolaires.

Pour lui, refuser d'être sur les réseaux sociaux, comme il le fait, lui permet de se « sentir plus libre » et de « ne pas avoir d'obligations » :

Quand on est sur les réseaux sociaux, on a une sorte d'obligation de regarder, d'être toujours connecté 24h sur 24 et de pouvoir répondre à tout moment à un message. Ça perturbe notre façon de vivre, on est trop focalisés sur ça et on perd un peu de communication autour de soi, on est plus centrés sur les relations qu'on a dans la vraie vie. Ceux qui sont beaucoup sur les réseaux sociaux pourraient faire des choses plus intéressantes à la place. Par exemple, découvrir une nouvelle culture, ou je ne sais pas, pratiquer une activité sportive ou apprendre à faire d'un instrument. Des choses utiles plus tard. Alors que le fait de regarder des réseaux sociaux en continu, ça ne va pas changer la vie, ça ne va pas développer de nouvelles facultés ou d'apprentissages. C'est plus une perte de temps qu'autre chose. Je ne vois pas l'intérêt de raconter sa vie et surtout, de regarder celle des autres sur les réseaux.

Son point de vue semble influencé par l'éducation et l'environnement familial dans lequel il évolue : il indique que ses parents sont peu connectés - surtout son père, sa mère étant un peu plus connectée sur les réseaux sociaux pour son travail mais aussi pour rester en lien avec sa famille, à l'étranger - et qu'ils l'ont toujours encouragé à s'intéresser à « plein de choses en dehors de l'école » et à faire des activités extra-scolaires. Ainsi, il explique qu'il écoute la radio le matin et le soir (France info et FIP), qu'il a une heure de cours de violon et trois heures d'orchestre philharmonique par semaine par semaine, tout en pratiquant le piano une heure et demie tous les jours. A cela s'ajoute la pratique du tennis, de la natation, du karaté et du VTT en forêt le week-end... Il précise également faire du ski à un haut niveau de compétition. Et de conclure en riant : « même si j'avais envie d'aller sur les réseaux sociaux, je ne sais pas quand j'aurais le temps de le faire ! ». Il indique ainsi parler souvent avec ses amis par WhatsApp et SMS mais ne pas avoir vraiment de temps pour aller chez eux et les voir régulièrement en dehors.

Ce qui est intéressant dans le témoignage d'Antoine, c'est qu'il aime faire des photos - il est d'ailleurs déçu du choix de son smartphone car la qualité des photos n'est pas satisfaisante, et il emprunte donc le smartphone de sa mère pour faire de jolies photos - mais n'a pas envie de les partager sur les réseaux sociaux, par exemple sur Instagram. Il trouve notamment « gênant » de partager des photos avec des gens qu'il ne connaît pas et redoute l'utilisation commerciale par la plateforme des réseaux sociaux : « c'est gratuit, mais il y a un coût tout de même ».

Les deux adolescents, regroupés dans l'idéal-type A1 « Être sur les réseaux sociaux, y raconter sa vie, pour moi et pour les autres, je ne vois pas l'intérêt » ont donc en commun d'avoir tout de même des comptes sur les réseaux sociaux et applications utilisées par d'autres adolescents de leur âge, mais de très peu les utiliser, en étant plus observatrice pour Romane, ou en utilisant simplement les fonctions de messagerie instantanée ou vidéo avec des proches pour Antoine. Ils ont en commun de ne pas vouloir s'exposer ou perdre du temps en ligne sur ces plateformes socionumériques. Ils ne les rejettent pas, et ont des vies sociales tout de même actives, préférentiellement hors de ces plateformes socionumériques. Derrière leurs deux discours, les éventuels risques associés à une exposition de soi en ligne se lisent en filigrane. Dans les deux cas, le discours de prévention d'au moins un des parents est présent. Ils adoptent un discours teinté de réserve vis-à-vis des réseaux sociaux, sans pour autant afficher un discours de désamour voire hostile à leur encontre, contrairement aux adolescents du groupe suivant.

2.2.1.2 Idéal-type A2 : « Je n'aime pas les réseaux sociaux, j'utilise les sms pour parler avec mes amis »

Cette catégorie regroupe trois adolescents, deux filles (Julie et Nelly) scolarisées en 1^{ère} professionnelle au sein du lycée R et un garçon (Robin) en Terminale technologique au sein du lycée U (voir tableau 6 ci-dessous). Il s'agit d'adolescents dont les parents sont peu ou très peu connectés mais qui sont généralement entourés de proches (amis, petits amis, frères et sœurs) très connectés : ils sont en désaccord, voire semblent regretter l'intensité de la vie en ligne de ces proches hyperconnectés, estimant qu'elle pourrait nuire à leurs relations en face.

Prénom et caractéristiques générales	Traits marquants
Idéal-type A2 « Je n'aime pas les réseaux sociaux, j'utilise les sms pour parler avec mes amis »	
Julie (17,5 ans, 1 ^{ère} professionnelle, lycée R) – fille	N'a jamais ressenti le besoin d'aller sur les réseaux sociaux
Nelly (17 ans, 1 ^{ère} professionnelle, lycée R) – fille	Ne pas être sur les réseaux sociaux est une marque de distinction par rapport aux autres. Dénonce le côté potentiellement faux ou surfait de ce qui est affiché sur les réseaux sociaux
Robin (17 ans, Terminale technologique, lycée U) – garçon	Se sent en décalage avec sa génération, et l'image d'hyper-connexion et de « digital native » perçue des adolescents par les adultes

Tableau 6 : Caractéristiques des adolescents regroupés dans l'idéal-type A2

Ils tiennent des propos parfois assez hostiles, notamment sur les pratiques de « selfies » diffusés à outrance selon eux et sur le « faux » et le « vide » que ces réseaux sociaux représentent, ou expriment une volonté de se démarquer des autres, affichant avec fierté cette différence (Nelly).

Julie (17,5 ans, 1^{ère} professionnelle, lycée R) n'a par exemple jamais créé de compte de réseaux sociaux, à l'instar de ses parents, qu'elle définit comme très peu connectés :

Je ne comprends pas les gens qui passent toute leur vie sur les réseaux sociaux : je me dis qu'ils n'ont rien à faire dans leurs vies, ils n'ont pas d'autre passion comme moi le cinéma. Je n'aime pas les réseaux sociaux, j'utilise les SMS pour parler avec mes amis. Pareil avec mon petit copain. Je n'ai pas de forfait internet, pas de smartphone, j'ai un téléphone tout simple, juste ce qu'il me faut. Internet, pour moi, c'est pour faire des recherches pour mes devoirs ou le soir, pour télécharger des films.

Elle indique ainsi n'avoir jamais ressenti le besoin d'aller sur les réseaux sociaux, alors que ses amis du collège ne sont pas dans le même lycée qu'elle, puisqu'elle a déménagé en Seconde et a donc dû changer de lycée : elle garde le lien avec eux par sms, car elle ne les voit plus. Son petit copain, avec qui elle est en couple depuis deux ans et demi, habite toujours dans son ancien village, mais « comme il a 19 ans et qu'il a son permis » elle indique qu'ils peuvent se voir régulièrement ».

Lors de l'entretien, Julie s'est ouverte sur sa situation familiale compliquée, en raison d'importants problèmes relationnels avec son beau-père, et a indiqué avoir fait récemment une cure de désintoxication alcoolique. Le cercle amical de Julie semble en outre assez restreint, elle parle d'amis de collège ou de colonie qu'elle ne voit plus. Elle précise se confier, lorsqu'elle a un problème ou qu'elle n'a pas le moral, à sa grande sœur de 19 ans et à son petit ami. Elle passe tout son temps libre à aller au cinéma ou à regarder des films qu'elle télécharge sur internet. Pour elle, qui vient de déménager et qui ne semble pas avoir recréer de cercle amical dans ce nouveau lycée, l'hyper-connexion des autres adolescents de son âge serait un frein à sa sociabilité :

Je me sens assez décalée par rapport aux autres élèves de la classe, ils sont tous très à fond sur les réseaux sociaux, ils s'envoient beaucoup de blagues, de photos, ils ont leurs trucs entre eux et honnêtement, cela ne m'intéresse pas, je n'ai pas envie de me mettre sur les réseaux sociaux pour être dans leurs délires. Ça me va comme ça. Parce qu'on ne partage pas grand-chose, il n'y a personne qui aime le cinéma comme moi, il y en a

qui regardent beaucoup de séries, je sais que ça peut être sympa mais moi, ce que j'aime, c'est le cinéma. Et ce que je n'aime pas, c'est les réseaux sociaux.

Tout comme Julie, **Nelly** (17 ans, 1^{ère} professionnelle, lycée R) revendique une certaine forme de marginalité vis-à-vis des réseaux sociaux : elle évolue dans un milieu familial avec des parents peu connectés même si son beau-père avec qui elle vit (et qu'elle considère comme son père car son père biologique est parti à sa naissance) est surtout connecté pour sa passion, la musique. Mais son petit ami est, selon elle, « hyperconnecté » et les réseaux sociaux sont un sujet de désaccord entre eux :

J'ai pas Twitter, j'ai pas Snap, j'ai pas Instagram. En fait, je n'aime pas les trucs comme ça. Je n'aime pas les photos. Ce n'est pas parce que tu as cinquante « j'aime » sur ta photo de profil que tu es cotée dans la vraie vie. Moi, j'ai de la personnalité, quand je ne suis pas d'accord, je le dis et sur les réseaux sociaux, je le dis, je n'aime pas ça. C'est un sujet où je ne suis pas d'accord avec mon petit copain. Lui, il est sur tous les réseaux sociaux, il a genre six mille amis alors qu'en vrai, il ne parle qu'à trente. Il se moque de moi, pour rigoler, parce que j'ai quatre-vingt-dix amis sur Messenger, pour quand j'ai plus de forfait. Il dit que c'est très peu. Mais je m'en moque, c'est ma famille et ce sont des vrais amis, à qui je parle en vrai... et je m'en moque d'avoir l'air d'avoir beaucoup d'amis ou non. Je n'ai pas besoin de me créer une vie en dehors de ma vie, et d'avoir plein d'amis sur les réseaux sociaux. Ça ne me pose pas de problème. Je suis bien comme ça, je n'aime pas faire tout comme tout le monde.

Pour **Nelly**, ne pas accorder de place aux réseaux sociaux est une manière de se distinguer et de faire valoir sa personnalité, car elle n'est « pas un mouton ».

Ce champ lexical grégaire, reprenant les mots « mouton », troupeau » revient d'ailleurs à plusieurs reprises au cours de son entretien, tout comme chez trois autres adolescents appartenant aux différentes catégories construites : **Victoria** (17 ans, Terminale professionnelle, lycée R), qui a supprimé tous ses réseaux sociaux mais qui est passionnée de musique et qui refuse de céder à la mode des « selfies » et de la publication (voir paragraphe 2.2.1.3 sur l'idéal-type A3, p. 111) ; **Pauline** (17 ans, Terminale professionnelle, lycée R), qui se définit comme « accro à son téléphone et aux réseaux sociaux » (voir paragraphe 2.2.2.1 sur l'idéal- type B1, p. 118) mais qui refuse de suivre les modes notamment vestimentaires ou musicales - elle assume par exemple être fan du chanteur KeenV et du groupe One direction, « considérés comme « neu-neu » par la plupart des gens de [s]on âge » ; **Julie** (16 ans, 1^{ère} S,

lycée U), qui indique avoir « appris à gérer » mais être une « ancienne accro aux réseaux sociaux » (voir paragraphe 2.2.3.3 sur l'idéal-type C3, p. 161).

Julie témoigne ainsi :

Je suis devenue assez accro parce qu'en fait, je m'étais débrouillée pour avoir un assez beau smartphone pour pouvoir avoir Snapchat, etc.... et du coup, je suis vite devenue accro, je suis vraiment tombée en mode mouton dans cette mode, mais énormément...

Le raisonnement de Nelly, contrairement à celui de Pauline, rejoint ceux de Julie et Victoria, qui sont toutes trois dans une phrase de mise à distance, voire de rejet, des réseaux sociaux et de tout ce qu'ils comportent de potentiellement grégaire, chronophage ou détestable.

Dans son témoignage, **Nelly** souligne également l'aspect « faux » des réseaux sociaux, avec l'évaluation sous-jacente des photos qui récoltent plus ou moins de « likes » : elle parle de la « vraie vie » versus cette vie sur les réseaux sociaux, où la popularité et l'appréciation des personnes ne seraient pas tout à fait alignées.

On retrouve cette notion de « fake » ou de « faux » sur les réseaux sociaux dans le témoignage de **Robin** (17 ans, Terminale technologique, lycée U) qui, tout comme les deux adolescentes appartenant à cette catégorie, indique avoir des parents peu connectés, présents uniquement sur des réseaux professionnels (LinkedIn). Robin exprime cependant des positions plus hostiles vis-vis des réseaux sociaux et des pratiques qu'il y observe chez les autres adolescents de son âge :

Pour moi, les réseaux sociaux, c'est vraiment le vide. Je ne suis pas quelqu'un de violent, et je suis assez calme dans la vie. Mais quand je vois des filles qui font des selfies à longueur de journée, avec des duck faces et des tonnes de filtre... En vrai, on ne les reconnaît même pas ! Et c'est triste de voir qu'elles se croient obligées de faire ça, pour plaire aux mecs. Parce que les mecs aussi, c'est presque pire. Ils affichent tout ce qu'ils font, ils se prennent en photo en train de faire des pompes, de la muscu ou des défis très débiles. Des fois, ils se créent des vies. Bon, il y a aussi des filles qui font ça... Mais il y en a qui louent des avions, juste pour prendre des photos et faire croire qu'ils ont pris un jet ! C'est dingue quand même ! Moi, je préfère avoir l'air de vivre une vie normale mais être vrai. J'ai quelques très bons amis, on communique beaucoup par sms car ils savent que je n'aime pas utiliser les réseaux sociaux et les applications comme ça. Ils s'adaptent à moi parce qu'ils m'aiment (rires). Et quelque part, ils comprennent ce que je pense. Ils me disent parfois qu'ils regrettent d'être trop connectés et qu'ils aimeraient arriver à s'en passer comme moi.

Robin revendique ici une vie sociale assez active, avec des sorties régulières avec son groupe d'amis, composé de garçons et de quelques filles, qu'il connaît depuis le collège. Mais si Robin rejette sans ménagement les réseaux sociaux et ce qu'ils représentent, contrairement à Nelly, il semble souffrir à certains moments d'être en décalage avec sa génération dite « digital native », car au-delà des réseaux sociaux, c'est l'ensemble des technologies numériques qui ne l'attire pas, ce qu'il n'assume pas devant certains adultes, comme ses professeurs enseignant l'informatique et les systèmes d'information :

Cela peut paraître un peu paradoxal, en fait, parce que je suis en filière technologique. Mais je ne suis pas du tout attiré par les réseaux sociaux et par tous ces outils, par tout ce qui se fait en ligne. J'ai choisi de faire [une filière technologique] parce que j'aime beaucoup les maths et que je voulais avoir des cours plus pratiques. Parce que j'aimerais travailler dans le développement durable, être urbaniste ou concepteur... Je sais que je vais devoir me mettre à des outils informatiques, mais je me dis que si c'est pour faire quelque chose qui me plaît, ma passion, cela pourrait passer, je me forcerai. J'espère en tout cas, parce que j'ai honte d'être comme ça parfois, les profs ne comprennent pas qu'à seize ou dix-sept ans, on n'aime pas ce genre de choses.

Ainsi, Julie, Nelly et Robin ont en commun de privilégier des relations hors des réseaux sociaux avec leurs amis et leurs proches, en affichant une hostilité plus ou moins importante vis-à-vis des pratiques qu'ils observent chez les autres adolescents de leur âge. S'ils évoquent un certain nombre de travers liés selon eux à ces technologies siconumériques, le fait qu'ils ne soient pas ou très peu connectés via les réseaux sociaux n'est pas lié aux potentielles embrouilles vécues par les deux adolescentes du dernier idéal-type de ce groupe, embrouilles qui les ont poussées à se déconnecter de leurs vies en ligne et des réseaux sociaux.

2.2.1.3 Idéal-type A3 : « J'ai supprimé tous mes réseaux sociaux, ce sont des nids à histoires ! »

Cette catégorie regroupe deux adolescentes, toutes deux scolarisées au sein du lycée R : elles ont rencontré des problèmes en ligne qui les ont suffisamment marquées pour leur faire interrompre leurs vies relationnelles en ligne (voir tableau 7). Si elles ne représentent qu'un faible pourcentage des adolescents interrogés, leurs cas sont particulièrement intéressants à étudier, car riches d'enseignements et illustrant parfaitement de nombreuses situations observées et recueillies sur Net Écoute, la ligne d'écoute, d'aide et de conseils de l'association e-Enfance.

Prénom et caractéristiques générales	Traits marquants
Idéal-type A3 « J'ai supprimé tous mes réseaux sociaux, ce sont des nids à histoires ! »	
Victoria (17 ans, Terminale professionnelle, lycée R) – fille	A été marquée par plusieurs incidents en ligne dont des embrouilles qui l'ont poussée à supprimer tous ses comptes de réseaux sociaux
Clara (17,5 ans, Terminale professionnelle, lycée R) – fille	A supprimé tous ses comptes de réseaux sociaux à la suite d'embrouilles et de (cyber)harcèlement, à l'exception de Snapchat qu'elle conserve pour surveiller les activités en ligne de son petit copain

Tableau 7 : Caractéristiques des adolescents regroupés dans l'idéal-type A3

Entre ses 12 ans et ses 14 ans, **Victoria** (17 ans, Terminale professionnelle, lycée R) a subi deux piratages de comptes sur Facebook et a été mêlée à une histoire via Facebook entre son cousin, sa petite amie et un ami de son cousin, ce qui l'a poussée à supprimer son compte Facebook et à ne plus s'inscrire sur aucun réseau social. Au-delà de ces mésaventures qui semblent l'avoir particulièrement marquée, Victoria développe une réflexion sur l'excès d'exposition de soi et l'éloignement avec la « vraie vie » qui prédomine sur les réseaux sociaux, et qu'elle associe avec un gain de maturité de son côté :

Les réseaux sociaux, c'est vraiment des nids à histoires. Et je n'aime pas étaler ma vie, je suis quelqu'un de très pudique. Ma vie ne regarde que moi, je déteste qu'on soit au courant de mes faits et gestes donc je ne vois pas l'intérêt pour moi d'avoir des réseaux sociaux. Déjà, tous les comptes que j'ai pu avoir, ils ont été piratés. Et puis j'avais eu des histoires, notamment avec mon cousin, et c'est après ça que je me suis dit "pff, les réseaux sociaux...". En fait, c'est là que j'ai commencé à mûrir et à me dire que les réseaux sociaux, pff... ça n'avait pas de sens et c'était plus pour faire des histoires et se montrer. Ce n'est pas réel et je préfère rester dans la vraie vie.

Cependant, Victoria concède que son refus d'être sur les réseaux sociaux peut l'amener à passer à côté de certaines informations et actualités, mais que l'accès au compte Facebook de son ex-petit copain (dont elle vient de se séparer après cinq ans de relation) l'aidait à pallier ce désagrément :

Même si parfois, ça complique les choses, car je ne suis pas ce qui se passe sur les réseaux sociaux et je peux manquer des choses. Avant, j'avais un copain et justement,

pour être au courant de ce que faisait un artiste que j'apprécie, je regardais via son compte Facebook à lui. J'avais ses codes et je regardais si un de mes artistes sortait un album ou pas, ses concerts. C'était pour être à la page parce que maintenant, y a plus trop d'affiches, de ventes, tout est fait par les réseaux sociaux et internet en général

Victoria, qui a donc eu un compte Facebook pendant deux ans, en Cinquième et en Quatrième, rentre ensuite dans le détail de « l'embrouille » qui a éclaté avec son cousin, dont elle est très proche, et son entourage :

On est un peu comme des frères et sœurs avec mon cousin, même s'il habite loin, il faut 35 minutes en voiture et ce n'est pas pratique en transports en commun. Il sortait avec une fille, Camille, et il me l'a présentée. On est devenues amies, on n'avait qu'un an d'écart. Moi j'avais 14 ans, elle 13 et mon cousin 16. Mon cousin avait un copain avec je m'entendais bien et on formait un petit groupe de quatre. Mais mon cousin était devenu jaloux de son pote, car sa copine lui parlait tout le temps de lui, quand elle lui envoyait un message, elle lui parlait de lui, etc... Il est devenu très jaloux et il s'est séparé d'elle. Je ne sais pas si son pote voulait vraiment être avec Camille mais mon cousin était très jaloux de la relation qu'ils avaient. Moi, j'ai pris la défense de Camille, parce qu'en fait, au lieu d'aller lui parler, directement sur Facebook, il s'est mis en mode célibataire. J'en ai parlé avec mon cousin et je me suis disputée très sévèrement avec lui, parce que je trouvais ça injuste... Comme c'était une bonne copine, elle pleurait au téléphone, elle disait qu'elle l'aimait et qu'elle ne comprenait pas, parce qu'il ne lui avait rien dit. Après, il y a eu d'autres histoires avec mon cousin et j'ai compris que c'était son pote qui avait été raconter des conneries. Il me semble que c'est l'ex du pote qui avait dit des trucs et il a dit que c'était moi qui l'avais dit à mon cousin. Donc mon cousin a cru son pote, et avec l'histoire de l'ex qui s'est emmêlée dedans, je me suis engueulée avec lui. Tout ça, c'était une histoire via Facebook, par messages. Parce qu'en fait, j'ai commencé à leur parler par Facebook, c'est une amitié qui s'est développée par Facebook, je ne les avais jamais vus en vrai. Son pote, je ne l'ai jamais vu en vrai, Camille, je ne suis plus sûre... Et du coup, j'ai coupé les ponts avec ces deux personnes, j'ai arrêté de leur parler et de toute façon, j'ai supprimé mon compte FB juste après. Et je me suis expliquée avec mon cousin, parce que toute cette embrouille était partie d'une confusion.

Pendant cette période où elle utilisait Facebook, **Victoria** a en fait eu plusieurs comptes successifs, car avant cette « embrouille », elle a subi des piratages de son compte, sans qu'elle comprenne pourquoi, car elle assure n'avoir jamais donné ses codes :

La première fois, je parlais avec le meilleur ami de mon ex-petit copain, je suis allée me faire couper les cheveux et quand je suis revenue, il y avait plein de fenêtres ouvertes, et il y avait un gars qui disait "ça te dit un plan à trois ?". Et le pirate était allé sur le compte de mon petit copain en mettant son statut « célibataire » et en publiant plein de trucs. Je n'ai jamais su qui c'était. J'ai appelé mon père en panique, qui est monté dans ma chambre, je me suis fait engueuler car il ne voulait pas que j'ai Facebook., j'avais créé mon compte quand j'avais douze ans, sans le dire à mes parents parce que je n'avais pas le droit... Finalement, mon père m'a aidée à bloquer et à supprimer mon compte. Et ça a été au collège parce que c'était les vacances, et que les gens m'ont crue que j'avais été piratée, j'étais soulagée... Parce que j'écrivais à mon meilleur ami en parallèle et que le pirate écrivait très vite en même temps, donc ça ne pouvait pas être moi. Et la deuxième fois où j'ai été piratée sur Facebook, j'avais recréé un compte beaucoup plus sécurisé avec une copine après le piratage de mon premier compte, parce que c'était le seul moyen de parler à mon petit copain à l'époque. On est restés presque cinq ans ensemble, ça vient seulement de se terminer. On avait 12 ans et je n'avais pas de portable. Mon seul moyen de communiquer avec lui en dehors du collège, c'était via le téléphone de ma copine qui m'avait aidée à créer mon deuxième compte Facebook, c'était la seule de mes copines à avoir un téléphone portable. Lorsque mon compte a été piraté, ça a posé un lapin à mon petit copain car je n'ai pas pu le prévenir que je partais chez ma grand-mère, comme j'étais très choquée par le piratage, mes parents ne voulaient pas me laisser seule pendant les vacances scolaires, ils ne voulaient pas que je m'effondre, que je reste toute seule.

Ce dernier épisode l'a particulièrement marquée, d'autant plus qu'elle n'a plus eu, pendant plusieurs mois, de moyen de communication facile avec son petit copain. Mais comme **Nelly** (voir paragraphe précédent sur l'idéal-type A2), il y a finalement aujourd'hui chez Victoria une satisfaction voire une volonté de se distinguer des autres, de ne pas suivre et de ne pas faire ce que tous les autres font :

J'ai compris que je n'avais pas besoin des réseaux sociaux. C'est bête à dire mais j'aime pas du tout faire comme les autres. Et quand je vois les gens qui se prennent tous en photo et font tous la même chose pour exister, je n'aime pas, ça donne l'impression

d'être un mouton. J'ai l'impression qu'on n'a pas besoin de ça pour exister, pour avoir des relations. Même si j'ai du mal à aller vers les autres, quand je commence à parler avec quelqu'un, j'arrive bien à entretenir la conversation, je suis très socia[b]le.

Si **Victoria** n'a aujourd'hui plus aucun compte de réseau social ou d'application en ligne, **Clara** (17,5 ans, Terminale professionnelle, lycée R) a quant à elle supprimé ses comptes Facebook, Twitter et Instagram, en raison de la jalousie de son petit copain et à la suite d'une diffusion massive de rumeurs à connotation sexuelle sur elle, mais a gardé Snapchat, qu'elle utilise avec ses quelques amies filles proches, mais aussi avec quelques membres de sa famille et son petit copain, pour « contrôler ce qu'il y fait » :

La confiance, c'est dur, surtout ma génération. Avant, les filles n'étaient pas si dévergondées, elles n'ont plus honte de rien, elles vont voir les garçons et leur demandent leurs numéros, qu'il soit en couple, marié ou avec des enfants. J'ai confiance en lui mais pas dans les autres filles. Donc quand il me dit qu'il est dehors, je lui dis "je veux un Snap". Il pète un câble mais il le fait, parce que plus jaloux que lui, il n'y a pas.

Avant d'être la cible des rumeurs de masse sur sa sexualité, **Clara** avait plus de sept mille amis sur Facebook : « j'acceptais tous ceux qui me demandaient, pour dire que j'ai sept mille amis ». Ce qui générait des disputes avec son petit copain, avec qui elle est depuis deux ans et demi, car il ne « supportait pas que [s]es photos ne soit likées que par des garçons. Et il y en avait pas mal comme j'avais sept mille amis ».

Sa décision de se retirer de la quasi-totalité des réseaux sociaux, à l'exception de Snapchat qu'elle utilise en fait comme une messagerie instantanée et un moyen de contrôle de son petit ami, est lié à un incident avec un jeu sur téléphone :

Star Pack, c'est un jeu avec quatre photos qui représentent un mot pour faire deviner qui c'est. Il y a des gens du lycée qui l'ont fait sur moi, en mettant un legging, un préservatif, une cigarette et les chaussures que je portais quand j'étais en Seconde. Et quelqu'un a mis la capture d'écran du jeu sur Twitter. J'ai su c'était qui, et ça s'est réglé avec la CPE. Je suis allée la voir parce que c'était soit ça, soit ça partait loin. Avant d'aller la voir, j'avais dit à la fille " si tu ne t'arrêtes pas, paix à ton âme" et la fille avait dit qu'elle allait porter plainte. La fille a eu un avertissement oral, comme elle s'était déjà attaquée à d'autres filles timides, calmes parce qu'elle se croit au-dessus. Je pense qu'elle a voulu tester mes limites, ou passer un cran au-dessus.

Si ce jeu et la diffusion de la capture d'écran sur Twitter ont été l'élément déclencheur de son retrait de sa « vie publique » sur les réseaux sociaux, **Clara** explique également avoir été la cible de nombreuses rumeurs en raison de sa réputation de « fille facile », rumeurs qui ont même dégénéré en bagarre et règlement de compte :

On était à la gare, j'étais avec des potes à moi de la cité où j'habitais avant, on était une quinzaine et j'étais la seule fille, et une fille que je ne connaissais pas est arrivée et m'a insultée de pute. Je suis devenue rouge et je lui ai dit "soit t'enlèves, soit tu vas regretter tes paroles". Elle m'a dit "j'enlève pas" et elle a commencé à dire qu'elle avait des amis qui me connaissaient et qui savaient par les réseaux sociaux tout ce que je faisais, que j'étais une fille facile. Donc c'est parti en cacahuète et je me suis battue avec elle. Comme j'avais le dessus, ses cinq copines sont venues, elles étaient à six sur moi et comme j'avais un couteau, je me suis défendue. Elle est restée dans le coma mais il n'y a pas de plainte, parce qu'elle savait que si une plainte aurait été mise... Je suis en sursis 4 ans, il y a eu un jugement et à la moindre erreur, c'est maison de correction jusqu'à mes 18 ans.

A noter que les propos de Clara sont systématiquement empreints de violence : elle évoque un grand nombre d'embrouilles et de bagarres qui ont manqué de dégénérer, avec des armes blanches, des passages au poste de police et des nuits de garde à vue. Elle dépeint en parallèle un climat familial violent, notamment avec son père, une vie pendant quelques années en foyer. Pour elle, internet est synonyme de conflits et de problèmes, et les réseaux sociaux sont synonymes de kidnapping. Sa représentation d'internet et des réseaux sociaux est en fait très orientée par sa propre expérience et celle de ses proches, puisqu'elle indique penser au kidnapping quant au sujet des réseaux sociaux, car sa cousine échangeait sur Instagram avec un garçon « qu'elle ne connaissait absolument pas » et qui lui a donné rendez-vous dans un parc pour la rencontrer. Elle serait tombée dans un guet-apens, se serait fait kidnapper, séquestrer puis violer par six garçons lorsqu'elle avait quinze ans.

Et Clara de conclure :

Les réseaux sociaux, cela ne m'intéresse plus du tout. J'y suis allée à un moment, parce que ça m'apportait quelque chose, j'étais contente de dire que j'avais tant d'amis sur Facebook, tant de followers sur Twitter et sur Instagram. Ça n'apporte que des problèmes, ça engrène tout le monde, et c'est tellement facile de traiter les gens quand ils ne sont pas en face. Alors, je n'y suis plus. Parce que ça ne m'intéresse plus, mais aussi parce que ça rendait mon copain trop jaloux et que c'est que des histoires. Alors ce n'est pas parce que je n'y suis plus que ça s'arrête, ça, c'est sûr, je sais qu'il y a des

gens qui continuent à me faire ma réputation. Mais je ne le vois pas, et heureusement pour eux. Je m'en tape complet, et ça ne m'atteint pas du tout. Si ça les amuse...

Le témoignage de Clara est parfois un peu paradoxal : la violence, liée à la défense de son honneur, les propos qu'elle tient sur les autres filles « allumeuses » et « extrêmement violentes entre elles » (auxquelles elle s'assimile ou s'en distingue selon les moments de l'entretien), tranchent avec l'apparent recul qu'elle déclare à propos de son retrait des réseaux sociaux.

Elle semble cependant consciente que ce retrait n'a rien arrêté. Lors de leurs entretiens, plusieurs camarades de classe de Clara m'ont spontanément parlé d'elle quand j'ai évoqué les histoires qui pouvaient dégénérer sur les réseaux sociaux : ils ont confirmé que les rumeurs continuaient à circuler, même si Clara n'était plus dessus, tout en insistant, sur le fait que selon eux, Clara entretenait les choses en continuant à provoquer les gens avec sa sexualité, sans trop comprendre pourquoi ou pressentant qu'il devait y avoir des « choses compliquées dans sa vie derrière ».

Les témoignages de **Victoria** et **Clara**, même s'ils sont très contrastés, montrent chacun à leur manière comment les mésaventures ou incidents survenant sur les réseaux sociaux peuvent atteindre les adolescents victimes de cyber-malveillance (piratage) et d'embrouilles en ligne, par des proches ou non, et conduire à un arrêt total ou quasiment total de la fréquentation des plateformes socionumériques, seule solution trouvée (et qui pourrait sembler radicale) par ces deux adolescentes pour se protéger. Le chapitre 4 sera intégralement dédié à l'analyse de ces dynamiques d'embrouilles et à leur décryptage.

Pour conclure sur les idéals-types des adolescents peu ou pas connectés (groupe A), qui sont très variés, il apparaît qu'il est intéressant d'approfondir dans chacun des témoignages les raisons de ce faible usage des réseaux sociaux.

Les points communs sont à rechercher dans l'environnement familial, et notamment les parents, qui apparaissent également assez peu connectés (adolescents aux idéals-types A1 et A2) et dans les expériences marquantes et parfois traumatisantes vécues précédemment, notamment au collège, sur les réseaux sociaux (idéal-type A3).

La plupart de ces adolescents font état d'autre part d'une vie sociale importante, nullement entachée par la quasi-absence des réseaux sociaux dans leurs quotidiens, en raison de relations sentimentales avec des petits amis (la majeure partie des adolescents du groupe A étant des filles, à l'exception d'un garçon), d'une intense activité extra-scolaire et d'une préférence marquée pour voir leurs proches « dans la vraie vie ».

2.2.2 Les adolescents « hyperconnectés », des nuances derrière la réalité du mythe

Les 48 adolescents dits « hyperconnectés » qui composent ce groupe B, ont en commun de déclarer une intensité de connexion très importante, en termes de temps passé derrière les écrans, sur internet et les réseaux sociaux (« tout le temps », « en continu », « dès que je peux »). Ils sont issus de manière à peu près égale des lycées U et R, avec une légère surreprésentation du lycée U (54%), mais il existe une hétérogénéité dans la répartition entre les quatre idéals-types (B1, B2, B3 et B4) qui composent ce groupe, comme développé dans les sous-paragraphes suivants.

Ce groupe B apparaît comme très majoritairement féminin, quasiment aux deux tiers (31 filles sur les 48 adolescents, soit 65%), mais cette proportion correspond en fait à celle de l'ensemble de la population enquêtée (féminine à 68%).

Il convient enfin de noter que la majorité des adolescents qui rencontrent et tissent des liens avec des personnes rencontrées en ligne font partie de ce groupe B : ils représentent 65% des adolescents qui développent une vie en ligne importante, mais généralement en raison d'un intérêt spécifique, par exemple les jeux vidéo pour l'idéal-type B3 (voir paragraphe 2.2.2.3, p.142).

Le travail de recherche mené ici montre que si ces adolescents du groupe B représentent près de 58% de la population étudiée (48 adolescents sur les 83 rencontrés), et qu'ils sont donc majoritaires, il ne s'agit clairement pas une majorité écrasante, telle que la société, notamment à travers les médias, le véhicule avec une image systématique d'adolescents ultra-connectés, accros à leurs portables et coupés du monde (voir revue de presse en Annexe 3).

Ce résultat vient donc partiellement à l'encontre de ce mythe de l'adolescent ultra-connecté : si cette idée reçue est en partie fondée dans la réalité, ce travail vient nuancer les usages et les visages de ces adolescents très connectés et loin d'être déconnectés du monde dit « réel ».

2.2.2.1 Idéal-type B1 : « Mes réseaux sociaux et mon téléphone, c'est toute ma vie »

Il s'agit ici d'une catégorie regroupant seize adolescents très connectés qui se désignent la plupart du temps eux-mêmes comme « accros aux réseaux sociaux » (voir tableau 8 ci-après). Le premier constat est que cette catégorie est **exclusivement féminine et majoritairement urbaine** (12 adolescentes sur 16 sont scolarisées au sein du lycée R).

Prénom et caractéristiques générales	Traits marquants
Idéal-type B1 « Mes réseaux sociaux et mon téléphone, c'est toute ma vie »	
Auxane (16 ans, 2 ^{nde} , lycée R) – fille	Vie en ligne intense reflet de sa vie sociale hors ligne. N'envisage pas de pouvoir passer plus de quelques heures sans son téléphone portable
Célia (17,5 ans, Terminale technologique, lycée U) – fille	Vie en ligne intense reflet de sa vie sociale hors ligne
Farah (17 ans, 1 ^{ère} professionnelle, lycée R) – fille	A une vie en ligne beaucoup plus intense que sa vie hors ligne (souffre d'un manque de lien dans sa vie quotidienne)
Harmonie (16 ans, 2 ^{nde} professionnelle, lycée R) – fille	Vie en ligne intense reflet de sa vie sociale hors ligne. Aucune règle de connexion spécifique dans sa famille
Héloïse (17 ans, Terminale ES, lycée U) – fille	Vie en ligne intense reflet de sa vie sociale hors ligne. Règles de connexion pour le sommeil (père)
Julie (17 ans, 1 ^{ère} professionnelle, lycée R) – fille	Vie en ligne intense reflet de sa vie sociale hors ligne. Pratique des activités extra-scolaires
Margot (16 ans, 1 ^{ère} S, lycée U) – fille	Vie en ligne intense reflet de sa vie sociale hors ligne. Ne perçoit aucun risque lié aux réseaux sociaux
Marjorie (18,5 ans, Terminale Professionnelle, lycée R) – fille	Vie en ligne intense reflet de sa vie sociale hors ligne. Ne pratique aucune activité extra-scolaire
Mona (18,5 ans, Terminale S, lycée R) – fille	Vie en ligne intense reflet de sa vie sociale hors ligne. Pratique des activités extra-scolaires
Morgane (16 ans, 2 ^{nde} , lycée R) – fille	Vie en ligne intense reflet de sa vie sociale hors ligne
Morgane (16 ans, 1 ^{ère} générale, lycée R) – fille	Vie en ligne intense reflet de sa vie sociale hors ligne
Nina (16,5 ans, 1 ^{ère} Professionnelle, lycée R)	A une vie en ligne beaucoup plus intense que sa vie hors ligne (souffre de la rupture récente avec son ex-petit ami)
Noémie (16,5 ans, 1 ^{ère} professionnelle, lycée R) – fille	A une vie en ligne beaucoup plus intense que sa vie hors ligne. Consciente d'être « enfermée » dans sa vie en ligne
Pauline (17 ans, Terminale professionnelle, lycée R) – fille	A une vie en ligne beaucoup plus intense que sa vie hors ligne (souffre d'un manque de lien dans sa vie quotidienne)
Rosie (16 ans, 1 ^{ère} technologique, lycée U) – fille	A une vie en ligne beaucoup plus intense que sa vie hors ligne (lien avec son pays d'origine)
Tayma (16 ans, 2 ^{nde} professionnelle, lycée R) – fille	A une vie en ligne beaucoup plus intense que sa vie hors ligne (souffre d'une vie familiale compliquée et s'ennuie chez elle). Ne perçoit aucun risque lié aux réseaux sociaux

Tableau 8 : Caractéristiques des adolescents regroupés dans l'idéal-type B1

Le sous-paragraphe suivant « Précisions sur la construction de l'idéal-type B1 au regard de sa composition exclusivement féminine [...] » (voir p. 123) est dédié à ce point, pour déterminer dans quelle mesure la construction de la catégorie a pu apporter un biais au regard de ce caractère exclusivement féminin.

S'agissant du caractère majoritairement rural de cet idéal-type B1, l'analyse présentée dans la première partie de ce chapitre, au sujet des équipements socio-numériques mis à disposition des adolescents rencontrés, parfois après négociations (voir paragraphes 1.2 et 1.3.1 du présent chapitre, p. 72 et 78), pourrait à nouveau être convoquée : les adolescentes du lycée R vivant dans des villes et villages assez éloignés de leur lycée et à distance de leurs camarades de classe et de leurs amis - en termes de temps de trajet en transports en commun - parviennent à maintenir le lien avec eux grâce à leurs téléphones portables et à leurs réseaux sociaux, se voir physiquement étant conditionné au fait de trouver un moyen de locomotion dépendant souvent des parents ou d'un membre de leur famille (le maillage du territoire par les bus étant insuffisant géographiquement et en termes d'horaires et de fréquence). Il est dès lors compréhensible que, pour des adolescentes accordant de l'importance aux relations avec leurs pairs, soucieuses de maintenir le lien avec eux, les outils et technologies - essentiellement leurs téléphones portables et les plateformes des réseaux sociaux - qui leur permettent de rester en contact avec eux, malgré l'impossibilité réelle de se voir physiquement, soient « toute leur vie » et qu'elles s'en déclarent « accro ».

En considérant les autres traits communs des adolescentes composant cet idéal-type B1, il apparaît ensuite une forte homogénéité sur les dimensions 4 et 5 d'analyse : la perception de risques éventuels liés à l'usage des réseaux sociaux et l'existence ou non de règles spécifiques à l'usage des écrans et des réseaux sociaux.

Concernant la **perception d'éventuels risques liés à l'usage des réseaux sociaux**, la plupart des adolescentes de cet idéal-type B1 ne perçoivent que maximum un ou deux risques éventuels liés à internet et aux réseaux sociaux, essentiellement en raison de problèmes de diffusion de photos et d'image, en lien avec la protection des données personnelles et la réputation. Deux d'entre elles ne perçoivent aucun risque : **Tayma** (16 ans, 2nde professionnelle, lycée R) et **Margot** (16 ans, 1^{ère} S, lycée U). Cependant, l'ensemble des adolescentes se déclarent tout de même vigilantes, arguant qu'elles font « attention », supprimant un contact non ajouté s'il paraît « bizarre » ou tient des propos, sexuels ou non, « qui choquent ». C'est notamment le cas de

celles qui indiquent avoir déjà rencontrer des amis en ligne (voir paragraphe « Variations observées au sein de l'idéal type B1 » p. 126).

Concernant la dimension 5 d'analyse, il n'existe **aucune règle de connexion spécifique dans leurs cercles familiaux** pour l'ensemble des adolescentes de l'idéal-type B1. Il convient de préciser que si trois adolescentes évoquent quelques règles liées aux usages de leurs écrans et réseaux sociaux, elles ne sont pas ou plus en vigueur au moment des entretiens : la limitation des écrans avant les devoirs chez **Farah** (17 ans, 1^{ère} professionnelle, lycée R) n'est pas contrôlable en raison des activités professionnelles de ses parents ; pour **Héloïse** (17 ans, Terminale ES, lycée U), l'arrêt des écrans après 21 heures pour qu'elle ait un bon sommeil est préconisé par son père, une semaine sur deux chez son père (ses parents étant séparés) mais reste théorique car n'est pas suivi dans les faits ; et **Margot** (16 ans, 1^{ère} S, lycée U) mentionne la règle de l'obtention du premier téléphone portable à 15 ans, qui est dès lors révolue pour elle et pour sa sœur cadette la plus proche, qui vient d'avoir 15 ans et est, selon elle, encore « plus addict » qu'elle. Il est à noter qu'**Harmonie** (16 ans, 2^{nde} professionnelle, lycée R), qui indique qu'il n'existe aucune règle chez elle, précise que le forfait internet de 50 Mo associé à son *smartphone* limite forcément son temps d'écran, même si elle essaie de trouver un réseau Wifi pour se connecter, le plus souvent possible.

Au sujet des forfaits internet à disposition des adolescentes sur leur téléphone, il est intéressant de noter que si la moitié d'entre elles disposent de forfaits de données supérieur à 20 Giga octets ou illimités, l'autre moitié disposant de forfaits très limités (50 ou 100 Méga octets), cette caractéristique est très marquée socio-démographiquement : seule une adolescente du lycée U, issue d'un milieu défavorisé, dispose d'un forfait important de données internet (les trois autres, issues de milieux favorisés ou des classes moyennes, ont des forfaits à 50 Mo) ; toutes les autres adolescentes disposant d'un forfait important ou illimité de données internet sont scolarisées au sein du lycée R, qu'elles soient issues de milieux défavorisés ou des classes moyennes (une seule est issue d'un milieu favorisé). Ce constat s'inscrit en cohérence avec les résultats présentés dans la première partie de ce chapitre sur une forme de compensation d'un éloignement géographique perçu ou réel, en raison de la dépendance de locomotion de ces adolescents vis-à-vis de leurs parents ou autres membres de leur famille (voir paragraphes précédents 1.2 et 1.3.1 du présent chapitre, p. 72 et 78).

Il convient de préciser ici que l'analyse comparée de l'âge de premier accès à internet et aux réseaux sociaux, entre les adolescentes regroupées dans cet idéal-type B1 et par rapport à l'ensemble des adolescents rencontrés, ne permet de dégager aucun constat général ou trait

commun. En revanche, les premiers réseaux sociaux qu'elles citent à la question de savoir quels réseaux sociaux elles utilisent le plus, sont des réseaux sociaux « mainstream », permettant à la fois d'échanger et de s'occuper (voir paragraphe 1.3.1 du chapitre 3 présentant l'idéal-type 1 « Echanger, s'occuper et s'exposer » des réseaux sociaux, p. 192) : Snapchat et Facebook (associé à Messenger) pour cinq d'entre elles, et Instagram pour trois d'entre elles. Les trois dernières adolescentes de cet idéal-type B1 citent en premier lieu Twitter, mais qu'elles n'utilisent principalement que pour parler avec leurs amies les plus proches, avec sa fonctionnalité de messagerie privée.

Enfin, en termes de caractéristiques socio-démographiques plus générales, par rapport à l'ensemble des adolescents interrogés, ces adolescentes évoluent plus majoritairement dans des milieux défavorisés (5 adolescentes sur 16) ou appartenant à la classe moyenne (9 adolescentes sur 16), deux adolescentes seulement, scolarisées au sein du lycée U, étant issues de milieux plutôt favorisés (parents cadres ou professions libérales supérieures).

En considérant de manière plus approfondie l'environnement familial dans lequel évolue ces adolescentes, elles sont plus nombreuses par rapport à l'ensemble des adolescents interrogés à évoluer dans une famille au sein de laquelle leurs parents sont toujours ensemble (62,5% pour l'idéal-type B1, versus 58% pour l'ensemble des adolescents interrogés). Mais pour près de la moitié d'entre elles (7 adolescentes sur 16 soit 44%), la relation avec au moins l'un de leurs parents ou beaux-parents avec qui elles vivent est dégradée voire très dégradée ou coupée, ce qui est très au-dessus des 18% observés chez l'ensemble des adolescents rencontrés. Ce trait commun pourrait expliquer, chez les adolescentes concernées, une connexion très importante sur les réseaux sociaux, qui joueraient un rôle d'échappatoire à une situation familiale difficile à vivre au quotidien et/ou source de souffrance. **Noémie** (16,5 ans, 1^{ère} professionnelle, lycée R) le formule d'ailleurs très explicitement : elle est consciente de son enfermement mais ne fait rien pour en sortir pour le moment car « c'est une bonne chose pour le moment d'être enfermée, mais il faudra bien que j'en sorte ».

Précisions sur la construction de l'idéal-type B1 au regard de sa composition exclusivement féminine : discussion autour d'un éventuel biais introduit par cette construction

Il pourrait être objecté qu'un biais sur la composition de cet idéal-type B1, exclusivement féminin, aurait pu être introduit par la manière dont a été construite cette catégorie.

Il convient donc de revenir sur cette construction : il n'a pas été question de s'arrêter aux déclarations des adolescents qui indiquaient eux-mêmes être « accro aux réseaux sociaux », certains adolescents pouvant utiliser des termes exagérés ou peu mesurés pour décrire une réalité moins extrême... Au-delà des auto-déclarations sur leurs côtés « accro aux réseaux sociaux », trois autres facteurs principaux ont été considérés, pour distinguer cet idéal-type B1 des autres idéals-types constituant ce groupe B : tout d'abord, en lien avec la dimension 1 d'analyse, le sentiment personnel des adolescents interrogés vis-à-vis de l'importance de leurs temps de connexion, ainsi que celui de leur entourage proche, et la dernière connexion en date au moment de l'entretien.

Ces adolescents ont en effet tous indiqué être « tout le temps » connectés et que cela faisait ou avait fait l'objet de remarques *a minima*, voire un sujet de tension ou de conflit avec un membre de leur famille, qu'il s'agisse de leurs parents, d'un grand frère ou d'une grande sœur, voire d'amis proches.

Pour **Margot** (16 ans, 1^{ère} S, lycée U), qui indique « passer [s]a vie » sur les réseaux sociaux et sur son téléphone, le temps passé sur son smartphone a été un sujet de tension lorsqu'elle était en Troisième, ses parents ayant fixé la règle qu'elle n'ait pas de téléphone portable, donc de smartphone, avant 15 ans. Elle reconnaît aujourd'hui que c'était une « bonne règle », car leur argument principal, au-delà de la proximité du collègue et donc du faible besoin de posséder un téléphone portable, était qu'elle y passerait « toute sa vie » : « et ils avaient raison au final, j'ai longtemps demandé et sur le coup, je n'étais pas contente mais je trouve qu'ils ont eu raison de fixer cette règle ». Outre les remarques régulières de ses parents, à son adresse mais également à celle de sa petite sœur de 15 ans, qui passe beaucoup de temps sur Facebook et surtout sur YouTube (plus qu'elle, précise-t-elle), Margot indique pendant son entretien qu'une de ses amies proches lui a également dit la veille qu'il fallait qu'elle arrête les réseaux sociaux car elle y passait trop de temps. Margot précise y avoir réfléchi mais s'être dit qu'elle allait y revenir très vite donc qu'elle ne voyait pas bcp d'intérêt de faire de « détox », surtout qu'elle n'avait pas l'impression de « passer à côté de beaucoup d'autres choses ».

Les adolescents de cet idéal-type B1 se sont en outre tous connectés à au moins l'un de leurs réseaux sociaux quelques minutes avant l'entretien et indiquent tous consulter leurs réseaux

sociaux « dès le matin au réveil ». Ainsi, Margot toujours, indique se connecter sur son téléphone « dès le matin » pour se réveiller « grâce à la lumière de l'écran » :

Ça me réveille, je regarde si j'ai des messages de mes amies et de mon petit copain. On se parle par SMS, par Snapchat et par WhatsApp, c'est le premier réseau social que j'ai eu à 15 ans. Je vais aussi sur Instagram, mais pas pour voir des messages, plutôt pour regarder les photos et le fil. Je passe 2 à 3 heures sur Instagram tous les jours, c'est celui où je passe le plus de temps, si on ne compte pas le temps que je passe à lire et à envoyer des messages.

Le deuxième facteur pris en compte pour distinguer l'idéal-type B1 des autres idéals-types du groupe B fait également partie de la dimension 1 d'analyse : il s'agit de l'importance de la vie relationnelle en ligne par rapport à celle en face, à partir des déclarations des adolescents sur leurs relations avec leurs amis. Ce facteur est commun à l'ensemble des adolescentes de ce groupe : elles ont toutes une vie en ligne très active, au moins égale en intensité à leur vie hors-ligne pour une majeure partie d'entre elles, et pour l'autre partie, supérieure voire très supérieure chez trois adolescentes de cet idéal-type (voir le sous-paragraphe « Variations observées au sein de l'idéal-type B1 », p.126).

Cette vie relationnelle très intense se matérialise de fait si on considère les nombres de contacts (amis, abonnés) sur les deux réseaux les plus utilisés par les lycéens R et U, Snapchat et Facebook : les adolescentes affichent en moyenne 93 abonnés sur Snapchat (vs 84 sur l'ensemble des lycéens interrogés ; 81 si on retire de cet ensemble les adolescentes de l'idéal-type B1) et 960 amis sur Facebook (vs 813 sur l'ensemble des adolescents interrogés ; 754 si on retire de cet ensemble les adolescentes de l'idéal-type B1). Il est intéressant de noter que leur nombre de contacts sur Instagram (213 abonnés) est très inférieur à la moyenne observée chez l'ensemble des adolescents (511 abonnés en moyenne) : cet écart est certainement à rapprocher de l'usage qui est majoritairement fait d'Instagram, plus considéré par ces adolescentes comme un réseau de l'esthétique et bien moins d'échanges que Facebook et Snapchat (voir chapitre 3, paragraphe 1.4.1). Elles sont d'ailleurs bien plus utilisatrices de Twitter, qu'elles utilisent pour discuter en ligne, que ce soit avec leurs amis proches qu'elles côtoient hors-ligne ou avec des relations et amis rencontrés en ligne.

Enfin, le troisième facteur pris en compte est la réponse à la question sur la réaction en cas de privation de téléphone, pour une raison ou une autre (sanction, perte, casse, vol) de leurs téléphones portables, et donc de l'accès régulier à leurs différents comptes de réseaux sociaux.

Les adolescents appartenant à cet idéal-type sont ceux qui ont déclaré que cela leur paraissait inimaginable, et que cela serait insupportable à vivre. Certaines ont, à cette occasion, raconté des anecdotes, montrant les stratégies mises en place pour limiter le temps où elles pouvaient ne pas avoir accès à leurs smartphones.

Par exemple, **Tayma** indique avoir toujours son chargeur sur elle, par peur de ne plus avoir de batterie : elle repère donc les prises dans les salles de cours et essaie de se placer systématiquement à proximité, « au cas où », pour recharger son téléphone plus ou moins discrètement selon la tolérance du professeur présent dans la salle de cours. De son côté, à la question de savoir ce qu'elle ferait si elle n'avait plus son téléphone, **Auxane** (16 ans, 2^{nde}, lycée R) répond :

Ben, s'il est cassé, je le mets en réparation direct et je prends un autre téléphone pour le remplacer. Et une fois, on m'a pris mon téléphone en cours, j'ai obligé mon père à aller me le chercher le lendemain. Parce que normalement, ils le rendent quand le CPE prend rendez-vous avec les parents, au collège. Donc déjà au collège, j'étais... je ne vais pas dire addict, mais c'est vrai que j'ai un souci à me passer de mon téléphone plus d'une journée. Je fais tout dessus : je regarde des vidéos, j'écoute beaucoup de musique. J'ai tout dans mon téléphone. Si je perds mon téléphone, je n'ai plus rien, j'ai tout dedans. Je ne sais pas comment faisaient les gens avant, je n'arrive pas à imaginer un monde sans internet, je pense qu'ils devaient s'ennuyer, ou bien peut-être parler avec plus de gens, rencontrer plus de gens...

Par rapport à ces trois facteurs pris en compte, au-delà des auto-déclarations d'être « accro aux réseaux sociaux » et des dimensions décrites dans le paragraphe 2.1 du présent chapitre, l'analyse des entretiens laisse apparaître que le discours des jeunes filles interrogées est porteur d'un grand enthousiasme vis-à-vis des réseaux sociaux, notamment parce qu'ils leur permettent de rester en lien continu avec leurs amis les plus proches ou leurs petits amis, et que ces relations amicales et sentimentales ont une grande importance à leurs yeux. Ainsi, les garçons très connectés, qui auraient pu, par l'intensité de leur connexion en termes de temps passé, être regroupés dans cet idéal-type B1, ne l'ont pas été car ils adoptent un discours plus détaché, notamment vis-à-vis de la privation de téléphone ou de l'importance réelle des éventuelles relations en ligne qu'ils entretiennent (par exemple, pour les jeux vidéo en réseau) et se retrouvent, par construction, dans les autres idéals-types de ce groupe B, notamment dans l'idéal-type B3, qui regroupe les « gamers » et les « geeks » (ils s'auto-définissent tous ainsi), les autres profils type B2 et B4 étant également majoritairement féminins.

En conclusion de ce point de discussion sur l'éventuel biais créé par la construction elle-même de l'idéal-type B1, les éléments présentés ci-dessous permettent d'affirmer que les adolescentes de cet idéal-type B1 partagent effectivement d'autres traits communs que d'avoir toutes déclaré ou reconnu être « accros » à leurs réseaux sociaux et à leurs téléphones.

Variations observées au sein de l'idéal-type B1

Si les adolescentes de l'idéal-type B1 partagent de nombreux traits communs, comme présenté précédemment, l'analyse détaillée de leurs témoignages laisse apparaître des variations, notamment par rapport à l'équilibre instauré entre les vies relationnelles en face et en ligne, aux motivations profondes de ces connexions très intenses aux réseaux sociaux et à la vigilance dont elles font preuve dans leurs usages. Ces variations ne justifient cependant pas de séparer, dans deux idéals-types différents, ces adolescents de l'idéal-type B1, puisque ces traits de distinction ne sont pas exclusifs et ne partitionnent pas le groupe en deux sous-groupes clairement séparés. Il s'agit donc ici de nuances, qu'il apparaît nécessaire de décrire et analyser pour comprendre de manière plus approfondie les usages d'internet de cet idéal-type B1, qui correspond aux idées reçues et de la perception de la société sur les usages adolescents des technologies socionumériques.

▪ *Sur l'écart entre les vies relationnelles en ligne et hors ligne*

Six jeunes filles se distinguent par rapport aux autres adolescentes de cet idéal-type, par la prépondérance très importante de leurs cercles d'amis rencontrés en ligne, voire uniquement connus en ligne, par rapport à leurs cercles d'amis rencontrés en face : **Pauline** (17 ans, Terminale professionnelle, lycée R), **Nina** (16,5 ans, 1^{ère} Professionnelle, lycée R), **Farah** (17 ans, 1^{ère} professionnelle, lycée R) et **Tayma** (16 ans, 2^{nde} professionnelle, lycée R) d'un côté, et de l'autre, **Noémie** (16,5 ans, 1^{ère} professionnelle, lycée R) et **Rosie** (16 ans, 1^{ère} technologique, lycée U) . Ainsi, les quatre premiers adolescentes (**Pauline, Nina, Farah et Tayma**), ont développé de nombreuses relations en ligne, souffrant toutes quatre, plus ou moins explicitement, d'un manque de relations amicales notamment dans leurs quotidiens au lycée et d'un environnement familial parfois difficile à vivre, en raison de relations dégradées ou conflictuelles avec au moins l'un des adultes partageant leur foyer (père, mère, beau-père ou belle-mère...).

Pauline déclare par exemple être « fière de ne pas être un mouton », mais laisse transparaître une certaine forme de détresse à la forme de rejet qu'elle ressent de la part de plusieurs élèves de sa classe et de son lycée plus largement :

Bon, je sais, j'suis pas Kate Moss, et j'ai pas la langue dans ma poche. Quand je pense quelque chose, je le dis et c'est pas grave si ça ne plaît pas aux autres. Après, c'est sûr qu'il y en a qui me le rendent bien. Ils se moquent de moi, parce que je suis grosse, et que je dis tout ce qui me passe par la tête. J'ai pas vraiment d'amis au lycée, juste une ou deux filles avec qui je traîne un peu. Mais bon, je m'en moque aussi quelque part. Je traîne toujours avec des amis du collège, j'ai gardé beaucoup de contacts avec les gens du collège sur Facebook et Messenger. On se parle souvent. Mon meilleur ami, qui habite à Marseille, il me dit tout le temps qu'il me trouve trop belle et que je dois avoir confiance en moi, qu'il ne faut pas que je me laisse impressionner.

Interrogée sur ce meilleur ami qui habite à des centaines de kilomètres, **Pauline** explique qu'elle l'a rencontré en ligne et qu'elle a hâte de le rencontrer car ils ne sont vus que par appels vidéo :

On s'est rencontré sur Snapchat ou sur Facebook, je ne sais plus, ça va faire deux ans dans un mois. Au fur à mesure du temps, on est devenus proches. On a parlé, on parlait, on parlait... On parlait énormément. Et voilà, on se considère comme meilleurs amis, on se raconte tout. Je lui raconte tout, il sait tout de moi, et franchement, c'est quelqu'un avec qui je m'entends super bien. Même si à un moment, y a eu une petite période où lui et moi on s'est embrouillés. Il trouvait que je faisais trop attention au regard des autres, à ce qu'ils disent et il en avait marre que je me dévalorise tout le temps. On a parlé et on s'est réconciliés. On va essayer de se voir aux vacances de Pâques, ou au pire, pendant les vacances d'été. Ce sera plus facile à ce moment-là, il aura 18 ans.

S'il peut paraître étonnant que Pauline ne se souvienne pas exactement du réseau social qui lui a permis de rencontrer un ami qui compte autant pour elle dans sa vie, d'après ce qu'elle dit, la suite de l'entretien révèle qu'elle a « près de la moitié des gens » qu'elle ne connaît pas sur Snapchat (sur ses 300 contacts) et les trois quarts sur Facebook (sur ces 4900 « amis »), qu'elle rencontre notamment via des groupes de fans sur Facebook, groupes qu'elle dénomme « fan bases » et dont elle parle comme s'il s'agissait d'un réseau social en soi.

Elle indique également avoir rencontré six petits amis sur l'application de rencontre Lovoo, avec lesquels elle est « restée à chaque fois plusieurs mois ». Elle donne initialement l'impression d'avoir rencontré physiquement ces petits amis en question, mais en approfondissant le sujet lors de l'entretien, ces relations n'ont jamais permis de rencontre physique : tout au plus des appels vidéos, en plus de nombreux échanges écrits et envois de

photos. Il est intéressant de noter que pour Pauline, il n'y a en fait pas de différence, dans son discours et dans sa manière de présenter les relations, entre des amis qu'elle a rencontré physiquement et ceux qu'elle n'a jamais vu hors-ligne, et parmi ceux qu'elle a rencontrés physiquement (« gens du collègue »), entre ceux qu'elle voit toujours et ceux avec qui elle maintient la relation uniquement via Facebook et Messenger. Les relations intimes, les confidences notamment, sont par ailleurs abordées comme si elles avaient lieu en face.

Au contraire de **Farah**, qui indique d'emblée que, lorsqu'elle rencontre un problème et qu'elle a besoin de confier, elle parle à sa sœur mais aussi à ses « amis en ligne » :

J'ai surtout des amis en ligne, pas trop au lycée. Je les rencontre en discutant sur Facebook, sur Twitter et aussi sur les forums. C'est surtout des amis qui sont plus petits que moi, comme ça, je peux être un peu leur grande sœur et leur donner des conseils. Et je peux aussi me confier à eux, quand j'ai un problème. J'en ai parlé à ma mère, elle dit que ce sont plus des connaissances. Mais moi, je dirais plus que c'est des amis, je me confie... Même si je sais que derrière, peut-être que c'est quelqu'un qui n'est pas vraiment ce qu'elle prétend être, j'ai l'impression de plus me confier à elle que dans la vraie vie, en fait. C'est plutôt des filles, je ne les ai jamais vues en vrai, je vais essayer de les voir mais mes parents, ils me disent que bon... Elles savent que j'ai un handicap, je le mets sur mon profil, et elles sont gentilles avec moi alors que quand je suis à l'école, il y a des gens qui m'évitent ou qui se moquent un peu de moi, parce que je suis dans ma bulle, et aussi, je pense à cause de mon handicap.

Pour **Nina**, la situation est assez différente : si elle déclare elle-même être « accro », elle l'est bien plus selon elle de son téléphone que de ses réseaux sociaux, surtout depuis que son petit copain, rencontré en ligne par des « amis d'amis » (elle précise à ce sujet qu'elle aurait pu « rencontrer à une soirée » comme il habite « le village à côté du [sien] »), a rompu avec elle quelques semaines auparavant. Cette rupture, qui semble être encore difficile à vivre pour elle au moment de l'entretien, a été principalement causée par les réseaux sociaux selon elle, son petit copain en ayant marre qu'elle mette « toute [sa] vie sur les réseaux sociaux », y compris des choses qu'il jugeait intime de leur relation. Elle reconnaît avoir pris conscience qu'elle mettait « trop [sa] vie sur Twitter » et indique désormais qu'elle « ne [met] plus ce [qu'elle] ressent, juste le quotidien » :

J'ai plus de 1000 amis sur Twitter, du lycée et de partout. Twitter, c'est pas pareil que les autres réseaux sociaux, c'est plus un réseau où on communique avec tout le monde.

On peut bloquer mais c'est pas très intéressant, c'est plus intéressant quand c'est public. Mais je vais peut-être le mettre en privé, je raconte que des trucs quotidiens maintenant, des trucs pour rire ou pour discuter avec des gens que je ne connais pas mais qui peuvent être intéressants. Ça m'intéresse et ça m'occupe aussi, on peut discuter de tout et tout le monde met son avis. Twitter, c'est le réseau social où on se dispute le plus. Mais c'est ça aussi qui me plaît, de pouvoir discuter avec des gens qui vont dire s'ils sont pas d'accord et qu'on ne connaît pas. Je le fais pas au lycée, je préfère le faire sur les réseaux, j'arrive plus à dire les choses.

Il est intéressant de noter que Nina parle d'« amis » pour parler de ses contacts (ou « followers ») sur Twitter. Tout au long de l'entretien, Nina se révèle être une jeune fille assez réservée, qui n'a qu'une meilleure amie, qu'elle indique être comme une « sœur » car il s'agit de la fille d'amis de ses parents qu'elle connaît depuis qu'elle est petite. Sa vie relationnelle semblait, depuis plus de deux ans, centrée sur son ex-petit copain, et elle semble s'être enfermée au fil des mois de leur relation, en raison de la jalousie de ce dernier, mais également de son envie « de passer le plus de temps possible avec lui », quand ils se voyaient effectivement ou qu'ils échangeaient via les réseaux sociaux. Cette relation fusionnelle se matérialisait par le fait qu'ils avaient chacun mutuellement leurs codes et accès à tous leurs comptes de réseaux sociaux.

Pour la dernière de ces quatre adolescentes, **Tayma**, les raisons qui la pousse à rencontrer et à échanger avec des personnes en ligne semblent moins liées à son environnement amical au lycée - même si son cercle amical se restreint finalement à « quelques amies » sans « meilleurs amis », rencontrés pour beaucoup d'entre eux lorsqu'elle était au collège et avec qui elle garde le contact via les réseaux sociaux - qu'au désœuvrement et à l'envie d'échapper à sa vie quotidienne familiale qui transparait progressivement au cours de l'entretien : elle indique en effet vivre depuis quelques mois chez sa grand-mère, où elle « [s']ennuie énormément », à cause des relations très dégradées entre sa mère, qui a eu « trois maris » (qui ne semblent pas avoir été des beaux-pères exemplaires) et son père. Rencontrer de nouvelles personnes en ligne lui « évite l'ennui » et il est possible, même si Tayma ne le dit pas explicitement, qu'elle accepte dans ses contacts des personnes qu'elle ne connaît pas (surtout des garçons) dans l'espoir d'une relation amoureuse. Elle affiche en effet une forme de vigilance, déclarant ne pas accepter de contact s'ils n'ont pas « des amis communs », les bloquer si quelque chose lui semble « bizarre » et également les « laisser dans ses contacts même [s'ils] ne se parlent pas forcément ». Derrière cette pratique, Tayma laisse penser que le nombre de contacts affichés lui permet de rester dans une certaine forme de norme, ce qui semble la rassurer :

J'ai pas dix-mille contacts non plus, ça reste normal. Sur Facebook, c'est quelque chose comme 250 amis, c'est ce qu'ont beaucoup de gens dans ma classe. J'ai mes amis du collège dessus et aussi des gens qui me demandent, et que j'accepte, si on a des amis communs. Des fois, on se parle, des fois, on se parle pas, ça dépend. J'ai jamais eu de trucs qui me sont arrivés

S'agissant des deux dernières adolescentes (Noémie et Rosie) entretenant des relations avec des personnes rencontrées en ligne, elles se distinguent des quatre adolescentes précédentes, car les rencontres en ligne sont dirigées par une communauté d'intérêt : les seules personnes que **Noémie** rencontre en ligne sont celles qui, comme elles, sont fans d'un chanteur aujourd'hui disparu (Grégory Lemarchal) et qui s'investissent pour l'association créée par ses parents pour faire avancer la recherche sur la mucoviscidose, la maladie qui l'a emportée plusieurs années auparavant. Au-delà de cette trentaine de personnes, qu'elle a fini par quasiment toutes rencontrer en face, lors d'évènements organisés par l'association, Noémie ne rencontre et ne discute en ligne avec aucune personne qu'elle ne connaît pas. Il convient de noter que Pauline rencontre également des fans comme elle de différents chanteurs, mais qu'il ne s'agit que d'un seul de ses cercles relationnels en ligne : elle cherche activement à rencontrer de potentiels petits-amis ou sinon, à se faire des amis sur les réseaux sociaux, et cette activité en ligne est prépondérante par rapport à celle liée autour des « fan bases » (voir précédemment p. 127).

Quant à **Rosie**, les personnes qu'elle rencontre en ligne ont un point commun principal : si elles n'habitent pas toutes en France, elles viennent de son pays d'origine, en Asie. Elle peut ainsi échanger avec elles dans sa langue maternelle, et garder un lien avec « [sa] culture » au-delà de ses parents et des membres de sa famille proche, qu'ils habitent également en France ou qu'ils soient restés en Asie.

A l'inverse, les dix autres adolescentes regroupées dans cet idéal-type B1, à savoir **Auxane, Célia, Julie, Harmonie, Héloïse, Marjorie, Mona, les deux Morgane et Margot**, ont des vies en ligne intenses qui sont le reflet de leur vie sociale au lycée et en dehors du lycée, très intenses également. Leurs cercles amicaux en face et en ligne sont donc similaires, constitués des mêmes personnes. Pour **Marjorie** (18,5 ans, Terminale Professionnelle, lycée R), passer du temps sur les réseaux sociaux lui permet de prolonger le lien avec ses amis « comme s'ils continuaient à être avec moi, que je leur parlais ». Pour **Morgane** (16 ans, 2^{nde}, lycée R), la vie en ligne et la vie au lycée sont intimement liées et ne vont pas l'une sans l'autre. Elle précise très rapidement n'accepter « que des gens [qu'elle] connaît » et « bloquer [son] profil pour ceux qui ne sont pas

[ses] amis » : elle indique alors ne pas savoir pourquoi « ils » (il s'agit surtout de garçons) la demandent comme contact, car pour elle « ça ne sert pas à grand-chose ». Les témoignages de ces dix adolescentes s'inscrivent en totale cohérence avec les positions de Marjorie et Morgane. Cette position s'illustre par le nombre de contacts (« amis », « followers », « abonnés »...) qu'elles possèdent sur leurs différents comptes de réseaux sociaux : il est inférieur voire très inférieur à celui affiché par les adolescentes ouvertes aux rencontres d'amis (et plus si affinités) en ligne : ainsi, leurs moyennes de contacts (« amis », « followers », « abonnés » ...) sont similaires à celles observées chez l'ensemble des adolescents interrogés.

▪ ***Sur les motivations fondant ces connexions très intenses aux réseaux sociaux***

A la question de savoir ce que les réseaux sociaux représentent pour elles, l'ensemble des adolescentes de cet idéal-type B1 convoquent deux champs lexicaux distincts :

- celui du **loisir et du divertissement** (« passe-temps », « divertissement », « occupation », « évite l'ennui trop longtemps », « distraction », « joie et bons délires »)
- et/ou celui du **lien social et de son maintien** (« contact avec les amis », « lien avec les amis », « amitié et amour », « communiquer » et « communiquer avec les gens loin ou célèbres », « parler avec des gens » et « parler avec des amis », « avoir des nouvelles », « sociable », « relations »).

Le champ lexical de l'information et de l'apprentissage, ou de l'ouverture d'esprit que peut procurer l'information accessible à tous via internet est quasiment absent, puisque les mots « actualités » et « nouvelles », évoqués par **Marjorie** et **Héloïse**, concernent en fait celles de leurs amis et relations, et ne renvoient pas au fait de se tenir informés des actualités et nouvelles au sens des médias traditionnels.

Concernant les loisirs et le divertissement, la moitié des adolescentes de cet idéal-type B1 indiquent toutes, à propos de ce que les réseaux sociaux représentent pour elles, soit un désœuvrement important, et donc un moyen de tromper leur ennui ou de passer le temps. C'est le cas de **Pauline**, **Nina**, **Farah** et **Tayma**, qui ont des relations en ligne bien plus développées que leurs relations en face (voir p.126 à 129), mais également de **Morgane** (16 ans, 1^{ère} générale, lycée R), qui insiste longuement sur le sentiment d'ennui qu'elle redoute et qu'elle a ressenti les rares fois où elle s'est retrouvée sans son téléphone :

Si j'ai plus de téléphone, j'ai plus de vie. Je me suis fait confisquer une fois mon téléphone au lycée toute une journée. Je me sentais vide quand j'avais pas mon téléphone en fait. C'était compliqué, je m'ennuyais quand il n'y avait rien à faire. C'était

compliqué, même pour regarder l'heure (rires) ! Alors, ça allait, parce que j'étais quand même avec mes amies du lycée, et que j'utilise surtout mon téléphone avec elles, mais là, si elles envoyaient des trucs sur Snap par exemple, je ne voyais pas, je devais regarder sur le téléphone de l'une d'elles pour suivre. Et là, je me suis rendu compte que j'étais quand même assez accro, parce que ça manquait tellement. Sans mon téléphone, j'ai tellement peur de m'ennuyer, de passer à côté de plein de choses. Même si je sais que ce n'est pas vraiment vrai, et que ce ne serait pas grave, mais ça me met grave en stress. Une fois, je l'ai cassé et je n'ai pas eu de téléphone pendant deux jours, c'est le plus long que j'ai fait. Ça m'a paru tellement long. Être sur mon téléphone, ça évite l'ennui trop longtemps.

Il est intéressant de noter que les quatre adolescentes (**Mona, Julie, Farah** et **Margot**) qui pratiquent des activités extra-scolaires sportives ou culturelles - sous forme de cours ou d'évènements programmés (entraînements ou matchs), faisant intervenir un professionnel (entraîneur pour le sport, professeur pour la musique, la danse...) - ne convoquent pas le champ lexical du loisir et du divertissement et donc n'utilisent que celui du lien social et de son maintien.

Et que les cinq adolescentes qui citent les réseaux sociaux spontanément parmi leurs loisirs ou ce qu'elles font en dehors du lycée (**Pauline, Marjorie, Auxane, Tayma** et **Harmonie**) ne pratiquent justement aucune activité extra-scolaire - ou n'en pratiquent plus depuis au moins quelques mois - de ce type.

Concernant le lien social et son maintien, la situation est un peu plus homogène, puisque la quasi-totalité des adolescentes de l'idéal-type B1 l'évoque immédiatement pour parler des réseaux sociaux. Seule Noémie tient un discours un peu différent puisque, si elle déclare également que « les réseaux sociaux permettent de garder le lien », elle convoque immédiatement après et à plusieurs reprises au fil de l'entretien, le champ lexical de l'enfermement pour décrire sa propre situation (« les réseaux sociaux, c'est l'enfermement » ; « c'est une bonne chose pour le moment d'être enfermée, mais il faudra bien que j'en sorte ») :

Les gens qui sont tout le temps sur les réseaux sociaux, je dirais qu'ils sont trop accros, enfermés. Comme moi. Je me dis que parfois, je passe à côté de certaines choses, mais je ne peux pas m'en passer. Je ne pourrai jamais sortir en laissant mon téléphone portable à la maison, ça n'arrivera jamais, j'en ai trop besoin et je me sentirai trop mal de ne pas l'avoir.

Ces adolescentes de l'idéal-type B1 présentent donc de nombreux traits communs, à commencer par leur intense connexion à Internet et à leurs comptes de réseaux sociaux, dont

elles n'envisagent pas un instant de se déconnecter, même ponctuellement, en raison de l'ouverture relationnelle vers l'extérieur et des liens avec les autres que représentent ces technologies, mais aussi du divertissement qu'elles procurent, leur permettant d'échapper à l'ennui voire à l'isolement, réel ou vécu, géographique ou relationnel de leur environnement scolaire.

2.2.2.2 Idéal-type B2 : « Avec les réseaux sociaux, je peux être en permanence avec mes amis »

Cet idéal-type B2 est majoritairement féminin (neuf filles et cinq garçons), cette proportion étant cependant à l'image de la composition de l'ensemble des lycéens interrogés (voir tableau 9 ci-après). Contrairement à l'idéal-type B1, l'idéal-type B2 est constitué majoritairement d'élèves du lycée U (neuf lycéens U et cinq lycéens R).

A l'inverse des adolescents regroupés dans l'idéal-type B1 précédent, ces quatorze adolescents indiquent avoir un usage certes important mais plutôt raisonné de leurs *smartphones* : ils ont déjà vécu l'expérience de s'en passer, sur un temps plus ou moins long (quelques jours à plusieurs semaines) ou imaginent pouvoir s'en passer sans problème ou sans « manque » impossible à gérer. Ils racontent ainsi avoir expérimenté, par exemple lors de camps scouts (trois semaines pour **Charlotte**) ou de vacances à l'étranger (**Clémence, Billal**) ou tout simplement lors de week-ends à la campagne ou dans leurs familles « où ça ne capte vraiment pas bien » (**Sarah, Thibaud**).

Dimitri (15 ans, 2^{nde} professionnelle, lycée R) affiche même une certaine distance avec les réseaux sociaux, qu'il utilise pourtant au quotidien « tout le temps » : « je peux m'en passer, si pendant 6 mois, j'ai pas, j'ai pas, c'est tout ».

Prénom et caractéristiques générales	Traits marquants
Idéal-type B2 « Avec les réseaux sociaux, je peux être en permanence avec mes amis »	
Anais (15,5 ans, 2 ^{nde} , lycée U) – fille	Utilise sa vraie identité sur les réseaux sociaux pour s'assurer d'être retrouvée par ses anciens copains
Billal (17 ans, Terminale technologique, lycée U) garçon	Maintient les relations avec sa famille restée dans son pays d'origine
Charlotte (16,5 ans, 1 ^{ère} S, lycée U) – fille	Maintient en ligne ses liens avec ses amis du collège et rencontrés en camps scouts. Utilise les réseaux sociaux pour rencontrer des garçons
Clémence (15 ans, 2 ^{nde} , lycée U) – fille	Passe du temps à regarder des séries et des films en version originale sur internet, pour améliorer son anglais
Cléo (16,5 ans, 1 ^{ère} ES, lycée U) – fille	Engagée au sein du Conseil des délégués à la Vie Lycéenne pour être en contact avec d'autres « promos »
Dimitri (15 ans, 2 ^{nde} professionnelle, lycée R) – garçon	Engagé au sein du Conseil des délégués à la Vie Lycéenne. Utilise les réseaux sociaux pour rencontrer des filles
Hans (17,5 ans, Terminale S, lycée U) - garçon	Engagé au sein du Conseil des délégués à la Vie Lycéenne pour rencontrer de nouvelles personnes
Hugo (16,5 ans, 1 ^{ère} technologique, lycée U) – garçon	Ne voit aucun intérêt à parler en ligne avec des gens qu'on ne connaît pas (perte de temps)
Laetitia (18,5 ans, Terminale professionnelle, lycée R) – fille	A une vie en ligne très intense, reflet de sa vie sociale, mais limitée par ses passions (twirling) et le passage du code
Léa (16 ans, 2 ^{nde} professionnelle, lycée R) - fille	A une vie en ligne très intense, reflet de sa vie sociale. N'ajoute pas de gens qui ont simplement des amies en commun (méfiance)
Lisa (17,5 ans, Terminale professionnelle, lycée R) – fille	Accepte des garçons qu'elle ne connaît pas dans ses contacts en ligne dans une perspective de relation amoureuse
Manon (17 ans, 1 ^{ère} Professionnelle, lycée R) - fille	N'accepte dans ses contacts en ligne que des gens avec qui elle a des amis communs et qu'elle connaît au moins de vue
Sarah (17 ans, Terminale S, lycée U) – fille	Apprécie de garder le lien en permanence avec ses amis, mais peut passer du temps sans connexion (week-end à la campagne)
Thibaud (15 ans, 2 ^{nde} , lycée U) – garçon	Apprécie de garder le lien en permanence avec ses amis, mais peut passer du temps sans connexion (week-end à la campagne)

Tableau 9 : Caractéristiques des adolescents regroupés dans l'idéal-type B2

Pour ces adolescents, être ponctuellement déconnectés de leurs téléphones et de leurs réseaux sociaux est donc envisageable, même si leurs importants temps d'écrans et de connexion aux réseaux sociaux, essentiellement pour être reliés aux autres, a tout de même une influence sur les conditions de ces périodes de déconnexion, comme l'exprime parfaitement **Cléo** (16 ans, 1^{ère} ES, lycée U) :

Je peux très bien me passer de mon téléphone, surtout si je suis occupée. Et je suis pas mal occupée en général, donc cela ne me pose pas vraiment de souci dans ce cas. Mais si je suis à la campagne, sans réseau, sans wifi, sans mes copains, ça va être compliqué. Après, si je suis avec mes amis, mon téléphone, il reste dans mon sac, je ne vais pas le regarder ou passer du temps dessus, puisque quand je suis dessus, c'est pour parler avec mes amis quand je ne suis pas avec eux.

Il est intéressant de noter que comparativement à l'idéal-type B1, les adolescents regroupés dans cet idéal-type B2 énumèrent tous un certain nombre d'activités extra-scolaires, en moyenne trois ou quatre, dont certaines sont élevées au rang de passion et représentent un temps passé non négligeable dans leurs quotidiens : ainsi, **Laetitia** (18,5 ans, Terminale professionnelle, lycée R) est passionnée de Twirling et fait des compétitions régulièrement le week-end ; et **Dimitri** (15 ans, 2^{nde} professionnelle, lycée R) est ceinture noire de judo, sport qu'il pratique depuis ses 10 ans et à hauteur de trois entraînements par semaine, en plus de trois séances de musculation hebdomadaires. Leurs activités sociales en dehors de l'école sont en outre très présentes dans leurs discours : seules quatre adolescentes (Léa, Lisa et Manon pour le lycée R, Charlotte pour le lycée U) citent les réseaux sociaux parmi ces activités réalisées en dehors de l'école. Pour neuf des quatorze adolescents de cet idéal-type B2, les sorties avec leurs amis sont citées spontanément dans leurs activités extra-scolaires, car elles représentent des moments importants pour eux et constituent à n'en pas douter de réelles activités. Au-delà de « sortir dans les parcs » avec ses amis les plus proches, **Hugo** (16,5 ans, 1^{ère} technologique, lycée U) apprécie aussi d'« aller au cinéma avec [ses] potes ou [sa] copine », à l'instar de **Léa** (16 ans, Seconde professionnelle, lycée R) qui alterne entre virées shopping et sorties au cinéma avec ses amies. Pour cette dernière, issue de la catégorie moyenne, le financement de ses activités provient de ses heures de babysitting, qu'elle effectue régulièrement. Comparativement une nouvelle fois à l'idéal-type B1, les adolescents de l'idéal-type B2 évoquent spontanément des projets pour leur avenir : ainsi, en plus des compétitions de Twirling et du temps passé avec ses amies les plus proches, **Laetitia** passe du temps sur son

code car elle « souhaite rapidement avoir [son] permis » afin de pouvoir être plus autonome dans ses sorties, comme elle est majeure ; **Clémence** (16 ans, 1^{ère} ES, lycée U) travaille particulièrement l'anglais en regardant des séries et des films « en VO », en plus des séjours en colonie dans des pays anglo-saxons (via le travail de son père), étant sûre que « quoi [qu'elle] fasse après, ça [lui] sera utile » dans son travail mais également parce qu'elle souhaite voyager, et pourquoi pas aller « travailler à l'étranger ».

En outre, cet idéal-type regroupe les trois seuls lycéens (**Cléo, Dimitri et Hans**) investis dans la vie de l'établissement scolaire à travers le Conseil des délégués pour la Vie Lycéenne (CVL) : **Cléo** (16 ans, 1^{ère} ES, lycée U) indique ainsi qu'elle s'est proposée au CVL pour « être en contact avec d'autres promos », notamment parce qu'elle est arrivée en début de lycée en région parisienne, et qu'elle a dû reconstruire son cercle d'amis au quotidien, même si elle garde de nombreux contacts réguliers via les réseaux sociaux avec ses amis qu'elle a rencontrés au collège et qu'elle essaie de voir régulièrement « environ tous les deux mois », lorsqu'elle rentre dans sa région d'origine pour voir sa famille restée là-bas.

Pour **Hans** (17,5 ans, Terminale S, lycée U), les motivations de son engagement au sein du CVL sont liées au fait qu'il « aime organiser des choses pour les autres, et rencontrer des nouvelles personnes » : c'est dans le cadre de ses fonctions pour le CVL qu'il a d'ailleurs rencontré sa petite amie actuelle. Pour **Dimitri** (15 ans, 2^{nde} professionnelle, lycée R), il semble s'agir également d'un statut social reconnu par ses pairs car il paraît très fier de cette fonction, même s'il ajoute que cela fait partie de sa personnalité, car il aime s'engager pour les autres (il envisage une carrière dans l'armée). La dimension sociale est donc bien présente pour ces trois lycéens, même si les motivations sont différentes : les rencontres pour Cléo et Hans, le statut pour Dimitri, outre l'engagement en faveur des autres pour Dimitri et Hans.

Ces adolescents de l'idéal-type B2 déclarent en moyenne trois à quatre activités extra-scolaires, à l'exception de deux adolescentes qui indiquent se consacrer plus à leurs devoirs, en plus des réseaux sociaux.

En termes de données sociodémographiques générales, il est intéressant de souligner que la proposition de parents séparés est moindre que celle de l'ensemble des adolescents interrogés : 28,5% contre 42% (sachant qu'un des parents de ces adolescents de l'idéal-type B2 est veuf, donc n'a pas été compté parmi les parents séparés en tant que tels, c'est-à-dire avec l'expression de la volonté d'un des parents à quitter son conjoint). Et d'une manière générale, les adolescents de cet idéal-type B2 ont généralement de bonnes, voire très bonnes, relations avec leurs parents. Il existe dans la plupart de ces familles quelques consignes spécifiques au temps passé sur les écrans : ils ont quasiment tous évoqué la règle, plus ou moins tacite, de ne pas utiliser le

téléphone portable à table. Et trois adolescents de cet idéal-type B2 évoquent spontanément une surveillance, même si elle n'est pas très restrictive, de leurs temps d'écran notamment le soir.

Pour ces adolescents de l'idéal-type B2, les technologies sionumériques servent essentiellement à prolonger les liens sociaux qu'ils entretiennent en face. C'est même la définition des réseaux sociaux que donne **Thibaud** (15 ans, 2^{nde}, lycée U) : « prolongement de la vie sociale ». **Dimitri** (15 ans, 2^{nde} professionnelle, lycée R) va même encore plus loin quand il définit à son tour ce que représentent les réseaux sociaux pour lui : « j'ai mon monde dans ma poche », déclare-t-il fièrement. « Avec les réseaux sociaux, je peux être en permanence avec mes amis ».

Les adolescents regroupés dans l'idéal-type B2 affichent un nombre de contacts important sur les multiples réseaux sociaux principalement « mainstream » qu'ils utilisent : ils citent en moyenne au moins quatre réseaux sociaux qu'ils utilisent régulièrement, parmi lesquels systématiquement Snapchat et Instagram. Ce nombre de contacts est en moyenne beaucoup moins élevé que celui des adolescentes de l'idéal-type B1 sur Facebook (568 « amis » pour l'idéal-type B2 contre 960 pour l'idéal-type B1), pour lequel ils affichent généralement une certaine désaffection, mais légèrement supérieur sur Snapchat (116 pour les adolescents de l'idéal-type B2 contre 93 pour ceux de l'idéal-type B1, vs 84 pour l'ensemble des adolescents interrogés) et très supérieur pour Instagram (517 « abonnés » pour l'idéal-type B2 contre 213 pour l'idéal-type B1).

Ces moyennes de contacts (« amis », « followers », « abonnés ») sont à analyser sous l'angle de la forte concordance des cercles amicaux en présence et en ligne chez l'ensemble des adolescents regroupés dans l'idéal-type B1, contrairement aux adolescentes de l'idéal-type B1 (voir paragraphe précédent) et même ceux des idéals-types B3 et B4 (voir paragraphes suivants 2.2.2.3 p. 143 et 2.2.2.4 p. 147). En effet, les cercles amicaux en présence et en ligne chez les quatorze adolescents de l'idéal-type B2 sont quasiment identiques : la majorité d'entre eux n'a pas d'amis rencontrés en ligne, et ne cherche pas à multiplier leurs relations amicales via les réseaux sociaux.

C'est ce que résume parfaitement **Cléo** (16 ans, 1^{ère} ES, lycée U), investie dans la vie du Conseil des délégués pour la Vie Lycéenne (CVL) de son établissement scolaire (voir page précédente), qui affiche une importante vie sociale et pour qui les réseaux sociaux sont l'exact reflet de cette vie sociale active :

Les gens qui sortent dans la vraie vie, ils ont aussi plus d'amis sur les réseaux sociaux. Et je pense que les gens qui n'ont pas beaucoup d'amis dans la réalité, ils n'ont pas beaucoup d'amis sur les réseaux sociaux. En tout cas, pas des vrais amis on pourrait dire, qu'ils ont déjà vus dans la vraie vie et qu'ils peuvent voir facilement. Ceux avec qui on aime passer du temps, qu'on connaît vraiment, avec qui on passe beaucoup de temps. Donc ce n'est pas parce qu'on est beaucoup sur les réseaux sociaux qu'on ne sort pas et qu'on ne fait que « être » sur les réseaux sociaux.

Le nombre important de contacts sur les réseaux sociaux provient principalement de leurs parcours scolaires - anciennes connaissances du collège voire de l'école primaire, et connaissances de vue du lycée, en plus de leurs copains et amis les plus proches. **Charlotte** (16,5 ans, 1^{ère} S, lycée U) explique ainsi que ses amis les plus proches sont issus de son ancien collège, et qu'elle maintient, grâce aux réseaux sociaux, le lien avec eux, en dehors des week-ends et des vacances qu'ils essaient de passer ensemble au maximum :

On est un groupe d'amis du collège depuis la sixième, un vrai groupe d'amis, on est onze, autant de filles que de garçons, et on est vraiment très proches. Il y a en quelques-uns dans mon lycée mais pas dans ma classe. Les autres sont dans des lycées autour. On discute dans des groupes WhatsApp, un avec tout le monde et un juste les filles, pour s'envoyer nos photos, des selfies, des trucs qu'on est en train de faire et se raconter nos histoires avec les garçons surtout (rires). On garde le lien, on essaie de tous se voir le plus souvent possible, même si c'est pas toujours facile, à onze ! On fait des soirées de temps en temps, mais le mieux, c'est quand on arrive à faire des week-ends. Et même cette année, on a fait une semaine de vacances tous ensemble, dans la maison de la grand-mère d'une copine qui n'était pas chez elle à ce moment-là.

Charlotte explique également qu'en dehors de ce groupe d'amis du collège, elle forme un trio avec deux amies très proches, qui ne sont pas dans son lycée : l'une habite en proche banlieue proche de Paris et l'autre en Bretagne. WhatsApp est à nouveau pour elle le moyen de garder contact avec ces deux amies :

Il y en a une que j'ai rencontrée à un camp scout et l'autre, c'est la fille d'amis de mes parents. On est devenues très amies toutes les trois. On s'envoie plein de messages sur notre groupe WhatsApp, par exemple, un screen avec des conversations drôles ou par rapport à un garçon. Et plus tard dans la semaine, quand une de mes copines a le temps, on va s'appeler pour en discuter par Facetime, pendant plus d'une heure des fois.

Le témoignage de **Charlotte** est différent de l'ensemble des autres témoignages de l'idéal-type B2, car elle n'évoque pas de relations proches (ou de liens forts) avec des élèves de sa classe au lycée, avec qui elle vit simplement le quotidien usuel d'une classe : la quasi-totalité des adolescents de l'idéal-type B2 entretient en effet des relations via les réseaux sociaux avec leurs amis proches et connaissances qu'ils côtoient également dans leurs vies lycéennes ou à travers leurs activités extra-scolaires.

Plusieurs adolescents de l'idéal-type B2 avancent d'ailleurs des arguments issus de leur expérience ou de celle de leurs connaissances, pour expliquer pourquoi ils ne développent pas de relations avec des amis uniquement rencontrés en ligne.

Ainsi **Manon** (17 ans, 1^{ère} professionnelle, lycée R) indique n'accepter comme contact que si elle a « des amis communs » et qu'elle les a « déjà vus », précisant que « c'est des gens qui n'ont aucun intérêt pour [elle], on ne se connaît pas ».

Léa (16 ans, 2^{nde} professionnelle, lycée R) indique quant à elle que le seul critère des « amis communs » n'en est pas un « comme tout le monde s'ajoute » : si elle déclare « comprendre qu'on puisse s'attacher à quelqu'un sur les réseaux sociaux », car elle connaît beaucoup de personnes qui tombent amoureuses sur les réseaux sociaux, elle a conscience « qu'on ne sait pas sur qui on tombe derrière », s'appuyant sur l'expérience d'une fille de sa connaissance qui était « tombée sur un mec qui n'existait pas, un fake ». Pour **Hugo** (16,5 ans, 1^{ère} technologique, lycée U), il n'y a « aucun intérêt à avoir plein d'amis et de gens qu'on ne connaît pas sur les réseaux sociaux », parce que « ça fait perdre beaucoup de temps de suivre des gens qu'on connaît moins et qui ne sont pas des amis proches ou très proches ».

Ainsi, ces adolescents ont une certaine conscience des potentiels risques qu'ils prendraient à rencontrer des personnes en ligne, risque qu'ils ne prennent pas, car leurs vies sociales, et *a minima* leurs vies amicales, leur conviennent pleinement.

Seuls trois adolescents (**Lisa**, **Charlotte** et **Dimitri**) sur les quatorze lycéens de cet idéal-type B2 indiquent avoir déjà rencontré des amis en ligne, et contrairement aux adolescents de l'idéal-type B1, ces trois adolescents ont tous accepté des contacts « qu'ils ne connaissaient pas » dans une optique de rencontre amoureuse, et ce, sans passer par des applications de rencontre dédiées. **Lisa** (17,5 ans, Terminale professionnelle, lycée R) indique en effet qu'il lui arrive « d'accepter des gens « qui [la] demandent sur Facebook pour voir ce qu'ils veulent » et de « garder » s'il s'agit d'un garçon qui la « drague et qu'il est mignon ».

Elle précise également qu'elle a déjà rencontré un garçon qui l'avait contactée en ligne, tout en mettant en place des mesures de précaution :

On avait pas mal discuté, on s'entendait vraiment bien. Il voulait me voir et j'avoue, moi aussi, j'en avais vraiment envie. Alors, même si on s'était échangé pas mal de photos et que je savais que ce n'était pas quelqu'un de bizarre ou un faux profil, je lui ai donné rendez-vous à la gare de ma ville et j'ai demandé à une de mes copines de m'accompagner. Elle est restée à côté jusqu'à ce qu'il arrive et elle est partie quand je lui ai envoyé un message pour lui dire que c'était bon, que c'était bien lui et qu'il n'y avait rien de bizarre. Finalement, on ne s'est pas mis ensemble mais on est devenus amis.

Lisa raconte que c'est la seule fois où elle a rencontré un garçon qu'elle ne connaissait « pas du tout », car « les autres fois, c'était des garçons du lycée [qu'elle] connaiss[ait] de vue ».

Charlotte (16,5 ans, 1^{ère} S, lycée U) utilise également ses réseaux sociaux, notamment Instagram, pour une éventuelle rencontre amoureuse, mais contrairement à Lisa, elle n'a jamais rencontré de personne en ligne qu'elle ne connaissait pas :

Je n'ajoute que des amis d'amis sur mes réseaux sociaux, et je n'ai jamais eu de problème avec ces personnes ajoutées. Mais en général, je les connais de vue. Sauf une fois, j'ai ajouté un ami d'ami sur Insta et je l'ai rencontré après, à une soirée. C'était bizarre de l'avoir eu sur Insta avant de le connaître. On avait pas mal parlé mais en vrai, pendant la soirée, on n'avait pas tant de choses à se dire, et pas beaucoup de choses en commun en vrai. J'ai laissé tomber. Il est toujours dans mes contacts, mais je ne lui parle plus.

Dimitri (15 ans, 2^{nde} professionnelle, lycée R) explique quant à lui qu'il lui arrive de « contacter les filles [qu'il] trouve jolies sur Messenger » mais qu'en général, il les connaît « au moins de vue » car il s'agit de filles qui étaient dans le même collège que lui. Il n'a ainsi jamais contacté de filles qu'il ne connaissait « pas du tout », précisant « c'est déjà pas mal, le collège et le lycée, et aussi les lycées des anciens potes de collège, pour rencontrer des filles ».

Ainsi, pour l'ensemble de ces adolescents de l'idéal-type B2, les réseaux sociaux servent à conserver le lien avec leurs amis proches et leurs différents cercles de connaissances. Ils se définissent donc généralement comme étant plus « observateurs » sur les réseaux sociaux, ou « plus observateurs qu'actifs », lorsqu'ils abordent le sujet en entretien.

Ils ont également comme point commun de tous indiquer leurs « vrais noms » et leurs « vrais prénoms » sur leurs comptes de réseaux sociaux, contrairement par exemple aux adolescents de l'idéal-type B3 (voir paragraphe 2.2.2.3 page suivante). En effet, les réseaux sociaux ayant pour eux avant tout une raison d'être et d'utilité relationnelle, et n'acceptant généralement, dans leur très grande majorité, que des personnes qu'ils connaissent « au moins de vue », la création d'un pseudonyme et la dissimulation de leur identité n'a pas grand sens pour eux. Comme en témoigne **Anaïs** (15,5 ans, 2nde, lycée U) :

Je suis sur les réseaux sociaux pour continuer à discuter avec mes amis, même quand je ne suis pas avec eux. Et pour continuer aussi à avoir des nouvelles d'anciens copains du collège ou même de l'école primaire. Je suis quelqu'un de très sociable, je m'intéresse beaucoup aux autres, j'aime bien avoir de leurs nouvelles, voir ce qu'ils deviennent, ce qu'ils font. Alors si je mettais un pseudo et qu'on ne peut pas deviner que c'est moi, je pourrais manquer des anciens copains, en perdre. Parce que des fois, on fait le tri et on peut se dire que ce n'est pas moi, ou pas se rappeler que c'est moi si c'est un faux nom. Ça n'a pas d'intérêt.

En conclusion, cet idéal-type B2 affiche une assez grande homogénéité de profils d'utilisateurs sociométriques, avec des traits communs partagés par la quasi-totalité des adolescents regroupés dans cette catégorie : les influences du genre, du milieu familial et de l'origine socioprofessionnelle, ainsi que du milieu urbain ou rural ne sont pas déterminantes, et n'introduisent pas de variations majeures sur les usages sociométriques.

Ces variations se situent plus à la marge (par exemple, sur la nature des activités extra-scolaires, et non pas sur l'intensité de la vie extra-scolaire) et viennent nuancer cet idéal-type, sans créer de sous-groupe au sein de cet idéal-type B2, qui se différencie assez clairement de l'idéal-type B1 - plus hétérogène, mais où la dimension de dépendance aux réseaux sociaux prédomine - mais également de l'idéal-type B3, qui regroupe les adolescents adeptes de jeux vidéo, et les adolescents B4, qui utilisent les réseaux sociaux pour vivre et nourrir un engagement ou une passion personnelle.

2.2.2.3 Idéal-type B3 : « Je suis un gamer, comme mes amis : on n'est pas que sur les réseaux sociaux « mainstream », on s'amuse et on se parle en ligne avec des avatars ou des noms qu'on choisit »

Cette catégorie, qui regroupe douze adolescents, est très majoritairement composée de garçons, scolarisés au sein du lycée U, à l'exception de deux garçons du lycée R. Seule deux filles, scolarisées au sein du lycée R, appartiennent à l'idéal-type B3 (voir tableau 10 ci-après).

Par rapport aux autres adolescents hyperconnectés, ces adolescents du groupe B3 expriment une forme de volonté de distinction de la masse des « autres », qui utilisent intensément les réseaux sociaux. Ils marquent généralement une forme de défiance face aux réseaux sociaux de masse ou « mainstream », même s'ils les utilisent tout de même pour quelques-uns d'entre eux, par exemple sur l'utilisation des données personnelles par Facebook, symbole pour eux de ces réseaux sociaux de masse. Ils marquent un sentiment fort de fierté d'appartenance à une communauté plus élitiste, selon eux, de « ceux qui savent ».

Ainsi, **Kevin** (19 ans, Terminale professionnelle, lycée R), parle des « crétins qui postent des vidéos pour se moquer », en citant par exemple les publications ou « posts » parodiques qui ont circulé en masse sur les réseaux sociaux après les événements du Bataclan, sur le logeur des terroristes (Djawad).

Quant à **Victor** (16,5 ans, 1^{ère} technologique, lycée U), qui n'utilise comme réseaux sociaux que les applications de discussion en ligne dans le cadre de ses activités de joueur en ligne (Skype, Discord, Teamspeak : voir paragraphe 1.2 du chapitre 3) à l'exception de Twitter, il utilise le terme d'« imbécillité » pour définir ce que représentent les réseaux sociaux – entendre réseaux sociaux « mainstream » - pour lui.

Pour **Simon** (16 ans, 2^{nde}, lycée U), qui utilise le réseau social Discord pour discuter et jouer avec ses anciens amis du collège, et qui passe beaucoup de temps sur Tumblr ainsi que sur différentes chaînes YouTube (« qui se font connaître parce qu'elles cherchent à faire réfléchir »), certains réseaux sociaux « mainstream » incitent les gens à jouer un rôle :

Je ne suis pas sur Snapchat et je ne pense pas que je manque grand-chose en n'y étant pas. C'est plus du divertissement qu'autre chose, c'est pour passer le temps. Pour moi, « tout le monde y va », c'est pas un argument. Au contraire. Il faut une raison. Et que tout le monde y aille par mode, c'en n'est pas une. Et surtout, ces types de réseaux sociaux, ça force les gens à jouer un rôle. Il y a une vidéo du Roi des Rat [ndr : youtubeur célèbre très prisé des adolescents, et notamment par Simon] qui montre ça vraiment bien, à quel point ça peut être fake,

Prénom et caractéristiques générales	Traits marquants
Idéal-type B3 « Je suis un gamer, comme mes amis : on n'est pas que sur les réseaux sociaux «mainstream», on s'amuse et on se parle en ligne avec des avatars ou des noms qu'on choisit »	
Anaëlle (17 ans, Terminale ES, lycée R) - fille	Amie avec Ornella. Réflexion importante sur les pseudonymes utilisés sur leurs jeux en ligne
Ilyès (17 ans, Terminale technologique, lycée U) garçon	S'octroie du temps de jeu en ligne en récompense de son travail ou de ses notes
Julien (16,5 ans, 1 ^{ère} S, lycée U) – garçon	Adepte de vidéos sur YouTube et utilisateur de certains réseaux sociaux « mainstream » pour le lien avec ses amis (Messenger, Facebook, Twitter)
Kevin (19 ans, Terminale professionnelle, lycée R) – garçon	Apprécie les publications parodiques se moquant de ceux qui postent des vidéos sans intérêt sur les réseaux sociaux
Malo (19,5 ans, Terminale ES, lycée R) - garçon	Utilise des réseaux sociaux autres que ceux liées aux jeux en ligne (Facebook, Snapchat)
Mehdi (16,5 ans, 1 ^{ère} technologique, lycée U) – garçon	Se fixe un temps limite de jeu par jour pour ne pas se laisser déborder par rapport à ses devoirs
Ornella (19 ans, Terminale ES, lycée R) - fille	Amie avec Anaëlle. Réflexion importante sur les pseudonymes utilisés sur leurs jeux en ligne
Rémi (16 ans, 1 ^{ère} S, lycée U) – garçon	S'est fixé la règle de faire d'abord ses devoirs avant de jouer en ligne
Simon (16 ans, 2 ^{nde} , lycée U) – garçon	Adepte de YouTube et de vidéos informatives. Dénonce les réseaux sociaux « mainstream » comme Snapchat
Thomas (15,5 ans, 2 ^{nde} , lycée U) – garçon	Apprécie le sentiment de vivre une autre vie via les jeux en ligne
Ulysse (15 ans, 2 ^{nde} , lycée U) – garçon	N'a adopté aucune règle sur son temps de jeu en ligne par rapport à ses autres activités
Victor (16,5 ans, 1 ^{ère} technologique, lycée U) – garçon	Adepte des applications de discussion en ligne pour jeux vidéo, discours hostile sur les réseaux sociaux « mainstream »

Tableau 10 : Caractéristiques des adolescents regroupés dans l'idéal-type B3

et ce que ça pose comme problème les photos avec des filtres, les gens sont en mal-être après. Le Roi des Rats, dans sa vidéo, il parlait d'une fille qu'il connaît et qui a fini par arrêter Snapchat, parce qu'elle faisait des régimes pour être pareil que sur les réseaux sociaux, avec des filtres. Elle a fini par tomber malade et elle a arrêté Snapchat après.

Simon, qui utilise principalement Discord, Tumblr et YouTube (qu'il considère comme un vrai réseau social, voir chapitre 3, paragraphe 1.4.3), a certes créé un compte Facebook mais uniquement pour avoir Messenger car il déplore l'exposition de soi qui règne sur Facebook et l'utilisation des données personnelles : « les gens, c'est des livres ouverts sur Facebook. Ils racontent toute leur vie, mettent plein de photos, on peut tout savoir sur eux, ils ne se rendent pas compte que toutes ces données, ça appartient à Facebook et que ça leur échappe ».

Néanmoins, même si les adolescents de cet idéal-type B3 peuvent afficher une certaine distance vis-à-vis des réseaux sociaux très utilisés par leurs pairs comme Snapchat, Instagram et dans une moindre mesure Facebook, ils ne les rejettent pas tous pour autant, car ils utilisent généralement au moins l'un de ces réseaux sociaux pour être en lien avec leurs connaissances et amis qui ne sont pas forcément « gamers » comme eux : ainsi, **Malo** (19,5 ans, Terminale ES, lycée R) et **Julien** (16,5 ans, 1^{ère} S, lycée U) utilisent régulièrement Facebook, Messenger (pour le groupe de classe) et Snapchat, afin de rester en contact avec leurs autres amis proches, qui ne jouent pas ou très peu aux jeux vidéo.

Une autre caractéristique marquante caractérisant les adolescents regroupés dans cet idéal-type B3 est que l'on retrouve parmi eux la plus grande proportion d'adolescents (plus de la moitié, sept adolescents sur les douze composant l'idéal-type B3) indiquant ne pas apparaître sous leurs vrais noms et prénoms sur tout ou partie des réseaux sociaux qu'ils utilisent, et empruntant des pseudonymes qu'ils ont la plupart du temps créé dans l'univers de leurs jeux. Pour les cinq adolescents qui précisent utiliser la plupart du temps leurs vrais prénoms et noms, ils indiquent que c'est pour faciliter le fait d'être retrouvés sur les réseaux sociaux, notamment par d'anciens amis ou au contraire, par de nouvelles connaissances.

L'identité fictive fait d'ailleurs souvent l'objet d'une recherche approfondie, qui permet de déterminer et de choisir le pseudonyme le plus adapté et le plus révélateur de la personnalité ou du trait de personnalité à mettre en avant, comme l'expliquent **Anaëlle** et **Ornella** (17 et 19 ans, Terminale ES, lycée R), très amies « depuis la Seconde » et qui aiment « jouer en ligne ensemble » : elles se définissant toutes les deux comme des « gameuses ». Elles ont ainsi mis parfois plusieurs semaines pour trouver un pseudonyme qui corresponde au message qu'elles

souhaitaient faire passer sur leurs personnalités aux autres joueurs en ligne - dans la perspective, en filigrane, d'une relation amoureuse – que ce soit dans les univers des jeux de guerre, de construction ou de « *heroic fantasy* », comme le détaille Ornella :

On cherche quelque chose qui montre qui on est, on se conseille avec Anaëlle, on teste, par exemple quelque chose un peu elfique, ou une fille vraiment forte, avec des pouvoirs. On regarde aussi sur internet les trucs de mythologie, ça aide pour trouver. Et on compose notre pseudo.

Pour **Thomas** (15,5 ans, 2nde, lycée U), il y a même une dimension de seconde vie ou d'une autre vie rendue possible à travers les jeux vidéo en ligne :

Avant, je jouais plutôt à Minecraft, et maintenant c'est plutôt des jeux FPS, des jeux de guerre avec des armes et des rôles. Il y a eu une évolution dans ces jeux vidéo : avant, c'était des personnages construits, aujourd'hui, c'est plus des héros que l'on suit, dont l'histoire est importante, avec des dialogues construits. Ça donne le sentiment général d'être quelqu'un d'autre et d'avoir un rôle, d'être important, c'est ça qui me plaît.

Ces thématiques de seconde vie, de cet autre rôle qui serait autorisé en ligne et permettrait d'agir différemment par rapport à la « vraie vie » (terme utilisé spontanément par de nombreux adolescents) est particulièrement présent chez les adolescents de cet idéal-type B3. Mais il s'agit d'une perception très consciente et il n'y a ainsi pas de confusion ou de surinvestissement de cette vie en ligne au détriment d'une vie relationnelle en face. Ainsi, aucun adolescent interrogé, *a fortiori* parmi les adolescents regroupés dans cet idéal-type B3, n'a semblé être en rejet de la vie hors ligne par rapport à sa vie en ligne, contrairement à plusieurs cas recueillis sur la ligne Net Écoute, lors d'appels de parents ou grands-parents désemparés par leurs enfants ou petits-enfants qui n'allaient plus en classe pour passer tout leur temps, jour et nuit, sur leurs jeux vidéo en ligne.

Enfin, au-delà de la dimension de jeu en ligne, certains adolescents de cet idéal-type B3 se définissent comme des « geeks », adeptes des nouvelles technologies.

Ainsi, **Simon** (16 ans, 2nde, lycée U) souhaite devenir informaticien et pour continuer à avoir de bonnes notes et passer suffisamment de temps sur ses devoirs, il a auto-régulé son temps de jeux vidéo par jour et profite de ces moments sans jeux vidéo pour se cultiver sur l'univers des nouvelles technologies virtuelles :

Le temps que je passe derrière les écrans n'a jamais été un sujet de conflit avec mes parents, surtout tant que j'avais de bonnes notes. Après, je me suis rendu compte en début d'année que j'étais assez fatigué, et que je ne pouvais plus continuer à jouer le soir tard en semaine. Donc j'ai arrêté, pour améliorer mes notes. Je joue quand même tous les week-ends, quasiment tout le week-end, mais je m'intéresse beaucoup à tout ce qui est réalité virtuelle et j'aime bien aller au 104 pour des événements organisés autour de ça. Je regarde des talks aussi sur YouTube sur la réalité virtuelle, c'est juste dommage que ce ne soit pas assez démocratisé, ça permettrait de faire tellement de choses si ça l'était...

Ce profil d'adepte, voire de passionné d'innovations technologiques, se retrouve essentiellement chez les garçons de cet idéal-type B3 scolarisés au sein du lycée U, qui sont également des joueurs en ligne assez assidus. Leurs usages des jeux vidéo en ligne sont cependant souvent moindres que ceux qu'ils affichaient au collège ou au début du lycée, car ils investissent beaucoup leur vie scolaire et accordent une grande importance à leurs résultats scolaires. Pour eux, leur attirance pour le monde technologique passe par une certaine forme de réussite scolaire, qui relègue temporairement l'usage plus massif des jeux vidéo aux week-ends et aux vacances scolaires. Comme Simon, les témoignages de **Mehdi** (16,5 ans, 1^{ère} technologique, lycée U), **Ilyès** (17 ans, Terminale technologique, lycée U) et **Rémi** ((16 ans, 1^{ère} S, lycée U) l'illustrent parfaitement : pour **Rémi**, « les devoirs passent en priorité et s'il reste du temps, je joue, même le soir en semaine, pour me détendre un peu », contrairement à **Mehdi** qui « commence par jouer pour faire une petite pause après les cours et avant mes devoirs, je me fixe une demi-heure et au maximum une heure ». **Ilyès** a quant à lui décidé de s'autoriser de jouer quelques soirs dans la semaine « quand j'ai bien bossé ou que j'ai eu une bonne note ». Parmi ces adolescents à la fois adeptes de jeux vidéo et passionnés d'innovations technologiques du lycée U, seul **Ulysse** (15 ans, 2^{nde}, lycée U) indique ne pas avoir adopté de règles spécifiques par rapport à son temps de jeu, qu'il explique par le fait qu'il n'a pas « tant de devoirs que ça » et qu'il « gère pas mal du tout, même en jouant beaucoup le soir ». Il précise « profiter de la Seconde », car il pense que « l'an prochain, en Première, ce sera autre chose niveau devoirs ».

Les adolescents de cet idéal-type B3 présentent donc un certain nombre de traits communs, relatifs à leurs activités en ligne, principalement tournées vers les jeux vidéo et les applications de discussion et d'échanges adaptés aux plateformes de jeux en réseau notamment, comme Discord, Reddit, Twitch, Teamspeak (voir paragraphe 1.2 du chapitre 3), mais aussi de la

recherche de contenus informatifs. Même si, pour la plupart, ils sont également présents sur quelques-uns des réseaux sociaux fréquentés par la plupart des adolescents de leur âge (et qualifiés par plusieurs d’entre eux de « mainstream »), qu’ils utilisent pour garder le lien avec leurs amis ne partageant pas tout à fait les mêmes centres d’intérêts qu’eux, à savoir les jeux vidéo et l’univers des nouvelles technologies ou de l’innovation technologique.

2.2.2.4 Idéal-type B4 : « Grâce aux réseaux sociaux, je peux échanger sur ma passion, rencontrer des gens passionnés comme moi »

Les six adolescents regroupés dans cet idéal-type ont tous en commun d’utiliser principalement les sites internet et les plateformes de réseaux sociaux pour s’informer et échanger avec d’autres personnes, passionnées comme eux par la musique, le cinéma, la danse, le dessin...

Prénom et caractéristiques générales	Traits marquants
Idéal-type B4 « Grâce aux réseaux sociaux, je peux échanger sur ma passion, rencontrer des gens passionnés comme moi »	
Cléo (15,5 ans, 2 ^{nde} , lycée U) - fille	Compte Instagram professionnel, passionnée de mode
Guillaume (17 ans, Terminale L, lycée U) – garçon	Passionné de journalisme et de médias
Hanna (16,5 ans, 1 ^{ère} ES, lycée U) – fille	Passionnée par la danse et la musique
Jenna (16 ans, 1 ^{ère} technologique, lycée U) – fille	Passionnée de dessin et d’arts graphiques
Mathieu (17,5 ans, Terminale L, lycée R) – garçon	Militant gay, community manager pour les comptes source en France de chanteuses star américaines
Sonia (16,5 ans, 1 ^{ère} ES, lycée U) – fille	YouTubeuse, passionnée de théâtre et comédie

Tableau 11 : Caractéristiques des adolescents regroupés dans l’idéal-type B4

Une des adolescentes de cet idéal-type, **Sonia** (16,5 ans, 1^{ère} ES, lycée U), affiche un profil un peu différent, car elle est une Youtubeuse très suivie (près de 400 000 abonnés), grâce à ses vidéos drôles et défis qu’elle réalise et met en ligne une fois par semaine.

Elle correspond à cet idéal-type B4, car derrière cette activité en ligne assez importante, elle révèle souhaiter en faire un métier, en devenant humoriste voire comédienne. Ses modèles sont les Youtubeurs américains et au moment de son entretien, elle se renseignait pour trouver des cours de théâtre, consciente qu’il faudrait qu’elle travaille son jeu pour devenir professionnelle, et notamment actrice. Ainsi, elle considère littéralement YouTube comme un réseau social,

puisqu'elle y échange beaucoup avec ses « fans » et est attentive à tous les commentaires « postés sous [ses] vidéos ».

Ces adolescents ont donc en moyenne plus tendance que l'ensemble des autres adolescents à rencontrer des personnes et à développer des relations en ligne avec ces dernières, en raison de l'affinité qu'ils ont au regard de leur passion commune.

S'ils sont tout de même présents sur les réseaux sociaux dits « mainstream », très fréquentés par les autres adolescents des idéals-types B1 et B2 de ce groupe, ils citent des plateformes et applications moins utilisées voire non connues par la plupart des autres adolescents, comme Tumblr, Pinterest... (voir paragraphe 1.2 du chapitre 3).

Cette possibilité d'échanger avec d'autres personnes passionnées comme elle, qu'elle ne côtoie pas dans son entourage quotidien hors ligne, devient même pour **Hanna** (16,5 ans, 1^{ère} ES, lycée U), la définition de ce qu'internet représente pour elle :

Internet, ça représente pour moi le partage, on peut rencontrer des gens ayant les mêmes passions que nous, trouver n'importe qui même s'il habite à des centaines ou des milliers de kilomètres de nous. Il faut juste savoir parler un peu anglais (rires). Internet, c'est ouvert et c'est tout l'intérêt, on peut accéder à tous ceux qui ont les mêmes passions que nous et qui se connectent comme nous pour partager.

Pour **Mathieu** (17,5 ans, Terminale L, lycée R), au-delà de sa passion pour la musique et son activité au sein d'un groupe de « community managers » d'une star de la chanson dont il est « extrêmement fan », les réseaux sociaux sont aussi le lien de son engagement pour lutter contre l'homophobie et pour aider des adolescents souffrant d'un mal-être lié à leur homosexualité. Il s'agit du seul lycéen réellement engagé pour une cause parmi les lycéens rencontrés dans le cadre des entretiens qualitatifs sur lesquels s'appuient ce travail de thèse, même si **Guillaume** (17 ans, Terminale L, lycée U), par sa passion du journalisme, s'engage pour différentes causes mais d'après ses déclarations, plutôt en fonction de l'actualité (« j'aime bien découvrir des sujets et prendre conscience des choses qui se passent dans le monde »), et finalement moins en raison de convictions profondes.

A noter qu'une adolescente parmi eux, **Jenna** (16 ans, 1^{ère} technologique, lycée U) aurait pu faire partie de l'idéal-type A3, à l'instar de **Julie** (voir 2.2.1.2), si elle n'avait pas été une très grande utilisatrice des forums et blogs pour échanger avec d'autres passionnés du dessin, comme elle. Elle développe en effet un discours assez hostile vis-à-vis de certaines pratiques comme les selfies et leurs publications massives aux yeux de tous. Elle a développé en

conséquence une hostilité importante face aux réseaux sociaux plébiscités par les autres adolescents comme Snapchat :

J'ai arrêté Snapchat il y a six mois, car ils ont mis la géolocalisation. On peut enlever mais c'est insupportable. Ça m'a énervée donc j'ai supprimé. Ils disent que c'est pour savoir où sont tes amis mais je ne vois pas l'intérêt parce qu'on peut les appeler. Je pense que c'est plus pour leurs intérêts à eux. Et de toute façon, je ne l'utilisais que depuis l'an dernier et je ne voyais pas quel contenu mettre donc je regardais beaucoup ce que les autres mettaient. J'aime pas les selfies, je ne vois pas l'intérêt. Donc je ne mettais rien du tout, j'ai peut-être posté cinq photos sur tout le temps que j'ai été dessus, un peu plus d'un an.

L'idéal-type B4 est intéressant à considérer car il renvoie à de nombreux travaux sociologiques qui s'intéressent aux communautés d'intérêt, en ligne ou hors ligne, et aux cercles sociaux (Bidart, 1997 ; Martin et Dagiral, 2021, p. 179). Il est également la parfaite illustration de ce qui avait été mis en lumière par Georg Simmel, comme le rappelle François de Singly dans sa préface de l'ouvrage « Les liens sociaux numériques » dirigé par Olivier Martin et Eric Dagiral (2021 : 8) : « *La liberté de circuler dans l'espace matériel ou virtuel a pour corollaire le fait de trouver une ou des personnes qui partagent les mêmes goûts que soi, ce que Simmel souligne en insistant sur de nouvelles formes de communautés qui deviennent électives* ».

Les profils de ces adolescents sont finalement très proches, malgré l'apparente diversité des passions qu'ils affichent : en effet, l'intensité forte de leur vie en ligne est motivée par l'existence de cette passion, quelle qu'elle soit, et par le fait qu'ils n'ont pas le sentiment d'avoir suffisamment de relais dans leurs entourages proches (famille, amis, lycée...) pour échanger autour de leurs passions. Une active vie en ligne, qui fait la part belle, pour la plupart de ces adolescents, à des échanges avec des personnes qu'ils n'ont jamais rencontrées en face, leur permet d'étendre le champ des possibles et de partager plus largement leur passion, avec des personnes souvent de leur âge mais pas uniquement. Car ce qui est prévaut, c'est d'abord la passion commune et la vision partagée de cette passion commune.

En conclusion de cette partie dédiée à l'analyse du groupe B, constitué d'adolescents ayant déclaré être intensément connectés à internet et aux réseaux sociaux, quatre idéals-types (B1, B2, B3 et B4) ont pu être distingués en analysant les cinq dimensions déterminées préalablement : intensité de la connexion, niveau d'appréciation des médias sociaux, nature et

rôle des technologies socionumériques utilisées, perception et prise de risques liés aux technologies socionumériques et existence de règles, avec des usages encadrés, auto-encadrés ou libres (voir paragraphe 2.1 du présent chapitre).

Si le groupe B rassemble la majorité des adolescents (58% des adolescents interrogés), l'analyse approfondie des différents idéals-types qui le composent révèle une assez forte hétérogénéité derrière cette caractéristique commune de l'hyperconnexion.

En effet, si ces adolescents ont en commun l'intensité de leur connexion (qui leur confère leur appartenance au groupe B) et dans une certaine mesure, une appréciation généralement positive des technologies socionumérique (dimension d'analyse 2, niveau d'appréciation des médias sociaux), les adolescentes de l'idéal-type B1 se distinguent des trois autres idéals-types du groupe B par la forte dépendance qu'elles reconnaissent elle-même développer vis-à-vis de leurs téléphones portables et de leurs réseaux sociaux, utilisés principalement pour « tromper leur ennui », pour maintenir et entretenir leurs liens sociaux voire pour faire de nouvelles rencontres, pour quelques-unes de ces adolescentes. En cela, l'idéal-type B2 est plus proche de l'idéal-type B1 que les idéaux-types B3 et B4 ne le sont, car le développement d'une vie en ligne intense chez les adolescents de l'idéal-type B2 est principalement motivé par l'entretien et le maintien du lien social : ce lien aux autres en ligne s'avère cependant être le reflet de la vie sociale intense en face des adolescents de l'idéal-type B2, leurs vies en ligne étant finalement le reflet ou le prolongement assez exacts de leurs vies en face, contrairement à la majorité des adolescentes de l'idéal-type B1.

Les idéals-types B3 et B4 ont en commun de voir en ces technologies socionumériques le moyen d'accéder à des contenus et des personnes qui partagent des intérêts communs, voire des passions communes : les jeux en ligne et l'univers technologique pour l'idéal-type B3, des loisirs généralement artistiques devenus passions pour l'idéal-type B4. Ce qui importe est le partage d'affinités de loisirs, qu'il s'agisse de jeux vidéo, de dessin, de mode, de musique... à travers des forums, des blogs, des salons de discussion ou des applications dédiées, constituant ainsi une communauté de pratiques. Leurs motivations pour se connecter, et donc leurs perspectives, sont donc très variées, et influencent les technologies socionumériques utilisées, ultérieurement dans le paragraphe 1.3 du chapitre 3 (p.192 et suivantes). Cette forme de pragmatisme ou d'utilitarisme des plateformes de réseaux sociaux et d'applications est présente, de manière encore plus explicite, chez la plupart des adolescents appartenant au dernier groupe, qui indiquent être « raisonnablement connectés ».

2.2.3 Ni déconnectés, ni hyperconnectés, certains adolescents indiquent être « raisonnablement connectés »

Ces vingt-huit adolescents, qui représentent un peu plus du tiers des adolescents interrogés, et qui constituent le groupe C, majoritairement féminin (21 filles et 7 garçons ; cette proportion de 75% est supérieure à celle de l'ensemble des lycéens interrogés, près de 69%), ont en commun d'être connectés, mais dans une moindre mesure que les adolescents appartenant aux différents profils du groupe B, dits « hyperconnectés ». Ils affichent une plus grande distance vis-à-vis notamment des réseaux sociaux, les abordant dans une perspective plus utilitariste, objectivée ou distanciée. Ils sont majoritairement issus du lycée R (17 lycéens R et 11 lycéens U ; la répartition entre lycées étant égale sur l'ensemble des lycéens interrogés).

2.2.3.1 Idéal-type C1 : « Les réseaux sociaux, c'est cool et c'est surtout pratique »

Cet idéal-type C1 est composé de neuf filles et quatre garçons (voir tableau 12 ci-après), une proportion conforme à celle de l'ensemble des adolescents interrogés. Ces adolescents de l'idéal-type C1 sont majoritairement issus du lycée R (5 lycéens U et 8 lycéens R). Les treize adolescents regroupés dans cette catégorie ont en commun d'indiquer des temps de connexion aux écrans modérés et parlent des réseaux sociaux en termes d'utilité et de praticité.

Les temps de connexion qu'ils indiquent eux-mêmes comme « raisonnables » s'apprécient à travers leurs différents témoignages, mais surtout à la lumière de leurs réponses à la question de savoir à quand remontent leurs dernières connexions. A l'exception d'**Elisa** (18,5 ans, Terminale ES, lycée R) et **Morgan** (18 ans, Terminale L, lycée R), qui ont indiqué s'être connectées quelques minutes avant notre échange - respectivement sur Snapchat pour mettre une photo de son petit ami, de passage en France pour quelques jours, dans sa story ; et sur Twitter pour voir un message à la suite d'une notification, car elles étaient en pause déjeuner juste avant - tous les adolescents de cet idéal-type C1 s'étaient connectés pour la dernière fois plusieurs heures auparavant : soit sur l'heure du déjeuner (**Emilien** et **Jessie**), le matin avant de partir au lycée (**Alexy**, **Antoine**, **Jeanne**, **Naïa** et **Nolwenn**) soit la veille au soir (**Benoît**, **Colleen** et **Luca**), voire deux jours auparavant (**Alexia**). Pourtant, la moitié de ces adolescents dispose de forfaits illimités ou conséquents, ce qui n'influence pas leurs temps de connexion dans la journée, généralement peu conséquents.

Prénom et caractéristiques générales	Traits marquants
Idéal-type C1 « Les réseaux sociaux, c'est cool et c'est surtout pratique »	
Alexia (17,5 ans, 2 nd e, lycée R) – fille	Dernière connexion deux jours auparavant. Relations tendues avec ses parents
Alexy (17 ans, 2 nd e, lycée R) – fille	Dernière connexion le matin avant de partir au lycée. Parents non connectés
Antoine (17 ans, Terminale technologique, lycée U) – garçon	Dernière connexion le matin avant de partir au lycée. Parents connectés, non dans ses contacts
Benoît (17 ans, 1 ^{ère} ES, lycée R) – garçon	Dernière connexion la veille au soir. Règle de connexion encore en vigueur (wifi coupé à 1 heure du matin)
Colleen (16 ans, 2 nd e, lycée R) – fille	Dernière connexion la veille au soir. Accepte sa mère dans ses contacts sur ses réseaux sociaux pour la rassurer et pouvoir avoir accès à ses amis en ligne
Elisa (18,5 ans, Terminale ES, lycée R) – fille	Dernière connexion quelques minutes auparavant. A rencontré une amie en ligne
Emilien (16,5 ans, 1 ^{ère} technologique, lycée U) – garçon	Dernière connexion sur l'heure du déjeuner. Mère non-utilisatrice de réseaux sociaux mais donnant des conseils qu'il suit
Jeanne (16,5 ans, Terminale technologique, lycée U) – fille	Dernière connexion le matin avant de partir au lycée. Parents connectés
Jessie (17 ans, 1 ^{ère} professionnelle, lycée U) – fille	Dernière connexion sur l'heure du déjeuner. Surveillée par sa mère en ligne
Luca (16 ans, 1 ^{ère} technologique, lycée U) – garçon	Dernière connexion la veille au soir
Morgan (18 ans, Terminale L, lycée R) – fille	Parents non connectés. Dernière connexion quelques minutes auparavant. A rencontré une amie en ligne
Naïa (17 ans, Terminale S, lycée U) – fille	Dernière connexion le matin avant de partir au lycée. Très bonnes relations avec son beau-père avec qui elle échange sur les réseaux sociaux
Nolwenn (15 ans, 2 nd e, lycée R) – fille	Dernière connexion le matin avant de partir au lycée. Parents très connectés (jeux)

Tableau 12 : Caractéristiques des adolescents regroupés dans l'idéal-type C1

Au-delà du moindre temps passé sur leurs téléphones, sur internet et les réseaux sociaux par rapport aux adolescents des idéals-types B, ces adolescents de l'idéal-type C1 affichent une plus grande distance vis-à-vis des réseaux sociaux eux-mêmes, abordés sous l'angle pratique.

Ainsi, **Morgan** (18 ans, Terminale L, lycée R) résume parfaitement les propos des adolescents de cet idéal-type C1, en définissant internet et les réseaux sociaux sous cet aspect :

Internet et les réseaux sociaux, c'est cool et c'est surtout pratique. Pour échanger avec nos amis, pour trouver les infos dont on a besoin... On a tout ce qu'on veut en quelques secondes. Et par exemple, Facebook, ça me permet de rester en contact avec mes anciens amis du collège qui ne sont pas dans mon lycée, pour les soirées, on crée des évènements. Même s'il y a les sms. Les groupes sur Facebook, ça permet que tout le monde soit au courant et de garder le contact tous ensemble.

Si **Morgan** comprend que certains adolescents puissent ne pas vouloir « être sur les réseaux sociaux », elle indique avoir convaincu une de ses camarades de classe, qui refusait tout réseau social, de créer un compte sur Snapchat « même si cela ne l'intéresse pas trop je crois, au moins, elle voit à quoi ça ressemble et ça peut être pratique pour elle ».

La notion de praticité des réseaux sociaux renvoie, comme le montre le témoignage de Morgan, à la fois à la dimension informationnelle (avoir accès à toutes les informations nécessaires facilement) mais également relationnelle (maintenir des liens sociaux avec leurs amis).

D'une manière générale, leurs échanges en ligne sont d'ailleurs quasiment exclusivement un **prolongement de leurs relations en présence**, qu'ils privilégient dans la mesure du possible. Seules deux adolescentes (Morgan et Elisa) ont d'ailleurs indiqué avoir rencontré chacune une amie en ligne, à l'occasion d'échanges sur Twitter : pour **Morgan** (18 ans, Terminale L, lycée R), cette rencontre en ligne, avec une fille avec qui elle discutait depuis plusieurs mois et qu'elle trouvait très drôle, s'est transformée en une rencontre physique à Paris, avec sa cousine.

Pour **Elisa** (18,5 ans, Terminale ES, lycée R), la rencontre physique n'est pas encore survenue mais est prévue dans les prochains mois : elle estime que discuter sur Twitter « avec des inconnus permet de s'ouvrir à de nouvelles choses », précisant être très vigilante aux échanges qu'elle a avec ces inconnus, n'hésitant pas à « bloquer » les personnes qu'elle trouve « bizarres ou qui finissent par saouler et [l'] énerver ».

Dans cette correspondance quasiment identique entre les vies en ligne et hors ligne (à l'exception très ponctuelle pour Morgan et Elisa), on peut rapprocher certains traits communs des adolescents de cet idéal-type C1 de ceux de l'idéal-type B2, même s'ils s'en distinguent fortement par leur moindre intensité de connexion et parallèlement, à une vie sociale finalement moins intense. En effet, les adolescents de cet idéal-type C1 affichent un nombre de contacts moyen sur leurs différents comptes de réseaux sociaux très inférieurs à la moyenne des adolescents interrogés - et *a fortiori* à ceux des idéals-types B1 et B2 - puisque sur les deux réseaux qu'ils utilisent le plus pour communiquer avec leurs amis, leur nombre d'« amis » moyen sur Facebook est de 135 (vs 813 pour l'ensemble des adolescents interrogés) et de 56 sur Snapchat (vs 84 pour l'ensemble des adolescents interrogés), Instagram étant utilisé bien plus ponctuellement, pour poster une « photo de temps en temps quand elle est jolie » (Nolwenn) ou pour observer les publications d'autres adolescents ou plutôt d'artistes et de célébrités qu'ils suivent. Les adolescents de cet idéal-type sont ceux qui font d'ailleurs le plus référence à des tris de contacts récents, c'est-à-dire qu'ils ont supprimé les contacts dont ils n'avaient plus l'utilité, car ils ne les voient plus régulièrement ou n'ont plus de contacts depuis plusieurs mois voire années. Ainsi tout comme Benoît, Morgan et Victor, **Jeanne** a fait du tri dans ses contacts parce qu'elle avait « beaucoup de personnes avec qui [elle] n'[était] plus en contact » et qu'elle ne voyait « plus l'intérêt de les garder et de continuer à voir leurs actualités ».

L'appréciation des réseaux sociaux apparaît donc mesurée chez l'ensemble des adolescents de cet idéal-type C1, car l'utilisation de tel ou tel autre réseau social provient principalement de leur analyse de critères importants pour eux, et de la facilité d'abord du réseau social concerné. Ils choisissent un réseau social plutôt qu'un autre en fonction de ces critères, voire parfois, de conseils de leur entourage familial comme leurs parents ou leurs frères et sœurs aînés.

Ils indiquent en effet qu'au moins l'un de leurs parents est très connecté et utilisateur lui-même de réseaux sociaux, notamment Facebook voire Instagram, notamment quand l'un des parents exerce une profession créative ou artistique. Certains adolescents jugent même la consommation de leurs parents ou beaux-parents excessive : pour **Elisa** (18,5 ans, Terminale ES, lycée R), sa belle-mère est « pire [qu'elle] sur Facebook et sur Snapchat » et pour **Luca** (16 ans, 1^{ère} technologique, lycée U), la connexion importante de son père, consultant en informatique, sur l'ordinateur fixe chez lui est source de conflit, car il aime télécharger et regarder des films en streaming, ce qui contrarie son père qui joue en réseau le soir après son travail. Il se connecte donc sur l'ordinateur fixe de son père quand ce dernier n'est pas là.

Nolwenn (15 ans, 2^{nde}, lycée R) précise quant à elle que ses parents jouent sur des jeux en ligne via Facebook, son père jouant principalement le week-end car « il n'a pas le temps la semaine », et sa mère jouant « tous les jours à *Candy Crush*, un jeu sur Facebook, jusqu'à 17 ou 18 heures, comme elle rentre du travail vers 15 heures ». Cependant, elle ne semble pas trouver ces usages excessifs, indiquant que cela permet certainement à ses parents, et notamment sa mère, de décompresser et de « s'enlever les soucis du travail ».

Seules **Alexy** (17 ans, 2^{nde}, lycée R) et **Morgan** (18 ans, Terminale L, lycée R) indiquent avoir des parents non connectés et ne disposant pas de réseaux sociaux. Morgan précise même que sa mère a « horreur des réseaux sociaux », mais que c'est cependant elle qui l'a mise en garde des risques liés aux réseaux sociaux dont elle est parfaitement consciente : contenus à ne pas publier, règles pour privatiser ses comptes, détournement possible des photos qu'elle pourrait poster... **Emilien** (16,5 ans, 1^{ère} technologique, lycée U) rapporte le même type de propos que Morgan, même si sa mère utilise un smartphone « un peu pour faire comme nous » et qu'elle est utilisatrice de Facebook :

Ma mère a Facebook mais elle n'y va jamais ou quasiment jamais. En fait, elle n'aime pas trop les trucs internet et tout, elle est loin de la technologie. A ma sœur et moi, elle nous donne des conseils pour faire attention sur les réseaux sociaux même si elle n'a jamais été sur ceux qu'on utilise, comme Snapchat. C'est ce qu'elle entend de l'extérieur, comme elle est prof, elle voit des choses et elle nous dit de faire attention, même si elle ne connaît pas. Quand on était au collège, elle voulait pas du tout qu'on ait des réseaux sociaux, même Facebook, elle ne voulait pas du tout du tout. Pour pas qu'il nous arrive un truc pour plus tard, elle voulait nous préserver, on va dire. Elle disait que tout peut se passer sur Internet.

Les autres adolescents, dont les parents sont connectés mais sans excès, précisent au sujet de la connexion de leurs parents qu'ils en profitent pour surveiller leurs activités en ligne.

Jessie (17 ans, 1^{ère} professionnelle, lycée U) précise ainsi être amie avec sa mère sur Facebook parce que cette dernière l'a ajoutée « pour [la] surveiller partout » mais être également amie sur Snapchat avec elle pour la même raison « même si elle ne snappe pas trop donc elle ne voit pas trop ce [qu'elle met] dessus ».

Colleen (16 ans, 2^{nde}, lycée R) explique également qu'elle est amie sur Facebook avec sa mère parce qu'elle n'a pas eu le choix si elle voulait pouvoir aller sur les réseaux sociaux :

J'étais obligée d'être amie avec elle sur Facebook. C'était pour me surveiller. Mais je m'en fous, parce que j'y suis jamais, je publie rien, que des photos. Je parle sur Messenger mais elle voit pas, elle n'a pas mes codes. Ma mère a aussi Snapchat pour surveiller ce que je fais. Même sur Snapchat, elle me surveille (rires).

Colleen précise alors qu'il ne s'agit pas du temps qu'elle passe sur les réseaux sociaux, mais ce qu'elle y fait, sa mère semblant en effet inquiète de ce qu'elle pourrait poster et des conséquences que cela pourrait avoir :

Mes parents, ils trouvent que je suis assez raisonnable par rapport au temps que je passe sur mon téléphone. Mais ma mère, elle s'inquiète tout le temps, elle écoute tout ce qui se dit sur les dangers d'internet et des réseaux sociaux, je lui dis d'arrêter et de me faire confiance, parce que je sais ce que je poste, c'est juste que je préfère me connecter dans ma chambre pour être tranquille et ne pas avoir de questions sur ce que je fais.

Au-delà de ces quelques parents qui ont explicitement fait part de leur volonté de surveiller l'activité en ligne de leurs enfants, le trait commun de l'ensemble de ces adolescents de l'idéal-type C1 est de ne pas avoir de règles explicites de connexion au sein de leurs familles : à l'exception de **Benoît** (17 ans, 1^{ère} ES, lycée R), chez qui « le wifi est coupé à une heure du matin », l'ensemble des autres adolescents précisent qu'il n'y pas de règles de connexion chez eux, à l'exception du téléphone portable qui n'est pas le bienvenu à table, au moment du dîner, lorsque l'ensemble de la famille est réuni.

Il est intéressant de noter qu'à l'exception d'une adolescente du groupe (**Alexia**), tous les adolescents de cet idéal-type décrivent au sujet de leurs parents des relations bonnes à très bonnes, voire très fortes ou privilégiées avec au moins l'un de leurs parents (leurs mères pour Jessie, Luca et Emilien ; son père pour Benoît) et un environnement familial équilibré, même lorsqu'ils évoluent au sein de familles recomposées : leurs relations avec les éventuels beaux-parents ou nouveaux compagnons de leurs parents ne leur posent pas de problèmes, voire sont très bonnes comme l'indique **Naïa** (17 ans, Terminale S, lycée U) à propos de son beau-père (« il est journaliste et c'est hyper intéressant de parler avec lui, il m'apprend plein de choses et il est toujours curieux, il s'intéresse à ce que je fais et ce que je pense ») ; et si elles ne sont pas excellentes, ces relations distantes ou dégradées n'ont pas de réelle incidence dans leurs quotidiens car ils ne passent pas beaucoup de temps avec eux.

2.2.3.2 Idéal-type C2 : « Je suis allée sur Snap et Insta, comme mes amis y étaient »

L'idéal-type C2 regroupe huit adolescents, majoritairement scolarisés au sein du lycée R (5 lycéens R et 3 lycéens U) et est essentiellement féminin, puisqu'un seul garçon appartient à cet idéal-type (voir tableau 13 ci-après).

Les huit adolescents regroupés dans cet idéal-type C2 ont en commun avec l'idéal-type C1 d'être connectés pour maintenir le lien avec leurs amis quand ils ne sont pas ensemble, mais s'en distinguent par les arguments qu'ils utilisent pour parler de leurs usages socionumériques : ils sont allés sur les réseaux sociaux pour la première fois parce que leurs amis (proches) y étaient, ils ont choisi un réseau social parce que leurs amis l'utilisaient. Ils « suivent » donc leurs cercles d'amis et s'approprient les outils au fur et à mesure qu'ils se diffusent parmi eux.

Prénom et caractéristiques générales	Traits marquants
Idéal-type C2 « Je suis allée sur Snap et Insta, comme mes amis y étaient »	
Abigaël (16,5 ans, Terminale ES, lycée U) – fille	Observatrice. A suivi ses amies sur Snapchat
Aurélië (16 ans, 2 nd e, lycée R) – fille	A récemment rejoint Snapchat qu'elle n'utilise que dans sa partie messagerie pour échanger avec ses amies les plus proches
David (17 ans, 1 ^{ère} professionnelle, lycée R) – garçon	A expérimenté PériScope comme ses amis voisins
Elise (16 ans, 1 ^{ère} S, lycée U) – fille	A rejoint récemment Snapchat, pour échanger avec ses amis et notamment ceux rencontrés lors de colonies
Hélène (16,5 ans, Terminale professionnelle, lycée R) – fille	Active sur les réseaux sociaux. Utilise Skype pour avoir un réseau social commun avec son petit-copain
Jennyfer (18,5 ans, Terminale professionnelle, lycée R) – fille	A suivi ses amis sur chacun de ses réseaux sociaux (Facebook, Snapchat et Instagram)
Marine (17,5 ans, 1 ^{ère} professionnelle, lycée R) – fille	Observatrice sur les réseaux sociaux, qu'elle suit pour rester en contact avec ses amies
Sloane (16,5 ans, 1 ^{ère} technologique, lycée U) – fille	Fréquente les réseaux sociaux qu'elle sait être utilisés par le garçon sur lequel elle a des vues

Tableau 13 : Caractéristiques des adolescents regroupés dans l'idéal-type C2

Le témoignage d'**Elise** (16 ans, 1^{ère} S, lycée U) en est le parfait exemple :

Je suis sur Snapchat depuis pas très longtemps, par rapport aux autres. Je suis allée sur Snapchat pas parce que je me sentais exclue, parce que j'avais WhatsApp, mais c'était pour discuter davantage avec mes amis, même à l'extérieur, pour augmenter le lien. J'y suis allée parce que mes amies étaient dessus, surtout mes amis en colo, avec qui je ne gardais pas vraiment contact avant d'avoir Snapchat. Je l'utilise aussi avec mes amis du lycée, mais seulement mes amis amis... Je pense que j'ai une vingtaine de contacts sur Snapchat, ce sont mes amis dont je suis la plus proche.

Ce témoignage rejoint celui de **David** (17 ans, 1^{ère} professionnelle, lycée R), qui est allé pour la première fois sur les réseaux sociaux « vers neuf ou dix ans, par curiosité et pour faire comme un de [ses] amis qui y était, pour voir ce que c'était », ainsi que celui **Jennyfer** (18,5 ans, Terminale professionnelle, lycée R) :

Je suis allée sur les réseaux sociaux quand j'avais 13 ans, pas trop parce que ça m'intéressait direct mais parce que mes amis ont commencé à y aller. Donc je m'y suis intéressée et j'y suis allée. Au début, c'était sur Facebook. Et après, ben... Je suis allée sur Snap et Insta, comme mes amis y étaient. Et c'est vrai que ça permet de continuer à parler avec eux, de partager ce qu'on vit. C'est vraiment super pour ça les réseaux sociaux, surtout quand on habite loin du lycée comme moi, parce que je suis venue dans ce lycée pour faire la filière professionnelle que je voulais.

Pour ces adolescents de l'idéal-type C2, l'activité en ligne sur les réseaux sociaux est essentiellement tournée sur la partie du maintien du lien avec leurs amis, l'homologie « dis-moi qui sont tes amis, je te dirai sur quels réseaux sociaux tu es » s'appliquant parfaitement.

Tout comme les adolescents de l'idéal-type C1, les contacts en ligne des adolescents de l'idéal-type C2 sont très majoritairement des personnes qu'ils connaissent, au moins de vue : leurs vies en ligne sont donc le prolongement naturel de leurs vies hors ligne.

Hélène (16,5 ans, Terminale professionnelle, lycée R) développe à ce sujet un point de vue intéressant, car elle évoque le prolongement également sous une forme de scission, les réseaux sociaux étant « la moitié » de la « vraie vie », réfutant l'aspect dit « virtuel » des vies en ligne :

J'accepte les gens de ma classe par gentillesse parce que ça ne se fait pas de ne pas accepter. Et après, la personne vient et te demande "pourquoi tu ne m'as pas acceptée"... Donc je vais accepter, comme ça, je suis tranquille. Parce que ce serait comme si dans la vraie vie, je connais la personne mais je ne veux pas lui parler, ce

serait comme si je l'ignorais. En fait, c'est la moitié de notre vie les réseaux sociaux, il y a la partie réelle on va dire, et la partie virtuelle, même si c'est le reflet de la vie réelle. C'est pas virtuel, parce que c'est vraiment ce qu'on fait, ce qu'on met. Ça prolonge la vraie vie, ça va avec. Sauf pour ceux qui vont publier des choses pour faire croire que leur vie est plus jolie. Par exemple, une fille qui met une photo de sa famille, tout le monde a l'air de se marrer mais après, elle dit qu'elle s'est fait chier. Moi, si je dis quelque chose sur les réseaux sociaux, je dirai la même chose dans la vraie vie. Je ne vais pas aller insulter quelqu'un sur les réseaux sociaux et lui dire bonjour avec un grand sourire le lendemain. Je dis quand j'ai quelque chose à dire...

Au-delà de cette correspondance majoritaire des vies en ligne et hors ligne, en parfait reflet de cet aspect « suiveur » de cet idéal-type C2, ces adolescents citent préférentiellement les réseaux sociaux les plus utilisées (« mainstream ») par les adolescents interrogés, à savoir Facebook et Messenger, Snapchat, Instagram et Twitter (voir paragraphe 1.3 du chapitre 3, p. 192). Ils citent en moyenne moins de quatre réseaux sociaux différents, et n'en utilisent régulièrement que deux à trois en moyenne, même si quelques adolescents ont eu tendance à expérimenter d'autres réseaux sociaux que ceux qui sont les plus utilisés, justement parce que certains de leurs amis les essayaient également. **David** (17 ans, 1^{ère} professionnelle, lycée R) a par exemple utilisé fut un temps le réseau social PériScope :

J'y étais beaucoup au début, quand c'est sorti, j'ai des amis, c'est mes voisins, ils y sont allés et ils m'ont dit que c'était super, qu'on pouvait voir plein de vidéos tournées partout dans le monde. Donc ils faisaient des vidéos aussi et ils les publiaient sur PériScope. Ils me disaient « viens, on fait un péri ! ». Donc j'ai créé mon compte pour voir ce qu'ils mettaient et pour regarder aussi. Après, c'est passé, en fait, c'était juste une mode, les gens sont plus sur Snapchat et ils sont aussi restés sur Facebook.

Hélène (16,5 ans, Terminale professionnelle, lycée R) raconte quant à elle comment elle a créé un compte sur Skype pour échanger régulièrement avec son petit copain, qui est un « gamer » et qui n'utilise que les réseaux sociaux associés aux plateformes de jeux en ligne dont il est adepte. Il ne s'agit pas pour elle de l'espionner mais plutôt d'adopter les mêmes outils de communication que lui, « pour être plus proche de lui ». Il n'existe donc pas, dans son récit, d'espionnage de son petit-copain en ligne, contrairement à ce qu'indique **Sloane** (16,5 ans, 1^{ère} technologique, lycée U), qui se connecte plus ou moins sur ses différents comptes de réseaux

sociaux pour échanger avec ses amies mais également par rapport aux garçons de son lycée qui lui plaisent :

Pour moi, les réseaux sociaux, c'est surtout pour discuter avec mes amies, partager avec elles ce que je vis. Il n'y a pas vraiment de réseaux sociaux que je préfère, on va dire qu'il y a ceux que j'utilisais quand j'étais au collège, surtout Facebook et Messenger, que j'ai eus quand je suis arrivée en sixième, à douze ans. Et quand je suis arrivée au lycée, je suis devenue très copine avec deux filles dans ma classe, et elles, elles étaient à fond sur Instagram. J'avais déjà un compte mais je n'y allais pas beaucoup. Donc j'y suis allée plus. Et juste après, je suis allée sur Snapchat, pour faire des flammes avec elles mais surtout, parce qu'il y a un gars que j'aime bien dans une autre classe. Et que lui, il est beaucoup sur Instagram et sur Snapchat, il publie pas mal de choses dessus, donc comme ça, je vois ce qu'il aime, ce qu'il fait... ça me permet de mieux le connaître, sans qu'il sache trop que je regarde tout ce qu'il fait. Je publie pas grand-chose sur les réseaux sociaux, mais je regarde beaucoup en fait.

Cette caractéristique d'être plus observateur qu'actif sur les réseaux sociaux, mise en avant par Sloane, est une caractéristique partagée par la grande majorité des adolescents de cet idéal-type C2 : seule **Hélène** se déclare « active sur les réseaux sociaux », en précisant qu'elle « like », qu'elle « commente » et qu'elle « partage » notamment sur Facebook, via une page qu'elle a créée avec sa meilleure amie pour échanger sur la musique, sur leur style (rock) et « parler » avec des gens de [leur] âge qui likent et viennent sur la page ».

Ainsi, **Aurélié** (16 ans, 2nde, lycée R) raconte qu'elle « ne poste pas beaucoup » sur ses réseaux sociaux, et qu'elle « regarde ce que les autres postent, pour savoir ce qui se passe ». Elle indique ainsi « être sur Snapchat depuis cette année », ce qui lui permet d'envoyer « des photos de [sa] tête, avec [ses] amies aussi » : elle utilise plutôt la fonction messagerie de cette application car elle n'utilise pas les « stories », préférant « regarder celles des autres » plutôt que de « [se] creuser la tête pour savoir quoi mettre ». Cette position préférée dite « observatrice » est également partagée par **Abigaël** (16,5 ans, Terminale ES, lycée U) et **Marine** (17,5 ans, 1^{ère} professionnelle, lycée R). **Marine** indique ainsi mettre en ligne « peut-être une ou deux photos tous les deux-trois mois sur Facebook, et peut-être un peu plus sur Instagram, quand je change de couleur de cheveux par exemple ».

Pour **Abigaël**, la situation est un peu différente, car sa mère avocate est assez hostile envers les réseaux sociaux et surtout envers ce qui s'y publie. L'hostilité de sa mère par rapport à l'aspect public des réseaux sociaux n'est cependant pas la cause du fait qu'elle soit plus observatrice

qu'active sur les réseaux sociaux, car Abigaël indique que cela correspond plus aussi à « [son] caractère », préférant privilégier le partage avec ses amis « vraiment proches » plutôt que de gens « qu'elle connaît moins ».

Enfin, comme pour les adolescents de l'idéal-type C1, il convient de noter que ces adolescents décrivent des environnements familiaux plutôt apaisés, avec des relations bonnes à très bonnes avec leurs parents.

2.2.3.3 Idéal-type C3 : « J'ai appris à gérer mes réseaux sociaux, j'étais addict au collègue »

Cet idéal-type regroupe sept adolescents (voir tableau 14 ci-après), également répartis entre les lycées R et U (4 lycéens R et 3 lycéens U) et majoritairement féminin (2 garçons et 5 filles), une proportion légèrement supérieure (71%) à celle de l'ensemble des lycéens R et U rencontrés (69%).

Ces adolescents de l'idéal-type C3 ont en commun d'afficher des consommations d'internet et des réseaux sociaux en forte baisse, notamment par rapport à l'activité en ligne intense qu'ils indiquent avoir eue pendant leurs « années collège ». Pour évoquer leurs connexions à internet et aux réseaux sociaux lorsqu'ils étaient collégiens, ils utilisent tous le champ lexical de l'addiction et de la dépendance.

Ainsi, **Géraldine** (18 ans, Terminale L, lycée R) précise avoir été « accro pendant deux ou trois mois », car elle fréquentait des filles qui étaient populaires et qui publiaient beaucoup de contenus, notamment des photos et des vidéos, sur les réseaux sociaux :

Je trainais beaucoup avec un groupe de filles, qui utilisaient beaucoup les réseaux sociaux et qui étaient très populaires, donc on va dire que j'essayais de me mettre au même stade qu'elles, pour être aussi populaires qu'elles. Et puis, c'est jamais monté mais ça ne me dérange pas.

Géraldine évoque cette question de la popularité, qui est centrale dans la vie de nombreux adolescents au moment du collège, comme l'a montré Claire Balleys dans son ouvrage « Grandir entre adolescents à l'école et sur internet », en traitant de manière approfondie la question du « prestige » (Balleys, 2015 : 31-74), et qui a semble-t-il eu une influence sur l'importance de la vie en ligne de ces adolescentes.

Prénom et caractéristiques générales	Traits marquants
Idéal-type C3 « J'ai appris à gérer mes réseaux sociaux, j'étais addict au collège »	
Géraldine (18 ans, Terminale L, lycée R) – fille	A eu son premier compte de réseau social en CMI et une période où elle était « accro » parce qu'elle fréquentait des filles très connectées
Julie (16 ans, 1 ^{ère} S, lycée U) – fille	A engagé une réflexion sur ses réseaux sociaux depuis une « embrouille » survenue quelques mois auparavant
Lucie (17 ans, Terminale technologique, lycée U) – fille	A connu une phase de forte connexion aux réseaux sociaux au moment du divorce de ses parents. « Stalke » les garçons qui lui plaisent
Pauline (17,5 ans, Terminale L, lycée R) – fille	A été « accro » aux réseaux sociaux au collège en raison principalement de son mal-être
Quentin (15 ans, 1 ^{ère} technologique, lycée U) – garçon	A pris conscience qu'il passait tout son temps sur les écrans et s'est limité en reprenant de nouvelles activités (sport avec ses amis)
Sonia (16 ans, 2 ^{nde} professionnelle, lycée R) – fille	Le temps passé sur son téléphone était une source de conflit avec son père. A diminué son temps d'écran pour se consacrer à ses études
Teddy (16 ans, 2 ^{nde} , lycée R) – garçon	A pris conscience du temps passé sur les écrans et auto-régule son temps de connexion depuis le début du lycée

Tableau 14 : Caractéristiques des adolescents regroupés dans l'idéal-type C3

Tout comme Géraldine, **Lucie** (17 ans, Terminale technologique, lycée U) a connu tout une période, pendant la Quatrième, où elle était très connectée, pour se valoriser mais également parce qu'elle traversait une période difficile en raison de la séparation de ses parents :

J'y passais tout mon temps, et je racontais des choses pour montrer que ma vie était belle. Je mettais des photos de ce que je faisais avec mon père, qui m'emmenait à la plage avec sa moto, comme ça. Mais c'était surtout parce que c'était la crise à la maison, mes parents s'engueulaient tout le temps, mon père, il pétait un câble et il me disait « viens, on se casse ». Alors, sur les réseaux sociaux, ça avait l'air d'être la belle vie, mais en fait pas du tout. Après, c'était plutôt bien, parce que j'avais l'air d'être cool et ça m'a rendue populaire. Au collège, c'était hyper important et on va dire que ça m'a aidée à passer un peu ces mois qui ont été super durs.

Cette question du mal-être est également présente dans le témoignage de **Pauline** (17,5 ans, Terminale L, lycée R), pour qui les réseaux sociaux ont permis de la sortir de son isolement en lui permettant de rencontrer « son meilleur ami » en ligne, qu'elle n'a jamais vu mais qu'elle prévoit de rencontrer dans les prochains mois à l'occasion de ses dix-huit ans, comme il habite à l'autre bout de la France :

Quand j'étais au collège, je ne me sentais pas très bien dans ma peau, j'étais pas à l'aise, et mon meilleur ami, quand j'avais rencontré en jouant sur Habbo, il était vraiment là pour moi. Même si on ne se voyait pas, il me comprenait, je pouvais l'appeler, comme si je le voyais mais je ne le voyais pas. Au début, on se parlait par les jeux, sur Habbo et Skype, et puis je lui ai donné mon numéro de téléphone au bout de quatre ou cinq mois. Après, on s'envoyait des lettres, pour qu'il voit ma façon d'écrire autre que les claviers, c'était un moyen de nous rapprocher, c'est plus personnel. On s'envoyait aussi des cadeaux, des petits trucs bêtes, des bonbons, des bracelets, pas grand-chose mais ça fait plaisir de les recevoir. Et on avait des bracelets identiques, pour les porter chacun même si on était à distance et qu'on ne se voyait pas. Mes parents sont au courant aujourd'hui, mais ils ne l'étaient pas au début, car ne voulaient pas que je parle avec des gens que je ne connaissais pas sur internet, ils avaient peur que ce soient des pédophiles. En fait, je jouais à ce jeu-là, Habbo, où on construit des hôtels, pour me faire des amis et m'amuser, parce que dans la réalité, je n'avais pas vraiment d'amis. Enfin, j'en avais mais c'était pas pareil que dans le virtuel, j'arrivais plus à m'exprimer, parce que j'étais vraiment renfermée sur moi au collège. Mais je suis devenue accro à Habbo, j'y passais tout mon temps. J'étais carrément addict. J'étais souvent privée d'ordinateur par mes parents, parce qu'ils trouvaient que j'y passais trop de temps, et j'étais vraiment énervée quand on me privait d'ordinateur.

Pauline décrit ainsi tout ce que les réseaux sociaux, et notamment les jeux en ligne, ont pu lui apporter pendant qu'elle était au collège et souffrait de ne pas avoir d'amis auprès de qui elle pouvait réellement se confier et être elle-même. Elle a depuis pris du recul par rapport à cette période :

Maintenant, je ne comprends plus, je ne pourrais plus mettre les pieds là-dedans. Parce que ça a quand même duré pendant tout le collège. J'ai arrêté en arrivant au lycée, j'ai rencontré de nouvelles personnes, et le fait d'avoir plus d'amis, c'est vrai que ça m'a aidée à me sortir de ça. Et puis, le jeu, c'était tout le temps le même âge, donc ils étaient

vraiment plus petits que moi au bout d'un moment. Mon meilleur ami a arrêté en même temps que moi, on y allait de moins en moins...

Mais Pauline ne renie en rien cette période de sa vie, et tire de son expérience une position qu'elle défend vis-à-vis de ses parents sur l'aspect « virtuel » ou non de sa vie en ligne (passée) :

Je suis aussi une ancienne addict à Facebook, j'y passais beaucoup, beaucoup, beaucoup de temps, je mettais des choses personnelles, je postais beaucoup de photos de moi, de mes amis, je regardais leurs actualités, les vidéos... C'était pour me sentir vivante même dans le virtuel. Mes parents, ils disaient que c'était du virtuel, mais je n'étais pas du tout d'accord avec eux, on en a souvent parlé. Même si on appelle ça jeux virtuels ou monde virtuel, j'étais vraiment dedans et je parlais avec des vrais gens. J'y trouvais plus de choses que dans le réel, je me sentais plus à l'aise. Bon, aujourd'hui, ça les rassure, parce que je regarde juste, c'est pour checker. Je regarde, ça me permet de garder le lien.

Si pour Géraldine, Lucie et Pauline, l'importance (excessive) de leurs temps de connexion était essentiellement liée à une insatisfaction de leurs vies relationnelles ou familiales, pour **Quentin** (15 ans, 1^{ère} technologique, lycée U) et **Sonia** (16 ans, 2^{nde} professionnelle, lycée R), il s'agissait plus d'ennui et d'inoccupation chez eux qui les a entraînés à « être tout le temps sur Facebook » et « à ne rien faire d'autre » que « regarder ce que les autres postaient ».

Au regard de l'exposé de ces raisons qui ont généré des temps de connexion excessifs, pendant les années collège, de ces huit adolescents, il convient de noter que cet idéal-type C3 présente certains traits communs avec l'idéal-type B1, qui semblent être un héritage de leur passé d'« hyperconnectés ». Témoins le nombre important de comptes de réseaux sociaux dont ils disposent, ainsi que le nombre de contacts qu'ils affichent sur leurs différents comptes de réseaux sociaux, qui est cependant moindre que ceux de l'idéal-type B1 car ils ont depuis, pour la plupart, « nettoyé » leurs comptes, comme le précise **Teddy** (16 ans, 2^{nde}, lycée R) : en moyenne, ils affichent près de 700 contacts sur Facebook, 450 sur Instagram et 65 contacts sur Snapchat (vs pour l'ensemble des adolescents interrogés : 813 sur Facebook, 511 sur Instagram et 84 sur Snapchat).

Ces adolescents ont également en commun d'avoir connu, pour la majorité d'entre eux, la mise en place de règles par leurs parents au sein de leur foyer, en raison de leurs temps d'écrans et de connexion trop importants à leurs yeux ou dès le départ, parce qu'ils craignaient justement des temps d'écrans excessifs.

Géraldine (18 ans, Terminale L, lycée R) explique ainsi :

Internet est bloqué de 9h à 20h juste sur mon téléphone donc j'ai pas d'internet le matin avant les cours. C'est comme ça depuis la troisième parce que j'étais beaucoup trop dessus, mais vraiment tout le temps, mon père ne mettait aucune règle, ça énervait ma mère. Donc elle et mon beau-père ont décidé ça, et ils ont eu raison. J'utilise mon téléphone après 20h pour envoyer des SMS dans ma chambre mais c'est contrôlé par mon beau-père, comme c'est sur son compte. Et ma mère a mes codes Facebook, pour la rassurer. Et ça ne me gêne pas tant que ça, surtout aujourd'hui, parce que ce n'est pas Facebook que j'utilise le plus, c'est pas là-dessus que je raconte les choses les plus perso, c'est plus sur Snap, et ça, mes parents, ils n'y comprennent rien. Tout ce qu'ils savent, c'est que les messages s'effacent, ça les rassure aussi.

A l'exception de Géraldine, ces règles strictes et explicites, si elles ont pu être mises en place notamment pendant le collège, n'existent plus pour tous les autres adolescents de cet idéal-type. Pour eux, la diminution de l'intensité de leur connexion relève plus d'une autorégulation voire d'une prise de conscience.

Ainsi, **Pauline** (17,5 ans, Terminale L, lycée R) indique que si le téléphone portable continue d'être interdit à table, car il s'agit d'un moment familial « où on se parle », elle n'utilise plus d'elle-même son téléphone portable quand elle fait ses devoirs, « pas comme au collège quand [elle avait] treize-quatorze ans, quand [elle était] accro ».

Et pour **Julie** (16 ans, 1^{ère} S, lycée U), cette diminution de son temps de connexion relève d'une véritable prise de conscience, causée notamment par une « embrouille » liée à un triangle amical entre filles vécu quelques mois auparavant (voir paragraphe 3.1.1, chapitre 4) : « j'ai été accro aux réseaux sociaux mais depuis la rentrée, j'y vais beaucoup moins. Je me suis rendu compte que ce n'était pas ce que je cherchais comme contact dans la vie ».

Enfin, pour **Sonia** (16 ans, 2^{nde} professionnelle, lycée R) et pour **Teddy** (16 ans, 2^{nde}, lycée R), il s'agit d'une prise de conscience, plus ou moins impulsée par leurs parents, par rapport au temps que les réseaux sociaux et le temps passé sur les écrans leur prenaient jusqu'à la fin du collège. Teddy, qui parle des réseaux sociaux comme « des petites sangsues, ça aspire et ça te lâche plus, c'est comme une drogue », affiche même une certaine fierté à avoir réussi à se « libérer » des réseaux sociaux, tout en ne les écartant pas de sa vie, puisqu'il les considère comme « nécessaires » pour garder le lien avec ses amis les plus proches.

Pour conclure sur ces idéals-types du groupe C, les adolescents des idéals-types C1, C2 et C3 sont moyennement connectés, affichant des temps de connexion « raisonnables » d'après leurs propres déclarations mais aussi tout au long de leurs récits. Ils affichent des positions mesurées, voire modérées par rapport aux réseaux sociaux, connotés généralement assez positivement : ils reconnaissent leur côté pratique pour accéder aux informations dont ils ont besoin, mais également leur utilité pour prolonger en ligne les liens qu'ils entretiennent avec leurs amis (C1). Certains adoptent les réseaux sociaux utilisés par leurs proches pour garder le contact avec eux (C2), tandis que d'autres sont revenus à des temps de connexion plus modérés, après avoir connu des périodes d'intense connexion, voire de dépendance aux écrans et aux réseaux sociaux (C3).

En conclusion, cette sous-partie dédiée à la détermination de dix idéals-types d'usagers socionumériques, à partir de l'analyse des cinq dimensions d'usages socionumériques (intensité de la connexion, niveau d'appréciation des médias sociaux, nature et rôle des technologies socionumériques utilisées, perception et prise de risques liés aux technologies socionumériques, existence de règles, avec des usages encadrés, auto-encadrés ou libres), permet de mettre en évidence une grande diversité des profils d'usagers socionumériques parmi les adolescents, rendue intelligible par le repère d'une certaine régularité et de traits communs.

Cette diversité, rendue intelligible par les dix idéals-types déterminés ici, vient s'inscrire en opposition avec certaines idées reçues véhiculées par la presse et les médias traditionnels, et donc largement diffusées dans notre société, sur ce qu'il convient d'appeler le mythe des adolescents « hyperconnectés » : s'ils représentent certes plus de la moitié (58%) des quatre-vingt-trois adolescents interrogés, scolarisés dans les lycées R et U, accepter cette idée d'adolescents tous hyperconnectés reviendrait à mettre de côté une part non négligeable d'adolescents moyennement connectés (plus du tiers des adolescents rencontrés) voire très peu ou pas du tout connectés (8% des adolescents rencontrés).

Pourtant, ces adolescents des idéals-types A et C ont des usages ou des non-usages d'internet et des réseaux sociaux qui sont sources d'enseignements riches, pour comprendre les paysages relationnels de l'ensemble de ces adolescents.

Cette recherche permet donc de mettre en lumière l'existence de profils d'usagers socionumériques (quasiment) déconnectés, une population qu'il pourrait être intéressant d'étudier plus en détail, en en faisant par exemple le sujet unique d'une étude sociologique.

3. Conclusions et perspectives du chapitre 2 : discussion sur l'influence des idéals-types déterminés sur les pratiques socionumériques

Ce deuxième chapitre a permis de déterminer, après avoir décrit et analysé l'environnement numérique, en termes d'équipements, de règles familiales et de conditions d'usages de ces technologies, dix idéals-types d'utilisateurs socionumériques parmi les quatre-vingt-trois adolescents interrogés au sein des lycées R et U d'Ile-de-France.

Pour conclure ce chapitre, il est proposé de s'intéresser à l'influence de ces idéals-types d'utilisateurs socionumériques sur la représentation d'internet et des réseaux sociaux, de la présentation de soi en ligne et de la perception éventuelle des risques liés à internet et aux réseaux sociaux. Il s'agit de sujets souvent étudiés en sociologie, sous l'angle des critères sociodémographiques classiques, tels que le genre, l'âge, la catégorie socioprofessionnelle, l'habitat : ces critères ont été discutés pour chaque idéal-type déterminé, au fur et à mesure de leur analyse, et il s'agit ici d'effectuer une synthèse de l'influence de ces différents paramètres.

3.1 Dans quelle mesure les idéals-types d'utilisateurs socionumériques influencent-ils les représentations d'internet et des réseaux sociaux ...

Lors des entretiens réalisés auprès des quatre-vingt-trois adolescents scolarisés au sein des lycées R et U, tous les lycéens interrogés se sont exprimés sur ce que signifiait pour eux les mots « internet » et « réseaux sociaux ». Les idéals-types désormais construits, il s'avère intéressant d'analyser comment ces mots ont été rattachés à six champs lexicaux, définis à partir de l'analyse thématique de ces quatre-vingt-trois entretiens menés avec les lycéens R et U. Ils sont présentés ici dans l'ordre d'importance, correspondant à la fréquence de citations des termes appartenant à l'un ou l'autre des champs lexicaux. La détermination de ces six champs lexicaux permet d'affiner la compréhension des usages faits par les adolescents d'internet et des réseaux sociaux.

Il est à noter que si quelques adolescents, appartenant principalement aux idéals-types B1 et C1, assimilent fortement internet et les réseaux sociaux, en leur prêtant essentiellement une dimension relationnelle, pour la plupart des lycéens interrogés, la distinction se fait naturellement.

3.1.1 La communication, le partage et le lien

Près de 65 % des lycéens R et U rencontrés utilisent les champs lexicaux de la communication et du partage pour définir ce que représentent pour eux les réseaux sociaux. Ils sont 25% à utiliser également les champs lexicaux de la communication et du partage pour définir ce que représente internet pour eux.

Les termes les plus utilisés, et qui se retrouvent à de nombreuses reprises chez les différents adolescents, sont par ordre de fréquence de citation : « communiquer », « moyen de garder le lien », « garder le lien avec ses amis », « rester en contact avec ses amis (même s'ils sont loin) », « partager », « partager notre vie/ce qu'on fait avec nos amis », « parler avec nos amis », « relations ».

Dans ce champ lexical, on retrouve aussi les notions de « retrouver des amis qu'on a perdus de vue », évoquées par deux adolescents de l'idéal-type B2 et potentiellement de « rencontres », car certains adolescents évoquent le terme de « gens » plutôt que celui d'amis. En posant la question sur l'utilisation de ce terme de « gens », les adolescents ont répondu que cela désignait certes leurs amis, mais aussi tous ceux qu'ils ne considèrent pas comme amis mais comme des connaissances, des personnes qu'ils connaissent de vue et qu'ils ont comme contacts sur leurs réseaux sociaux, sans pour autant avoir une relation proche établie.

En analysant ces termes sous l'angle des dix idéals-types déterminés, il apparaît que ce sont les adolescents des idéals-types B1 (« Mes réseaux sociaux et mon téléphone, c'est toute ma vie ») et B2 (« Avec les réseaux sociaux, je peux être en permanence avec mes amis »), et dans une moindre mesure ceux de l'idéal-type C2 (« Je suis allée sur Snap et Insta, comme mes amis y étaient ») et C3 (« J'ai appris à gérer mes réseaux sociaux, j'étais addict au collège »), qui présentent une dominance de ce champ lexical de la communication, du partage et du lien.

3.1.2 La recherche d'informations et les connaissances

Ce champ lexical a été principalement utilisé pour définir ce que représentait internet pour les adolescents interrogés : 55% d'entre eux utilisent des termes appartenant aux champs lexicaux de la recherche d'informations. Seuls deux adolescents (des idéals-types B1 et B3) sur l'ensemble des lycéens interrogés attribuent une dimension de recherche d'information aux réseaux sociaux.

Cette dimension de recherche et d'informations « rapides » à disposition est généralement évoquée avec une connotation positive : deux adolescentes, **Victoria** (17 ans, Terminale professionnelle, lycée R, A3) et **Elise** (16 ans, 1^{ère} S, lycée U, C2) évoquent ce qui se passait « avant » Internet, d'après ce que leurs parents leur ont raconté et reconnaissent l'apport d'internet, même si elles n'ont pas connu cette époque. D'autre part, trois adolescents des idéals-types B1, B3 et C2 nuancent leurs propos, en parlant des « fake news » ou « des fausses informations qui circulent, autant que les bonnes ».

Les termes les plus utilisés sont, par ordre de fréquence de citation : « informations », « recherche », « recherche d'informations », « recherche de réponses aux questions qu'on se pose », « informations rapides », « informations qui nous intéressent », « (partager des) connaissances », « s'instruire, apprendre », « apprendre des trucs et ce qui se passe dans le monde ».

Il est à noter que ce champ lexical rejoint, pour certains adolescents, l'aspect d'ouverture au monde, dans le sens où l'information est disponible facilement, rapidement.

En analysant ces champs lexicaux de l'information et de la connaissance sous l'angle des dix idéals-types précédemment déterminés, il ressort qu'ils sont majoritaires chez les adolescents des idéals-types C1 (« Les réseaux sociaux, c'est cool et c'est surtout pratique ») et dans une moindre mesure, à égalité avec les champs lexicaux de la communication, du partage et de lien, chez les adolescents des idéals-types C2 (« Je suis allée sur Snap et Insta, comme mes amis y étaient ») et B2 (« Avec les réseaux sociaux, je peux être en permanence avec mes amis »).

3.1.3 L'ouverture sur le monde, la liberté et les rencontres

Ils sont 30% des lycéens R et U interrogés à associer internet et ouverture au monde. Cette proportion tombe à 8% pour les réseaux sociaux. Le champ lexical des rencontres, qui peut être rapproché à celui de l'ouverture au monde, présente un rapport inverse : 10% des adolescents interrogés évoquent spontanément les rencontres quand ils définissent ce que représentent les réseaux sociaux, alors qu'ils ne sont que 4% à utiliser ce champ lexical pour internet.

Cette ouverture au monde est généralement connotée positivement par les adolescents qui l'évoquent, à l'exception de deux adolescents qui parlent du « Dark web » (Malo de l'idéal-type B3 et David de l'idéal-type C2). Trois adolescents, des idéals-types A2, B1 et B2 ont évoqué la possibilité de faire des rencontres ou de nouvelles rencontres grâce aux réseaux sociaux.

Au-delà de ces trois termes utilisés pour les rencontres, les termes les plus utilisés par les adolescents sont, par ordre de fréquence de citation : « ouverture », « accéder à tous les contenus qu'on veut », « on peut tout faire avec Internet », « tout trouver, tout et n'importe quoi », « tout, on serait perdu sans internet », « vaste et pratique », « grand », « tout est libre et gratuit », « liberté, trouver tout ce qu'on veut, faire ce qu'on veut », « permet de savoir tout ce qui se passe dans le monde », « le monde dans ma poche ».

Ont donc été rapprochés de ce champ lexical toutes les expressions qui introduisaient les notions de totalité et la notion de « monde », même s'ils pouvaient également être assimilés aux champs lexicaux de la communication, du partage et du lien, ou bien à ceux de la recherche d'informations et de la connaissance.

En analysant ces champs lexicaux de l'ouverture au monde, de la liberté et des rencontres, il ressort qu'ils sont majoritairement présents chez les adolescents des idéals-types B3 (« Je suis un gamer, comme mes amis : on n'est pas que sur les réseaux sociaux « mainstream », on s'amuse et on se parle en ligne avec des avatars ou des noms qu'on choisit ») et B4 (« Grâce aux réseaux sociaux, je peux échanger sur ma passion, rencontrer des gens passionnés comme moi »), et dans une moindre mesure, chez les adolescents de l'idéal-type C1 (« Les réseaux sociaux, c'est cool et c'est surtout pratique »).

A l'inverse, les adolescents des idéals-types A2 (« Je n'aime pas les réseaux sociaux, j'utilise les sms pour parler avec mes amis ») et A3 (« J'ai supprimé tous mes réseaux sociaux, ce sont des nids à histoires ! ») n'évoquent à aucun moment ces dimensions d'ouverture au monde. De manière plus surprenante, les adolescentes de l'idéal-type B1 (« Mes réseaux sociaux, et mon téléphone, c'est toute ma vie ») semblent également très peu sensibles à cette dimension d'ouverture au monde, les champs lexicaux de la communication, du partage et de lien, ainsi que ceux de l'occupation et des loisirs étant prédominants.

3.1.4 Le divertissement et les loisirs

Les champs lexicaux des loisirs, de l'occupation et du divertissement sont convoqués par 28% des adolescents interrogés pour définir ce que représentent les réseaux sociaux, et par 14% en ce qui concerne internet.

S'il s'agit pour la majorité de ces adolescents d'un « passe-temps » destiné à « tromper l'ennui », quelques lycéens évoquent la possibilité de faire des achats en ligne, internet permettant de « tout faire », et également de consommer des biens culturels en ligne.

Les termes les plus utilisés par les adolescents sont, par ordre de fréquence de citation : « divertissement », « occupation », « se divertir », « passer le temps », « divertissement quand on s'ennuie », « loisirs (centres d'intérêt) », « s'amuser, perdre du temps, se divertir », « occupation du temps libre », « ennui ».

Les termes utilisés sont assez homogènes et en analysant ces champs lexicaux sous l'angle des dix idéals-types déterminés, il apparaît qu'ils sont majoritairement présents chez les adolescents des idéals-types B1 (« Mes réseaux sociaux, et mon téléphone, c'est toute ma vie ») et C2 (« Je suis allée sur Snap et Insta, comme mes amis y étaient »). Ces champs lexicaux du loisir et du divertissement, qu'il s'agisse d'internet ou des réseaux sociaux, sont totalement absents chez les adolescents des idéals-types A (A1, A2 et A3).

3.1.5 Les risques perçus

Le champ lexical des risques est convoqué par 17% des adolescents pour définir ce que représentent les réseaux sociaux pour eux, et par 11% en ce qui concerne internet.

Cet item des risques perçus a fait l'objet de questions et de relances au cours des entretiens. Ainsi, s'ils n'ont pas été évoqués spontanément par la majorité des adolescents pour définir ce que représentent pour eux internet et les réseaux sociaux, l'ensemble des lycéens R et U a été invité à s'exprimer sur leur perception des éventuels risques liés à internet et aux réseaux sociaux. L'analyse de leurs réponses développées fait l'objet d'un paragraphe ci-après (voir paragraphe 3.2 du présent chapitre, p. 173).

En ce qui concerne les représentations d'internet et des réseaux sociaux, les termes spontanément les plus utilisés par les adolescents interrogés, sont : « danger », « danger si on ne fait pas attention », « harcèlement », « embrouilles », « conflit, problème », « enfermement », « rumeurs », « malentendus avec les relations virtuelles », « fake news/fausses informations », « cyberattaque », « emmerdes », « kidnapping ».

En analysant ces champs lexicaux sous l'angle des dix idéals-types déterminés, il ressort qu'ils sont répartis de manière assez homogène au sein de ces idéals-types, même s'il est tout de même plus présent chez les adolescents de l'idéal-type A3 (« J'ai supprimé tous mes réseaux sociaux, ce sont des nids à histoires ! »). A noter qu'il est absent chez les adolescents de l'idéal-type A2 (« Je n'aime pas les réseaux sociaux, j'utilise les sms pour parler avec mes amis »).

3.1.6 La valorisation et la mise en avant de soi

Ce champ lexical de la valorisation et de la mise en avant de soi est convoqué par trois adolescents issus des idéals-types B1 et C1. L'adolescente de l'idéal-type B1 évoque cette valorisation de soi en parlant de « vie idéalisée par rapport à la vraie vie » : pour elle, les réseaux sociaux sont le reflet d'une vie fantasmée, d'une autre vie que certains aiment afficher. Les deux adolescents de l'idéal-type C1 (Benoît et Luca) qui relaient cette idée parlent de « compétition », de « se montrer », de « mise en avant » mais également de « créer un peu sa vie ». Si Benoit reconnaît qu'il est naturel de choisir des photos « où on est le mieux », il indique qu'il voit dans les réseaux sociaux des excès qu'il juge dangereux, et un emballage à ce que tout le monde mette des « trucs pourris ». Il y voit un risque de dévalorisation de soi, surtout pour ceux « qui n'ont déjà pas confiance en eux ».

Cette question de la valorisation de soi et de la compétition est traitée dans le prochain chapitre (voir paragraphe 2.4 du chapitre 3, p. 227). Il convient de noter ici que le sujet de la présentation de soi a fait l'objet de nombreuses recherches, dont le chef de file avéré est Erving Goffman (1973) et que le sujet plus spécifique de la présentation de soi sur les réseaux sociaux a fait l'objet de nombreux travaux dédiés en sociologie, notamment sur la mise en scène de soi ou les images de soi - souvent des selfies - qu'on décide ou non de partager ou de publier plus ou moins largement (Lachance et al., 2017). Il ne s'agit pas du sujet central traité dans cette recherche, mais les entretiens réalisés avec les lycéens rencontrés apportent un éclairage permettant d'expliquer certaines pratiques, pouvant entraîner des dérapages dans les relations en ligne et hors-ligne à l'origine d'embrouilles voire de (cyber)harcèlement (voir chapitre 4). Ainsi, il existe des tensions autour de l'identité en ligne : la question se pose de figurer ou non sous des pseudonymes, et de rester anonyme ou non. Des positions différentes sont adoptées par les adolescents selon les idéals-types. Ainsi, comme vu précédemment, les adolescents de l'idéal-type B3, adeptes de jeux vidéo en ligne et souvent d'innovations technologiques, ont plus tendance à utiliser des pseudonymes et à ne pas éprouver de gêne à aller sur des réseaux sociaux où l'anonymat est répandu, voire une règle, ou à se retrouver face à une personne préférant rester anonyme.

Le nom ou le pseudonyme est le premier élément de présentation de soi. Mais les réseaux sociaux en ligne permettent d'afficher beaucoup d'autres éléments, pour se faire valoir, donner l'image de soi désirée, répondre aux attentes de ses pairs ou au contraire s'en démarquer.

Il existe donc des clivages importants dans la présentation de soi, qu'il s'agisse des photos de profil et des statuts, de l'affichage de ses goûts en termes de mode, de musique ou de films et de séries. Cette question rejoint le point de vue des nombreuses études sociologiques sur le sujet, qui ont introduit une distinction entre ce qui est fait par affinité relationnelle (amitié, amour...) et ce qui relève de centres d'intérêts communs.

3.2 ... ainsi que les éventuels risques perçus par les adolescents ?

Contrairement à un certain nombre d'idées reçues fréquemment véhiculées par les médias traditionnels, les adolescents interrogés semblent, dans leur grande majorité, pleinement conscients des risques liés aux réseaux sociaux et à une consommation (excessive) d'écrans. Seuls deux adolescents, sur les quatre-vingt-trois rencontrés au sein des lycées R et U, ont semblé ne pas avoir conscience de risques éventuels liés aux réseaux sociaux.

Paradoxalement, s'ils en sont conscients, ils adoptent tout de même certains comportements à risque, illustrant parfaitement l'âge de l'expérimentation que peut être l'adolescence...

Par exemple, **Pauline** (17 ans, Terminale professionnelle, lycée R) a pleinement conscience des risques qu'elle prend à multiplier les rencontres en ligne, que ce soit sur Snapchat, sur Facebook ou sur les applications qu'elle teste régulièrement lorsqu'elle en entend parler, mais développe un raisonnement implacable :

Je vais pas m'empêcher de discuter avec des gens parce que y a des gens cons. Parce que, la preuve, on peut tomber sur des gens magnifiques. Moi, j'ai plein d'amis, qu'après j'ai vu dans le temps, c'est vraiment des amis et je me dis, heureusement que j'ai pas arrêté de parler à des inconnus. Parce que si on s'arrête de parler à des inconnus, on peut plus parler à personne. Parce qu'au début, on ne connaît personne. Alors, on ne parlerait à personne, jamais...

Elle précise prendre tout de même un certain nombre de précautions :

Quand on prend le risque de connaître quelqu'un, on prend le risque de se faire avoir, en fait... C'est sûr, on risque d'être déçue. Je fais attention, mais je vais pas m'empêcher de vivre non plus. On n'a qu'une seule vie donc... Je vais pas non plus faire n'importe quoi. Je bloque ceux qui sont trop bizarres, mais je laisse ouvert pour les autres.

Face à ces risques perçus, à l'instar de Pauline, il est intéressant de noter les adolescents interrogés précisent très rapidement les stratégies de protection qu'ils ont mises en place et qui sont héritées de leur propre expérience, de celles de leurs parents voire de leurs grands frères et grandes sœurs, ou encore de pairs adolescents. Ainsi ils limitent l'accès à leurs données personnelles, privatisent leurs profils et n'ajoutent que des contacts qu'ils connaissent déjà, « au moins de vue ». Et s'ils ajoutent des personnes qu'ils ne connaissent pas, ils indiquent supprimer ces contacts dès qu'il se passe « quelque chose de bizarre ».

Ce paragraphe n'a pas vocation à traiter de manière exhaustive l'ensemble des risques perçus et évoqués par les adolescents, mais à en présenter une synthèse (voir tableau 15 ci-après) et à définir dans quelle mesure les dix idéals-types déterminés précédemment ont une influence sur la nature des risques perçus, puisqu'il a été vu, lors de la construction de ces idéals-types, qu'il existait des différences entre eux en termes de nombre de risques cités, et donc de conscience des risques éventuels auxquels ces adolescents pourraient être confrontés (voir tableau 4 en fin de partie 2.1 du présent chapitre, p. 101).

La recherche d'une régularité, en termes de répartition au sein des différents idéals-types, de la nature des risques cités n'est pas concluante et ne permet pas de distinguer les idéals-types les uns des autres, à l'exception peut-être des adolescents de l'idéal-type B3 (« Je suis un gamer, comme mes amis : on n'est pas que sur les réseaux sociaux « mainstream », on s'amuse et on se parle en ligne avec des avatars ou des noms qu'on choisit »), qui semblent plus au fait des risques liés aux piratages de comptes et aux escroqueries en ligne.

En d'autres termes, il semble que la nature des risques cités dépende non pas des types d'usages socionumériques mais plutôt des expériences vécues par les adolescents eux-mêmes ou bien par leurs amis proches.

Il est à ce sujet intéressant de noter que les risques perçus liés à l'usage d'écrans, à savoir les excès d'écrans (« l'addiction » ou la « dépendance » aux écrans, termes utilisés par les adolescents eux-mêmes) et l'influence de ces écrans sur la santé, notamment sur le sommeil et la vue, ne sont que très peu évoqués par les adolescents lorsqu'ils sont amenés à parler des risques liés à internet et aux réseaux sociaux qu'ils perçoivent.

Risques perçus liés à internet et aux réseaux sociaux	Nombre de citations par les lycéens R et U
Harcèlement (en ligne)	30
Publications de données personnelles	25
<i>Dont surexposition de soi</i>	9
<i>Dont contenus sexualisés</i>	7
Piratages de comptes	19
Embrouilles	14
<i>Dont moqueries</i>	5
Usurpation d'identité/faux comptes	10
Mauvaises rencontres (pédophilie...)	9
<i>Dont mauvaises influences (embrigadement, faire faire des choses)</i>	2
Traces numériques (prévention par rapport à un futur emploi)	6
Suicide	6
Isolement/enfermement	3
Sommeil/Vue	3
Problème de modération des plateformes	2
Addiction aux écrans	1
Kidnapping	1
Racket (téléphone portable dernier cri)	1

Tableau 15 : Synthèse des risques perçus liés à internet et aux réseaux sociaux par les adolescents interrogés des lycées R et U

Ils ne sont en outre pas évoqués comme des risques auxquels ils ont été sensibilisés, dans leurs cercles familiaux ou en milieu scolaire, mais bien comme des risques relatifs à leur propre expérience ou celle des autres, comme l'addiction aux écrans d'un membre de leur fratrie, ou l'expérience personnelle de douleurs aux yeux ou d'une difficulté à dormir. Cependant, les risques « suicides » et « traces numériques » semblent plutôt hérités de sensibilisations familiales - et dans une moindre mesure par des acteurs de prévention intervenus en milieux scolaires - et du discours médiatique. **Hélène** (16,5 ans, Terminale professionnelle, lycée R, C2), qui évoque le risque d'isolement en cas de harcèlement sur les réseaux sociaux, précise d'ailleurs que le harcèlement ne conduit pas au suicide « même si ça fait psychoter les parents ».

Ce deuxième chapitre a permis de déterminer que les usages socio-numériques adolescents étaient en partie liés à différents paramètres sociaux, comme l'environnement familial ou le milieu de vie, urbain ou rural : l'âge d'obtention du premier téléphone portable donnant accès à internet, le forfait disponible, les règles éventuelles de connexion sont en effet fonction de la classe, de la structure (existence d'une fratrie aînée ou non) et de la catégorie socioprofessionnelle de la famille. S'il a été d'usage de parler de « fracture numérique » il y a quelques années, cette recherche montre que si fracture il y a, elle ne porte plus tant sur l'accès aux outils et technologies, mais plutôt sur l'éducation et l'apprentissage des règles liées à ces nouveaux outils. Certaines pratiques sont cependant différentes entre les « ados des villes » et les « ados des champs », car ils ne disposent pas des mêmes moyens, et donc de la même autonomie notamment en termes de transport, pour pouvoir maintenir le lien, en dehors de l'école, avec leurs amis habitant loin de chez eux.

Cependant, ces critères sociodémographiques s'avèrent insuffisants pour appréhender la grande diversité des usages socio-numériques des adolescents : la détermination des dix idéals-types d'utilisateurs socio-numériques permet de montrer que les relations avec les pairs et les expériences vécues, soi-même ou par l'intermédiaire d'amis proches, sont extrêmement structurantes de ces usages socio-numériques.

En découvrant cette diversité d'idéals-types, les parents et les personnels éducatifs peuvent y trouver des réponses à leurs inquiétudes : les adolescents ne sont pas tout hyperconnectés et « dépendants » à leurs écrans, ils ont une forte conscience des éventuels risques liés à internet et aux réseaux sociaux et attendent toujours, même quand il s'agit de technologies socio-numériques, un cadre, une écoute et des conseils de la part des adultes qui les entourent, même s'ils ne sont pas experts de technologies socio-numériques.

Chapitre 3 – Quand les relations entre pairs s’alternent et se prolongent, en « présence-ligne »

Après avoir dressé le panorama des équipements numériques obtenus, au fur et à mesure de leur avancée dans l’adolescence, et parfois après d’âpres négociations auprès de leurs parents, par les quatre-vingt-trois adolescents scolarisés au sein des lycées R et U d’Ile-de-France, le précédent chapitre a permis d’appréhender la grande diversité des usages socio-numériques chez les adolescents tout en définissant une certaine régularité de ces usages, à travers la détermination de dix idéals-types d’usagers socio-numériques. Si certains critères sociodémographiques, tels que le genre, l’âge, la catégorie socioprofessionnelle de la famille, le milieu de vie rural ou urbain, peuvent avoir une influence sur ces usages socio-numériques, le chapitre précédent a finalement montré que le paysage relationnel des adolescents ainsi que les expériences vécues en ligne et hors ligne avaient une influence sur les pratiques socio-numériques.

Ce chapitre a pour principal objectif de comprendre comment les lycéens interrogés intègrent leurs usages d’internet, de leurs différents réseaux sociaux et applications, dans l’établissement de leurs liens sociaux, dans le maintien et la gestion de leurs relations affectives avec leurs pairs, qu’il s’agisse de relations amicales, amicalo-amoureuses ou amoureuses... A partir de l’analyse des différents réseaux sociaux utilisés, il vient en partie répondre à l’interrogation des nombreux parents rencontrés au cours de cette étude, qui m’interpellaient régulièrement en ces termes résumés par **Christelle** (49 ans, mère de trois adolescents âgés de 12 à 17 ans) : « je ne comprends pas ce qu’ils font toute la journée sur leurs téléphones et leurs réseaux sociaux... vous savez, vous ? ».

1. Des usages des réseaux sociaux variables dans le temps et circonstanciés

Ils s’en souviennent tous parfaitement. Pour la plupart d’entre eux, la fréquentation de leur premier réseau social en toute liberté est associée à l’obtention de leur premier *smartphone*, même s’ils ont pu ouvrir leur propre compte bien avant l’âge légal (13 ans), avec ou sans l’accord parental et la surveillance associée.

Facebook est le réseau social qui a généralement été fréquenté en premier chez la plupart des lycéens R et U, rencontrés entre 2016 et 2018. Mais derrière cette apparente hégémonie se cache un paysage plus contrasté (voir paragraphe 1.3.1 du présent chapitre, p.193). Il convient de noter que cette place de premier réseau social utilisé à l'adolescence évolue chez les adolescents plus jeunes, et donc qu'il existe des différences micro-générationnelles sur ce point : pour la totalité des adolescents scolarisés au sein du collège U, Facebook n'est plus le premier réseau social fréquenté, il est même souvent totalement absent de leur paysage socionumérique. Et ce, d'autant plus que la fonctionnalité de messagerie privée, Messenger, est devenue une application en soi, téléchargeable indépendamment de Facebook : certains collégiens utilisent donc abondamment Messenger, entre pairs et pour les groupes de classe, mais sans avoir nécessairement créé de compte Facebook. Ce phénomène est confirmé par les lycéens interrogés, lorsqu'ils évoquent les usages socionumériques de leurs frères et sœurs cadets : Instagram, Messenger et Snapchat sont la majeure partie du temps les premiers réseaux sociaux sur lesquels s'inscrivent les collégiens aujourd'hui.

Pour comprendre comment se créent et s'entretiennent les liens entre pairs entretenus sur différentes scènes en ligne, en présence et en présence-ligne, il convient tout d'abord d'appréhender la très grande diversité des réseaux sociaux utilisés par les adolescents rencontrés au sein de lycées R et U, et de comprendre comment ils les utilisent, ce qu'ils y font, pourquoi ils privilégient un réseau social plutôt qu'un autre dans telle ou telle autre circonstance.

1.1 Panorama des réseaux sociaux les plus utilisés par les adolescents interrogés au moment des entretiens

Les quatre-vingt-trois lycéens R et U, interrogés sur les réseaux sociaux qu'ils utilisent le plus, ont **cité plus de trente-cinq noms de réseaux sociaux et d'applications**, au-delà d'indiquer également les appels, les sms ou pour quelques-uns d'entre eux seulement, de désigner par les termes génériques de « blogs » et de « forums » les sites qu'ils consultent fréquemment.

Le tableau 16 ci-après détaille la fréquence d'utilisation des réseaux sociaux et applications cités lors des entretiens avec les lycéens interrogés, de la plus élevée à la moins élevée. La colonne « Commentaires » précise lorsque des différences significatives apparaissent selon les catégories d'utilisateurs des réseaux sociaux construites dans le chapitre précédent (voir partie 2 du chapitre 2).

Nom du réseau social / Application (rapide descriptif)		Pourcentage d'utilisateurs (répartition lycées R / U)	Principaux idéals-types d'usagers socio-numériques
Snapchat (partage de photos)		83% (46% R et 37% U)	B1, B2, C1, C2, C3
Facebook (publications, actualités)		75% (50% R et 25% U)	B1, B2, C1, C2, C3
Instagram (partage de photos)		68% (34% R et 34% U)	B1, B2, C3
Twitter (actualités, discussions)		43,5% (29% R et 14,5% U)	Tous (lycée R)
Messenger (messages instantanés)		41% (16% R et 25% U)	Tous (groupes de classe) sauf idéals-types A
You Tube (suivi de contenus)		33% (13,2% R et 19,8% U)	Tous
WhatsApp (messages instantanés)		31,4 % (2,4% R et 29% U)	Tous (groupes de classe)
Skype (conversations vidéo)		25,3% (12% R et 13,3% U)	B3
SMS (messages écrits)		16,9% (9,1% R et 7,8% U)	A1, A2, A3
Jeux en ligne et applications associées	Total	18% (4,8% R et 13,2% U)	B3, C2
	<i>Dont Discord</i>	4,8% (lycée U)	
	<i>Dont Habbo</i>	3,6% (lycée R)	
	<i>Dont autres*</i>	9,6 % (1,2% R et 8,4% U)	
Applications de rencontre	Total	10,8% (6% R et 4,8% U)	Tous sauf les idéals-types A, avec légère prépondérance des idéals-types B2,C2 et C3
	<i>Dont Tinder</i>	3,6% (2,4% R et 1,2% U)	
	<i>Dont autres**</i>	4,8% (3,6% R et 1,2% U)	
Blogs / Forums	Total	6% (4,8% R et 1,2% U)	B4
	<i>Dont Tumblr</i>	4,8% (3,6% R et 1,2% U)	
Plateformes d'écoute musicales***		4,8% (3,6% R et 1,2% U)	B4
Périscope		3,6% (lycée R)	B1, B3
Facetime		3,6% (2,4% R et 1,2% U)	C1, C2
Google +		3,6% (2,4% R et 1,2% U)	
Emails		3,6% (1,2% R et 2,4% U)	
Autres ****		14,4% (7,2% R et 7,2% U)	

Tableau 16 : Fréquence d'utilisation des réseaux sociaux et applications les plus cités

* Les autres applications ou plateformes d'échanges pour discuter en ligne avec les autres joueurs ont été chacune citée une fois : Reddit, Twitch, Teamspeak, Steam ; ou les adolescents interrogés ont simplement cité « jeux en ligne » sans détailler.

** Les autres applications utilisées ont été citées une fois chacune, à l'exception de Yellow, citée 2 fois (lycée U) : Lovoo (lycée U) et Badoo, Grindr et Zag (lycée R).

*** Applications citées une fois chacune : iMusic (U), Amerigo, Deezer et Spotify (R).

**** Applications citées une fois chacune, à l'exception d'Ask (deux fois) : voir p.154

Comme le montre le tableau 16, cette diversité liée à la trentaine des réseaux sociaux cités est à relativiser, puisque trois réseaux sociaux sont plébiscités par une majorité des adolescents interrogés : il s'agit de **Snapchat** (83% des adolescents interrogés le citent parmi leurs réseaux sociaux les plus utilisés), **Facebook** (75% des adolescents interrogés le citent) et **Instagram** (68%).

Précisons ici que certains outils de communication, cités par les adolescents, figurent dans ce tableau, même s'il peut être contestable de les assimiler à des réseaux sociaux : ainsi, les emails, les sms ou les plateformes d'écoute musicales ont été cités spontanément par certains adolescents.

Il semble qu'ils aient alors, malgré l'intitulé clair de la question, assimilé réseau social, moyen de communication et moyen d'accès aux biens culturels. Certains adolescents, principalement scolarisés au sein du lycée U, ont d'ailleurs nuancé leurs propos, notamment par rapport à YouTube, Skype, WhatsApp, en indiquant qu'ils ne les considéraient pas comme des réseaux sociaux ou ne les utilisaient pas en tant que tels...

La dernière ligne du tableau 16 regroupe onze applications ayant été citées une fois par des adolescents, à l'exception de l'application Ask, citée par deux élèves du lycée R : ces applications ne peuvent être réunies par des caractéristiques similaires comme cela a été fait pour les jeux en ligne, les applications de rencontre ou les plateformes d'écoute musicales.

Il s'agit d'applications telles que Pinterest, Viber, Vine (rachetée par Twitter en 2013 et fermée faute d'audience et de revenus en 2016), Wish (e-commerce).

Il est à noter que deux adolescents, scolarisés au sein du lycée U, ont mentionné - sans les assimiler cependant à des réseaux sociaux - les appels téléphoniques, indiquant avec un peu d'ironie que leur téléphone leur servait encore à téléphoner !

1.2 Détermination des six dimensions d'analyse des réseaux sociaux

Au-delà de connaître les réseaux sociaux les plus utilisés par les adolescents interrogés (voir paragraphe précédent), la question de savoir ce que ces adolescents font quand ils sont derrière leurs écrans, et notamment sur ces réseaux sociaux et applications, est centrale. Certes, parce qu'elle répond aux interrogations de nombreux parents, notamment exprimées sur la ligne Net Écoute, et de la société en général (voir la revue de presse en annexe 3) ; mais surtout, parce qu'elle permet de comprendre les finalités de leurs usages d'internet.

Les réponses données par les quatre-vingt-trois lycéens interrogés sont confirmées par les échanges avec les adolescents ayant fait appel à Net Écoute, et l'analyse thématique de ces réponses - notamment des raisons que les adolescents interrogés ont évoquées pour expliquer pourquoi ils préféreraient utiliser, avec leurs proches, amis, membres de leurs familles ou connaissances, certains réseaux sociaux par rapport à d'autres - permet de déterminer six dimensions d'analyse, décrites dans les sous-paragraphe suivants. Ces dimensions sont mentionnées dans l'ordre d'importance qu'elles occupent dans le discours des adolescents interrogés, quand ils évoquent leurs usages socionumériques. Leur analyse permet de construire une typologie des réseaux sociaux utilisés, selon les fonctions et rôles que leur attribuent les adolescents rencontrés.

Il convient de noter que les dimensions 4, 5 et 6 (privacité, portée et diffusion) sont ici distinguées, car elles renvoient à des questionnements, à des positionnements et à des pratiques assez différentes chez les adolescents rencontrés au sein des lycées R et U.

1.2.1 Dimension 1 : la nature, privilégier l'image ou le texte

Cette première dimension a trait aux contenus qui sont partagés via les réseaux sociaux ou les applications utilisés. De nombreux adolescents, interrogés sur les réseaux sociaux qu'ils utilisent, précisent d'emblée préférer **Instagram**, **Snapchat** ou tout autre réseau social privilégiant l'image, la photo ou la vidéo, en raison de la facilité de publication, le partage ou de diffusion de contenus auprès de leurs amis, avec une communication écrite plus limitée comme Instagram, voire inexistante, à l'instar de Snapchat.

Ainsi, les publications sur **Snapchat**, qu'il s'agisse des « stories » (il s'agit d'un statut publié à l'intention de ses contacts qui permet de faire savoir, en quelques mots illustrés d'une ou plusieurs photos, son état d'esprit, ce qui se passe : « l'histoire » vécue à un moment précis) ou des messages, ont été pensées pour le partage de photos et de visuels, et non pas de textes écrits,

qui se limitent à une légende de quelques caractères, avec des suggestions de l'application, en lien avec l'actualité.

En filigrane pourrait être perçu le moindre effort de communication que cela génère chez eux, au-delà de l'aspect ludique et du divertissement qu'ils procurent : « c'est marrant et puis c'est facile pour se parler », « c'est simple pour parler avec mes amis et c'est utile aussi quand je m'ennuie, je regarde les photos postées par les autres », « on n'a pas besoin de faire des lignes et des lignes pour parler et pour se faire comprendre de nos potes », résumant ainsi **David** (17 ans, 1^{ère} professionnelle, lycée R, C2), **Rosie** (16 ans, 1^{ère} technologique, lycée R, B1) et **Charlotte** (16,5 ans, 1^{ère} S, lycée R, B2), tous trois adeptes multi-quotidiens de Snapchat, qu'ils utilisent principalement pour échanger avec leurs amis les plus proches, même si Rosie indique également suivre des « stars » ou des « célébrités » occasionnellement.

Quant à **Instagram**, application utilisée préférentiellement pour le partage de « belles photos » (voir paragraphe 1.3.1 du présent chapitre, p. 192), les concepteurs ont rapidement emboîté le pas à Snapchat, copiant l'idée des « stories » (également copiée par WhatsApp, avec un moindre succès, puisque ces « stories » ont finalement été remplacées en 2021 par des « statuts », très similaires aux « stories » d'Instagram). Certains adolescents, se déclarant « Team Snapchat » ont révélé leur agacement de voir les autres réseaux sociaux s'inspirer de leur réseau social favori. Les adeptes d'Instagram ont quant à eux balayé ces remarques, insistant sur l'esthétique des photos faciles à améliorer grâce aux « filtres » (voir paragraphe suivant), et la facilité de conversation qu'offre Instagram, grâce au caractère pérenne des messages (voir paragraphe 1.2.3 du présent chapitre, p. 186) par rapport à Snapchat. Mais les adolescents interrogés ne sont que très peu nombreux à opposer Snapchat et Instagram, même si les utilisateurs des deux réseaux marquent généralement une préférence pour l'un ou l'autre, au regard de critères plus ou moins objectifs mais surtout selon leurs circonstances d'utilisation. La plupart des adolescents interrogés les associent très rapidement, en raison de leurs similarités : parmi eux, ils ne sont que quatorze (dont dix lycéens R) à n'utiliser que l'une ou l'autre des applications. Et parmi les fonctionnalités qu'ils plébiscitent communément pour ces deux applications, figurent les « filtres », dont certains adolescents font un usage quotidien mais différencié.

Si Snapchat a été créé en 2011, ce n'est qu'à l'automne 2015 que l'application lance ses premiers filtres ludiques, prenant avec eux son plein essor, car ces filtres permettent aux utilisateurs, grâce au développement d'une technologie de pointe de reconnaissance faciale achetée quelques mois plus tôt par le créateur de Snapchat, de se transformer en chien qui tire la langue ou de changer la couleur de ses yeux et la forme de son visage. Succès garanti chez

les adolescents et les jeunes adultes, qui adoptent définitivement ce réseau social, étendard de leur génération (voir paragraphe 1.3.1 du présent chapitre, p. 192).

A l'inverse, les filtres ont été à l'origine de la création d'Instagram, bien avant que l'application ne soit rachetée par Facebook en 2012 : pour les concepteurs de cette application, il s'agissait d'offrir des filtres élégants, permettant à des néophytes de la photo ou à ceux qui ne disposaient pas d'un appareil photo de bonne qualité, de produire et surtout publier des photos esthétiques et reconnues comme telles par les personnes qui les suivent (Frier, 2020).

Si Snapchat et Instagram ont été conçus et développés dans une perspective de partage d'images donc visuelle, d'autres réseaux sociaux ont à l'inverse été - parfois initialement, avant d'évoluer pour s'adapter et suivre les innovations des applications concurrentes - pensés pour permettre l'échange et le partage d'écrits courts comme **Twitter**, ou plus longs voire libres comme **Facebook** mais aussi la plupart des **blogs et forums** - à l'exception de ceux dédiés au partage et à la publication de morceaux de musique ou de chorégraphies de danse par exemple. Ces réseaux sociaux permettent à certains de se raconter, comme dans un journal intime ouvert, et à d'autres de lire et de connaître la vie de ces auteurs.

Facebook est cependant plutôt hybride, sous l'angle de cette dimension image/écrit. Car si ce réseau social, qui a ouvert la voie à la diffusion massive des plateformes socionumériques, a originellement été pensé pour mettre en relation des étudiants et très rapidement, pour publier des photos de profil - qui seront « likées » à partir de 2009 par les personnes autorisées à accéder au compte, c'est en ouvrant en 2006 la plateforme à toute personne de plus de 13 ans disposant d'une adresse mail (et non plus seulement aux étudiants), avec l'introduction des fils d'actualités (« Newsfeed » puis « Wall »), permettant le partage de contenus tant écrits que visuels avec ses « amis », que Facebook entame son ascension fulgurante, avec dans son sillon, tous les autres réseaux sociaux apparus depuis. Les créateurs de Facebook ne vont avoir de cesse d'adapter la plateforme et ses fonctionnalités, à la fois pour partager ses informations, avec la mise en avant des statuts en réponse à l'émergent Twitter en 2009 puis en 2012, avec la création de la « timeline » - qui permet de noter tous les événements marquants de sa vie, depuis la naissance - et avec l'apparition de la photo de « couverture », matérialisant la volonté de la plateforme d'accorder une place plus importante aux photos et au partage de visuels. C'est d'ailleurs en 2012 que Facebook fait l'acquisition d'Instagram, pour près de 750 millions d'euros (un milliard de dollars), afin de s'imposer sur les appareils mobiles et continuer de toucher un public jeune.

1.2.2 Dimension 2 : la praticité, de l'importance du caractère intuitif ou complexe

La praticité est un argument fréquemment invoqué par les adolescents, notamment ceux de l'idéal-type B2 (« Avec les réseaux sociaux, je peux être en permanence avec mes amis ») et de l'idéal-type C1 (« Les réseaux sociaux, c'est cool et c'est surtout pratique »). La perception du caractère intuitif ou compliqué d'une application a une influence sur son utilisation réelle et sur la place qu'elle occupe dans la vie en ligne des adolescents. Cette dimension est liée dans une certaine mesure à la précédente, car les applications pensées pour les images/visuels sont généralement perçues par les adolescents comme plus intuitives et donc plus simples.

Parmi les applications les plus plébiscitées des adolescents, **Snapchat** est le réseau social apparu le plus récemment au moment de la réalisation des entretiens, entre 2015 et 2018 (TikTok, qui n'existait pas encore sous sa forme actuelle, s'appelait encore Musical.ly dont le principe consistait surtout à enregistrer des clips ou faire des playbacks sur ses titres de musique préférés). Il fait l'unanimité auprès des adolescents sur son côté intuitif, « facile à utiliser du premier coup ». Ces adolescents précisent très rapidement que Snapchat semble cependant incompréhensible et très difficile à utiliser pour leurs parents ou les autres adultes de leur entourage, comme en témoigne **Géraldine** (18 ans, Terminale L, lycée R) :

Snapchat, c'est drôle, parce que je trouve ça super simple. Ça fait juste deux semaines que je suis dessus. Comme je viens de commencer, ma mère a voulu savoir ce que c'était, elle surveille toujours un peu ce que je fais sur les réseaux sociaux, comme j'étais accro au collège. J'ai essayé de lui expliquer comment ça marchait. Ma mère l'a installé et elle a essayé de l'utiliser mais elle ne comprenait rien ! On a bien ri, parce qu'on s'entend super bien avec ma mère et qu'elle voulait voir ce que c'était. Elle ne comprenait pas parce qu'il n'y a pas vraiment de boutons pour appuyer, il faut swiper gauche, droite, haut ou bas, et elle ne retenait pas du tout ce qu'il fallait faire. Alors que moi, en cinq minutes, j'avais tout compris, et je savais où je devais aller pour les messages, les filtres et tout...

Si Snapchat semble assez intuitif pour l'ensemble des adolescents utilisateurs de ce réseau social, l'aspect éphémère de Snapchat (voir dimension 3, paragraphe suivant, p.186) amène cependant certains adolescents à nuancer l'aspect pratique de Snapchat, à l'instar de **Cléo** (16,5 ans, 1^{ère} ES, lycée U, B2) : « Snapchat est plus sympa que WhatsApp mais j'utilise plus WhatsApp pour discuter et pour fixer les rendez-vous, pour le samedi, c'est plus pratique pour trouver les messages que sur Snapchat ».

Twitter est quant à lui le réseau social qui a été le plus souvent déclaré comme étant compliqué à s'approprier, notamment lors des premières utilisations. Ainsi, **Pauline** (17, 5 ans, Terminale L, lycée R, C3) indique :

Au début, je ne comprenais pas du tout comment ça marchait. Aujourd'hui, dès que j'ai du temps, j'y vais. Je raconte ma vie, pas les trucs personnels, mais les trucs drôles. Je fais beaucoup de re-tweets drôles. Je suis toutes sortes de pages de séries, d'un groupe de musique notamment les Casseurs flowters, le groupe d'Orelsan.

Si Pauline semble aujourd'hui maîtriser ce réseau social, **Romane** (16 ans, 1^{ère} technologique, lycée U, A1) indique quant à elle regarder depuis quelques mois seulement et de temps en temps Twitter, sur lequel elle est allée « à la base plutôt pour les tweets marrants » mais qu'elle est finalement abonnée à des sites d'information et des comptes « connus » de journaux, de dessinateurs et de quelques youtubeurs « drôles », précisant alors qu'elle n'est pas active et plutôt dans l'observation, parce qu'elle n'est même pas sûre de « savoir comment faire un tweet ».

Ce réseau social semble si peu intuitif pour certains adolescents qu'ils ont créé un compte « pour voir » ou « pour essayer » mais qu'ils ont finalement capitulé, ne comprenant pas du tout le fonctionnement, comme en témoigne **Anaïs** (15,5 ans, 2nde, lycée U, B2) :

J'ai laissé tomber, j'ai essayé de comprendre comment ça marchait, parce que tout le monde en parlait et que je voulais voir par moi-même mais je n'ai pas accroché. Je pense que ça n'a pas du tout été pensé pour nous, après, je suis peut-être une exception, ou je n'ai pas trouvé des choses qui m'ont vraiment intéressée donc j'ai lâché...

Facebook fait en revanche parfois débat auprès des adolescents interrogés : ainsi, les évolutions technologiques de la plateforme sont parfois contestées, et certains regrettent des mises à jour ou des fonctionnalités qui disparaissent au profit d'autres, qui leur semblent moins utiles ou moins pratiques. C'est l'un des premiers motifs - à égalité avec une atteinte à la protection des données personnelles ou la rumeur de l'apparition d'une fonctionnalité payante - évoqué par les adolescents indiquant l'arrêt partiel ou total d'utilisation d'un des leurs réseaux sociaux jusque-là préféré.

1.2.3 Dimension 3 : la temporalité, de l'influence du caractère éphémère ou pérenne

Cette dimension est naturellement évoquée lorsque les adolescents, utilisateurs et grands adeptes de **Snapchat**, se positionnant en faveur de ce réseau social en le comparant à d'autres comme Facebook/Messenger et Instagram. Pour eux, la nature éphémère de Snapchat est une forme de protection lorsqu'ils raisonnent en termes de « traces » numériques - ce terme de « traces » étant utilisé en tant que tel par plusieurs adolescents, notamment ceux des idéals-types du groupe B (principalement B2 et B3) - mais également une autorisation à publier des contenus sans grande importance, juste « pour le délire » ou pour partager des moments du quotidien qui pourraient sembler insignifiants. **Morgan** (18 ans, Terminale L, lycée R, C1) résume parfaitement cette dimension appréciée par les adolescents de sa génération :

Sur Snapchat, je peux mettre tout et n'importe quoi, parce que c'est pas grave, ça s'efface et c'est juste sur le moment. C'est un truc de notre génération, c'est des photos qui servent à rien des fois. Je mets plus ma vie de tous les jours, ce que j'ai mangé, si c'était dégueu à la cantine par exemple, des têtes moches pour rigoler avec des copines... Et des fois, je mets juste des snaps quand je m'ennuie. Des grimaces, des filtres, mon frère, je sais que ça va pas rester. Je mets dans ma story ou j'envoie à mes meilleures amies sur Snapchat, à qui j'envoie le plus de snaps. On peut choisir d'enregistrer les messages ou pas. Pour ceux-là, on n'enregistre pas. Alors que sur Instagram, je sélectionne, des choses que je veux qui restent.

Cet argument de l'aspect éphémère des publications est celui qui différencie principalement Snapchat des autres réseaux sociaux, privilégiés justement pour laisser une trace, par exemple d'un souvenir particulier ou d'un événement marquant. Laisser une trace et fixer ce souvenir ou cet événement important à leurs yeux les conduit à utiliser préférentiellement des réseaux sociaux comme **Instagram**, reconnu comme le réseau de l'esthétique (voir p. 195), ou **Facebook**, qui peut aussi représenter un réseau social commun entre les différentes générations. Les adolescents rencontrés citent par exemple des souvenirs de vacances passées à l'étranger ou dans un endroit qu'ils ont trouvé particulièrement beau, d'activités exceptionnelles (saut en parachute, descente en rafting), d'événements familiaux comme des retrouvailles entre cousins dans de grandes familles dont ils sont particulièrement fiers...

Pour certains adolescents, l'affichage via les réseaux sociaux au caractère plus pérenne permet également d'officialiser une proximité importante avec un pair, la force d'une relation. Ainsi, les publications sur les « murs » de Facebook sont autant d'occasions pour de nombreux

adolescents - notamment des filles - d'informer leurs autres contacts (« amis ») de l'évolution de leurs relations affectives avec leurs amis les plus proches ou leurs relations amoureuses (voir paragraphe 2.2 du présent chapitre, p. 220).

Cependant, si Snapchat se positionne pour de nombreux adolescents comme le réseau social de l'éphémère, la plateforme a développé des fonctionnalités permettant d'inscrire une certaine pérennité dans les échanges entre utilisateurs. Il est ainsi possible d'enregistrer les messages que l'on souhaite conserver, comme l'indique **Morgan** (voir page précédente) mais également **Simon** (16 ans, 2nde, lycée U, B3) :

Avec Snapchat, ce qui est bien, c'est qu'ils ont inversé le truc : au lieu que tout s'enregistre direct, c'est toi qui décides si tu veux enregistrer ou pas. Et ça, c'est bien, je pense que ça devrait faire réfléchir les gens sur ce qu'ils mettent sur les réseaux sociaux, et que tous les réseaux sociaux devraient faire comme ça. Peut-être un jour que ce sera le cas. Ça éviterait que les gens mettent tout et n'importe quoi, sans réfléchir deux secondes à ce qu'ils font.

Plusieurs adolescents précisent ainsi qu'ils apprécient que la réalisation de captures d'écran soit notifiée, l'auteur de la publication étant prévenu en toute transparence qu'un autre utilisateur a réalisé une capture d'écran de sa publication.

Il convient de considérer que cette notification joue un rôle important lorsque des tensions ou des conflits naissent entre adolescents (voir chapitre 4, p. 236) puisque l'adolescent qui, par exemple, aurait émis un commentaire offensant ou pouvant être perçu comme tel est alerté que son interlocuteur garde des traces de sa publication. Pour la plupart des adolescents, c'est une alerte qui peut dissuader de continuer à provoquer, insulter ou blesser l'autre et il s'agit donc d'un premier moyen de protection ou de défense pour un éventuel adolescent harcelé ou en voie de l'être. C'est ce que souligne parfaitement **Charlotte** (16,5 ans, 1^{ère} S, lycée U, B2) :

Si on poste tout et n'importe quoi, c'est dangereux, parce qu'une photo peut toujours être retrouvée, quelqu'un a pu l'enregistrer. Même sur Snapchat, où ça s'efface, tu peux enregistrer, tu peux faire des captures d'écran. Mais tu es prévenu quand quelqu'un fait une capture d'écran, et ça c'est bien, il faut continuer. Parce qu'au début, il y en a qui faisaient n'importe quoi sur Snapchat, mais quand ils se sont rendu compte que tu pouvais garder une trace, que tu pouvais avoir la preuve par exemple s'ils insultaient quelqu'un, qu'ils se moquaient de lui et que c'était grave, si ça devenait du harcèlement. Ben, ils font une fois, mais pas deux. Parce qu'ils flippent qu'on utilise la capture d'écran contre eux.

Le maintien de cette fonctionnalité semble donc essentiel pour la plupart des adolescents qui ont évoqué spontanément cette dialectique autour de l'éphémère et du pérenne : l'aspect exclusivement éphémère des publications pourrait en effet inciter certains utilisateurs à publier toutes sortes de commentaires offensants ou haineux, assurés qu'il n'en reste aucune trace. Et détourner par là-même de ce réseau social de très nombreux adolescents - comme ils l'expriment pour PériScope ou Twitter (voir paragraphe 1.3.5 du présent chapitre, p. 213) - généralement sensibles aux aspects de modération des contenus, aux limites à ne pas dépasser et au sentiment de respect et de protection de leur image ou de leurs données personnelles.

1.2.4 Dimension 4 : la privacité, protéger ou rendre public

Cette dimension est prise en compte par de nombreux adolescents dans leurs préférences d'utilisation des réseaux sociaux, parce qu'ils sont eux-mêmes sensibles à cette question, comme **Antoine** (16 ans, 1^{ère} technologique, lycée U, A1). Ou bien parce qu'ils ont été sensibilisés sur la question des données personnelles par des membres de leur famille comme ses frères pour **Jennyfer** (17,5 ans, Terminale professionnelle, lycée R, C2) ou bien l'un de leurs parents : son père pour **Romane** (16 ans, 1^{ère} technologique, lycée U, A1), leurs mères pour **Emilien** (16,5 ans, 1^{ère} technologique, lycée U, C1) ou **Cléo** (16,5 ans, 1^{ère} ES, lycée U, B2).

Pour ces adolescents, dont la prévention est passée par des membres de leurs familles adultes, la question de la privacité et de la protection des données personnelles est prise sous l'angle des « traces numériques », expression citée telle quelle par huit adolescents sur l'ensemble des lycéens interrogés, et principalement dans une perspective d'arrivée sur le marché de l'emploi (« trace pour le travail/l'employeur » est une expression qui revient à plusieurs reprises chez la plupart de ces adolescents).

Il est à noter que deux de ces adolescents citent spontanément les « traces numériques » parmi les risques liés aux réseaux sociaux en général, sans qu'il y ait de lien avec d'éventuels conseils parentaux ou fraternels : il s'agit de deux jeunes filles, **Noémie** (16,5 ans, 1^{ère} professionnelle, lycée R) et **Jeanne** (16,5 ans, Terminale technologique, lycée U), des idéals-types B1 et C1, qui ont pour point commun d'être homosexuelles et soucieuses de ce qui pourrait circuler à leur égard, notamment par rapport à leur sexualité.

Mais cette question des données personnelles n'est pas uniquement liée à cette question des traces numériques : ainsi, la géolocalisation pose souci à certains adolescents, qui voient un risque que des personnes « malhonnêtes sachent où ils sont, ce qu'ils font », ce qui rend nécessaire le fait de « plus sécuriser et rendre les données plus personnelles », comme l'indique **Billal** (17 ans, Terminale technologique, lycée U, B2). Pour **Jenna** (16 ans, 1^{ère} technologique, lycée U, B4), la mise à disposition de cette fonctionnalité sur **Snapchat** l'a conduite à arrêter d'utiliser ce réseau social :

J'ai arrêté Snapchat il y a six mois, car ils ont mis la géolocalisation. On peut enlever mais c'est insupportable. Ça m'a énervée donc j'ai supprimé. Ils disent que c'est pour savoir où sont tes amis mais je ne vois pas l'intérêt parce qu'on peut les appeler. Je pense que c'est plus pour leurs intérêts à eux. Et de toute façon, je ne l'utilisais que depuis l'an dernier et je ne voyais pas quel contenu mettre, donc je regardais beaucoup ce que les autres mettaient.

Il est intéressant de noter que les adolescents du lycée U évoquent plus spontanément la question de la protection des données personnelles, en utilisant par ailleurs pour la plupart ce terme, et que les deux adolescents regroupés dans l'idéal-type A1 (« Être sur les réseaux sociaux, y raconter sa vie, pour moi et pour les autres, je ne vois pas l'intérêt »), **Antoine** et **Romane** (voir chapitre 2, p. 103) évoquent tous deux l'importance de la protection des données personnelles qui, pour eux, conditionnent finalement leur faible utilisation des réseaux sociaux. Cependant, même s'ils n'utilisent pas directement ces termes de « données personnelles », la question de l'audience donnée à ce qu'ils publient est présente dans de très nombreux discours d'adolescents, tous idéals-types confondus, lorsqu'ils expliquent comment ils utilisent leurs réseaux sociaux, ce qu'ils décident de diffuser ou non à un public plus ou moins large, composé de proches ou au contraire de contacts qu'ils ne connaissent pas.

Ainsi, certains réseaux sociaux et applications sont retenus pour une diffusion plus intime, comme **Snapchat**, qui reste privilégié - pour la très grande majorité des adolescents, à part quelques adolescents des idéals-types B1 et B2 - pour communiquer avec leurs amis les plus proches. A l'inverse, **Twitter** est privilégié pour échanger, avoir des informations ou des actualités sur des sujets qui les intéressent, et les adolescents adeptes de Twitter, à quelques exceptions, discutent en ligne avec des personnes qu'ils ne connaissent pas hors-ligne. Entre ces deux réseaux sociaux, **Instagram** et **Facebook** occupent des places plus médianes, puisqu'ils sont alternativement utilisés pour échanger avec des amis très proches ou au contraire, rencontrer et échanger avec des personnes qu'ils ne connaissent pas (encore).

Si la plupart des adolescents estiment maîtriser la diffusion de leurs publications, et donc leur protection, certains adolescents pensent ne pas pouvoir contrôler réellement cette diffusion. Ainsi, **Antoine** (16 ans, 1^{ère} technologique, lycée R, A1) explique ne pas partager les photos qu'il aime prendre sur les réseaux sociaux avec des personnes qu'il ne connaît pas et parce qu'il redoute aussi l'utilisation par les plateformes de réseaux sociaux :

J'adore faire des photos, je suis déçu par la qualité des photos de mon téléphone donc j'utilise dès que je peux l'appareil photo numérique de ma mère, c'est vraiment de meilleure qualité. Mais j'ai pas envie de les partager sur les réseaux sociaux, par exemple sur Instagram, même si c'est des belles photos. Parce que c'est des données privées, et c'est gênant de les partager avec des gens qu'on ne connaît pas. Et surtout, ce qui me gêne, Instagram peut utiliser toutes les photos qu'on poste. Les réseaux sociaux comme ça sont gratuits mais ça a un coût quand même !

Cette problématique de l'utilisation commerciale des réseaux sociaux exprimé par Antoine se retrouve principalement chez les adolescents de l'idéal-type B3 (« Je suis un gamer, comme mes amis : on n'est pas que sur les réseaux sociaux « mainstream », on s'amuse et on se parle en ligne avec des avatars ou des noms qu'on choisit »), en lien avec leur méfiance des réseaux sociaux « mainstream » (voir chapitre 2, paragraphe 2.2, p. 142).

1.2.5 Dimension 5 : la portée spécialisée ou grand public

Cette distinction est portée notamment par les adolescents souhaitant se distinguer des autres et ne pas suivre la mode ou les tendances, et notamment par ceux qui ne privilégient pas les réseaux sociaux grand public, qualifiés de « mainstream » par plusieurs adolescents du groupe B3 (« Je suis un gamer, comme mes amis : on n'est pas que sur les réseaux sociaux « mainstream », on s'amuse et on se parle en ligne avec des avatars ou des noms qu'on choisit »), mais également par les adolescents de l'idéal-type B4 (« Grâce aux réseaux sociaux, je peux échanger sur ma passion, rencontrer des gens passionnés comme moi »).

Les réseaux sociaux qu'ils utilisent le plus correspondent à un intérêt spécifique, lié à leurs activités, leurs loisirs ou leurs passions, qu'il s'agisse des jeux vidéo ou des nouvelles technologies pour les adolescents de l'idéal-type B3, ou bien d'activités liées aux arts, aux médias et à la culture pour les adolescents de l'idéal-type B4. Ces adolescents ont donc cité, parmi les réseaux sociaux qu'ils préfèrent utiliser ou qu'ils utilisent le plus au quotidien, des réseaux sociaux auxquels la plupart des autres adolescents n'ont pas pensé ou qu'ils ne connaissent tout simplement pas (voir tableau 15, p. 179).

1.2.6 Dimension 6 : la diffusion, faut-il qu'un réseau social soit ouvert ou fermé ?

Cette paraphrase de la célèbre œuvre théâtrale d'Alfred de Musset vient mettre en lumière les interrogations exprimées par de nombreux adolescents, quand je leur ai demandé quels réseaux sociaux ils préféreraient utiliser : l'application WhatsApp, fermée et cryptée, pouvait-elle être considérée comme un réseau social, en étant justement fermée, c'est-à-dire en ne permettant d'entrer en contact qu'à condition de connaître le numéro de téléphone de ses contacts ? Ou un réseau social était-il par nature évidemment ouvert ? Ces questions ont suscité de la perplexité lors des entretiens individuels chez certains adolescents, mais aussi des prises de position tranchées de la part d'autres adolescents. Un débat s'est même spontanément organisé, lorsque je présentais les résultats préliminaires de mon étude en classe entière, pour susciter l'envie de participer volontairement à mon travail de recherche.

En tout état de cause, cette dimension d'analyse renvoie à la notion d'avoir un public d'une dimension intime et généralement maîtrisée, relative à une certaine forme de protection, en opposition à une notion de réseau social ouvert et public, relative à une notion de liberté totale. Cependant, les adolescents interrogés expriment souvent le souhait ou le souci de maîtriser l'audience de leurs publications, mais également de disposer de réseaux sociaux ayant la dimension appropriée pour les usages qu'ils souhaitent avoir.

Ainsi, les publications sur Snapchat sont, au moment de la réalisation du terrain d'enquête pour cette recherche, exclusivement visibles pour les personnes qui avaient été acceptées comme contact. Il convient de noter que Snapchat a fait évoluer cette fonctionnalité, puisqu'en 2022, la plateforme a développé les stories « privées » et les stories « partagées », c'est-à-dire publiques à l'ensemble des utilisateurs de Snapchat, désormais baptisés « Snapchatters ».

Pour PériScope, une plateforme de réseau social cryptée, le sentiment de protection limité par l'absence de modération et le sentiment de vulnérabilité à l'exposition de contenus potentiellement choquants, exprimés par les quelques adolescents qui ont cité cette plateforme, l'emportent généralement dans le discours des adolescents par rapport à l'aspect de confidentialité des données.

1.3 Typologie des réseaux sociaux par les adolescents : un réseau, un rôle en fonction des contextes d'utilisation

Il s'agit ici de regrouper certains de ces réseaux sociaux, selon les principales fonctions utilisées par les adolescents et telles qu'ils les pensent, et non pas de se livrer à une description factuelle des différentes plateformes de réseaux sociaux citées par les lycéens interrogés. Il convient de noter que la construction de cette typologie s'est faite en fonction des rôles donnés les plus fréquemment par le plus grand nombre d'adolescents. Ainsi, il est possible qu'à titre individuel, un adolescent regroupe par exemple Facebook, Snapchat ou Instagram (Idéal-type 1, voir paragraphe 1.3.1 ci-après), parce qu'il utiliserait une de ces plateformes surtout à cette fin, dans l'idéal-type des applications de rencontre (Idéal-type 4, voir paragraphe 1.3.4 du présent chapitre, p.210). Ou qu'il n'utilise par exemple Snapchat que dans sa fonction de messagerie instantanée avec ses amis les plus proches, qu'il classerait donc comme Messenger et WhatsApp dans l'idéal-type 2 (voir paragraphe 1.3.2 du présent chapitre, p. 201).

Au-delà de ces possibles variations individuelles, il convient de noter que toutes les plateformes socionumériques ont tendance à copier, dupliquer ou s'inspirer de ce qui est plébiscité et attire notamment les publics jeunes, chez leurs concurrents.

Ainsi, au fil des mois, les « stories », lancées par Snapchat, ont été copiées par Instagram (et avec un moindre succès WhatsApp, dont Facebook est aujourd'hui propriétaire), qui a lui-même été la source d'inspiration, en tant que standard, de la plupart des réseaux sociaux existant aujourd'hui (Lachance et al., 2017 : 91-92).

1.3.1 Idéal-type 1 « Echanger, s'occuper (regarder) et s'exposer » (Facebook, Instagram et Snapchat)

Même s'ils occupent des places assez différentes dans la vie de la plupart des lycéens, Instagram et Snapchat étant de plus en plus plébiscités à l'inverse de Facebook (considéré comme « ringard » par certains adolescents), ces trois réseaux sociaux présentent des fonctionnalités communes très utilisées par les adolescents, même s'ils nuancent leurs usages, quand ils sont utilisateurs des trois. Ainsi, ces trois réseaux sociaux permettent d'échanger via des fonctionnalités de messageries privées, mais également de partager des contenus médias (photos, vidéos) à des cercles plus ou moins étendus d'amis ou de contacts. Ces fonctionnalités permettent aux autres d'observer ce qui se passe dans la vie de celles et ceux qui choisissent de s'exposer, de manière plus ou moins publique.

1.3.1.1 Facebook, le réseau des « années collège », qui permet de garder le lien tout en « tromp[ant] l'ennui »

Si Facebook est cité par 75% des adolescents interrogés (voir tableau 16 p. 179), il convient de noter cependant que les adolescents scolarisés en zone rurale sont deux fois plus nombreux à citer Facebook parmi leurs réseaux sociaux les plus utilisés. Et que ce réseau social semble souffrir d'une sorte de désaffection, puisque plus de la moitié des adolescents ayant cité Facebook parmi les réseaux sociaux qu'ils utilisent le plus, indiquent l'utiliser de moins en moins, généralement « parce que c'est toujours la même chose » comme le déclare **Nolwenn** (15 ans, 2nde, lycée R, C1), « parce qu'il n'y a plus rien à faire dessus à part les jeux » pour **Alexia** (17,5 ans, 2nde, lycée R, C1) ou « parce qu'il y a beaucoup de pubs et de contenus qui [l]'intéressent moins », précise **Julien** (16,5 ans, 1^{ère} technologique, lycée U, B3).

Cependant, pour cette génération d'adolescents, Facebook a été, pour une très grande majorité d'entre eux comme indiqué en introduction de la première partie de ce chapitre, le premier réseau social qu'ils ont utilisé et qui les a marqués. Cette première fréquentation a généralement eu lieu pendant les années collège, même si plusieurs adolescents, des idéals-types B1 et B2 principalement, ont commencé à aller sur les réseaux sociaux - et notamment Facebook pour les jeux en ligne qui y étaient proposés - en primaire dès l'âge de huit ou neuf ans.

En tant que figure pionnière du développement massif des réseaux sociaux dans nos sociétés, comme cela a été rappelé en introduction de ce mémoire, Facebook a pu voir se reporter à son encontre un certain nombre de reproches, et une forme d'hostilité liée aux réseaux sociaux en général et à lui-même en particulier. Six adolescents indiquent avoir utilisé un autre réseau social que Facebook, généralement parce que leurs parents y étaient opposés, notamment « pour protéger la vie privée » ou « parce qu'ils ont peur des traces qu'on laisse, pour quand on cherche un travail après », comme le précisent respectivement **Abigaël** (16,5 ans, 1^{ère} ES, lycée U, C2) et **Malo** (19,5 ans, Terminale ES, lycée R, B3).

Et ces usages évoluent dans le temps, de nombreux adolescents affichant eux-mêmes, après quelques années d'utilisation, une certaine réticence face à ce réseau social : ces adolescents sont principalement scolarisés au sein du lycée U et sont peu ou pas connectés (idéals-types A1 et A2 principalement) ou bien évitent voire rejettent les réseaux sociaux « mainstream » (idéal-type B3).

Ainsi, **Romane** (16 ans, 1^{ère} technologique, lycée U, A1) indique d'emblée n'avoir jamais installé l'application :

Je ne suis pas sur Facebook parce que je ne suis pas trop du genre "regardez ce que je fais", je suis plutôt introvertie. Je ne vois pas l'intérêt et je n'irais pas raconter des choses sur Facebook. Même pour mettre une photo sur un compte qui ne pourrait être vu que par mes amis, je me poserai trois mille questions "est-ce que je vais la mettre", la trace que ça laisse, ce qu'ils vont en penser... Je ne vais pas poster un truc sans réfléchir.

Et **Simon** (16 ans, 2nde, lycée U, B3), qui se définit lui-même comme un geek et un gamer, indique quant à lui ne l'avoir installé que pour utiliser Messenger avec ses amis. Car pour lui, « tout le monde y va, c'est pas un argument » et il n'apprécie pas l'exposition de soi qui règne sur les réseaux sociaux et notamment sur Facebook : « les gens, c'est comme des livres ouverts sur Facebook ».

Pour ces lycéens, certes non majoritaires, Facebook est le symbole pour eux des côtés négatifs et des dérives, notamment commerciales et financières, des plateformes de réseaux sociaux. C'est le réseau de l'extimité et de la distraction, pour tromper l'ennui, mais sur lequel « on perd beaucoup trop de temps », comme le précise **Teddy** (16 ans, 2nde, lycée R, C3), qui a décidé de limiter son temps passé sur les réseaux sociaux après avoir été « addict » au collège.

S'il a été taxé de « ringard » ou de « dépassé » par plus d'une quinzaine d'adolescents, notamment ceux scolarisés au lycée U, l'apparent déclassé de ce réseau social, que la moitié des lycéens interrogés ont déclaré utiliser de moins en moins, est-il la fin annoncée de Facebook auprès des adolescents ?

Il n'occupe certes plus une position de premier plan, notamment parce que les adolescents actuels s'identifient fortement à des réseaux sociaux plus actuels et correspondant selon eux mieux à leur génération comme Snapchat (« mes parents ne comprennent rien à Snapchat, ils ne savent pas l'utiliser »), mais il continue cependant d'être utilisé par de nombreux adolescents lorsqu'ils s'ennuient, pour « passer le temps ».

Ainsi, une trentaine de lycéens, notamment issus des idéals-types B1, B2, C1 et C2 et majoritairement scolarisés au sein du lycée R, continuent à se connecter régulièrement à Facebook pour regarder « les actualités », « voir ce qui se passe » pour leurs « amis » (qu'il s'agisse des amis proches ou des connaissances qu'ils ont parmi leurs contacts). Pour certains adolescents, il s'agit même d'un loisir régulier, qui vient compenser l'absence d'activités extra-scolaires ou meubler chaque moment « vide ».

Par ailleurs, Facebook est tellement diffusé de manière hégémonique qu'il permet, pour certains, de garder le contact avec leurs anciens copains du collège qu'ils ne côtoient plus depuis leur arrivée au lycée, voire avec d'anciens amis restés dans leurs pays d'origine, lorsque l'arrivée en France s'est faite pendant le collège, à l'instar de **Rosie** (16 ans, 1^{ère} technologique, B1), **Ilyès** (17 ans, Terminale technologique, B3) et **Billal** (17 ans, Terminale technologique, B2), tous trois scolarisés au sein du lycée U.

Il convient de noter ici que la fonctionnalité de message de Facebook, Messenger, est devenue une application à part entière (voir paragraphe 1.3.2 du présent chapitre, p. 201) et qu'elle est téléchargeable indépendamment depuis quelques années seulement : certains collégiens utilisent donc Messenger sans avoir téléchargé Facebook.

Facebook est également un réseau social intergénérationnel, et cela à l'échelle mondiale : de nombreux adolescents continuent de se connecter à Facebook pour rester en lien avec les membres plus âgés de leur famille, qu'ils soient éloignés ou non, dans un autre pays ou non, notamment via un partage aisé de photos, qui a progressivement remplacé, pour de nombreux adolescents mais aussi leurs parents et la société en général, les traditionnelles cartes postales. En un clic, il est désormais possible de donner de ses nouvelles, par exemple pendant les vacances, et d'indiquer à des grands-parents ou de la famille un peu éloignée qu'on pense à eux.

Il convient de noter qu'au-delà de ces rôles de maintien du lien et de divertissement « pour tromper l'ennui », Facebook est également perçu comme pouvant permettre des rencontres : quelques adolescents, majoritairement masculins, à l'instar de **Dimitri** (15 ans, 2nde professionnelle, lycée R, B2) détournent la fonction d'« amis » fondatrice de ce réseau social dans la perspective d'avoir des relations sentimentales ou sexuelles, avec des personnes qu'ils ne connaissent pas.

1.3.1.2 Instagram, le réseau de l'esthétique et de la contemplation

Parmi les quatre-vingt-trois adolescents interrogés, ils sont 68%, également répartis entre le lycée R et le lycée U, à citer Instagram parmi les réseaux sociaux qu'ils préfèrent utiliser ou qu'ils utilisent le plus.

Pour la quasi-totalité de ces adolescents, c'est la fonctionnalité de partage de belles photos, auxquelles peuvent s'appliquer directement un filtre au moment de la prise de vue, qui est la plus plébiscitée. Lors des entretiens, j'ai souvent approfondi la question du choix réalisé pour

prendre et surtout partager des photos, entre Instagram, le « mur » de Facebook et Snapchat, lorsque l'adolescent avait indiqué avoir des comptes sur ces différents réseaux sociaux.

A l'exception d'une adolescente, **Morgane** (16 ans, 2nde, lycée R, B1), qui réserve ses plus belles photos à Facebook et met « des photos rapides » sur Instagram, tous les adolescents utilisateurs d'Instagram indiquent réserver les publications de leurs « plus belles photos » sur ce réseau social, quand ils font « quelque chose de pas habituel » ou s'il s'agit d'une photo particulièrement réussie avec un ou plusieurs ami(s) proche(s) ou très proche(s).

Le témoignage de **Nina** (16,5 ans, 1^{ère} professionnelle, lycée R, B1) en est la parfaite illustration :

Quand je trouve une photo jolie, je la mets sur Instagram. Par exemple, des photos de ma famille, de moi, de mes amis. Parfois des paysages quand je vais chez moi dans mon pays. Quand ça représente quelque chose pour moi, je la mets. La photo de ma rue ou de chez moi dans mon pays, je la mets, pour montrer comme c'est beau. C'est de la fierté !

Alors qu'elle adopte un champ lexical assez négatif quand elle évoque les réseaux sociaux comme Snapchat (voir son témoignage chapitre 2, p. 148-149), **Jenna** (16 ans, 1^{ère} technologique, lycée U, B4) développe un discours bien plus positif lorsqu'elle évoque les communauté Facebook, les blogs et les forums dédiés au dessin qu'elle fréquente beaucoup, mais aussi sur Instagram, sur lequel elle a beaucoup publié de dessins et de photos dans ses « stories » jusqu'à très récemment :

Je trouve qu'Instagram est un peu la copie de Snapchat, avec les stories, les filtres et tout, mais cela ne me dérange pas. Parce que sur Instagram, c'est vraiment plus artistique et c'est très bien pour les dessins que je fais et que je publie sur mon compte. Je l'ai privatisé au bout d'un moment, quand j'ai découvert qu'on pouvait le faire, et je ne donne les accès qu'aux gens que je connais des communautés Facebook et sur les blogs et les forums de dessins où je vais souvent. En fait, je publie plus souvent mes dessins sur mes communautés Facebook et sur les blogs, pour avoir l'avis des gens qui y sont, parce qu'ils sont doués, et ils me donnent de bons conseils. Et sur Instagram, j'aime bien publier les photos que je prends quand je vais au musée. Quand j'aime bien une toile, je la prends en photo et après, en rentrant chez moi, je sélectionne les plus belles et je les mets sur Insta. J'aime bien partager tout ça, mes amis du lycée voient mes publications sur Instagram, ils commentent souvent mais c'est souvent moins intéressant que ce que me disent mes amis sur les blogs, même si ça fait plaisir quand ils me disent que c'est super beau.

A noter qu'Instagram est également utilisé par certains adolescents comme messagerie instantanée privée, à la façon de Messenger, WhatsApp ou Snapchat. Mais ces fonctions héritées des autres applications sont souvent ressenties comme telles par les adolescents, qui conservent leurs habitudes et ne plébiscitent pas toujours ces nouvelles fonctionnalités : préférant de loin, pour la plupart, échanger de manière privée sur WhatsApp, Messenger et surtout Snapchat, qui leur paraît être un réseau plus intime (voir paragraphe 1.3.1.3 page suivante), ils réservent à Instagram la fonctionnalité du partage de photos, qu'ils peuvent personnaliser avec des commentaires, des filtres, des annotations prêtes à l'usage (incluant parfois le lieu, le jour, l'heure de la prise du cliché). Cependant, ils déclarent ne pas être très actifs sur Instagram, publiant en moyenne deux à trois photos au maximum par mois et étant plutôt dans « l'observation ». Seules deux adolescentes se démarquent à cet égard : **Elisa** (18,5 ans, Terminale ES, lycée R, C1), qui indique publier des photos quasiment tous les jours sur son compte Instagram « pour raconter sa vie », comme elle le faisait auparavant sur Facebook ; et **Sonia** (16,5 ans, 1^{ère} ES, lycée U, B4), la Youtubeuse aux plus de quatre cent mille abonnés, qui dispose d'un compte Instagram relié à son compte YouTube et qu'elle alimente régulièrement avec des photos des coulisses de tournages de ses vidéos hebdomadaires.

Ainsi, pour la majorité des lycéens R et U qui utilisent Instagram, ce réseau social est aussi le réseau de la contemplation. Tout comme pour Facebook, de nombreux adolescents indiquent passer du temps à regarder les publications des autres sur cette plateforme. A une différence notable près : ils suivent certes les comptes de leurs amis et connaissances, mais ils suivent également les comptes d'artistes, de sportifs et de célébrités, qui ont adopté depuis plusieurs années ce média centré sur l'image (voir paragraphe précédent 1.2.1, p. 181).

Ainsi, **Laetitia** (18,5 ans, Terminale professionnelle, lycée R, B2), qui utilise Instagram depuis plus de trois ans, déclare ne « pas beaucoup mettre de photos sur Instagram » mais y « suivre des célébrités de télé-réalité, des acteurs, des chanteurs [qu'elle] aime bien », à l'instar de **Teddy** (16 ans, 2nde lycée R, C3), de **Naïa** (17,5 ans, Terminale S, lycée U, C1) et de **Rosie** (16 ans, 1^{ère} technologique, lycée U, B1). **Teddy** indique également suivre les sportifs de ses clubs de foot préférés, en France et en Europe, ce que déclare également **Hugo** (16,5 ans, 1^{ère} technologique, lycée U) avec les stars du Basket.

1.3.1.3 Snapchat, le réseau de la communication ludique avec les amis proches, facteur d'identification micro-générationnelle

Snapchat est le réseau social le plus utilisé par les lycéens R et U rencontrés, avec 83% d'utilisateurs parmi l'ensemble des quatre-vingt-trois adolescents interrogés. Snapchat est devenu, en quelques mois, le réseau générationnel de ces adolescents, celui de l'intimité, du ludique et de l'éphémère.

Il est en effet tout d'abord marquant de relever que très peu d'adolescents portent un jugement négatif ou de réelles critiques vis-à-vis de ce réseau social : à l'instar de **Mona** (18,5 ans, Terminale S, lycée R, B1), qui assène « Snapchat, c'est un truc de notre génération ! », la plupart des adolescents interrogés déclarent assez spontanément que Snapchat les représente, et est difficilement compréhensible pour des personnes plus âgées qu'eux, comme le note **Géraldine** (18 ans, Terminale L, lycée R) :

Snapchat, c'est drôle, parce que je trouve ça super simple. Ça fait juste deux semaines que je suis dessus. Comme je viens de commencer, ma mère a voulu savoir ce que c'était [...]. J'ai essayé de lui expliquer comment ça marchait. Ma mère l'a installé et elle a essayé de l'utiliser mais elle ne comprenait rien ! [...] Elle ne comprenait pas parce qu'il n'y a pas vraiment de boutons pour appuyer, il faut swiper gauche, droite, haut ou bas, et elle ne retenait pas du tout ce qu'il fallait faire. Alors que moi, en cinq minutes, j'avais tout compris, et je savais où je devais aller pour les messages, les filtres et tout...

Au-delà de cet aspect intuitif pour eux, les adolescents plébiscitent Snapchat pour ce qui le différencie principalement des autres réseaux sociaux comme Facebook et Instagram, pour qui le principe est justement de laisser une marque : la dimension éphémère de ses publications, peut constituer une forme de protection en termes de « traces » numériques, comme le soulignent certains adolescents (voir paragraphe 3.2 du chapitre 2, p. 173), mais également permettre aux adolescents de publier des contenus sans grande importance, juste « pour le délire » ou pour partager des moments du quotidien qui pourraient sembler insignifiants. **Morgan** (18 ans, Terminale L, lycée R, C1) résume parfaitement cette dimension appréciée par les adolescents de sa génération :

Sur Snapchat, je peux mettre tout et n'importe quoi, parce que c'est pas grave, ça s'efface et c'est juste sur le moment. C'est un truc de notre génération, c'est des photos qui servent à rien des fois. Je mets plus ma vie de tous les jours, ce que j'ai mangé, si

c'était dégueu à la cantine par exemple, des têtes moches pour rigoler avec des copines... Et des fois, je mets juste des snaps quand je m'ennuie. Des grimaces, des filtres, mon frère, je sais que ça va pas rester. Je mets dans ma story ou j'envoie à mes meilleures amies sur Snapchat, à qui j'envoie le plus de snaps. On peut choisir d'enregistrer les messages ou pas. Pour ceux-là, on n'enregistre pas. Alors que sur Instagram, je sélectionne, des choses que je veux qui restent.

Quand ils évoquent ce qu'ils publient sur les réseaux sociaux, les adolescents interrogés sont nombreux, comme Morgan, à opposer Snapchat et Instagram. A l'instar de **Nina** (16,5 ans, 1^{ère} professionnelle, lycée R, B1) qui réservait à Instagram ses plus belles photos et celles qui « signifiait » quelque chose pour elle, dont elle était fière (voir paragraphe précédent, p. 196), elle adopte une attitude presque opposée pour ses publications sur Snapchat :

Sur Snapchat, c'est pas comme Instagram, c'est des photos qui servent à rien des fois. Juste pour mettre des snaps, quand je m'ennuie. Des grimaces, des filtres, mon petit frère, je sais que ça ne va pas rester. Je mets dans ma story ou j'envoie à mes meilleures amies sur Snapchat, à qui j'envoie le plus de snaps.

Ainsi, l'aspect éphémère de Snapchat l'autorise à publier des photos qui n'ont pas forcément d'importance, celles qui font partie d'un moment qu'elle souhaite partager dans l'instant, mais qui n'ont pas la même signification pour elle que celles qu'elle s'applique à poster sur Instagram. L'aspect éphémère semble également l'autoriser à diffuser des photos de son petit frère de 5 ans, puisqu'il semble n'y avoir pour elle aucune conséquence de cette diffusion éphémère.

Mixant les fonctionnalités de discussion en messagerie privée et d'exposition de soi dans un cercle souvent restreint d'après les adolescents interrogés (85 contacts en moyenne) via les « stories », l'aspect ludique des échanges est d'autant plus permis que Snapchat privilégie, par défaut, des échanges éphémères, même s'il est possible de les enregistrer : l'enregistrement demande une manipulation pour chaque message de la part de l'utilisateur, et l'émetteur est informé si son interlocuteur effectue une capture d'écran (« screenshot ») de la conversation ou de la publication.

Dans les deux témoignages de Nina et Morgan, qui illustrent parfaitement les avis recueillis sur Snapchat auprès des adolescents utilisateurs de cette application, la dimension ludique de ce réseau social grâce aux nombreux filtres de photos proposés, est certainement une autre raison

du succès enregistré de manière fulgurante par Snapchat auprès des adolescents. Les champs lexicaux du ludique et de l'amusement figurent spontanément dans la plupart des récits adolescents : « amusant », « pour délirer », « pour rigoler » ... sont des termes qui reviennent systématiquement.

Enfin, contrairement à Facebook et Instagram, Snapchat est d'avantage un réseau de l'intimité, pour la très grande majorité des adolescents rencontrés, à l'exception de quelques adolescentes notamment des idéals-types B1 et B2 : en moyenne, ils déclarent avoir 85 « amis »²⁰ sur ce réseau, à comparer aux moyennes de 813 amis sur Facebook et de 511 abonnés sur Instagram. C'est le réseau social des liens forts - au sens entendu par Mark Granovetter (1973) - sur lequel ils déclarent avoir leurs amis les plus proches, qu'il s'agisse de leurs « frères » ou « sœurs de cœur », de leurs « meilleur(e)s ami(e)s », « meilleurs copains » ou « meilleurs copines », de leurs « meilleurs potes » mais également de leurs petits-amis et petites-amies.

Même si la fonctionnalité des « stories » (voir 1.2.1 du présent chapitre, p. 182) est plébiscitée par de nombreux adolescents, celle de la messagerie privée, dopée par l'option proposée des « flammes », qui vient matérialiser le lien continu entre deux utilisateurs et donc la force de leur lien (voir paragraphe 2.2 du présent chapitre, p. 220), est celle qui est de loin la plus utilisée sur l'application.

²⁰ Il convient de nuancer le nombre de contacts avancé par les adolescents, car s'ils connaissent généralement d'emblée le nombre de « flammes » qu'ils entretiennent, le nombre de contacts est souvent déduit du « nombre de vues » qu'ils obtiennent sur leurs publications diffusées auprès de leurs contacts (« stories »). Selon eux, quasiment le même nombre à cinq ou dix près.

1.3.2 Idéel-type 2 « Discuter et échanger, à deux ou à plusieurs » (Messenger, WhatsApp, et autres applications de discussion vidéo)

Les fonctionnalités de discussion instantanée sont plébiscitées par les adolescents, qui disposent de moyens de communication, généralement avec leurs amis les plus proches, accessibles sans limitation de forfait, à condition d'avoir une connexion internet (forfait illimité ou wifi) à disposition. Ne figurent dans cette sous-partie que les applications exclusivement centrées sur la discussion instantanée, les autres réseaux sociaux qui disposent également de cette fonctionnalité, comme Facebook, Instagram, Snapchat et Twitter notamment étant regroupés dans les idéals-types correspondant à leurs caractéristiques générales, et non réduites à une de leur fonctionnalité, fut-ce-t-elle prépondérante en termes d'usages adolescents.

1.3.2.1 Messenger : la dérivée de Facebook

Messenger est cité par 41% des adolescents interrogés, ce qui en fait le quatrième réseau social le plus utilisé par les lycéens R et surtout par les lycéens U, plus nombreux que leurs homologues du lycée R à le citer.

Cette différence provient certainement du fait que Messenger est massivement utilisé pour les groupes de classe, à l'instar de l'application WhatsApp, et qu'au cours des entretiens, très peu de lycéens R ont mentionné ces groupes de classe, à l'inverse des lycéens U. La différence de citation de l'utilisation de Messenger peut également venir du fait que les lycéens R citent beaucoup plus Facebook comme réseau social utilisé, et l'assimilent à Messenger, car l'application de messagerie instantanée initialement intégrée à Facebook n'a été dissociée de son application mère qu'au milieu des années 2010. Ainsi, si Messenger est devenu très rapidement une application à part entière pour les plus jeunes adolescents comme les collégiens U rencontrés en 2017, cette dissociation n'était certainement pas présente chez les lycéens R, utilisateurs de Facebook et Messenger de manière indifférenciée, en raison de l'absence de groupes de classe uniquement sur Messenger.

D'une manière générale, Messenger est un réseau social préférentiellement utilisé par les adolescents interrogés pour échanger entre amis : ils assimilent souvent Messenger avec les sms, privilégiant l'un ou l'autre selon leurs forfaits ou la connexion disponible (réseau téléphonique insuffisant ou au contraire, aucune connexion internet).

A noter que les adolescents qui utilisaient Messenger de manière régulière avec leurs amis au collège, continuent à l'utiliser avec ces derniers pour rester en contact avec eux, même s'ils

utilisent désormais d'autres réseaux sociaux. Il existe donc des habitudes de communication parmi les adolescents, qui continuent d'utiliser des réseaux sociaux dont ils avaient d'importants usages pendant plusieurs années, même si d'autres applications sont venues prendre le relai, notamment Snapchat avec ses discussions instantanées éphémères ou WhatsApp.

Comme évoqué ci-dessus, et au même titre que WhatsApp (voir paragraphe suivant, p. 203), Messenger est utilisé de manière importante pour faciliter les échanges au sein des classes, dans ce qui est dénommé « groupe de classe » par les adolescents mais également les enseignants. Il existe une véritable « guerre », parfaitement décrite par **Romane** (16 ans, 1ère technologique, lycée U, A1), entre les adolescents au sujet de ces groupes de classe, qui sont créés alternativement sur Messenger ou WhatsApp, voire coexistent quand plusieurs élèves n'utilisent pas ou refusent d'utiliser l'une ou l'autre de ces applications :

On a deux groupes de classe dans notre classe, un sur Messenger et l'autre sur WhatsApp. Parce qu'il y en a qui refusent d'utiliser Messenger, c'est la team WhatsApp (rires). Ils refusent d'utiliser comme ils ont arrêté et qu'ils ne pensent pas à y aller. Parce qu'ils ont enlevé les notifications, pour ne plus en avoir des anciens groupes et des anciennes conversations. Donc ils refusent. Alors qu'ils suffiraient qu'ils se suppriment de leurs anciens groupes je crois. Mais bon... Et il y a en d'autres qui n'aiment pas WhatsApp, ça, c'est la team Messenger (rires). Ils n'ont pas l'habitude de WhatsApp et ils n'ont pas envie d'avoir les notifications tout le temps. C'est presque une guerre ! Donc il y a en a qui ont les deux, et ça les force à copier les questions, ou transférer quand il y a des réponses qui sont données. C'est un peu pénible parfois, mais c'est comme ça. On n'a pas réussi à se mettre d'accord.

Romane décrit parfaitement la création de deux clans (qu'elle appelle « team ») adepte chacun d'une des applications. Il convient de noter qu'en évoquant les groupes de classe, il n'a jamais été question de tricheries ou de manière d'obtenir des corrigés, mais bien plus d'entraide, d'oser poser des questions, de ne pas vouloir « s'afficher » en posant une « question bête ». Cet aspect n'est pas détaillé dans cette recherche, car il a été finalement assez anecdotique dans le matériel recueilli. Cependant, il semble exister des codes et des habitudes qu'il pourrait être intéressant d'approfondir, notamment dans le cadre de recherches tournées autour de l'apprentissage entre pairs à l'heure des technologies socionumériques.

1.3.2.2 WhatsApp : un réseau social ?

Les vingt-six lycéens ayant cité WhatsApp parmi les réseaux sociaux qu'ils utilisent le plus sont scolarisés au sein du lycée U, à deux exceptions voire une exception près, l'une des adolescentes du lycée R ayant indiqué avoir eu WhatsApp mais l'avoir supprimé lorsqu'elle a entendu que l'application allait devenir payante... A noter que ce type de rumeurs est d'ailleurs très délétère pour les applications, notamment auprès des publics adolescents, qui appréhendent grandement de devoir rendre des comptes à leurs parents s'ils « explosent » leurs budgets liés aux forfaits et technologies socio-numériques associées.

Lors des présentations de l'étude réalisées en classe entière, afin de recruter les futurs volontaires pour participer à mon étude, des débats assez intenses ont eu lieu dans quelques classes du lycée U, certains élèves refusant de considérer cette application comme un réseau social « puisqu'il faut avoir le numéro de téléphone pour contacter », d'après le principal argument utilisé par quelques-uns d'entre eux.

Ces adolescents, qui lui refusent l'appellation de réseau social, considèrent WhatsApp comme une version améliorée des sms, car l'application est « pratique » pour créer des groupes, partager des photos à plusieurs, qu'il s'agisse d'élèves du même lycée (les groupes de classe coexistent sur WhatsApp et Messenger dans la plupart des classes du lycée U) ou de correspondants étrangers, WhatsApp étant très développé notamment en Espagne et en Angleterre.

Cette fonctionnalité de création de groupes est particulièrement intéressante, puisqu'elle permet d'illustrer les différents cercles de relations, généralement proches, des adolescents interrogés. Les audiences de leurs publications sont donc consciencieusement choisies, comme le montre le témoignage de **Charlotte** (16,5 ans, 1^{ère} S, lycée U, B2) :

On est un groupe d'amis du collège depuis la sixième, un vrai groupe d'amis, on est onze, autant de filles que de garçons, et on est vraiment très proches. Il y a en quelques-uns dans mon lycée mais pas dans ma classe. Les autres sont dans des lycées autour. On discute dans des groupes WhatsApp, un avec tout le monde et un juste les filles, pour s'envoyer nos photos, des selfies, des trucs qu'on est en train de faire et se raconter nos histoires avec les garçons surtout (rires). On garde le lien, on essaie de tous se voir le plus souvent possible, même si c'est pas toujours facile, à onze !

Elle utilise également activement un autre groupe WhatsApp, qu'elle partage avec deux de ses meilleures amies :

Il y en a une que j'ai rencontrée à un camp scout et l'autre, c'est la fille d'amis de mes parents. On est devenues très amies toutes les trois. On s'envoie plein de messages sur notre groupe WhatsApp, par exemple, un screen avec des conversations drôles ou par rapport à un garçon.

Par ailleurs, au-delà des échanges entre pairs, à l'instar de ce qui est observé pour Facebook, WhatsApp est également intergénérationnel et utilisé pour communiquer entre membres de la même famille : ainsi, les lycéens U dont les parents sont séparés sont de grands utilisateurs de WhatsApp pour partager une partie de leur quotidien avec le parent dont ils sont éloignés, selon les semaines. Pour un des adolescents du lycée U, dont le père est parti vivre à l'étranger, WhatsApp, dans sa fonctionnalité de discussion instantanée, mais également d'appels via internet, est ce qu'il préfère utiliser pour communiquer à distance.

Mais pour les vingt-six lycéens qui citent WhatsApp parmi les réseaux sociaux qu'ils utilisent le plus, c'est la fonction de messagerie instantanée « pratique » et le partage « facile » des photos qui sont plébiscités, la dimension de réseau social « fermé », car nécessitant de connaître le numéro de téléphone portable pour se connecter, étant plutôt perçue comme une dimension positive de protection.

A l'inverse, la fonctionnalité de WhatsApp permettant de voir à quelle heure les différents contacts se sont connectés pour la dernière fois, a pu être pointée du doigt par quelques adolescents, qui regrettent de pouvoir être « suivis à la trace » comme le fait remarquer **Romane** (16 ans, 1^{ère} technologique, lycée U, A1). Cependant, cette fonctionnalité est au contraire plébiscitée par de nombreux adolescents, qui peuvent ainsi savoir quand a été lu leur message, si leur contact est connecté, voire s'adonner au « stalking » - de l'anglais « stalk » signifiant « traquer » (voir paragraphe 2.5 du présent chapitre, p. 231).

1.3.2.3 Les applications de discussion vidéo : Skype, Discord, Twitch, Facetime et les autres...

Ces différentes applications de discussion vidéo sont citées par un nombre plutôt restreint d'adolescents, à l'exception de Skype, citée par un adolescent sur quatre (25,4% des lycéens R et U, dans des proportions similaires). Ce réseau social est en effet utilisé dans différents contextes et répond à des usages assez distincts.

Parmi les adolescents interrogés, quatre lycéens U ont spontanément indiqué avoir utilisé Skype comme premier réseau social : il s'agissait d'utilisations dans le cadre de jeux en ligne, pour communiquer avec leurs amis, mais également pour échanger avec les membres éloignés de leur famille, en France ou à l'étranger, ces deux usages ne s'excluant pas.

Skype est un réseau social qui apparaît également comme hybride dans les usages déclarés par les adolescents au moment des entretiens : cité par certains adolescents comme support de discussion avec leurs amis joueurs sur les plateformes de jeux vidéo en ligne - et donc pour quatre adolescents du lycée U, comme le premier réseau social qu'ils ont fréquenté via les jeux en ligne - il est toujours utilisé avec des amis ou des membres de la famille habitant loin, en France ou à l'étranger, mais il est également utilisé pour discuter avec des correspondants rencontrés dans le cadre de la pratique d'une langue étrangère au collège ou au lycée.

A noter qu'**Hélène** (16,5 ans, 1^{ère} ASSP, lycée R, C2) et **Héloïse** (17 ans, Terminale ES, lycée U, B1) l'utilisent pour discuter avec leurs petits amis : Hélène, parce qu'elle l'a rencontré quand elle jouait en ligne et a continué à échanger avec lui, « par habitude », même après qu'ils se soient mis en couple ; Héloïse, parce que son petit ami joue beaucoup aux jeux vidéo et qu'elle a adopté son mode de communication. Elle utilise d'ailleurs également Skype avec sa meilleure amie rencontrée à l'école primaire et avec qui elle a gardé contact via Skype.

Skype se trouve donc à l'articulation des autres applications de discussion vidéos cités par les adolescents, avec d'une part, des applications comme **Facetime** (disponible sur les téléphones de la marque Apple), qui a été citée exclusivement pour un usage relatif au maintien du lien avec la famille et les amis à distance par une lycéenne U ; et d'autre part, des applications comme Discord et Twitch, qui étaient, au moment des entretiens, des applications de discussion liées aux jeux vidéo et qui pouvaient être utilisées entre amis « gamers », mais qui n'étaient pas connues des autres adolescents ni utilisées en dehors de l'univers des jeux en ligne²¹.

²¹ Il est intéressant de noter que Twitch, pendant le premier confinement, puis Discord plus récemment, ont depuis tout deux initié un changement de stratégie et un développement vers un public jeune, mais non restreint à l'univers des jeux vidéo.

1.3.3 Idéel-type 3 « Se divertir, découvrir et s'informer » (YouTube et sa déclinaison générationnelle Tik Tok, les blogs et les forums)

Cet idéal-type 3 regroupe les plateformes permettant certes de se divertir, mais également d'apprendre et de s'informer. Si YouTube fait la part belle aux contenus multimédias, les blogs et les forums lui sont ici associés, car ils ont, pour les adolescents interrogés, des fonctionnalités similaires.

1.3.3.1 YouTube, la diffusion de vidéos et de connaissances

YouTube représente, pour les adolescents interrogés, le réseau de partage des vidéos « marrantes », extrêmes ou informatives (« vulgarisation scientifique »), des tutoriels dits « tutos », ou bien encore celui des clips musicaux ou de morceaux de musique adaptés à la plateforme.

Si YouTube est utilisé par la quasi-totalité des adolescents interrogés, seul un tiers d'entre eux (33% dont les deux tiers de lycéens U) ont spontanément évoqué cette plateforme au sujet des réseaux sociaux qu'ils utilisaient le plus. Dans les faits, parmi ce tiers d'adolescents, environ la moitié utilise cette plateforme comme un réseau social.

Pour **Simon** (16 ans, 2nde, lycée U, B3) par exemple, il n'y a aucun doute sur le fait que YouTube puisse être considéré comme un réseau social, puisqu'il tient compte autant des commentaires que des vidéos qu'il regarde :

Je regarde beaucoup de vidéos sur YouTube, j'y passe beaucoup de temps. Il y a plusieurs chaînes de YouTubeurs que je suis, comme celle du Roi des Rats. Il fait des critiques de YouTube et du monde, il essaie d'être le plus objectif possible, il donne plein d'arguments qui font réfléchir. Et aussi, il rapporte les informations qui ne filtrent pas assez par exemple. Il essaie d'être neutre pour qu'on se fasse nos idées, il donne les arguments pour et contre. Il essaie de ne pas influencer, mais si c'est dans son nom, il est influenceur. Ça m'arrive de commenter et d'avoir des vrais échanges intéressants même si c'est pas trop fait pour ça, parce que les commentaires sont dans le désordre. Mais on peut parfois avoir des vrais éléments et réfléchir plus sur la vidéo avec les commentaires.

Dans son témoignage, Simon évoque plus loin également l'éventuel risque de moqueries et de harcèlement en ligne, lorsqu'il parle de commentaires « violents » qu'il a pu lire à son encontre, à la suite de commentaires « un peu provoc » qu'il avait laissés.

Une des lycéennes rencontrée, **Sonia** (16,5 ans, 1^{ère} ES, lycée U, B4), une Youtubeuse très suivie avec près de 400 000 abonnés à sa chaîne, évoque également ces commentaires « souvent super » qui lui font plaisir et la motivent à continuer ses vidéos, et ceux qui sont négatifs et qu'elle a décidé de « continuer à lire pour savoir ce qui se dit quand même » mais qu'elle s'attache à ne pas prendre au sérieux, avec le soutien de sa sœur et de son père.

La dimension de l'exposition de soi est plus marginale pour YouTube, puisqu'elle ne concerne qu'un faible nombre d'adolescents parmi ceux interrogés, écrivant et recevant des commentaires, mais c'est elle qui confère sa pleine place de réseau social à une plateforme telle que YouTube.

Au-delà de cet aspect de pur réseau social, le témoignage de Simon illustre parfaitement la dimension d'information et d'acquisition de nouvelles connaissances, qui a été particulièrement soulignée par les garçons de l'idéal-type B3, scolarisés au sein du lycée U. La dimension pédagogique de certaines vidéos, mais également la possibilité de disposer d'une information non relayée par les médias traditionnels - donnant parfois un vernis de discours complotiste dans certains propos de ces adolescents - mais par des influenceurs, est particulièrement appréciée et justifie selon eux le temps passé sur ces chaînes, au titre de l'apprentissage et de l'enrichissement des connaissances qu'elles procurent.

Outre ces dimensions d'expression par les commentaires et d'acquisition de connaissances, pour de nombreux adolescents, YouTube représente l'essence d'internet, qui permet également l'accès (gratuit) à des biens culturels et de se divertir. Près de 30% des lycéens R et U citent le visionnage de séries, généralement dans leurs chambres et sur leurs *smartphones* ou leurs *tablettes*, parmi leurs principaux loisirs. Et plus de la moitié des adolescents interrogés mentionnent écouter de la musique en ligne, principalement via YouTube, quelques-uns d'entre eux - principalement scolarisés au sein du lycée U et issus de milieux favorisés - précisant disposer d'un abonnement via une plateforme de téléchargement légal (Deezer est cité une fois). Il convient de noter que la plupart des adolescents estiment qu'il est normal d'avoir un accès gratuit à ces biens culturels (voir chapitre 2, paragraphe 3.1.3, p. 170) : séries, musique, et films qu'ils téléchargent principalement en streaming, à l'exception de **Julie** (17,5 ans, 1^{ère} professionnelle, lycée R, A2), passionnée de cinéma et qui fréquente régulièrement les salles obscures, dès qu'elle le peut et tous les week-ends.

Certains d'entre eux, comme **Mona** (18,5 ans, Terminale S, lycée R, B1), semblent se poser la question pendant l'entretien sur la légalité de leurs pratiques : « en fait, c'est une application gratuite, donc c'est gratuit. Et comme l'application existe, c'est que ça doit être légal, non ? ». Seuls deux adolescents, scolarisés au sein du lycée U et dont les pères sont respectivement chanteur professionnel et ingénieur du son, semblent sensibles à la question des droits d'auteur et s'opposent à cette diffusion gratuite de la musique sans réelle conscience de leurs pairs. Si l'accès à des biens culturels, qu'il s'agisse de films, de séries, de musique, est un loisir pour une majorité d'adolescents parmi les lycéens R et U, YouTube représente également un passe-temps important pour certains, qui se connectent à YouTube pour regarder des vidéos et des tutoriels dès qu'ils ont un moment ou dès qu'ils s'ennuient. Pour **Teddy** (16 ans, 2nde, lycée U, C3), regarder des vidéos sur YouTube lui a même tellement pris de temps lorsqu'il était au collège qu'il parle d'addiction pour parler de ses temps de connexion, qu'il juge excessifs avec le recul, et indique avoir entrepris de limiter son temps passé sur la plateforme, pour ne pas dégrader ses résultats scolaires, notamment en arrivant au lycée.

YouTube est donc une plateforme aux multiples fonctionnalités, qui répond aux diverses attentes de recherche information, d'acquisition de connaissances, d'accès à des biens culturels et tout simplement de passe-temps devant des vidéos drôles ou extrêmes.

A noter que le réseau social **Tik Tok** est en passe de détrôner une partie de la place qu'occupait YouTube depuis quelques années. Lors de la réalisation des entretiens entre 2016 et 2018, le réseau social Tik Tok, qui s'est fortement développé depuis environ deux ans, notamment dans le cadre des confinements liés à la crise sanitaire Covid-19, n'était pas encore massivement présent dans le quotidien des adolescents. Cependant, les collégiens de l'établissement scolaire U, lorsque je leur avais présenté quelques résultats clés issus des entretiens en cours avec leurs aînés lycéens, s'étaient littéralement offusqués de ne pas voir figurer le réseau social Musical.ly - ancien nom et ancienne version de Tik Tok, alors très utilisé pour chanter en playback et danser sur les morceaux de musique du moment - dans le « top 3 » des réseaux sociaux les plus utilisés par les lycéens. Ils avaient alors collectivement convenu qu'il s'agissait d'un réseau social plus courant au sein de leur (micro)génération. Comme Snapchat, Tik Tok (alias Musical.ly) est perçu par ces jeunes adolescents comme un réseau social générationnel et ludique, ses fonctionnalités de communication par des contenus vidéos venant concurrencer, en termes de passe-temps et de divertissement chez ces adolescents, YouTube et dans une moindre mesure Instagram.

1.3.3.2 Les blogs et les forums

Bien moins en vogue que lors de la première décennie du XXI^e siècle, où régnaient en maître *Skyblog* et *MySpace*, écrasés par le développement fulgurant des réseaux sociaux comme Facebook, Instagram et Snapchat, les blogs et les forums restent présents dans le paysage des adolescents interrogés, même s'ils sont très peu nombreux (6%) à les citer parmi les réseaux sociaux et applications qu'ils utilisent fréquemment. Tumblr, dont le slogan est « Venez pour voir ce que vous aimez. Restez pour ce que vous découvrirez » est le site de microblogs le plus cité par les adolescents évoquant les blogs et de forums parmi les réseaux sociaux et applications qu'ils préfèrent utiliser.

Son slogan reflète l'état d'esprit dans lequel sont les adolescents qui fréquentent ces sites : ils appartiennent principalement à l'idéal-type B4 (« Grâce aux réseaux sociaux, je peux échanger sur ma passion, rencontrer des gens passionnés comme moi »), et cherchent à recueillir des informations précises et non disponibles dans leurs environnements immédiats, mais également à entrer en contact avec des personnes partageant les mêmes engagements ou les mêmes passions qu'eux. **Mathieu** (17,5 ans, Terminale L, lycée R, B4) passe ainsi beaucoup de temps sur Tumblr, à échanger sur la cause qu'il défend en tant que militant gay, mais également en tant que « community manager » pour la France de chanteurs internationalement connus. Il anime donc des communautés et entre en contact avec des gens ayant des centres d'intérêt communs avec lui. Comme Mathieu, les adolescents fréquentant ces blogs et forums considèrent que ces relations en ligne les comprennent mieux et peuvent potentiellement les enrichir en leur apportant de nouvelles connaissances. C'est ce que raconte parfaitement **Jenna** (16 ans, 1^{ère} technologique, lycée U, B4), passionnée de dessin, qui utilise beaucoup Instagram pour publier des photos de ses dessins ou de ses visites au musée, mais qui préfère partager sur les blogs et forums avec des passionnés comme elle :

En fait, je publie plus souvent mes dessins sur mes communautés Facebook et sur les blogs, pour avoir l'avis des gens qui y sont, parce qu'ils sont doués, et ils me donnent de bons conseils. [...] J'aime bien partager tout ça, mes amis du lycée voient mes publications sur Instagram, ils commentent souvent mais c'est souvent moins intéressant que ce que me disent mes amis sur les blogs, même si ça fait plaisir quand ils me disent que c'est super beau. Ceux avec qui je parle sur les blogs, ils me comprennent mieux, je leur pose des questions sur les études qu'ils ont faites, ce qu'ils me conseillent de faire pour que ça devienne plus qu'une passion, s'ils pensent que je peux réussir dans ce métier. Ça m'aide, parce que je n'ai pas le soutien de mes parents, ça me donne de l'espoir aussi.

Ainsi, les blogs et les forums continuent de répondre aux attentes d'adolescents, certes moins nombreux qu'au début du XXI^e siècle, qui souhaitent partager une passion commune, découvrir et s'enrichir des connaissances d'autres passionnés comme eux, absents ou peu présents dans leurs entourages proches.

1.3.4 Idéal-type 4 « Rencontrer - plus si affinités - et mesurer sa séduction » (Tinder, Badoo, lovo et autres applications de rencontre)

Les adolescents citant les applications de rencontre parmi les réseaux sociaux qu'ils utilisent le plus représentent 10,8% des lycéens R et U rencontrés (les lycéens R étant légèrement plus nombreux que les lycéens U). Même si de nombreux adolescents ont indiqué qu'ils jugeaient inutile, pour eux-mêmes, d'avoir recours à de telles applications, le lycée constituant une ressource suffisante de relations amoureuses potentiell.es, ces applications de rencontre font partie de la vie adolescente et leur utilisation ne semble pas taboue, au contraire.

Ainsi, **Julie** (16 ans, 1^{ère} S, lycée U, C3) raconte comment elle a utilisé les applications de rencontre comme un laboratoire d'expérimentation pour mieux connaître les attentes des garçons de son âge :

Je suis allée sur Tinder en quatrième-troisième, pour voir si je plaisais aux garçons, aussi bien physiquement qu'intellectuellement. Si, après la première impression, ils aimaient ce que j'avais mis sur mon profil comme loisirs, ce que j'aimais... J'ai rencontré physiquement deux de mes matchs, mais j'ai fait attention, parce que mes parents, ils m'ont vraiment transmis la peur sur ce type de rencontre. Donc je leur ai donné rendez-vous dans des lieux publics, et j'avais dit à une amie où j'étais, elle était venue avec moi pour vérifier que de loin, c'était ça. Les deux garçons que j'ai rencontrés, ils étaient comme ils avaient dit qu'ils étaient. Après, ça n'a rien donné, mais ce n'était pas pour que ça donne quelque chose. C'était expérimental en fait. Peut-être que ce n'est pas très sympa de ma part parce qu'ils attendaient quelque chose. Mais moi, j'ai utilisé mes discussions virtuelles pour savoir leurs centres d'intérêt. Parce que pour moi, c'était vraiment inconnu en fait, les garçons et leur manière de penser, ce qui les intéressait vraiment. J'aimais que ce soit virtuel parce que si ça ne marche pas, je ne le connais pas. Et comme ça, je pouvais voir si j'étais capable de parler avec un garçon, déjà dans un premier temps de manière virtuelle.

Julie raconte ensuite comment, après avoir testé son potentiel de séduction, et s'être rassurée sur le fait qu'elle plaisait aux garçons, elle s'est rapprochée en Seconde d'un garçon qui lui plaisait beaucoup :

En arrivant au lycée, je ne sais pas ce qui s'est passé, j'ai compté peut-être douze garçons qui sont venus me demander de sortir avec eux. Ben, je leur ai dit non à tous parce qu'en fait, je n'arrivais pas à mentir sur mes émotions [...]. C'est aussi en partie parce que je l'aimais beaucoup lui, que j'ai dit non aux autres. Je les aimais moins, et même si je ne le connaissais pas assez pour être amoureuse, j'avais envie de le connaître de manière immense. Et en fait, je veux dire, rien que quand il me faisait la bise, je me disais "Wow! c'est magnifique, il m'a touché la joue!" (rires). Donc on se cherchait un peu, on se parlait, mais il était très timide et comme moi aussi, c'était pas évident. Et une fois, on parlait et je ne sais pas comment c'est venu, on a parlé de Yellow, et on a décidé de faire un concours, celui qui arrivait à mille matchs en premier ! J'ai gagné en quelques jours. C'est sûr que c'est plus facile pour les filles, mais il était dégoûté. Et j'étais contente, parce que ça lui montrait que je plaisais aussi. Du coup, il a eu un gage, il devait faire un truc con en cours, on a vraiment bien rigolé et ça nous a rapproché. Mais bon, il était vraiment trop timide, et finalement, ça ne s'est pas fait...

Plusieurs adolescents ont également rapporté les « concours de matchs » entre filles et garçons, éventuellement en préliminaire d'une potentielle histoire amoureuse comme Julie (voir ci-dessus), mais également entre garçons, pour mesurer leurs différents pouvoirs de séduction ou par simple goût de la compétition.

Malo (19,5 ans, Terminale ES, lycée R, B3) raconte ainsi qu'il a testé l'application Tinder même s'il n'a jamais rencontré de petite amie sur l'application :

J'ai déjà utilisé Tinder, mais ça ne m'a pas plu. En fait, on a surtout fait une compétition avec mes copains pour voir qui avait le plus de matchs. Ça, c'était plutôt marrant, même si ça peut être dur si on ne plaît pas. Il faut mettre des choses qui attirent, on avait essayé plein de trucs, mais au bout d'un moment, on s'est lassé. J'ai rencontré toutes mes copines dans la vraie vie sinon. Y compris une ex petite-copine que j'ai rencontrée dans le bus. Ma copine actuelle, elle était dans ma classe.

Au-delà des expérimentations et des « compétitions de matchs », certains adolescents fréquentent les applications en ligne à la recherche d'une réelle relation amoureuse. C'est le cas de **Mathieu** (17,5 ans, Terminale L, lycée R, B4), pour qui l'utilisation d'applications de rencontre telles que Grindr est même « un passage obligé » pour rencontrer des « gays qui [lui] plaisent sans que tout le lycée soit au courant ». Ou de **Pauline** (17 ans, Terminale professionnelle, lycée R, B1), qui indique ne pas trouver de garçons qui lui plaise au lycée et qui préfère ouvrir le champ des possibles en fréquentant des sites de rencontre, ou en détournant l'usage classique des réseaux sociaux, tournés vers les relations amicales, pour chercher une relation amoureuse : « on ne sait pas sur qui on peut tomber, et ça permet de rencontrer des garçons vraiment intéressants, qu'on aurait pas rencontré en restant au niveau du lycée ».

Au-delà des applications de rencontre, affichées officiellement en tant que telles, les réseaux sociaux comme Facebook, Messenger et Snapchat sont en effet également considérés par certains adolescents comme pouvant permettre des rencontres, notamment via les connexions entre adolescents, les « amis d'amis » quand les paramètres de sécurité le permettent. Ainsi, **Dimitri** (15 ans, 2nde professionnelle, lycée R, B2) indique « draguer des filles mignonnes sur Messenger ». Et **Elisa** (18,5 ans, Terminale ES, lycée R, C1) indique avoir déjà accepté sur Facebook « des garçons qu'elle ne connaissait pas ou seulement de vue » s'ils étaient « mignons ». Plusieurs adolescentes, sans l'avouer explicitement, ont laissé entendre qu'elles avaient déjà rencontré des personnes en ligne qu'elles ne connaissaient pas auparavant, dans une optique de relations amoureuses, même si elles ne fréquentaient pas de sites de rencontre. **Simon** (16 ans, 2nde, lycée U, B3) a de son côté « rencontré des filles » via les jeux vidéo, même s'il trouve compliqué de « draguer en ligne, parce qu'il y a beaucoup de joueurs misogynes » et que les filles, peu nombreuses et très méfiantes, « se mettent rapidement en mute ». Cette dimension de rencontre via les jeux en ligne se retrouve chez les deux adolescentes et amies de l'idéal-type B3, **Anaëlle** (17 ans, Terminale ES, lycée R) et **Ornella** (19 ans, Terminale ES, lycée R), qui accordent une très grande attention à l'image qu'elles véhiculent sur les plateformes de jeux qu'elles utilisent, notamment au travers des choix d'avatars et de pseudonymes qu'elles effectuent (voir chapitre 2, p. 144).

Une adolescente, **Hélène** (16,5 ans, Terminale professionnelle, lycée R, C2) qui est une « ancienne gameuse » selon ses propres dires, indique d'ailleurs avoir rencontré son actuel petit-ami via ces jeux en réseaux, et continuer à communiquer avec lui via Skype, une habitude héritée de leur rencontre.

1.3.5 Idéat-type 5 « Se confronter et expérimenter » (Twitter, Périoscope, Ask et les autres)

A l'exception de Twitter, qui semble connaître un désamour mais continue toujours d'être utilisé, au moment de la réalisation des entretiens entre 2015 et 2018, Périoscope ou les réseaux sociaux anonymes comme Ask n'ont été cités par quelques adolescents seulement, en tant qu'utilisateurs.

1.3.5.1 Twitter, réseau de « l'embrouille » en passe de devenir une niche

Twitter est le quatrième réseau social le plus cité par les adolescents scolarisés dans les lycées R et U : ils sont 43,5% parmi eux à indiquer l'utiliser régulièrement, avec une importante différence entre les deux lycées, les lycéens R représentant les deux-tiers des adolescents utilisateurs de Twitter.

Cette différence pourrait s'expliquer par le fait que les entretiens avec les lycéens R ont eu lieu un an avant ceux des lycéens U, et que Twitter, créé en 2006, a commencé à devenir de moins en moins présent dans le paysage des réseaux sociaux des adolescents - même s'il a révolutionné les codes de la communication avec le lancement du « hashtag » - avec l'arrivée d'Instagram en 2010, et sa montée en puissance dans la société auprès des artistes, sportifs, stars et célébrités, véritables influenceurs auprès des adolescents.

En effet, un des attraits de Twitter pour les adolescents, outre la liberté totale d'expression, était de pouvoir accéder aux publications des célébrités qu'ils appréciaient, avec qui ils partageaient une forme de proximité. Le mouvement des influenceurs de Twitter vers Instagram, plus facile d'abord et d'utilisation, en raison de la part importante faite à l'image, mais également en raison des dérives observées sur Twitter (insultes, harcèlement) a été suivi par celui des adolescents.

En effet, si Twitter a été plébiscité les premières années de sa création, les entretiens révèlent un véritable désamour de la part de nombreux adolescents, notamment en raison de l'absence de modération : perçu comme le réseau de l'« embrouille », cet aspect de manque de protection l'emporte sur la liberté d'expression qui jusque-là séduisait les adolescents. Le déport vers Instagram a fait de Twitter, en un temps record, un réseau social quasiment de niche pour les adolescents. En effet, partager une photo avec ou sans commentaires est plus simple pour de nombreux adolescents interrogés, qui en outre, trouvent l'interface de Twitter compliquée à s'appropriier quand on la découvre sans l'aide d'un grand frère, d'une grande sœur ou d'un parent. Twitter est en effet le réseau social qui a été le plus souvent déclaré comme étant

compliqué à s'approprier, notamment lors des premières utilisations. Ainsi, **Pauline** (17 ans, Terminale L, lycée R, B1) indique :

Au début, je ne comprenais pas du tout comment ça marchait. Aujourd'hui, dès que j'ai du temps, j'y vais. Je raconte ma vie, pas les trucs personnels, mais les trucs drôles. Je fais beaucoup de re-tweets drôles. Je suis toutes sortes de pages de séries, d'un groupe de musique notamment les Casseurs flowters, le groupe d'Oreلسان.

Si Pauline semble aujourd'hui maîtriser ce réseau social, **Romane** (16 ans, 1^{ère} technologique, lycée U, A1) précise quant à elle regarder depuis quelques mois seulement et de temps en temps Twitter, sur lequel elle est allée « à la base plutôt pour les tweets marrants » mais qu'elle est finalement abonnée à des sites d'information et des comptes « connus » de journaux, de dessinateurs et de quelques youtubeurs « drôles », précisant alors qu'elle n'est pas active et plutôt dans l'observation, parce qu'elle n'est même pas sûre de « savoir comment faire un tweet ».

Cet aspect « marrant » de Twitter, lié à la volonté de Twitter de ne pas modérer la plateforme et de ne pas limiter la liberté d'expression, est d'ailleurs recherché par quelques adolescents. Ainsi **Billal** (17 ans, Terminale technologique, lycée U, B2) précise garder Twitter pour suivre notamment pour continuer de suivre Donald Trump « qui le fait rire quand il provoque tout le monde et avec toutes les conneries qu'il écrit ».

Si dans les témoignages de ces adolescents, il ressort l'aspect « irrévérencieux » et « ludique » de Twitter, autorisé par la liberté d'expression la plus totale prônée par ce réseau, pour **Nina** (16,5 ans, 1^{ère} Professionnelle, lycée R, B1), Twitter est le réseau social sur lequel « on se dispute le plus, comme tout le monde met son avis ». L'avis de Nina est celui qui est le plus suivi dans la population adolescente interrogée, la plupart des lycéens faisant attention à se protéger et étant vite lassés par les comportements violents et les insultes « sur tout et n'importe quoi ».

1.3.5.2 Périscope : le réseau du « live » et du « gore »

Périscope a été cité, en tant que réseau utilisé, par seulement deux adolescents, tous deux scolarisés au sein du lycée R : pour **Léa** (16 ans, Seconde professionnelle, lycée R), il s'agit d'un usage lié au suivi de l'actualité d'une chanteuse qu'elle aime particulièrement, Tal, qui « utilise Périscope pendant ses shootings » et qui la suit donc sur ce réseau social, sur lequel elle ne fait que regarder : elle précise qu'elle ne publierait « jamais quoi que ce soit sur

Périscope ». Quant à **David** (17 ans, 1^{ère} professionnelle, lycée R, C2), il est allé sur ce réseau social parce que ses voisins, avec qui il est amis, y étaient :

J'y étais beaucoup au début, quand c'est sorti, j'ai des amis, c'est mes voisins, ils y sont allés et ils m'ont dit que c'était super, qu'on pouvait voir plein de vidéos tournées partout dans le monde. Donc ils faisaient des vidéos aussi et ils les publiaient sur Périscope. Ils me disaient « viens, on fait un péri ! ». Donc j'ai créé mon compte pour voir ce qu'ils mettaient et pour regarder aussi. Après, c'est passé, en fait, c'était juste une mode, les gens sont plus sur Snapchat et ils sont aussi restés sur Facebook.

Deux autres adolescents l'ont cité, sans pour autant être des utilisateurs de Périscope, l'une pour parler d'une « embrouille » qui avait concerné son frère, l'autre pour parler des violences et des choses « gore » qui pouvaient s'y trouver comme les suicides en direct ou les passages à l'acte terroriste. En effet, au moment de la réalisation des entretiens avec les adolescents, le contexte médiatique était saturé par les événements post-Bataclan et de nombreux médias relayaient une réputation sulfureuse de Périscope, très utilisé en raison de son caractère crypté et intraçable pour les autorités nationales par les djihadistes pour la diffusion de leur propagande. Cet aspect sulfureux agit justement comme un repoussoir pour les adolescents interrogés qui ont évoqué spontanément Périscope.

1.3.5.3 Ask, Sarahah et les autres, pour explorer malgré d'éventuels risques

Les quelques adolescents qui ont cité ces plateformes socionumériques ont adopté un champ lexical de l'expérimentation (« pour voir », « pour tester », « pour essayer »). Ils ont cependant conscience que ces plateformes peuvent être sources de risques pour eux, mais ils apprécient l'ouverture que leur procure justement la dimension d'anonymat qui est la règle sur ces plateformes.

Ainsi **Rosie** (16 ans, 1^{ère} technologique, lycée U, B1) a développé un usage très adapté pour elle (et sa timidité) de Sarahah : elle supprime et re-télécharge régulièrement son compte sur ce réseau social, qu'elle trouve « pratique pour dire les choses qu'on n'ose pas dire en vrai », notamment pour « avouer ses sentiments à un garçon » plutôt que pour dire « des choses méchantes » même si elle indique savoir, pour l'avoir constaté, que c'est la principale activité des utilisateurs de ce type de réseau social. C'est principalement pour cela qu'elle a pris l'habitude de supprimer et re-télécharger régulièrement cette application : « les *haters* n'ont pas le temps de réagir comme cela », précise-t-elle.

Les adolescents qui ont évoqué ce type de réseaux sociaux anonymes ont en effet pleinement conscience qu'il n'y aurait pas grand danger pour eux à se « lâcher » sur ce type de plateformes. Certains racontent regretter ce qu'ils ont fait, notamment au collège, lorsqu'ils s'en sont pris à un élève de leur classe, ou bien à un professeur de l'établissement, pour se divertir, par colère ou par ennui, ou même pour se venger dans le cas d'une embrouille.

En conclusion de cette sous-partie, l'analyse thématique des entretiens menés auprès des lycéens R et U a permis, à travers la détermination de six dimensions d'analyse (la nature écrite ou imagée, la praticité, la temporalité, la privacité, la portée spécialisée ou grand-public, et la diffusion) de classer en cinq idéals-types les dizaines de réseaux sociaux et applications en ligne utilisés, fréquemment et abondamment ou non, par les adolescents interrogés, selon leurs fonctionnalités et selon les rôles prêtés majoritairement à ces outils socio-numériques : échanger, se divertir, s'informer, s'exposer, rencontrer, expérimenter...

Ces six dimensions permettent d'interroger les différents types de liens, entretenus en ligne mais également en présence et dans le continuum présence-ligne, créés et développés entre pairs adolescents.

2. Détermination des principaux types de liens entretenus en ligne, en présence et en présence-ligne

L'analyse thématique générale des quatre-vingt-trois entretiens recueillis auprès des adolescents scolarisés au sein des lycées R et U, ainsi que l'analyse approfondie des témoignages de vingt adolescents, deux à deux représentatifs d'un idéal-type d'utilisateur socio-numérique (voir partie 2 du chapitre 2) et dans la mesure du possible de critères sociodémographiques distincts (âge, genre, filière scolaire, milieu de vie rural ou urbain), permettent de déterminer cinq types de liens principaux entretenus en présence, en ligne et en présence-ligne. Ils sont présentés dans l'ordre d'importance par rapport à la place occupée dans les récits des adolescents et dans leurs vies relationnelles.

2.1 Le partage d'évènements ou d'émotions : « visuel, ô mon beau visuel » !

Le partage d'évènements ou d'émotions en ligne, et notamment via les réseaux sociaux, est quotidien pour l'ensemble des adolescents interrogés, à l'exception de quelques-uns d'entre eux appartenant aux idéals-types A (A1, A2 et A3). Ce partage s'effectue essentiellement via des supports visuels, c'est-à-dire des photos et des « selfies », échangés une à plusieurs fois par jour, à l'exception de trois adolescents de l'idéal-type B3 (**Kevin, Simon et Victor**), qui n'utilisent pas les réseaux sociaux communément répandus chez les adolescents de leur âge, qu'ils désignent souvent sous le terme de « mainstream ».

Ce sont donc **près de 90% des lycéens R et U** rencontrés qui communiquent quotidiennement à l'aide d'envois d'images, de photos et de « selfies », sur les réseaux sociaux qu'ils utilisent le plus, notamment Snapchat et Instagram. A noter que les lycéens U privilégient également l'application WhatsApp pour partager des photos au sein de groupes qu'ils créent, comme l'illustre parfaitement le témoignage de **Charlotte** (16,5 ans, 1^{ère} S, lycée U, B2) en parlant de son groupe d'une dizaine d'amis du collège dont elle est restée très proche :

On discute dans des groupes WhatsApp, un avec tout le monde et un juste les filles, pour s'envoyer nos photos, des selfies, des trucs qu'on est en train de faire et se raconter nos histoires avec les garçons surtout (rires). On garde le lien, on essaie de tous se voir le plus souvent possible, même si c'est pas toujours facile, à onze ! On fait des soirées de temps en temps, mais le mieux, c'est quand on arrive à faire des week-ends. Et même cette année, on a fait une semaine de vacances tous ensemble, dans la maison de la grand-mère d'une copine qui n'était pas chez elle à ce moment-là.

Ce témoignage montre comment le partage de photos et les discussions en ligne permettent de garder le lien et s'articulent avec la vie en présence, révélant des relations d'amitié en présence-ligne savamment orchestrées pour ne jamais perdre le lien. Charlotte utilise également un groupe WhatsApp plus restreint avec deux de ses meilleures amies :

Il y en a une que j'ai rencontrée à un camp scout et l'autre, c'est la fille d'amis de mes parents. On est devenues très amies toutes les trois. On s'envoie plein de messages sur notre groupe WhatsApp, par exemple, un screen avec des conversations drôles ou par rapport à un garçon.

Dans ces extraits du récit de Charlotte, l'envoi de photos, c'est-à-dire des captures d'écrans ou « screens » et des selfies notamment, s'effectue au sein de cercles plus ou moins restreints, avec

une audience mixte de filles et de garçons, dans son groupe d'amis du collège, réduit à l'ensemble des filles de ce même groupe pour partager des contenus plus personnels associés aux « histoires avec les garçons » ou au sein d'un trio amical uniquement féminin, pour partager des événements « drôles » ou pour évoquer des histoires plus intimes « par rapport à un garçon ».

Les émotions liées au registre de l'amusement et du délire (mot fréquent dans les récits des adolescents pour qualifier les échanges avec leurs cercles amicaux les plus proches) sont celles qui sont les plus fréquemment partagées, le support privilégié étant Snapchat pour la plupart des adolescents (83% des lycéens R et U l'utilisent fréquemment, voir tableau 16, p. 179).

Le témoignage de **Morgan** (18 ans, Terminale L, lycée R, C1) est représentatif de ces pratiques partagées par une très grande majorité des lycéens R et U rencontrés :

Sur Snapchat, je peux mettre tout et n'importe quoi, parce que c'est pas grave, ça s'efface et c'est juste sur le moment. C'est un truc de notre génération, c'est des photos qui servent à rien des fois. Je mets plus ma vie de tous les jours, ce que j'ai mangé, si c'était dégueu à la cantine par exemple, des têtes moches pour rigoler avec des copines... Et des fois, je mets juste des snaps quand je m'ennuie. Des grimaces, des filtres, mon frère, je sais que ça va pas rester. Je mets dans ma story ou j'envoie à mes meilleures amies sur Snapchat, à qui j'envoie le plus de snaps. On peut choisir d'enregistrer les messages ou pas. Pour ceux-là, on n'enregistre pas. Alors que sur Instagram, je sélectionne, des choses que je veux qui restent.

Snapchat sert ici à partager des moments, même les plus insignifiants transformés en photos qualifiées parfois d'« inutiles » par certains adolescents, mais qui permettent de maintenir une proximité avec des personnes choisies, généralement des amis très proches (ou des petits-amis) qui ne partagent pas l'intégralité du quotidien de ces adolescents.

Par ailleurs, la fin de cet extrait du récit de Morgan est également représentative d'une pratique générale chez les adolescents utilisateurs de Snapchat et d'Instagram, à l'exception d'une seule adolescente, **Morgane** (16 ans, 2nde, lycée R, B1) qui a développé la pratique inverse, en mettant sur Instagram « les photos rapides » et réservant ses plus jolis clichés à Snapchat.

D'une manière générale, sur les plateformes de réseaux sociaux en ligne comme celles qui sont les plus utilisées par les adolescents interrogés, l'image (de soi) occupe généralement une place prépondérante et les échanges autour de ces visuels permettent de partager ce que les

adolescents vivent à un moment donné, et ce qu'ils souhaitent, souvent pour montrer aux autres un aspect valorisant d'eux-mêmes, de leur vie de famille ou de leur quotidien.

C'est une des critiques qui revient à plusieurs reprises dans les discours de certains adolescents, qui soulignent, en évoquant les risques liés aux réseaux sociaux qu'ils perçoivent, le danger que représente le fait de « créer un peu sa vie, même si c'est un peu naturel de mettre une photo où on est mieux » : « c'est dangereux quand ça devient excessif, surtout pour les personnes qui n'ont pas confiance en elles », déclare ainsi **Quentin** (15 ans, 1^{ère} technologique, lycée U, C3), utilisateur averti d'Instagram.

Ce réseau social, devenu le réseau de l'esthétique (voir p. 195) pour la quasi-totalité des adolescents, est le creuset naturel de ce type de reproches faits aux réseaux sociaux, puisqu'il est le support naturel pour la mise en scène de soi, comme le démontre le témoignage de **Nina** (16,5 ans, 1^{ère} professionnelle, lycée R) :

Quand je trouve une photo jolie, je la mets sur Instagram. Par exemple, des photos de ma famille, de moi, de mes amis. Parfois des paysages quand je vais chez moi dans mon pays. Quand ça représente quelque chose pour moi, je la mets. La photo de ma rue ou de chez moi dans mon pays, je la mets, pour montrer comme c'est beau. C'est de la fierté !

Ainsi, quel que soit le réseau social utilisé, le partage d'évènements vécus, insignifiants ou marquants, mais également d'émotions, qu'il s'agisse de « délires », de sentiments affectifs ou amoureux, permettent à de très nombreux adolescents de maintenir une proximité, en associant leurs amis les plus proches à leurs quotidiens, et donc d'entretenir le lien entre eux, dans un continuum entre les différentes scènes : en présence, en ligne et en présence-ligne. Ce partage d'émotions et d'évènements se fait dans différents cercles amicaux. L'amitié est donc présente en filigrane dans ces multiples partages quotidiens.

2.2 L'affichage de l'amitié : « je t'aime donc je clique », pour affirmer le lien existant

Les réseaux sociaux constituent, pour la plupart des adolescents interrogés, une formidable vitrine pour exposer, aux yeux de tous ou du plus grand nombre, les relations d'amitié qui les lient entre eux, depuis plus ou moins longtemps.

En préambule de cette sous-partie, il est intéressant de noter que l'utilisation du terme « amis » pour désigner ses contacts sur Facebook influence la vision de l'amitié de certains adolescents, comme **Sonia** (16 ans, 2nde professionnelle, lycée R, C3) qui refuse le terme d'« ami » et de « meilleur(e) ami(e) », qu'elle juge galvaudés « depuis que Facebook l'utilise pour tout le monde ». Elle leur substitue plutôt la notion de « frère » ou de « sœur ». C'est un fait que j'ai pu observer directement, car Sonia m'a autorisée à devenir « amie » avec elle sur Facebook. Si elle tient un discours assez dur et intransigeant sur l'amitié et ce qu'elle recouvre, ses publications sur son « mur », c'est-à-dire accessibles à tous ses contacts Facebook (« amis ») révèlent qu'effectivement, elle a bien une « sœur de cœur », qu'elle couvre de compliments publics : « T la plus belle ma chérie », « Je t'aime trop ma sœur », tous assortis d'émoticônes avec des cœurs.

Les concepteurs de Snapchat, qui ont bien compris l'importance de l'affichage de l'amitié sur les réseaux sociaux, ont d'ailleurs inventé et mis à disposition une fonctionnalité, qui n'a pas été copiée par les autres plateformes, alors qu'elle est pourtant plébiscitée par de nombreux adolescents, car elle vient matérialiser pour eux la force du lien entretenu avec un ami proche : il s'agit du système de « flammes » de Snapchat, qui est a priori privé, car seuls les deux utilisateurs entretenant ensemble cette flamme la voient s'afficher, avec le décompte du nombre de jours de durée de cette flamme.

Les concepteurs de Snapchat incitent ainsi leurs utilisateurs à se connecter quotidiennement à l'application, car la « flamme » dure à condition que les utilisateurs s'envoient au moins une photo par jour, sous peine de « perdre leur flamme ».

Plus de la moitié des adolescents utilisateurs de Snapchat sont capables d'indiquer spontanément le nombre de flammes qu'ils entretiennent quotidiennement : en moyenne, ces flammes sont au nombre de dix, mais plusieurs adolescents indiquent entretenir plus de vingt flammes, **Cléo** (16,5 ans, 1^{ère} ES, lycée U, B2) évoquant même le chiffre de quarante flammes entretenues quotidiennement.

Pour **Nina** (16,5 ans, 1^{ère} professionnelle, lycée R, B1), entretenir les flammes avec ses amis est essentiel car « cela prouve la force de l'amitié » : elle envoie donc des « écrans noirs » pour

« garder » ses flammes tous les jours, afin d'être sûre de ne pas « perdre ce lien » avec eux, comme le précise également **Elise** (16 ans, 1^{ère} S, lycée U, C2).

Le lien est alors clairement affiché comme réciproque même si seuls les deux adolescents concernés par les flammes le savent *a priori*. Pour afficher la force de ce lien et plus largement, certains adolescents publient dans leurs « stories » la capture d'écran de ces flammes, adressant alors une véritable déclaration affective, dans des termes souvent empruntés au registre amoureux, aux yeux de tous ceux qui les suivent ou figurent parmi leurs contacts.

A l'inverse, ce système de flammes ne convainc pas certains adolescents comme **Hugo** (16 ans, 1^{ère} technologique, lycée U, B2), assez indifférent à cette fonctionnalité : « Si je parle à la personne et que je garde la flamme, tant mieux. Et si je ne lui parle pas, tant pis. Je ne vais pas envoyer des fonds noirs avec des flammes juste pour ça ! ». **Emilien** (16,5 ans, 1^{ère} technologique, lycée U, C1) indique quant à lui ne pas comprendre le système de flammes ni en voir l'intérêt : « Je trouve que c'est inutile, je n'ai jamais compris à quoi ça servait. Je vois, les gens qui utilisent, ils prennent rien du tout, ça fait un fond noir, et ils envoient. Moi, quand j'envoie quelque chose, c'est pour dire un truc, pas pour ne rien dire du tout ».

Quant à **Julie** (16 ans, 1^{ère} S, lycée U, C3), si elle dit entretenir « beaucoup de flammes », elle précise que « ça commence à [l'] énerver » et que cela fait partie de sa « réflexion sur les réseaux sociaux » à la suite d'une « embrouille » qu'elle a vécue quelques mois auparavant, et parce qu'elle s'estime « addict » à certains réseaux sociaux comme Snapchat. Cette réflexion de Julie rejoint les propos tenus par **Charlotte** (16,5 ans, 1^{ère} S, lycée U, B2) sur la lassitude qui peut se faire ressentir par la contrainte quotidienne nécessitée par l'entretien des flammes :

Snapchat, c'est vraiment pratique pour parler avec ses amis. Même je fais les scouts donc pendant les camps d'été, je peux rencontrer des gens qui sont à Nice. Et y a un autre système, c'est les flammes donc on fait les flammes, et c'est sympa, on peut se parler, au moins une fois par jour, on s'envoie des messages. Mais là, ça commence à saouler tout le monde, parce qu'on perd des flammes, parce qu'on oublie de le faire. Là, j'ai pas toujours le temps. En ce moment, je pense pas tout le temps à aller sur Snap, j'ai grave du travail, donc je peux faire un petit fond et juste envoyer pour garder la flamme. Même quand j'ai pas le temps, j'y vais quand même une fois par jour donc je peux le faire.

Au-delà de ce système de « flammes », symbolique mais propre à Snapchat, la relation d'amitié, notamment lorsqu'elle est forte, s'affiche dans les commentaires des publications faites par les adolescents. Ainsi, en parlant de leurs « meilleurs amis » ou de leurs amis les plus proches, de

nombreux adolescents précisent qu'ils attendent d'eux qu'ils « likent » ou réagissent sur leurs « stories » (Snapchat et Instagram) ou sur leurs « murs » (Facebook). Un silence de leur part est immédiatement interprété comme un potentiel signal de désapprobation ou d'éventuelle brouille, et ils s'empressent alors de s'assurer auprès de cet ami que tout va bien, comme le précise **Rosie** (16 ans, 2nde professionnelle, lycée U, B1) :

Je poste beaucoup de choses sur Snapchat et sur Instagram, tous les jours en général. Et c'est vrai que si j'ai pas beaucoup de likes, de cœurs, de commentaires, ça fait moins plaisir que d'en avoir. Mais c'est pas vraiment le nombre en fait. C'est surtout certaines personnes. Par exemple, mes deux meilleures amies, il faut qu'elles likent et qu'elles commentent. Si elles ne le font pas, franchement, je le prends pas très bien, surtout si je vois qu'elles sont connectées. Ça n'arrive pas souvent, parce qu'elles savent que ça ne se fait pas, de pas le faire. Et ce serait pas forcément un motif de brouille. Mais c'est vrai que ça m'est déjà arrivé de leur demander de me dire pourquoi elles ne likaient pas, ou pourquoi elles n'avaient pas commenté. Sans faire ma relou, mais je préfère demander, je préfère savoir si tout va bien ou s'il y a un problème, avec moi ou avec ce que j'ai dit.

Le témoignage de Rosie met en lumière un certain nombre de codes qui règnent sur les réseaux sociaux et qui dictent de nombreuses pratiques chez les adolescents : pour elle, il y a une obligation morale que doivent respecter ses deux meilleures amies (« il faut ») à afficher leur approbation des contenus qu'elle diffuse, et par là-même à afficher la force du lien qui les unit aux yeux et au su de tous - ou tout de moins, de l'ensemble de ses contacts sur ses différents comptes de réseaux sociaux.

Ainsi, l'amitié se retrouve-t-elle en quelque sorte quantifiée et mesurée sur les réseaux sociaux, que ce soit en nombre de jours de « flammes » ou bien dans l'affichage direct de mots affectifs, ou encore de commentaires des publications réalisés par un ami proche. Mais elle recouvre une autre dimension, moins visible et plus intime, à travers les activités de confiance qui s'exercent alternativement en ligne et en présence, chez de nombreux adolescents interrogés.

2.3 La confiance : dire ou écrire, faut-il choisir ?

Lors des entretiens menés avec les lycéens R et U, la question de la confiance s'est très rapidement invitée dans la conversation, et par là-même les modalités et les supports éventuellement écrits qu'ils préféreraient utiliser pour se confier.

Pour certains adolescents, il est plus facile de se confier en se parlant, en présence ou par téléphone, comme l'indique **Romane** (16 ans, 1^{ère} technologique, lycée U, A1) :

Si je dois me confier, ça dépend du problème, je pourrais parler à mes parents, mais ce serait plutôt à ma meilleure amie. Mais bon, je ne suis pas trop du genre à parler de mes problèmes, je vais plutôt les régler dans ma tête, moi-même. Mais si je le fais, je préfère que ce soit en face ou par téléphone, parce que par sms, c'est plus compliqué de résumer ce que je pense.

Tout comme Romane, sans exprimer de méfiance particulière envers les réseaux sociaux et les applications en ligne, quelques adolescents expriment une préférence pour les confidences en présence, à l'instar de **Géraldine** (18 ans, Terminale L, lycée R, C3), pour qui « les choses les plus importantes n'ont pas à être dites sur les réseaux sociaux mais dans la vraie vie ».

Mais la plupart des adolescents mixent les confidences en ligne et les confidences en présence : ils sont près de 75% des lycéens R et U interrogés à évoquer à la fois se confier « en face » de leurs amis ou bien profiter du maintien d'un lien continuels avec leurs amis les plus proches procuré par les réseaux sociaux, ce qui leur permet de se confier dès qu'ils le souhaitent, le soir ou le week-end, au moment où le besoin de confiance se fait ressentir, que leurs amis soient à proximité ou non.

Une quinzaine d'adolescents a d'ailleurs gardé des liens avec des confidents rencontrés lors de leurs années collège, voire à l'école primaire. Les réseaux sociaux leur permettent donc de continuer à se confier à eux, malgré la distance : c'est ce qu'illustre parfaitement le témoignage de **Billal** (17 ans, Terminale technologique, lycée U, B2), qui indique dire « presque tout » à sa meilleure amie rencontrée en classe de quatrième, « par Snap, par Messenger ou par vocaux ». Les messages vocaux s'échangent et se répondent comme des sms sous forme orale : ils sont en quelque sorte une interface entre la vie en ligne et la vie en présence, et peuvent représenter une forme de support au présence-ligne.

L'immense majorité des adolescents indiquant se confier par écrit privilégient les applications de messagerie instantanée, comme Messenger et WhatsApp - voire les sms s'ils ne disposent pas d'une connexion internet - mais également les conversations privées sur Snapchat,

Facebook et Instagram voire Twitter, qui leur permettent de « prendre le temps de trouver les bons mots », « de réfléchir à ce qu'on va dire ».

C'est ce qu'explique parfaitement **Teddy** (16 ans, 2^{nde}, lycée R, C3) :

C'est clair que ça facilite de dire les choses derrière un écran. J'ai 5 ou 6 meilleurs potes et avec eux, j'arrive à leur parler. Mais je vois, avec ma meilleure amie, quand j'ai des choses à lui dire, que j'ai le cœur assez lourd, c'est plus facile par texto ou par Messenger, j'arrive bien à tout dire... En vrai, émotionnellement, j'arrive pas à tout dire, soit je vais craquer avant, soit je vais avoir du mal à trouver les bons mots. Alors que par écrit, on a plus le temps. Et pour ma meilleure amie actuelle, c'est un peu pareil. Mais bon, elle, ça va, c'est une fille et j'ai l'impression qu'elle y arrive mieux que moi... enfin, plutôt, peut-être plus dans son caractère tout simplement, comment elle est dans sa nature. Je suis beaucoup plus réservé qu'elle et elle arrive à me dire des mots, des trucs gentils que moi, j'arrive pas forcément à lui dire en face.

Teddy évoque un moment la différence entre les filles et les garçons qui pourrait exister, au niveau de la facilité de se confier, mais semble prendre conscience, au moment où il en parle, qu'il s'agit plus d'une question de caractère. L'étude menée auprès des lycéens R et U révèlent même plutôt une forme inverse : ce sont en effet une majorité de filles qui indiquent avoir du mal à se confier à des pairs adolescents (voir bas de la page suivante).

Pour **Pauline** (17 ans, Terminale professionnelle, lycée R, B1), il est surtout plus facile de se parler en ligne : « on peut dire plus de choses à une personne dans le virtuel que dans le réel ». Quant à **Marjorie** (18,5 ans, Terminale professionnelle, lycée R, B1), elle parle certes de confidences avec sa meilleure amie, qui dispose de ses codes Facebook pour suivre les discussions qu'elle a notamment avec des garçons, et avec sa mère « qui est comme sa meilleure amie », mais surtout des confidences avec des garçons dans la perspective de relations amoureuses : « c'est plus facile de se confier ou de parler derrière l'écran, surtout avec les garçons qui me plaisent ». Son témoignage rejoint celui de **Laetitia** (18,5 ans, Terminale professionnelle, lycée R, B2), qui indique que « c'est plus simple de dire les choses par écrit pour les garçons, mais pour les meilleures amies, c'est en face ». Selon les sujets, Laetitia passe donc d'une scène à l'autre, en ligne et hors ligne.

A l'inverse, quelques adolescents expriment une méfiance grandissante vis-à-vis des traces numériques que peuvent laisser de tels écrits, même s'ils ont diffusé ces messages sur des canaux a priori privés : « on ne sait jamais si la personne ne va pas aller montrer ce que tu as écrit, et ça peut faire des histoires, surtout si la personne aime ça, faire des histoires ! », déclare

Sonia (16 ans, 2nde professionnelle, lycée R, C3). Au-delà de la méfiance exprimée par Sonia sur les confidences, c'est l'ensemble de la notion d'amitié qu'elle semble remettre en cause, et notamment le terme d'« amis », qui ne veut plus rien dire pour elle « depuis que Facebook l'utilise pour tout le monde » (voir paragraphe 2.2 précédent, p. 220).

Il convient de noter que huit adolescents (soit environ 10% des lycéens R et U interrogés, principalement des filles), également répartis entre les idéals-types à l'exception de l'idéal-type A3 sur-représenté, précisent ne pas avoir de confident ou préférer ne pas ou très peu se confier, parce qu'ils n'ont pas confiance et redoutent les éventuelles embrouilles au lycée, ou parce qu'ils ont expérimenté des trahisons.

C'est le cas notamment des adolescentes de l'idéal-type A3 (« J'ai supprimé tous mes réseaux sociaux, ce sont des nids à histoire ! »). Ainsi, si **Clara** (17,5 ans, Terminale professionnelle, lycée R, A3) indique se confier dans un premier temps à son petit ami et éventuellement à sa sœur dans un second temps, elle précise rapidement qu'elle « ne fait plus confiance car [elle] a été trahie de nombreuses fois par des personnes à qui [elle avait] confié des choses » et qu'elle l'a su car c'était la seule fille qui le savait. Elle conclut : « la confiance, ça ne se donne qu'une fois ». Pour **Victoria** (17 ans, Terminale professionnelle, lycée R, A3), la confiance n'est plus évidente depuis qu'elle a vécu une embrouille qui l'a particulièrement marquée, et qui a conduit à sa rupture amicale avec des amis qu'elle avait en commun avec son cousin dont elle est très proche :

J'essaie de doser ce que je dis, je n'ai pas vraiment de confident, je ne dis rien à personne parce que je n'ai pas confiance. Je peux me confier à ma grande sœur, au sujet des relations avec ma mère, des questions que je me pose sur mon futur... Avant, je me confiais à mon petit copain mais on vient de se séparer. Je peux aussi me confier à ma voisine, qui est une bonne copine et qui n'est pas dans mon lycée. Donc il n'y a pas de risques d'histoires ou d'embrouilles. Sinon, il y a aussi une copine dans ma classe à qui le pourrais parler mais je n'aime pas montrer mes émotions.

Mais la confiance est également rare à très rare chez d'autres adolescents ayant vécu des embrouilles, sans qu'ils aient forcément banni les réseaux sociaux de leur vie relationnelle et même au contraire, parmi des adolescents hyperconnectés à l'instar de **Noémie** (16,5 ans, 1^{ère} professionnelle, lycée R, B1) :

Si j'ai un souci, je ne me confie pas, je le garde pour moi. C'est très rare d'en parler avec mes meilleures potes, surtout ceux qui sont super loin, mes anciens amis de l'école

primaire, dans le sud de la France. Mais je peux aussi plus facilement leur parler justement parce qu'ils sont loin et qu'ils ne connaissent pas les gens dont je parle. Je leur envoie des photos et des screens des messages pour avoir des conseils.

Noémie n'est pas la seule adolescente à choisir de ne pas se confier à des personnes scolarisées dans le même établissement : c'est la position d'une dizaine d'adolescents, qui ont vécu ou ont peur de vivre des embrouilles ou des histoires qui dégénèrent si leur confident venait à trop parler et à trahir leur confiance.

Même s'il n'a pas vécu d'embrouille qui a dégénéré comme Noémie (voir chapitre 4, p. 274), **Dimitri** (15 ans, 2nde professionnelle, lycée R, B2) indique également se confier à ses « quatre-vingt-cinq amis très proches » ou « ne pas se confier du tout [en mettant] tout ça au fond de [lui] » quand il redoute que cela puisse faire des histoires ou quand le sujet est trop intime pour lui « comme une rupture difficile avec une fille [qu'il aimait] vraiment ».

L'activité de confidences en ligne et hors ligne est celle qui semble la plus liée aux idéals-types d'utilisateurs sociométriques déterminés dans cette recherche, notamment si on s'intéresse aux confidents désignés par les adolescents interrogés au fil de leurs témoignages : les idéals-types A sont ceux qui citent le plus de types de confidents (en moyenne 2), plutôt en présence en raison de leurs faibles ou inexistantes connexions aux réseaux sociaux. Les idéals-types B en citent en moyenne 1,7 - les adolescents de l'idéal-type B2 en citant le plus (2) et ceux de l'idéal-type B3, le moins (1,4) - quand les adolescents de l'idéal-type C en citent en moyenne 1,4.

En ce qui concerne les confidents, ils se répartissent entre des pairs adolescents et des membres de la famille. Pour les pairs adolescents, il s'agit en premier lieu des petits-amis, puis des meilleurs amis de même sexe ou de sexe différent (plus minoritaires, cités par six adolescents), des amis proches et des amis en ligne, ces derniers n'étant cités que par deux adolescents de l'idéal-type B1 (« Mes réseaux sociaux et mon téléphone, c'est toute ma vie »).

En ce qui concerne les membres de la famille, il s'agit des mères, des pères, des (grandes) sœurs ou (grands) frères, cousins, tantes.

Les adolescents des idéals-types B1 (« Mes réseaux sociaux et mon téléphone, c'est toute ma vie ») et B2 (« Avec les réseaux sociaux, je peux être en permanence avec mes amis ») privilégient généralement des « meilleurs amis » de même sexe, tandis que les adolescents des idéals-types B3 (« Je suis un gamer, comme mes amis [...] ») et C1 (« Les réseaux sociaux, c'est cool et surtout pratique ») font davantage référence à des amis proches qu'à des meilleurs amis, de même sexe ou non.

A noter que six adolescents citent comme confidentes des « meilleurs amis » de sexe différent, principalement chez les adolescents de type B2 (« Avec les réseaux sociaux, je peux être en permanence avec mes amis »).

Enfin, il ressort des entretiens avec les lycéens R et U que les femmes sont d'avantage citées comme confidentes que les hommes : ainsi, les mères sont des confidentes avérées pour neuf adolescents, dont six sont également répartis entre les idéals-types B1 et B2, alors qu'une seule adolescente de l'idéal-type C3 (« J'ai appris à gérer mes réseaux sociaux, j'étais addict au collège ») cite son père comme potentiel confident, si elle avait « un souci grave ». Cet écart de genre se retrouve également au niveau des frères et sœurs : ils sont cinq adolescents à déclarer se confier à une grande sœur, et aucun (grand) frère n'est cité comme confident. Ainsi qu'au niveau d'autres membres de la famille : deux adolescentes de l'idéal-type B1 citent leurs tantes comme confidentes, quand aucun adolescent n'évoque d'oncle.

Ainsi, les pratiques de confidences s'articulent à la fois en présence, en ligne et en présence-ligne : ces scènes s'alternent ou au contraire s'opposent, selon les adolescents interrogés mais également, pour un même adolescent, selon le contexte et selon les propos qu'il souhaite confier. Les parents - principalement les mères - sont évoqués lorsque les adolescents parlent de problèmes « graves » ou « plus graves », les confidences entre pairs étant privilégiées pour échanger sur les relations intimes ou les histoires entre adolescents considérées comme sans gravité, même si elles sont importantes pour ces adolescents.

2.4 La compétition entre pairs, autour de la séduction et des relations affectives

Les entretiens réalisés avec les quatre-vingt-trois lycéens R et U révèlent que certains adolescents exercent entre eux une certaine forme de compétition, notamment dans des contextes de séduction et de rencontres mais également dans le cadre de relations amicales ou amoureuses établies.

Plusieurs adolescents ont en effet indiqué utiliser des applications dédiées aux rencontres comme Tinder, Lovoo, Badoo, Grindr (voir paragraphe 1.3.4 du présent chapitre, p. 210) mais également détourner de leur usage premier ou classique des réseaux sociaux et des applications en ligne non initialement dédiés aux rencontres amoureuses pour « rencontrer l'âme sœur » : ainsi, Facebook, Instagram ou Snapchat - et dans une moindre mesure Twitter, même si une adolescente indique avoir rencontré son ex-petit copain sur cette application - permettent, par l'affichage de photos et de discours, de se mettre en situation de séduction pour rencontrer quelqu'un, quand le cercle social du lycée ne convient pas ou n'est pas satisfaisant.

Neuf adolescents ont indiqué pendant leur entretien être à la recherche d'une relation amoureuse notamment via les réseaux sociaux, majoritairement sans passer par des applications de rencontre.

S'ils ont souvent une réelle intention de rencontrer une personne, dans le cadre d'une relation amoureuse, il a été évoqué précédemment que ces plateformes pouvaient être le lieu d'expérimentations autour de leur potentiel de séduction pour se rassurer ou pour se mesurer en comparant les nombres de potentielles conquêtes ou « matchs », comme le partagent **Julie** (16 ans, 1^{ère} S, lycée U, C3) et **Malo** (19,5 ans, Terminale ES, lycée R, B3), qui ont tous deux testé l'application Tinder.

Malo a ainsi expérimenté « une compétition avec [ses] copains pour voir qui avait le plus de matchs », et alors qu'il reconnaît que cela pouvait être « plutôt marrant », il précise s'être rendu compte « ça [pouvait] être dur si on ne plait pas ». Cinq autres garçons ont indiqué avoir également avoir déjà eu recours à ce type de compétition.

Julie est la seule à évoquer une telle compétition avec un garçon, auquel elle s'intéressait et à qui elle avait proposé de faire un concours de celui qui arriverait le premier à mille matchs. Dans son récit, elle reconnaît elle-même qu'en étant une fille, elle est favorisée, les garçons étant selon elle « plus nombreux et plus à fond sur les matchs ».

Cette compétition existe également autour de l'affichage des relations affectives, qu'elles soient amicales ou amoureuses.

Concernant les relations amicales, les lycéens R et U rapportent d'anciennes pratiques remontant aux années collège, où « le but était d'avoir le plus d'amis possible sur Facebook pour montrer qu'on était populaire ». Cette dimension de popularité recherchée par ces adolescents lorsqu'ils étaient plus jeunes rejoint la notion de prestige, parfaitement décrite et analysée par Claire Balleys (2015).

Ces pratiques, qui étaient assez courantes au collège, semblent désormais dépassées, avec un mouvement inverse qui se produit : une dizaine d'adolescents indique en effet, au moment de me transmettre leurs nombres de contacts sur les différents réseaux sociaux qu'ils utilisent, les avoir « nettoyés » plus ou moins récemment, pour retirer les personnes avec qui ils n'échangent plus du tout en ligne, retirer éventuellement celles avec qui ils se sont éventuellement « embrouillés » ou celles qu'ils ne connaissaient pas vraiment, « juste de vue », et qu'ils avaient juste ajoutées pour pouvoir « faire grimper le compteur ». Si dépasser les trois mille, cinq mille

amis ou sept mille amis pouvait sembler être l'eldorado pour de nombreux collégiens, c'est tomber en-dessous d'un nombre, autour de quelques centaines, qui paraît désormais plus acceptable pour la plupart des adolescents interrogés. Il convient de noter que certains adolescents, notamment ceux qui affichent le plus de recul ou de distance, voire de rejet, vis-à-vis des réseaux sociaux, n'ont jamais cédé aux sirènes de la popularité affichée en ligne. Ainsi, **Nelly** (17 ans, 1^{ère} professionnelle, lycée R, A2) dénonce l'illusion créée selon elle par les réseaux sociaux :

C'est pas parce que tu fais une jolie photo et que tu as cinquante j'aime dessus que t'es cotée dans la vraie vie. C'est pas du tout ça ! C'est comme le nombre d'amis que tu as sur Facebook. Moi, j'en ai jamais eu des mille et des cents. J'en ai quatre-vingt-dix maxi c'est que des gens que je connais avec ma famille dedans. Mes copains me disent que c'est rien, quatre-vingt-dix. Mais je m'en moque, c'est ceux avec qui je parle tous les jours.

Nelly évoque à ce sujet un point de discorde avec son petit-ami actuel, qui accumule les contacts sur ses comptes de réseaux sociaux depuis le collège :

C'est pas comme mon copain, on n'est pas du tout d'accord là-dessus. Il ajoute tout le monde sur Facebook depuis le collège alors à un moment, il avait six mille amis ! Alors qu'en fait, il n'en connaît peut-être que trente. J'ai toujours trouvé ça ridicule. Mais depuis quelques mois, il retire des gens, il nettoie on va dire. C'est moins la mode d'avoir des milliers d'amis, alors il suit. Moi, je m'en moque de suivre les autres, je fais comme j'ai envie.

Si au lycée, il semble de moins en moins important d'afficher une forme de popularité quantifiée par le nombre de contacts présents sur ses différents comptes de réseaux sociaux, il reste un domaine où l'affichage reste important ; les relations amoureuses, l'affichage du couple semblant conférer aux lycéens le même prestige (Balleys, 2015) et une même forme de fierté, presque palpable, que celle conférée par la popularité amicale au collège.

Ainsi, lors des entretiens avec les lycéens R et U, il n'a pas fallu longtemps pour que les vingt adolescents (soit 24% de l'ensemble des lycéens interrogés) engagés dans une relation de couple au moment des entretiens n'évoquent leur petit(e)-ami(e). Ils ont d'ailleurs tous indiqué qu'ils avaient très rapidement affiché, sur leurs différents réseaux sociaux, par des statuts ou des publications, le fait qu'ils étaient en couple, « par respect » ou parce qu'ils en étaient heureux et fiers, notamment si leur petit(e)-ami(e) était particulièrement courtois(e) par

d'autres : on retrouve ici au-delà de la dimension d'affichage, la notion de compétition qui peut s'exercer.

Et parmi ceux qui n'étaient pas en couple au moment de l'entretien, huit adolescents ont rapidement parlé de leurs ex petit(e)s-ami(e)s et vingt-huit adolescents ont précisé qu'ils avaient déjà été en couple. Neuf adolescents ont indiqué être en recherche d'une relation amoureuse, principalement au lycée ou parmi les « amis d'amis » accessibles via les réseaux sociaux, et dans une mesure moindre via les applications de rencontre dédiées.

A propos de l'affichage de ces relations amoureuses, il est intéressant de noter qu'il existe également une forme d'inversion entre le collège et le lycée : ainsi, Nelly, qui a eu de nombreux petits copains depuis le collège, fait remarquer qu'elle a été la cible de nombreux attaques (et au cœur de multiples embrouilles) au collège « parce que les filles étaient jalouses » et que multiplier les relations au collège pouvait être mal vu. Sans le formuler explicitement, Nelly fait référence à l'existence de codes et de normes auxquels il convient de répondre ou de ne pas s'écarter, pour ne pas prendre le risque d'être stigmatisée (voir chapitre 4, p. 276).

Ainsi, au collège, il conviendrait selon elle de multiplier les amitiés, de préférence mixtes, et au lycée, de s'établir dans une ou plusieurs relations amoureuses, sans qu'elles ne se succèdent non plus « trop rapidement, en-dessous d'une semaine » pour sauver sa « réputation ». Cette réputation semblant revêtir la même importance que celle accordé à la popularité lors des « années collège ».

La compétition entre pairs semble donc s'exercer en présence, dans l'établissement et le maintien des liens, ce qui peut causer des embrouilles (voir chapitre 4), mais c'est en ligne que cette compétition peut s'afficher, sur différents aspects importants des vies relationnelles adolescentes : sur la popularité et l'amitié d'une part, sur la séduction, les rencontres et les relations amoureuses d'autre part. Elle ne semble pas liée aux différents idéals-types d'utilisateurs s'exprimant dans le chapitre 2.

2.5 L'espionnage et la surveillance : « stalker » or not « stalker » ?

Si de nombreux adolescents évoquent spontanément des actes de contrôle et de surveillance de leurs réseaux sociaux par leurs parents, à leurs débuts sur les réseaux sociaux, cette surveillance s'est également ancrée dans leurs pratiques siconumériques sur les réseaux sociaux, notamment dans le cadre de relations amoureuses ou de recherche d'une potentielle histoire amoureuse. Une dizaine d'adolescents a spontanément évoqué surveiller, contrôler, voire espionner, même s'ils ont alors, pour la plupart, indiqué qu'ils n'en tiraient pas une grande fierté et ne s'en vantaient pas forcément. Pour **Lucie** (17 ans, Terminale technologique, lycée U, C3), il s'agit pourtant d'une pratique courante, qu'elle n'a pas peur d'avouer :

Tout le monde le fait mais les gens n'osent pas dire. Forcément, quand il y a quelqu'un qui t'intéresse, tu essaies d'avoir ses réseaux sociaux, tu regardes ce qu'il publie, tu vois qui sont ses amis et ce qu'il fait. Tu stalkes en fait, tu t'intéresses et tu regardes, pour voir si tu as des points communs, ou pour lui dire que toi aussi, t'aimes tel ou tel truc, même si c'est pas forcément vrai, c'est pour lui faire prendre conscience qu'on est proches.

Tout comme Lucie, certains adolescents utilisent spontanément le terme de « stalker », pour décrire ces pratiques de surveillance. Ce terme, très utilisé par les jeunes en général, et les adolescents en particulier, vient de l'anglais « stalk » qui signifie « traquer »²², et qui peut être entendu de deux manières différentes : un premier sens relatif à des actes de harcèlement²³, qui a été popularisé dans le cadre d'affaires d'intrusions dans la vie privée de stars et de célébrités par des fans (déséquilibrés) dès les années 1990, donc sans lien initial avec les technologies siconumériques ; et dans un deuxième sens relatif à l'action de pister, d'épier, d'espionner quelqu'un sur internet et les réseaux sociaux. C'est le sens donné par les adolescents interrogés dans le cadre de cette recherche, **Sloane** (16,5 ans, 1^{ère} technologique, lycée U) expliquant cependant à sa manière l'origine du terme « stalking » :

Moi, j'aime bien stalker les garçons qui me plaisent physiquement, pour voir s'ils me plaisent aussi pour ce qu'ils ont dans la tête. Stalker, ça permet de voir ce qu'ils aiment, avec qui ils sont amis... Vous savez ce que ça veut dire « stalker » ? (signe de négation de la tête). Ben, ça vient de l'anglais. C'est « spy » pour espionner, et « talk » pour parler.

²² Source Wikipédia, consulté le 21/08/2022 : <https://fr.wikipedia.org/wiki/Stalker>

²³ Voir l'article en ligne sur le site du Parisien : <https://www.leparisien.fr/societe/le-stalking-un-harcelement-trop-mal-connu-11-10-2010-1104329.php>

Pour Sloane, cette contraction de deux mots anglais – « spy » et « talk » - qu'elle attribue comme origine du mot « stalker » résume parfaitement cette activité en ligne qui « [lui] prend pas mal de temps » et qui peut s'avérer obsessionnelle comme elle le raconte ensuite :

Il y avait un garçon que j'aimais bien, dans une autre promo. Comme on a participé tous les deux à l'organisation de la soirée de fin d'année du lycée, on s'est retrouvé dans le même groupe WhatsApp et j'ai récupéré sans trop avoir à demander son numéro de téléphone. Du coup, j'ai créé une conversation mais sans rien envoyer comme message, comme ça, je pouvais voir quand il était en ligne, à quelle heure il était connecté. Ça m'est arrivé de regarder toutes les cinq minutes ! Et comme avec le groupe organisation de la soirée, on échangeait aussi sur Instagram, j'ai pu voir aussi tout ce qu'il mettait sur son compte. Je regardais aussi un peu ses stories, mais pas tout le temps, parce que là, il pouvait voir que je regardais donc c'est pas très discret. Mais je voulais surtout savoir où il en était, s'il était proche de certaines filles, si je pouvais être son genre...

Les réseaux sociaux permettent donc, le plus discrètement possible comme le fait remarquer Sloane, d'obtenir des informations et de découvrir de multiples aspects de la vie de la personne, qu'on n'aurait pu avoir sans les réseaux sociaux, à condition de faire partie des contacts de la personne, ou que cette dernière n'ait pas privatisé son compte, qui est donc public et ouvert à tous.

Au-delà de surveiller et d'essayer d'en découvrir le plus possible sur de potentiels partenaires amoureux, le « stalking » concerne également des couples déjà formés. C'est le cas de **Clara** (17,5 ans, Terminale professionnelle, lycée R) qui a choisi, alors qu'elle avait décidé de supprimer tous ses réseaux sociaux en raison d'embrouilles et de harcèlement vécus en ligne, de conserver Snapchat pour pouvoir surveiller et contrôler les publications et les « likes » de son petit-copain sur ses différents réseaux sociaux :

Il n'y a que Snapchat que j'ai gardé, pour échanger avec mes copines et aussi, pour surveiller mon petit copain. Parce que la confiance, c'est dur, surtout ma génération. Avant, les filles n'étaient pas si dévergondées, elles n'ont plus honte de rien, elles vont voir les garçons et leur demandent leurs numéros, qu'ils soient en couple, mariés ou avec des enfants. J'ai confiance en lui mais pas dans les autres filles. Donc quand il me dit qu'il est dehors, je lui dis "je veux un Snap". Il pète un câble mais il le fait, parce

que plus jaloux que lui, il n'y a pas, donc il sait. Et puis, comme je l'ai sur Snap, et que c'est ce qu'il utilise le plus, je vois ses stories, qui commente, qui réagit. Et si ça me plaît pas, je lui dis. Ça arrive qu'on s'engueule mais au moins, il sait que je vois et qu'il n'a pas intérêt à faire de la merde.

L'autre point de vue, celui du garçon surveillé par sa petite amie, est livré par **Dimitri** (15 ans, 2nde professionnelle, lycée R), qui s'amuse à essayer de séduire les filles qu'il trouve jolies sur Messenger :

J'utilise Messenger pour contacter des filles que je trouve jolies. A chaque fois elles répondent, même si elles ne me connaissent pas. Je ne dis pas que je suis un tombeur de ces dames, mais c'est à chaque fois. Sinon, elles disent "ouais, désolée, j'ai un copain" et après, je continue à parler mais en amis. Mais c'est juste comme ça, des nanas que j'ai déjà vues. Je les contacte parce qu'elles sont mignonnes, on fait ça quand on est avec les potes. On fait des paris. Genre "là, elle va répondre ça, tu me donnes cinq balles". Mais ça, elle n'est pas trop trop au courant ma copine. Des fois, elle m'engueule, elle me dit "c'est qui que t'as ajouté" et je dis "c'est bon, je la connais", c'est tout mais voilà... ça fait des petites embrouilles sur les filles que j'ajoute mais bon, ça ne fait pas de mal et je sais aussi qu'elle tient à moi.

Dans les deux témoignages de Clara et Dimitri, Snapchat permet de fournir des preuves : pour Clara, une photo de l'endroit où son petit-ami lui indique être sorti. Pour Dimitri, la jalousie exprimée par sa petite-amie lorsqu'elle découvre qu'il a plusieurs filles jolies dans ses contacts qu'elle ne connaît pas, constitue une preuve d'amour.

Il est intéressant de noter ici que tous les cas de contrôle et d'espionnage sont le fait de filles et non de garçons. Pour elles, les réseaux sociaux comme Facebook, Snapchat, Instagram ou WhatsApp permettent d'exercer ce contrôle plus ou moins discret : d'une part, les publications et messages diffusés à l'ensemble des contacts permettent de nourrir la curiosité de ces adolescentes qui envisagent une relation amoureuse avec un garçon de leur entourage, et avec qui elles sont connectées sur leurs réseaux sociaux en ligne ; d'autre part, pour les filles engagées dans une relation de couple, de contrôler les fréquentations de leur petit-ami et de veiller à ce qu'il ne commence pas à séduire d'autres filles.

En conclusion de cette sous-partie, l'analyse des rôles attribués par les adolescents aux différents réseaux sociaux qu'ils utilisent, permet de déterminer cinq grands types de liens entretenus sur les différentes scènes relationnelles des adolescents, en présence, en ligne et en présence-ligne : le partage d'évènements et d'émotions, l'affichage de l'amitié, la confiance, la compétition entre pairs autour de la séduction et des relations affectives, ainsi que l'espionnage et la surveillance. Ces différents liens s'exercent indifféremment ou de manière privilégiée sur l'une ou l'autre des plateformes socionumériques utilisées par les adolescents.

3. Conclusion et perspectives du chapitre 3 : influence des pairs sur les réseaux sociaux utilisés et les liens en ligne

Ce troisième chapitre a permis de construire une typologie des réseaux sociaux les plus utilisés par les adolescents rencontrés dans le cadre de cette recherche : si ces derniers citent plus d'une trentaine de réseaux différents, la détermination de six axes d'analyse des réseaux sociaux - à savoir la nature visuelle ou textuelle du réseau social, la praticité, la temporalité, la confidentialité, la portée spécialisée ou grand public et la diffusion - permet de classer en cinq idéals-types les dizaines de réseaux sociaux et applications en ligne utilisés, fréquemment et abondamment ou non, par les adolescents interrogés, selon leurs fonctionnalités et selon les rôles prêtés majoritairement à ces outils socionumériques : échanger, se divertir, s'informer, s'exposer, rencontrer, expérimenter...

Ce travail permet d'interroger les différents types de liens, entretenus en ligne mais également en présence et dans le continuum en présence-ligne, créés et développés entre pairs adolescents. Ainsi, cinq grands types de liens, entretenus sur les différentes scènes en présence, en ligne et en présence-ligne, émergent de ces analyses et viennent éclairer les usages socionumériques et répondre à la question récurrente de nombreux parents notamment, à savoir ce que font les adolescents derrière leurs écrans : le partage d'évènements et d'émotions, l'affichage de l'amitié, la confiance, la compétition entre pairs autour de la séduction et des relations affectives, et l'espionnage ou la surveillance.

Il s'agit de liens qui fondent les relationnels entre pairs adolescents : qu'ils soient figures de l'altérité et de la similarité, « autre » ou « (meilleur) ami », les pairs adolescents nouent et

dénouent des liens forts, faibles ou antagonistes, au sein de différents cercles qui cohabitent dans leur entourage : en famille, dans leur quartier, à l'école, en vacances, dans la pratique des loisirs ; et depuis une quinzaine d'années, sur internet et les réseaux sociaux. Ces liens ne sont donc plus, potentiellement, interrompus par les changements de scène et s'en trouvent maintenus et renforcés, en tant que liens perpétuels, tant que les relations ne dérapent pas (voir chapitre suivant).

S'intéresser ici à la notion de « pairs », à partir du point de vue des adolescents, dans le cadre des quatre-vingt-trois entretiens réalisés auprès des lycées R et U, permet de montrer la diversité des relations existantes et l'importance de situer les échanges. Ce, afin de comprendre l'influence et les rôles que ces pairs jouent sur les différentes scènes en présence, en ligne ou en présence-ligne, au fil de l'adolescence, au collège puis au lycée. L'âge, mais également le genre et le milieu rural ou urbain, plus ou moins favorisé, sont des facteurs à prendre en compte dans l'étude des univers relationnels adolescents, car ils influencent les relations aux pairs et leurs rôles.

D'où l'importance de ne pas laisser de « boîte noire » et chaque fois que la notion (endogène) de « pairs » est mobilisée, de définir et de caractériser clairement ce qu'elle recouvre, tout en situant le théâtre des échanges. Il en va de la compréhension fine et précise des influences et des rôles joués par ces pairs, dans la construction de soi, au quotidien ou lorsque les relations dérapent, par exemple dans les phénomènes de (cyber)harcèlement.

Chapitre 4 - Les embrouilles à l'adolescence, à l'ère du présence-ligne

Lors d'une des présentations réalisées devant une classe de Seconde au lycée R, afin de leur expliquer en quoi consistait le travail d'un chercheur en sociologie et comment ils pouvaient m'aider en participant à mon étude, j'ai assisté à ce que les adolescents désignent par embrouille entre deux élèves de la classe. La sonnerie venant de retentir, les élèves s'assoient à leurs places et attendent que leur enseignante prenne la parole pour me présenter et leur rappeler la raison de ma présence pendant cette heure de cours. Quand brusquement, une jeune fille se jette sur une autre, assise deux rangs devant en hurlant « je vais la buter » : la poussant violemment contre le mur et commençant à lui asséner des coups, elle est alors freinée par deux de ses amies et l'intervention de l'enseignante, qui décide de les envoyer directement chez le Proviseur et le Proviseur adjoint. L'enseignante me demande alors de garder la classe pendant qu'elle les amène dans les bureaux de la direction de l'établissement, car les deux jeunes filles doivent y être escortées séparément, qu'un seul surveillant est disponible à ce moment-là et qu'elle veut aussi expliquer elle-même, de vive voix, ce qui s'est passé. Elle me laisse donc seule avec le reste de la classe et j'en profite alors pour interroger la vingtaine d'élèves, afin de tenter de recueillir, en groupe, l'avis de ces témoins.

S'agissant de la violence de la scène, plusieurs élèves me répondent : « ben, vous savez, on a l'habitude », « ça ne nous choque plus, même si d'habitude, c'est plus dehors que dans la classe ». Une des élèves finit par soupirer : « De toute façon, elle cherche toujours les histoires », approuvée par sa voisine de table. « Et il n'y a pas toujours de raison. Parfois, ça peut s'embrouiller juste parce que son ennemie jurée porte le même rouge à lèvres qu'elle ». Cependant, l'adolescente relativise l'insignifiance du motif de cette brouille dans ce cas précis : « Bon, là, ce n'est pas pareil, elle a indirectement dit au gars que sa cousine était un peu une pute quand même, même si ce n'est pas vraiment une rumeur en fait, y a du vrai, elle se tape quand même tout ce qui bouge... ». Pour les élèves témoins de la scène, le motif de l'embrouille paraît tout de même sérieux et relève de la défense de l'honneur de sa famille (voir paragraphe 2.1.5 du présent chapitre p. 285) mais une certaine lassitude semble s'exprimer autour de ces violences, qui leur paraissent habituelles et presque banales.

Cette banalisation de la violence se retrouve également dans le discours des auteurs et de certains témoins de violences et d'agressions verbales ou physiques. Les appels sur Net Écoute émis par des auteurs ou les parents d'auteurs sont assez rares (environ 2% des cas), mais ils

contactent la ligne d'écoute notamment pour savoir ce qu'ils risquent et même pour avoir des conseils sur ce qu'ils peuvent faire pour risquer le moins possible.

Cette question des embrouilles est abordée comme l'aboutissement des précédents chapitres, nécessaires préalables pour l'étudier et l'analyser de manière approfondie : après une incursion méthodologique dans le premier chapitre, le deuxième chapitre a en effet permis de décrire et analyser les pratiques et comportements en ligne et hors ligne des quatre-vingt-trois adolescents interrogés dans le cadre de cette recherche, dans toute leur diversité mais également leur régularité, à travers la détermination de dix idéals-types de profils d'utilisateurs socio-numériques. Le troisième chapitre a ensuite fait l'objet de l'exploration du paysage relationnel et de la nature des liens entretenus sur les différentes scènes - en ligne, en présence et en présence-ligne - par les adolescents rencontrés, notamment au sein des lycées R et U. Une typologie des différents réseaux sociaux utilisés fréquemment par les adolescents interrogés, au regard notamment du rôle qu'ils leur attribuent, a ainsi été déterminée.

Une fois ces analyses menées sur la manière dont se font les liens en présence, en ligne et en présence-ligne, il s'agit désormais dans ce chapitre, après les avoir définies précisément, de déterminer comment et pourquoi les embrouilles naissent, et dans quelle mesure elles sont nourries, voire exacerbées par les différents protagonistes, acteurs ou témoins. Et de comprendre ainsi la dynamique qui s'installe autour de ces dérapages relationnels, souhaités ou non.

Car les embrouilles qui dégénèrent font partie des plus grandes inquiétudes des parents d'adolescents rencontrés, notamment sur la ligne Net Écoute, même s'ils ne les dénomment pas ainsi : ils parlent plus volontiers de harcèlement ou de cyberharcèlement, mais dans tous les cas, se sentent souvent démunis face à la violence des faits, aux outils socio-numériques et à ce qu'ils estiment parfois être de l'inaction de l'établissement scolaire de leur enfant. Imprégnés de récits médiatiques sensationnalistes, ils redoutent les idées suicidaires de leur adolescent et un éventuel passage à l'acte. Témoins ces milliers d'appels annuels sur Net Écoute, dont près de la moitié proviennent de parents très inquiets face à leurs adolescents victimes de (cyber)violences et de (cyber)harcèlement. Par les analyses qu'il propose, ce chapitre a donc pour objectif de déterminer les mécanismes à l'œuvre derrière ces dynamiques d'embrouilles et donner des clés pour que les acteurs et témoins de ces scènes en présence, en ligne et en présence-ligne, puissent agir au mieux pour permettre la résolution de ces conflits.

1. Les « embrouilles », un incontournable des relations à l'adolescence

Si elle ne constitue pas le sujet unique de cette recherche, la question des embrouilles, en présence, en ligne et en présence-ligne, est au cœur de cette étude, du fait de sa récurrence dans les récits des adolescents rencontrés au sein des lycées R et U mais également du fait de son lien avec les situations de (cyber)harcèlement, qui sont des sujets de préoccupation actuels majeurs pour les parents, les professionnels de l'éducation et plus largement la société, comme en témoignent les faits divers largement relatés dans les médias sur ces thématiques (voir la revue de presse en Annexe 3).

1.1 Qu'appelle-t-on embrouille ?

Le terme d'embrouilles, communément utilisé par les adolescents rencontrés, désigne un dérapage dans une relation, une crise relationnelle générant un conflit qui éclate sur différentes scènes - en présence, en ligne ou en présence-ligne - entre deux ou plusieurs protagonistes, qu'ils soient amis proches ou non. Ce terme d'embrouilles est donc conservé tel quel et aurait pu être indiqué entre guillemets, pour signifier son caractère endogène à la population adolescente, mais figurera dans la suite sans ces guillemets, pour ne pas alourdir la lecture.

Il est retenu préférentiellement au terme de « clash », également utilisé par les adolescents interrogés, mais qui renvoie plus au point de basculement (voir paragraphe 2.2 du présent chapitre, p. 288) et à un phénomène ponctuel et paroxystique. Et il est préféré au terme d'« histoires », qui pourrait être confondu avec le récit des situations, effaçant potentiellement l'aspect d'antagonisme et d'opposition connoté explicitement dans le terme d'embrouilles.

Ici, la notion d'embrouille est envisagée sous l'angle de la sociologie du conflit, dont Georg Simmel a construit un cadre théorique dans le quatrième chapitre de son ouvrage paru en 1908 sur les formes de la socialisation (Simmel, 1999 [1908] : 265-346) :

« Le conflit a une signification sociologique, puisqu'il suscite ou modifie des communautés d'intérêt, des regroupements en unité, des organisations : voilà un principe qui n'a jamais été contesté. [...] Si toute action réciproque entre les hommes est une socialisation, alors le conflit, qui est l'une des plus actives, qu'il est logiquement impossible de réduire à un seul élément, doit absolument être considéré comme une socialisation ».

Les embrouilles ne seraient donc pas propres à l'adolescence, mais à tout individu amené à faire société et engagé dans des liens, quelle que soit leur nature. Elles sont cependant amplifiées par les écrans et sur certains réseaux sociaux comme les réseaux sociaux anonymes (Ask, Sarahah, voir chapitre 3, p. 215). Et ce, d'autant plus que l'anonymat est possible derrière un écran : les réseaux sociaux permettent notamment de se créer un profil totalement virtuel et éloigné de la réalité, ou d'apparaître sous un pseudonyme subtilement choisi pour être reconnu par quelques personnes choisies.

Néanmoins, certains réseaux sociaux ou applications se définissent totalement par l'anonymat comme Ask ou Sarahah. A titre d'exemple, sur la ligne Net Écoute, une tendance, interrompue par l'arrivée des congés estivaux, a vu le jour et entraîné plusieurs dizaines d'appels par jour : elle concernait l'application QuizUp, initialement conçue pour défier ses amis et connaissances sur des questions de culture générale. Mais des collégiens et lycéens avaient détourné cette application, pour en faire le support de moqueries et d'attaques plus ou moins violentes sur d'autres élèves ou des professeurs.

Par ailleurs, dans la plupart des histoires et anecdotes d'embrouilles racontées par les lycéens rencontrés en milieu rural ou urbain, la diffusion à un public élargi, permise notamment par les réseaux sociaux, modifie le cours de l'histoire. De nouveaux protagonistes sont pris comme témoins de l'embrouille, et interviennent, ce qui constitue le point de basculement dans la dynamique du processus de l'embrouille (voir paragraphe 2.2 du présent chapitre, p. 288).

1.2 Typologie des embrouilles

L'analyse des différentes situations recueillies lors des entretiens individuels avec des lycéens ou via la ligne Net Écoute, permet d'établir une typologie d'embrouilles en présence, en ligne ou en présence-ligne. Elles sont ici présentées par ordre de fréquence des situations d'embrouilles vécues.

1.2.1 Les insultes verbales, individuelles ou massives, et les violences physiques

Qu'elles soient orales ou écrites, proférées en présence ou en ligne, les insultes sont plus ou moins publiques. Répétées, dans le temps et/ou par plusieurs personnes, elles sont constitutives de (cyber)harcèlement. Elles sont des marqueurs fréquents du début de l'embrouille et sont donc présentes dans la quasi-totalité des cas d'embrouilles recensées sur Net Écoute et des récits des lycéens R et U rencontrés. Il s'agit souvent du premier niveau de violence entre deux ou plusieurs acteurs de cette embrouille, qui peut dégénérer en violences physiques.

Il convient de noter que ces insultes sont souvent connotées sexuellement, notamment lorsqu'elles sont adressées à des filles. Ainsi, **Clara** (17,5 ans, Terminale professionnelle, lycée R, A3) raconte comment une insulte a dégénéré en bagarre générale :

On était à la gare d'une ville voisine, on s'est embrouillé parce que j'étais avec des potes à moi de ma ville, on était une quinzaine et j'étais la seule fille. Et il y a une fille que je ne connaissais pas, qui est arrivée et qui m'a insultée de pute. Je suis devenue rouge et je lui ai dit "soit t'enlèves, soit tu vas regretter tes paroles". Elle m'a dit "j'enlève pas" et elle a commencé à insulter mes parents. Donc c'est parti en cacahuète et je me suis battue avec elle. Comme j'avais le dessus, il y a cinq copines à elle sont venues, elles étaient à six sur moi et comme j'avais un couteau, je me suis défendue.

Cette situation rapportée par Clara se passe exclusivement en présence mais ces insultes sont en outre très courantes sur les réseaux sociaux, où les adolescents qui évoquent ces situations d'embrouilles reconnaissent que l'intermédiaire de l'écran peut conférer un sentiment de protection et d'immunité, mais également une distance par rapport à ce qui est dit, « qu'on n'aurait certainement jamais dit en vrai », résume **Teddy** (16 ans, 2^{nde}, lycée R, C3).

Pour **Victoria** (17 ans, Terminale professionnelle, lycée R, A3), cette dimension d'insultes publiées dont on ne mesure pas les conséquences est un des principaux risques qu'elle lit aux réseaux sociaux :

Sur les réseaux sociaux, il y a plein d'histoires et ça peut créer des soucis avec le travail si on poste des choses pas correctes comme des insultes. Le danger, c'est de ne pas savoir doser, les gens mettent plus que ce qu'ils devraient mettre, ils ont tendance à dire des choses qu'on ne dirait pas en face. Comme on est seul, on pense que c'est anonyme, alors que si on se mettait devant un public, on ne dirait pas tout ça. C'est la liberté derrière l'écran.

Simon (16 ans, 2nde, lycée U) indique que la dimension potentiellement blessante des insultes est fonction du réseau social qu'il utilise :

Par exemple, sur YouTube, on sait qu'il y a le principe des haters. Donc sur YouTube, se faire insulter, ça compte beaucoup moins que sur les autres réseaux sociaux. On a vraiment l'habitude d'avoir des commentaires négatifs et on est presque vaccinés contre ça. Mais se faire insulter complètement par hasard sur d'autres réseaux sociaux comme Messenger par exemple, ben, ça dépend de la sensibilité de la personne. Après, c'est simple en fait, il suffit de se débrancher pour ne plus être harcelé. Mais bon, je comprends que ça peut être difficile de se dire qu'on ne parle plus à personne...

Le témoignage de Simon est intéressant dans le sens où il fait le lien entre les insultes et le phénomène de harcèlement, en tenant compte de l'accumulation d'insultes qui crée ce harcèlement.

Si la plupart des adolescents interrogés réproouvent la diffusion d'insultes via les réseaux sociaux, conscient que cela puisse « dégénérer », plusieurs adolescents rencontrés au sein des lycées R et U indiquent voire avouent avoir déjà insulté ou été insultés en ligne.

Ainsi, **Ilyès** (17 ans, Terminale technologique, lycée U, B3) raconte que les embrouilles sur Internet l'amuse et qu'il avait auparavant un compte sur l'application Reddit (application de discussion liée aux jeux vidéo), pour « troller » les autres utilisateurs quand il avait 12 ans :

Il y a par exemple cent personnes, quelqu'un poste un truc, on l'insulte et on se moque. Ça me faisait rigoler. On ne discute pas sur Reddit, c'est juste pour l'insulte. Tu mets ta photo, les gens t'insultent, c'est fait pour ça. Les gens sont là pour ça. Moi, je disais des choses du genre "c'est nul", "c'est con". En fait, je regardais surtout les insultes et je trouvais ça drôle.

Luca (16 ans, 1^{ère} technologique, lycée U, C1) raconte quant à lui une embrouille qui lui est arrivée d'abord en ligne puis en présence, et qui a mêlé insultes et menaces de violences physiques :

J'étais en troisième, c'était sur Facebook, j'avais posté un commentaire qui était très mal placé. Comme mon pote était arabe, j'avais mis "quand un arabe essaie de faire une blague sur FB", c'était de mauvais goût sauf que des arabes qui étaient amis avec lui ont vu et ont commencé à

commenter, toute la clique du mec est arrivée, ils m'ont envoyé plein de messages et c'était des gens qui avait de l'influence au collège, donc ils ont bien pourri le truc. J'ai fini par supprimer le commentaire, il y en a un ou deux qui sont venus me parler en privé, j'ai accepté sa demande pour voir ce qu'ils allaient me dire. Et il y en a un qui m'a dit "je vais te fumer". On a commencé à parler, moi, j'ai essayé de répondre de manière pas violente, parce qu'en même temps, ça me faisait rigoler et en même temps, je me disais "ça craint". Donc j'essayais d'argumenter, lui il me disait "j'vais te niquer, j'vais te baiser". Je lui disais "c'est toi qui t'énerves pour une blague, tranquille". Et donc y a un truc dont je me souviens, même si je ne me souviens pas de tout, il me disait "regarde, il n'y a personne qui te respecte". Et moi, à ce moment-là, j'avais mis une photo de profil pas ouf, et comme j'ai un gros nez, ça se voyait beaucoup sur la photo de profil, et genre il y a des potes à lui qui avaient dessiné Google sur mes deux narines. Et sur le coup, ça m'avait grave blessé. J'avais changé et j'avais pris mal. Alors que maintenant, même moi, j'en rigole parfois sur Snap. Le lendemain, le gars qui m'avait écrit est venu avec toute sa clique, il a commencé à me provoquer sur l'heure de midi, mais il ne s'est rien passé de spécial. J'étais un peu stressé, ils étaient tout autour de moi, ils engrenaient, je disais "calme-toi". Je m'étais dit "s'il me tape, je ne réponds pas". A un moment, il m'a fait une feinte, j'n'ai pas bougé, ils se sont tous mis à gueuler mais il n'y a rien eu. Ça s'est dégonflé assez rapidement, au bout de deux ou trois jours. Mais bon, c'était la première et la dernière fois que je le faisais, c'était con. Je le fais plus maintenant, surtout avec des gens qui prennent tout au premier degré. Ce qui est sûr, c'est que je n'aurais jamais fait ce commentaire en face.

Les violences physiques se produisent par définition dans les relations en face, mais peuvent découler de propos ou événements ayant eu lieu en ligne, donc dans le continuum présence-ligne. Elles sont fréquemment précédées par des insultes comme l'illustrent les différents témoignages précédents.

L'existence de violences physiques est généralement le déclenchement d'une intervention de tiers, adolescents ou adultes. Elles peuvent marquer le paroxysme de l'embrouille et initier la résolution du conflit.

1.2.2 Les menaces et l'incitation au suicide

Les menaces sont des intimidations verbales ou physiques, par un individu seul ou un groupe de personnes. Les menaces physiques peuvent être de l'intimidation directe, des postures menaçantes, sans pour autant constituer de réelles violences physiques.

Les menaces verbales connaissent généralement une escalade dans le contenu de ces menaces et dans le nombre de personnes rendues témoin et impliquées. Avec les violences physiques, l'incitation au suicide est souvent le paroxysme de ces menaces.

Les incitations au suicide sont des formes d'intimidation spécifiques, qui font déraiper l'embrouille très rapidement vers du (cyber)harcèlement : elles contribuent à dévaloriser la victime par ces intimidations, la rabaissant afin de lui faire perdre toute estime d'elle-même. Elles représentent une très faible part des appels sur la ligne Net Écoute, à peine 1,3%. Il s'agit cependant des appels les plus longs et les plus complexes à gérer pour la victime, la situation étant cependant extrêmement facilitée si ces incitations au suicide ont été faites via les réseaux sociaux et que la victime en a gardé une trace, par exemple à l'aide d'une capture d'écran.

1.2.3 La propagation de rumeurs ou la diffusion de photos

La propagation de rumeurs pour nuire à quelqu'un n'est pas nouvelle, mais les technologies socionumériques lui ont donné un support avec une portée démultipliée et des outils, comme les photos qui peuvent être retouchées ou montées. Les rumeurs sont souvent à l'origine de nombreuses embrouilles, qui peuvent dégénérer en (cyber)harcèlement. Elles sont soit le centre de l'histoire, soit annexes ou le déclencheur. Ainsi, les rumeurs interviennent dans près du tiers des situations d'embrouilles racontées par les lycéens rencontrés, et sont présentes dans plus des trois quarts des situations de (cyber)harcèlement issues de l'observation participante sur Net Écoute.

1.2.4 Les piratages de comptes

Les piratages de comptes (en ligne) sont des situations qui ont été fréquemment remontées par les lycéens R et U, parce qu'ils ont été eux-mêmes victimes (près de 15% des adolescents interrogés) ou parce qu'ils ont été sensibilisés à ce risque en raison d'une mésaventure d'un de leurs proches. Ces piratages de comptes peuvent être très mal vécus par les adolescents

victimes, car souvent, selon les situations, ils ont le sentiment que les autres ne les croiront pas s'ils indiquent qu'ils ne sont pas les émetteurs des messages envoyés par le pirate.

La succession de piratage de comptes et une embrouille qui a éclaté en parallèle avec les amis de son cousin dont elle est très proche sont par exemple la cause du retrait des réseaux sociaux pour **Victoria** (17 ans, Terminale professionnelle, lycée R, A3 : voir chapitre 2, p.112 et suivantes).

Ces piratages de comptes représentent près du tiers des appels liés à de la cybercriminalité sur la ligne Net Écoute. Ils peuvent être commis par des inconnus ou des proches de leurs victimes. Dans cette recherche, ce ne sont pas les piratages de compte de masse, commis par des pirates professionnels qui nous intéressent, mais plutôt ceux qui sont commis par des proches des adolescents, dans le but de leur nuire directement et personnellement.

Les piratages ont alors lieu en raison d'une négligence de la victime, soit parce qu'elle a précédemment donné ses identifiants et mots de passe, et a ensuite négligé l'importance de cet acte ou « oublié » qu'elle l'avait fait, ne prenant alors aucune mesure pour les modifier ; soit parce qu'elle s'est connectée d'un autre appareil et n'a pas déconnecté son compte de l'appareil ; soit parce qu'elle n'a pas été vigilante lorsqu'elle tapait son code et que quelqu'un l'a espionnée pour l'obtenir ; enfin, parce qu'elle a laissé son appareil - son smartphone en général - sans surveillance et sans code de verrouillage, par exemple dans un vestiaire de sport...

Le partage des codes, qui peut être vu par certains adolescents comme le signe ultime de confiance envers un petit(e)-ami(e) ou un(e) meilleur(e) ami(e), est d'ailleurs évoqué à double titre par les lycéens R et U : comme preuve du lien fort qui unit les adolescents à leurs proches (petits-amis, meilleurs amis) ou justement comme une mesure de protection (« je ne partage jamais mes codes »). Il est à noter que cette pratique de partage de codes est bien plus répandue au sein du lycée R, et notamment chez les lycéennes R.

Dans le cas où le piratage de compte n'est utilisé qu'à fin de se faire passer pour le propriétaire réel du compte, il s'agit alors d'une usurpation d'identité.

1.2.5 L'usurpation d'identité

Les usurpations d'identité en ligne représentent près de 10% des appels liés à de la cybercriminalité sur la ligne Net Ecoute. Elles se définissent par l'appropriation d'un ou plusieurs comptes de réseaux sociaux par une personne, qui a généralement réussi à obtenir l'identifiant et le mot de passe de ces comptes, et qui les utilise en se faisant passer pour le propriétaire de ces comptes usurpés. Dans le cadre de cette recherche, les usurpateurs sont principalement des proches des victimes, qui cherchent à surveiller les parties privées des comptes et à interagir, généralement dans le but de nuire, avec les contacts de cette personne.

1.2.6 Le chantage à la photo ou à la webcam

Le chantage à la webcam est l'une des escroqueries les plus fréquentes parmi celles recueillies sur Net Écoute, puisqu'il représente près de 25% des appels et contacts sur la ligne.

La plupart du temps, les victimes de ces escroqueries sont de jeunes hommes. Ces escroqueries sont mises en place par des personnes rencontrées en ligne, sous un profil attirant pour ces jeunes hommes mais créé de toutes pièces. Le chantage consiste dans ce cas-là à demander de l'argent en échange d'une vidéo compromettante capturée à l'insu de la victime, et que l'escroc menace de diffuser.

Parmi ces nombreux cas de chantage à la webcam, un peu moins de 5% ne sont pas commis par des inconnus mais par un auteur appartenant à l'entourage de la victime, mais agissant sous une fausse identité.

Dans cette recherche, ce sont ces cas de chantage à la webcam qui nous intéressent, comme celui du jeune homme roux de 17 ans, qui a appelé la ligne Net Écoute car il avait rencontré, par un jeu vidéo, une soi-disant jolie jeune fille, également rousse, avec qui il avait discuté pendant plusieurs semaines via l'application Discord²⁴ puis sur Messenger. Très timide, il s'était senti à l'aise avec elle, car il avait l'impression qu'ils avaient de très nombreux points communs. La jeune fille lui avait envoyé des photos et il avait vu quelques vidéos d'elle, soi-disant en direct, mais qui coupaient brusquement - elle avait argué que sa connexion était mauvaise. Il ne s'était donc pas méfié lorsque la jeune femme avait commencé à lui faire des demandes à caractère sexuel, de plus en plus osées. Il avait mis quelques temps avant de céder un samedi soir devant son insistance. Le lundi matin, des photos et vidéos capturées pendant

²⁴ Discord est une application permettant la discussion entre des joueurs en ligne.

qu'il se déshabillait et se masturbait circulaient auprès de tous les élèves de son lycée sur Snapchat. Il avait été prévenu dès son arrivée au lycée par une de ses camarades de classe, choquée par cette histoire. Il s'agissait bien d'un leurre, créé par deux garçons de son lycée qui avaient l'habitude de se moquer de lui depuis le collège - il les connaissait et était leur souffre-douleur depuis la sixième en raison de sa couleur de cheveux et de sa soi-disant mauvaise odeur (« rouquin qui pue »). Ils avaient récupéré les photos et les vidéos en boucle sur un site de rencontre, en prenant soin de choisir une jeune femme rousse et très jolie pour faciliter la discussion. Le jeune homme, décomposé et humilié par tous les regards moqueurs, avait quitté le lycée une heure après. Un de ses amis lui avait transmis le numéro de Net Écoute car il ne savait pas comment gérer la situation et se sentait désespéré. Il avait enfin décidé de se défendre. Ici, le jeune homme est persécuté par les deux jeunes hommes depuis des années en raison de sa couleur de cheveux, mais aussi de sa très grande timidité et de son incapacité à se défendre depuis des années : aux quolibets et insultes ont succédé les moqueries et les agressions, de plus en plus méchantes jusqu'à ce piège publiquement diffusé.

1.2.7 Le « revenge porn » ou revanche pornographique

Le « revenge porn » ou revanche pornographique prend de plus en plus d'importance au fil de l'adolescence et de l'entrée, réelle ou supposée, dans la sexualité. Les cas de « revenge porn » représentent 12% des appels liés à de la cybercriminalité reçus sur la ligne Net Écoute. Les adolescents concernés sont donc majoritairement lycéens ou en âge de l'être s'ils ne sont plus scolarisés, même si le nombre de cas de « revenge porn » semble en augmentation parmi les collégiens.

Dans les faits, les cas observés chez les lycéens sont cependant de nature différente à ceux observés chez les collégiens : ainsi, dans 80% des cas de « revenge porn » recueillis sur la ligne Net Écoute, entre mai 2017 et mai 2018, chez des adolescents en âge d'être scolarisés en lycée, il s'agissait de vengeance ou de menace de vengeance entre anciens petits-amis, qui avaient eu une relation d'au moins quelques mois et qui n'avaient pas supporté la rupture de leur relation, quel qu'en soit le motif, ou bien que leur ancien(ne) petit(e)-ami(e) se mette en couple avec une autre personne. Les photos ou vidéos diffusées ou menacées de diffusion étaient donc des photos et vidéos existantes, prises dans le cadre d'une relation intime. Ces situations de « revenge porn » sont excessivement traumatisantes pour les victimes, et ce, d'autant plus que l'auteur est généralement une ancienne relation amoureuse qui, par dépit, trahit l'ancienne

intimité pour humilier sa victime. Au-delà de la trahison, et selon l'importance et la portée de la diffusion des contenus intimes, la victime doit faire face aux éventuelles moqueries, aux jugements de ses pairs mais également de sa famille. Les appelants sur la ligne Net Écoute confrontés à ces types de situation étaient généralement dans un état de profonde détresse.

Dans les 20% des cas restants, il s'agissait de photomontages ou de photos prétendument attribués à l'un des ex par l'autre, diffusées ou menacées d'être diffusées par dépit amoureux, pour nuire à la réputation ou exercer une pression sur l'autre.

Cette proportion est quasiment inversée chez les collégiens : la plupart des photos ou vidéos diffusées ou menacées de diffusion sont des photomontages ou sont prétendument attribuées à une personne, rarement une ancienne relation. Il s'agit principalement de dépit amoureux, parce que l'un a rejeté l'autre, ou de volonté de nuire à l'autre, par jalousie notamment. Moins de 10% des cas recueillis concernent des adolescents qui ont réellement été « en couple ».

2. Analyse des dynamiques d'embrouilles

Les récits des lycéens interrogés ou des cas recueillis sur Net Écoute donnent accès à des centaines de situations d'« embrouilles », aux conséquences plus ou moins graves pour les différents protagonistes. Ces embrouilles ont diverses causes et il est possible de caractériser des situations type d'embrouilles, qu'elles aient lieu en présence et/ou en ligne.

2.1 A l'origine des embrouilles : rivalités, discriminations et honneur

Les embrouilles font partie du quotidien relationnel des adolescents, acteurs ou témoins du conflit : qu'elles partent de faits publics et avérés, de récits faits par des pairs témoins ou de rumeurs diffusées oralement ou en ligne, elles semblent très variées et avoir diverses origines. Dans les différentes situations, il est très rare que ces « embrouilles », qui peuvent parfois sembler de l'extérieur avoir eu lieu sans réelle raison apparente – un ton, un regard mal placé – n'aient pas de motif considéré comme sérieux par les protagonistes, même s'il arrive que ces derniers ne soient pas très sûrs de la vraie raison de l'embrouille. Mais l'analyse des différentes situations montrent une certaine régularité dans les causes de ces embrouilles : les rivalités et jalousies, entre ami(e)s ou dans le cadre de relations amoureuses, les stigmatisations des différences ou discriminations, la remise en cause de la hiérarchie entre pairs ou groupes de pairs et enfin, le manque de respect ou la défense de son honneur sont les quatre grandes causes principales des embrouilles adolescentes recueillies. Les raisons des embrouilles ne s'excluent pas, et il peut arriver que plusieurs de ces motifs soient à l'origine des « embrouilles », comme décrit et analysé dans les paragraphes suivants.

2.1.1 Les jalousies entre amis

Si des relations conflictuelles peuvent avoir lieu entre pairs adolescents non nécessairement amis, la plupart des embrouilles qui ont suffisamment marqué les adolescents pour qu'ils me les racontent en détail concernent, outre les relations amoureuses, les relations amicales proches voire très proches.

Il s'agit, dans la plupart des cas, de « triangles » amicaux, mixtes ou non. Le terme de « triangle amical » est ici employé en référence au grand classique des « triangles amoureux » dans la littérature depuis des siècles - qu'il s'agisse de romans ou de pièces de théâtre – ou plus récemment au cinéma. Ce terme de triangle ne signifie pas l'implication de trois protagonistes

uniquement mais renvoie plutôt à la notion de trois entités, dont l'une sème le trouble parmi les deux autres ou plus spécifiquement dans la relation entre ces deux entités. Chaque entité peut être composée d'un ou de plusieurs individus, mais toujours de petits groupes ayant des affinités ou un ciment commun.

La plupart des situations rencontrées, qu'il s'agisse des cas sur Net Écoute ou des récits de collégiens ou lycéens interrogés, impliquaient majoritairement des filles. Je n'ai en effet rencontré aucune situation de triangles amicaux strictement masculins, même s'il existe des embrouilles n'impliquant que des garçons, mais ces cas-là relèvent plutôt de cas de discriminations, ou de situations qui dérapent à la suite de moqueries liées à des différences par exemple physiques ou de comportements s'écartant de ce qui est accepté par le groupe de pairs concerné. Ceci peut s'expliquer par la différence des liens noués entre filles et entre garçons, comme cela a été analysé dans le précédent chapitre. Il est intéressant alors d'explorer ces liens sous l'angle conflictuel, dans les situations d'embrouilles.

2.1.1.1 Les triangles amicaux entre filles

Les embrouilles rapportées par les lycéennes interrogées sont légion, tout comme les cas recueillis sur Net Écoute.

Les relations entre filles d'un même groupe d'amies proches sont caractérisées, pour la plupart, par la complicité, les confidences, la solidarité face aux personnes extérieures à leur groupe. Une forme d'exclusivité et de relation fusionnelle est caractéristique des relations entre « meilleures amies » à l'adolescence : l'autre fille est un *alter ego*, double, une sœur choisie (voir chapitre précédent). La peur d'être écarté des activités de cet autre soi, et par là-même d'être supplanté dans son cœur par une personne extérieure ou considérée comme amie moins légitime, peut faire déraiser la relation.

Le récit de **Julie** (16 ans, 1^{ère} S, lycée U, C3), qui a vécu une expérience marquante au sein d'un groupe de très bonnes amies, est particulièrement typique de ce type d'embrouilles :

Quand je suis arrivée en Seconde, ça se passait bien. J'étais contente d'arriver dans ce lycée, de pouvoir rencontrer de nouvelles personnes et repartir sur une page blanche. Parce qu'avant, j'étais très timide, pas du tout populaire et j'avais changé, j'avais mon petit style mais c'est difficile de faire changer l'avis des gens sur vous quand ils se sont fait leur idée. Du coup, y avait plein de garçons qui m'aimaient bien et là, en fait, j'avais une bande de très bonnes amies dans ma classe. C'est la seule fois où j'ai eu un côté « bande » en fait. Au collège, j'avais surtout ma meilleure amie. Là, on était cinq, en

fait six, j'avais oublié Faustine. J'ai fait la rencontre d'Héloïse dès le début de la Seconde et en fait, c'est une fille qui avait l'air sensible à plein de choses, qui avait un regard intéressant sur la manière de voir les choses. C'est vrai qu'y a beaucoup de monde qui me disait : « Mais méfie-toi d'elle ». Mais je me disais : « Elle est trop mignonne, elle est trop gentille, ok, elle est un peu excentrique parfois ». En fait, je pense, et j'en suis même sûre, que c'est surtout quelqu'un qui veut exister aux yeux du plus grand nombre de personnes possible, elle recherche de l'attention de tout le monde. Maintenant, avec du recul, je vois très bien la situation. En fait, dès le début de l'année, comme je ne connaissais personne dans ma classe et presque personne dans le lycée, je me suis dit qu'il fallait vraiment que je joue la carte de la fille sociale, enfin que je fasse un effort. Sauf que ça a super bien marché, qui plus est dans ma classe, tout le monde me voyait déjà comme déléguée ou que j'allais me présentais au CVL²⁵. Finalement, ça marchait bien, les gens venaient toujours vers moi pour me parler de plein de choses, et elle, elle est venue direct, je pense que c'était une forme d'admiration parce que j'avais beaucoup de potes et qu'elle, elle me disait qu'elle avait été harcelée au collège mais tous ceux qui la connaissaient, même des gens d'autres lycées, me disaient « non mais méfie-toi d'elle, elle est chelou ». Et en fait, j'ai trouvé ça un peu bizarre, parce que quand on a été harcelé, on ne le dit pas aussi facilement, pas comme ça, même si ça peut dépendre des gens. Moi, je sais que... enfin, c'est elle qui m'a harcelée à la fin de l'année, c'est ça le fin mot de l'histoire. Et du coup, j'ai du mal aujourd'hui à parler à toute mon ancienne bande de potes. Ça a vraiment tout changé, avec beaucoup de monde.

Julie raconte ici comment la relation s'est installée entre elle et Héloïse, dans un contexte avec une « bande de filles » et au milieu d'un groupe de « potes » un peu plus élargi. Elle décrit parfaitement la stratégie qu'elle a mise en place pour tisser des liens avec les gens de sa classe et les « efforts » qu'elle a fait pour « jouer la carte de la fille sociale », avec des nouvelles personnes, puisque quasiment personne de son collège n'était dans son nouveau lycée. Julie indique en effet à plusieurs reprises avoir beaucoup souffert de son image de fille « très timide » et « pas du tout populaire » au collège. Séduite par la personnalité d'Héloïse, qu'elle vient de

²⁵ Le CVL pour Conseil de la vie lycéenne est une instance composée d'élèves élus comme délégués de leur classe, et impliqués sur différents projets, avec les équipes éducatives, pour la vie du lycée comme l'organisation de soirées de fin d'année, de voyages scolaires ou dans des groupes de réflexion sur des sujets transverses concernant la vie de l'établissement.

rencontrer, elle ne prête finalement pas attention aux mises en garde de plusieurs personnes, qui ont connu Héloïse au collège ou qui connaissent des anciens camarades de classe du collège d'Héloïse. Elle analyse *a posteriori* l'intérêt qu'a eu Héloïse à se rapprocher d'elle et à développer une relation très forte avec elle. Julie va ensuite raconter, en détails, comment cette relation idyllique au départ, s'est petit à petit dégradée. Son récit se fait en plusieurs étapes. Tout d'abord, elle raconte comment le « coup de foudre » amical est devenu une relation exclusive et s'est transformé progressivement en emprise :

Donc en fait, Héloïse, elle est très vite venue vers moi, ça l'a attirée que j'ai autant de potes dès le début de l'année et qu'elle avait le désir d'en avoir aussi beaucoup, et à partir de ce moment-là, déjà, elle a totalement mis de côté sa meilleure amie initiale, celle qu'est là depuis toujours et je pense pour toujours. Elle s'appelle Faustine, elle est super gentille mais c'est un peu son chien. A chaque fois qu'il y a une merde qui se passe avec Héloïse, Faustine, elle est toujours là pour l'aider mais dès que Faustine commencé à pomper Héloïse, Héloïse va dire du mal de Faustine à tout le monde. Mais finalement, Faustine finit toujours par revenir vers Héloïse quand Héloïse n'a plus personne à qui se confier. Donc, là, en fait, Héloïse laisse tomber Faustine, elle vient vers moi et on rencontre trois autres filles avec qui on s'entend bien, et on forme cette bande. Mais moi, j'étais surtout proche d'Héloïse, parce qu'elle faisait beaucoup d'efforts pour me connaître, ça me touchait beaucoup qu'elle fasse tous ces efforts. Mais en fait, elle a commencé à prendre ma personnalité, à prendre... ben, en fait, elle était beaucoup plus riche que moi et donc, dès qu'il y avait un habit qui me plaisait, ben elle se l'achetait que moi, je n'avais pas d'argent et ce n'est pas trop le truc de mes parents de m'offrir quelque chose dès que je le veux, ils veulent que j'assume et que j'achète avec l'argent du babysitting si je le veux vraiment. Et les gens, ils me disaient : « Ben, tu sais, c'est bizarre parce qu'Héloïse, elle s'habillait pas du tout comme ça au collège. Et finalement, boum (claque des doigts), elle prend ton style en un coup ». Et par exemple, elle, elle avait l'iPhone 5S et moi, j'avais le Samsung Galaxy S4 mini, un truc comme ça. Et du coup, je voulais un nouveau téléphone et je lui ai dit : « ben moi, j'adore l'iPhone SE, c'est comme le 5S mais avec les capacités du 6 ». Et elle finalement, je crois que c'était par jalousie ou je ne sais pas quoi, par désir de vouloir tout le temps faire la même chose que moi... Moi, je lui disais : « Je vais galérer un peu, parce que je vais devoir en payer la moitié à mes parents, presque 350 euros à mes parents, pour moi, ça faisait beaucoup ». Alors elle, un jour, elle me fait : « Je suis allée sur Ventes Privées vendredi, j'ai acheté cette fringue, cette fringue, cette fringue... ».

Moi, je lui fais « Mmmh, c'est tout ce que je voulais ». Et après, pareil, elle me fait : » Oh et d'ailleurs, ma grand-mère, elle vient de me demander ce que je voulais pour Noël et je lui ai dit un nouveau téléphone, je lui ai dit le SE et du coup, elle va me l'offrir ». Alors qu'elle avait déjà le 5S. Et j'avais envie de lui dire : « Mais pourquoi tu me dis ça à moi ? A la limite, je suis contente que tu l'aies mais pourquoi tu me dis qu'on va te l'offrir ». Elle était trop contente de me montrer qu'elle pouvait avoir les choses que j'avais envie d'avoir. Et en même temps, je pense que ça partait d'un bon sentiment, qu'elle essayait vraiment de me connaître et tout... Mais c'est arrivé à un tel point que sur Instagram, elle a stalké²⁶ tous mes amis et elle les a demandés en amis. Une de mes meilleures amies, qui est dans un autre lycée, elle lui a envoyé des messages sur Instagram en lui disant que c'était une de mes amies. Et après, elle en est arrivée à un stade où elle lui disait : « ça te dit que je vienne te chercher devant ton lycée et on va se prendre un café ? », alors qu'elle ne la connaissait pas. Ma copine, elle a trouvé ça trop bizarre et elle en a parlé à une de ses copines de lycée, qui connaissait justement Héloïse parce qu'elles étaient dans le même collège. Et elle lui a dit : « Passe-moi le contact de Julie, faut vraiment que je lui parle ». Et c'est comme ça que j'ai eu des échos sur elle, et que j'ai compris pourquoi les gens de ma classe m'avaient dit de me méfier.

Julie commence par décrire la mise en place d'une relation exclusive : même si Faustine, la meilleure amie « initiale » d'Héloïse fait partie de la bande de filles, elle indique qu'Héloïse tourne le dos à cette meilleure amie pour développer une relation exclusive avec elle. Elle juge assez sévèrement la relation entre Héloïse et Faustine, et plus précisément l'attitude d'Héloïse envers Faustine, qui est « un peu son chien ». Elle semble réprouber cette attitude à mots couverts mais ne s'en mêle pas : à plusieurs reprises, elle va indiquer que Faustine est très ou trop gentille et partage donc la responsabilité de cette relation déséquilibrée entre les deux filles.

Nous sommes donc ici en présence d'un premier triangle amical Julie-Héloïse-Faustine.

Julie donne ensuite plusieurs exemples de cette emprise progressive d'Héloïse sur elle et sa « personnalité » : elle décrit tout d'abord une forme de mimétisme de style vestimentaire, qu'elle constate tout comme d'autres personnes, qui viennent lui livrer ce constat. Cette homologie est souvent recherchée entre meilleurs amis (voir chapitre précédent) et ne semble

²⁶ Vient de l'anglais « stalk », qui signifie traquer. Ici, cela signifie chercher toutes les informations en ligne disponibles sur une personne, via ses comptes de médias sociaux notamment.

pas si inquiétante que cela, même si cette recherche de ressemblance n'est pas tout à fait consentie par Julie, et faite de manière subreptice. Une forme d'envie pointée aussi dans le discours de Julie, car Héroïse est « beaucoup plus riche » qu'elle et surtout, qu'elle peut disposer de son argent sans contrainte parentale : elle a donc accès facilement à tout ce que souhaite Julie et installe un ascendant sur elle à travers ces acquisitions matérielles, qu'il s'agisse de vêtements ou du *smartphone* dont rêvait Julie. Pourtant, malgré tout ce que va ensuite raconter Julie, il semble que l'emprise d'Héroïse soit encore bien présente, car elle ajoute :

Mais en fait, c'est dommage, parce qu'elle est mimi, elle est drôle et même après tout ce qu'elle m'a fait, et tout ce qui s'est passé, si elle venait s'excuser, je l'accueillerais les bras ouverts. Je me laisse peut-être un peu marcher sur les pieds, mais je suis pas du tout rancunière. C'était une amitié super forte et j'aimais tellement passer du temps avec elle. C'est dommage vraiment que tout ait été gâché comme ça, en fait, sans vraie raison...

Julie raconte alors la première dispute qui éclate entre elle, vers la mi-année :

En fait, ça a éclaté juste avant le voyage au ski avec la classe. En fait, elle ne m'écoutait jamais quand je parlais, elle parlait toujours d'elle, elle ramenait tout à elle, il fallait toujours qu'elle raconte ce qu'elle avait fait de mieux ou ce qui lui était arrivé de pire. Moi, je comprenais, parce qu'avant, j'étais comme ça et je voulais l'aider en lui disant : « parle un peu moins de toi, écoute un peu ce que te disent les autres ». Et y a vraiment eu une période où elle m'écoutait plus, elle restait juste avec moi pour montrer qu'elle traînait avec moi, parce que ça voulait dire quelque chose pour les autres. Et moi, ça me blessait qu'elle ne m'écoute pas. Donc je lui ai dit et ça a éclaté parce qu'elle déteste avoir tort. Elle a un tempérament assez fort. Mais aussi, c'est quelqu'un qui a des problèmes de confiance en elle, donc elle est toujours en train de se remettre en question, donc ça s'est bien, mais finalement, elle fait aussi des mauvais choix. Et c'est débile, parce que si elle changeait ces petites choses, elle pourrait devenir une personne formidable. Mais elle ne voulait pas m'écouter. Du coup, elle l'avait mal pris et elle me parlait plus.

Cet extrait montre comment, six mois environ après leur rencontre, Julie a commencé à voir des défauts chez son amie qui perturbaient leur relation : elle attend d'être écoutée et comprise dans le cadre d'une amitié forte, et est déçue par le comportement d'Héroïse qui ne « [l'] écoutait jamais » quand elle parlait et était trop centrée sur elle-même (« parlait toujours d'elle »

et « ramenait tout à elle »). Une sorte de compétition pour la place dans leur relation, mais également par rapport aux autres semble s'être installée. Julie tente donc de parler à son amie pour rééquilibrer la relation en ne changeant que « ces petites choses ». Il y a presque une forme de dépit amoureux dans le témoignage de Julie, qui estime qu'Héloïse ne l'écoute pas et ne reste avec elle que « parce que ça v[eut] dire quelque chose pour les autres » qu'elle « traîne » avec elle. Après cette première dispute, le voyage au ski leur permet finalement de se réconcilier, même si l'accalmie ne sera finalement que de quelques mois :

Mais pendant le voyage au ski, on était dans la même chambre et finalement, on a refait des blagues, on s'est réconciliées, elle m'a dit que ça lui faisait super plaisir qu'on se reparle et qu'elle allait mieux, elle a fait plein d'efforts pour m'écouter parce qu'elle avait compris qu'elle avait tort et on était même devenues super proches, elle m'avait même invitée à dormir chez elle après, on partageait des choses super ensemble. Donc ça allait mieux, mais à la fin de l'année, ça recommençait à mal se passer, parce qu'elle recommençait à pas m'écouter, elle était toujours là à se vanter, elle disait qu'elle en avait marre de Faustine alors que Faustine était sur le siège juste derrière en classe. Et moi, je ne voulais pas prendre parti, parce que Faustine, c'était aussi une de mes amies. Donc je lui disais de parler moins fort et elle le prenait mal... Je ne pouvais jamais rien lui dire et du coup, ça a vraiment éclaté pour de bon.

D'après Julie, Héloïse s'est remise en question après leur première dispute et a fait des efforts pendant quelques mois, mais finalement, leur relation a recommencé à dérapier, pour les mêmes raisons : le reproche de ne pas être écoutée, la place que s'arrogeait Héloïse devant les autres (« toujours là à se vanter ») mais également la manière de se comporter d'Héloïse envers Faustine. C'est finalement l'intervention de Julie dans la relation d'Héloïse et Faustine qui va déclencher un véritable séisme dans la relation entre Julie et Héloïse :

Le ton est monté, je n'avais jamais eu une altercation comme ça. C'est vraiment allé très loin. Elle me disait que je n'avais pas à la juger, qu'elle faisait ce qu'elle voulait avec Faustine et que ça lui allait très bien, à Faustine. Elle a dit qu'elle ne voulait plus me parler et que pour elle, je n'étais pas une amie, parce que je la critiquais tout le temps. Alors que vraiment, c'est elle qui n'a pas supporté que j'essaie de l'aider... C'était pour elle, mais elle n'a pas compris et elle l'a très mal pris, je crois qu'elle pensait que je cherchais à l'humilier, à la rabaisser, alors que pas du tout.

Comme Julie l'avait déjà précisé, elle comprenait les défauts de Julie car « avant, [elle] étai[t] comme ça ». Héloïse ne supporte pas d'être, selon elle, « rabaissée » et un malentendu se crée entre Julie, qui souhaitait aider son amie à améliorer son attitude avec elle et avec les autres, et Héloïse, qui prend cela, d'après Julie, pour une tentative de son amie de l'« humilier ». Cette dispute se prolonge alors avec une nouvelle altercation, qui fait intervenir un nouveau tiers, Matthieu, le meilleur ami d'Héloïse.

C'est le premier point de basculement de cette embrouille, qui s'est nouée sur plusieurs mois (voir ci-après le paragraphe 2.2.1.1 du présent chapitre, p. 288) autour de plusieurs triangles principalement amicaux : le premier d'entre eux est le triangle Julie-Héloïse-Faustine. Il y a une sorte d'emprise d'Héloïse sur Faustine, avec une sorte de masochisme de la part de Faustine, et une emprise d'Héloïse sur Julie. Un deuxième cercle amical, Julie-Héloïse-reste de la bande, se dessine également, et est mis à mal par l'acharnement d'Héloïse sur Julie. Julie confie ne plus réussir à « parler à toute [son] ancienne bande de potes ». Enfin, le second triangle entre Julie, Héloïse et Matthieu, joue un rôle important dans l'histoire : Matthieu porte le coup final à la relation entre Julie et Héloïse, par « jalousie » et pour « prendre sa place », et provoque également l'intervention des adultes, les parents de Julie et la CPE.

Dans l'histoire de Julie, les réseaux sociaux ne semblent finalement pas prendre une place centrale, mais ils sont partie intégrante du paysage relationnel et marquent symboliquement les différentes phases de l'histoire comme nous le verrons plus loin (voir p. 288) : ils contribuent à « ghoster » Julie de la vie d'Héloïse, ils marquent son enfermement vis-à-vis des autres car elle va de moins en moins sur les réseaux sociaux en parallèle de sa forte limitation des soirées, arrête les « flammes » sur Snapchat qui matérialisent le lien ininterrompu entre deux amis.

Dans de nombreux autres cas, cependant, les réseaux sociaux tiennent une place en apparence plus prépondérante. Dans le cas de **Farah** (17 ans, 1^{ère} ASSP, lycée R, B1), c'est même une amitié exclusivement en ligne, qui comptait beaucoup pour elle, qui se brise et qui l'atteint profondément :

J'étais très proche de deux amies que j'avais rencontrées sur le forum. Enfin, je me suis immiscée dans leur amitié parce qu'elles se connaissaient avant. Et je suis devenue plus proche d'une, on se racontait beaucoup nos vies, ce qu'on ressentait... L'autre fille s'en est rendue compte et elle l'a très mal pris : elle a commencé à inventer des trucs sur moi et sur l'autre fille, ça a fait toute une histoire ! Elle a monté des gens contre moi, ils venaient me dire « C'est vrai Farah que tu t'es moquée de moi ? Que tu as dit ceci

ou cela », il y en qui m'ont insultée, cela n'arrêtait pas... Je leur ai demandé d'arrêter, et j'ai essayé de parler avec la fille : elle m'a dit qu'elle arrêterait si j'arrêtais de discuter avec son amie. Ça m'a fait mal au cœur, j'ai un peu pleuré, parce que je m'étais accrochée à elles et que c'était difficile de ne plus leur parler. En fait, je n'aurais pas dû parler avec cette fille dans le dos de l'autre, mais je ne pensais pas qu'elle le prendrait aussi mal...

Il convient de noter que ces cas d'amitié exclusivement en ligne sont particulièrement rares chez les adolescents interrogés, et sont le fait d'adolescents un peu marginalisés au sein de leur classe ou de leur établissement scolaire. Farah indique par exemple avoir du mal à s'entendre avec les gens de son âge, et tisser des relations d'amitié avec des adolescents plus jeunes, auprès de qui elle aime jouer un rôle de « grande sœur qui conseille ». Elle se sent en effet plus à l'aise avec eux, car elle souffre d'un handicap mental léger, qui se matérialise notamment par un trouble de l'apprentissage et une dyspraxie. Elle ne souffre pas de moqueries de la part de ses camarades de classe mais n'éprouve pas d'envie d'être proche d'eux et de tisser des relations plus fortes que celles du quotidien scolaire.

2.1.1.2 Les triangle amicaux ou amicalo-amoureux entre filles et garçons

Comme le met en évidence Claire Balleys dans sa recherche auprès de collégiens suisses, le lien social mixte est « pourvoyeur de prestige social » au collège (Balleys, 2015 : 54).

Des relations très fortes peuvent se nouer entre des filles et des garçons, et il y a comme pour les relations proches filles-filles une certaine recherche d'exclusivité.

Ainsi, **Teddy** (16 ans, 2nde, lycée R, C3) se rappelle très bien comment il s'est retrouvé empêtré dans une « embrouille » entre deux filles, qu'il considérait comme ses deux meilleures amies :

En fait, c'était une relation d'amitié très forte, et même au début, une amitié amoureuse. Au collège, on est sortis ensemble mais pas très longtemps. Y a toujours eu des histoires de jalousie, même de mon côté, je ne le vivais pas très bien quand elle s'entendait bien avec d'autres mecs. Et ça se croisait, en fonction des moments. Après, je ne peux pas dire que je n'ai jamais tourné la page. Je l'ai tournée, peut-être au lycée, mais je la voyais tous les jours, elle était quasiment tout le temps dans ma classe, c'était dur d'oublier... Et donc, là, on s'est embrouillé à cause de ma meilleure amie actuelle, parce qu'elle est jalouse. En fait, avant, ce n'était pas ma meilleure amie, parce qu'on n'était pas dans la même classe au collège et je la voyais beaucoup moins, mais ça a toujours été une très bonne pote. Il ne s'est jamais rien passé avec elle, et c'est peut-

être même maintenant ce que je trouve... c'est peut-être ça qui a fait pencher la balance de son côté. Parce que je sais que de mon côté, il n'y aura rien. Et elle du sien non plus. Donc c'est plus clair, on est vraiment fusionnels, on passe beaucoup de temps ensemble. Parce qu'elle aussi est dans ma classe, elles sont toutes les deux dans ma classe et c'est ce qui a créé le conflit. Moi, je voulais garder les deux en tant qu'amies, et partager mon temps entre les deux, mais je ne peux pas me mettre à côté des deux en cours, donc... l'année dernière, j'ai eu beaucoup de problèmes à cause d'elles, enfin... elles m'ont créé beaucoup de problème, pour moi, j'avais le mauvais rôle, parce que j'étais entre les deux. Je prenais des réflexions d'un côté, et après de l'autre... Et ça continuait en dehors du lycée, elles m'ont déjà appelé pour me dire « ouais, laisse-la elle » et tout ça... Du coup, elles ne se sont pas vraiment embrouillées, pas publiquement sur les réseaux sociaux par exemple. Mais elles se détestent l'une l'autre. Une fois, ça a fini mal terminer, j'ai dû calmer le jeu : elles ont commencé à s'insulter pendant un interours, parce que l'une d'entre elles a fait une remarque pas sympa sur ce que portait l'autre. Honnêtement, je ne sais pas exactement qui a commencé, parce qu'à ce moment-là, je parlais avec des potes, mais y a une fille de ma classe qui est venue me dire que ça chauffait. J'ai dû à moitié les séparer, et les calmer : je ne pense pas que ça en serait venu aux mains, mais bon, ça aurait pu engrener... C'est là que je me suis dit que ça ne pouvait plus continuer, et que j'ai été obligé de faire un choix.

Ce choix n'est pas toujours aisé à faire, pour la jeune fille qui se trouve prise entre deux amies. Comme en témoigne **Pauline** (17 ans, Terminale professionnelle, lycée R, B1), dans son histoire impliquant son ancienne voisine et (ancienne) meilleure amie, mêlant triangle amoureux et surtout triangle amical :

Ben y a mon ex-meilleure amie, elle traine beaucoup avec une fille du collègue depuis deux ans, elle est en 2^{nde} en fait. C'est mon ancienne voisine. Et je trouve qu'elle a une très mauvaise influence sur elle. Et en fait, je parlais avec un garçon pendant au moins huit mois, il habitait mon ancien village et je ne l'avais jamais vu, donc je lui ai dit : « Il faudrait qu'on se voie » et tout. Et en fait, un jour, j'étais chez elle, et elle me dit : « Mais c'est qui ce garçon, tu lui parles, tu lui parles mais c'est qui », et sur le coup, impossible de remettre la main sur son prénom. Du coup je lui demande : « C'est quoi ton prénom ? » et il me dit : « C'est S. ». Et je lui dis : « Envoie-moi une photo » et il me l'envoie. Et elle me dit : « Je le connais lui, ce n'est pas possible, il a 20 ans et t'en as 16 » et tout... « En fait, c'était le copain à J., sa copine. Mais moi, je ne le savais

pas, quand je lui ai demandé s'il était en couple, il m'a dit non alors moi, je vais pas remettre tout le temps sa parole en doute. Donc, moi, je suis allée voir sa copine, je suis honnête et je lui ai dit que je parlais avec son copain depuis huit mois. Je lui ai demandé combien de temps ça faisait qu'ils étaient ensemble et elle me répond « cinq jours ». Alors, moi, je me dis, c'est frais. Mais elle me dit en fait qu'ils ne veulent pas qu'on sache qu'ils sont ensemble parce qu'il a 20 ans et qu'elle, elle est jeune. Et que lui, il connaît sa grande sœur et que ça va faire des histoires. Mais moi, je trouve ça pas honnête, parce que même s'il ne dit pas avec qui il est, il peut dire qu'il est en couple pour fermer toute possibilité. Moi, je suis allée le voir mais elle m'avait dit de pas lui dire son prénom. Mais moi, quand on se moque de moi, je dis les choses. Et je lui ai dit : « Tu te fous de ma gueule ou quoi, elle m'a dit que vous sortiez ensemble ». Et lui, il m'a dit : « Mais c'est une menteuse, je ne sors pas avec elle... Je l'ai recalée mais je ne sors pas avec elle ». Après, on ne sait plus qui croire. Elle, je ne l'aime pas trop. Alors, ça a fait une grosse histoire, et ma meilleure copine, elle m'a insultée au lycée devant tout le monde, je suis passée pour je ne sais pas trop quoi. Et ça m'a foutu les boules parce que je lui ai dit : « Clairement, notre amitié, elle sera toujours bloquée par elle ». Là, elle a passé le week-end chez moi, mais sa copine ne doit pas le savoir. Donc c'est très très lourd, parce que la meuf, elle n'assume rien devant sa copine. Elle dit qu'elle ne veut pas être seule, mais moi, je trouve qu'il vaut mieux être seule que mal accompagnée. Parce que je suis assez seule en fait, au lycée... Alors, je ne sais pas ce que ça va donner, mais je suis assez déçue. Et en même temps, je me dis qu'elle n'en vaut peut-être pas la peine. J'ai d'autres amis, que j'ai rencontrés par les réseaux sociaux et ils sont bien mieux en fait.

Dans l'histoire racontée par Pauline, la relation entretenue en ligne avec le garçon déclenche une embrouille entre les deux (ex-) meilleures amies. Il y a ici à la fois une rivalité amoureuse entre la jeune fille et Pauline vis-à-vis du garçon, même si on ne comprend pas trop si cette jeune fille est réellement en couple ou non avec le garçon ; et une rivalité amicale entre Pauline et la jeune fille vis-à-vis de l'(ex-) meilleure amie de Pauline. Dans cette « embrouille », l'aspect le plus important concerne finalement la rivalité amicale, car Pauline ne se souvient plus du nom du garçon avec qui elle discute depuis huit mois - pour rappel, Pauline multiplie les rencontres en ligne (voir chapitre précédent, p. 264 et suivantes) - et elle semble avoir été extrêmement blessée par les insultes proférées par cette dernière « au lycée, devant tout le monde » : il y a beaucoup d'émotions dans sa voix à ce moment-là et elle en veut finalement

beaucoup à cette ancienne meilleure amie (« je suis assez déçue », « elle en vaut peut-être pas la peine »), qu'elle revoit mais qui n' « assume » pas de continuer à la voir.

2.1.2 Les rivalités et jalousies amoureuses

Ces rivalités concernent tout autant les filles que les garçons, même si elles prennent des formes différentes, comme j'ai pu le constater lors des entretiens individuels avec les lycéens ou sur Net Écoute.

Teddy (16 ans, 2nde, lycée R, C3) évoque une anecdote assez typique de celles qui m'ont été rapportées autour des rivalités amoureuses, autour d'une embrouille avec un de ses bons copains, à propos d'une fille qu'ils aimaient bien tous les deux :

C'était un bon copain, on était copain au collège et on jouait dans la même équipe de foot. En fait, on était tous les deux sur la même fille, je crois. Elle a posté une photo sur Facebook, on a dû tous les deux la commenter et après, on s'est énervé, on s'est pris la tête, je m'en rappelle plus trop [...]. On s'est battu après, au collège en tout cas. En fait, c'est parti des réseaux sociaux, de cette photo postée et j'ai peut-être dû être un peu jaloux et j'ai posté un truc pas très sympa sur lui, dans les commentaires de la photo. Donc, lui, il l'a mal pris et c'est parti comme ça... Donc on s'est un peu insultés sur Facebook et après, on a réglé nos comptes au collège, le lendemain. Après, tout s'est arrangé mais on s'est mis quelques baffes, quelques coups de poing. Au collège, c'était beaucoup ça, beaucoup de gens qui engrène²⁷ autour de ça... C'était dans la cour de récréation, y a des gens qui nous ont séparés mais ce n'est pas allé jusqu'au surveillant ou au proviseur.

Dans l'anecdote confiée par Teddy, avec un peu de difficultés car il reconnaît avoir lancé les hostilités (« j'ai posté un truc pas très sympa sur lui »), il est intéressant de noter qu'à aucun moment, les sentiments amoureux ne sont avoués, par aucun des protagonistes (« on était tous les deux sur la même fille, je crois »). La jalousie est finalement le motif avancé par Teddy : cette fille est finalement devenue sa meilleure amie, à défaut d'être sa petite amie, comme il me l'a indiqué en me confiant une autre expérience d'embrouille (voir p. 256). L'âge est également

²⁷ Néologisme retrouvé dans la bouche de plusieurs adolescents, utilisé semble-t-il pour verbaliser le terme d'engrenage.

une explication pour Teddy : il précise bien « Au collège, c'était beaucoup ça, beaucoup de gens qui engrènent autour de ça ». Le terme d'« engrène » (ou sa forme pronominale « s'engrène ») est un terme qui est revenu plusieurs fois dans mes entretiens avec les lycéens ou même sur la ligne d'écoute : « (s')engrène » semble ici être un dérivé verbal du nom « engrenage » et signifie pour les adolescents qui l'utilisent qu'un événement déclenche des réactions en chaîne, impliquant de plus en plus de témoins devenus protagonistes.

Mona (18,5 ans, Terminale S, lycée R, B1) évoque quant à elle une embrouille qui a concerné une de ses meilleures amies, dans le cadre d'une rivalité vis-à-vis d'un garçon :

Comme c'était ma copine, je m'en souviens très bien. En fait, ça a commencé à parler à la 3^e personne d'une fille du lycée, qui se prenait pour je ne sais pas qui. Et donc, c'était sur Twitter, adressé à tout le monde. Et au final, elle s'est rendu compte qu'on parlait d'elle, du coup elle est allée voir ma copine direct dans la cour, ça a fait des embrouilles, ma copine ne voulait pas lui répondre, elle lui a dit « je parle pas avec toi, je veux pas parler avec toi » mais sur Twitter, elle continuait à parler d'elle donc elles ont réglé ça sur Twitter, y a tous les gens du lycée qui ont partagé. En fait, c'était des insultes, des trucs vulgaires, c'était violent, après c'était des trucs sur le physique, pourtant, elles ne se font pas bolosser²⁸ au lycée. Elles sont plutôt populaires, elles ont beaucoup d'amis.

ND : Et tu sais d'où c'est parti ?

Mona : Ben, en fait, c'était des rivalités à cause d'un garçon. Ça part toujours des garçons (petit rire). La fille en question, elle a un petit copain, enfin, elle en a plein. Et ma copine, le gars, il lui parlait. Et en fait, la fille, elle est arrivée et elle a dit « pourquoi il s'intéresse à elle et pas à moi » et elle a essayé de lui piquer. Et ça a dégénéré comme ça, c'en est venu aux mains. C'était vraiment violent, elles se sont battues, là, ici, dans la cour du lycée. A trois reprises, dans la même journée. Une fois, ça a été vite fait. La deuxième fois, c'était un peu plus intense. Et la troisième fois, c'est parti en cacahuète. Ça a fini chez le Principal, et ma copine s'est fait exclure, parce que c'est elle qui a mis le premier coup. En fait, ils l'ont mise à bout mais pour le Principal, c'est celle qui tape en premier qui est la fautive. C'est sûr que la violence, ce n'est pas la bonne réponse mais il n'a pas compris qu'elle avait été mise à bout. Moi, j'aurais réagi pareil... Parce

²⁸ Néologisme venant du terme « bolosse » ou « bolos » tel qu'entré au Larousse en 2016, désignant une personne « naïve ou peu courageuse, au comportement ridicule voire stupide ». « Bolos » est en quelque sorte synonyme de bouffon.

que ma copine, déjà, elle n'a pas arrêté de lui dire « arrête, arrête », mais la fille ne comprenait pas, elle a fait plein de choses, elle n'a pas compris. Alors ma copine, elle était à bout. Et pourtant, ma copine lui en avait parlé, au Principal donc il savait qu'il y avait quelque chose. Ça a fait tellement de bruit qu'il l'a appris. Mais il lui avait dit qu'il ne pouvait rien faire comme c'était sur Twitter.

Il est intéressant de noter que dans ses propos, même si elle reconnaît que la violence n'est pas une « bonne solution », Mona élude la responsabilité de son amie, qui a pourtant commencé à critiquer, avec d'autres, publiquement la jeune fille sur Twitter puis a refusé de parler avec elle, lorsque cette dernière s'est rendu compte que c'était bien elle qui était la cible des critiques sur Twitter. Mona indique même qu'elle la comprend et qu'elle aurait « réagi pareil » parce qu'elle a été « mise à bout ». Elle trouve donc injuste que ce soit son amie qui ait été sanctionnée, alors que c'est la jeune fille qui a commencé à s'attaquer à son amie, en essayant de lui « piquer » le garçon qu'elle aimait bien et qu'elle n'a pas arrêté de s'acharner sur son amie lorsqu'elle lui a demandé d'arrêter. Son amie s'est donc vengée en participant à la critique de cette fille sur Twitter, et la situation entre son amie et cette fille a dégénéré en conflit ouvert et public, sur un média social (ici Twitter) puis à la vue de tous les élèves, dans la cour du lycée.

Le schéma de cette embrouille est donc l'immission d'une personne (la jeune fille) au sein d'une relation privée entre deux autres personnes (l'amie de Mona et le garçon). Le conflit est rendu public par l'un des protagonistes - ici l'amie de Mona qui critique la jeune fille de manière détournée - et les réactions s'enchaînent, avec des tweets, pour arriver au climax : la bagarre dans la cour du lycée.

A l'origine de l'embrouille entre son amie et la jeune fille, il y a donc bien une rivalité amoureuse. Mais même si en racontant cette histoire, Mona indique que « ça part toujours des garçons » comme motif évident de l'embrouille entre la jeune fille et son amie, son témoignage dessine en filigrane une autre raison, moins évidente mais présente tout au long de son récit : la remise en cause de la hiérarchie et de l'équilibre au sein du groupe (voir paragraphe suivant) par la jeune fille.

Au-delà des rivalités amoureuses, les jalousies sont aussi vectrices d'embrouilles pouvant dégénérer assez loin. L'histoire racontée par **Noémie** (16,5 ans, 1^{ère} professionnelle, lycée R, B1) est typique de ces jalousies amoureuses, même si elle concerne une relation amoureuse homosexuelle et est donc traitée ultérieurement, l'embrouille comportant une dimension supplémentaire de stigmatisation relative à la sexualité (voir paragraphe 2.1.4.2 dédié, p. 272 et suivantes).

2.1.3 La remise en cause de la hiérarchie et de son équilibre dans les groupes de pairs

La position occupée au sein d'un groupe, qu'il s'agisse d'un groupe d'amis ou d'une classe (cohabitation de pairs imposée), ou de groupes entre eux, est l'objet d'une conquête et de négociations parfois inconscientes, la plupart du temps tacites.

La remise en cause ou le bouleversement de cette hiérarchie peut être une cause sérieuse de conflit, entre les membres d'un même groupe ou de deux groupes différents.

Dans son anecdote sur l'embrouille qui a concerné une de ses très bonnes amies, si **Mona** indique que c'est à cause d'une rivalité « à cause d'un garçon » et que « ça part toujours des garçons » (voir p. 260), elle raconte également que les critiques sur la jeune fille sont diffusées via Twitter parce qu'elle « se prenait pour je ne sais pas qui » et « pour quelqu'un au-dessus des autres ». L'attitude de cette jeune fille, qualifiée par Mona à plusieurs reprises de « populaire » ou de « très populaire » parce qu'elle a beaucoup de contacts sur les réseaux sociaux, va cependant être sanctionnée par le groupe :

Après, ses copines, elles se sont mises contre elle. En fait, c'est vraiment l'arroseur arrosé, elle s'est retrouvée toute seule. Parce qu'elle a continué à être dans la provoc, à être agressive... Elle parlait mal d'elle quand mon amie passait devant elle, elle lançait des rumeurs, en disant que mon amie était une fille qui faisait comme si elle était une sainte alors que pas du tout. Et elle disait « tu vois, là, avec le mec là-bas » alors que c'était pas du tout vrai ! Donc ça a fait des histoires, même si ça s'est calmé, au bout de quelques semaines, elles ne se calculaient plus. Parce qu'en fait, quand c'est une de tes copines qui te le dit, ben tu vas la croire. Donc l'autre, quand elle disait ça, ses copines la croyaient. Au début, les gens, ils disaient « peut-être qu'elle a raison » mais comme elle est partie très loin... Même sa meilleure amie, elle s'est dit ça, et aussi que si elle était capable de faire ça aux autres, elle pourrait aussi lui faire. Donc elles ont trouvé que ça allait trop loin et elles lui ont tourné le dos. C'est pour ça que c'était vraiment l'arroseur arrosé... Ça date de deux ou trois mois cette histoire, et c'est juste il y a trois jours, elle s'est excusée auprès de ma copine de tout ce qu'elle a fait, parce qu'elle avait pris du recul et parce qu'elle a perdu beaucoup de personnes, elle se sentait exclue, c'est pour ça... Parce que c'est bien beau d'être populaire sur Facebook et Instagram mais quand tu arrives à ton lycée, que tu passes trois ans ici, c'est dur, moi je comprends, mais elle l'a cherché... Après, il y en a qui lui ont pardonné, parce qu'elle était très populaire sur les réseaux sociaux, mais d'autres non. Elle a quand même perdu du monde avec cette histoire.

Il y a donc eu une réaction des différents groupes de pairs impliqués dans l'embrouille, et une sanction de la part des amies de la jeune fille, qui est allée trop loin selon elles. Et pour Mona, cela vient compenser en quelque sorte l'injustice vécue par son amie d'avoir été seule sanctionnée, alors que la responsabilité était surtout du côté de l'autre jeune fille. L'embrouille semble s'être finalement calmée parce que la jeune fille s'est retrouvée isolée, sans auditoire pour écouter et nourrir son récit.

2.1.4 La stigmatisation des différences et les discriminations

Norbert Elias a montré, dans son ouvrage « Logiques d'exclusion » paru en 1997, que l'individu qui dérange l'« ordre établi par le groupe » est fortement susceptible d'être victime d'exclusion (Elias, 1997 : 230). Cette partie dédiée à la stigmatisation des différences, quelles qu'elles soient, permet d'analyser les dynamiques mises en œuvre par des adolescents qui ne correspondent pas toujours aux normes édictées par le groupe. Un certain nombre de codes et de normes coexistent en effet à l'adolescence, en plus des normes présentes dans l'ensemble de la société comme le contrôle de son poids (ni maigre, ni gros) ou le soin de son apparence. Cette dernière revêt d'autant plus d'importance à l'adolescence que les corps se transforment ou viennent de se transformer, et qu'il est capital, à cet âge, de se distinguer de l'enfance et des adultes. D'autre part, l'adolescence consiste à acquérir l'art de se distinguer en tant qu'individu, différent des autres pairs adolescents, mais également de l'enfant que l'on a été et des adultes de son entourage, sans toutefois s'écarter de la norme et des codes régissant son groupe de pairs adolescents. Ce phénomène d'autonomisation et d'individuation (Galland, 2010) dans le respect des normes du groupe de pairs (Pasquier, 2005) conduit à une tension responsable de ces situations conflictuelles suivantes en raison des stigmatisations dont ils peuvent être victimes.

2.1.4.1 Trop maigre ou trop gros.se, trop roux ou trop noir, trop grand ou trop petit : la stigmatisation autour du physique

Pour illustrer l'importance de ces stigmatisations comme motif d'« embrouille », voire de (cyber)harcèlement, prenons l'exemple de ce jeune homme, qui a appelé à plusieurs reprises la ligne Net Écoute : son premier appel a duré plus d'une quarantaine de minutes et il n'y avait aucun doute sur la réalité de la souffrance qu'il exprimait. Il indiquait être victime d'insultes et d'humiliations, en raison de son important surpoids. Le doute s'est installé au deuxième appel, où la même voix a également présenté une situation de harcèlement dont il était victime, en

raison de ses cheveux roux. A la question de savoir s'il avait déjà appelé précédemment, il a affirmé qu'il devait s'agir de son frère - il avait appelé d'un fixe puis d'un portable – mais le doute s'est installé sur la véracité de ses propos. Au troisième appel, aucun doute n'était plus permis : la même voix prétendait être victime de malveillances en raison de la couleur noire de sa peau. Au-delà de ce canular, révélateur tout de même d'un certain mal-être tant les descriptions des sévices subis étaient réalistes, ce jeune homme a capturé, au cours de ces différents appels, les principaux motifs de stigmatisation pouvant conduire à des situations d'embrouilles ou de (cyber)harcèlement.

Le surpoids peut causer de grandes souffrances, notamment à l'adolescence avec les moqueries et les humiliations publiques des autres, comme le raconte **Pauline** (17 ans, Terminale professionnelle, lycée R, B1). Elle a été victime de harcèlement scolaire en primaire et au collège, et semble aujourd'hui mal à l'aise dans sa classe : provocatrice, n'hésitant pas à affirmer son point de vue et intervenant spontanément, à tout bout de champs en classe, elle énerve passablement les autres élèves et ses enseignants, tout en étant consciente, mais affirme « ne pas avoir à changer pour faire plaisir aux autres » qui de toute façon « le [l'] aiment pas ». Elle multiplie les relations en ligne, amoureuses et à défaut amicales, sur l'application de rencontre Lovoo « parce que les garçons de la classe ne [l'] intéressent pas ». Le deuil récent de sa grand-mère lui a fait se réfugier d'autant plus dans la nourriture, comme lorsqu'elle était harcelée à l'école. Si les moqueries sont moins récurrentes qu'à l'école primaire ou au collège, elle continue de souffrir des commentaires et des humiliations de certains.

Trois anecdotes intéressantes émaillent son témoignage, deux sont liées à ses publications sur Facebook au collège et sur Snapchat au lycée ; la troisième à un pari dont elle a récemment été victime.

Lorsque **Pauline** était au collège, elle était victime de moqueries « incessantes » sur son surpoids. Elle raconte « la fois où c'est la goutte d'eau qui a fait déborder le vase » :

En fait, je poste énormément de choses au niveau culinaire. Alors, vous pouvez me dire « t'es grosse, c'est normal » mais j'adore les recettes. Donc je partage les recettes d'Asie, des choses qu'on peut faire. J'adore faire des trucs moi-même. Quand j'étais au collège, je postais des photos des recettes de gâteaux que j'avais faites, plusieurs fois par semaine. Mais bon au collège, c'est plus dur, je trouve que les gens étaient plus méchants, au lycée, y a toujours des choses mais y a plus de gens qui osent dire qu'ils ne sont pas d'accord ou pour défendre... Là, où ça a commencé à dégénérer, c'est une fille de ma classe en quatrième qui a commencé à faire des commentaires... genre « bah

maintenant, on comprend le pourquoi du pachyderme » ou « t'es sûre que t'as besoin de mettre tout ce beurre », que des trucs comme ça... Parce que je mettais les recettes aussi, les gens me demandaient. Mais en fait, j'ai compris qu'elle demandait à ses copines de me demander les recettes pour pouvoir encore plus se moquer de moi. Alors, moi, je laissais dire mais un jour, c'est allé très très très loin. Elle a écrit « moi, si j'avais sa gueule et un aussi gros cul (sic) comme le sien, j'irais me pendre » et les autres ont enchaîné, ils me donnaient des solutions pour mettre fin à mes jours. Ce n'était vraiment pas drôle, surtout que moi, j'avais déjà fait une tentative de suicide un ou deux ans avant, à cause de problèmes dans ma famille et du harcèlement scolaire, tout ça... Donc moi, ça m'a vraiment énervée, j'en avais trop marre, j'étais mal, j'ai commencé à l'insulter, je lui ai dit que j'allais la défoncer, elle m'a répondu que je ne servais à rien et que je ne lui faisais pas peur, c'est allé loin, les autres ont commencé à s'en mêler, tout le monde s'embrouillait, y a eu des menaces de mort et tout... Du coup, le lendemain, y en a qui ont été en parler au Principal et je me suis faite convoquée dans son bureau. Il m'a dit que si ça en venait aux mains, je serais aussi responsable que l'autre, qu'il en parlerait à mes parents et qu'il ne voulait pas de ça dans son établissement. L'autre, elle s'est fait convoquer aussi, et deux amies à elle, et elles se sont fait engueuler comme il faut ! On leur a dit que je pourrais porter plainte, parce que ça s'appelle de l'incitation au suicide et que les menaces de mort, c'est hyper grave... Elles ont dû effacer ce qu'elles avaient écrit et me présenter des excuses, et moi, j'ai accepté, parce que c'était vraiment n'importe quoi... Mais bon, maintenant, je continue à mettre des recettes mais pas forcément les miennes ou mes photos, je les mets sur Snapchat, y a moins d'embrouilles.

Cet exemple, au-delà de la souffrance exprimée par Pauline, illustre comment la stigmatisation du surpoids - elle poste des recettes parce qu'elle est grosse et mange beaucoup trop - a été acceptée par la jeune fille jusqu'à atteindre les limites de sa patience. Le climax est atteint au moment où la jeune fille évoque le suicide, ce qui éveille, au-delà de la violence du propos et des moqueries précédentes, de douloureux souvenirs chez Pauline. L'« embrouille » n'a pas dégénéré en violence physique à ce moment-là grâce à l'intervention de l'établissement scolaire. A noter que si aujourd'hui, il est indiqué dans les procédures de l'Éducation nationale que les équipes éducatives doivent intervenir dans les conflits faisant intervenir des technologies socionumériques, à partir du moment où ils impliquent des élèves de leur établissement scolaire, ce n'était pas chose courante au moment où se passe l'histoire de Pauline

(en 2012-2013), car les procédures concernaient principalement les problèmes de violences et harcèlement en milieu scolaire, au sein des établissements. Ici, même si l'« embrouille » s'est exclusivement passée en ligne, l'établissement est intervenu de peur que le conflit n'éclate dans son enceinte et au regard de la gravité des insultes.

Pour **Pauline**, « c'est la seule fois où [elle a] été défendue ». Elle indique ne pas se sentir soutenue dans son lycée car elle a vécu d'autres situations où elle a été victime de moqueries et d'humiliations, toujours à cause de son surpoids selon elle, et que rien n'a été fait. Ainsi, elle indique avoir fini par basculer tous ses comptes de réseaux sociaux en privé à la suite de la récupération d'une de ses photos postées sur Snapchat et qui a tourné sur Twitter :

Ben, mon profil était en public avant, je n'ai rien à cacher, moi ! Mais après, je l'ai mis en privé, parce que je me suis rendu compte que des personnes que je ne connaissais pas, pouvaient... en fait, j'ai mis une photo sur Snapchat, une photo tout bête genre comme pourquoi (elle fait une mimique avec le doigt posé sur la joue et le regard perplexe) et en fait, quelqu'un s'est amusé à la récupérer avec une capture d'écran et l'a mise sur Twitter. Et il a écrit dessus « c'est quand la dernière fois qu'on m'a demandé de manger Mc Do ». Ce n'était pas très gentil, parce que c'était une attaque physique. Moi, je n'en avais pas connaissance, je n'avais pas vu et il y a une personne dans le lycée qui est venue me voir et qui m'a dit qu'il y avait une photo de moi qui tournait. Moi, j'ai commencé à paniquer, à me dire « comment ça une photo » et j'ai trouvé ça bizarre. Et elle m'a montré le scribe, il parle de toi, il raconte des choses sur toi.

ND : mais c'était quelqu'un du lycée ?

Pauline : non, non, c'était quelqu'un que je connaissais vite fait, sur Snapchat. En gros, sur mes trois cents contacts, y en a environ la moitié que je n'ai jamais vus ou que je connais vite fait. On avait déjà parlé. Et il a dit des trucs vraiment dégueulasses sur moi, des choses sexuelles qui n'existaient même pas...

ND : des rumeurs en fait... ?

CV : oui, c'est ça. Y a neuf personnes différentes du lycée qui sont venues me dire ça. Et alors que jusque-là, j'étais tranquille, tout se passait bien mieux qu'au collège, ça a recommencé, les moqueries, les phrases blessantes, tout ça... Moi, j'en ai parlé à mes parents et ils m'ont dit que c'était bien fait pour moi, qu'il ne fallait pas que je mette des photos de moi sur internet. Je leur ai dit « mais ma photo, elle n'est pas compromettante ». Je leur ai dit que je voulais porter plainte, mais ils m'ont dit « tu te

débrouilles ». Et il faut les parents pour porter plainte. Ils n'ont pas voulu m'aider et du coup, je n'ai pas porté plainte.

ND : mais ça s'est arrêté comment alors, cette histoire ? Tu lui as dit que tu allais porter plainte et il s'est arrêté ?

CV : non, en fait, je l'ai bloqué de partout. Et donc il ne peut plus récupérer de photos.

ND : mais cette photo-là du coup, tu l'as récupérée ou ça a continué à tourner ?

CV : ben, je crois qu'elle a pas mal tourné, mais je n'ai pas eu trop de nouvelles après. Il est dans un autre lycée, donc je ne peux rien faire. Mais même, ici, il ne faut rien demander...

Cette histoire semble avoir marqué **Pauline**, notamment parce qu'elle a relancé au lycée les moqueries sur elle, et notamment son physique, dont elle avait fortement souffert à l'école primaire et surtout au collège. Le discours de Pauline devient alors fataliste : le refus d'aide de ses parents, pour l'accompagner porter plainte²⁹ et l'inaction de son lycée - même si elle reconnaît qu'il est compliqué de faire quelque chose, comme le garçon qui a lancé les moqueries est dans un autre lycée – la font capituler sur l'espoir de voir cette photo arrêter de tourner. Elle est dans une forme de déni et ne se renseigne plus pour savoir si la photo « tourne » encore ou non. Elle prend cependant la décision de privatiser ses différents comptes. Cette mesure est assez ultime pour elle car elle répète à plusieurs reprises au cours de l'entretien qu'elle sait bien qu'elle prend des risques en multipliant les rencontres en ligne (« Quand on rencontre quelqu'un, on prend le risque de le connaître et de faire avoir aussi ») mais que ce risque est nécessaire pour faire « de belles rencontres » :

Après, je ne vais pas m'empêcher de discuter avec des gens parce qu'y a des gens cons. Parce que la preuve, on peut tomber sur des gens magnifiques et faire des belles rencontres. Moi, j'ai plein d'amis, c'est vraiment des amis et je me dis, heureusement que je n'ai pas arrêté de parler à des inconnus. Parce que si on s'arrête de parler à des inconnus, on peut plus parler à personne. Parce qu'au début, on ne connaît personne !

Pauline a donc conscience des risques qu'elle prend, mais retourne la situation avec des arguments et des « preuves » justifiant selon elle ces prises de risque. La logique paraît

²⁹ Contrairement à ce que pensent de nombreux adolescents, dont Pauline, il est possible de porter plainte sans ses parents en tant que mineur, leur présence n'est requise que lors du lancement de l'éventuelle procédure judiciaire.

imparable, lorsqu'elle dit que toute personne, avant de la connaître, est un inconnu. Dans sa démonstration (on compte quatre « parce que » sur cinq phrases), elle laisse simplement de côté le fait qu'en ligne, une personne peut ne pas se présenter telle qu'elle est et peut ne pas dire la vérité sur des choses qui se vérifieraient aisément en face-à-face. Elle en a d'ailleurs fait les frais à plusieurs reprises, comme elle le racontera lors de l'entretien, notamment lors de la brouille avec son ancienne meilleure amie (voir paragraphe 2.1.1, p. 257).

Pauline confie enfin une dernière histoire où elle a été victime d'un pari pour se moquer d'elle, toujours en raison de son physique :

Ben en fait, ça vient d'arriver. Je parlais depuis très très très longtemps avec un garçon et on devait se voir. En fait, c'était une amie qui m'avait dit, y a genre, très longtemps, un an je pense : « Je te donne le snap d'un pote et tout, il veut te parler et tout », alors moi j'ai dit : « Y a pas de souci », il avait l'air gentil et tout... Et puis là, y a quelques jours vraiment, on parlait, on parlait, on parlait, vraiment mais on tchatchait, on tchatchait, on tchatchait et il me dit : « Oh mais moi, je veux te voir et tout ». Bon, ben moi, je lui dis : « Y a pas de souci » et tout, mais il me dit : « Par contre, moi, j'ai pas de vacances, vu que je bosse et tout » comme il est en CFA . Et moi je lui dis : « Pas de souci, je peux venir te voir », donc il m'a dit : « On peut se voir » et on devait se voir et tout. Et du coup, là, mardi dernier, il m'envoie un message et il me dit : « Non, mais là, je t'explique, c'était un pari en fait ». Pendant plus d'un an, il m'a parlé alors que c'était un pari.

ND : Il te l'a dit avant de te voir, du coup. Tu sais pourquoi ?

Pauline : Je ne sais pas. Je pense qu'il a eu des remords, quelque chose comme ça. Il m'a dit : « J'ai un truc à t'avouer » et tout, et je lui ai dit : « Est-ce que je dois m'inquiéter ? ». Il m'a dit : « en fait, on avait parié avec mon pote que je devais te voir » et tout... En fait, son pote, il connaît ma pote depuis qu'elle est toute petite. Je lui ai envoyé des snaps pendant qu'elle était en soirée dans un mariage et en fait, il m'a vue. Et du coup, c'est comme ça que je l'ai connu.

ND : et tu sais pourquoi ils ont fait ce pari ?

CV : ben en fait, il ne me l'a pas dit directement mais j'en ai parlé à ma pote et elle a demandé à son pote. En fait, c'est surtout parce qu'ils se moqués de moi, de mon visage, parce que je suis grosse et aussi parce que j'ai des gros seins, ils voulaient rigoler. Ça m'a vraiment blessée. Ma pote s'est excusée pour eux, elle m'a dit qu'elle n'était pas au courant, et je pense que c'est vrai... j'espère en tout cas !

Pauline a donc vécu un certain nombre d'humiliations, qu'il s'agisse d'insultes ou de phrases blessantes, postées sur les réseaux sociaux par des gens qu'elle connaît plus ou moins bien. Elles ont dégénéré en embrouilles plus ou moins importantes. Elle a ensuite pris différentes mesures, comme arrêter de poster ses propres photos de pâtisseries ou privatiser ses comptes de réseaux sociaux. Son surpoids semble en être la principale cause mais ces histoires sont toutes survenues à la suite d'une action de sa part, a priori « non compromettante » de son point de vue.

Si elle prend plus de risques que d'autres d'être la victime de moqueries, en multipliant les contacts et les rencontres en ligne (elle a près de 5000 « amis » sur Facebook), ces embrouilles peuvent également survenir chez des adolescents qui n'ont donné aucun prétexte à un déchaînement de violences verbales, physiques ou psychologiques.

Témoins ces nombreux appels sur la ligne Net Écoute concernant des stigmatisations physiques, souvent pour du surpoids, parfois pour une trop grande maigreur.

Ainsi une jeune fille de 16 ans, appelons-la Claire, a appelé la ligne d'écoute car une photo d'elle avait été prise dans le vestiaire de sport, quelques semaines avant, par une camarade de classe. Cette photo avait été diffusée sur le groupe Messenger de la classe (normalement utilisé pour les devoirs et autres informations scolaires), avec la légende « Un squelette trop laid de cheval » car on voyait Julie en sous-vêtements, les côtes extrêmement visibles, et que Julie est très grande (près d'1,80 mètres). La jeune fille avait perdu beaucoup de poids suite au décès de son père quelques mois auparavant, et au-delà de l'allusion à sa taille, cette moquerie était d'autant plus insupportable que plusieurs élèves de sa classe avaient renchéri en ligne et pendant les interours, disant qu'on pourrait faire un cours d'anatomie sur son corps, un exemple pour étudier le gigantisme, qu'elle pourrait être utilisée pour un cours de médecine légale, que personne ne pouvait avoir envie d'elle... Ces références à la mort de même qu'à sa sexualité (elle n'avait jamais eu de petit ami) ont profondément blessé Claire. En rentrant chez elle le soir, elle avait eu une énorme crise de boulimie, ce qui ne lui était jamais arrivé auparavant. Puis, voyant l'ampleur que l'histoire prenait sur les réseaux sociaux, la photo ayant été envoyée sur Snapchat puis sur Twitter, elle avait décidé de se venger. Deux jours plus tard, elle avait réussi à subtiliser le téléphone portable de la jeune fille auteure de la photo et de sa diffusion, et l'avait caché dans son casier. Accusée par la jeune fille, elle avait fini par se faire convoquer chez la Conseillère Principale d'Éducation et avait été sommée d'ouvrir le casier dans lequel elle avait caché le téléphone. Elle appelait la ligne d'écoute pour savoir comment faire, car elle passait quelques jours plus tard en conseil de discipline et pensait risquer l'exclusion. Elle

voulait avoir des conseils pour en parler à sa mère et savoir si la diffusion de la photo prise à son insu était répréhensible par la loi.

Cette stigmatisation de la maigreur concerne les filles mais également les garçons. Une histoire similaire est arrivée à un jeune homme, Jules, interne dans un lycée à une centaine de kilomètres de chez lui. Sa mère a contacté la ligne d'écoute, car elle se sentait démunie par la situation que vivait son fils : pris en photo dans la salle de bains du dortoir à son insu, les clichés avaient circulé dans tout l'internat puis dans tout le lycée, via Snapchat, avec des légendes plus ou moins dégradantes, dénigrant sa virilité pour son manque de muscle, sa petite taille ou la supposée petite taille de son pénis (peu visible en raison de sa position sur les clichés, d'où les attaques). Le jeune homme, humilié, avait tenté de régler ses comptes le soir avec deux garçons qu'il pensait responsables de la prise du cliché et de sa diffusion. Considérant son attitude comme une provocation, les deux garçons accompagnés de deux ou trois autres amis l'avaient violenté, aspergé de déodorant, enfermé dans un placard et menacé de « lui foutre le feu ». Libéré par un surveillant du dortoir, refusant d'expliquer ce qui s'était passé, Jules avait appelé sa mère, la suppliant de venir le chercher. Il était victime de quolibets, d'insultes et d'humiliations depuis plusieurs mois, mais n'avait jusque-là rien dit. La mère venait de prendre rendez-vous avec le directeur de l'internat mais avant ce rendez-vous, souhaitait avoir des conseils et savoir comment faire retirer les différentes photos de son fils qui circulaient sur Snapchat.

Dans ces deux derniers exemples, trois attributs supposés du genre sont moqués - la taille, la stature/musculature et la féminité ou la virilité (sexe) - car ils sont estimés comme inférieurs à ce qui est attendu de la société. Ces stigmatisations physiques sont d'autant plus fortes et blessantes à l'adolescence que le corps change et commence à prendre l'apparence du futur adulte, comme la stature et les attributs sexuels, et qu'aux normes de la société - être beau, être mince avec des formes bien placées pour les filles ; grand, musclé et viril pour les garçons - s'ajoutent celles de l'adolescence (voir paragraphe 2.1, p. 279).

Enfin les discriminations liées à la couleur des cheveux ou de la peau sont également des causes de relations qui dérapent : témoin le récit de deux jeunes hommes, impliqués dans une histoire partie sur le groupe de conversation de la classe, qui a fini en bagarre le lendemain dans la cour du lycée. A l'origine du conflit larvé depuis quelques mois entre les jeunes hommes, les « blagues » à répétition sur la couleur de peau de l'un deux. Ce jeune homme, **Emilien** (17,5 ans, 1^{ère} S, lycée U, C1), issu d'une famille plutôt défavorisée, considérait que l'autre, sous

couvert de rigoler, ne manquait pas une occasion de le renvoyer à des clichés liés à son origine ethnique. Ainsi, quand sa sœur a envoyé un message sur le groupe de sa classe à son insu, et que l'autre lui a mal répondu, avec des insultes à connotation sexuelle et une phrase ambiguë (« reste chez toi »), il a vu rouge et lui a « collé son poing dans la figure » le lendemain en arrivant. Il avait gardé ces raisons pour lui, car l'autre garçon ne semblait pas avoir compris pourquoi cela avait dégénéré. Selon l'auteur des insultes, le « reste chez toi » signifiait que la sœur n'avait pas à écrire sur le groupe de classe, et toutes les « blagues » à connotation raciste qu'il avait pu faire n'étaient réellement que de l'humour, dont manquait terriblement son camarade de classe.

Un témoin de la bagarre m'a également raconté cette même histoire - c'est même lui qui me l'a racontée en premier, car je n'avais pas encore rencontré les deux protagonistes à ce moment-là : il n'a évoqué à aucun moment les raisons liées au manque d'honneur ou au racisme. Il a surtout retenu que l'« embrouille » était partie du message de la sœur critiquant la classe, sur le groupe de conversation de la classe, que des messages d'insultes avaient alors fusé entre les deux garçons et que cela s'était réglé physiquement le lendemain.

Cet exemple montre que selon les protagonistes, les raisons des conflits peuvent varier, et qu'elles peuvent également être multiples. Ici, Emilien a voulu défendre son honneur et réparer le manque de respect pour sa sœur - même s'il reconnaît qu'elle n'aurait pas dû envoyer le message sur le groupe de sa classe - mais également se défendre contre le harcèlement dont il s'estimait être victime, harcèlement lié à sa couleur de peau mais également à son origine modeste par rapport à l'autre garçon, issu d'une famille très aisée : « il croit qu'il a tous les droits, tout ça parce que ses parents ont plein de thunes, il croit qu'il peut nous écraser ».

Ainsi, si les moqueries ont porté selon Emilien sur son origine ethnique, en filigrane, l'autre jeune homme se permet de se moquer de lui car il est - et se sent - d'un rang social supérieur au sien.

Au-delà de la couleur de la peau, la couleur des cheveux peut aussi être un objet de stigmatisation : un jeune homme roux de 17 ans a appelé la ligne Net Écoute car il était victime d'un chantage à la webcam. En effet, il avait rencontré, par un jeu vidéo, une soi-disant jolie jeune fille, également rousse, avec qui il avait discuté pendant plusieurs semaines via l'application Discord³⁰ puis sur Messenger. Très timide, il s'était senti à l'aise avec elle, car il

³⁰ Discord est une application permettant la discussion entre des joueurs en ligne.

sentait qu'ils avaient de très nombreux points communs. La jeune fille lui avait envoyé des photos et il avait vu quelques vidéos d'elle, soi-disant en direct, mais qui coupaient brusquement - elle avait argué que sa connexion était mauvaise. Il ne s'était donc pas méfié lorsque la jeune femme avait commencé à lui faire des demandes à caractère sexuel, de plus en plus osées. Il avait mis quelques temps avant de céder un samedi soir devant son insistance. Le lundi matin, des photos et vidéos capturées pendant qu'il se déshabillait et se masturbait circulaient auprès de tous les élèves de son lycée sur Snapchat. Il avait été prévenu dès son arrivée au lycée par une de ses camarades de classe, choquée par cette histoire. Il s'agissait bien d'un leurre, créé par deux garçons de son lycée qui avaient l'habitude de se moquer de lui depuis le collège - il les connaissait et était leur souffre-douleur depuis la 6^e en raison de sa couleur de cheveux et de sa soi-disant mauvaise odeur (« rouquin qui pue »). Ils avaient récupéré les photos et les vidéos en boucle sur un site de rencontre, en prenant soin de choisir une jeune femme rousse et très jolie pour faciliter la discussion. Le jeune homme, décomposé et humilié par tous les regards moqueurs, avait quitté le lycée une heure après. Un de ses amis lui avait transmis le numéro de Net Écoute car il ne savait pas comment gérer la situation et se sentait désespéré. Il avait enfin décidé de se défendre. Ici, le jeune homme est persécuté par les deux jeunes hommes depuis des années en raison de sa couleur de cheveux, mais aussi de sa très grande timidité et de son incapacité à se défendre depuis des années : aux quolibets et insultes ont succédé les moqueries et les agressions, de plus en plus méchantes jusqu'à ce piège publiquement diffusé.

Dans le cas de ce jeune homme roux, mais également dans l'histoire de Claire considérée comme trop maigre ou de Pauline, considérée comme trop grosse, les attaques portaient non seulement sur leur apparence et leurs corps, mais visaient également, plus ou moins directement, leur sexualité. Les stigmatisations autour de cette question sont nombreuses et mettent souvent les victimes des stigmatisations dans des situations humiliantes et/ou douloureuses, comme nous allons le voir dans le paragraphe suivant.

2.1.4.2 La stigmatisation autour de la sexualité

La sexualité fait partie des grandes découvertes et premières expériences à l'adolescence (Bozon, 2002) : l'orientation sexuelle ou le comportement sexuel (présumés) peuvent être à l'origine d'embrouilles parfois très violentes.

Que ce soit lors des entretiens avec les adolescents des lycées R et U, ou bien sur Net Écoute, il s'avère que l'initiation et la diffusion de rumeurs viennent souvent compliquer les situations

(Déage, 2018), et sont même fréquemment utilisées par des adolescents pour interrompre les relations qu'ils n'acceptent pas, par jalousie le plus fréquemment. Ainsi, les rumeurs interviennent dans près du tiers des situations d'embrouilles racontées par les lycéens rencontrés, et sont présentes dans plus des trois quarts des situations de (cyber)harcèlement issues de l'observation participante sur Net Écoute.

Les rumeurs autour de la sexualité touchent particulièrement les adolescents, qu'il s'agisse d'une sexualité jugée « hors norme » car trop précoce ou excessive (et il s'agit de filles, dans l'ensemble des situations rencontrées), ou bien liée à l'homosexualité, qui concerne à la fois filles et garçons.

Une mère de 38 ans a ainsi appelé la ligne Net Écoute au sujet de sa fille de 15 ans, **Mathilde**, scolarisée en classe de Seconde : elle venait d'apprendre le matin même que sa fille était victime de diffamation et de rumeurs sur sa sexualité depuis plus de deux mois. La mère avait en effet vu un tag sur l'abri de bus, indiquant "Mathilde grosse pute" avec le nom du compte Snapchat de sa fille. Elle avait alors appelé sa fille qui lui avait confirmé que cela durait depuis la rentrée scolaire : elle avait reçu plusieurs centaines de messages Snapchat avec des sollicitations sexuelles et des insultes, se faisait insulter dans les couloirs du lycée, où la rumeur courait qu'elle faisait « des choses » dans les toilettes des garçons, et avait appris qu'une page Facebook avait été créée à son encontre, avec des insultes à caractère sexuel. Mathilde était en outre sortie avec un garçon, qui avait fait semblant de s'intéresser à elle pour se moquer d'elle et faire croire qu'elle avait couché avec lui. La mère avait bien remarqué le changement d'attitude de sa fille, qui sortait beaucoup moins et semblait très sombre, ce qu'elle avait mis sur le compte de la crise d'adolescence. En fait, Mathilde était très isolée dans son lycée, ses meilleures amies lui avaient tourné le dos et elle semblait être dans une situation de profond mal-être.

Même si elle n'avait pas de preuves pour confirmer ses dires, la mère a indiqué lors de la conversation téléphonique qu'elle pensait que cela venait d'une fille "à problèmes", déscolarisée depuis deux ans, et d'une ancienne meilleure amie de sa fille, qui se seraient liguées contre elle. Mathilde s'était en effet liée d'amitié avec un garçon lorsqu'elle était arrivée trois ans auparavant dans le village, et la jeune fille déscolarisée avait un temps été en couple avec ce jeune homme, avant que ce dernier ne mette fin à la relation. Excessivement jalouse, la jeune fille déscolarisée en voulait à Mathilde et ne lui parlait plus depuis qu'elle l'avait menacée de

lui faire payer. La mère envisageait d'aller dire « de quel bois [elle se chauffait] » auprès de la jeune fille déscolarisée ou de ses parents, et d'aller porter plainte.

Si l'origine de l'embrouille provient ici d'une supposée rivalité amoureuse et de propos malveillants lancés par deux jeunes filles, dont une était anciennement sa meilleure amie, la rumeur est nourrie par des contenus en ligne et des événements inventés de toutes pièces par les différents protagonistes, toujours autour de la sexualité supposée intense de la jeune fille. Cette dernière se retrouve jugée par les autres filles de sa classe voire de son lycée, tandis que les garçons se moquent ou essaient de profiter des soi-disant « avantages » offerts par la jeune fille. Ce genre de rumeurs peut avoir de graves conséquences, tant pour le bien-être de la jeune fille victime de rumeurs que par l'ampleur prise par l'embrouille si, par exemple comme ici, les parents décident de s'en mêler.

Parmi les lycéens rencontrés, **Noémie** (16,5 ans, 1^{ère} professionnelle, lycée R, B1) raconte elle aussi une « embrouille » faisant intervenir une rumeur autour de sa sexualité, dans le cadre d'un triangle amoureux.

Quand je l'ai rencontrée, elle s'apprêtait à se rendre le soir à la gendarmerie, sur le conseil de sa conseillère principale d'éducation (qui avait prévenu sa mère), afin de déposer plainte contre son ex-petite amie mais aussi contre le nouveau petit-ami de cette dernière, pour « atteinte à [sa] vie privée et menace de violences physiques ». Issue d'un milieu peu favorisé, Noémie est une adolescente « première de [sa] classe » qui est passée par de profondes phases de mal-être, jusqu'à une tentative de suicide en fin de collège, à cause de problèmes familiaux et parce qu'elle n'assumait pas de ressentir des sentiments amoureux pour des filles. Se décrivant elle-même comme « accro aux réseaux sociaux », elle assume depuis le début de l'année scolaire son homosexualité. Elle a appris la veille de notre entretien, par des amis communs, que son ex-petite amie, Margaux, avec qui elle avait rompu six mois auparavant, avait lancé une rumeur au lycée, via des appels téléphoniques rapidement relayés sur les réseaux sociaux, depuis une semaine : selon cette rumeur, Noémie aurait couché avec un garçon, serait tombée enceinte et aurait avorté. Noémie indique que, si Margaux avait commencé par nier être à l'origine de cette rumeur, elle a fini par reconnaître que c'était bien venu d'elle. Pour Noémie, l'élément déclencheur est la jalousie de Margaux, qu'elle avait envoyé « bouler » quand Margaux était « revenue à la charge », en la harcelant de messages et d'appels vocaux, parce qu'elle avait appris que Noémie était en couple depuis quelques jours avec une fille de sa classe – même si Noémie avait tout fait pour garder cette histoire naissante cachée. Leurs amies communes, du temps où elles étaient ensemble, prennent alors fait et cause pour Noémie contre Margaux, car

elles trouvent « abusé de la part de Margaux » d'avoir lancé cette rumeur : elles « coupent les ponts » avec Margaux, en arrêtant de lui parler en classe et dans les couloirs, mais aussi sur les réseaux sociaux. Selon Noémie, cela décuple la colère de Margaux : « du coup, elle m'en a voulu encore plus, elle était encore plus jalouse, ça n'a pas arrangé les choses ». Margaux en parle alors à son nouveau petit-ami, qui est jaloux de Noémie et de son ancienne relation avec Margaux : ce dernier menace Noémie, sur Messenger, de la « défoncer ». Au-delà de sa jalousie, il veut apparemment également faire payer à Noémie, le fait que leurs amies communes aient pris parti pour elle, ce qui aurait selon lui fortement blessé Margaux. C'est l'intervention de ce petit ami, jaloux et vengeur mais se positionnant en chevalier blanc, qui va faire en apparence basculer toute l'histoire, car Noémie prend peur et se décide à informer sa conseillère principale d'éducation. Elle a gardé toutes les preuves ou « screens » (SMS, Messenger) des aveux de Margaux sur le lancement de la rumeur et des menaces du petit-ami de Margaux.

Dans le récit de Noémie, Margaux se sert d'une rumeur liée à sa sexualité pour lui nuire et l'atteindre : les appels téléphoniques directement puis les réseaux sociaux indirectement sont utilisés par Margaux comme une caisse de résonance pour nuire le plus largement possible à son ex-petite amie. Ainsi, Margaux semble se retrouver prise à son propre piège, car au lieu de nuire à Noémie, la propagation des rumeurs n'a finalement pas grand effet sur elle - à aucun moment, elle n'indique avoir vu les messages ou ce qui a circulé sur les réseaux sociaux - et son cercle amical proche, bien au contraire. Noémie précise que ses amis ont voulu la protéger en ne lui montrant pas les messages, et que finalement, elle ne se soucie pas trop des conséquences de la rumeur propagée par Margaux, car « [ses] amis savent ce qui est vrai, et c'est tout ce qui compte ! ». Même si elle se défend d'être profondément blessée par cette rumeur, Noémie précise cependant avoir envie que cela s'arrête car « ça salit [sa] réputation, c'est trop trash » et avoir peur que cela aille « encore plus loin », car elle pense que cela amuse Margaux. Elle va donc se servir des écrits laissés sur ces réseaux sociaux par Margaux et son petit-ami, qu'elle a pris soin d'enregistrer avant de les bloquer sur les réseaux sociaux, comme preuves à visée judiciaire.

Il est intéressant de noter que les liens socionumériques deviennent ici des preuves de violence ou de harcèlement. Précisons cependant que, même si ce récit est typique des cas de vengeance amoureuse et de « revenge porn » (ou revanche pornographique) recueillis sur Net Écoute, il ne s'agit pas de l'issue la plus fréquente des triangles amoureux, puisque c'est le seul récit

recueilli parmi ceux des quatre-vingt-trois adolescents interrogés au sein des lycées R et U qui se conclut par le dépôt d'une plainte.

Il n'en reste pas moins que les liens socationumériques sont encore ici une preuve du lien social existant, car Noémie indique disposer de photos et vidéos intimes de Margaux, qu'elle a partagé avec elle en toute confiance lorsqu'elles étaient ensemble. Ces mêmes photos, preuves du lien fort qui les a unies, deviennent potentiellement une menace lorsque le lien social se défait. Et comme dans le récit précédent de **Julie** (voir paragraphe 2.1, p. 249 et suivantes), la rupture définitive de la relation entre les jeunes adolescentes est signifiée par le blocage de Margaux par Noémie sur les réseaux sociaux qu'elles utilisaient le plus ensemble (Facebook et Messenger), ainsi que sur son téléphone. Le lien social numérique, après avoir été si fort, dégénère et se rompt, à l'image du lien social en présence.

Dans ces deux récits, la rumeur semble avoir été inventée de toute pièce, mais il arrive que ces rumeurs partent de faits réels, qui n'avaient cependant pas vocation à être diffusés publiquement, comme dans les cas de « revenge porn » ou vengeance pornographique (voir paragraphe 1.2.7 du présent chapitre, p. 247) et de certains chantages à la webcam (voir paragraphe 1.2.6 du présent chapitre, p. 246).

Il arrive aussi que des rumeurs sur la sexualité supposée hors norme d'un jeune garçon et encore plus fréquemment d'une jeune fille naissent de vidéos diffusées, sans qu'il s'agisse d'un cas typique de revanche pornographique. **Julie** (17 ans, 1^{ère} professionnelle, lycée R, B1) raconte ainsi à ce qui est arrivé à la sœur d'une fille de sa classe, Célia :

Moi, je connais quelqu'un qui s'est fait prendre en vidéo pendant un acte sexuel. En fait, c'est la petite sœur d'une fille de ma classe, Célia. On habite dans le même village donc je la connais aussi. Elle est en Seconde, là. Son copain l'avait prise en vidéo sans qu'elle le sache, et quand ils ont plus été ensemble, il a fait tourner la vidéo. Bon, cette fille, elle est tellement forte, elle s'en fiche que les gens l'insultent et tout... Et puis, elle dit « Ce n'est pas ma faute, après, c'est la nature. Ça faisait longtemps que j'étais avec lui mais je n'étais pas sensée savoir qu'il prenait en vidéo ». En fait, lui, il s'est mis avec elle pour faire ça et ensuite, quand il l'a fait, il l'a lâchée. Je pense qu'elle était mal mais devant tout le monde, elle a fait la forte et elle l'a détesté. Même encore aujourd'hui, elle se fait harceler, ils la traitent de pute et tout... mais elle passe au-dessus. Enfin, elle donne cette impression.

Dans son récit, **Julie** relaie plusieurs rumeurs au sujet de la sœur de Célia, notamment celle selon laquelle le jeune homme ne se serait mis en couple avec elle que pour la filmer à son insu et diffuser la vidéo. Il ne s'agit pas ici à proprement parler d'une revanche pornographique, car le jeune homme ne montre pas la vidéo pour se venger d'une fille qui a rompu avec lui ou l'a trompée. Il ne demande rien en échange, il ne semble pas qu'il y ait eu de chantage affectif, sentimental ou sexuel en échange de la non-diffusion de la vidéo. Par ailleurs, cette vidéo n'est pas diffusée sur les réseaux sociaux, comme le précise plus loin Julie :

En fait, ce n'est pas une vidéo qui a tourné sur les réseaux sociaux. C'est une vidéo qui a tourné... en fait, il l'a montrée à quelqu'un. Et cette personne en a parlé. Les gens ne l'ont pas tous vue, mais il l'a montrée à deux-trois personnes et elles ont été en parler. En fait, cette vidéo, elle a pas tourné sur les réseaux sociaux surtout parce qu'elles en ont pas, enfin elles en ont plus. Elles ont eu plein de problèmes à cause de ça sur les réseaux sociaux, et du coup, elles les ont fermés. Alors, les autres, ils ont rien mis en ligne, parce que de toute façon, elle n'en ont pas et même, elles veulent pas voir ce qui est dit en utilisant les comptes des autres donc... »

Pour Julie, le fait d'avoir supprimé leurs comptes préserve Célia et sa sœur de la diffusion de leur réputation sur les médias sociaux. Mais les histoires sont extrêmement diffusées au sein du lycée, et l'histoire de la vidéo a d'autant plus été relayée qu'il s'agissait de la sœur de Célia :

Parce que Célia, elle est pire. Elle a aussi cette réputation. Moi, je dis pas que c'est justifié mais quand même y a pas de fumée sans feu. Parce qu'après, normalement, la personne, elle se calme. Par exemple, admettons, moi, j'ai fait une bêtise et on m'insulte de pute. Bon. Mais après, les gens, ils voient que je suis quelqu'un de sage ; Mais par exemple, Célia, les gens, ils l'insultent et elle en joue. Par exemple, une fois, elle est arrivée, elle avait du blanc là (elle montre le coin de sa bouche) et elle dit « j'ai sucé ». Donc y a pas de fumée sans feu. Elle est très très provocatrice. Je pense que ça l'atteint et c'est une manière pour elle de faire ça pour qu'elle dise « ouais j'suis forte » et « je m'en fiche que les autres parlent ». Elle veut pas montrer que ça l'atteint et qu'elle n'est pas si forte que ça. Mais je pense qu'elle a un réel problème, elle a un vrai problème et comment dire... J'pourrais même pas compter ses petits copains (rire).

Selon Julie, il n'y a pas de « fumée sans feu », comme elle l'indique à deux reprises. Et pour appuyer ses dires, elle ajoute une anecdote à laquelle elle a assisté directement :

Non, par exemple, l'autre fois, la prof, elle dit « admettons, plus tard, si vous avez des problèmes d'argent, vous avez des enfants à charge, qu'est-ce que vous faites ? ». Et la première chose qu'elle dit, c'est « Je me prostitue », devant toute la classe !

Normalement, on dit pas des choses comme ça, je sais pas d'où ça lui vient mais c'est normal que les gens la jugent après. Et racontent plein de choses sur elle. Personnellement, j'irai pas dire des choses comme ça.

Elle raconte également une histoire qui a concerné Célia et son meilleur ami:

Et même, je vois, mon meilleur pote, avec lui, on parle beaucoup de Célia. Parce que voilà, Célia, elle a déjà fait des choses avec lui. Et lui, il a fait ça pour s'amuser, largement. Il m'a dit « J'suis un mec, la fille, elle m'aguiche tout le temps ». C'est vrai, quand on est en cours, elle l'aguiche tout le temps quoi... C'est une aguicheuse, elle est très provocatrice, elle provoque les garçons. Et les garçons, ils se refilent le truc. Pareil pour sa sœur.

Cette anecdote semble incontestable pour Julie qui confirme la position de son meilleur ami, en répétant : « C'est vrai, quand on est en cours, elle l'aguiche tout le temps quoi... ». Julie ne remet pas en cause l'attitude de son meilleur ami, qui s'est « amusé » avec Célia. Elle semble penser que l'attitude de la jeune fille justifie le comportement en retour des garçons, qu'il s'agisse de son meilleur ami, du garçon qui a tourné la vidéo à l'insu de la jeune fille, ou de tous les autres « qui se refilent le truc » et qui l'insultent.

Julie démontre également que cette réputation de « filles faciles » ne date pas d'hier, et que son frère, en Terminale à son arrivée au lycée, a essayé de la mettre en garde contre elles :

Mon grand frère, quand je suis arrivée au lycée, il m'a dit : « Par contre, fais attention, traîne pas avec ce genre de filles ». Mon frère, pourtant, c'est pas quelqu'un qui se fie aux réputations et tout, mais en voyant comment elles étaient, il m'a dit bien dit : « Traîne pas avec elle, qu'ils disent pas que toi, t'es pareille qu'elle, quoi. Je ne veux pas qu'on vienne me voir pour me dire que euh... ma sœur c'est une.. elle est comme ça et tout... ». Parce que souvent, quand on traîne au lycée avec des filles comme ça, ils nous mettent dans le même sac. Donc bon, il est venu et il m'a prévenue mais moi, je l'ai pas forcément écouté. On a essayé de la remettre dans le droit chemin, je lui ai parlé, je lui ai dit que c'était pas bon pour elle de faire ça, parce que ça l'isolait, que les gens ne se donnaient même pas la peine de la connaître et d'être son amie mais bon... où elles étaient, dans leur collège d'avant, ça avait déjà commencé. Alors, elle s'était déjà endurcie là-dessus et c'était même pas la peine d'essayer en fait...

Il y a une sorte de fatalité et la situation semble irrémédiable pour Julie : les provocations et les actes des deux sœurs nourrissent depuis plusieurs années insultes, rumeurs et jugements des

autres garçons et filles, qui nourrissent en retour leurs actes et provocations. Le grand frère de Julie met en garde sa sœur, car il a peur que la réputation de Célia « contamine » celle de sa sœur. Si Julie passe outre dans un premier temps, elle s'avoue finalement battue devant la résistance de Célia à ne pas vouloir changer d'attitude.

Tout au long de son récit, **Julie** met en évidence ce que les provocations de la jeune fille ont déclenché : son récit renvoie régulièrement aux « gens » (« ils », « les gens »), à la norme (« normalement ») voire à la morale (« remettre dans le droit chemin »). A plusieurs reprises, elle se met à la place de la jeune fille, pour montrer ce qu'elle aurait fait - et qui serait donc « normal ». Si les « gens » peuvent accepter une « bêtise », pour Julie, c'est l'attitude de Célia (et de sa sœur) qui ne passe pas et déclenche insultes, rumeurs voire piège de la part de certains garçons, qui les considèrent comme des trophées sexuels et des expériences à avoir pour « s'amuser ». Il y aurait donc un équilibre à trouver, et pour les jeunes femmes notamment, une forme de stratégie de nécessaire discrétion à mettre en œuvre : ce constat est conforme aux travaux menés par Clotilde Lemarchant au sein de filières techniques et professionnelles sur les élèves minoritaires en termes de genre parmi les autres adolescents de ces filières (Lemarchant, 2017).

Enfin, notons que Julie qualifie à plusieurs reprises Célia et sa sœur de « fortes ». Pour la sœur de Célia, elle nuance ce qualificatif seulement à la fin de son récit, en ajoutant « je pense qu'elle était mal » et « elle donne cette impression [d'être forte] ». Pour Célia, que Julie connaît un peu mieux, elle revient sur cette force apparente et la nuance plus fortement : « je pense que ça l'atteint ». Il est intéressant de noter que cette posture de force apparente est souvent utilisée par les auteurs ou les témoins pour amoindrir l'importance de la violence, de l'acharnement ou du harcèlement pour la victime, qui n'en est donc pas vraiment une. Nous verrons ultérieurement en quoi il semble gênant d'introduire, dans la définition du harcèlement, la notion de « victime qui ne peut se défendre ».

2.1.4.3 L'écart à la norme ou la non-correspondance aux normes adolescentes

Dans le témoignage de Julie (voir page précédente), la question de la norme autour de la sexualité est très présente, et le récit qu'elle fait de l'attitude de Célia est à ce titre très représentatif de ce qui peut être reproché à certaines adolescentes (les filles étant plus souvent la cible de ce type de jugement : la totalité des cas rapportés dans les lycées et sur la ligne Net Écoute). S'il existe au lycée des normes plus ou moins tacites concernant la sexualité - avoir

un(e) petit(e) ami(e) et avoir eu une expérience sexuelle mais ne pas multiplier les partenaires dans le temps et afficher une certaine forme de discrétion notamment pour les filles - il existe également des normes et des codes spécifiques de l'adolescence ou importés de la société.

En ce qui concerne par exemple les consommations de cigarettes, d'alcool et de drogue, les normes évoluent selon l'âge : par exemple, fumer dans les premières années au collège est stigmatisé et provoque généralement l'opprobre de la majorité des collégiens, alors que quelques années plus tard au lycée, être fumeur est accepté et devient normal, voire recommandé pour changer d'image, notamment si le lycéen est un bon élève et ne veut pas être stigmatisé en raison de ses bonnes notes (avoir l'air « cool »). Le même phénomène s'observe pour les consommations d'alcool, et dans une moindre mesure, pour les consommations de drogue (non licites, quel que soit l'âge...). L'écart à la norme, sur ces consommations-là, se situent plus dans la notion de contrôle de ses consommations, c'est-à-dire comment les adolescents gèrent selon les contextes de consommation. Ainsi, au lycée, ce sont les excès et les dérapages qui peuvent être jugés et ce sont ceux « qui gèrent » qui correspondent à la norme adolescente. Une forme de stigmatisation apparaît par rapport aux adolescents qui se mettraient régulièrement en situation d'embarrasser les autres par une consommation excessive.

Ainsi, **David** (17 ans, 1^{ère} professionnelle, lycée R, C2) reconnaît aimer faire la fête et boire « beaucoup » avec ses amis, mais juge « ceux qui ne tiennent pas » et porte une admiration à « ceux qui gèrent ». Il porte un regard très dur sur un garçon de son lycée qu'il estime « complètement alcoolique » et qui « fait n'importe quoi » quand il a bu : « c'est un vrai problème, il gâche vraiment la soirée de tout le monde, il veut se battre pour un rien, il a vraiment l'alcool mauvais, c'est comme ça que dit mon père ». David explique ainsi que ce jeune homme a été progressivement exclu des différents groupes du lycée, qui hésitent à l'inviter ou l'invitent beaucoup moins à leurs soirées « même s'il est très sympa en dehors de ça ». David raconte que des explications assez vives ont eu lieu entre ce garçon et un de ses amis proches « car il ne comprenait pas pourquoi il ne l'avait pas invité à sa soirée alors qu'ils s'entendent bien ». David précise que cela n'en est pas venu aux mains entre les deux garçons, mais exprime ses doutes sur le fait que cela change quelque chose : « mon pote l'a calmé et a essayé de lui expliquer mais ça a commencé à faire des histoires : il ne comprenait pas et voulait quand même venir, il a dit qu'il viendrait quand même ». La soirée était organisée quelques jours après l'entretien, et David redoutait que cela dégénère. J'ai croisé David la semaine suivante dans un couloir : j'ai pris le temps de m'arrêter et de discuter quelques minutes avec lui. Il m'a confirmé que l'adolescent était venu mais que « pour une fois », il avait contrôlé sa consommation d'alcool. La peur de se retrouver isolé de ses groupes d'amis avait donc opéré

sur le jeune homme, même si David semblait penser que cela ne pouvait qu'être temporaire et restait vigilant (« faudra voir les prochaines fois, si ça continue ou pas »). Au-delà de « faire grand » en « tenant » l'alcool, il existe une attente de ne pas devenir un problème pour les autres, de ne pas sortir de la norme du comportement attendu à cet âge vis-à-vis de l'alcool au risque d'être potentiellement écarté du groupe.

Outre les consommations de substances plus ou moins licites, les attentes en termes de codes vestimentaires ont également évolué chez les lycéens par rapport aux années collège : des « styles » sont apparus, il existe moins d'obligations à avoir tel type de veste, de sac ou de chaussures. Ainsi, la norme s'est diversifiée, et les codes s'affirment autour de groupes d'appartenance : ce n'est plus tant l'adolescence qui s'affiche mais des goûts et des choix autour d'univers parfois très différents, du sport (foot, surf...) aux jeux vidéo et nouvelles technologies (« gamers » et « geeks »), de genres musicaux variés (rock, rap...).

A l'instar de nombreux autres adolescents qui ont comparé leurs années collège avec leurs années lycée au regard de leurs évolutions de style, **Hélène** (16,5 ans, Terminale professionnelle, lycée R, C2) rapporte ainsi qu'elle se sent plus acceptée aujourd'hui au lycée, dans un style qu'elle a mis du temps à construire, entre ancienne « gameuse » et style gothique un peu atténué aujourd'hui, et qu'elle revendique comme étant une part de son identité et l'affichage de son unicité.

Cependant, cette apparente indulgence par rapport à une diversité de styles ne fait pas tout à fait disparaître la notion de normes à respecter, car les codes adolescents demeurent, tout comme la tension entre le fait d'être conforme mais de se distinguer tout de même, sans avoir l'air de « copier ». Cet aspect rejoint la question de la jalousie de ce qu'ont ou affichent les autres, qu'il s'agisse de choses matérielles comme les vêtements ou les accessoires, voire les téléphones portables, ou de choses immatérielles comme les relations entre amis proches (liens forts) et la place que chacun(e) occupe dans cette relation. Ces choses matérielles et immatérielles ne s'excluent pas, comme l'histoire de **Julie** avec Héloïse (voir paragraphe précédent 2.1, p. 249 et suivantes), l'a montré.

2.1.4.4 La stigmatisation liée au niveau scolaire : des mauvais ou des bons élèves et des enfants « précoces »

Si les mises à l'écart ou le regroupement de groupes entre gens de niveaux scolaires ont toujours existé - comme si les mauvaises notes ou les attitudes de « fayots » étaient contagieuses - et que les enfants précoces, ayant par exemple « sauté » une ou plusieurs classes, peuvent être des victimes faciles à identifier pour leurs bourreaux, l'arrivée massive des technologies socionumériques a apporté une caisse de résonance à ces phénomènes. Pour illustrer ce point, prenons l'exemple du détournement d'images et de la circulation de ces images détournées sur les plateformes de réseaux sociaux, à l'insu ou non de la victime de ce détournement d'image.

2.1.4.5 La stigmatisation autour du handicap et de la maladie

Même si ces stigmatisations et les embrouilles qui en découlent sont beaucoup plus rares que les cas précédents, il est important ici d'analyser les situations rencontrées lors des entretiens avec les lycéens mais surtout via la ligne Net Écoute.

Une mère a ainsi appelé la ligne d'écoute car dépassée, elle venait d'apprendre, par une camarade de classe choquée par les événements, ce que vivait son fils porteur d'un autisme d'Asperger dans sa classe de Seconde depuis plusieurs mois. Son fils refusait d'en parler avec elle mais elle avait parlé avec la jeune fille qui l'avait alertée et quelques-uns de ses amis. Les ennuis avaient commencé pour son fils dès la rentrée et s'étaient cantonnés dans les deux ou trois premiers mois à des moqueries en raison des réactions « bizarres » de son fils mais également de sa passion pour l'astrophysique et du voyage dans l'espace du français Thomas Pesquet. Les quolibets et insultes, de « *rainman* » à « *elephant man* » en passant par « l'anormal » ou le « psychopathe » avaient commencé à pleuvoir tout comme les pichenettes, bousculades, et autres coups de plus en plus violents. Il était progressivement devenu le souffre-douleur de la quasi-totalité des garçons de sa classe et de quelques filles entraînées dans le mouvement et qui semblaient avoir peur du jeune homme porteur d'autisme. Des photos avec des montages pour se moquer de lui et des petites vidéos montrant les brimades et violences dont son fils avait été victime avaient commencé à circuler sur Snapchat et dans tout le lycée. Personne n'avait réagi et les membres de l'équipe éducative n'avaient ni vu ni entendu parler de ce qui se passait pour son fils, jusqu'à l'élément déclencheur de l'alerte par la jeune fille. Un des garçons qui avaient commencé à s'acharner sur son fils avait indiqué dans un message que « les mecs comme lui, ça ne devrait pas vivre, même pas naître », et un autre avait renchéri en

indiquant que « la meilleure des choses pour tout le monde, c'[était] qu'il disparaisse ». Les messages s'étaient enchaînés sur des scénarii imaginés de suicide de son fils. C'est ainsi qu'un des jeunes hommes, initiateur du calvaire de son fils, avait placé une corde dans le sac de son fils, avec un petit mot l'incitant à se suicider pour « débarrasser le plancher et faire plaisir à tout le monde ». Son fils, comme il l'avait toujours fait jusque-là, n'avait pas réagi. La mère avait prévenu le proviseur de l'établissement et récupéré une ou deux captures d'écrans des messages sur Snapchat montrant les menaces et incitations au suicide. L'établissement semblait prendre l'affaire très au sérieux et avait convoqué les principaux auteurs des menaces ainsi que leurs parents. La mère voulait savoir s'il était judicieux, pour le moment, d'aller porter plainte à la gendarmerie.

Cette histoire montre un acharnement principalement lié à un comportement jugé « bizarre », et plus exactement déviant, par le groupe de pairs : elle révèle non seulement la méconnaissance des maladies autistiques de nombreux élèves mais également le temps de réaction très long, voire l'inertie, des témoins des brimades et violences, non spécifique d'une stigmatisation liée à un handicap et/ou une maladie. Il faut un élément déclencheur, un geste qui va trop loin – ici, la corde glissée dans le sac à dos et le petit mot d'incitation au suicide – pour qu'une ou plusieurs personnes se manifeste(nt).

A noter que, dans le cas où le témoin qui réagit n'est pas un proche de la victime, il s'agit de filles dans la majorité des situations recueillies lors des entretiens avec les lycéens ou sur la ligne Net Écoute. Les jeunes filles indiquent qu'elles ont décidé de réagir car « elles se sont mises à sa place », « ne trouvent pas ça juste » ou ont été « choquées par ce qui s'est passé » : l'empathie, le sentiment d'injustice et le rejet de la violence sont les moteurs de leurs actions. Lorsque la victime est un proche du témoin, on compte autant de garçons que de filles témoins qui se décident à dénoncer ce qui se passe : la loyauté, la solidarité et l'amitié qu'ils portent à la victime les poussent à agir, au-delà de la peur des représailles ou de leur propre exposition à la violence des autres.

Lors des entretiens avec les lycéens, j'ai été confrontée à une autre stigmatisation liée à une maladie : le diabète. **Sarah** (17 ans, Terminale S, lycée U) raconte ainsi ce qu'elle a vécu lorsqu'elle était au collège, quelques temps après le diagnostic de sa maladie :

Quand j'étais en sixième, on s'est rendu compte que j'étais diabétique. J'ai dû commencer les piqûres d'insuline en quatrième et au début ça allait, parce que je faisais attention quand je devais me les faire en classe, j'allais à l'infirmerie et je pouvais faire ma piqure tranquille. Mais il y a un garçon qui s'amusait à m'embêter, je ne sais pas

pourquoi, et une fois où j'étais allée au tableau, il en a profité pour fouiller dans mon sac. Il a vu ma trousse avec les piqûres et il est allé raconter à tout le monde que je me droguais. Tout le monde s'est mis à le répéter, y a des gens de troisième que je ne connaissais même pas qui m'appelaient dans la cour en me disant « eh la camée, ne t'en as pas une dose pour moi ? », ils faisaient des gestes d'injection, des trucs comme ça... Du coup, j'ai dû dire que j'étais diabétique, je suis allée voir le garçon qui avait fouillé dans mon sac et j'ai essayé de lui expliquer, mais ça a été pire. Il a dit que j'étais contagieuse et qu'il ne fallait pas m'approcher. J'étais au bout de ma vie, tout le monde me regardait bizarrement, les gens de ma classe m'évitaient ou refusaient de me parler, je ne savais plus quoi faire. Ma meilleure amie a essayé de me défendre et d'expliquer ce que j'avais mais les autres, ils rigolaient et ils disaient que c'était n'importe quoi... Du coup, elle s'en est prise à une fille qui avait lancé un sale truc sur moi, je ne sais plus trop ce que c'était, et y a un prof qui nous a vu et qui nous a demandé ce qui se passait. Je n'avais pas envie d'en parler mais ma meilleure amie l'a fait pour moi et la prof a été hyper choquée. Elle est allée voir la CPE et ils ont convoqué le garçon. Après, ils ont demandé au prof de bio d'expliquer à la classe ce que j'avais, que ce n'était pas contagieux, mais que c'était une maladie auto-immune... Y a plein de gens de ma classe qui ne m'avaient jamais parlé et qui sont venus me poser plein de questions et me dire qu'ils étaient désolés. Ils ont aussi forcé le garçon à s'excuser. Heureusement que ma meilleure amie était là, parce que ça n'a pas duré longtemps, je ne sais pas comment ça aurait fini sinon... Mal c'est sûr ! Au collège, les gens, ils ne sont pas malins et ils parlent et répètent tout sans savoir.

Dans l'histoire racontée par Sarah, la découverte d'une seringue déclenche une rumeur sur sa supposée toxicomanie et une mise à l'écart par de nombreux camarades de classe, car il s'agit d'un comportement déviant - et ce, encore plus au collège qu'au lycée. La rumeur se diffuse au-delà de la salle de classe et Sarah se sent rapidement jugée et isolée. Sans l'aide rapide de sa meilleure amie, face à ses camarades et au professeur témoin d'une altercation, Sarah indique qu'elle pense que cela aurait pu très mal finir, tant elle était désarmée par la diffusion de la rumeur de sa toxicomanie, et le jugement des autres. Il est intéressant de noter que pour Sarah, cette histoire ne pouvait prendre cette ampleur qu'au collège : interrogée un peu plus loin sur cette question, elle estime en effet qu'« au lycée, on est plus mûrs et on a plus sa propre opinion sur les choses, on suit moins comme des moutons, même si ça peut encore arriver en Seconde ou en Première... ».

2.1.5 Les embrouilles liées au manque de respect ou à la défense de son honneur

Le manque de respect est souvent mis en cause dans les situations qui dégénèrent : un regard ou un ton de voix, au-delà des termes utilisés, peut suffire à déclencher un conflit, jusqu'ici plus ou moins larvé. Les raisons de ces embrouilles sont alors souvent compliquées à définir.

Lors d'une des présentations réalisées devant une classe de Seconde au lycée R, afin de leur expliquer en quoi consistait le travail d'un chercheur en sociologie et comment ils pouvaient m'aider en participant à mon étude, j'ai assisté à une embrouille entre deux élèves de la classe (voir l'introduction du présent chapitre, p. 236). Laisée seule par l'enseignante partie accompagner Annabelle (prénom donné ici à la jeune fille agressée) et son agresseur, j'en profite alors pour demander à la classe si, au-delà de la violence de la scène à laquelle ils ont assisté ils savent ce qui s'est passé et s'ils connaissent l'origine du conflit qui a ainsi éclaté, en leur indiquant que je travaille justement sur ce type d'histoires.

La première réaction spontanée vient d'une jeune fille située au deuxième rang, qui lance « c'est trop la honte, devant une personne de l'extérieur ! Qu'est-ce que vous allez penser de nous ?!! ». Je les rassure, et une des élèves finit par soupirer : « De toute façon, elle cherche toujours les histoires », approuvée par sa voisine de table. « Et il n'y a pas toujours de raison. Parfois, ça peut s'embrouiller juste parce que son ennemie jurée porte le même rouge à lèvres qu'elle. Bon, là, ce n'est pas pareil, Annabelle a indirectement dit au gars que sa sœur était un peu une pute quand même, ça ne se fait pas, même si ce n'est pas vraiment une rumeur en fait, y a du vrai, elle se tape quand même tout ce qui bouge... ». Certains dans la classe approuvent de la tête, notamment que la jeune fille indique que « ça ne se fait pas », il y a même un écho de « grave », « c'est clair, ça ne se fait pas » ...

Quand je leur demande des précisions, quelques élèves se relaient pour m'expliquer que le cousin de la jeune fille qui s'est jetée sur Annabelle serait intéressé par la meilleure amie de cette dernière et qu'Annabelle aurait relayé auprès de sa meilleure amie des rumeurs sur la sexualité - supposée débridée - de la sœur du jeune homme, afin de la mettre en garde « pour que cela ne lui nuise pas ». La jeune fille ayant agressé Annabelle l'aurait appris par son cousin et l'aurait extrêmement mal pris, « parce que c'est l'honneur de sa famille ». Elle agressait donc depuis deux jours, de manière répétée Annabelle, sans que cette dernière ne sache exactement pourquoi, car elle ne savait pas que sa meilleure amie avait répété au cousin ce qu'elle lui avait dit. Une des amies de la jeune fille ayant agressé Annabelle prend alors la parole : « Peut-être qu'Annabelle ne comprenait pas, mais là, elle a dit juste avant de s'en prendre à Annabelle

qu'elle l'avait mal regardé et qu'elle avait rigolé plusieurs fois dans la journée en la regardant, elle a dit qu'elle la provoquait, qu'elle lui manquait de respect à elle et à sa famille, et elle a explosé ». Une dernière élève prend la parole pour conclure : « de base, quoi qu'elle fasse, elle s'en prend à elle, depuis le début, elle ne l'aime pas, Annabelle, elle ne la supporte pas, elle aime trop plaie, elle en joue trop ».

Dans cette histoire où j'ai vécu en direct l'éclatement de l'embrouille, plusieurs causes semblent à l'origine de la tension puis du conflit qui se sont installés entre Annabelle et l'élève qui l'a agressée. Tout d'abord, une inimitié qui ne semble pas très définie, à part qu'Annabelle plairait beaucoup aux garçons et qu'elle en jouerait « trop » selon les amies de la jeune fille qui l'a agressée. La tension se noue avec l'intérêt porté par le cousin de la jeune fille à la meilleure amie d'Annabelle, et Annabelle provoque le premier dérapage de l'histoire en colportant une rumeur sur la sexualité de la cousine du jeune homme. Annabelle semble avoir voulu mettre en garde sa meilleure amie, et il est intéressant de noter que la sexualité supposée des jeunes filles est considérée, par ces jeunes filles elles-mêmes, comme étant stigmatisante pour l'ensemble d'une famille, venant ainsi compromettre l'honneur tout entier de cette famille. Ainsi, Annabelle ne veut pas que l'honneur de sa meilleure amie soit remis en cause par l'éventuelle fréquentation d'un jeune homme dont la sœur aurait une sexualité réprouvée selon un consensus adolescent. Et la jeune fille qui agresse Annabelle refuse de voir l'honneur de sa famille bafoué, s'en prenant alors à Annabelle jusqu'à cette violente altercation, pour laver l'affront de la rumeur colportée. L'issue vers cette scène violente semble d'autant plus inéluctable que la jeune fille semble ne pas apprécier Annabelle depuis le début de l'année, d'après ses amies. La diffusion de la rumeur par Annabelle pourrait alors avoir servi de prétexte pour déclencher l'embrouille, mais le respect et l'honneur de la famille semblent tout de même des motifs sérieux d'embrouille, d'après plusieurs témoins de la scène, qui indiquent que « ça ne se fait pas » et qui semblent légitimer en quelque sorte l'issue de l'embrouille vers cette altercation violente.

Dans l'embrouille racontée par **Emilien** (16,5 ans, 1^{ère} technologique, lycée U, C1) et **Quentin** (15 ans, 1^{ère} technologique, lycée U, C3), qui les met tous les deux en scène avec un règlement de compte final dans la cour du lycée, c'est la sœur d'Emilien qui déclenche l'éclatement du conflit entre les deux jeunes hommes. Sur le groupe de classe Messenger, la sœur d'Emilien aurait, selon Quentin, envoyé des messages vocaux en critiquant toute la classe. Les deux élèves connectés à ce moment-là, dont Quentin, lui ont demandé d'arrêter.

Emilien aurait alors repris le téléphone « parce qu'il voyait que ça chauffait » et réagi à ce que les deux garçons avaient répondu à sa sœur : « les insultes ont commencé à voler, parce qu'on avait dit à sa sœur qu'elle était chiante et il a défendu sa sœur. Ça a fini à trois coups de poings dans la cour de récré, le lendemain, après la première heure de cours ».

Si Quentin indique qu'il a simplement dit à la sœur d'Emilien qu'elle était « chiante » et indique qu'il s'entendait bien avec Emilien avant cette histoire, ce n'est pas tout à fait la version racontée par Emilien :

De base, ma sœur, elle ne voulait pas faire une histoire, c'était juste pour embêter. Et il y en a qui ont commencé à insulter, surtout un de la classe qui a commencé à la traiter de tout et n'importe quoi, genre pute ou salope, ça m'a énervé et j'ai pas aimé, donc j'ai répondu sur le groupe et après, j'ai répondu directement en face. Je n'ai rien dit en fait, j'ai tapé. Je n'aime pas qu'on parle comme ça, tu dois toujours respecter la personne. Mes potes, ils n'auraient pas fait ça, ils sont comme moi, on respecte. Et même pas, il s'est excusé. Ça a fait une histoire au lycée et c'est moi qui ai été puni. J'ai été exclu, une semaine je crois. Ça m'a servi de leçon, ça m'a appris qu'il fallait que j'évite de m'énerver et de pas régler ça par la violence. Parce que Quentin, je ne l'aimais déjà pas trop avant cette histoire. Déjà, je n'aimais pas trop son caractère en soi, parce qu'il faisait beaucoup de blagues limite, limite. Il dit que c'est des blagues mais je n'aime pas les trucs comme ça. Il dit "je ne suis pas raciste" mais c'est limite, je sais pas... Je ne lui parle plus maintenant, de toute façon.

Il est intéressant, pour ce récit d'embrouille, d'avoir les points de vue des deux protagonistes principaux et d'observer les différences entre leurs versions.

Quentin n'insiste pas sur la nature des insultes, indiquant simplement avoir dit à la sœur d'Emilien qu'elle était « chiante », alors qu'Emilien reconnaît sans problème que sa sœur « a déclenché sans déclencher » et qu'elle a voulu « embêter » mais il indique que ce sont les insultes à caractère sexuel (« salope », « pute ») qui ont déclenché sa colère contre Quentin, avec qui il y avait selon lui, mais pas selon Quentin, déjà des nœuds de tension au sujet de ses « blagues ».

2.2 Le point de basculement

Le point de basculement est défini ici comme le moment où le conflit, c'est-à-dire l'embrouille en termes endogènes adolescents, se déclenche voire éclate. C'est également le moment où la résolution des tensions se met en route, comme le théorise Georg Simmel dans le quatrième chapitre de son ouvrage « Sociologie sur les formes de la socialisation » dédié au conflit (Simmel, 1999 [1908] : 265-346).

2.2.1 L'intervention d'un tiers adolescent ou adulte provoque le basculement dans le cas des embrouilles liées à des jalousies ou rivalités affectives

Dans les différents récits d'embrouilles ayant pour origine des jalousies ou des rivalités affectives, des tiers adolescents et adultes se succèdent, et modifient le cours de l'embrouille, qui s'était nouée précédemment entre les adolescents. Les réseaux sociaux sont impliqués à différents niveaux, dès le début, un peu plus tard dans le courant de l'histoire ou ne jouent qu'un rôle accessoire.

2.2.1.1 Retour sur l'histoire de Julie : un tiers adolescent fait dérapier la situation, sans diffusion sur les réseaux sociaux

Nous avons précédemment laissé **Julie** (16 ans, 1^{ère} S, lycée U, C3), au moment de la scène assimilée au point de basculement de l'histoire entre elle et Héloïse, qui se joue en-dehors des cours, lors d'une répétition de musique, Matthieu et Julie faisant partie du même groupe (voir paragraphe 2.1.1.1 du présent chapitre, p. 249 à 255) :

Et en fait, elle a un de ses meilleurs amis avec qui j'étais pote parce qu'on faisait aussi du jazz ensemble. Il s'appelle Matthieu. Et en fait, il a vu que ça n'allait pas trop, donc il m'a demandé ce qu'il y avait et comme a beaucoup insisté, je lui ai dit que c'était lié à Héloïse, mais que je ne voulais pas qu'il s'en mêle et que ça fasse des histoires. Il m'a dit : « si mais vas-y raconte-moi, c'est déjà arrivé d'avoir des histoires avec elle et tout... Je vois bien que ça ne va pas donc raconte-moi ». En fait, Matthieu, c'est un peu comme Faustine, il la défend tout le temps dans les histoires donc il sait qu'elle en fait souvent. Donc je lui ai raconté, mais en fait, je ne savais pas qu'il était autant du côté d'Héloïse et il est allé tout lui répéter le soir et elle m'a dit : « Comment ça, tu dis du

mal de moi et cætera ». Et en plus, elle avait l'habitude de dire ses secrets à tout va, mais aussi à moi et elle s'en rappelait quand elle le disait à moi parce qu'elle trouvait ça important. Mais elle le disait aussi à d'autres personnes et quand les autres en reparlaient, elle était sûre de me l'avoir dit qu'à moi, alors que pas du tout, et du coup, elle a dit à tout le monde qu'on ne pouvait rien me dire. Et comme Matthieu lui a dit que j'avais dit du mal d'elle, alors que pas du tout, moi je disais juste que ça me fendait le cœur qu'on n'arrive pas à s'entendre, ben, finalement, elle s'est vraiment montée contre moi et je pense que Matthieu a joué pour beaucoup là-dedans en la montant encore plus contre moi. Je pense qu'il était jaloux, parce qu'il a carrément pris ma place cette année.

A la suite de cette dispute, Julie va donc très mal et se fait en quelque sorte piégée par le meilleur ami d'Héloïse, en se confiant à lui sans penser qu'il puisse aller tout « répéter » à Héloïse, ce qu'il fait. La rupture amicale est donc consommée entre Julie et Héloïse, cette dernière reprochant alors à Julie de trop parler et de ne pas savoir garder des secrets – ce que Julie conteste. Ainsi, Julie souffre d'une non-écoute et de la volonté d'ascendant d'Héloïse sur elle ; de l'autre côté, Héloïse lui reproche ses critiques et ses indiscretions. La relation dérape donc en véritable « harcèlement » selon Julie :

Parce qu'Héloïse ne voulait plus me parler, elle m'a bloquée sur Snap... Et là, j'ai dit : « Je ne vais pas me laisser faire » et j'ai dit à toutes mes amies : « Mais pourquoi Héloïse, elle m'a bloquée sur Snap » ? Et Héloïse, elle n'a pas assumé, elle a dit qu'elle avait fait tomber son téléphone et ça s'est bloqué sur moi sur Snap. Genre, c'est trop bizarre, mais pourtant, tout le monde la croyait et personne ne me croyait moi... et en même temps, les autres, ils préféreraient rester en dehors de l'histoire. Donc tout le monde la croyait parce que le peu de gens qui étaient vraiment potes avec elle ne la voyaient pas comme quelqu'un de possiblement méchant. Et elle a commencé à me harceler par derrière, des choses désagréables pour que je me sente mal à l'aise, pour que je me sente exclue. Je n'arrivais pas à être moi-même, j'avais l'impression que si je parlais, elle allait tout faire pour m'enfoncer. Elle rigolait en me regardant, ou alors à table, on se parlait plus mais elle se forçait à parler tout le temps, et très fort, pour pas que je puisse parler et que les autres parlent avec elle. Donc elle me mettait à l'écart des conversations. Et le problème, c'est que ben moi, je n'avais jamais appris à réagir par rapport à ça et je me suis pas du tout imposée, parce que je me disais que ce n'était pas grave, depuis le début de l'année j'avais des amis et je ne voyais pas pourquoi ils

seraient moins proches de moi. Sauf que ça me tenait tellement à cœur cette histoire que je parlais un peu moins, et pareil sur les réseaux sociaux, j'y allais un peu moins. C'était un déclin pas forcément positif, je me renfermais.

Julie décrit ici le rejet dont elle s'est sentie victime et les conséquences de cette histoire sur ses relations sociales, de son propre fait puisqu'elle se renferme, mais également par les actions d'Héloïse, qui cherche à l'exclure de moments communs comme lors du déjeuner. Elle pense que les autres croient plus Héloïse qu'elle mais en même temps, reconnaît qu'ils préfèrent rester « en dehors de l'histoire ». Il est intéressant de noter que Julie est désarçonnée par les actes accomplis de façon assez détournée d'Héloïse (« j'avais jamais appris à réagir par rapport à ça ») : selon elle, Héloïse n'« assume » pas la responsabilité du conflit entre elles deux et le fait de rendre public le blocage sur Snapchat va donner des idées à Julie pour se défendre et obtenir des explications :

Jusqu'au jour où vraiment, j'en pouvais plus, parce que je souffrais de ne pas savoir pourquoi elle avait arrêté du jour au lendemain de me parler. Je veux dire, il n'y avait même pas la possibilité de s'expliquer. Là, pour le coup, ce n'était pas du harcèlement mais je lui avais envoyé un message par Snap, par Instagram, par Facebook... Je voulais déjà en parler par message, parce que je n'ai pas de répartie et que je ne voulais pas qu'elle se mette à débiter des choses fausses. Elle ne faisait pas cet effort, elle m'avait juste rayée de sa vie. Mais c'en était à un point tel qu'elle était allée jusqu'à faire un massage au gars qui était à côté de moi en cours, alors qu'elle ne le connaît pas plus que ça et qu'elle ne l'apprécie pas plus que ça non plus, juste pour montrer genre « j'suis là et je te pique même ton voisin de table, t'existes pas ». Mais tout était par derrière, donc je ne pouvais pas en parler. Je n'en ai même pas parlé à mes parents. Jusqu'au jour où il y a eu des épreuves communes de fin d'année, scientifiques et en français, et pendant que je devais réviser, je n'arrivais pas à réviser parce que ça me prenait la tête, je ne comprenais pas pourquoi quelqu'un ne m'aimait plus du jour au lendemain, ça ne m'était jamais arrivé d'être ghostée comme ça. Du coup, je me suis dit que j'allais en parler aux autres, parce que ça ne pouvait pas rester entre nous et que justement, elle n'aimait pas sur les autres soient au courant qu'elle fasse ci ou qu'elle fasse ça. C'était une façon de la pousser à venir me voir, de la sortir de son petit territoire de confort, de son emprise sur moi aussi. Sauf qu'elle a détesté ça. Parce que j'ai dit ma version, mais j'ai le droit de dire ce que moi, j'ai ressenti, ce que j'ai vécu. Sauf qu'ils ont tourné ça autrement, parce qu'ils ont été la voir pour savoir pourquoi elle était méchante avec moi, sauf qu'ils avaient du mal à me croire, comme elle, elle

faisait encore plus son ange avec les autres. En fait, ce n'est pas qu'ils avaient du mal à me croire, mais ils ne comprenaient pas en fait. Je pense qu'à leur place, j'aurai dit « ça pue cette histoire » et que je serais restée en dehors aussi. Mais bon, sur le moment, je me sentais un peu en mode « en plus, personne ne m'aime », alors je me sentais toute seule par rapport à cette histoire.

Julie décrit comment elle a tenté de renouer le contact avec Héroïse pour avoir des explications, car elle se sent seule et souffre énormément d'avoir été « rayée de sa vie » et même « ghostée ». Elle tente alors de passer par l'écrit et les médias sociaux, se sentant plus à l'aise car elle n'a « pas de répartie » et veut pouvoir s'expliquer. Alors qu'Héroïse continue à la provoquer - elle donne l'exemple de son voisin de table qu'Héroïse masse, comme pour marquer son territoire et lui signifier qu'elle « n'existe pas » - Julie met en place une stratégie pour forcer Héroïse à s'expliquer et à lui reparler : comme Héroïse semble gênée d'être vue comme quelqu'un qui est responsable de la dispute, elle décide de diffuser sa version de l'histoire auprès des autres et de les prendre à témoin. Cette divulgation finit de consommer la rupture, et Matthieu entre à nouveau en scène :

Et en fait, c'était un week-end et Matthieu m'a appelée donc je l'ai mis sur haut-parleur pour que ma sœur entende, parce que je venais de lui raconter toute l'histoire, à peu près. Mais en fait, il m'a appelée pour m'accuser de diffamation, qu'Héroïse pouvait porter plainte contre ça, surtout pour me faire peur en fait, c'était des menaces en fait, pour que je me taise. J'ai essayé de lui expliquer que le problème ne venait pas de moi, et qu'il fallait qu'il remette aussi en cause Héroïse, mais il ne voulait pas entendre et il a continué à me menacer. Sauf que mes parents, ils ont entendu, et quand j'ai raccroché, ils m'ont demandé de tout leur raconter. Ça a duré plus de deux heures et ils m'ont demandé pourquoi je ne leur en avais pas parlé avant. Ils m'ont dit de régler ça, sinon ils iraient en parler à la CPE.

Après avoir tenté d'impliquer les autres personnes de son entourage amical au lycée, Julie finit par se confier à sa sœur, puis à ses parents, qui assistent tout ou partie à la conversation et aux menaces de Matthieu par téléphone. Julie ne semble pas redouter l'intervention de sa famille, tout d'abord parce qu'elle s'entend bien avec ses parents et qu'elle a confiance en eux, mais également parce qu'elle « ne savai[t] plus quoi faire pour que tout ça s'arrête ». Julie indique avoir été tellement perturbée par cette histoire qu'elle n'a pas réussi à se concentrer et à réviser pour les tests d'évaluation permettant de confirmer l'orientation en Première. Ses parents vont

prendre rendez-vous avec la Conseillère Principale d'Éducation (CPE) et apprendre de nouveaux éléments :

Et le problème, c'est que j'ai foiré tous mes tests de fin d'année et j'ai failli pas passer en S à cause de ça. Donc mes parents, ils ont pris un rendez-vous avec la CPE et elle a confié à ma mère qu'elle ne connaissait pas bien Héloïse et Matthieu mais qu'elle en avait beaucoup entendu parler, parce qu'avant l'entrée en Seconde, des parents étaient venus la voir pour demander de ne pas mettre leur fille ou leur fils dans la même classe qu'eux, parce qu'ils avaient déjà eu trop de problèmes avec. Et elle a dit la même chose sur Faustine. Ma mère me l'a dit mais en fait, un jour où Matthieu était revenu m'accuser, je lui ai dit que je n'étais pas la seule visiblement à avoir eu des problèmes avec Héloïse. Sauf que je n'aurais pas dû dire ça, parce qu'il l'a répété à Héloïse et les parents d'Héloïse ont envoyé un message le soir même à la CPE pour lui dire que c'était moi qui harcelais Héloïse, que j'avais répété quelque chose de confidentiel qui ne devait pas être dit. Donc en gros, ils ont complètement retourné l'histoire en fonction de ce qu'Héloïse leur avait dit. Et là, ma mère m'a demandé pourquoi j'avais répété ce que la CPE avait dit et c'est juste que c'est le seul truc qui m'est venu quand il m'a accusée.

De manière assez classique dans les phénomènes de harcèlement, l'auteur dénonce la victime en inversant les rôles et en se faisant passer pour la victime. Ici, la CPE semble s'impliquer dans la compréhension du conflit et ne pas être dupe de ce qui s'est passé. Mais Julie, prise de court par une nouvelle accusation de Matthieu, va malencontreusement répéter les confidences de la CPE. Elle va donc prendre la décision de convoquer les protagonistes :

Du coup, le lendemain, la CPE nous a convoqués tous les trois et Héloïse et Matthieu, ils étaient là, avec des grands sourires et des « oui madame, bien sûr ! » alors que moi, j'étais en pleurs une heure avant, pour que je lui explique tous les faits et tout... Et finalement, elle a dit à Matthieu qu'il n'avait pas à prendre parti, qu'il n'aurait pas dû me menacer. Elle l'a un peu engueulé sur ça et même elle a compris que c'était Héloïse la fautive, que c'était elle qui m'avait harcelée et pas l'inverse, parce qu'elle l'a gardée après l'entretien. Et à la fin, elle nous a dit « Vous savez quoi ? Vous ne vous parlez plus maintenant, c'est un ordre, si vous n'êtes pas capables de vous entendre, vous vous ignorez ». Du coup, j'ai arrêté de fréquenter tout le groupe et je suis allée vers d'autres personnes, dans d'autres classes. Mais finalement j'avais plus ces amitiés super fortes comme avec Héloïse.

L'intervention de la CPE permet de calmer les esprits et semble mettre un point final au conflit. Julie reste très marquée par cette histoire, même si elle en tire des leçons :

Ça m'a servi de leçon, et en fait, je n'étais plus prête à accueillir des personnes dans ma vie et à leur dire des secrets, à avoir une relation très proche. Je n'étais pas prête du tout parce que j'avais peur qu'ils me refassent des coups comme Héloïse m'avait fait. Je ne voulais pas être à nouveau vulnérable sur ce point. J'ai fait moins de soirées, j'avais un peu disparu des soirées. Ça a un peu forgé mon caractère, parce que du coup, je me suis demandé « mais qu'est-ce que je veux, qu'est-ce que je ne veux pas, de quoi je dois me méfier ». Du coup, j'ai réfléchi sur la manière de rencontrer les gens, de rester en contact avec eux et tout ça. Je ne publie pas trop parce que je n'ai pas envie que les gens puissent m'atteindre et au lycée, je donne moins d'infos sur moi aussi. Et aussi, je dis plus la vérité, je suis plus honnête, parce que je me soucie moins que les autres m'aiment tous. Ça m'a donné plus de maturité en fait.

Matthieu remarque que Julie ne va pas bien et insiste pour savoir ce qu'elle a. Elle finit par lui dire qu'elle vit très mal le fait de ne plus s'entendre avec Héloïse. Le soir même, Matthieu répète tout à Héloïse et « c'est ce qui a donné le gros, gros clash en fait ». Héloïse lui reproche sur Snapchat d'avoir dit du mal d'elle dans son dos et selon Julie, « elle s'est vraiment montée contre moi, et Matthieu a joué beaucoup contre moi, en la montant contre moi encore plus, parce qu'il avait pas mal de jalousie par rapport à moi. Mais je savais pas qu'il était autant de son côté ». Héloïse arrête de lui parler, la bloque sur Snapchat et commence « à [la] harceler par derrière, à faire des choses très désagréables qui [la] mettent mal à l'aise ou qui [l'] excluent ». Julie raconte des scènes où Héloïse rit en la regardant, s'emploie à « prendre toute la place » auprès de leurs amis « en parlant très fort » et à l'isoler. Julie, n'ayant pas « appris à réagir à ça », essaie de comprendre, en envoyant de nombreux messages à Héloïse sans succès, puis en prenant à témoin d'autres amies qui préfèrent « rester en dehors ». Elle pense que personne ne la croit et finit par se renfermer, en fréquentant des élèves d'autres classes, en arrêtant de se rendre aux soirées, mais aussi en allant de moins en moins sur ses réseaux sociaux. Elle indique « souffr[ir] de ne pas savoir pourquoi, du jour au lendemain, elle a arrêté de [lui] parler, juste en [la] rayant de sa vie, sans laisser la possibilité de s'expliquer ».

Devant l'attitude d'Héloïse, qui continue à l'isoler et à refuser de discuter avec elle, Julie décide de raconter « aux autres » toute l'histoire, car elle veut des réponses et « si elle ne veut pas [lui] en parler, c'est les autres qui vont répondre pour elle ». Julie ne veut pas que « ça reste entre

[elles] », car Héloïse « n’aimait pas que les autres soient au courant qu’elle fasse ci ou ça ». Elle prend aussi la décision de rendre publique toute l’histoire, parce que « c’était une manière de la pousser à venir [la] voir, à la sortir de son territoire. Et de son emprise sur moi aussi ». Selon Julie, Héloïse aurait détesté qu’elle raconte aux autres « [sa] version » mais Mathilde indique estimer qu’elle avait le droit de dire ce qu’elle avait « ressenti ».

Cependant, Héloïse et Matthieu « tournent ça autrement, parce que les autres allaient voir Héloïse en lui disant « C’est bizarre, pourquoi t’es méchante avec elle » et tout... » : un week-end, Matthieu envoie des messages à Julie pour l’accuser de diffamation. Julie lui répond et il finit par l’appeler pour la menacer de porter plainte contre elle. Selon Julie, « il cherche à [lui] faire peur pour qu’[elle se] taise ». Mais Julie met le haut-parleur pendant toute la conversation, pour que sa grande sœur puisse entendre : « s’il disait quoi que ce soit de méchant, elle pourrait m’aider ». Après l’appel, sa sœur l’encourage à en parler à leurs parents, ce d’autant plus que les résultats scolaires de Julie ont chuté et que son passage en 1^{ère} Scientifique semble compromis. Ses parents contactent la conseillère principale d’éducation, qui va alors recevoir dans son bureau Julie, Héloïse et Mathieu.

Il est intéressant de noter que dans l’histoire de Julie, c’est elle-même qui décide de rendre publique l’embrouille avec Héloïse, mais qu’elle décide de le faire en dehors des réseaux sociaux, en s’ouvrant à des amis plus ou moins proches. C’est donc l’intervention de ces tiers adolescents, puis l’intervention de Matthieu qui vont déclencher l’intervention de tiers adultes, ces derniers tentant alors de résoudre le conflit entre les trois adolescents.

2.2.1.2 Retour sur l’histoire de Noémie : un cercle de témoins élargis par la diffusion sur les réseaux sociaux

Dans le récit de Noémie (voir paragraphe 2.1.4.2 du présent chapitre, p. 274 à 276), l’intervention du petit ami jaloux et vengeur semble être le premier point de basculement de l’histoire, car ses menaces provoquent une prise de conscience et un sentiment d’angoisse chez Noémie : les menaces physiques ainsi que la peur de voir Margaux « continuer parce que ça l’amuse et qu’elle continue à diffuser la rumeur même si les gens n’y croient pas », l’incitent à prendre rendez-vous avec sa principale d’éducation. Cette dernière décide alors, avec son accord, d’avertir sa mère.

Cependant, en analysant le récit de Noémie, l'intervention de tiers a lieu bien plus tôt dans son histoire : en effet, la rumeur initiée par Margaux par téléphone puis propagée sur les réseaux sociaux est au centre de l'embrouille, et le cercle de témoins est donc d'emblée élargi. D'abord, par l'entremise de Margaux qui diffuse la rumeur, puis par celle de Noémie, qui réagit et prend à témoins les amies communes qu'elle et Margaux fréquentaient lorsqu'elles étaient ensemble. En prenant largement parti pour Noémie, et en coupant les ponts avec Margaux, elles contribuent à ce que la situation dégénère : Noémie ayant ses « alliées », Margaux cherche du soutien auprès de son nouveau petit-ami, qui n'est pas dans le même lycée qu'elle, et fait intervenir un tiers supplémentaire.

L'intervention de tiers adulte vient également profondément modifier le cours de l'histoire : la conseillère principale d'éducation décide d'agir et de prévenir la mère de Noémie, avec son accord. La mère de Noémie, qui dit la « soutenir [quoiqu'elle] décide de faire », ainsi que la grande sœur de Noémie vont alors jouer un rôle central : alors que Noémie dit penser à se venger et faire du « *revenge porn* », elle se ravise sur les conseils de sa grande sœur et de sa mère. Elle précise ainsi : « J'ai énormément de photos d'elle où elle est à poil et je pourrais les faire tourner, mais ça ne sert à rien, et je ne veux pas qu'on me reproche quelque chose ». Noémie est confortée dans son attitude par le comportement de Margaux, qui continue de la provoquer : « Elle m'a dit « vas-y, venge-toi », on dirait presque qu'elle a envie que je le fasse, pour qu'on me reproche des choses. Mais je ne le ferai pas ! ». Elle arrête ainsi l'escalade dans l'embrouille en ne diffusant pas les photos et vidéos intimes de son ex-petite amie.

2.2.2 Le point de basculement dans les embrouilles autres que celles liées aux rivalités amicales et amoureuses

Sont regroupées ici les embrouilles qui partent de la remise en cause de la hiérarchie au sein du groupe de pairs (voir paragraphe 2.1.3 du présent chapitre, p. 262), la stigmatisation de différences (voir paragraphe 2.1.4 du présent chapitre, p. 263 et suivantes) et au respect et la défense de l'honneur (voir paragraphe 2.1.5 du présent chapitre, p. 285 à 287), en raison de leur similarité au regard de la nature des relations liant les différents protagonistes : il s'agit pour la plupart de liens faibles entre les adolescents directement au cœur des embrouilles, même si les autres acteurs de l'histoire peuvent entretenir des liens forts avec l'un et/ou l'autre des protagonistes, comme par exemple dans l'embrouille qui a éclaté dans la classe où je

m'apprêtais à présenter mon étude pour inciter les adolescents à participer à ma recherche (voir p. 285).

Dans de nombreuses situations rencontrées, le point de basculement est moins clair que dans les triangles amoureux ou amicaux, mais un élément déclencheur fait basculer l'histoire : dans l'exemple illustrant la remise en cause de la hiérarchie (voir paragraphe 2.1.3), c'est l'attitude de la jeune fille qui est « allée trop loin » qui fait basculer la situation, avec les témoins de l'embrouille qui la sanctionnent en se détournant d'elle et en l'isolant, y compris la meilleure amie de la jeune fille (« si elle est capable de faire ça aux autres, elle pourrait aussi lui faire »). La résolution du conflit passe par les excuses de la jeune fille, qui se rend compte qu'elle est allée trop loin, et par le changement d'attitude de cette jeune fille. On pourrait assimiler ce groupe comme un intervenant tiers, par la pression qu'exerce la sanction ou la menace d'une sanction par le groupe sur l'adolescent au cœur de l'embrouille.

Cette peur de la sanction du groupe provoque également un point de basculement dans une embrouille potentiellement en cours, racontée par **David** (17 ans, 1^{ère} professionnelle, lycée R) au sujet d'un de ses camarades de classe qui ne tenait pas l'alcool et « gâchait » les soirées des autres (voir p. 280-281). La prise de conscience que certains hésitaient à l'inviter ou ne l'invitaient plus aux soirées qu'ils organisaient, et un début d'embrouille avec l'un des amis de David l'ont ainsi conduit à changer d'attitude, au moins à la dernière soirée organisée. Cette action de tiers, certes diffus, constitue également le point de basculement, conduisant à une éventuelle résolution du conflit.

L'atteinte des limites, sans sanction éventuelle du groupe, constitue enfin l'élément déclencheur et le point de basculement de nombreuses histoires ou embrouilles liées à la stigmatisation des différences, notamment ceux concernant des stigmatisations liées au physique, comme pour Pauline (surpoids), Claire ou Jules (maigreur), le jeune roux (couleur de cheveux), Emilien (origine ethnique) ou le jeune homme porteur d'un handicap (autisme d'Asperger). Ce sont alors les adolescents victimes de ces stigmatisations, qui se matérialisent par des insultes, des moqueries, la diffusion de contenus offensants voire des incitations au suicide, qui déclenchent le basculement de l'histoire en raison d'un geste ou d'une parole qui dépasse les limites de ce qu'ils peuvent accepter. Ce geste ou cette parole sont du fait d'un ou de plusieurs auteurs, donc des tiers plus ou moins identifiés, diffus et importants par rapport à l'histoire et à l'adolescent protagoniste principal.

Cependant, dans les récits liés à la stigmatisation de la sexualité (voir paragraphe 2.1.4.2 du présent chapitre, p. 272 et suivantes) et celui lié à une maladie comme le diabète (voir p. 283), le point de basculement est déclenché par l'intervention d'un tiers bien identifié et unique, comme pour les jalousies ou rivalités amicales et amoureuses : en analysant ces différentes situations, il apparaît que ce tiers est un proche ou très proche de l'adolescent victime de la stigmatisation, qu'il s'agisse d'un autre adolescent (la meilleure amie de Sarah, stigmatisée en raison de son diabète et des aiguilles trouvées dans son sac par un garçon ; le petit ami de l'ex petite-amie de Noémie) ou d'un adulte (la mère de Mathilde, qui a appelé Net Écoute pour avoir des conseils afin d'aller porter plainte en raison des rumeurs et diffamations colportées sur sa fille). Ainsi, lorsque les embrouilles concernant des stigmatisations sur des traits non visibles mais touchant à la sphère intime (sexualité, santé), c'est l'intervention d'un tiers explicite et bien défini qui constitue le point de basculement, comme pour les situations faisant intervenir des triangles amicaux ou amoureux.

2.3 Vers une résolution des conflits : de l'importance d'une diffusion ou non de l'embrouille sur les réseaux sociaux

Dans les différents récits précédemment présentés, la diffusion sur les réseaux sociaux est inexistante pour **Julie** (16 ans, 1^{ère} S, lycée U, C3) initiale mais limitée par la suite pour **Luca** (16 ans, 1^{ère} technologique, lycée U, C1) tandis qu'elle constitue le cœur de l'« embrouille » pour **Noémie** (16,5 ans, 1^{ère} professionnelle, lycée R, B1). L'analyse des récits de lycéens interrogés ayant raconté des embrouilles, ainsi que les cas recueillis via l'observation participante sur Net Écoute, la ligne d'aide et de conseils de l'association e-Enfance, permettent d'analyser les résolutions des conflits et de définir ce qui a été déterminant dans l'issue trouvée.

2.3.1 Quand l'embrouille n'est pas ou peu diffusée sur les réseaux sociaux

Le conflit entre Luca et le petit-ami de Mathilde ne diffuse pas sur les réseaux sociaux, à l'exception de la photo initialement postée par Mathilde, jouant le rôle de révélateur du triangle amoureux. A l'exception de celle de Paul, jeune adulte d'une vingtaine d'années, aucun adulte ne doit intervenir pour résoudre le conflit.

Le conflit entre Julie, Héloïse et Matthieu (voir p. 249 à 255 et p. 288 à 294) va finalement se résoudre dans le bureau de la conseillère principale d'éducation. Cette dernière va recevoir individuellement les trois protagonistes avec leurs parents, puis les confronter : elle va obtenir d'eux qu'ils arrêtent de se parler et qu'ils finissent l'année sereinement, et les placera dans des classes séparées l'année suivante. Le conflit se résout donc avec la fin de la relation, même si Julie indique finalement que si Héloïse revenait vers elle, elle lui pardonnerait et serait prête à redevenir amie avec elle.

Il est important de souligner que les interventions successives de la grande sœur, des parents puis de la conseillère principale d'éducation ont permis d'apaiser les tensions accumulées. Il arrive cependant que ces interventions de tiers adultes enveniment la situation, comme observé à plusieurs reprises dans les cas de (cyber)harcèlement recueillis sur Net Écoute. Ainsi, lorsque les parents prennent la défense de leurs enfants, persuadés qu'ils ne peuvent avoir eu des comportements nuisibles envers un autre adolescent, l'intervention de l'établissement scolaire a moins d'effets, et il arrive que l'embrouille des adolescents devienne celle des parents. Une mère, qui avait fait appel à la ligne d'écoute, révèle ainsi que le harcèlement principalement scolaire, subi par sa fille en raison de jalousies entre plusieurs adolescentes dans son ancien lycée, l'a suivie via les réseaux sociaux dans le nouvel établissement scolaire où elle a inscrit sa fille, l'auteure du harcèlement étant protégée par ses parents, notables de la région. La mère envisageait donc de porter plainte contre la jeune fille, qui harcelait désormais sa fille via les réseaux sociaux, mais également contre ses parents qui, refusant de reconnaître le comportement harcelant de leur fille, l'avaient accusée de diffamation et l'avaient menacée physiquement. La mère n'avait visiblement pas réussi à apaiser la situation, reconnaissant avoir manqué de patience avec le couple de notables qui l'avaient « prise de haut ».

Si l'histoire de Julie est assez typique de nombreuses embrouilles racontées par les adolescents des lycées R et U que j'ai interrogés, les réseaux sociaux n'occupant pas forcément une place prépondérante, c'est le contraire qui apparaît dans la plupart des situations identiques - triangles amicaux faisant naître des rivalités et des jalousies - recueillies sur Net Écoute.

Dans ces derniers cas, il apparaît que la place prépondérante des réseaux sociaux dans l'embrouille déstabilise les adultes, qu'il s'agisse des parents ou du personnel éducatif.

Ainsi, jusqu'en 2018, de nombreux parents appelaient la ligne d'écoute car ils ne trouvaient pas de relais au sein des établissements scolaires, les personnels éducatifs estimant qu'ils n'étaient pas légitimes à intervenir, comme les échanges se déroulaient principalement en ligne. Les parents exprimaient leur désespoir, hantés par les récits médiatiques, tel que ceux présentés en introduction. Il est à noter que l'Education nationale a depuis quelques années renforcé son

travail auprès des équipes éducatives, et que de plus en plus de personnels éducatifs contactent Net Écoute, le message selon lequel il leur appartient, en raison de leur impact sur le climat scolaire et la scolarité des élèves, de gérer les conflits entre élèves, en ligne ou en présence, étant désormais entendu.

2.3.2 Quand l'embrouille diffuse largement sur les réseaux sociaux

Dans l'histoire de Noémie, la rumeur initiée par son ex-petite amie est relayée sur les réseaux sociaux, et diffuse dans l'ensemble du lycée. Même si Noémie n'accorde pas grande importance, d'après ce qu'elle dit, à cette rumeur qui se propage, c'est finalement une issue assez rare dans ce type d'embrouilles qui finissent par un dépôt de plainte, d'après les cas recueillis sur Net Écoute. Si la mère et la grande sœur de la jeune fille ne l'avaient pas dissuadée de le faire, il est probable que Noémie aurait cédé à la tentation de se venger en ligne en diffusant les photos dénudées de son ex-petite amie (« revenge porn ») qu'elle avait gardée de leur relation passée. C'est le cas le plus fréquent d'appels (75%) d'adolescents ou de parents sur Net Écoute, lorsque le cyberharcèlement concerne des histoires entre ex-petits amis ou entre deux jeunes dont l'un a éconduit l'autre - il s'agit alors souvent de montages photos, de photos volées ou de photos faussement attribuées à la victime. Dans 95% des cas, les victimes de ces actes de revanche pornographique en ligne sont des filles.

Dans ces cas où des photos ou des vidéos, qu'elles soient intimes, pornographiques ou non, diffusent sur les réseaux sociaux, la résolution du conflit se complique car si la situation n'est pas prise en main immédiatement, en retirant photos et vidéos compromettantes grâce à l'intervention des plateformes de réseaux sociaux - à la demande des victimes ou via l'intervention de Net Écoute ou de Pharos - le conflit a peu de chances d'être résolu et les relations de s'apaiser ou de définitivement s'interrompre. La voie judiciaire est malheureusement inéluctable, et les conséquences sur la santé, le parcours scolaire et le bien-être général de l'adolescent victime peuvent être graves, sans le soutien absolu des proches adolescents et adultes.

3. Conclusions et perspectives du chapitre 4

Les embrouilles entre adolescents, qui sont monnaie courante dans leur quotidien et qui peuvent parfois dégénérer en (cyber)harcèlement, heureusement très rarement au regard de la fréquence de ces dérapages relationnels (Olweus, 2012), nous montrent finalement combien les liens sociaux numériques à l'adolescence s'inscrivent dans la continuité des liens sociaux existants, pour l'immense majorité des adolescents rencontrés lors de cette étude.

Cependant, les nombreux témoignages recueillis attestent que ces « embrouilles », même si elles ne dégèrent pas souvent, et encore moins systématiquement en (cyber)harcèlement, relèvent de véritables épreuves. En ce sens, la lecture des travaux de Danilo Martucelli (2015) sur la sociologie des épreuves apporte un éclairage théorique intéressant.

3.1 Dynamique des embrouilles adolescentes : détermination d'une typologie séquentielle en trois actes

Plus spécifiquement dans les situations d'embrouilles causées par des rivalités ou des jalousies entre deux adolescents initialement très proches, l'intervention d'un tiers dans la relation entre ces deux adolescents crée ou dédouble un triangle relationnel et constitue le principal point de basculement de l'histoire. Avec la diffusion massive des réseaux socionumériques et l'intégration totale de ces usages dans les quotidiens relationnels adolescents, les scènes se jouent en ligne et en présence, alternativement ou en parallèle : elles se prolongent et s'entretiennent, et étant donné que chez l'immense majorité des adolescents, les cercles amicaux et scolaires sont quasiment similaires, elles se superposent et se confondent, effaçant les frontières initialement pensées entre vie en ligne et en présence, et fondant le concept de présence-ligne. Ainsi, au gré de l'évolution des relations affectives entre les deux adolescents très proches, dans ces cas d'embrouilles causées par des rivalités ou des jalousies, l'intensité de la relation en ligne évolue, jusqu'à se tendre et se rompre, en miroir de ce qui se joue en présence, voire comme un symbole de ce qui s'y joue. **Le lien social numérique matérialise ainsi l'état du lien social, quand il n'en devient pas la preuve.**

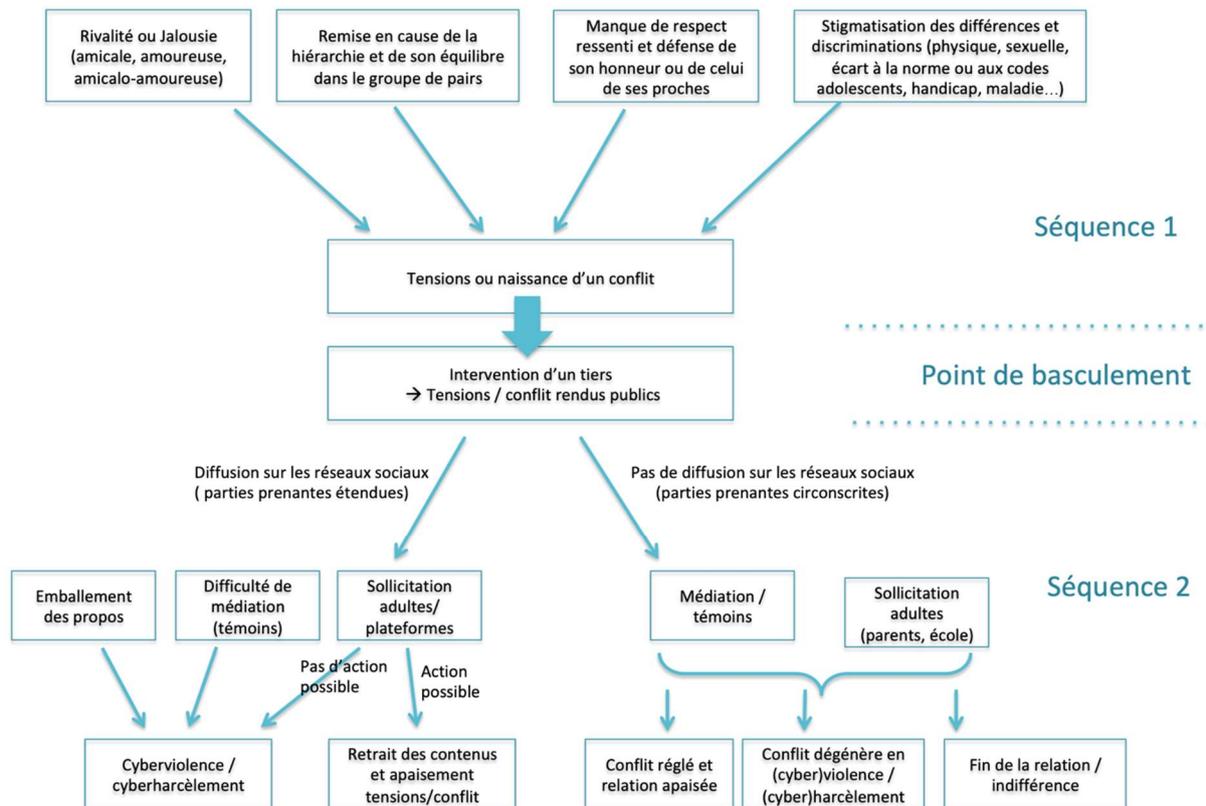
La diffusion de ces embrouilles sur les réseaux sociaux et la nature de l'intervention de tiers, adolescents ou adultes, conditionnent enfin l'avenir du lien social numérique entre deux

adolescents proches lorsqu'une « embrouille » se noue. Une diffusion large sur les réseaux sociaux augmente de fait le cercle des témoins et donc d'intervenants potentiels dans l'embrouille, compliquant la plupart du temps la résolution du conflit et nécessitant l'intervention des plateformes de réseaux sociaux. A l'inverse, une diffusion faible ou inexistante sur les réseaux socionumériques circonscrit le nombre de parties prenantes et permet généralement de mettre fin au conflit, si la médiation – souvent adulte – est correctement menée, et de limiter les conséquences du dérapage relationnel.

L'analyse fine de ces relations qui dérapent entre adolescents permet donc d'appréhender la complexité des mécanismes mis en œuvre, bien au-delà de simples histoires souvent perçues comme sans grande importance par les adultes qui entourent ces adolescents, mais également de repérer des régularités et de construire une typologie chronologique et séquentielle de ces mécanismes, en trois actes comme le montre le schéma ci-dessous : la survenue de tensions ou la naissance d'un conflit, puis le point de basculement lié à l'intervention d'un tiers qui rend publique cette « embrouille », et enfin l'éventuelle résolution de ce conflit, fortement déterminée par la diffusion importante ou non sur les réseaux sociaux et fonction de l'intervention plus ou moins adaptée d'acteurs adolescents et/ou adultes.

Comme le montre le schéma ci-dessous, cette recherche permet également de déterminer quatre grands motifs à l'origine des conflits ou embrouilles adolescentes recueillies : outre les rivalités ou jalousies affectives, la stigmatisation des différences et les discriminations, mais aussi le ressenti d'un manque de respect ou la défense de son honneur, ainsi que la remise en cause de la hiérarchie et de son équilibre dans le groupe de pairs sont les trois autres motifs recensés parmi les situations observées au sein des deux lycées étudiés et sur Net Écoute.

Dynamiques d'embrouilles adolescentes : une typologie séquentielle en trois actes



Cette recherche apporte donc un nouvel éclairage sociologique nouveau sur les dynamiques d'embrouilles, en présence et en ligne, qui doit permettre de mieux appréhender les mécanismes qui se jouent, et pour les adultes de l'entourage des adolescents - qu'ils soient parents, enseignants, professionnels de santé ou de loisirs - d'intervenir sans banaliser ni exagérer, pour éviter que les relations ne dégèrent en (cyber)violence ou en (cyber)harcèlement. Elle permet ainsi de relativiser l'approche du (cyber)harcèlement comme un risque devant lequel adolescents, parents et adultes de l'entourage (famille, enseignants, éducateurs...) seraient totalement démunis.

3.2 Quand les embrouilles deviennent du (cyber)harcèlement

A l'adolescence, l'école est à la fois le lieu de la sphère privée - les amis - et professionnelle. Quand une relation dérape et que naît une « embrouille », il devient compliqué voire impossible de séparer ces sphères intimement et intrinsèquement liées.

Le recueil des cas sur la ligne Net Ecoute, tout comme les quelques témoignages de lycéens R et U ayant été confrontés à cette situation, l'illustrent parfaitement : dans l'ensemble des témoignages, le harcèlement a commencé par une embrouille qui a dégénéré, soit parce que le protagoniste avait sous-estimé l'importance et la portée de cette embrouille, soit parce qu'il n'a pas su comment réagir.

Cette question de la réaction est centrale dans l'analyse des situations d'embrouilles, non seulement celle de la potentielle « victime » de harcèlement mais aussi de celle des témoins, qui font soit preuve d'inertie, soit de solidarité envers la victime.

Comment faire alors pour casser l'engrenage de l'embrouille et éviter qu'elle ne dégénère en (cyber)harcèlement ? Les adolescents interrogés apportent eux-mêmes la réponse, à l'instar de Mona (18,5 ans, Terminale S, lycée R), qui indique simplement ne pas répondre via les réseaux sociaux, tout du moins en public, et privilégier les explications en face, et éventuellement les excuses, également en face.

Au-delà du rôle des témoins adolescents, ce chapitre montre l'importance du rôle joué par les adultes, qu'ils sont des enseignants ou des encadrants du système scolaire, ou bien des parents, voire des frères et sœurs plus âgées et (jeunes) adultes.

Conclusion générale

Cette recherche qualitative a permis d'explorer les usages socio-numériques des adolescents sous l'angle des liens qu'ils entretiennent entre eux, sur les différentes scènes : en présence, en ligne et en présence-ligne.

Comme cela a été mis en lumière dans l'article récemment paru dans la revue « *Enfances, Familles, Générations* » (Dupin, 2018), l'arrivée massive des technologies socio-numériques au sein des familles en une dizaine d'années a profondément modifié les relations et les interactions familiales. Les familles, quels que soient leurs types de cohésion et leurs styles éducatifs (Kellerhals *et al.*, 1992), doivent désormais recomposer le cadre familial et les règles familiales en tenant compte de la présence quasiment inévitable des écrans. Si les négociations entre parents et adolescents ne sont pas toujours un passage obligé, elles sont cependant fréquentes, qu'elles portent sur l'âge d'obtention du premier téléphone portable, du premier *smartphone* et des forfaits associés, mais également du temps passé devant les écrans. Cette étude montre que les règles d'utilisation des technologies socio-numériques et les supervisions parentales sont plus fréquentes dans les milieux plus privilégiés. Elle met également en lumière que, lorsque ces règles sont absentes, certains adolescents expriment même des regrets sur ce manque de cadrage socio-numérique au sein de leurs familles, qu'ils appartiennent à des milieux modestes, moyennement ou très favorisés. Quoi qu'il en soit, et indifféremment de leurs milieux d'origine, la plupart des adolescents interrogés expriment une certaine exigence d'exemplarité en termes d'usage des technologies socio-numériques de leurs parents et de leurs fratries.

Dans certaines familles où des tensions voire des conflits apparaissent - ou sont apparus - autour des technologies socio-numériques, les inquiétudes parentales se cristallisent sur ces outils et leurs usages, notamment par peur de voir leurs enfants passer trop de temps sur leurs téléphones ou confrontés à des dangers auquel ils n'auraient pas eu à faire face hors ligne (addiction aux écrans ou aux jeux vidéo, mauvaises rencontres, diffusion de propos ou de photos intimes...). Certains parents expriment même l'angoisse de perdre le lien qui les unit à leurs enfants alors même que, comme en témoignent de nombreux exemples livrés par les adolescents interrogés, les réseaux sociaux contribuent souvent à maintenir ou renforcer les liens familiaux : par exemple, lorsque les membres de la famille plus ou moins proche sont éloignés géographiquement, en France ou à l'étranger, ou lorsque les parents sont séparés ou les familles recomposées.

Quand leurs usages socionumériques deviennent l'objet de tensions voire de conflits, la majorité des adolescents interrogés décrivent parfaitement comment ils doivent ou ont dû faire preuve de stratégie et de pédagogie, en trouvant les arguments pour convaincre des parents parfois - mais pas systématiquement et de moins en moins - dépassés par ces technologies. Mais dans les situations de tensions ou de conflits anciens liés à leurs usages socionumériques, racontées par les adolescents interrogés, il semble qu'un certain équilibre finisse par se créer, grâce à un apprentissage à double sens : les parents acceptent de faire confiance et de responsabiliser leurs enfants, tandis que les adolescents acceptent des règles voire des limites, donc un certain contrôle de la part de leurs parents. Il s'agit de trouver un nouvel équilibre familial, autour d'usages socionumériques discutés et acceptés par tous.

Cette étude montre à quel point il est important de contextualiser les usages socionumériques des adolescents, qui ne peuvent être analysés ni compris sans connaissance approfondie du cadre familial au sein duquel ils évoluent, mais également en termes de milieu de vie (rural ou urbain), de catégories socioprofessionnelles mais aussi de genre.

Tous ces paramètres sociodémographiques conditionnent également les différents profils d'utilisateurs socionumériques : cette recherche a permis de construire dix idéaux-types, à partir de cinq dimensions d'analyse préalablement déterminées (intensité de la connexion, niveau d'appréciation des médias sociaux, nature et rôle des technologies socionumériques utilisées, perception et prise de risques liés aux technologies socionumériques, existence de règles, avec des usages encadrés, auto-encadrés ou libres), rendant ainsi compte de la grande diversité des profils d'utilisateurs socionumériques parmi les adolescents, tout en mettant en évidence une certaine régularité et de nombreux traits communs au sein de chacun de ces profils.

Cette diversité, rendue intelligible par les dix idéaux-types déterminés ici, vient s'inscrire en opposition avec certaines idées reçues véhiculées par la presse et les médias traditionnels, et donc largement diffusées dans notre société, sur ce qu'il convient d'appeler le mythe des adolescents « hyperconnectés » : s'ils représentent certes plus de la moitié (58%) des quarante-trois adolescents interrogés, scolarisés dans les lycées R et U, accepter cette idée d'adolescents tous hyperconnectés reviendrait donc à mettre de côté une part non négligeable d'adolescents moyennement connectés (plus du tiers des adolescents rencontrés) voire très peu ou pas du tout connectés (8% des adolescents rencontrés).

Une fois ces dix idéals-types déterminés, il a alors été possible d'explorer les relations entre pairs adolescents, les liens forts et faibles qui se jouent en présence, en ligne et en présence-ligne dans la continuité de ces deux scènes, de voir comment ils naissent, se confortent et se maintiennent sur ces différentes scènes.

Les rôles de la trentaine d'applications et de réseaux sociaux les plus utilisés par les adolescents interrogés dans le cadre de cette étude, selon leurs fonctionnalités et selon les rôles prêtés majoritairement à ces outils socionumériques, ont ensuite été analysés : échanger, se divertir, s'informer, s'exposer, rencontrer, expérimenter... Ces réseaux sociaux sont regroupés en cinq idéals-types construits à partir de six dimensions d'analyse préalablement déterminées : la nature écrite ou imagée, la praticité, la temporalité, la privacité, la portée spécialisée ou grand-public, et la diffusion.

Ce travail permet de définir les différents types de liens créés et développés entre pairs adolescents, entretenus en ligne mais également en présence et dans le continuum présence-ligne. Ainsi, cinq grands types de liens sur ces différentes scènes (en présence, en ligne et en présence-ligne) émergent de ces analyses et viennent éclairer les usages socionumériques, tout en apportant des réponses à une des questions récurrentes de nombreux parents, à savoir ce que font les adolescents derrière leurs écrans : le partage d'événements et d'émotions, l'affichage de l'amitié, la confiance, la compétition entre pairs autour de la séduction et des relations affectives, et l'espionnage ou la surveillance.

Ces liens entretenus sur les différentes scènes en présence, en ligne et en présence-ligne peuvent également se défaire, lorsque les relations entre adolescents dérapent et que se nouent des « embrouilles », pouvant parfois dégénérer en (cyber)violence, voire en (cyber)harcèlement. L'analyse approfondie de ces embrouilles et de leurs dynamiques, à partir des quatre-vingt-trois entretiens menés au sein des deux lycées d'Ile-de-France mais également du matériel recueilli lors de l'observation participante au sein de la ligne Net Écoute, permet de déterminer une typologie séquentielle en trois actes, centrée autour d'un point de basculement, et avec une résolution dépendant notamment de la diffusion ou non du conflit sur les réseaux sociaux. Il s'agit d'un éclairage sociologique nouveau sur les dynamiques d'embrouilles, en présence, en ligne et en présence-ligne, qui doit permettre de mieux appréhender les mécanismes qui se jouent, et pour les adultes de l'entourage des adolescents - qu'ils soient parents, enseignants, professionnels de santé ou de loisirs - d'intervenir sans banaliser ni exagérer, pour éviter que les relations ne dégèrent en (cyber)violence ou en (cyber)harcèlement.

Plus généralement, cette recherche propose un regard sociologique *a priori* inédit sur la diversité des usages socio numériques adolescents, envisagés dans une perspective relationnelle sans opposition entre les différentes scènes en ligne, en présence et en présence-ligne, sur lesquelles les liens sociaux se font, se maintiennent ou se défont. Elle apporte de nouvelles connaissances sur les dynamiques d'embrouilles, tout en relativisant la fréquence de celles qui dégénèrent sous des formes graves de (cyber)violences et de (cyber)harcèlement, et pourrait être utilisée par des professionnels souhaitant agir dans la lutte contre ces phénomènes notamment chez les adolescents, en contribuant à dépasser beaucoup de clichés sur les relations socio numériques entre pairs et sur les méfaits supposés mécaniques ou systématiques du numérique sur les vies personnelles et relationnelles des adolescents.

Bibliographie

Ait el Cadi Hakima, 2008. *Cultures adolescentes : entre turbulence et construction de soi*. Paris, Autrement, pp.49-59

Anatrella, Tony (2003). « Les "adulescents" ». *Études*, 399/7, pp.37-47

Amsellem-Mainguy Yaëlle et Mardon Aurélie, 2014. « Se rencontrer, être en groupe et avoir du temps pour soi : socialisations adolescentes en colonie de vacances ». *Informations sociales*, vol. 181, pp. 34-41

Amsellem-Mainguy Yaëlle et Vuattoux Arthur, 2018. *Enquêter sur la jeunesse. Outils, pratiques d'enquête, analyses*. Paris, Armand Colin.

Balleys Claire, 2015. *Grandir entre adolescents : à l'école et sur internet*. Lausanne, Suisse, Presses polytechniques et universitaires romande

Balleys Claire, 2017. *Socialisation adolescente et usages du numérique. Revue de littérature*. Rapport d'étude de l'INJEP

Becker Howard S., 1985. *Ousiders. Etudes de sociologie de la déviance*. Paris, Editions Métailié

Blaya Catherine, 2013. *Les ados dans le cyberspace. Prises de risque et cyberviolence*. Bruxelles, De Boeck, collection « Pédagogies en développement »

Bourdieu Pierre et Passeron Jean-Claude, 1985 [1964]. *Les héritiers : Les étudiants et la culture*. Paris, Les Editions de Minuit, collection « Le sens commun »

Bourdieu Pierre et Passeron Jean-Claude, 1970. *La reproduction : Éléments d'une théorie du système d'enseignement*. Paris, Les Éditions de Minuit, collection « Le sens commun »

boyd danah, 2014. *It's Complicated. The social lives of networked teens*. New Haven, Yale University Press

Bozon Michel, 2002. « Des rites de passage aux "premières fois", une expérimentation sans fin ». *Agora Débats Jeunesse*, n°28

Chamboredon Jean-Claude, 1985. « Adolescence et post-adolescence : la "juvénisation". Remarques sur les transformations récentes des limites et de la définition sociale de la jeunesse ». In : Alléon Anne-marie, Morvan Odile et Lebovici Serge. *Adolescence terminée*,

adolescence interminable. Paris, Presses Universitaires de France, collection Psychiatrie de l'enfant, pp.13-28

Chalet Johann, 2009. « Sélection, appariement et modes d'engagement dans les sites de mise en relation », *Réseaux*, vol. 154, no. 2, pp. 131-164

Choquet Olivier et Héran François, 1996. « Quand les élèves jugent les collèges et les lycées ». *Economie et statistique*, 293, pp.107-124

Cipriani-Crauste Marie et Fize Michel, 2007. *Le bonheur d'être adolescent*. Toulouse, ERES

Credoc. 2017. *Baromètre du numérique 2017*. 17^e édition

Credoc. 2018. *Baromètre du numérique 2018*. 18^e édition

Credoc. 2019. *Baromètre du numérique 2019*. 19^e édition

Coleman James S., 1961. *The Adolescent Society; The Social Life of the Teenager and their Impact on Education*. Glencoe, The Free Press

Cuin Charles-Henri, 2011. « Esquisse d'une théorie sociologique de l'adolescence ». *Revue européenne des sciences sociales*, 49-2, pp.71-92

Dagiral Eric et Martin Olivier, 2017. « Liens sociaux numériques ». *Sociologie* [en ligne], N°1, vol. 8, pp.1-25

Darmon Muriel, 2010 [2006]. *La socialisation*. Paris, Armand Colin

Déage Margot, 2018. « S'exposer sur un réseau fantôme : Snapchat et la réputation des collégiens en milieu populaire ». *Réseaux*, n°208-209, pp. 147-172

Debarbieux Eric et Montoya Yves, 1998. « La violence à l'école en France : 30 ans de construction sociale de l'objet (1967-1997) ». *Revue française de pédagogie*, 123, pp.93-121

Deville Julie, 2010. « Norme scolaire et codes juvéniles. Des lycéens dans une association de soutien scolaire ». *Ethnologie française*, 40/1, pp.49-56

Dubet François, 1991. *Les lycéens*. Paris, Editions du Seuil

Dubet François, Cousin Olivier et Guillemet Jean-Philippe, 1991. « Sociologie de l'expérience lycéenne ». *Revue française de pédagogie*, 94, pp.5-12

Dubet François et Martucelli Danilo, 1996. *A l'école. Sociologie de l'expérience scolaire*. Paris, Le Seuil

- Dubet François et Wieviorka Michel, 1995. *Penser le sujet. Autour d'Alain Touraine*. Paris, Fayard
- Dumez, 2016. *Méthodologie de la recherche qualitative*, 2e édition, Vuibert
- Dupin Nathalie, 2018. « "Attends, deux secondes, je lui réponds..." enjeux et négociations au sein des familles autour des usages socionumériques adolescents ». *Enfances, Familles, Générations*, 31.
- Elias Norbert, 1991. *La société des individus*. Paris, Fayard
- Elias Norbert, 1997 [1965]. *Logiques de l'exclusion*. Paris, Fayard
- Fichez Elisabeth, 2001. « Les jeux vidéo dans l'espace familial, le point de vue des parents », dans *Construction sociale de l'univers des jeux vidéo*, sous la direction de E. Fichez et J. Noyer, Lille, Collection UL3 Travaux et Recherches, pp. 23-76
- Fize Michel, 2008 [1993], *Les bandes. De l'« entre soi adolescent » à l'« autre ennemi »*. Paris, Desclée de Brouwer
- Fluckiger Cédric, 2006. « La sociabilité juvénile instrumentée. L'appropriation des blogs dans un groupe de collégiens », *Réseaux*, vol. n° 138, no. 4, pp. 109-138
- Galland Olivier, 2001. « Adolescence, post-adolescence, jeunesse : retour sur quelques interprétations ». *Revue française de sociologie*, vol. 42, n°4, pp. 611-640
- Galland Olivier, 2008. « *Une nouvelle adolescence* ». *Revue française de sociologie*, 49-4, pp.819-826
- Galland Olivier, 2010, « Introduction. Une nouvelle classe d'âge ? ». *Ethnologie française*, Vol. 40, pp.5-10
- Galland Olivier, 2011[1991]. *Sociologie de la jeunesse*. Paris, Armand Colin (5^e édition, 2011)
- Gaviria Sandra, 2014. « L'autonomie et le lien parents-jeunes en France ». *Cahiers de Sociologie Economique et Culturelle*, 58
- Giraud Christophe, 2017. *L'amour réaliste. La nouvelle expérience amoureuse des jeunes femmes*. Paris, Armand Colin
- Glevarec Hervé, 2010. « Les trois âges de la "culture de la chambre" ». *Ethnologie française*, 40/1, pp.19-30

- Goffman Erving, 1973. *La mise en scène de la vie quotidienne. 1. La présentation de soi*. Paris, Les Editions de Minuit, collection « Le sens commun »
- Goffman Erving, 1973. *La mise en scène de la vie quotidienne. 2. Les relations en public*. Paris, Les Editions de Minuit, collection « Le sens commun »
- Goffman Erving, 1974. *Les rites d'interaction*. Paris, les Editions de Minuit, collection « Le sens commun »
- Granovetter Mark, 1973. « The strength of weak ties ». *American Journal of Sociology*, 78 (6), p. 1360-1380
- Hall Granville Stanley, 1904. *Adolescence*. New York, D.Appleton and Company
- Huerre Patrice, 2001. « L'histoire de l'adolescence : rôles et fonctions d'un artifice ». *Journal français de psychiatrie*, 14/3, pp.6-8
- Huerre Patrice, 2003. « Abaisser la majorité à 15 ans ». *La Recherche*, n°360, p.75
- Jeffrey Denis, Lachance Jocelyn et Le Breton David (dir). 2016. *Penser l'adolescence*. Paris, Presses Universitaires de France
- Jenny Jacques, 1962. « La maturation sociale. Thème de recherche psycho-sociologique appliqué à l'étude de la jeunesse (approche bibliographique) ». *Revue française de sociologie*, 3-2, pp.131-152
- Jouët Josiane et Pasquier Dominique, 1999. « Les jeunes et la culture de l'écran. Enquête nationale auprès des 6-17 ans ». *Réseaux*, vol. 17, no 92-93, pp. 25-102
- Kellerhals Jean, Montandon Cléopâtre, Ritschard Gilbert et Sardi Massimo, 1992. « Le style éducatif des parents et l'estime de soi des adolescents ». *Revue française de sociologie*, vol. 33, no 3, pp. 313-333
- Koskas, Roselyne, 1949. « L'adolescent et sa famille ». *Enfance*, 2/1, pp.68-71
- Lachance Jocelyn, 2012. *L'adolescence hypermoderne. Le nouveau rapport au temps des jeunes*. Presses de l'Université Laval, collection « Sociologie au coin de la rue »
- Lachance Jocelyn, 2014. « Le rôle de la marque chez l'adolescent hypermoderne ». *Revue du MAUSS*, 44/2, pp.159-172
- Lachance Jocelyn, Mathiot Louis et Saint-Germain Philippe, 2016. *Cultures Adolescentes*, pp. 33-43, in : Jeffrey Denis, Lachance Jocelyn et Lebreton David (Dir.), 2016, *Penser l'adolescence. Approche socio-anthropologique*, Paris, Presses Universitaires de France

- Lachance Jocelyn, Leroux Yann et Limare Sophie, 2017. *Selfies d'ados*. Laval, Presses Universitaires de Laval, collection Adologiques
- Le Breton David, 2008. « Adolescence, famille et conduites à risque ». *Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseaux*, 40/1, pp.217-226
- Legon Tomas, 2011. « La force des liens forts : culture et sociabilité en milieu lycéen ». *Réseaux*, vol. 165, n°1, p. 215-248
- Lemarchant Clotilde, 2017. *Unique en son genre. Filles et garçons atypiques dans les formations techniques et professionnelles*. Paris, Presses Universitaires de France
- Livingstone Sonia, 1999. « Les jeunes et les nouveaux médias. Sur les leçons à tirer de la télévision pour le PC ». *Réseaux*, vol. 92-93, n°1, pp.103-132
- Livingstone Sonia, 2008. « Taking risky opportunities in youthful content creation: teenagers' use of social networking sites for intimacy, privacy and self-expression ». *New Media & Society*, 10(3), pp. 393-411
- Mardon Aurélie, 2010. « Sociabilités et travail de l'apparence au collège ». *Ethnologie française*, Vol. 40, n°1, pp.39-48
- Martin Olivier, 2004. « L'Internet des 10-20 ans. Une ressource pour une communication autonome ». *Réseaux*, vol. 123, n°1, p. 25-58
- Martin Olivier et Dagiral Eric, 2016. *L'ordinaire d'internet. Le web dans nos pratiques et relations sociales*. Paris, Armand Colin, collection « Individu et Société »
- Martin Olivier et Dagiral Eric, 2021. *Les liens sociaux numériques*. Paris, Armand Colin, collection « Sociologia »
- Martucelli Danilo. 2015. « Les deux voies de la notion d'épreuve en sociologie », *Sociologie*, vol. 6, no. 1, pp. 43-60
- de Maupéou-Abboud Nicole, 1966. « La sociologie de la jeunesse aux Etats-Unis ». *Revue française de sociologie*, 7-4, pp.491-507
- Mendousse Pierre, 1954. *L'âme de l'adolescent*. Paris, Presses Universitaires de France
- Mercklé Pierre, 2016 [2004]. *Sociologie des réseaux sociaux*. Paris, La Découverte (3^{ème} édition)
- Metton Céline, 2004. « Les usages d'Internet par les collégiens. Explorer les mondes sociaux depuis le domicile ». *Réseaux*, n° 123 (1), pp. 59-84

- Metton-Gayon Céline, 2009. *Les adolescents, leur téléphone et Internet : « tu viens sur MSN ? »*. Paris, L'Harmattan, collection « Débats Jeunesses »
- Metton Céline, 2010. « L'autonomie relationnelle. Sms, « chat » et messagerie instantanée ». *Ethnologie française*, Vol. 40, n°1, pp.101-107
- Morand Emilie, 2020. « Être connecté.e.s en colonie de vacances : usages du smarphone à l'adolescence ». *Rapport d'étude de l'INJEP*
- Morin Edgar, 1969. « Culture adolescente et révolte étudiante ». *Annales ESC*, 3, pp. 765-776
- Octobre, Sylvie (2014). *Deux pouces et des neurones. Les cultures juvéniles de l'ère médiatique à l'ère numérique*. Paris, DEPS, coll. Questions de culture
- Olweus Dan, 2012 « Cyberbullying : An overrated phenomom? ». *European Journal of Developmental Psychology*, vol. 9, n°5, pp.520-538
- Paillé Pierre et Mucchielli Alex, 2008. *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales*. Paris, Armand Colin
- Pasquier Dominique, 2005. *Cultures lycéennes. La tyrannie de la majorité*. Paris, Autrement.
- Pasquier Dominique, 2020. « Cultures juvéniles à l'ère numérique. Présentation », *Réseaux*, n°222, pp.9-20
- Paugam, Serge, 2014. « Type idéal », in Paugam Serge (dir.). *Les 100 mots de la sociologie*, Paris, Presses universitaires de France, collection « Que Sais-Je ? »
- Pecolo, Agnès (2011). « Médias et âges de la vie. Brève exploration de la figure du senior ». *Le sociographe*, 35/2, pp.21-31
- Ramos Elsa, 2015. *L'entretien compréhensif en sociologie. Usages, pratiques, analyses*. Paris, Armand Colin, collection Cursus
- Rissoan Odile, 2004. « Les relations amicales des jeunes : un analyseur des trajectoires sociales lors du passage à l'âge adulte ». *Genèses*, 54/1, pp.148-161
- de Singly François, 2000. « Penser autrement la jeunesse ». *Lien social et politiques*, 43
- de Singly François, 2006. *Les Adonaissants*. Paris, Armand Colin
- de Singly François, 2007 [1993]. *Sociologie de la famille contemporaine*. Paris, Armand Colin (3^e édition 2007)

de Singly François et Ramos Elsa, 2010. « Moments communs en famille ». *Ethnologie française*, 40/1, pp.11-18

Segalen M. 1998. *Rites et rituels contemporains*. Paris, Nathan

Simmel Georg, 1908. *Sociologie. Etude sur les formes de socialisation*. Paris, Presses Universitaires de France, « Sociologies », 1999, traduction de l'allemand par Lilyane Deroche-Gurcel et Sibylle Muller

Tavoillot Pierre-Henri, 2010. « Le retour des âges de la vie ». *Le Télémaque*, 37/1, pp.7-10

Thiercé Agnès, 1999. *Histoire de l'adolescence (1850-1914)*. Paris, Belin

Tremel, Laurent, 2001. « Les « jeux vidéo » : un ensemble à déconstruire, des pratiques à analyser ». *Revue française de pédagogie*, vol. 136, p. 147-157

Weber, Max, 1921 [1995]. *Economie et Société*, Paris, Pocket

Annexes

Annexe 1 : Guide d'entretien pour les lycées R et U

Annexe 2 : Quelques caractéristiques sociales des lycéens R et U

Annexe 3 : Revue de presse

Annexe 1 : Guide d'entretien pour les lycéens R et U

Préalable – Il s'agit d'entretiens semi-directifs et ce guide n'a donc pas été suivi de manière systématique et linéaire (même si l'ordre entre les parties a généralement été respecté), son contenu a été adapté au cours des entretiens, selon l'accueil des différents items proposés par les adolescents interrogés. Ce guide d'entretien est donc général et a pour objectifs de recenser les principales thématiques à aborder et les questions à poser, par exemple pour relancer l'entretien.

Introduction - Présentation préliminaire à l'entretien

Je m'appelle Nathalie Dupin, je suis étudiante en sociologie et je travaille sur les pratiques et les rapports des adolescents avec internet et les réseaux sociaux. Je te remercie tout d'abord d'avoir accepté l'entretien. L'objectif est de discuter ensemble sur ton vécu mais aussi sur ce que tu penses par rapport aux expériences de tes amis, de tes frères et sœurs, ou d'autres personnes de ton entourage... Tout ce que tu me diras va beaucoup m'aider pour mon travail, et je t'en remercie une nouvelle fois, mais surtout, tout ce que tu me diras restera confidentiel et sera rendu anonyme dans le mémoire que je vais écrire.

Si tu as des questions, n'hésite pas... [...].

Pour rester fidèle à ce que tu vas me dire pendant tout cet entretien, j'aimerais savoir si tu es d'accord pour que je t'enregistre. Les enregistrements ne seront utilisés que par moi, et m'aideront à bien tout retranscrire ce que tu penses, en plus des quelques notes que je prendrai pendant notre discussion.

Pratiques d'internet et des réseaux sociaux

1. Est-ce que tu vas souvent sur internet ? Plusieurs fois par jour, semaine, mois ? Raconte-moi la dernière fois que tu es allé sur internet...
2. A quel âge as-tu commencé à aller sur internet ? et sur les réseaux sociaux ? Est-ce que tu te souviens pour quoi tu as commencé à aller sur internet ? et sur les réseaux sociaux ?
3. Raconte-moi comment tu utilises internet plutôt : chez toi (dans le salon, dans ta chambre...) ? Sur ton portable ? A l'école ? Chez/avec des amis ?
4. Dirais-tu que tu as tendance à aller de moins en moins/de plus en plus sur internet par rapport à l'an dernier ? Et sur les réseaux sociaux ?
5. Que recherches-tu sur internet ? ^[1]_[SEP] Sur quels sites vas-tu en général : réseaux sociaux, musique/films, jeux en ligne, information/ actualités, travail scolaire, achats, ... ?
6. Si tu n'es pas sur les réseaux sociaux : pour quelles raisons (n'y es-tu pas) ?
7. Si oui pour les réseaux sociaux :
 - Es-tu actif ou non sur les réseaux sociaux ? Si oui, lesquels ? Si non, pourquoi ?
 - Que t'apporte le fait d'aller sur les réseaux sociaux ?

- Serais-tu d'accord pour me montrer ton compte personnel sur Facebook / Snapchat / Instagram / Twitter (selon les pratiques) ? → Observation du compte, des interactions et questions

8. Que donnes-tu comme informations personnelles sur internet et sur les réseaux sociaux (véritable identité/pseudo) ? As-tu déjà donné tes codes personnels à des amis ?
9. Raconte-moi si tu as déjà eu un problème sur internet ou sur les réseaux sociaux... En as-tu parlé à quelqu'un et si oui, à qui ?

Rapport aux autres par rapport à internet

10. Sais-tu ce que pensent tes parents de ta consommation d'internet ? De celle de tes frères et sœurs ?
11. Savent-ils ce que tu fais quand tu es sur internet ? Leur en parles-tu ?
12. Quelle est la fréquence d'utilisation d'internet de tes parents ? De tes frères et sœurs ?
13. La plupart de tes amis sont-ils sur les réseaux sociaux ? Quels sont ceux que vous utilisez le plus entre vous ?
14. Que penses-tu de quelqu'un qui passe (quasiment) tout son temps libre sur les réseaux sociaux ?
15. Que penses-tu de quelqu'un qui refuse d'aller sur les réseaux sociaux ? Ou qui a décidé de les quitter ? Sais-tu pourquoi ?
16. Un de tes amis/proches (frères/sœurs) a-t-il eu un problème sur internet ou sur les réseaux sociaux ? L'as-tu aidé ou conseillé ?

Rapport à internet

17. Pour toi, internet est synonyme de... ? Et les réseaux sociaux sont synonymes de... ?
18. Que permet pour toi internet ? Et les réseaux sociaux ?
19. Vois-tu des risques à une utilisation excessive d'internet ou des réseaux sociaux ? Si oui, lesquels ?
20. Pour toi, quels sont les risques auxquels tu peux être ou as été confronté(e) sur internet ou sur les réseaux sociaux ? Fais-tu appel à quelqu'un en particulier dans ce cas ?
21. As-tu déjà eu des formations/cours/actions de prévention sur les risques liés à internet ? Aux réseaux sociaux ?

Rapports et liens entre la vie en face et la vie en ligne

22. Quand tu rencontres quelqu'un, un ou une nouvel(le) ami(e), est-ce que tu donnes ou non systématiquement un moyen d'être en contact sur les réseaux sociaux ? Si oui, est-ce un numéro de portable, une adresse de messagerie, le nom ou pseudo utilisé sur Facebook/ Snapchat/ Instagram... ?
23. As-tu des amis avec qui tu n'as de relations qu'au lycée ou à travers tes loisirs (« vraie

- vie ») ? Ou des amis avec qui tu n'as de relations que via internet ou les réseaux sociaux ?
24. Y-a-t-il des choses que tu pourrais ne faire, dire ou confier que sur internet ou les réseaux sociaux ? ou uniquement dans la « vraie vie » ? Peux-tu me donner quelques exemples ?
 25. Que penses-tu des gens de ton âge qui flirtent/testent leur séduction/rencontrent des petit(e)s-ami(e)s sur internet ou les réseaux sociaux ? Y as-tu déjà pensé pour toi ou penses-tu que cela pourrait t'arriver ? Pourquoi ? As-tu des amis qui l'ont fait ou le font ?
 26. As-tu déjà eu des embrouilles sur les réseaux sociaux avec un de tes amis de collège/lycée ou un jeune de ton âge ? Si oui, peux-tu me raconter la dernière ?
 27. As-tu déjà eu des embrouilles avec de tes amis de collège/lycée ou un jeune de ton âge dans la « vraie vie », qui s'est prolongée ou étendue sur les réseaux sociaux ? ou à l'inverse, qui a commencé sur les réseaux sociaux et s'est prolongée/étendue dans la « vraie vie » ? si oui, peux-tu me raconter ?
 28. Qu'est-ce qui pourrait être une raison de désaccord, de brouille ou d'embrouille avec un ou une de tes amis dans la vraie vie ? et sur internet et les réseaux sociaux ?

Eléments du parcours personnel, familial et scolaire

29. Quel âge as-tu ?
30. En quelle classe es-tu ? Quelle option ?
31. As-tu des frères et sœurs ? Combien et de quel âge ? Sont-ils dans le même lycée que toi ? Es-tu l'aîné(e)/au milieu/le(a) dernier(ère) ?
32. Parle-moi de l'endroit où tu habites : un appartement ? une maison ? ...
33. Est-ce que tu as des copains/copines ? ami(e)s ? confident(e)s ? Sont-ils dans ta classe ? Les vois-tu souvent en dehors de l'école ?
34. Peux-tu me dire comment cela se passe avec tes parents (ton père, ta mère / divorcés/ensemble) ? ce qu'ils font dans la vie (profession) ?
35. Comment cela se passe à l'école au niveau de tes résultats scolaires ?
36. Quand tu as un souci ou un problème, que tu es préoccupé de manière générale, as-tu quelqu'un à qui en parler ? De qui s'agit-il ? (Différencier en fonction des sujets/situations)
37. As-tu des activités/que fais-tu en dehors de l'école ? Si tu as des activités, lesquelles ?

Merci beaucoup pour le temps que tu m'as consacré et pour ta participation !

Annexe 2 : Quelques caractéristiques des lycéens R et U

Cette annexe reprend les principales caractéristiques sociales ainsi que ceux spécifiques de leurs usages socionumériques et de leurs vies relationnelles en présence et en ligne des quatre-vingt-trois adolescents interrogés issus des lycées R et U.

L'ordre de présentation adopté ici est l'ordre alphabétique, dans chacun des dix idéals-types d'usagers socionumériques déterminés dans le chapitre 2 de cette recherche. Pour rappel, les prénoms ont été modifiés (voir paragraphe 2.4 du chapitre 1).

Prénom & Caractéristiques générales	Traits marquants
Idéal-type A1 « Être sur les réseaux sociaux, y raconter sa vie, pour moi et pour les autres, je ne vois pas l'intérêt »	
Antoine (16 ans, 1 ^{ère} technologique, lycée U) -garçon	Dispose de quelques comptes de réseaux sociaux, mais ne partage pas de contenus, même s'il est passionné de photos
Romane (16 ans, 1 ^{ère} technologique, lycée U) – fille	Dispose de plusieurs comptes de réseaux sociaux, sur lequel elle se définit comme plus observatrice qu'active, n'utilisant que les fonctions de messagerie instantanée des applications
Idéal-type A2 « Je n'aime pas les réseaux sociaux, j'utilise les sms pour parler avec mes amis »	
Julie (17,5 ans, 1 ^{ère} professionnelle, lycée R) – fille	N'a jamais ressenti le besoin d'aller sur les réseaux sociaux
Nelly (17 ans, 1 ^{ère} professionnelle, lycée R) – fille	Ne pas être sur les réseaux sociaux est une marque de distinction par rapport aux autres. Dénonce le côté potentiellement faux ou surfait de ce qui est affiché sur les réseaux sociaux.
Robin (17 ans, Terminale technologique, lycée U) – garçon	Se sent en décalage avec sa génération, et l'image d'hyper-connexion et de « digital native » perçue des adolescents par les adultes

Idéal-type A3 « J'ai supprimé tous mes réseaux sociaux, ce sont des nids à histoires ! »	
Victoria (17 ans, Terminale professionnelle, lycée R) – fille	A été marquée par plusieurs incidents en ligne dont des embrouilles qui l'ont poussée à supprimer tous ses comptes de réseaux sociaux
Clara (17,5 ans, Terminale professionnelle, lycée R) – fille	A supprimé tous ses comptes de réseaux sociaux à la suite d'embrouilles et de (cyber)harcèlement, à l'exception de Snapchat qu'elle conserve pour surveiller les activités en ligne de son petit copain
Idéal-type B1 « Mes réseaux sociaux et mon téléphone, c'est toute ma vie »	
Auxane (16 ans, 2 nd e, lycée R) – fille	Vie en ligne intense reflet de sa vie sociale hors ligne. N'envisage pas de pouvoir passer plus de quelques heures sans son téléphone portable
Célia (17,5 ans, Terminale technologique, lycée U) – fille	Vie en ligne intense reflet de sa vie sociale hors ligne
Farah (17 ans, 1 ^{ère} professionnelle, lycée R) – fille	A une vie en ligne beaucoup plus intense que sa vie hors ligne (souffre d'un manque de lien dans sa vie quotidienne)
Harmonie (16 ans, 2 nd e professionnelle, lycée R) – fille	Vie en ligne intense reflet de sa vie sociale hors ligne. Aucune règle de connexion spécifique dans sa famille
Héloïse (17 ans, Terminale ES, lycée U) – fille	Vie en ligne intense reflet de sa vie sociale hors ligne. Règles de connexion pour le sommeil (père)
Julie (17 ans, 1 ^{ère} professionnelle, lycée R) – fille	Vie en ligne intense reflet de sa vie sociale hors ligne. Pratique des activités extra-scolaires
Margot (16 ans, 1 ^{ère} S, lycée U) – fille	Vie en ligne intense reflet de sa vie sociale hors ligne. Ne perçoit aucun risque lié aux réseaux sociaux
Marjorie (18,5 ans, Terminale Professionnelle, lycée R) – fille	Vie en ligne intense reflet de sa vie sociale hors ligne. Ne pratique aucune activité extra-scolaire
Mona (18,5 ans, Terminale S, lycée R) – fille	Vie en ligne intense reflet de sa vie sociale hors ligne. Pratique des activités extra-scolaires
Morgane (16 ans, 2 nd e, lycée R) – fille	Vie en ligne intense reflet de sa vie sociale hors ligne

Morgane (16 ans, 1 ^{ère} générale, lycée R) – fille	Vie en ligne intense reflet de sa vie sociale hors ligne
Nina (16,5 ans, 1 ^{ère} Professionnelle, lycée R)	A une vie en ligne beaucoup plus intense que sa vie hors ligne (souffre de la rupture récente avec son ex-petit ami)
Noémie (16,5 ans, 1 ^{ère} professionnelle, lycée R) – fille	A une vie en ligne beaucoup plus intense que sa vie hors ligne. Consciente d’être « enfermée » dans sa vie en ligne
Pauline (17 ans, Terminale professionnelle, lycée R) – fille	A une vie en ligne beaucoup plus intense que sa vie hors ligne (souffre d’un manque de lien dans sa vie quotidienne)
Rosie (16 ans, 1 ^{ère} technologique, lycée U) – fille	A une vie en ligne beaucoup plus intense que sa vie hors ligne (lien avec son pays d’origine)
Tayma (16 ans, 2 ^{nde} professionnelle, lycée R) – fille	A une vie en ligne beaucoup plus intense que sa vie hors ligne (souffre d’une vie familiale compliquée et s’ennuie chez elle). Ne perçoit aucun risque lié aux réseaux sociaux
Idéal-type B2 « Avec les réseaux sociaux, je peux être en permanence avec mes amis »	
Anaïs (15,5 ans, 2 ^{nde} , lycée U) – fille	Utilise sa vraie identité sur les réseaux sociaux pour s’assurer d’être retrouvée par ses anciens copains
Billal (17 ans, Terminale technologique, lycée U) garçon	Maintient les relations avec sa famille restée dans son pays d’origine
Charlotte (16,5 ans, 1 ^{ère} S, lycée U) – fille	Maintient en ligne ses liens avec ses amis du collège et rencontrés en camps scouts. Utilise les réseaux sociaux pour rencontrer des garçons
Clémence (15 ans, 2 ^{nde} , lycée U) – fille	Passe du temps à regarder des séries et des films en version originale sur internet, pour améliorer son anglais

Cléo (16,5 ans, 1 ^{ère} ES, lycée U) – fille	Engagée au sein du Conseil des délégués à la Vie Lycéenne pour être en contact avec d'autres « promos »
Dimitri (15 ans, 2 ^{nde} professionnelle, lycée R) – garçon	Engagé au sein du Conseil des délégués à la Vie Lycéenne. Utilise les réseaux sociaux pour rencontrer des filles
Hans (17,5 ans, Terminale S, lycée U) - garçon	Engagé au sein du Conseil des délégués à la Vie Lycéenne pour rencontrer de nouvelles personnes
Hugo (16,5 ans, 1 ^{ère} technologique, lycée U) – garçon	Ne voit aucun intérêt à parler en ligne avec des gens qu'on ne connaît pas (perte de temps)
Laetitia (18,5 ans, Terminale professionnelle, lycée R) – fille	A une vie en ligne très intense, reflet de sa vie sociale, mais limitée par ses passions (twirling) et le passage du code
Léa (16 ans, 2 ^{nde} professionnelle, lycée R) - fille	A une vie en ligne très intense, reflet de sa vie sociale. N'ajoute pas de gens qui ont simplement des amis en commun (méfiance)
Lisa (17,5 ans, Terminale professionnelle, lycée R) – fille	Accepte des garçons qu'elle ne connaît pas dans ses contacts en ligne dans une perspective de relation amoureuse
Manon (17 ans, 1 ^{ère} Professionnelle, lycée R) - fille	N'accepte dans ses contacts en ligne que des gens avec qui elle a des amis communs et qu'elle connaît au moins de vue
Sarah (17 ans, Terminale S, lycée U) – fille	Apprécie de garder le lien en permanence avec ses amis, mais peut passer du temps sans connexion (week-end à la campagne)
Thibaud (15 ans, 2 ^{nde} , lycée U) – garçon	Apprécie de garder le lien en permanence avec ses amis, mais peut passer du temps sans connexion (week-end à la campagne)

Idéal-type B3 « Je suis un gamer, comme mes amis : on n'est pas que sur les réseaux sociaux «mainstream», on s'amuse et on se parle en ligne avec des avatars ou des noms qu'on choisit »	
Anaëlle (17 ans, Terminale ES, lycée R) - fille	Amie avec Ornella. Réflexion importante sur les pseudonymes utilisés sur leurs jeux en ligne
Ilyès (17 ans, Terminale technologique, lycée U) garçon	S'octroie du temps de jeu en ligne en récompense de son travail ou de ses notes
Julien (16,5 ans, 1 ^{ère} S, lycée U) – garçon	Adepte de vidéos sur YouTube et utilisateur de certains réseaux sociaux « mainstream » pour le lien avec ses amis (Messenger, Facebook, Twitter)
Kevin (19 ans, Terminale professionnelle, lycée R) – garçon	Apprécie les publications parodiques se moquant de ceux qui postent des vidéos sans intérêt sur les réseaux sociaux
Malo (19,5 ans, Terminale ES, lycée R) - garçon	Utilise des réseaux sociaux autres que ceux liées aux jeux en ligne (Facebook, Snapchat)
Mehdi (16,5 ans, 1 ^{ère} technologique, lycée U) – garçon	Se fixe un temps limite de jeu par jour pour ne pas se laisser déborder par rapport à ses devoirs
Ornella (19 ans, Terminale ES, lycée R) - fille	Amie avec Anaëlle. Réflexion importante sur les pseudonymes utilisés sur leurs jeux en ligne
Rémi (16 ans, 1 ^{ère} S, lycée U) – garçon	S'est fixé la règle de faire d'abord ses devoirs avant de jouer en ligne
Simon (16 ans, 2 ^{nde} , lycée U) – garçon	Adepte de YouTube et de vidéos informatives. Dénonce les réseaux sociaux « mainstream » comme Snapchat
Thomas (15,5 ans, 2 ^{nde} , lycée U) – garçon	Apprécie le sentiment de vivre une autre vie via les jeux en ligne
Ulysse (15 ans, 2 ^{nde} , lycée U) – garçon	N'a adopté aucune règle sur son temps de jeu en ligne par rapport à ses autres activités
Victor (16,5 ans, 1 ^{ère} technologique, lycée U) – garçon	Adepte des applications de discussion en ligne pour jeux vidéo, discours hostile sur les réseaux sociaux « mainstream »

Idéal-type B4 « Grâce aux réseaux sociaux, je peux échanger sur ma passion, rencontrer des gens passionnés comme moi »	
Cléo (15,5 ans, 2 ^{nde} , lycée U) - fille	Compte Instagram professionnel, passionnée de mode
Guillaume (17 ans, Terminale L, lycée U) – garçon	Passionné de journalisme et de médias
Hanna (16,5 ans, 1 ^{ère} ES, lycée U) – fille	Passionnée par la danse et la musique
Jenna (16 ans, 1 ^{ère} technologique, lycée U) – fille	Passionnée de dessin et d'arts graphiques
Mathieu (17,5 ans, Terminale L, lycée R) – garçon	Militant gay, community manager pour les comptes source en France de chanteuses star américaines
Sonia (16,5 ans, 1 ^{ère} ES, lycée U) – fille	YouTubeuse, passionnée de théâtre et comédie
Idéal-type C1 « Les réseaux sociaux, c'est cool et c'est surtout pratique »	
Alexia (17,5 ans, 2 ^{nde} , lycée R) – fille	Dernière connexion deux jours auparavant. Relations tendues avec ses parents
Alexy (17 ans, 2 ^{nde} , lycée R) – fille	Dernière connexion le matin avant de partir au lycée. Parents non connectés
Antoine (17 ans, Terminale technologique, lycée U) – garçon	Dernière connexion le matin avant de partir au lycée. Parents connectés, non dans ses contacts
Benoît (17 ans, 1 ^{ère} ES, lycée R) – garçon	Dernière connexion la veille au soir. Règle de connexion encore en vigueur (wifi coupé à 1 heure du matin)
Colleen (16 ans, 2 ^{nde} , lycée R) – fille	Dernière connexion la veille au soir. Accepte sa mère dans ses contacts sur ses réseaux sociaux pour la rassurer et pouvoir avoir accès à ses amis en ligne
Elisa (18,5 ans, Terminale ES, lycée R) – fille	Dernière connexion quelques minutes auparavant. A rencontré une amie en ligne
Emilien (16,5 ans, 1 ^{ère} technologique, lycée U) – garçon	Dernière connexion sur l'heure du déjeuner. Mère non-utilisatrice de réseaux sociaux mais donnant des conseils qu'il suit

Jeanne (16,5 ans, Terminale technologique, lycée U) – fille	Dernière connexion le matin avant de partir au lycée. Parents connectés
Jessie (17 ans, 1 ^{ère} professionnelle, lycée U) – fille	Dernière connexion sur l'heure du déjeuner. Surveillée par sa mère en ligne
Luca (16 ans, 1 ^{ère} technologique, lycée U) – garçon	Dernière connexion la veille au soir.
Morgan (18 ans, Terminale L, lycée R) – fille	Parents non connectés. Dernière connexion quelques minutes auparavant. A rencontré une amie en ligne
Naïa (17 ans, Terminale S, lycée U) – fille	Dernière connexion le matin avant de partir au lycée. Très bonnes relations avec son beau-père avec qui elle échange sur les réseaux sociaux
Nolwenn (15 ans, 2 ^{nde} , lycée R) – fille	Dernière connexion le matin avant de partir au lycée. Parents très connectés (jeux)
Idéal-type C2 « Je suis allée sur Snap et Insta, comme mes amis y étaient »	
Abigaël (16,5 ans, Terminale ES, lycée U) – fille	Observatrice. A suivi ses amies sur Snapchat
Aurélié (16 ans, 2 ^{nde} , lycée R) – fille	A récemment rejoint Snapchat qu'elle n'utilise que dans sa partie messagerie pour échanger avec ses amies les plus proches
David (17 ans, 1 ^{ère} professionnelle, lycée R) – garçon	A expérimenté Périscope comme ses amis voisins
Elise (16 ans, 1 ^{ère} S, lycée U) – fille	A rejoint récemment Snapchat, pour échanger avec ses amis et notamment ceux rencontrés lors de colonies
Hélène (16,5 ans, Terminale professionnelle, lycée R) – fille	Active sur les réseaux sociaux. Utilise Skype pour avoir un réseau social commun avec son petit-copain
Jennyfer (18,5 ans, Terminale professionnelle, lycée R) – fille	A suivi ses amis sur chacun de ses réseaux sociaux (Facebook, Snapchat et Instagram)
Marine (17,5 ans, 1 ^{ère} professionnelle, lycée R) – fille	Observatrice sur les réseaux sociaux, qu'elle suit pour rester en contact avec ses amies
Sloane (16,5 ans, 1 ^{ère} technologique, lycée U) – fille	Fréquente les réseaux sociaux qu'elle sait être utilisés par le garçon sur lequel elle a des vues

Idéal-type C3 « J'ai appris à gérer mes réseaux sociaux, j'étais addict au collège »

Géraldine (18 ans, Terminale L, lycée R) – fille	A eu son premier compte de réseau social en CM1 et une période où elle était « accro » parce qu'elle fréquentait des filles très connectées
Julie (16 ans, 1 ^{ère} S, lycée U) – fille	A engagé une réflexion sur ses réseaux sociaux depuis une « embrouille » survenue quelques mois auparavant
Lucie (17 ans, Terminale technologique, lycée U) – fille	A connu une phase de forte connexion aux réseaux sociaux au moment du divorce de ses parents « Stalke » les garçons qui lui plaisent
Pauline (17,5 ans, Terminale L, lycée R) – fille	A été « accro » aux réseaux sociaux au collège en raison principalement de son mal-être
Quentin (15 ans, 1 ^{ère} technologique, lycée U) – garçon	A pris conscience qu'il passait tout son temps sur les écrans et s'est limité en reprenant d nouvelles activités (sport avec ses amis)
Sonia (16 ans, 2 ^{nde} professionnelle, lycée R) – fille	Le temps passé sur son téléphone était une source de conflit avec son père. A diminué son temps d'écran pour se consacrer à ses études
Teddy (16 ans, 2 ^{nde} , lycée R) – garçon	A pris conscience du temps passé sur les écrans et auto-régule son temps de connexion depuis le début du lycée

Annexe 3 : Revue de presse – Rapide panorama médiatique

Cette courte revue de presse, qui ne se veut en rien exhaustive, s'appuie essentiellement sur des articles et dossiers parus et recueillis pendant la période correspondant au travail de terrain qui fonde ce travail de thèse. Ces articles sont mentionnés dans cette recherche, notamment dans les parties introductives, afin de faire figurer le regard de la société, via le discours médiatique, sur les sujets dont il est question dans cette recherche.

Liste des articles et dossiers réunis dans cette revue de presse

- Le jugement sévère des Français sur la jeunesse (Le Monde, 23/11/2011)
- Mais que font donc les ados sur leurs portables (Le Parisien, 01/02/2017)

- Ados sur Instagram: enfin de la laideur dans ce monde filtré (Slate.fr, 24/05/2019)
- The Instagram Aesthetic Is Over (TheAtlantic.com, 23/04/2019)

- Cyber harcèlement, des vies détruites (La Croix, 20/05/2019)
- Au procès des cyberharceleurs de Nadia Daam, les remords peu convaincants des prévenus (Slate.fr, 04/07/2018)

Le jugement sévère des Français sur la jeunesse

Selon un sondage Ipsos réalisé pour "Le Monde", les jeunes sont perçus comme égoïstes, paresseux et intolérants.

LE MONDE | 23.11.2011 à 13h31 • Mis à jour le 04.04.2012 à 16h34 |

Par Luc Bronner

La fracture entre les générations serait-elle en train de se creuser ? Un sondage réalisé par Ipsos-Logica Business Consulting à l'occasion du premier colloque sur "les enjeux de l'élection présidentielle", organisé, jeudi 24 novembre, par *Le Monde* à Bordeaux, montre que l'opinion publique française porte un regard compatissant mais critique sur la situation de la jeunesse en France. Réalisée par téléphone auprès d'un échantillon représentatif de 1 014 personnes, les 18 et 19 novembre, l'enquête, réalisée en partenariat avec France Inter, dresse le portrait d'une société qui peine à comprendre sa jeunesse.

Une conscience aiguë des difficultés de la jeunesse. Les personnes interrogées n'ont pas de doute sur la situation pénible des jeunes Français dans un contexte de crise économique et sociale durable, marqué par un taux de chômage supérieur à 20 %. *"Sans surprise, un consensus se dégage sur l'idée que les jeunes d'aujourd'hui sont confrontés à de grandes difficultés et que leur situation est plus difficile qu'auparavant"*, souligne Christelle Craplet, directrice d'études à Ipsos. Ainsi, 81 % des personnes interrogées estiment qu'il est *"difficile d'être un jeune aujourd'hui en France"* ; 71 % pensent que leur situation s'est détériorée par rapport aux générations précédentes. Une dégradation particulièrement ressentie en matière d'emploi (plus difficile qu'avant pour 92 % des sondés), de logement (89 %) ou de pouvoir d'achat (84 %) - domaines pour lesquels la solidarité familiale ne compense que partiellement la difficulté à s'insérer professionnellement. Les seuls points d'amélioration perçus concernent des thèmes plus secondaires, notamment les loisirs ou les relations amoureuses.

Un discours critique sur le comportement des jeunes. A la question *"Avez-vous le sentiment que les jeunes d'aujourd'hui sont différents de ce que vous étiez vous-même au même âge ?"*, 83 % répondent *"plutôt différents"* ou *"très différents"*. Un résultat sans surprise. Mais cette perception s'accompagne de jugements sévères sur cette jeunesse *"différente"*. Dans l'ensemble, les jeunes sont jugés égoïstes (63 %), paresseux (53 %) et intolérants (53 %). Des qualificatifs confirmés par les moins de 30 ans, lesquels se jugent eux-mêmes égoïstes (70 %), paresseux (65 %) et intolérants (51 %) - ce qui témoigne d'une image dégradée, y compris au sein de la jeunesse elle-même.

Signe d'une société vieillissante ? Les plus anciens témoignent de leur incompréhension face à une jeunesse dont les codes, les habitudes, les modes de vie ne sont pas compris. Le signe aussi d'une société qui craint sa jeunesse et sa capacité à bousculer l'ordre : les jeunes ne sont pas perçus comme disciplinés mais jugés révoltés, selon une large majorité de sondés (70 %) - alors même que, contrairement aux "indignés" espagnols ou aux manifestations en Grèce, aucun mouvement important de jeunes n'a eu lieu en France depuis les dernières grandes mobilisations lycéennes en 2008 ou 2006.

La jeunesse, thème porteur pour l'élection présidentielle ? A l'inverse de Nicolas Sarkozy - qui a choisi de cajoler les retraités en leur permettant d'échapper à une partie des plans de rigueur budgétaire -, François Hollande a fait de la jeunesse un thème central de sa campagne à travers ses promesses sur les contrats de génération et l'embauche massive d'enseignants. Ce

qu'il devrait rappeler, jeudi 24 novembre, en prononçant un discours sur la jeunesse devant les participants au colloque de Bordeaux. Ce choix est clairement porté à son crédit : 42 % des sondés estiment qu'il est le candidat qui défend le mieux les intérêts de la jeunesse, loin devant Nicolas Sarkozy (26 %) et un surprenant François Bayrou (20 %), qui dépasse Marine Le Pen (14 %).

Mais les attentes en matière de politique paraissent limitées. D'abord parce que, dans leur ensemble, les Français interrogés considèrent que les politiques publiques sont relativement équilibrées - même si les personnes âgées semblent légèrement privilégiées. Ensuite, parce que, s'ils sont favorables à des actions pour l'emploi ou l'éducation, leur volontarisme s'arrête dès lors qu'est évoquée une hausse de la fiscalité : une majorité (59 %) refuse d'augmenter "significativement" leurs impôts pour financer une politique plus ambitieuse pour la jeunesse.

Relai de l'enquête Ipsos pour le Monde dans Marie Claire (issu des archives 2011 de la revue)

Les jeunes d'aujourd'hui sont paresseux, intolérants et égoïstes

Par Emmanuelle Ringot

Paresseux, égoïstes, intolérants, c'est ainsi que les Français considèrent les jeunes d'aujourd'hui, selon un sondage publié hier dans le journal le Monde. Un regard sévère qui creuse un peu plus la fracture générationnelle.

Une enquête Ipsos pour Le Monde*, publiée mercredi, dresse un portrait lugubre de la jeunesse d'aujourd'hui. Manifestement, la France n'aime pas ses jeunes. Selon l'étude, ils seraient égoïstes (63%), paresseux (53%), intolérants (53%) et pas assez engagés politiquement (64%).

Plus difficile d'être un jeune aujourd'hui

L'ère 2.0 a cristallisé la fracture générationnelle. Si les français voient en la jeunesse d'aujourd'hui une génération sacrifiée et blasée, 81% des sondés estiment qu'il est difficile d'avoir moins de trente ans à l'heure actuelle. De même, près de trois quarts des personnes interrogées pensent que la situation des jeunes s'est détériorée par rapport aux générations précédentes. « Sans surprise, un consensus se dégage sur l'idée que les jeunes d'aujourd'hui sont confrontés à de grandes difficultés et que leur situation est plus difficile qu'auparavant », souligne Christelle Craplet, directrice d'études à Ipsos.

Un enjeu pour les présidentielles 2012 ?

Si la grande majorité des sondés portent un regard critique mais compatissant sur les jeunes d'aujourd'hui, certaines personnalités politiques à l'instar du candidat socialiste François Hollande, en ont fait un thème central pour leur campagne. Parallèlement, les Français interrogés dans le cadre de l'enquête considèrent que les politiques publiques sont relativement équilibrées mais que les personnes âgées restent un peu privilégiées. Toutefois, 59 % d'entre eux refusent de voir augmenter leurs impôts pour financer des nouvelles mesures dédiées à la jeunesse.

Toujours la même rengaine ?

Pour autant, ce regard réprobateur des « vieux » sur la jeune génération n'a rien de nouveau ou d'exceptionnel. De tous temps, on a entendu les « adultes » critiquer les tribulations de la jeunesse. En mai 68 par exemple, il n'était pas rare d'entendre les adultes condamner les agissements d'une jeunesse révoltée.

Et vous, qu'en pensez-vous ? Trouvez les jeunes plus égoïstes ou intolérants que ceux de la génération précédente ? Ont-ils une vie moins facile ? Que pensez-vous des jeunes d'aujourd'hui ?

* Sondage Ipsos/Logica Business Consulting pour Le Monde réalisé par téléphone les 18 et 19 novembre sur un échantillon de 1.014 personnes, représentatif de la population de 15 ans et plus (méthode des quotas).

Mais que font donc les ados sur leur portable ?

Par Aymeric Renou, publié le 1^{er} février 2017

C'est leur nouveau couteau suisse ! Une enquête passe au crible les nombreux usages que les 12-17 ans font de leur smartphone.

Ils ne regardent presque plus la télévision. Les ados d'aujourd'hui ne jurent plus que par leur smartphone pour faire tout ou presque. Au grand étonnement de leurs parents qui, parfois, se demandent ce que leurs rejetons peuvent bien faire, pouces virevoltants et yeux rivés sur l'écran d'un appareil dont ils ne s'éloignent jamais de plus d'un mètre.

Pour le savoir, les journalistes Céline Cabourg et Boris Manenti ont enquêté pendant un an. Pour leur ouvrage, « Portables : la Face cachée des ados »*, publié il y a quelques jours, ils sont allés sonder les habitudes et les manies des 12-17 ans un peu partout en France. Une population hyper connectée puisque 93 % d'entre eux sont désormais équipés d'un portable et le plus souvent d'un smartphone.

Le tout-en-un à tout faire

On l'accuse de tous les maux parce qu'il est devenu omniprésent dans la vie des plus jeunes.

C'est un fait.

« Ce qu'on oublie souvent de réaliser, c'est que le smartphone qu'un ado a dans la poche remplace une bonne dizaine d'appareils que les quadras d'aujourd'hui utilisaient quand ils étaient eux-mêmes plus jeunes, temporeuse Céline Cabourg. Plus besoin, pour les ados d'aujourd'hui, d'un walkman ou d'un iPod, d'un appareil photo, d'une console de jeux portable, d'une télévision ou même d'un journal intime. Le smartphone sert à tout cela à la fois et surtout à socialiser et à se connecter à ses pairs. » Au détour des rencontres avec des jeunes, le même refrain revient dans leur bouche : « Mon portable, c'est ma vie, il y a tout dedans ! »

Ils ne téléphonent plus

A priori, un téléphone portable sert d'abord à... téléphoner. Pas pour les ados, pour qui la communication vocale est devenue un usage mineur. « Pour échanger avec leurs amis, ils utilisent les SMS que les nouveaux forfaits comme celui de Free à 2 EUR permettent d'envoyer à volonté, ou alors des logiciels de messagerie comme Messenger, observe Céline Cabourg. Le vrai réseau star pour échanger et partager des photos est sans aucun doute Snapchat, 8 millions d'utilisateurs en France dont plus de la moitié sont âgés de moins de 25 ans. C'est aussi, tout simplement, le seul que les parents ne savent vraiment pas manipuler. » Avec ses photos que le destinataire peut consulter seulement quelques secondes avant de disparaître à l'écran, Snapchat est l'outil de l'instantanéité du quotidien. « C'est surtout pour parler avec des images drôles, raconte ainsi Margaux, une jeune Bordelaise de 16 ans. Quand j'ai besoin de vraiment parler, je passe plutôt par Messenger. »

Et s'en servent pour tricher

Plus étonnant : à l'école, le smartphone remplace désormais les bonnes vieilles antisèches que les élèves d'autrefois s'échinaient à copier sur de microscopiques bouts de papier ou encore sur la semelle de leurs baskets.

« La principale technique consiste à cacher l'appareil entre ses cuisses et à y jeter un coup d'oeil

en cas de besoin, raconte Céline Cabourg. Si le prof passe entre les rangs pendant l'interro, il suffit de serrer les jambes, m'a par exemple expliqué Lucile, 17 ans, en terminale L à Meaux (Seine-et-Marne). Les élèves les plus aventureux vont jusqu'à enregistrer le cours et se le repassent discrètement pendant l'examen avec les écouteurs bien planqués dans le creux de leurs mains avec les fils dissimulés dans les manches. »

En parler, sans fliquer

Pas facile quand on est parent d'adopter la bonne attitude face à un ou une ado qui, manifestement, fait de son portable un objet un peu trop omniprésent dans sa vie quotidienne. « Les parents ne doivent pas s'interdire de mettre des règles d'usage, comme les parents d'avant le faisaient, estime Céline Cabourg. Pour éviter les dérives, il faut commencer par l'interdire dans la chambre après une certaine heure le soir. On met le portable dans le salon et on ne se couche pas avec pour éviter qu'il ne devienne trop un téléphone-doudou (photo).

Pour Anne-Catherine Baseilhac, coach parentale citée dans l'ouvrage « Portables : la Face cachée des ados », de Céline Cabourg, « il ne faut pas en revanche s'immiscer dans l'utilisation que font les ados des réseaux sociaux. Il vaut mieux en parler, leur faire raconter ce qu'ils y trouvent, ce qu'ils vivent. Un père que j'ai rencontré a mis en place une soirée pizza tous les jeudis avec ses enfants, où chacun à son tour raconte ce qu'il a vu et ce qu'il a pensé des réseaux sociaux pendant la semaine. C'est un bon moyen de partager, dans un contexte détendu, et sans être intrusif. Un peu comme quand un parent demande à son enfant de 5 ans ce qu'il a fait de sa journée à l'école. »

Quant à l'éternelle (et conflictuelle) question de savoir à partir de quel âge offrir un premier portable, il faut savoir que le passage en classe de sixième est devenu, en France, le moment « socialement » acceptable pour équiper un jeune garçon ou une jeune fille d'un portable. « C'est un peu trop jeune, estime Céline Cabourg, qui a pu observer certaines dérives des usages pouvant déstabiliser des jeunes pas encore sortis de l'enfance. L'exposition à des images et vidéos pornographiques est réelle et intervient de plus en plus jeune, autour de 11-12 ans dans beaucoup de cas. C'est un phénomène inquiétant à plus d'un titre car nous avons constaté que les images regardées sont, souvent dans une ambiance de défi entre garçons, de plus en plus trash et déstabilisantes. »

<http://www.slate.fr/story/177627/ados-instagram-sans-filtre-fake-photos-moches>

Ados sur Instagram: enfin de la laideur dans ce monde filtré

[Titiou Lecoq](#) — 24 mai 2019 à 12h10

Sur le réseau, la jeunesse plébiscite désormais les photos brutes, sans retouche et sans filtre –voire travaillées pour paraître plus moches qu'au naturel.

Parmi les réseaux sociaux les plus populaires, Instagram détient un avantage indéniable: le clash et le cyberharcèlement y sont moins fréquents. Disons que l'insulte n'y est pas la règle première.

Cela pourrait suffire à faire de cet espace un éden numérique s'il n'était pas peuplé de créatures qui se sentent obligées de faire partager aux autres leur vie de rêve: vacances paradisiaques, appartements sublimes, alimentation de licorne, apéros y compris –l'apéro étant quand même un truc qui consiste à picoler en grignotant de la merde–, eh bah même leurs apéros ressemblent à des rêves de princesse. Chez ces personnes, le papier peint, le vernis à ongle, le toast d'avocat, tout est inspirant –a fortiori si cette inspiration peut s'acheter sur un site de commerce en ligne.

Bref. Il est de notoriété publique que la consultation quotidienne d'Instagram a tendance à vous faire sentir comme la personne la plus misérable du monde. On a beau savoir que tout cela est faux. Intellectuellement, on comprend que l'authenticité de ces mises en scène ne vaut pas mieux que celle de n'importe quelle pub à la télé. Il n'empêche, ces images résonnent dans la partie de notre cerveau qui échappe à la raison.

Mais voilà, depuis quelques mois, le soupçon d'un fake généralisé au royaume des princesses s'étend. Instagram s'est lancé dans la chasse aux comptes grossis artificiellement. Plus un compte est suivi et liké, plus le profil est mis en avant. Or followers et likes peuvent s'acheter assez simplement. Instagram a décidé de lancer un [programme d'intelligence artificielle](#) pour les débusquer. La chasse au faux commence, qui n'est pas anodine. Dans la presse, on se demande souvent où est passé l'argent de la pub qui a déserté les journaux: une grosse partie est allouée aux budgets à destination des personnes dont les profils sont reconnus comme influents. Plus un compte est suivi, commenté, liké, plus il intéresse les marques qui le rémunère.

Mais le monde est devenu tellement dingue que, désormais, certain·es font semblant d'avoir un partenariat avec une marque de luxe. C'est aussi simple que de remercier Chanel ou Vuitton en légende de votre photo pour avoir l'air d'être quelqu'un d'important. (Rappelons qu'il n'y a pas si longtemps, le but était inverse: accepter un partenariat avec une marque se faisait discrètement, de façon planquée, sans l'ébruiter.)

Chiffres et partenariats ne sont pas les seules choses que l'on peut faker sur Instagram. On peut tout falsifier. Ainsi, l'instagrammeuse Gabbie Hanna a réussi à faire croire à 3 millions de membres qu'elle séjournait à Coachella pendant plusieurs jours. Elle a ensuite publié [une vidéo pour montrer par quels procédés elle avait truqué toutes ses images et vidéos](#). Mieux: vous pouvez en faire autant. Le site [Fakeavacation](#) (falsifie tes vacances) propose aux personnes qui ne maîtrisent pas photoshop de créer de faux clichés. Il suffit de choisir sa destination. (J'ai d'abord cru à un canular, d'autant que les montages sont mal foutus, mais il semblerait que ce soit vrai. De toute façon, même si c'était faux, une personne s'empresserait aussitôt de le faire pour de vrai.) Le service vous en coûtera environ 50 dollars (44,7 euros).

[L'Obs relaie également](#) qu'à New York a ouvert fin 2018 un appart instagrammo-compatible à louer pour y prendre des photos, et que la société russe Private Jet Studio propose, elle, de se prendre la pause dans un jet privé qui ne décolle pas du tarmac (comptez 212 euros de l'heure).

Ça me dégoûte. Au sens premier. Jusqu'à la nausée. Ça me fait regretter les photos de ma jeunesse, celles avec les points rouges dans les yeux à cause du flash.

Justement. Il semblerait que les ados aient la même réaction. Peut-être aussi parce qu'Instagram leur semble un truc de vieux: la jeunesse change radicalement les usages du réseau. Sur ce sujet, je vous conseille la lecture en anglais [d'un très bon article de The Atlantic](#) qui annonce la fin des murs roses et des macarons pastels. Les ados reviendraient aux photos brutes, sans filtre et sans retouche.

Dans mes bras jeune fille !

Les ados iraient même plus loin en cherchant à désembellir leurs photos, d'après l'article. Kurt Cobain aurait approuvé ce message (qui va très bien avec leur mode des joggings moches et des blousons de ski, d'ailleurs –aucun jugement négatif de ma part, j'ai toujours dit que je ne pourrais pas vivre dans un monde d'où la laideur aurait été bannie).

Un consultant expert en stratégie explique à la journaliste que l'esthétique dominante d'Instagram qui primait jusqu'ici est finie. Tout passe, tout lasse. Les Instagrammeuses de 25 ans qui gagnaient leur vie grâce à des partenariats sont donc déjà passées de mode. (Vous sentez comme une pointe de jubilation de vieille peau? C'est normal.) Leur compte s'amenuiserait chaque mois, les photos de leurs ongles manucurés tenant une tasse de café nappé d'une mousse en cœur n'agrègerait plus les likes. Monde cruel.

Vivement un filtre qui permettrait de rougir les yeux, brûlés au flash comme on le découvrait au siècle passé après développement de la pellicule (J'écris ça en étant à peu près certaine que cet effet existe déjà.)

<https://www.theatlantic.com/technology/archive/2019/04/influencers-are-abandoning-instagram-look/587803/>

TECHNOLOGY

The Instagram Aesthetic Is Over

The look made famous by the platform just doesn't resonate anymore.

TAYLOR LORENZ

APR 23, 2019

As Instagram has grown to more than 1 billion monthly users, it has ushered in a very particular look: bright walls, artfully arranged lattes and avocado toast, and Millennial-pink everything, all with that carefully staged, color-corrected, glossy-looking aesthetic. Photos that play into these trends perform so well on Instagram that the look became synonymous with the platform itself, then seeped into the broader world. Even if you don't use the app, you've undoubtedly encountered an "Instagram wall," a pop-up experience like the Museum of Ice Cream, or a brightly patterned restaurant bathroom just made to be photographed.

No one has capitalized on this look's popularity more than influencers. Some have even started to make thousands of dollars on photo presets that warp anyone's pictures to fit this mold. But every trend has a shelf life, and as quickly as Instagram ushered in pink walls and pastel macaroons, it's now turning on them. "Avocado toast and posts on the beach. It's so generic and played out at this point. You can photoshop any girl into that background and it will be the same post," said Claire, a 15-year-old who asked to be referred to by a pseudonym because of her age. "It's not cool anymore to be manufactured."

Fast-rising young influencers such as Emma Chamberlain, Jazzy Anne, and Joanna Ceddia all reject the notion of a curated feed in favor of a messier and more unfiltered vibe. While Millennial influencers hauled DSLR cameras to the beach and mastered photo editing to get the perfect shot, the generation younger than they are largely post directly from their mobile phones. "Previously influencers used to say, 'Oh, that's not on brand,' or only post things shot in a certain light or with a commonality," says Lynsey Eaton, a co-founder of the influencer-marketing agency Estate Five. "For the younger generation, those rules don't apply at all."

In fact, many teens are going out of their way to make their photos look worse. Huji Cam, which make your images look as if they were taken with an old-school throwaway camera, has been downloaded more than 16 million times. "Adding grain to your photos is a big thing now," says Sonia Uppal, a 20-year-old college student. "People are trying to seem candid. People post a lot of mirror selfies and photos of them lounging around."

Take Reese Blutstein, a 22-year-old influencer who has amassed more than 238,000 followers in just over a year by posting unfiltered, low-production photos of herself in quirky outfits. (A recent flash photo into a mirror with her dog picked up more than 5,000 likes). She, like many members of her generation, doesn't stress about posting almost the exact same photo twice in a row, something first-generation influencers wouldn't dream of. "I'm not afraid to over-post. I don't think, *Oh, will this mess up how my feed looks,*" she says. "I don't think too much about it. If I like an image, I just post it."

Anything that feels staged is as undesirable for Blutstein’s cohort as unfiltered or unflattering photos would be for older influencers. “For my generation, people are more willing to be who they are and not make up a fake identity,” she says. “We are trying to show a real person doing cool things as a real person, not trying to create a persona that isn’t actually you.”

Matt Klein, a cultural strategist at the consultancy Sparks & Honey, also says he’s seen a gradual shift away from the rainbow-colored preplanned photos that dominated the platform in late 2017. “We all know the jig is up,” he says. “We’ve all participated in those staged photos. We all know the stress and anxiety it takes. And we can see through it. Culture is a pendulum, and the pendulum is swaying. That’s not to say everyone is going to stop posting perfect photos. But the energy is shifting.”

Over the past year, “Instagram vs reality” photos have grown in popularity as influencers attempt to make themselves seem more accessible. Earlier this month at Beautycon, a beauty festival, Instagram stars spoke about moving away from ring lights and toward showing off their faces in sunlight. As the public becomes more aware of the prevalence of sponsored posts, beauty influencers are abandoning branded shots for ones that show off their “empties” (empty bottles of product they actually use). A growing number of accounts are dedicated to calling out the various cosmetic procedures celebrities and influencers have had. Influencers have also been actively speaking out themselves about burnout, mental health, and the stress that comes with maintaining perfection.

“Everyone is trying to be more authentic,” says Lexie Carbone, a content marketer at Later, a social-media marketing firm. “People are writing longer captions. They are sharing how much money they make ... I think it all goes back to, you don’t want to see a girl standing in front of a wall that you’ve seen thousands of times. We need something new.”

James Nord, the CEO of Fohr, an influencer-management platform, says he sees this shift play out in his clients’ numbers every day. “What worked for people before doesn’t work anymore,” he says. “For the first time, influencers are coming up against this problem of, *How do I continue to grow as tastes change?*” A year ago, an influencer could post a shot with manicured hands on a coffee cup and rake in the likes—but now, people will unfollow. According to Fohr, 60 percent of influencers in his network with more than 100,000 followers are actually losing followers month over month. “It’s pretty staggering,” he says. “If you’re an influencer [in 2019] who is still standing in front of Instagram walls, it’s hard.”

The platform itself could be partially responsible for how things have evolved. Whereas Instagram started as a purely visual feed of filtered photos, it has morphed into a messy, tangled social network where photos fight with stories, IGTV, GIFs, and video clips for attention. For many users, a photo itself is just a way to vent in the captions or comment section.

According to Taylor Cohen, a digital strategist at the advertising agency DDB, the Instagram aesthetic’s saturation point came sometime in mid-2018. “It’s not the same as it was even a year ago,” she says. Consider, for example, the Happy Place, an Instagram museum that opened to great fanfare in Los Angeles in 2017 and bills itself as the “most Instagrammable pop-up in America.” When it opened, people were thrilled to fork over the nearly \$30 admission price (\$199 for a VIP pass). But when it arrived in Boston this month, it landed with a thud. “I would not go,” said Claire, the 15-year-old. “I’d rather take pics in front of a library or something.”

Instagram museums and walls were built to allow normal people to take influencer-quality photographs—but they worked so well, those types of photos became common enough that they don't resonate like they used to. In the beginning, “you had everyone posting these normal photos, and so that rainbow-food photo stood out,” Klein says. “But because so many people adopted that aesthetic, that has become passé. We're living in influencer overload.”

Plus, all that perfection is a grind. “I spent so many months looking for a wall that was a certain color,” says Sarah Peretz, a Los Angeles-based influencer known for her stylized, hyper-saturated feed. “There came a point in my life where all I'd be looking for was walls, walls, walls. I was like, *Guess what day it is? It's another wall.*” After interrupting a vacation to take a picture against a roadside casino's perfect orange wall, she decided enough was enough. She began pivoting her feed away from the traditional Instagram aesthetic and started experimenting with drone photography and more creative formats. She says wall photos had become boring to her audience anyway, who are more interested in entertaining Instagram Stories than flat photos.

Last year, Kristen Ruby, the president of Ruby Media Group, a public-relations consulting firm, splurged on a blowout and waiting in an endless line at an Instagram museum—but now, she says, she doesn't think the pop-ups are worth it. These days, like many users, she doesn't think too much about her feed and posts more frequently on Instagram Stories. “You don't have to think about colored walls, the filter, or the people in the background in the way of your perfect candytopia photo,” she says.

As the ideal Instagram look shifts, brands are, as ever, eagerly trying to catch the next wave. “For brands to seem cutting edge, they can't paint a wall and say that's what they're doing,” Nord says. “That aesthetic ... is no longer viable.” Cohen points to Glossier as an example of a brand that's using Instagram in a more modern way. The beauty brand shares a mix of memes, natural-looking close-ups, and recently, a cute video of a sloth “just because.”

Ultimately, Eaton says, “people are just looking for things they can relate to.” And “the pink wall and avocado toast are just not what people are stopping at anymore.”

<https://www.la-croix.com/France/Justice/Cyber-harcèlement-vies-detruites-2019-05-20-1201023068>

Cyberharcèlement, des vies détruites

Analyse Le harcèlement en ligne n'est plus un phénomène marginal : près d'un jeune Français sur cinq déclare avoir en avoir déjà fait les frais. Face aux tout puissants réseaux sociaux, la justice reste, pour l'heure, impuissante.

Marie Boëton, publié le 20/05/2019 à 07:18

« *Le cyberharcèlement ? On n'est qu'au début de l'histoire, prédit l'avocate Delphine Meillet, spécialisée en cybercriminalité. Je reçois de nouveaux dossiers tous les jours. Le harcèlement en ligne se pratique entre collègues de travail, entre ex-conjoints et, évidemment, entre ados.* »

Un constat confirmé par un sondage Ifop (1) publié en février : 8 % de la population déclare « avoir été la cible d'attaques répétées en ligne ». Un chiffre qui monte à 22 % chez les 18-24 ans.

Remonter aux auteurs, une gageure

En théorie, les espaces virtuels n'échappent pas au Code pénal : un délit spécifique de « harcèlement en ligne », sanctionné de trois ans de prison, existe bien depuis 2014. En pratique, l'impunité reste de mise. Pour preuve, on ne recensait ainsi que 17 condamnations en 2017. Et pour cause, les magistrats ont le plus grand mal à identifier les internautes s'exprimant sous pseudo. « *Nous dépendons totalement des plates-formes pour obtenir leur adresse IP. Sans réponse de leur part, nos enquêtes s'enlisent* », déplore la magistrate Lucille Rouet.

À défaut d'obtenir gain de cause en justice, les victimes peuvent signaler aux réseaux sociaux les messages illicites les visant afin qu'ils soient retirés. Mais, là encore, les géants du Net ne jouent pas tous le jeu se réfugiant souvent derrière le droit américain – et sa lecture très extensive de la liberté d'expression – pour ne pas donner suite.

« *L'appel de Christchurch* », lancé à Paris le 15 mai avec l'aval de Facebook, Twitter ou Google va, certes, dans le bon sens. Mais les GAFAs ne se sont engagés que sur un point : le retrait des contenus « *terroristes et extrémistes violents* », laissant de côté tous les autres messages haineux. Pas de quoi, donc, changer quoi que ce soit au fléau du harcèlement.

Responsabiliser les plates-formes

Côté français, la proposition de loi de la députée LREM Laetitia Avia – qui doit être débattue avant l'été – répond en partie au défi posé. Le texte exige par exemple des réseaux sociaux qu'ils fournissent impérativement aux enquêteurs l'identité des internautes recherchés. Il oblige par ailleurs les plates-formes en ligne à retirer dans les 24 heures « *tout contenu comportant manifestement une incitation à la haine ou une injure discriminatoire* », et ce sous peine d'une amende dissuasive. Reste à savoir si le texte, accueilli froidement par les géants du Web, sera voté en l'état... et si ces derniers se plieront aux exigences des juges.

Par-delà les réponses juridiques, voire judiciaires, reste la question de la prévention. Pour Lucille Rouet, « *elle est d'autant plus fondamentale que le harcèlement en ligne gagne vraiment du terrain chez les jeunes* ». Samuel Comblez, directeur de E-Enfance – dont la plate-forme *Net écoute* gère plus de 10 000 appels par an – plaide en faveur d'une vaste campagne de sensibilisation : « *Internet, c'est la vraie vie, assure-t-il. Ce qui se dit les réseaux sociaux ne flotte sur la Toile de manière éphémère, cela peut détruire des vies.* » Les trois témoignages suivants en font état.

« 25 000 tweets en 48 heures, c'est d'une incroyable violence »

Nicolas Hénin

ex-otage de Daech et spécialiste de la lutte contre le terrorisme

« *J'appelle à ce que vous vous fassiez égorger* », « *On aurait dû te laisser crever chez Daech* », « *C'est lui qui mérite l'exécution* ». Voilà quelques-uns des messages reçus en début d'année par Nicolas Hénin, ex-otage de Daech et aujourd'hui spécialiste en conseil sur la lutte contre le terrorisme. « *J'ai reçu 25 000 tweets de menaces ou d'injures en l'espace de 48 heures. C'est d'une incroyable violence.* » Un déferlement de haine après la dénonciation, par l'intéressé, des propos du père d'une victime du Bataclan qui venait d'appeler à ce qu'on fusille les djihadistes à leur retour en France. « *Après ce signalement, j'ai fait face à un raid numérique massif et parfaitement coordonné. Certains tweets menaçants utilisaient des photos de mes enfants. Pour mon épouse, ça a été extrêmement dur à encaisser. Être ainsi pris pour cible, c'est très éprouvant* ». Pudique, il n'en dira pas plus. Impossible de savoir si ces menaces seront, ou non, mises à exécution. Nicolas Hénin ne veut pas y croire mais ajoute, tout de même : « *Je m'attends à ce qu'un jour à l'autre, on me casse la figure dans la rue* ».

Survivre à Daech et être menacé de mort une fois de retour en France... L'ironie de la situation pourrait faire sourire si le sujet n'était pas si grave. L'ancien reporter puise aujourd'hui sa force dans son épreuve syrienne : « *J'ai été torturé par des mecs de Daech pendant dix mois alors ce ne sont pas des petits cons planqués derrière leurs claviers qui vont me faire peur !* » Pas sûr, toutefois, qu'il ait un jour gain de cause : « *Mes signalements à Twitter sont restés sans réponse, c'est scandaleux !* » Quant à la voie judiciaire, elle reste des plus incertaines : « *J'ai saisi la justice mais les enquêteurs sont totalement débordés. Et puis, que peuvent-ils face à un raid numérique passant par le Dark Web et des fermes à trolls basées à l'étranger ?* » Il laisse sa question en suspens, mais on devine sa réponse.

« *J'ai fini par douter de tout le monde* »

Florence Porcel

vulgarisatrice scientifique

Aujourd'hui, c'est la voix haute et le regard déterminé que Florence Porcel témoigne de ce que lui a infligé la « *ligue du LOL* » – une bande de communicants ayant harcelé en ligne des dizaines de victimes au début des années 2010. Après avoir tout gardé pour elle pendant des années, la jeune femme témoigne volontiers aujourd'hui. « *Je ne disais rien à personne. Me taire, c'était une façon de nier l'existence même du harcèlement* », décrypte-t-elle avec le recul. Prise dans la nasse des « *ligueurs* », la jeune précaire a tout subi : insultes sur les réseaux sociaux, montage pornographique, canular téléphonique, etc. Il a fallu faire avec l'humiliation publique – puisque tout est visible des internautes – mais, surtout, avec des questionnements sans fin. « *On se dit : pourquoi moi ? Surtout, on finit par douter que ça s'arrête un jour. Ça, c'est terrible.* » Les jours d'attaques trop virulentes, Florence Porcel se réfugie au cinéma... pour ne pas être tentée de regarder ce qu'on dit d'elle sur les réseaux sociaux.

« *Un jour, j'ai réalisé que ce harcèlement me bouffait tellement que j'en venais à douter de tout le monde.* » Y compris dans sa sphère la plus intime. « *Je me suis mise à craindre un « revenge porn » (2) et je n'ai plus jamais accepté qu'un compagnon garde son portable dans notre chambre à coucher...* » Aujourd'hui, elle regrette de ne pas avoir dénoncé ces faits. « *Tout est prescrit désormais, bouillonne-t-elle. Mais, je n'avais de toute façon ni les épaules, ni les moyens d'aller en justice.* »

« On finit par penser qu'on mérite ce qui nous arrive »

Anne Lise, lycéenne

Ses bonnes notes ont perdu Anne Lise. À partir de la cinquième, cette collégienne modèle est devenue le souffre-douleur d'une petite bande de garçons de sa classe. Chahutée dans les couloirs, raillée pour son air « *trop intello* », l'adolescente est progressivement attaquée en ligne. « *C'était très oppressant car les brimades ne se cantonnaient plus à l'école. Je n'avais plus aucun répit, même à la maison le soir.* »

La plupart des injures sont d'ordre sexuel, toutes extrêmement dégradantes. Très vite, le phénomène prend de l'ampleur. « *Les posts de mes cinq agresseurs du départ ont petit à petit été relayés par tous leurs amis sur Facebook.* » Tandis que les insultes vont crescendo, les notes d'Anne Lise, elles, dégringolent. « *C'était tellement irrationnel d'être prise ainsi à partie qu'on finit par penser qu'on mérite ce qui nous arrive.* »

Sa mère exige qu'elle quitte Facebook. « *J'ai résisté au début. Pour ma génération, c'est là que tout se passe*, plaide l'adolescente. *C'est là que je pouvais échanger avec mes camarades du club de handball, mais aussi avec toute une partie de ma famille basée en l'étranger.* » Renoncer aux réseaux sociaux, c'était s'amputer une partie d'elle-même.

Anne Lise finit par s'y résoudre, ne conservant que la messagerie instantanée *Messenger*. Pas de quoi calmer ses harceleurs qui l'agressent très gravement à la sortie du collège... Exclue de l'établissement, poursuivie en justice, les adolescents n'ont toutefois jamais eu à répondre du délit de harcèlement en ligne. « *Pour les enquêteurs, ces attaques en ligne étaient complètement secondaires* », note l'intéressée.

Quatre ans ont passé. Anne Lise dit continuer d'avoir une piètre image d'elle-même après avoir été tant « *piétinée* » sur les réseaux sociaux. Ces derniers mois pourtant, un projet lui redonne goût à la vie : « *Faire du droit... pour rendre la justice.* »

(1) Sondage réalisé pour France Info les 13 et 14 février 2019 auprès de 1 003 personnes selon la méthode des quotas.

(2) Photo ou vidéo à caractère sexuel publiée en ligne sans le consentement de la personne, par « vengeance »

<http://www.slate.fr/story/164132/societe-medias-proces-nadia-daam-journaliste-harcèlement-en-ligne-menaces-mort-forum-jeuxvideo>

Au procès des cyberharceleurs de Nadia Daam, les remords peu convaincants des prévenus

Élise Costa — 4 juillet 2018 à 16h18 — mis à jour le 4 juillet 2018 à 20h07

Près d'un mois après le renvoi du dossier, le tribunal de grande instance de Paris jugeait le 3 juillet deux des participants au harcèlement en ligne de la journaliste Nadia Daam.

Les premières fois sont souvent ratées. Surtout au nouveau tribunal de grande instance de Paris, situé au bord du périphérique et dont les parois vitrées et les murs blancs aseptisés cherchent à s'étirer jusqu'à l'Olympe.

Ici, certains étages n'existent pas (« *Ne demandez pas ce qu'il y a au trois et au cinq. Personne n'en parle, ces étages sont maudits* », nous prévient-on), les escalators ne circulent que vers le haut et les dossiers disparaissent.

Dossier n°7

Ce 5 juin 2018, dans la minuscule 30^e chambre correctionnelle du 6^e étage, le dossier n°7 fait l'objet d'une demande de renvoi. Avec le récent déménagement du tribunal au nouveau palais de justice de Paris, porte de Clichy, les procès-verbaux se seraient perdus au milieu des cartons. Les avocats de la défense n'ont pas eu accès au dossier. D'ailleurs, ils ne sont même pas venus, et leurs clients non plus –mais ça, Nadia Daam ne le sait pas encore.

Au premier rang, la journaliste se retourne sans cesse avec la nervosité de celles et ceux qui n'ont pas dormi : deux jeunes rient dans le fond –à un mètre d'elle, en réalité, tant la salle d'audience est minuscule. Dans ses yeux, des larmes qu'elle ne remarque plus. Elle est dans un autre monde, un monde où tout ça ne peut pas être en train d'arriver. Le dossier n°7 est son affaire.

Le 27 octobre 2017, une militante et un militant féministes, Clara Gonzalez et Elliot Lepers, créent un numéro de téléphone « anti-relous », à donner aux hommes une peu trop pressants en soirée. En y envoyant un SMS le lendemain, les «relous» recevaient une réponse automatique: «*Si une femme dit non, inutile d'insister*».

L'initiative ne plaît pas aux membres du du forum « Blabla 18-25 » du site jeuxvideo.com. Certains décident de lancer un « raid » contre Gonzalez et Lepers. Menaces, insultes, intimidations, saturation du service, le numéro « anti-relous » sera rapidement contraint de fermer.

En réaction, notre collaboratrice Nadia Daam consacre sa chronique du 1^{er} novembre 2017, sur Europe 1, à l'affaire. Elle y critique le forum 18-25, et le compare au « *bac marron d'internet* », peuplé de gens dont « *la maturité cérébrale n'a visiblement pas excédé le stade embryonnaire* ».

Mais les tranche-montagnes ont la cruauté des meutes qui se croient intouchables. Nadia Daam devient à son tour la cible de quelques membres du 18-25. Insultes sur les réseaux sociaux –où il est souvent question de leur sexe et de celui de la journaliste, menaces de plus en plus spécifiques.

Ce qui suit dépasse l'entendement : des membres du forum cherchent le prénom de sa fille, trouvent l'adresse de son père et envoient le tout à Daam par message privé. Histoire de bien lui faire comprendre ce qui est en train de se passer. On lui annonce qu'on va violer son cadavre, qu'on va l'attendre à la sortie de son travail, on l'inscrit à des sites pédophiles.

Une nuit, vers deux ou trois heures du matin, on entre même dans son immeuble et on tape, à coups de pieds, à sa porte d'entrée et à celles des voisins.

Quarante-huit heures après la chronique, Europe 1 annonce que Nadia Daam porte plainte. Une enquête est ouverte.

La Brigade de répression de la délinquance contre la personne (BRDP), chargée de compiler les messages pénalement répréhensibles et de traquer leurs auteurs avec l'aide des fournisseurs d'accès et des réseaux sociaux, place en garde à vue sept individus à travers la France, du Nord à la Côte d'Azur. Trois se trouvent en région parisienne.

Parmi eux, un mineur qui, après avoir vu ses parents placés en garde à vue pendant quarante-huit heures et tous les appareils de la famille confisqués, finit par avouer être l'auteur du message « *Sale pute tu vas payer pour ce que tu as fait, on va ruiner ta vie* ». En raison de son âge, il a bénéficié d'un simple rappel à la loi.

En ce 5 juin 2018, deux autres, âgés de 20 et 35 ans, n'ont pas pris la peine de se déplacer, ni même leurs avocats. Le procès est renvoyé au 3 juillet. « *J'entends tous les jours ma greffière au téléphone avec des avocats qui se plaignent de ne pas avoir reçu les dossiers, admet la juge Aline Batoz. En revanche, Maître, il n'y aura pas quinze renvois.* »

h« Tintindealer » et « Quatrecenttrois »

Un mois plus tard, dans la 30^e chambre correctionnelle, Nadia Daam ne tremble plus.

Avant d'arriver à la sienne, les affaires se succèdent, entre comparutions pour blessures involontaires et violences conjugales. On assiste à une discussion entre une victime et le chauffard qui l'a renversée sans s'arrêter, on voit le cliché d'un pénis en érection présenté à la cour.

Il est dix heures du matin, et le dossier n°7 sera le dernier à être jugé. Nadia Daam ne sursaute plus. Dans la chaleur déjà moite du tribunal, les deux prévenus sont assis à côté d'elle. Elle le sait, puisqu'ils ont été appelés à se présenter au début de l'audience. Elle les a observés, eux, leur regard dans le vide et leurs bras croisés sur le ventre. Ils étaient là, et elle n'avait plus besoin d'avoir peur. Ils avaient un visage.

Dossier n°7. Enfin. Sous le puits de lumière qui éclaire la barre, les deux prévenus s'avancent timidement.

Le premier est né en 1997, il est grand et porte une chemise blanche rentrée dans son pantalon. Il est technicien Orange et vit chez ses parents. Sur internet, il a un pseudonyme, « Tintindealer ». Il est poursuivi pour menace de mort, après avoir réalisé et posté en ligne un photomontage de Nadia Daam en tee-shirt orange, dans un décor désertique, un homme prêt à l'exécuter sous le drapeau de Daech.

Le second est né en 1983. Il porte de petites lunettes, une moustache tortillée vers l'extérieur et des bottines richelieu. Il est administrateur de base de données. Sur internet, il est connu sous le pseudo « Quatrecenttrois ». Il est accusé de menace de commettre un crime, pour avoir publié sur le forum 18-25 le message suivant: « *En tous cas la MILF brunette, je lui remplis sa petite bouche de mon foutre* ».

– *Que veut dire “foutre” ?* lui a demandé l'enquêtrice de la BRDP lors de l'audition.

– *De la semence.*

– *De haricots ?*

– *Qui vient des organes génitaux.*

– *Donc menacer de mettre votre “semence” dans la bouche de Nadia Daam, ce qui représente un viol, n'est pas une infraction pour vous ?*

– *Je garde le silence,* répond Quatrecenttrois.

« J'ai voulu faire le malin »

Ce matin du 3 juillet, huit mois après les faits, la présidente explique aux prévenus : «*Vous n'étiez pas que deux internautes concernés par ce qui s'est passé, vous avez participé à l'escalade*». Tous deux acceptent de répondre aux questions. Elle s'adresse au plus jeune, Tintindealer:

– *Quel intérêt pour vous [de diffuser cette photo]?*

– *J'ai pas pris en compte que c'était menaçant...*

– *Bah vous vivez pas sur la même planète. Une photo avec des terroristes, pour vous, c'est quoi ? [...] Vous dites en audition que c'était à but humoristique.*

– *Oui, des soutiens de Madame Daam m'ont demandé de supprimer la photo, j'ai pas compris pourquoi. Je savais pas que quelqu'un l'avait menacée. C'est en garde à vue que je l'ai appris.*

– *Mais c'est quoi la connotation humoristique ?*

– *C'est vrai que c'est pas trop humoristique.*

La présidente insiste.

– *Quand vous postez une photo comme ça, à considérer que ce soit rigolo, mais là vous postez ça, vous savez très bien que ça a vocation à être diffusé très largement. Vous avez trouvé la photo sur Internet ?* –en audition, il a expliqué avoir fait une recherche «*DAESH + montage*».

– *Oui. Sur le moment, j'ai pas réalisé que ça la mettait en danger.*

Le procureur demande à poser une question.

– *Qu'est-ce qui vous fait poster cette image ? Qu'est-ce que vous vouliez manifester ?*

– *J'ai voulu faire le malin, en fait...*

En audition, il a avoué ne pas avoir écouté la chronique de la journaliste en entier.

M^e Éric Morain, l'avocat de Nadia Daam, se tourne vers lui.

– *Depuis, est-ce que vous avez eu le temps de l'écouter en entier, cette chronique ?*

– *Oui.*

– *Vous en pensez quoi ?*

– *J'en pense qu'elle avait raison. Toutes les menaces, c'est très grave. S'en prendre à elle, à ses enfants, c'est inacceptable.*

À plusieurs reprises, les prévenus parlent «*des enfants*» de Nadia Daam, alors qu'elle n'a qu'une fille unique, comme si tout ça relevait presque de l'abstraction.

« Un mec lambda du forum »

Si le jeune homme de 20 ans admet qu'il a pu se sentir insulté quand la journaliste «*a pris à partie tout le forum de jeuxvideo.com*» et qu'il a «*voulu réagir à ces propos*», c'est moins clair pour Quatrecenttrois, 35 ans au compteur.

Aux enquêteurs de la BRDP, il a avancé que son insulte était «*un message cru [employé] pour intégrer cette communauté de forumers*». Il so uhaitait, dit-il, débusquer ceux qui postaient des propos violents pour «*les pourrir*» ensuite. «*On a un infiltré*, dira le procureur lors de ses réquisitions, *qui a presque inventé le concept du voisin vigilant.*»

«*Je tiens à recontextualiser les choses*, précise Quatrecenttrois, seul à la barre. *Je suis devant les policiers, je panique. Je me dis : il faut absolument que je leur fournisse des explications.*»

Puis il reconnaît : «*Mais c'est fantaisiste. Je m'en excuse. La vérité, c'est que je suis un mec lambda du forum, trollesque ou à caractère trollesque*».

– *Menacer une femme de viol*, interroge la présidente, *en quoi c'est trollesque ?*

– *À ce moment-là, c'était amusant.*

– *Amusant pour qui ?*

– *Pour la galerie, pour les forumers. "Foutre", c'est un terme désuet...*

La salle réprime un ricanement. Il persiste : *« J'étais pas très inspiré, c'est vrai. [...] Mais c'était une expression, une image, comme dire "je vais te tailler les oreilles en pointe" ou "je vais te décrocher la lune", ce genre de choses. Je l'avoue, je ne suis pas Guillaume Apollinaire non plus »*.

Le public s'offusque. Un avocat étranger à l'affaire et assis sur les bancs des parties civiles rit, caché dans sa robe.

Plus rien n'arrête le prévenu : *« Ça a eu des conséquences sur la vie de Madame Daam, des conséquences sur la vie de ses enfants, et surtout sur la mienne »*.

Là, une femme rit à gorge déployée.

« J'ai été mis à pied. Ma vie a changé après ce message, en deux-trois secondes. [...] J'ai pas réalisé que ça allait prendre autant d'ampleur. C'est sûr que je fais pas le malin ici, au tribunal correctionnel. »

« Vous auriez eu cette dame en face de vous, vous auriez eu le courage de lui dire ça ? »

Quatrecenttrois hésite une petite seconde, *« heu »*.

« Je ne crois pas, non », répond la juge d'un ton ferme.

« J'ai l'habitude de poster des messages subversifs. [...] J'aurais pu tout aussi bien insulter Jean-Michel Tsongé au fin fond de la Creuse ou à Issou. »

Issou. Une référence de trolls du 18-25, pour les trolls du 18-25, au tribunal de grande instance, en pleine audience. Le tribunal ne relève pas.

Le procureur se lève et le regarde : *« Je suis déjà presque en train de délibérer. Parce que c'est confondant. Qu'est-ce que vous regrettez ? Le retentissement que ça a eu, ou de l'avoir fait ? Ça change quoi si la personne est seule à voir le message ? »*.

« Je vais pas dire que c'était pour gagner des points sur le forum ou des points internet, mais... c'est presque ça. »

Son avocat n'a pas de question.

« On est vulnérable partout »

Nadia Daam s'avance alors à la barre. Regarde droit devant elle. Seul résonne le bruit des claviers des ordinateurs des journalistes, soudain plus intense.

« On a parlé du niveau de violence que ça a pu atteindre, mais je voudrais parler de la durée. Ça a duré extrêmement longtemps. Peut-être que ça dure encore, mais je ne peux pas le savoir, parce que j'ai quitté les réseaux sociaux, alors que c'était un outil de travail pour moi. C'est quelque chose qui fait partie de ma vie depuis huit mois. Avec des conséquences plus concrètes qu'une mise à pied, même si c'est malheureux. »

Lentement, elle se tourne vers les deux prévenus, debout aux côtés de leurs avocats. La juge, qui rappelait un peu plus tôt que la procédure obligeait à ne s'adresser qu'à elle seule, laisse faire.

« Je n'ai pas pu dormir chez moi après qu'on a donné des coups dans ma porte en pleine nuit. Il fallait que je mente à ma fille. Je ne pouvais pas lui dire que quelqu'un menaçait de violer sa mère avec des tessons de bouteille devant elle. C'est une petite fille qui aime beaucoup l'école et le collègue. Elle a dû manquer plusieurs jours à cause de ce qui s'est passé. C'est compliqué de dire à une petite fille de douze ans que son nom circule sur internet. Et puis elle cherche, comme tous les ados, le nom de ses parents sur Google, et tombe sur ça... »

Elle parle du virtuel qui pénètre le réel. Se retourne vers la juge.

« Ma vie a changé de manière très claire. On peut couper Twitter, mais on ne peut pas arrêter de se déplacer dans la rue. On se dit que ces gens-là prennent le métro. Qu'ils peuvent croiser notre chemin. On est vulnérable partout. Partout, partout. Et parfois, on reçoit une notification, qui vous remet dans la boucle. »

Nadia Daam plante ses yeux dans ceux de Quatrecenttrois et Tintindealer. *«C'est un monde vraiment dégueulasse, ce forum que vous avez défendu.»*

Puis on apprend qu'il s'est passé autre chose. C'est arrivé le 5 juin 2018.

«Le jour de l'audience, la première fois, on était tous présents ici. Une personne s'est présentée dans le hall de mon immeuble et s'est fait passer pour un technicien qui venait installer la fibre. Quand je suis rentrée, j'ai vu la porte défoncée et le mur qui s'était écroulé. Quelqu'un avait pénétré dans l'appartement. J'ai juste pensé: "J'ai été cambriolée". Et puis les policiers sont arrivés. La porte était défoncée, mais rien n'avait été volé: les bijoux, des choses de valeur, tout était là, sauf les ordis et les tablettes. La tablette de ma fille avec ses devoirs dessus. On m'a expliqué que ça n'existait pas, les cambriolages où on ne vole que les tablettes.»

«J'ai fini l'année comme ça, en dormant à l'hôtel pendant trois jours, à expliquer à ma fille que oui, des gens étaient entrés chez nous et avaient marché sur ses doudous.»

Absence d'excuses sincères

Dernières prises de parole pour les deux prévenus. Tintindealer réitère ses excuses: *«Je voulais demander pardon à madame Daam»*. Il se retourne et la cherche sur les bancs du public. A-t-il jamais su à quoi elle ressemblait? La journaliste lui fait signe: *«Je suis là»*. Il dit: *«Je savais pas. Je savais pas qu'elle était menacée. Si j'avais su, j'aurais envoyé des messages de soutien, peut-être»*.

Quatrecenttrois: *«Le témoignage de Nadia Daam, ça m'a ému. Je regrette encore plus. Je l'ai en pleine face, là. Ça a eu des impacts sur la vie de madame Daam, et sur la mienne. J'ai pas envie de faire pleurer dans les chaumières...»* Son avocat le coupe: *«C'est bon, c'est bon»*.

Le procureur avait requis cinq mois d'emprisonnement assortis du sursis pour Tintindealer, et de huit mois assortis du sursis pour Quatrecenttrois, compte tenu de son absence d'excuses sincères et de critique de son comportement. *«Un homme que l'on ne peut persuader est un homme qui fait peur»*, dit-il en citant Camus.

Ils écoperont finalement de la même peine, six mois avec sursis, et devront chacun verser 2.000 euros de dommages-intérêts au titre du préjudice moral et 600 euros supplémentaires pour les frais engagés au titre de l'article 475-1 du code de procédure pénale.

«À ce stade de bêtise crasse et de malveillance, il faudrait que les membres de ce forum songent à léguer leur cerveau à la science, pour que l'on sache comment il est possible de rester en vie en étant aussi con», disait Nadia Daam au micro de Europe 1, lors de sa chronique du 1^{er} novembre 2017.

Il faut souvent choisir entre avoir raison et avoir la paix. Et parfois, avec l'aide de la justice, il est possible d'avoir les deux.

Table des matières

AVANT-PROPOS	7
INTRODUCTION	10
DE L'ADOLESCENCE : UNE CATEGORIE SOCIALE CONSTRuite DEPUIS LE XIXE SIECLE	10
LA SOCIALISATION A L'ADOLESCENCE : RELATIONS ENTRE PAIRS, LIENS, CERCLES ET RESEAUX SOCIAUX...	18
PROBLEMATIQUE ET CONCEPT DE « PRESENCE-LIGNE ».....	24
CHAPITRE 1 – UNE ENQUETE QUALITATIVE EN MILIEU ADOLESCENT, A L'ECOLE ET EN DEHORS	27
1. UN TERRAIN AU SEIN DE DEUX LYCEES	28
1.1 ENQUETE AU LYCEE R, AUPRES D'ELEVES DE FILIERES GENERALES ET PROFESSIONNELLES	30
1.2 ENQUETE AU LYCEE U, AUPRES D'ELEVES DE FILIERES GENERALES ET TECHNOLOGIQUES	36
1.3 LES OBSERVATIONS ET ENTRETIENS COMPLEMENTAIRES A CEUX DES LYCEENS R ET U	40
1.4 ANALYSE THEMATIQUE DES ENTRETIENS ET CONSTRUCTION D'IDEALS-TYPES	43
2. ... ET EN DEHORS DU MILIEU SCOLAIRE : OBSERVATION PARTICIPANTE SUR NET ÉCOUTE	45
2.1 LE RECUEIL DES CAS ISSUS DE LA LIGNE NET ÉCOUTE	46
2.2 CADRAGE QUANTITATIF ET ANALYSE DES CAS ISSUS DE NET ÉCOUTE.....	53
3. LIMITES ET EVENTUELS BIAIS METHODOLOGIQUES A LEVER POUR CE DOUBLE-TERRAIN D'ENQUETE . 55	
3.1 POPULATIONS INTERROGEES : REFLEXIONS SUR LES EVENTUELLES LIMITES DES TERRAINS CHOISIS.....	55
3.2 CONDITIONS DE REALISATION DES TERRAINS D'ENQUETE : LEVER LES EVENTUELS BIAIS... ..	59
3.3 VALIDITE DANS LE TEMPS DES TRAVAUX AUTOUR DES TECHNOLOGIES SOCIONUMERIQUES	62
CHAPITRE 2 - PRATIQUES SOCIONUMERIQUES ADOLESCENTES : AU-DELA DU MYTHE DE L'HYPER-CONNEXION, DES USAGES LOIN D'ETRE HOMOGENES	65
1. DES ADOLESCENTS, TRES MAJORITAIREMENT EQUIPES DE SMARTPHONES, EN QUETE DE LIENS ET D'AUTONOMIE	66
1.1 LA PLUPART DES ADOLESCENTS SONT MULTI-EQUIPES MAIS PREFERENT MAJORITAIREMENT LE SMARTPHONE POUR SE CONNECTER	66
1.2 LE PREMIER TELEPHONE PORTABLE, SYMBOLE D'AUTONOMIE, PLUS APREMENT NEGOCIE PAR LES « ADOS DES VILLES » QUE LES « ADOS DES CHAMPS »	72
1.3 LES MOMENTS DE CONNEXION, SOURCES DE TENSIONS OU DE NEGOCIATIONS, NOTAMMENT AU SEIN DES FAMILLES LES PLUS PRIVILEGIEES.....	78
1.4 LA CHAMBRE, A L'ABRI DU REGARD PARENTAL, LIEU PRIVILEGIE DE L'ENTRE-SOI NUMERIQUE	92
2. HYPER-CONNEXION OU HOSTILITE VIS-A-VIS RESEAUX SOCIAUX, UN LARGE EVENTAIL D'USAGES SOCIONUMERIQUES CHEZ LES LYCEENS INTERROGES	96
2.1 DETERMINATION DES CINQ DIMENSIONS D'USAGES SOCIONUMERIQUES.....	96
2.2 DE L'HYPER-CONNEXION A LA (QUASI)DECONNEXION : ANALYSE DESCRIPTIVE DES DIX IDEALS-TYPES D'USAGERS SOCIONUMERIQUES A L'ADOLESCENCE	102
3. CONCLUSIONS ET PERSPECTIVES DU CHAPITRE 2 : DISCUSSION SUR L'INFLUENCE DES IDEALS-TYPES DETERMINEES SUR LES PRATIQUES SOCIONUMERIQUES	167
3.1 DANS QUELLE MESURE LES IDEALS-TYPES D'USAGERS SOCIONUMERIQUES INFLUENCENT-ILS LES REPRESENTATIONS D'INTERNET ET DES RESEAUX SOCIAUX	167
3.2 ... AINSI QUE LES EVENTUELS RISQUES PERÇUS PAR LES ADOLESCENTS ?	173

<u>CHAPITRE 3 – QUAND LES RELATIONS ENTRE PAIRS S’ALTERNENT ET SE PROLONGENT, EN « PRESENCE-LIGNE »</u>	177
1. DES USAGES DES RESEAUX SOCIAUX VARIABLES DANS LE TEMPS ET CIRCONSTANCIÉS	177
1.1 PANORAMA DES RESEAUX SOCIAUX LES PLUS UTILISES PAR LES ADOLESCENTS INTERROGES AU MOMENT DES ENTRETIENS	178
1.2 DETERMINATION DES SIX DIMENSIONS D’ANALYSE DES RESEAUX SOCIAUX.....	181
1.3 TYPOLOGIE DES RESEAUX SOCIAUX PAR LES ADOLESCENTS : UN RESEAU, UN ROLE EN FONCTION DES CONTEXTES D’UTILISATION	192
2. DETERMINATION DES PRINCIPAUX TYPES DE LIENS ENTRETENUS EN LIGNE, EN PRESENCE ET EN PRESENCE-LIGNE	216
2.1 LE PARTAGE D’EVENEMENTS OU D’EMOTIONS : « VISUEL, O MON BEAU VISUEL » !	217
2.2 L’AFFICHAGE DE L’AMITIE : « JE T’AIME DONC JE CLIQUE », POUR AFFIRMER LE LIEN EXISTANT.....	220
2.3 LA CONFIDENCE : DIRE OU ECRIRE, FAUT-IL CHOISIR ?.....	223
2.4 LA COMPETITION ENTRE PAIRS, AUTOUR DE LA SEDUCTION ET DES RELATIONS AFFECTIVES	227
2.5 L’ESPIONNAGE ET LA SURVEILLANCE : « STALKER » OR NOT « STALKER » ?.....	231
3. CONCLUSION ET PERSPECTIVES DU CHAPITRE 3 : INFLUENCE DES PAIRS SUR LES RESEAUX SOCIAUX UTILISES ET LES LIENS EN LIGNE	234
<u>CHAPITRE 4 - LES EMBROUILLES A L’ADOLESCENCE, A L’ERE DU PRESENCE-LIGNE</u>	236
1. LES « EMBROUILLES », UN INCONTOURNABLE DES RELATIONS A L’ADOLESCENCE	238
1.1 QU’APPELLE-T-ON EMBROUILLE ?.....	238
1.2 TYPOLOGIE DES EMBROUILLES	239
2. ANALYSE DES DYNAMIQUES D’EMBROUILLES	248
2.1 A L’ORIGINE DES EMBROUILLES : RIVALITES, DISCRIMINATIONS ET HONNEUR.....	248
2.2 LE POINT DE BASCULEMENT	288
2.3 VERS UNE RESOLUTION DES CONFLITS : DE L’IMPORTANCE D’UNE DIFFUSION OU NON DE L’EMBROUILLE SUR LES RESEAUX SOCIAUX.....	297
3. CONCLUSIONS ET PERSPECTIVES DU CHAPITRE 4	300
3.1 DYNAMIQUE DES EMBROUILLES ADOLESCENTES : DETERMINATION D’UNE TYPOLOGIE SEQUENTIELLE EN TROIS ACTES.....	300
3.2 QUAND LES EMBROUILLES DEVIENNENT DU (CYBER)HARCELEMENT.....	302
<u>CONCLUSION GENERALE</u>	304
<u>BIBLIOGRAPHIE</u>	308
<u>ANNEXES</u>	315
<u>ANNEXE 1 : GUIDE D’ENTRETIEN POUR LES LYCEENS R ET U</u>	316
<u>ANNEXE 2 : QUELQUES CARACTERISTIQUES DES LYCEENS R ET U</u>	319
<u>ANNEXE 3 : REVUE DE PRESSE – RAPIDE PANORAMA MEDIATIQUE</u>	327